

J. M. Moreau le Jeune, Del. 1780. J. B. Simonet, Sculp.

Bienfaisance d'une Famille sauvage du Canada, envers des François.

Liv. XV. Pag. 18.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME QUATRIEME.



A GENEVE,
Chez JEAN-LEONARD PELLET, Imprimeur de la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXX.

TABLE DES INDICATIONS.

LIVRE QUINZIEME.

Etablissemens des François dans l'Amérique Septentrionale. Sur quelle base portoit l'espoir de leur prospérité ? Que produisirent ces combinaisons ?

LIVRE SEIZIEME.

Un nouvel ordre de choses s'établit dans les colonies Françoises de l'Amérique Septentrionale. A quoi aboutissent ces nouvelles combinaisons ?

LIVRE DIX-SEPTIEME.

Colonies Angloises de la baie d'Hudson, du Canada, de l'isle Saint-Jean, de Terre-Neuve, de la Nouvelle-Ecosse, de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-York, de la Nouvelle-Jersey.

LIVRE DIX-HUITIEME.

Colonies Angloises fondées dans la Pensilvanie, dans le Maryland, dans la Virginie, dans la Caroline, dans la Georgie & dans la Floride. Considérations générales sur tous ces établissemens.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

Fin de la Table du tome quatrième.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ETABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE QUINZIEME.

Établissemens des François dans l'Amérique Septentrionale. Sur quelle base portoit l'espoir de leur prospérité? Que produisirent ces combinaisons?

JUSQU'A présent, nous avons reçu sur nos têtes les rayons perpendiculaires du soleil. Bientôt nous ne les recevrons qu'obliques. Ce n'est plus que de l'or que nos avides & cruels Européens iront chercher loin de leur patrie. Moins insensés, s'ils franchissent encore les mers, ce sera pour se soustraire aux calamités de leurs propres contrées; ce sera pour trouver le repos & la liberté; pour défricher des terres incultes; pour couvrir de filets des rives poissonneuses; pour chercher sur le haut des montagnes, dans le fond des forêts des animaux à dépouiller de leurs précieuses fourrures.

Les sauvages possesseurs des contrées où nous allons faire nos premiers pas ne seront point une race d'hommes abâtardie, sans force de corps & sans élévation d'ame : mais des chasseurs, des guerriers endurcis aux travaux, braves, éloquens, jaloux de leur indépendance, & présentant alternativement des exemples de la férocité la plus inouie, de la plus héroique magnanimité & de la plus absurde superstition.

La superstition, cette plante funeste est donc de tous les climats ; elle croît donc également dans les plaines & sur les rochers ; sous les feux de la ligne, sous les frimats du pole, & dans l'intervalle tempéré qui les sépare. La généralité de ce phénomène désigneroit-elle par-tout un élan de l'homme ignorant & peureux vers l'auteur de l'existence & le dispensateur des biens & des maux, l'inquiétude d'un enfant qui cherche son père dans les ténèbres ?

I. Raisons qui détournèrent long-tems les François du projet de former des établissemens dans le Nouveau-Monde.

L'Espagne étoit maîtresse des riches empires du Mexique & du Pérou, de l'or du Nouveau-Monde, & de presque toute l'Amérique Méridionale. Les Portugais, après une longue suite de victoires, de défaites, d'entreprises, de fautes, de conquêtes & de pertes, avoient conservé les plus beaux établissemens dans l'Afrique, dans l'Inde & dans le Brésil. Le gouvernement de France n'avoit pas même pensé qu'on pût fonder des colonies, & qu'il fût de quelque utilité d'avoir des possessions dans ces régions éloignées.

Toute son ambition s'étoit tournée vers l'Italie. D'anciennes prétentions sur le Milanès & les deux Siciles, avoient entraîné cette puissance dans les guerres ruineuses qui l'avoient longtems occupée. Des troubles intérieurs la détournoient encore plus des grands objets d'un commerce étendu & éloigné, & de l'idée d'aller chercher des royaumes dans les deux Indes.

L'autorité des rois n'étoit pas formellement contestée : mais on lui résistoit, on l'éludoit. Le gouvernement féodal avoit laissé des traces ; & plusieurs de ses abus subsistoient encore. Le prince étoit sans cesse occupé à contenir une noblesse inquiète & puissante. La plupart des provinces qui composoient

la monarchie, se gouvernoient par des loix & des formes différentes. Tous les corps, tous les ordres avoient des privilèges, ou toujours attaqués, ou toujours poussés à l'excès. La machine du gouvernement étoit compliquée. Pour la conduire, il falloit manier une multitude de ressorts délicats. La cour étoit forcée de recourir souvent aux moyens honteux de la foiblesse, à l'intrigue & à la séduction, ou d'employer les armes odieuses de l'oppression & de la tyrannie; la nation négocioit sans cesse avec le prince. L'autorité des rois étoit illimitée, sans être avouée par les loix; la nation souvent trop indépendante, n'avoit aucun garant de sa liberté. De-là on s'observoit, on se craignoit, on se combattoit sans cesse. Le gouvernement s'occupoit uniquement, non du bien de la nation, mais de la manière de l'assujettir. Le peuple sentant toujours ses besoins, ignorant ses forces & ses ressources, ne voyoit que ses droits alternativement blessés & foulés par ses seigneurs & par les rois.

II. Fautes & revers qui rendirent mémorables les premières expéditions des François dans le nouvel hémisphère.

La France laissa donc les Espagnols & les Portugais découvrir des mondes & donner des loix à des nations inconnues. Un seul homme lui ouvrit enfin les yeux. Ce fut l'amiral de Coligny, un des génies les plus étendus, les plus fermes, les plus actifs qui aient jamais illustré ce puissant empire. Ce grand politique, citoyen jusques dans les horreurs des guerres civiles, envoya l'an 1562, Jean Ribaud dans la Floride. Cette immense contrée de l'Amérique Septentrionale s'étendoit alors, depuis le Mexique, jusqu'au pays que les Anglois ont depuis cultivé sous le nom de Caroline. Les Espagnols l'avoient parcourue en 1512, mais sans s'y établir. On ne sait lequel admirer le plus, ou du motif qui les engagea dans cette découverte, ou de celui qui la leur fit abandonner.

Tous les Indiens des Antilles croyoient, sur la foi d'une ancienne tradition, que la nature cachoit dans le continent une fontaine dont les eaux avoient la vertu de rajeunir tous les vieillards assez heureux pour en boire. La chimère de l'immortalité fut toujours la passion des hommes, & la consolation

du dernier âge. Cette idée enchanta l'imagination romanesque des Espagnols. La perte de plusieurs d'entre eux, qui furent victimes de leur crédulité, n'ébranla pas la confiance des autres. Plutôt que de soupçonner que les premiers avoient péri dans un voyage où la mort étoit ce qu'il y avoit de plus sûr; on pensa que s'ils ne reparoissoient plus, c'étoit parce qu'ils avoient trouvé le secret d'une jeunesse éternelle, & ce séjour de délices d'où l'on ne vouloit plus sortir.

Ponce de Léon fut le plus célèbre entre les navigateurs qui s'infatuèrent de cette rêverie. Persuadé qu'il éxistoit un troisième monde dont la conquête étoit réservée à sa gloire, mais croyant que ce qui lui restoit de vie étoit trop court pour l'immense carrière qui s'ouvroit devant ses pas, il résolut d'aller renouveller ses jours & recouvrer la jeunesse dont il avoit besoin. Aussi-tôt il dirigea ses voiles vers les climats où la fable avoit placé la fontaine de Jouvence, & trouva la Floride, d'où il revint à Porto-Rico sensiblement plus vieux qu'il n'en étoit parti. C'est ainsi que le hasard immortalisa le nom d'un aventurier, qui ne fit une véritable découverte qu'en courant après une chimère. Il eut le sort de l'alchymiste qui cherche de l'or qu'il ne trouve pas, & qui trouve une chose précieuse qu'il ne cherchoit pas.

Presque tout ce que l'esprit humain a inventé d'utile & d'important, a été le fruit d'une inquiétude vague, plutôt que d'une industrie raisonnée. Le hasard, qui est le cours inapperçu de la nature, ne se repose jamais, & sert indistinctement tous les hommes. Le génie se fatigue, se rebute, & n'appartient qu'à très-peu d'êtres, pour quelques momens. Ses efforts même ne le mènent souvent qu'à se trouver sur la route du hasard, pour le saisir. La différence entre les hommes de génie & le vulgaire, c'est que ceux-là savent pressentir & chercher ce que celui-ci trouve quelquefois. Plus souvent encore le génie emploie ce que le hasard a jetté sous sa main. C'est le lapidaire qui met le prix au diamant que le laboureur a déterré sans le connoître.

Les Espagnols avoient méprisé la Floride, parce qu'ils n'y avoient trouvé ni la fontaine qui devoit les rajeunir, ni l'or qui hâte notre vieillesse. Les François y découvrirent un trésor plus réel & plus précieux : c'étoit un ciel serein, une terre abondante, un climat tempéré, des sauvages amis de la paix & de l'hospitalité ; mais ils ne connurent pas eux-mêmes la valeur de ce trèsor. Si l'on eût suivi les ordres de Coligny ; si l'on eût cultivé les terres qui ne demandoient que la main de l'homme pour l'enrichir ; si la subordination avoit été maintenue entre les Européens ; si les droits des naturels du pays n'avoient pas été violés, on auroit pu fonder une colonie, dont le tems auroit augmenté l'éclat & assuré la prospérité. Mais la légéreté Françoise ne permettoit pas tant de sagesse. On prodigua les vivres. Les champs ne furent point ensemencés. L'autorité des chefs fut méconnue par des subalternes indociles. La fureur de la chasse & de la guerre échauffa tous les esprits. On ne fit rien de ce qu'on devoit faire.

Pour comble de malheur, les troubles civils qui désoloient la France, détournèrent les regards des sujets d'une entreprise où l'état n'avoit jamais arrêté ses vues. Les querelles absurdes de la théologie aliénoient tous les esprits, divisoient tous les cœurs. Le gouvernement avoit violé en même tems la loi sacrée de la nature, qui ordonne à tous les hommes de tolérer les opinions de leurs semblables, & les loix de la politique qui défendent d'être tyran sans intérêt. La religion réformée avoit fait en France les plus grands progrès, lorsqu'elle y fut persécutée. Une partie considérable de la nation se trouva enveloppée dans la proscription ; & elle courut aux armes.

L'Espagne, non moins intolérante, avoit prévenu les querelles de religion, en laissant prendre au clergé cet empire absolu qui alla toujours en se fortifiant, & qui désormais ira toujours en s'affoiblissant. L'inquisition, toujours armée contre la moindre apparence de nouveauté, sut empêcher le protestantisme d'entrer dans l'état, & n'eut point à le détruire. Tout occupé de l'Amérique ; accoutumé à s'en attribuer la possession

exclusive ; instruit des tentatives de quelques François pour s'y établir , & de l'abandon où les laissoit le gouvernement , Philippe II fit partir de Cadix une flotte pour les exterminer. Menendez qui la commandoit , arrive à la Floride ; il y trouve les ennemis qu'il cherchoit établis au fort de la Caroline ; il attaque tous leurs retranchemens , les emporte l'épée à la main , & fait un massacre horrible. Tous ceux qui avoient échappé au carnage furent pendus à un arbre , avec cette inscription : NON COMME FRANÇOIS , MAIS COMME HÉRÉTIQUES.

Loin de songer à venger cet outrage , le ministère de Charles IX se réjouit en secret de l'anéantissement d'un projet qu'à la vérité il avoit approuvé , mais qu'il n'aimoit pas ; parce qu'il avoit été imaginé par le chef des huguenots , & qu'il pouvoit donner du relief aux opinions nouvelles. L'indignation publique ne fit que l'affermir dans la résolution de ne témoigner aucun ressentiment. Il étoit réservé à un particulier d'exécuter ce que l'état auroit dû faire.

Dominique de Gourgue , né à Mont - Marsan en Gascogne , navigateur habile & hardi ; ennemi des Espagnols , dont il avoit reçu des outrages personnels ; passionné pour sa patrie , pour les expéditions périlleuses & pour la gloire ; vend son bien , construit des vaisseaux , choisit des compagnons dignes de lui; va attaquer les meurtriers dans la Floride , les pousse de poste en poste avec une valeur , une activité incroyables ; les bat par-tout , & pour opposer dérision à dérision , les fait pendre à des arbres sur lesquels on écrit : NON COMME ESPAGNOLS , MAIS COMME ASSASSINS.

Si les Espagnols s'étoient contentés de massacrer les François , jamais on n'auroit usé contre eux d'une représaille si cruelle. Ce fut l'antithèse de l'inscription qui fit tout le mal. On commit une atrocité effroyable , parce qu'on trouva un mot plaisant. L'histoire offre plus d'un exemple où l'on peut soupçonner que ce n'est pas la chose qui a fait le mot , mais le mot qui a fait la chose.

L'expédition du brave de Gourgue n'eut par d'autres suites. Soit qu'il manquât de provisions pour rester dans la Floride ; soit qu'il prevît qu'il ne lui viendroit aucun secours de France ; soit qu'il crût que l'amitié des sauvages finiroit avec les moyens de l'acheter, ou qu'il pensât que les Espagnols viendroient l'accabler ; il fit sauter les forts qu'il avoit conquis, & reprit la route de sa patrie. Il y fut reçu de tous les citoyens avec l'admiration qui lui étoit due, & très-mal par la cour. Despote & superstitieuse, elle avoit trop à craindre de la vertu.

Depuis 1567, que l'intrépide Gascon avoit évacué la Floride, les François oublièrent le Nouveau-Monde. Egarés dans un cahos de dogmes inconcevables, ils perdirent la raison & l'humanité. Le peuple le plus doux & le plus sociable devint le plus barbare, le plus sanguinaire des peuples. Ce n'étoit pas assez des bûchers & des échafauds : criminels les uns aux yeux des autres, tous furent bourreaux, tous furent victimes. Après s'être condamnés mutuellement aux flammes de l'enfer, ils s'égorgèrent à la voix de leurs prêtres, qui ne crioient que sang & que vengeance. Enfin, le généreux Henri toucha l'ame de ses sujets. En pleurant sur leurs maux, il leur apprit à les sentir. Il leur rendit les doux penchans de la vie sociale, leur ôta les armes des mains, & les fit consentir à vivre heureux sous ses loix paternelles.

Alors la nation tranquille & libre sous un roi en qui elle avoit confiance, conçut des projets utiles. On s'occupa de la formation des colonies. Les premières idées devoient se tourner naturellement vers la Floride. A l'exception du fort Saint-Augustin, autrefois construit par les Espagnols, à dix ou douze lieues de la colonie Françoise, les Européens n'avoient pas un seul établissement dans ce vaste & beau pays. On n'en craignoit pas les habitans. Tout annonçoit sa fertilité. Il passoit même pour riche en mines d'or & d'argent ; parce qu'on y avoit trouvé de ces métaux, sans soupçonner qu'ils venoient de quelques vaisseaux, jettés sur les côtes par le naufrage. Le souvenir des grandes actions que quelques François y avoient faites,

ne pouvoit pas encore être effacé. Il eſt vraiſemblable qu'on craignit d'aigrir l'Eſpagne, qui n'étoit pas diſpoſée à ſouffrir le moindre établiſſement dans le golfe du Mexique, ou même dans le voiſinage. Le danger qu'il y avoit à provoquer un peuple ſi puiſſant dans le Nouveau-Monde, inſpira la réſolution de s'éloigner de lui le plus qu'il ſeroit poſſible. Les contrées plus ſeptentrionales de l'Amérique, obtinrent par cette raiſon la préférence. La route en étoit déja tracée.

III. Les François tournent leurs vues vers le Canada.

François I y avoit envoyé en 1523 le Florentin Verazzani, qui ne fit qu'obſerver l'iſle de Terre-neuve, & quelques côtes du continent; mais ſans s'y arrêter.

Onze ans après, Jacques Cartier, habile navigateur de Saint-Malo, reprit les projets de Verazzani. Les deux nations, qui étoient les premières débarquées au Nouveau-Monde, crièrent à l'injuſtice, en voyant qu'on y couroit ſur leurs traces. *Eh quoi*! dit plaiſamment François I, *le roi d'Eſpagne & le roi de Portugal partagent tranquillement entre eux toute l'Amérique, ſans ſouffrir que j'y prenne part comme leur frère! Je voudrois bien voir l'article du teſtament d'Adam, qui leur lègue ce vaſte héritage?*

Cartier alla plus loin que ſon prédéceſſeur. Il entra dans le fleuve Saint-Laurent: mais, après avoir échangé avec les ſauvages quelques marchandiſes d'Europe contre des pelleteries, il ſe rembarqua pour la France, où l'on oublia par légéreté, une entrepriſe qu'on paroiſſoit n'avoir formée que par imitation.

Heureuſement les Normands, les Bretons, les Baſques continuèrent à faire la pêche de la morue ſur le grand banc, le long des côtes de Terre-neuve, dans tous les parages voiſins. Ces hommes intrépides, qui avoient de l'expérience, ſervirent de pilotes aux aventuriers qui, depuis 1598, tentèrent de fonder des colonies dans ces contrées déſertes. Aucun de ces premiers établiſſemens ne proſpéra; parce qu'ils furent tous dirigés par des compagnies excluſives, qui n'avoient ni les talens qu'il falloit pour choiſir les meilleures poſitions, ni des fonds ſuffiſans pour attendre le retour de leurs avances. Un monopole

remplaça

remplaça rapidement un monopole ; mais en vain : c'étoit toujours avec une avidité sans vues & sans moyens. Tous ces différens corps se ruinoient l'un après l'autre, sans que l'état gagnât rien à leur perte. Tant d'expéditions avoient consommé plus d'hommes, d'argent & de vaisseaux, que n'en coûtoit à d'autres puissances la fondation de grands empires. Enfin Samuel de Champlain remonta bien avant le fleuve Saint-Laurent, & jetta sur ses bords, en 1608, les fondemens de Québec, qui devint le berceau, le centre, la capitale de la Nouvelle-France ou du Canada.

L'espace illimité qui s'ouvroit devant cette colonie, offroit à ses premiers regards des forêts sombres, épaisses & profondes, dont la seule hauteur attestoit l'ancienneté. Des rivières sans nombre venoient de loin arroser ces pays immenses. L'intervalle qu'elles laissoient, étoit coupé d'une multitude de lacs. On en comptoit quatre, dont la circonférence embrassoit depuis deux cens jusqu'à cinq cens lieues. Ces espèces de mers intérieures communiquoient entre elles ; & leurs eaux après avoir formé le fleuve Saint-Laurent, alloient grossir considérablement le lit de l'océan. Tout dans cette région intacte du Nouveau-Monde, portoit l'empreinte du grand & du sublime. La nature y déployoit un luxe de fécondité, une magnificence, une majesté qui commandoit la vénération ; mille graces sauvages qui surpassoient infiniment les beautés artificielles de nos climats. C'est-là qu'un peintre, un poëte auroit senti son imagination s'exalter, s'échauffer, & se remplir de ces idées qui deviennent ineffaçables dans la mémoire des hommes ! Toutes ces contrées exhaloient, respiroient un air de longue vie. Cette température qui, par la position du climat, devoit être délicieuse, ne perdoit rien de sa salubrité par la rigueur singulière d'un froid long & violent. Ceux qui n'attribuent cette singularité qu'aux bois, aux sources, aux montagnes dont ce pays est couvert, n'ont pas tout considéré. D'autres observateurs ajoutent à ces causes du froid, l'élévation du terrein, un ciel tout aérien, & rarement chargé de vapeurs, la direction des

vents qui viennent du Nord au Midi, par des mers toujours glacées.

VI. Gouvernement, habitudes, vertus, vices, guerres des sauvages qui habitoient le Canada.

Les habitans de cet âpre climat étoient cependant peu vêtus. Un manteau de buffle ou de castor, serré par une ceinture de cuir; une chaussure de peau de chevreuil: c'étoit leur habillement avant leur commerce avec nous. Ce qu'ils y ont ajouté depuis, a toujours excité les lamentations de leurs vieillards sur la décadence des mœurs.

Peu de ces sauvages connoissoient la culture, encore n'étoit-ce que celle du maïs qu'ils abandonnoient aux femmes, comme indigne des soins de l'homme indépendant. Leur plus vive imprécation contre un ennemi mortel, c'étoit qu'il fût réduit à labourer un champ; la même que celle que Dieu prononça contre le premier homme. Quelquefois ils s'abaissoient jusqu'à la pêche: mais leur vie & leur gloire étoient la chasse. Toute la nation y alloit comme à la guerre; chaque famille, chaque cabane, comme à sa subsistance. Il falloit se préparer à cette expédition par des jeûnes austères, n'y marcher qu'après avoir invoqué les dieux. On ne leur demandoit pas la force de terrasser les animaux, mais le bonheur de les rencontrer. Hormis les vieillards arrêtés par la décrépitude, tous se mettoient en campagne, les hommes pour tuer le gibier, les femmes pour le porter & le sécher. Au gré d'un tel peuple, l'hiver étoit la belle saison de l'année: l'ours, le chevreuil, le cerf & l'orignal, ne pouvoient fuir alors avec toute leur vîtesse, à travers quatre à cinq pieds de neige. Ces sauvages que n'arrêtoient ni les buissons, ni les ravines, ni les étangs, ni les rivières, & qui passoient à la course la plupart des animaux légers, faisoient rarement une chasse malheureuse. Mais au défaut de gibier, on vivoit de gland. Au défaut de gland, on se nourrissoit de la sève ou de la pellicule qui naît entre le bois & la grosse écorce du tremble & du bouleau.

Dans l'intervalle d'une chasse à l'autre, on faisoit, on réparoit les arcs & les flèches, les raquettes qui servoient à courir sur la neige, les canots sur lesquels on devoit passer les lacs &

les rivières. Ces meubles de voyage & quelques pots de terre, formoient toute l'induſtrie, tous les arts de ces peuples errans. Ceux d'entre eux qui s'étoient réunis en bourgades, ajoutoient à ces travaux les ſoins qu'exigoient leur vie plus ſédentaire; ils y joignoient la précaution de paliſſader, de défendre leurs cabanes contre les irruptions. Les ſauvages s'abandonnoient alors dans une ſécurité profonde, à la plus entière inaction. Ce ſentiment inquiet de ſa propre foibleſſe; cette laſſitude de tout & de ſoi-même, qu'on appelle ennui; ce beſoin de fuir la ſolitude & de ſe décharger ſur autrui du fardeau de ſa vie, étoient inconnus à ce peuple content de la nature & de ſa deſtinée.

Leur ſtature étoit taillée en général dans les plus belles proportions: mais plus propres à ſupporter les fatigues de la courſe, que les peines du travail, ils avoient moins de vigueur que d'agilité. Avec des traits réguliers, ils avoient cet air féroce que leur donnoient ſans doute l'habitude de la chaſſe & le péril de la guerre. Leur peau étoit d'un rouge obſcur & ſale. Cette couleur déſagréable leur venoit de la nature qui hâle tous les hommes, continuellement expoſés au grand air. Elle étoit augmentée par la manie qu'ont toujours eue les peuples ſauvages de ſe peindre le corps & le viſage, ſoit pour ſe reconnoître de loin, ſoit pour ſe rendre plus agréables dans l'amour ou plus terribles à la guerre. A ce vernis, ils joignoient des frictions de graiſſe de quadrupède ou d'huile de poiſſon, uſage familier & néceſſaire pour ſe garantir de la piquure inſoutenable des moucherons & des inſectes qui couvrent tous les pays que l'homme laiſſe en friche. Ces onguens étoient préparés & mêlés avec des ſucs ou des matières rouges qui, peut-être, étoit le poiſon le plus mortel pour les mouſtics. Ajoutez à ces enduits qui pénètrent & dénaturent la couleur de la peau, les fumigations qu'on oppoſe encore à tous ces inſectes, ou que reſpirent ces peuples dans leurs cabanes, où ils ſe chauffent tout l'hiver, où ils boucanent leurs viandes. C'en étoit aſſez pour leur donner un teint hideux à nos regards, mais beau ſans doute, ou du moins ſupportable à leurs yeux peu délicats. Du reſte ils avoient

la vue, l'odorat, l'ouie, tous les ſens d'une fineſſe ou d'une ſubtilité qui les avertiſſoient de loin ſur leurs dangers ou leurs beſoins. Ceux-ci étoient bornés ; mais leurs maladies l'étoient bien davantage. Ils ne connoiſſoient guère que celles qui pouvoient naître de leurs exercices quelquefois trop violens, ou de la ſurabondance de nourriture qu'ils prenoient après des diètes exceſſives.

Leur population étoit peu nombreuſe, & peut-être n'étoit-ce pas un malheur. Les nations policées doivent deſirer la multiplication des hommes, parce que, gouvernées par des chefs ambitieux d'autant plus portés à la guerre qu'ils ne la font pas, elles ſont réduites à la néceſſité de combattre pour envahir ou pour repouſſer, parce qu'elles n'ont jamais aſſez de terrein & d'eſpace pour leur vie entreprenante & diſpendieuſe. Mais les peuples iſolés, errans, gardés par les déſerts qui les ſéparent, par les courſes qui les dérobent aux irruptions, par la pauvreté qui les garantit de faire ou de ſouffrir des injuſtices, ces peuples ſauvages n'ont pas beſoin d'être multipliés. Pourvu qu'ils le ſoient aſſez pour réſiſter aux animaux féroces, pour repouſſer un ennemi qui n'eſt jamais fort, pour ſe ſecourir mutuellement, tout eſt bien. Plus ils le ſeroient au-delà ; plus promptement ils auroient dévaſté les lieux qu'ils habitent, plutôt ils ſeroient forcés de les quitter pour en aller chercher d'autres, le ſeul, du moins le plus grand inconvénient de leur vie précaire.

Indépendamment de ces réflexions qui pouvoient bien ne s'être pas préſentées aux ſauvages du Canada d'une manière ſi développée, la nature des choſes ſuffiſoit ſeule pour arrêter leur population. Quoiqu'ils habitâſſent des contrées abondantes en gibier & en poiſſon, il y avoit des ſaiſons, & quelquefois des années où cette unique reſſource leur manquoit : la famine faiſoit alors d'horribles ravages chez des nations trop éloignées les unes des autres pour ſe donner des ſecours. Leurs guerres ou leurs hoſtilités paſſagères, mais cauſées par des haînes éternelles, étoient très-deſtructives. Des chaſſeurs continuellement

exercés à pourſuivre leur nourriture qui fuyoit devant eux, à déchirer l'animal qu'ils avoient ſurpris à la courſe ; des hommes dont l'oreille étoit familiariſée aux cris de la mort, & la vue à l'effuſion du ſang, devoient dans les combats, ſe montrer plus impitoyables encore, s'il eſt poſſible, que ne le ſont nos peuples frugivores. Enfin malgré les éloges qu'on donne à l'éducation la plus dure, & qui ſéduiſirent Pierre-le-Grand, au point qu'il ordonna de ne laiſſer boire que de l'eau de la mer aux enfans de ſes matelots, étrange épreuve qui leur coûta la vie à tous ; il eſt certain qu'un grand nombre de jeunes ſauvages périſſoient par la faim, par la ſoif, par le froid & par les fatigues. Ceux même dont le tempérament étoit aſſez vigoureux pour réſiſter aux exercices communs dans ces climats, pour traverſer les plus grandes rivières à la nage, pour faire des chaſſes de deux cens lieues, pour ſe défendre du ſommeil durant pluſieurs jours, pour ſe paſſer long-tems de nourriture : ces hommes en étoient moins propres à la génération, & ſentoient tarir en eux les germes de la vie. Peu parvenoient à la carrière que l'on fournit dans nos ſociétés, où les habitudes ſont plus uniformes & plus tranquilles.

L'auſtérité de l'éducation Spartiate, la pratique des rudes travaux, & l'uſage des nourritures groſſières, ont fait une illuſion dangereuſe. Les philoſophes ſéduits par le ſentiment des maux de l'humanité, ont voulu conſoler les malheureux que la fortune avoit condamnés à ce genre de vie, en leur perſuadant que c'étoit le plus ſain & le meilleur. Les gens riches n'ont pas manqué d'adopter un ſyſtême qui leur endurciſſoit tranquillement le cœur, & les diſpenſoit de la compaſſion & de la bienfaiſance. Non : il n'eſt pas vrai que les hommes occupés des pénibles arts de la ſociété, vivent auſſi long-tems que l'homme qui jouit du fruit de leurs ſueurs. Le travail modéré fortifie, le travail exceſſif accable. Un payſan eſt un vieillard à ſoixante ans, tandis que les citoyens de nos villes qui vivent dans l'opulence avec quelque ſageſſe, atteignent & paſſent ſouvent quatre-vingts ans. Les gens de lettres même, dont les occupations ſont

peu favorables à la santé, comptent dans leur classe un assez grand nombre d'octogénaires. Loin des livres modernes, ces cruels sophismes dont on berce les riches & les grands qui s'endorment sur les labeurs du pauvre, ferment leurs entrailles à ses gémissemens, & détournent leur sensibilité de dessus leurs vassaux, pour la porter toute entière sur leurs chiens & sur leurs chevaux !

On trouva dans le Canada trois langues mères, l'Algonquine, la Siouse & la Huronne. On jugea que ces langues étoient primitives, parce qu'elles renfermoient chacune un grand nombre de ces mots imitatifs qui peignent les choses par le son. Les dialectes qui en dérivoient, se multiplioient presqu'autant que les bourgades. On n'y remarquoit point de termes abstraits, parce que l'esprit des sauvages, esprit encore enfant, ne s'écarte guère loin des objets & des tems présens ; & qu'avec peu d'idées on a rarement besoin de les généraliser, & d'en représenter plusieurs dans un seul signe. Mais d'ailleurs le langage de ces peuples presque toujours animé d'un sentiment prompt, unique & profond, remué par les grandes scènes de la nature, prenoit dans leur imagination sensible & forte, un caractère vivant & poétique. L'étonnement & l'admiration, dont leur ignorance même les rendoit susceptibles, les entraînoient violemment à l'exagération. Leur ame s'exprimoit comme leurs yeux voyoient : c'étoit toujours des êtres physiques qu'ils retraçoient avec des couleurs sensibles, & leurs discours devenoient pittoresques. Au défaut de termes de convention pour rendre certaines idées composées ou compliquées, ils employoient des expressions figurées. Le geste, l'attitude ou l'action du corps, l'inflexion de la voix suppléoient ou achevoient ce qui manquoit à la parole. Les métaphores étoient plus hardies, plus familières dans leur conversation, qu'elles ne le sont dans la poésie même épique des langues de l'Europe. Leurs harangues dans les assemblées publiques, étoient sur-tout remplies d'images, d'énergie & de mouvement. Jamais peut-être aucun orateur Grec ou Romain, ne parla avec autant de force & de sublimité qu'un chef de ces

ſauvages. On vouloit les éloigner de leur patrie : *Nous ſommes*, répondit-il, *nés ſur cette terre ; nos pères y ſont enſevelis. Dirons-nous aux oſſemens de nos pères, levez-vous, & venez avec nous dans une terre étrangère ?*

Il eſt aiſé de penſer que de pareilles nations ne pouvoient pas être auſſi douces, auſſi foibles que celles du midi de l'Amérique. On éprouva qu'elles avoient cette activité, cette énergie qu'on trouve chez les peuples du Nord, à moins qu'ils ne ſoient, comme les Lapons, d'une eſpèce fort différente de la nôtre. Elles n'étoient guère parvenues qu'à ce degré de lumière & de police où l'inſtinct ſeul peut conduire les hommes dans un petit nombre d'années : & c'eſt chez ces peuples que les philoſophes peuvent étudier l'homme de la nature.

Ils étoient diviſés en pluſieurs petites nations, dont le gouvernement étoit à-peu-près le même. Quelques-unes reconnoiſſoient des chefs héréditaires ; d'autres s'en donnoient d'électifs ; la plupart n'étoient dirigés que par leurs vieillards. C'étoient de ſimples aſſociations fortuites & toujours libres, unies ſans aucun lien. La volonté générale n'y aſſujettiſſoit pas même la volonté particulière. Les déciſions étoient de ſimples conſeils, qui n'obligoient perſonne, ſous la moindre peine. Si, dans une de ces ſingulières républiques, on ordonnoit la mort d'un homme, c'étoit plutôt une eſpèce de guerre contre un ennemi commun, qu'un acte judiciaire exercé ſur un ſujet ou un citoyen. Au défaut du pouvoir coërcitif, les mœurs, l'exemple, l'éducation, le reſpect pour les anciens, l'amour des parens, maintenoient en paix ces ſociétés ſans loix comme ſans biens. La raiſon qui n'avoit pas été, comme parmi nous, dénaturée par les préjugés & violée par des actes de force, leur tenoit lieu de préceptes de morale, & d'ordonnance de police. La concorde & la ſûreté ſe maintenoient ſans l'entremiſe du gouvernement. Jamais l'autorité ne bleſſoit ce puiſſant inſtinct de la nature, l'amour de l'indépendance, qui, éclairé par la raiſon, produit en nous celui de l'égalité.

De-là, ces égards, que les ſauvages obſervent réciproque-

ment entre eux. Ils se prodiguent des marques d'estime, par un retour de celle que chacun exige pour soi-même. Prévenans & réservés, ils pèsent leurs paroles, ils écoutent avec attention. Leur gravité, qu'on prendroit pour de la mélancolie, est sur-tout remarquable dans leurs assemblées nationales. Chacun y arrangue à son tour, selon son âge, son expérience & ses services. Jamais on n'est interrompu, ni par un reproche indécent, ni par un applaudissement déplacé. Les affaires publiques y sont maniées avec un désintéressement inconnu dans nos gouvernemens, où le bien de l'état ne se fait presque jamais que par des vues personnelles ou par esprit de corps. Il n'est pas rare de voir un orateur sauvage qui est en possession des suffrages, avertir ceux qui défèrent à ses conseils, qu'un autre est plus digne de leur confiance.

Ce respect mutuel, entre les habitans d'une bourgade, règne entre les peuples, dès que la guerre cesse. Les envoyés sont reçus, sont traités avec l'amitié qu'on doit à des hommes qui viennent parler de paix ou d'alliance. Ce n'est jamais pour un projet de conquête, ni pour un intérêt de domination que négocient des nations errantes, qui n'ont pas même l'idée d'un domaine. Celles même qui s'arrêtent dans des habitations fixes, ne disputent à personne le droit de s'établir dans leur canton, pourvu qu'on ne les inquiète pas. La terre, disent-ils, est faite pour tous les hommes ; aucun n'y doit posséder la portion de deux. Toute la politique des sauvages se réduit donc à former des ligues contre un ennemi trop nombreux & trop fort, à suspendre des hostilités trop meurtrières. Est-on convenu de la trève ou de l'union ? On s'en donne mutuellement le gage, par des colliers de porcelaine. C'est une espèce de coquillage ou de colimaçon. Les blancs sont trop communs ; on en fait peu de cas. Les violets plus rares, & les noirs, qui le sont encore davantage, sont les plus estimés. On leur donne une forme cylindrique ; on les perce ; on les distribue en branches & en colliers. Les branches d'environ un pied de long, portent des grains enfilés à la suite les uns des autres. Les colliers sont de larges ceintures,

où les grains, diſpoſés par rangs, ſont aſſujettis par de petites bandelettes de cuir, dont on forme un tiſſu aſſez propre. La meſure, le poids & la couleur de ces coquillages, décident de l'importance des affaires. Ils ſervent de bijoux, de regiſtres & d'annales. C'eſt le lien des peuples & des individus. C'eſt un gage inviolable & ſacré, qui donne la ſanction aux paroles, aux promeſſes, aux traités. Les chefs de bourgades, ſont les dépoſitaires de ces faſtes de la nation. Ils en connoiſſent la ſignification; ils en interprètent le ſens. C'eſt avec ces caractères de convention, qu'ils tranſmettent l'hiſtoire du pays à la génération naiſſante.

Comme les ſauvages n'ont point de richeſſes, ils ſont bienfaiſans. On le voit, on le ſent dans le ſoin qu'ils prennent des orphelins, des veuves & des infirmes. Ils partagent libéralement le peu qu'ils ont de proviſions, avec ceux dont la chaſſe, la pêche ou les récoltes ont trompé les eſpérances. Leurs tables & leurs cabanes, ſont jour & nuit ouvertes aux étrangers & aux voyageurs. C'eſt dans les fêtes que brille ſur-tout cette hoſpitalité généreuſe, qui fait un bien public des avantages d'un particulier. C'eſt moins par ce qu'il poſſède, que par ce qu'il donne, qu'un ſauvage aſpire à la conſidération. Ainſi la proviſion d'une chaſſe de ſix mois, eſt ſouvent diſtribuée en un jour; & celui qui régale a bien plus de plaiſir que tous ceux qu'il a invités.

Tous les peintres des mœurs ſauvages, ne placent point la bienveillance dans leurs tableaux. Mais la prévention ne leur a-t-elle pas fait confondre, avec le caractère naturel, une antipathie de reſſentiment? Ces peuples n'aiment, n'eſtiment, ni n'accueillent les Européens. L'inégalité des conditions, que nous croyons ſi néceſſaire pour le maintien des ſociétés, eſt, aux yeux d'un ſauvage, le comble de la démence. Ils ſont également ſcandaliſés, que chez nous; un homme ait lui ſeul plus de bien que pluſieurs autres; & que cette première injuſtice en entraîne une ſeconde, qui eſt d'attacher plus de conſidération à plus de richeſſes. Mais ce qui leur ſemble une baſſeſſe,

un aviliſſement au-deſſous de la ſtupidité des bêtes; c'eſt que des hommes, qui ſont égaux par la nature, ſe dégradent juſqu'à dépendre des volontés ou des caprices d'un ſeul homme. Le reſpect que nous avons pour les titres, les dignités, & ſurtout pour la nobleſſe héréditaire, ils l'appellent inſulte, outrage pour l'eſpèce humaine. Quand on ſait conduire un canot, battre l'ennemi, conſtruire une cabane, vivre de peu, faire cent lieues dans les forêts, ſans autre guide que le vent & le ſoleil, ſans autre proviſion qu'un arc & des flèches: c'eſt alors qu'on eſt un homme; & que faut-il de plus? Cette inquiétude qui nous fait paſſer tant de mers, pour chercher une fortune qui fuit devant nos pas, ils la croient plutôt l'effet de notre pauvreté que de notre induſtrie. Ils rient de nos arts, de nos manières, de tous ces uſages, qui nous inſpirent plus de vanité, à meſure qu'ils s'éloignent plus de la nature. Leur franchiſe & leur bonne-foi, ſont indignées des fineſſes & des perfidies, qui ont fait la baſe de notre commerce avec eux. Une foule d'autres motifs, appuyés quelquefois ſur le préjugé, ſouvent ſur la raiſon, ont rendu les Européens odieux aux ſauvages. Ils ſont devenus, par repréſailles, durs & cruels envers nous. L'averſion & le mépris que nous leur avons fait concevoir pour nos mœurs, les ont toujours éloignés de notre ſociété. On n'a jamais pu façonner aucun d'eux aux délices de notre aiſance; tandis qu'on a vu des Européens renoncer à toutes les commodités de l'homme civil, pour aller prendre dans les forêts l'arc & la maſſue de l'homme ſauvage.

Cependant un ſentiment inné de bienveillance, les ramène quelquefois à nous. Un bâtiment François s'étoit briſé, à l'entrée de l'hiver, ſur les rochers d'Anticoſti. Ceux des matelots qui, dans cette iſle déſerte & ſauvage, avoient échappé aux rigueurs des frimats & de la famine, formèrent, des débris de leur navire, un radeau qui, au printems, les conduiſit dans le continent. Une cabane de ſauvages s'offrit à leurs regards expirans. *Mes frères*, leur dit affectueuſement le chef de cette famille ſolitaire, *les malheureux ont droit à notre commiſération & à notre*

assistance ; nous sommes hommes, & les misères de l'humanité nous touchent dans les autres comme dans nous-mêmes. Ces expressions d'une ame tendre, furent suivies de tous les secours qui étoient au pouvoir de ces généreux sauvages.

Européens, si fiers de vos gouvernemens, de vos loix, de vos institutions, de vos monumens, de tout ce que vous appellez votre sagesse, permettez que je vous arrête un moment. Je viens de vous exposer avec simplicité & sans art le tableau de la vie & des mœurs du sauvage. Je ne vous ai ni dissimulé ses vices, ni exagéré ses vertus. La sensation que mon récit vous a fait éprouver, je vous demande de la conserver jusqu'à ce que le plus beau génie, l'homme le plus éloquent d'entre vous ait apprêté ses crayons & vous ait peint avec toute la force, avec toute la magie de son coloris les biens & les maux de vos contrées si policées. Son tableau vous transportera d'admiration, je n'en doute point : mais croyez-vous qu'il laisse dans vos ames l'émotion délicieuse que vous ressentez encore ? L'estime, l'amour, la vénération, que vous venez d'accorder à des sauvages, vous l'inspirera-t-il pour vos compatriotes ? Vous ne seriez que de misérables sauvages dans les forêts ; le dernier des sauvages seroit un homme respectable dans vos cités.

Une seule félicité manquoit aux Américains : le bonheur d'aimer passionnément les femmes. En vain ont-elles reçu de la nature une taille avantageuse, de beaux yeux, des traits agréables, des cheveux noirs, longs & bien placés. Tous ces agrémens ne sont comptés que durant le tems de leur indépendance. A peine ont-elles subi le joug de l'hymen, que l'époux même qu'elles chérissent uniquement, devient insensible à des charmes qu'elles prodiguoient avant le mariage. A la vérité, le genre de vie où cet état les condamne, n'est pas favorable à la beauté. Leurs traits s'altèrent ; elles perdent en même tems, & le desir & le pouvoir de plaire. Laborieuses, actives infatigables ; on les voit labourer la terre, jetter la semence, faire la moisson ; tandis que leurs maris, dédaignant de courber

la tête & le dos sous le joug de l'agriculture, s'amusent à chasser, à pêcher, à tirer de l'arc, à excercer sur la terre l'empire de l'homme.

Plusieurs de ces nations ont l'usage de la pluralité des femmes. Les peuples même, qui ne pratiquent pas la polygamie, se sont du moins réservé le divorce. L'idée d'un lien indissoluble n'est pas encore entré dans l'esprit de ces hommes libres jusqu'à la mort. Quand les gens mariés ne se conviennent pas, ils se séparent de concert, & partagent entre eux les enfans. Rien ne leur paroît plus contraire aux loix de la nature & de la raison, que le systême opposé des chrétiens. Le grand esprit, disent-ils, nous a créés pour être heureux; & ce seroit l'offenser, que de vivre dans un état de contrainte & de chagrin. Cette morale est d'accord avec le langage que tenoit un Miamis à l'un de nos missionnaires. *Nous ne pouvions plus bien vivre ensemble, ma femme & moi. Mon voisin n'étoit pas mieux avec la sienne. Nous avons changé de femme, & nous sommes tous contens.*

Un écrivain illustre, & qu'il faut encore admirer quand on n'est pas de son avis, pense que l'amour n'est point, chez les Américains, un principe d'industrie, de génie & de mœurs, comme il l'est en Europe; parce que les Américains, dit-il, ont un sixième sens plus foible qu'il ne l'est chez les Européens. On prétend que ces sauvages ne connoissent ni les tourmens, ni les délices de la plus ardente des passions. L'air & la terre, dont l'humidité contribue si fort à la végétation, leur donnent peu de chaleur pour la génération. La même sève qui couvre les campagnes de forêts & les arbres de feuilles, y fait croître chez les hommes, comme chez les femmes, de longues chevelures, lisses, épaisses, fortes & tenaces. Des hommes qui n'ont guère plus de barbe que les eunuques, ne doivent pas abonder en germes reproductifs. Le sang de ces peuples est aqueux & froid. Les mâles y ont quelquefois du lait aux mamelles. De-là ce penchant tardif pour les femmes; cette aversion qui les en éloigne dans le flux menstruel, & dans les tems de grossesse; cette ardeur foible & passagère, qui ne se

réveille que dans certaines saisons de l'année. De-là cette vivacité d'imagination qui les rend superstitieux, peureux dans les ténèbres comme des enfans, aussi portés à la vengeance que des femmes, poëtes & figurés dans leurs discours; sensibles, en un mot, mais peu passionnés. Enfin, de-là venoit sans doute en partie ce défaut de population, qu'on a toujours remarqué chez eux. Ils ont peu d'enfans, parce qu'ils n'aiment pas assez les femmes: & c'est un vice national, que les vieillards ne cessoient de reprocher aux jeunes gens.

Mais ne pouroit-on pas dire que la passion pour les femmes, languit moins par le tempérament des sauvages, que par leur caractère moral? Les plaisirs de l'amour y sont trop faciles, pour y exciter puissamment les desirs. Parmi nous, en effet, est-ce dans les siècles où le luxe favorise l'incontinence, qu'on voit les hommes aimer le plus les femmes, & les femmes porter le plus d'enfans? Dans quels pays l'amour fut-il une source d'héroïsme & de vertu, quand les femmes n'y encourageoient pas leurs amans par le refus de la pudeur, par la honte qu'elles attachoient aux foiblesses de leur sexe? C'est à Sparte, c'est à Rome, c'est en France même, dans les tems de la chevalerie, que l'amour a fait entreprendre & souffrir de grandes choses. C'est-là que se mêlant à l'esprit public, il aidoit ou suppléoit au patriotisme. Comme il étoit plus difficile de plaire toujours à une femme que d'en séduire plusieurs, le règne de l'amour moral prolongeoit le pouvoir de l'amour physique, en le réprimant, en le dirigeant, en le trompant même par des espérances, qui perpétuoient les desirs & conservoient les forces. Mais cet amour qui jouissoit peu, produisoit beaucoup. Aimer n'étoit pas un art; c'étoit une passion. Engendrée par l'innocence même, elle se nourrissoit de sacrifices, au lieu de s'éteindre dans les voluptés.

Quant aux sauvages, s'ils aiment moins les femmes que ne font les peuples policés; ce n'est pas peut-être faute de vigueur & de penchant à la population. Mais le premier besoin de l'homme, arrête chez eux les cris du second. Le soin de leur nour-

riture, épuiſe preſque toutes leurs forces. La chaſſe & les courſes ne leur laiſſent ni les moyens, ni le loiſir de peupler. Toute nation errante, ne ſera jamais féconde. Que deviendroient des femmes, obligées de ſuivre leurs maris à cent lieues, avec des enfans ſur leur ſein ou dans leurs bras ? Que deviendroient ces enfans eux-mêmes, privés d'une mamelle qui tariroit en chemin ? La chaſſe empêche donc la multiplication des hommes & la guerre la détruit. Un ſauvage guerrier réſiſte aux pièges ſéducteurs, dont les jeunes filles cherchent à l'envelopper. Quand la nature oblige ce ſexe à pourſuivre celui qui fuit, & qu'elles vont ſolliciter les hommes juſques dans leur lit ; ceux qui ſont moins touchés de la gloire militaire que des charmes de la beauté, ſe laiſſent aller à la tentation. Mais les vrais guerriers, à qui l'on apprend de bonne-heure que la fréquentation des femmes énerve le courage & la force, ne ſe rendent pas. Le Canada n'eſt donc point déſert par l'avarice de la nature, mais par le genre de vie de ſes habitans. Auſſi propres à la génération que nos peuples du Nord, ils uſent toute leur vigueur à leur conſervation. La faim ne leur permet pas d'écouter l'amour. Si les peuples du Midi donnent tout à cette ſeconde paſſion, c'eſt que la première eſt promptement ſatisfaite à très-peu de frais. Dans un pays où la nature produit beaucoup, & l'homme conſomme peu, toute la ſurabondance des forces ſe porte vers la population, qui, d'ailleurs, eſt ſecondée par la chaleur du ciel. Dans un climat où les hommes ſont plus voraces que la nature n'eſt prodigue, le tems & les facultés de l'eſpèce humaine ſont abſorbés par des fatigues qui nuiſent à la multiplication.

Mais la preuve que les ſauvages ne ſont pas moins ſenſibles que nous à la paſſion des femmes, c'eſt qu'ils aiment bien plus leurs enfans. Une mère allaite ſon fils juſqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, & quelquefois juſqu'à ſix ou ſept. Dès l'âge le plus tendre, on reſpecte en eux leur indépendance naturelle. Jamais on ne les bat, jamais on ne les gronde, pour ne pas abattre cet eſprit libre & martial qui doit former un jour la

bafe de leur caractère. On évite même d'employer des raifons trop fortes pour les perfuader ; parce que ce feroit une efpèce de violence qu'on feroit à leur volonté. Comme on ne leur apprend que ce qu'ils doivent favoir, ils font les enfans les plus heureux de la terre. S'ils viennent à mourir, les parens les pleurent amérement. On voit quelquefois deux époux aller, après fix mois, verfer des larmes fur le tombeau d'un enfant, & la mère y faire couler du lait de fes mamelles.

Des liens plus durables encore chez les fauvages, ce font ceux de l'amitié. L'amitié n'eft pas précifément un devoir, puifqu'on ne peut pas la commander : mais c'eft une union plus agréable, plus tendre & même plus forte que celles qui font formées par la nature ou par les inftitutions fociales. Tous ceux que ce fentiment délicieux a rapprochés s'accordent réciproquement des confeils dans les conjonctures difficiles, des confolations dans les malheurs, de l'appui dans les démarches, des fecours dans l'infortune. Loin de chercher à diminuer les obligations de cette vertu, l'imagination fe plaît à les exagérer. On veut qu'elle ne puiffe pas exifter, fans un parfait abandon de foi-même, fans une entière renonciation à fes intérêts perfonnels en faveur de la perfonne véritablement chérie.

Il n'eft pas donné à tous les hommes de jouir des douceurs de l'amitié. Plufieurs, à raifon de la froideur & de la féchereffe de leur caractère, ne peuvent ni l'éprouver, ni la faire naître. Comment entreroit-elle dans le cœur d'un riche ? Il n'eft touché que de fon opulence actuelle, du defir de l'augmenter, de la crainte de la perdre. Il ne faut au puiffant que des adulateurs dont l'œil timide n'ofe s'élever jufqu'à lui, des ames avilies qui implorent baffement fa protection. Quel appas pourroit-il trouver dans une communication intime que la dernière claffe des citoyens pourroit goûter auffi-bien ou mieux que lui ? L'homme diffipé eft également incapable d'affections profondes & durables : le fafte, la variété des plaifirs ; c'eft tout ce qui l'occupe. Ses jouiffances font extérieures ; fon ame n'entre pour rien dans fes attachemens.

Chez les ſauvages, l'amitié n'eſt jamais altérée par cette foule d'intérêts oppoſés qui, dans nos ſociétés, affoibliſſent toutes les liaiſons, ſans en excepter les plus douces & les plus ſacrées. C'eſt-là que le cœur d'un homme ſe choiſit un cœur pour y dépoſer ſes penſées, ſes ſentimens, ſes projets, ſes peines, ſes plaiſirs. Tout devient commun entre deux amis. Ils s'attachent pour jamais l'un à l'autre; ils combattent à côté l'un de l'autre; ils meurent conſtamment ſur le corps l'un de l'autre. Alors même, ils ont la douce perſuaſion que leur ſéparation ne ſera que momentanée, & qu'ils ſe rejoindront dans un autre monde, pour ne ſe plus quitter, & ſe rendre à jamais les plus grands ſervices. Un Iroquois chrétien, mais qui ne ſe conduiſoit pas ſelon les maximes de l'évangile, étoit menacé des peines éternelles. Il demanda ſi ſon ami enterré depuis peu de jours étoit en enfer. J'ai de fortes raiſons pour croire qu'il n'y a pas été précipité, répondit le miſſionnaire. S'il en eſt ainſi, je ne veux pas y aller, reprit le ſauvage. Il s'engagea, ſur le champ, à changer de mœurs; & ſa vie fut toujours depuis très-édifiante.

Les ſauvages ont une pénétration & une ſagacité qui étonnent tout homme qui ne ſait pas combien nos arts & nos méthodes ont rendu notre eſprit pareſſeux; parce que nous n'avons preſque jamais que la peine d'apprendre, & très-rarement le beſoin de penſer. S'ils n'ont cependant rien perfectionné, non plus que les animaux en qui on remarque le plus d'adreſſe, c'eſt peut-être que ces peuples, n'ayant que des idées relatives aux premiers beſoins, l'égalité qui règne entre eux met chaque ſauvage dans la néceſſité de les acquérir, & de paſſer toute ſa vie à faire ſon cours de connoiſſances uſuelles: d'où il réſulte que la ſomme des idées de chaque ſociété des ſauvages n'eſt pas plus grande que la ſomme des idées de chaque individu.

Au lieu de méditations profondes, les ſauvages ont des chanſons. Leur chant, dit-on, eſt monotone. Mais ceux qui l'ont jugé tel, avoient-ils une oreille propre & faite à les bien entendre? La première fois qu'on parle devant nous une langue étrangère, tout nous y paroît continu, dit & prononcé du même

même ton, ſans aucune inflexion, ſans proſodie. On ne commence à diſtinguer les mots, les ſyllabes, à s'appercevoir que les unes ſont plus ſourdes, les autres plus aiguës, ont plus ou moins de durée, qu'après une aſſez longue expérience. Ne faudroit-il pas, du moins, autant de tems pour prononcer ſur la mélodie d'un peuple, qui doit être toujours ſubordonnée à ſa langue?

Leurs danſes ſont preſque toujours une image de la guerre; & communément exécutées les armes à la main. Elles ſont ſi vraies, ſi rapides, ſi terribles, qu'un Européen qui les voit pour la première fois, ne peut s'empêcher de frémir. Il croit qu'en un inſtant la terre va être couverte de ſang & de membres épars, & que de tous les danſeurs, de tous les ſpectateurs, il ne reſtera pas un ſeul homme. N'eſt-il pas ſingulier que dans les premiers âges du monde & chez les ſauvages, la danſe ſoit un art d'imitation; & qu'elle ait perdu ce caractère dans les pays policés, où elle ſemble réduite à un certain nombre de pas exécutés ſans action, ſans ſujet, ſans conduite? Mais il en eſt des danſes comme des langues: elles deviennent abſtraites, ainſi que les idées dont elles ſont compoſées. Les ſignes en ſont plus allégoriques, à proportion que l'eſprit des peuples eſt plus raffiné. De même qu'un mot dans une langue ſavante exprime pluſieurs idées; un pas, une attitude ſuffit pour rappeller pluſieurs ſentimens dans une danſe raiſonnée. C'eſt la faute des danſeurs ou des ſpectateurs, qui n'ont pas d'imagination, quand les uns ne donnent pas & que les autres ne voient point de caractère & d'expreſſion à quelque danſe figurée. D'ailleurs, les ſauvages ne peuvent peindre que des paſſions fortes & des mœurs féroces; les images en doivent être plus expreſſives dans leurs danſes, qui ſont le langage des geſtes, le premier & le plus naïf de tous les langages. Les nations policées & paiſibles ont à peindre des paſſions douces avec des images fines, propres à réveiller des idées ſubtiles. Cependant il faudroit quelquefois ramener les danſes à leur origine, y retracer des mœurs ſimples, y faire revivre les premiers ſentimens de la nature par des mouvemens qui les repréſentent; & s'éloigner des traces

antiques & savantes des Grecs & des Romains, pour revenir aux images vigoureuses & parlantes des sauvages du Canada.

Ceux-ci, toujours livrés uniquement à la passion qui les occupe, ont une sorte de fureur pour le jeu comme tous les gens oisifs, & sur-tout pour les jeux de hasard. Ces hommes ordinairement si taciturnes, si modérés, si maîtres d'eux-mêmes, si désintéressés, deviennent au jeu forcenés, avides, turbulens; ils y perdent le repos, la raison & tout ce qu'ils possèdent. Dénués de la plupart des choses, curieux de ce qu'ils voient, &, dès qu'il leur plaît, pressés de l'avoir, & d'en jouir, ils se livrent tout entiers aux moyens d'acquérir les plus prompts & les moins pénibles. C'est une suite de leurs mœurs; c'est encore une suite de leur caractère. L'aspect du bonheur présent dérobe toujours à leurs yeux le mal qui peut le suivre. Leur prévoyance ne va pas même du jour à la nuit. Ce sont alternativement des enfans imbécilles, & des hommes terribles. Tout dépend du moment.

Le jeu suffiroit pour les mener à la superstition; quand ils ne seroient pas sujets par leur nature à ce fléau de l'espèce humaine. Mais comme ils n'ont pas beaucoup de médecins ou de charlatans en ce genre, ils souffrent moins de cette maladie que les peuples policés; ils y apportent mieux tous les tempéramens de la raison. Les Iroquois supposent confusément un premier être qui règle à son gré le cours du monde. Ils ne s'affligent pas du mal que cet être permet ou laisse faire. Quand il leur arrive un événement fâcheux: *l'Homme d'en haut l'a voulu*, disent-ils; & il y a peut-être plus de philosophie dans cette soumission que dans tous les raisonnemens, toutes les déclamations de nos philosophes. La plupart des autres nations sauvages adorent ces deux principes, qui ne tardent pas à naître dans l'esprit humain, dès qu'il a conçu des substances invisibles. Quelquefois c'est un fleuve, une forêt, la lune & le soleil qu'ils adorent; en un mot des êtres en qui ils ont remarqué une certaine puissance & du mouvement; parce que par-tout où ils voient un mouvement dont ils ignorent la cause, ils supposent une ame.

Ils femblent avoir quelque idée d'une autre vie : mais comme ils n'ont aucun principe de moralité, ils ne la croient pas deftinée à la punition du crime, à la récompenfe de la vertu. Ils penfent que le chaffeur infatigable, le guerrier fans peur & fans pitié ; l'homme qui aura tué ou brûlé beaucoup d'ennemis, & rendu fa bourgade victorieufe, à fa mort paffera dans une terre abondante, où toutes fortes d'animaux raffafieront fa faim. Mais ceux qui auront vieilli fans gloire & dans l'indolence, feront relégués à jamais dans un fol ftérile, où la famine & les maladies les affiégeront éternellement. Leurs dogmes font faits pour leurs mœurs & pour leurs befoins. Ils croient à des plaifirs & à des peines qu'ils connoiffent. Ils ont plus d'efpérances que de craintes ; ils font heureux jufques dans leurs erreurs. Cependant ils font tourmentés par des fonges.

Rien n'eft fi naturel à l'ignorance que d'attacher du myftère aux fonges ; que de les rapporter à quelque être puiffant qui prend le moment où toutes nos facultés font fufpendues & liées par le fommeil, pour veiller fur nous en l'abfence de nos fens. C'eft comme une ame étrangère qui s'introduit en nous, pour nous avertir de ce qui fe paffe au loin dans l'avenir, toujours préfent à l'être qui l'a déja créé, quand nous ne le voyons pas encore. Ce préjugé qui ne s'élève que dans un état de fociété commencée, fait chez les peuples policés les révélations, les apparitions, les communications avec la divinité. Nul ne devient prophête, fans avoir eu des fonges. C'eft le premier pas du métier : celui qui ne rêve pas, ne prédit point.

Dans les climats âpres & rudes du Canada, chez des peuples qui ne vivent que de chaffe, les nerfs font quelquefois douloureufement affectés par l'intempérie de l'air, par les fatigues & les longues diètes. Alors les fauvages ont des fonges ; & ces fonges font triftes & funeftes. Ils rêvent qu'ils font entourés d'ennemis ; ils voient leur bourgade furprife nager dans le fang ; ils reçoivent des outrages, des bleffures ; on leur enlève leurs femmes, leurs enfans, leurs amis. A leur réveil, ils prennent ces vifions pour un avis des dieux ; & la crainte qui

met cette opinion dans leur ame, ajoute à leur férocité par la mélancolie dont elle teint toutes leurs idées & leurs sombres regards. Les vieilles femmes, inutiles au monde, rêvent pour la sûreté de l'état, comme parmi nous les indolens prient & chantent. Quelques vieillards imbécilles rêvent avec elles, pour les affaires publiques où ils n'ont point d'influence. Des jeunes gens inhabiles à la chasse, à la guerre, à la fatigue rêvent aussi, pour avoir part à l'administration de la peuplade. Vainement on a travaillé durant deux siècles à dissiper des illusions si profondément enracinées. *Vous autres Chrétiens*, ont constamment répondu les sauvages, *vous vous moquez de la foi que nous accordons aux songes, & vous exigez que nous croyons des choses infiniment moins vraisemblables.* On voit ainsi toujours chez ces nations le germe du sacerdoce & des plus grands maux.

Sans ces affections mélancoliques & ces rêves, il n'y auroit rien de si rare que les querelles entre les particuliers. Des Européens qui ont vécu long-tems dans ces contrées, assurent qu'ils n'ont jamais vu un sauvage en colère. Sans la superstition, il n'y auroit rien de si rare que les querelles de nation à nation.

Les querelles des particuliers sont ordinairement appaisées par le corps de l'état. La considération que la nation témoigne à l'offensé, calme son amour-propre, & dispose son ame à la paix. Il est plus difficile d'éviter les démêlés & de pacifier les hostilités entre deux peuples.

La chasse est un germe de guerre. Dès que deux troupes, séparées par des forêts de cent lieues, viennent à se rencontrer dans leurs courses, à s'intercepter le gibier, elles ne tardent pas à tourner contre elles-mêmes les flèches qu'elles réservoient aux ours. Dès-lors une légère escarmouche est la semence d'une discorde éternelle. Le parti vaincu jure aux vainqueurs une vengeance inplacable, une haîne nationale qui vivra dans leur sang & renaîtra de leurs cendres. Cependant ces querelles s'éteignent quelquefois dans les blessures des deux bandes, quand, de part & d'autre, ce n'est qu'une jeunesse bouillante qui, dans l'impatience de son âge, est allée au loin

faire l'essai de ses premières armes. Mais la rage des peuples entiers ne s'allume pas légérement.

Quand il y a sujet de guerre, ce n'est pas un homme qui en juge, qui la décide & la déclare. La nation s'assemble, & le chef parle. Il expose les griefs & les injures. On pèse, on balance les dangers & les suites d'une rupture. Les orateurs vont droit à leur but, sans s'arrêter, sans s'écarter, sans prendre le change. Les intérêts sont discutés avec une force de raison & d'éloquence, qui naît de l'évidence & de la simplicité des objets; avec une impartialité même, dont la chaleur des passions laisse encore les esprits plus susceptibles, que ne fait parmi nous la complication des idées. Si la guerre est décidée à l'unanimité des voix, à l'acclamation universelle, les alliés y sont invités. Rarement ils s'y refusent, parce qu'ils ont toujours quelque injure à venger, des morts à remplacer par des prisonniers.

Ensuite on s'occupe à choisir un chef. Lorsqu'un certain nombre d'hommes se réunissent pour exécuter une entreprise d'un intérêt commun, il faut que quelqu'un d'entre eux soit chargé de diriger les mouvemens de la multitude dont il faut qu'il soit l'ame commune, l'ame qui commande aussi impérieusement à tous, qu'aux membres du corps qu'elle habite, & qu'elle en soit aussi promptement, aussi fidèlement servie. Au moment où cette identité cesse, le désordre s'introduit. Ce n'est plus une armée qui tend au même but : ce sont des officiers isolés, des soldats séparés qui s'abandonnent à des desseins particuliers. Cette subordination, qui lie cent mille têtes, deux cens mille bras à un même général, est la qualité principale qui distingue nos guerriers modernes des guerriers anciens. Chez ces derniers, chacun se désignoit son ennemi, & alloit le défier au milieu de la mêlée. Un combat n'étoit qu'un grand nombre de duels exécutés en même tems sur un champ de bataille. Il n'en est pas ainsi de nos jours. Ce sont de profondes, larges & denses masses d'hommes alignés & pressés, se mouvant en tout sens comme un seul. Autrefois, c'étoit un duel d'homme à homme ; à présent, c'est un duel de masse à masse. Le moindre défaut de

ſubordination ameneroit la confuſion, & la confuſion un horrible maſſacre & une défaite humiliante.

L'éloignement qu'ont les ſauvages du Canada pour tout ce qui peut gêner leur indépendance, ne les a pas empêchés d'appercevoir la néceſſité d'un chef militaire. Des capitaines les ont toujours menés au combat ; & dans la préférence qu'ils leur accordoient, la phyſionomie étoit conſultée. Ce moyen de juger des hommes ſeroit peut-être défectueux & ridicule chez des peuples qui, formés dès l'enfance à contraindre leur air & tous leurs mouvemens, n'ont plus de phyſionomie, ſont pleins de diſſimulation & de paſſions factices. Mais le premier coup-d'œil ne trompe guère les ſauvages qui, guidés par la nature ſeule, en connoiſſent la marche. Après l'air guerrier, on cherche une voix forte ; parce que dans des armées qui marchent ſans tambours, ſans clairons pour mieux ſurprendre l'ennemi, rien n'eſt plus propre à ſonner l'alarme, à donner le ſignal du combat, que la voix terrible d'un chef qui crie & frappe en même tems. Mais ce ſont ſur-tout les exploits qui nomment un général. Chacun a droit de vanter ſes victoires, pour marcher le premier au péril ; de dire ce qu'il a fait pour prouver ce qu'il veut faire ; & les ſauvages trouvent qu'un héros balafré, qui montre ſes cicatrices, a très-bonne grace à ſe louer.

Celui qui doit guider les autres dans le chemin de la victoire, ne manque jamais de les haranguer. « Camarades, dit-il, les » os de nos frères ſont encore découverts. Ils crient contre » nous ; il faut les ſatisfaire. Jeuneſſe, aux armes ; rempliſſez vos » carquois ; peignez-vous de couleurs funèbres qui portent la » terreur. Que les bois retentiſſent de nos chants de guerre. » Déſennuyons nos morts par les cris de la vengeance. Allons » nous baigner dans le ſang ennemi, faire des priſonniers, & » combattre tant que l'eau coulera dans les rivières, que l'herbe » croitra dans nos champs, que le ſoleil & la lune reſteront » fixés au firmament ».

A ces mots, les braves qui brûlent de courir les haſards de la guerre, vont trouver le chef, & lui diſent : *Je veux riſquer*

avec toi. Je le veux bien, répond-il ; *nous risquerons ensemble.* Mais comme on n'a sollicité personne, de peur qu'un faux point-d'honneur ne fit marcher des lâches, il faut subir bien des épreuves avant d'être reçu soldat. Si le jeune homme qui n'a pas encore vu l'ennemi témoignoit la moindre impatience, quand, après de longues diètes, on l'expose à l'ardeur du soleil, aux rudes gelées de la nuit, aux piquures sanglantes des insectes, on le déclareroit incapable, indigne de porter les armes. Est-ce ainsi que se forment les milices de nos armées ? Quelle cérémonie triste ! Quel présage funeste ! Des hommes qui n'ont pu se dérober, par la fuite, à ces levées de troupes, ou s'y soustraire par des privilèges & de l'argent, se traînent l'œil baissé, le visage pâle & consterné, devant un délégué, dont les fonctions sont odieuses, & la probité suspecte aux peuples. Des parens désolés & tremblans semblent accompagner leurs fils à la mort. Un billet noir sort d'une urne fatale, & désigne les victimes que le prince dévoue à la guerre. Une mère dans le désespoir, presse & retient vainement sur son sein le fils qu'on arrache de ses bras. Maudissant le jour de son hymen, de son enfantement, elle dit à ce fils un éternel adieu. Non, ce n'est pas à ce prix qu'on fait de vrais soldats. Ce n'est pas dans cet appareil de deuil & de consternation que les sauvages se présentent à la victoire : c'est du milieu des festins, des chants, des danses, qu'ils se mettent en marche. Les jeunes mariées suivent un jour ou deux leurs époux : mais sans donner aucun signe de chagrin ou de tristesse. Des femmes qui ne poussent pas un cri dans les douleurs de l'accouchement, oseroient-elles amollir par des pleurs, même de tendresse, les défenseurs, les vengeurs de la patrie ?

Ils ont pour toutes armes, une espèce de javelot hérissé de pointe d'os ; ils ont un casse-tête. Avant l'arrivée des Européens, ce n'étoit qu'une petite massue d'un bois très-dur, de figure ronde, avec un côté tranchant. Aujourd'hui, c'est une petite hache, qu'ils manient avec une dextérité surprenante. La plupart n'ont aucune arme défensive : mais s'il leur arrive d'atta-

quer les palissades qui entourent les bourgades, ils se couvrent le corps d'un bois léger. Quelques-uns d'entre eux, qui se faisoient une manière de cuirasse d'un tissu de jonc, y renoncèrent, dès qu'ils virent qu'elle n'étoit pas à l'épreuve des armes à feu.

L'armée se fait suivre, dans ses expéditions, par les rêveurs qui, sous le nom de jongleurs, décident trop souvent des opérations. Elle marche sans étendards. Tous les guerriers, presque nus pour être plus agiles au combat, se barbouillent le corps avec du charbon, pour paroître plus terribles; ou avec de la terre, pour se cacher de loin & mieux surprendre l'ennemi. Malgré leur intrépidité naturelle; malgré leur aversion pour le déguisement, les guerres qu'ils se font se tournent en ruses. Cet art de ruser, commun à toutes les nations, soit sauvages, soit policées, quoiqu'il semble contraire à la bravoure, au préjugé de l'honneur; cet art est devenu nécessaire aux petites nations du Canada. Elles se seroient toutes absolument détruites, si, loin de n'aimer la victoire que teinte du sang des vainqueurs, on n'eût mis la gloire des chefs à ramener tous leurs compagnons. L'honneur est donc d'accabler l'ennemi sans qu'il s'y attende. Une finesse de sens, que tout cultive & rien n'émousse, apprend à ces peuples à discerner les lieux par où l'on a passé. Par la vue ou l'odorat, ils découvrent, dit-on, des vestiges sur l'herbe la plus courte, sur la terre sèche & dure, sur la pierre même; ils voient, à la manière dont ces traces sont imprimées, quelle nation elles désignent. Peut-être ne les reconnoissent-ils qu'aux feuilles dont les forêts jonchent continuellement la terre.

Lorsqu'on a le bonheur d'arriver à l'improviste près de l'ennemi, il se fait une décharge générale de flèches, & l'on fond sur lui le casse-tête à la main. S'il est sur ses gardes, ou trop bien retranché, on se retire, s'il est possible; sinon, il faut se battre jusqu'à la mort ou la victoire. Celui qui l'emporte achève les blessés qu'il ne pourroit emmener, arrache aux morts leur chevelure pour toute dépouille, & fait des prisonniers.

Le vainqueur laisse sur le champ de bataille son casse-tête, où

où il a eu ſoin de tracer la marque de ſa nation, celle de ſa famille, & ſur-tout ſon portrait; c'eſt-à-dire, un ovale, avec les figures peintes ſur ſon viſage. D'autres peignent toutes ces marques d'honneur, ou plutôt de victoire, ſur un tronc d'arbre, ou ſur une écorce, avec du charbon broyé dans un mêlange de couleurs. On ajoute à ce trophée l'hiſtoire, non-ſeulement de la bataille, mais de toute la campagne, en caractères hiéroglyphiques. Après le portrait du général, vient le nombre de ſes ſoldats, marqué par autant de lignes; celui des priſonniers, par autant de marmouſets; celui des morts, par des figures humaines ſans tête. Ce ſont-là les ſignes parlans & techniques qui ont précédé, chez toutes les ſociétés, l'art de l'écriture & de l'imprimerie, & les nombreuſes bibliothèques qui ſurchargent les palais des riches oiſifs, & la tête des ſavans.

L'hiſtoire des guerres eſt courte chez les ſauvages: ils ſe hâtent de l'écrire. Comme les fuyards pourroient revenir en force ſur leurs pas, le vainqueur ne les attend point. Sa gloire eſt de marcher avec précipitation, ſans jamais s'arrêter en route, juſqu'à ce qu'il ſoit arrivé ſur ſon territoire & dans ſa bourgade. C'eſt-là qu'on le reçoit avec les transports de la plus vive joie, avec des éloges qui ſont ſa récompenſe. Enſuite on s'occupe du ſort des priſonniers, unique fruit de la victoire.

Les heureux ſont ceux qu'on choiſit pour remplacer les guerriers que la nation a perdus dans l'action qui vient de ſe paſſer, ou dans des occaſions plus éloignées. Cette adoption a été ſagement imaginée, pour perpétuer des peuples qu'un état de guerre continuelle auroit bientôt épuiſés. Les priſonniers, incorporés dans une famille, y deviennent couſins, oncles, pères, frères, époux; enfin ils y prennent tous les titres du mort qu'ils remplacent; & ces tendres noms leur donnent tous ſes droits, en même tems qu'ils leur impoſent tous ſes engagemens. Loin de ſe refuſer aux ſentimens qu'ils doivent à la famille dont ils ſont faits membres, ils n'ont pas même d'éloignement à prendre les armes contre leurs compatriotes. C'eſt pourtant un étrange renverſement des liens de la nature. Il faut qu'ils

ſoient bien foibles pour changer ainſi d'objet avec les viciſſitudes de la fortune. C'eſt que la guerre en effet, ſemble rompre tous les nœuds du ſang, & n'attacher plus l'homme qu'à lui-même. De-là vient, chez les ſauvages, cette union entre les amis, plus forte que celle des parens. Ceux qui combattent & meurent enſemble ſont plus étroitement liés que ceux qui ſont nés enſemble ou ſous le même toit. Quand la guerre ou la mort a briſé la parenté, qui eſt cimentée par la nature, ou celle qui eſt formée par le choix, le ſort qui donne des chaînes au ſauvage priſonnier, lui donne auſſi de nouveaux parens & d'autres amis. La convention générale & l'uſage ont fait cette loi ſingulière, qui, ſans doute, eſt née de la néceſſité.

Mais quelquefois un captif refuſe cette adoption, & quelquefois il en eſt exclu. Un priſonnier, grand & bien fait, avoit perdu pluſieurs doigs à la guerre. On ne s'en étoit pas d'abord apperçu. *Mon ami*, lui dit la veuve à laquelle il étoit deſtiné, *nous t'avions choiſi pour vivre avec nous : mais dans la ſituation où je te vois, incapable de combattre & de nous défendre, que ferois-tu de la vie. La mort vaut mieux pour toi. Je le crois*, répondit le ſauvage. *Eh bien !* répliqua la femme, *tu ſeras attaché ce ſoir au poteau du bûcher. Pour ta propre gloire, & pour l'honneur de notre famille qui t'avoit adopté, ſouviens-toi de ne pas démentir ton courage.* Il le promit, & tint parole. Durant trois jours ils ſouffrit les plus cruels tourmens, avec une conſtance qui les bravoit, une gaieté qui les défioit. Sa nouvelle famille ne l'abandonna pas ; elle l'encouragea même par des éloges, lui fourniſſant de quoi boire & de quoi fumer au milieu des ſupplices. Quel mêlange de vertus & de férocité ! Tout eſt grand chez ces peuples qui ne ſont pas aſſervis. C'eſt le ſublime de la nature dans ſes horreurs & ſes beautés.

Les captifs que perſonne n'adopte ſont bientôt condamnés à la mort. On y prépare les victimes par tout ce qui peut, ce ſemble, leur faire regretter la vie. La meilleure chère, les traitemens & les noms les plus doux, rien ne leur eſt épargné. On leur abandonne même quelquefois des filles juſqu'au mo-

ment de leur arrêt. Est-ce commisération ou raffinement de barbarie ? Un héraut vient enfin dire au malheureux que le bûcher l'attend. *Mon frère, prends patience, tu vas être brûlé. Mon frère*, répond le prisonnier, *c'est fort bien ; je te remercie.*

Ces mots sont reçus avec un applaudissement universel. Mais les femmes l'emportent dans la commune joie. Celle à qui le prisonnier est livré, invoque aussi-tôt l'ombre d'un père, d'un époux, d'un fils, de l'être le plus cher qui lui reste à venger. *Approche*, crie-t-elle à cette ombre, *je te prépare un festin. Viens boire à longs traits le bouillon que je te destine. Ce guerrier va être mis dans la chaudière. On lui appliquera des haches ardentes sur tout le corps. On lui enlèvera la chevelure. On boira dans son crâne. Tu seras vengée & satisfaite.*

Cette furie fond alors sur le patient, qui est attaché à un poteau près d'un brasier ardent ; & frappant ou mutilant sa victime, elle donne le signal de toutes les cruautés. Il n'est pas une femme, il n'est pas un enfant dans la peuplade que ce spectacle assemble, qui ne veuille avoir part à la mort, aux tourmens du malheureux captif. Les uns lui sillonent la chair avec des tisons ardens ; d'autres la tranchent en lambeaux ; d'autres lui arrachent les ongles ; d'autres lui coupent les doigts, les rôtissent, & les dévorent à ses yeux. Rien n'arrête ses bourreaux que la crainte de hâter sa mort : ils s'étudient à prolonger son supplice durant des jours entiers, & quelquefois une semaine.

Au milieu de ces tourmens, le héros chante d'une manière barbare, mais héroïque, la gloire de ses anciennes victoires ; il chante le plaisir qu'il eut autrefois d'immoler ses ennemis. Sa voix expirante se ranime pour exprimer l'espoir qu'il a d'être vengé, pour reprocher à ses persécuteurs de ne savoir pas venger leurs pères qu'il a massacrés. Il choisit pour braver ses bourreaux le moment où leur rage est un peu rallentie ; il cherche à la rallumer pour que l'excès de ses souffrances déploie l'excès de son courage. C'est un combat de la victime contre ses bourreaux ; c'est un défi horrible entre la constance à souffrir & l'acharnement à torturer. Mais la gloire l'emporte. Soit que l'ivresse

de l'enthouſiaſme ôte ou ſuſpende le ſentiment de la douleur; ſoit que l'habitude & l'éducation opèrent ces prodiges d'héroïſme, le patient meurt, ſans que le feu ni le fer aient pu lui arracher une larme, un ſoupir. Fanatiques de toutes les religions vaines & fauſſes, ventez encore la conſtance de vos martyrs! Le ſauvage de la nature efface tous vos miracles.

Cette inſenſibilité vient-elle du climat, ou du genre de vie? Un ſang plus froid, des humeurs plus épaiſſes, un tempérament que l'humidité de l'air & du ſol rend plus flegmatique, peuvent, ſans doute, émouſſer au Canada l'irritabilité du genre nerveux. Des hommes continuellement expoſés à toutes les injures des ſaiſons, aux fatigues de la chaſſe, aux périls de la guerre, en contractent une rigidité de fibres, une habitude à ſouffrir, qui ſe change en une ſorte d'impaſſibilité. On dit que les ſauvages n'éprouvent preſque point les convulſions de l'agonie, ſoit qu'ils meurent d'une maladie ou d'une bleſſure. Leur imagination n'attachant aucune crainte aux approches ni aux ſuites de la mort, ne leur donne pas une ſenſibilité factice, contre laquelle la nature les a prémunis. Toute leur vie phyſique & morale les porte à braver cette mort, que tout nous apprend à redouter; à ſurmonter cette douleur, que notre molleſſe irrite.

Mais ce qui devroit nous étonner plus encore que l'intrépidité dans les tourmens, c'eſt la férocité des ſauvages dans la vengeance. On frémit de penſer que l'homme peut devenir le plus cruel des animaux. En général, ſoit dans les nations, ſoit dans les particuliers, la vengeance n'eſt point atroce chez les peuples où règnent les bonnes loix, parce que ces loix qui gardent les citoyens, les préſervent des offenſes. La vengeance n'eſt pas un ſentiment fort vif dans les guerres des grands peuples, parce qu'ils ont peu à craindre de leurs ennemis. Mais chez de petites nations, où chaque individu tient une grande portion de l'état dans ſes mains, où l'enlevement d'un ſeul homme menace la ſociété de ſa ruine, les guerres ne peuvent être que la vengeance de tous contre tous. Chez des hommes indépendans, qui ont une eſtime d'eux-mêmes que

des hommes aſſervis ne peuvent avoir ; chez des ſauvages, dont les affections ſont peu étendues & fort vives, on doit venger ſans meſure les outrages, parce qu'ils attaquent toujours la perſonne dans quelque endroit infiniment ſenſible ; on doit pourſuivre juſqu'à la dernière goutte de ſang, le meurtrier d'un ami, d'un fils, d'un frère, d'un concitoyen. Ces ombres toujours chéries, crient toujours vengeance du fond de leurs tombeaux. Elles errent dans les forêts, parmi les accens lugubres des oiſeaux de la nuit ; elles apparoiſſent dans les phoſphores & les éclairs ; & la ſuperſtition parle pour elles, dans les ames affligées ou courroucées.

Une réflexion ſe préſente. Si l'on conſidère la haîne que les ſauvages ſe portent de horde à horde ; leur vie dure & diſetteuſe ; la continuité de leurs guerres ; leur peu de population ; les pièges ſans nombre que nous ne ceſſons de leur tendre, on ne pourra s'empêcher de prévoir, qu'avant qu'il ſe ſoit écoulé trois ſiècles, ils auront diſparu de la terre. Alors que penſeront nos deſcendans de cette eſpèce d'hommes, qui ne ſera plus que dans l'hiſtoire des voyageurs ? Les tems de l'homme ſauvage ne seront-ils pas pour la poſtérité, ce que ſont pour nous les tems fabuleux de l'antiquité ? Ne parlera-t-elle pas de lui, comme nous parlons des centaures & des lapithes ? Combien ne trouvera-t-on pas de contradictions dans leurs mœurs, dans leurs uſages ? Ceux de nos écrits qui auront échappé à l'oubli des tems, ne paſſeront-ils pas pour des romans ſemblables à celui que Platon nous a laiſſé ſur l'ancienne Atlantide ? Combien s'éleveront ſur les beaux ouvrages de notre ſiècle, de diſputes philoſophiques ? De même que nous inclinons aujourd'hui, malgré l'inſtabilité dont nous ſommes les témoins & le jouet, à croire que l'état actuel d'une eſpèce quelconque de créatures, ſur-tout lorſqu'il eſt immémorial & univerſel, doit être ſon état néceſſaire & primordial : alors, il y aura des eſprits ſyſtématiques qui prouveront par une infinité de raiſons, priſes de la dignité de l'eſpèce humaine, de ſes hautes deſtinées, de la nobleſſe de ſon ſort pendant ſa vie, de l'état merveilleux

qui l'attend après sa mort, de la sagesse de la providence, qui ne paroît avoir que des grandes vues sur l'homme ; ils prouveront qu'il n'a jamais été nud, errant, sans police, sans loix, réduit enfin à la condition animale. Selon que cette opinion sera contraire ou favorable aux opinions théologiques qui régneront alors, elle sera orthodoxe ou hétérodoxe. On sera peut-être hérétique, impie, philosophe, haï, persécuté, flétri, mis aux fers, brûlé même, pour oser assurer un jour, que l'homme fut tel qu'il est au Canada, d'après le témoignage même de nos missionnaires. Voilà, gens de foi, gens de loi, fanatiques ou politiques, hommes fourbes ou féroces par état ou par caractère ; voilà comme vous vous mentez à vous-mêmes ; contre la nature qui vous accuse ; contre la terre qui vous confond ; contre le Dieu même que vous invoquez pour témoin de vos impostures, pour garant de vos injustices ! Prophêtes à venir, tyrans de nos néveux ! puissent ces lignes, que la vérité inspire à l'écrivain qui vous parle d'avance, durer assez longtems pour vous démentir !

Sans doute il est important aux générations futures, de ne pas perdre le tableau de la vie & des mœurs des sauvages. C'est, peut-être, à cette connoissance que nous devons tous les progrès que la philosophie morale a fait parmi nous. Jusqu'ici les moralistes avoient cherché l'origine & les fondemens de la société, dans les sociétés qu'ils avoient sous leurs yeux. Supposant à l'homme des crimes, pour lui donner des expiateurs ; le jettant dans l'aveuglement pour devenir ses guides & ses maîtres, ils appelloient mystérieux, surnaturel & céleste, ce qui n'est que l'ouvrage du tems, de l'ignorance, de la foiblesse ou de la fourberie. Mais depuis qu'on a vu que les institutions sociales ne dérivoient ni des besoins de la nature, ni des dogmes de la religion, puisque des peuples innombrables vivoient indépendans & sans culte, on a découvert les vices de la morale & de la législation dans l'établissement des sociétés. On a senti que ces maux originels venoient des fondateurs & des législateurs, qui, la plupart, avoient créé la police pour

leur utilité propre, ou dont les sages vues de justice & de bien public avoient été perverties par l'ambition de leurs successeurs, & par l'altération des tems & des mœurs. Cette découverte a déja répandu de grandes lumières : mais elle n'est encore pour l'humanité que l'aurore d'un beau jour. Trop contraire aux préjugés établis, pour avoir pu si-tôt produire de grands biens, elle en fera jouir, sans doute, les races futures; & pour la génération présente, cette perspective riante doit être une consolation. Quoi qu'il en soit, nous pouvons dire que c'est l'ignorance des sauvages qui a éclairé, en quelque sorte, les peuples policés.

VI. Les François prennent part, mal-à-propos, aux guerres des sauvages.

Le caractère des Américains septentrionaux, tel qu'on vient de le tracer, s'étoit singuliérement développé dans la guerre des Iroquois & des Algonquins. Ces deux peuples, les plus nombreux du Canada, avoient formé entre eux une espèce de confédération. Les premiers, qui travailloient la terre, faisoient part de leurs productions à leurs alliés, qui, de leur côté, devoient partager avec eux le fruit de leur chasse. La défense étoit réciproque entre ces deux nations, liées par leurs besoins. Durant la saison où la neige interrompoit tous les travaux de la culture, elles vivoient ensemble. Les Algonquins chassoient, & les Iroquois se contentoient d'écorcher les bêtes, de faire sécher les viandes, de préparer les peaux.

Une année, il arriva qu'un parti d'Algonquins, peu adroits ou peu exercés à la chasse, y réussit mal. Les Iroquois, qui les suivoient, demandèrent la permission d'essayer s'ils seroient plus heureux. Cette complaisance, qu'on avoit eue quelquefois, leur fut refusée. Une dureté si déplacée les aigrit. Ils partirent à la dérobée pendant la nuit, & revinrent avec une chasse très-abondante. La confusion des Algonquins fut extrême. Pour en effacer jusqu'au souvenir, ils attendirent que les chasseurs Iroquois fussent endormis, & leur cassèrent à tous la tête. Cet assassinat fit du bruit. La nation offensée demanda justice. Elle lui fut refusée avec hauteur. On ne lui laissa pas même l'espérance de la plus légère satisfaction.

Les Iroquois, outrés de ce mépris, jurèrent de périr ou de se venger: mais n'étant pas assez forts pour tenir tête à leur superbe offenseur, ils allèrent au loin s'essayer & s'aguerrir, contre des nations moins redoutables. Quand ils eurent appris à venir en renards, à attaquer en lions, à fuir en oiseaux, c'est leur langage, alors ils ne craignirent plus de se mesurer avec l'Algonquin. Ils firent la guerre à ce peuple, avec une férocité proportionnée à leur ressentiment.

C'est dans le tems où le feu de ces haînes embrâsoit le Canada, que les François y parurent. Les Montagnez, qui habitoient le bas du fleuve Saint-Laurent; les Algonquins qui occupoient ses rives, depuis Québec jusqu'à Montréal; les Hurons, répandus, autour du lac qui porte leur nom; quelques peuples moins considérables, errans dans les intervalles, favorisèrent l'établissement de ces étrangers. Réunies contre les Iroquois, sans pouvoir leur résister, ces diverses nations virent dans leurs nouveaux hôtes une ressource inespérée, dont ils se promirent un succès infaillible. Jugeant des François comme s'ils les avoient connus, ils se flattèrent de les engager dans leur querelle, & ils ne se trompèrent pas. Champlain, qui auroit dû profiter de la supériorité des lumières que les Européens ont sur les Américains, pour chercher des moyens de pacification, ne tenta pas même de les reconcilier. Epousant avec ardeur les intérêts de ses voisins, il alla chercher avec eux leur ennemi.

Le pays des Iroquois s'étendoit près de quatre-vingts lieues en long, sur un peu plus de quarante en largeur. Ses limites étoient le lac Erié, le lac Ontario, le fleuve Saint-Laurent, & les contrées fameuses depuis, sous le nom de Nouvelle-Yorck & de Pensylvanie. L'espace compris entre ces vastes bornes, étoit fertilisé par de belles rivières. On y voyoit cinq nations, qui, réduites de nos jours à moins de quinze cens guerriers, en comptoient alors environ vingt mille. Elles formoient une espèce de ligue ou d'association, assez semblable à celle des Suisses ou de la Hollande. Leurs députés s'assembloient tous les ans pour faire le festin d'union, & pour délibérer sur les intérêts de la république.

Quoique

Quoique les Iroquois ne s'attendiſſent pas à être provoqués par des ennemis ſi ſouvent vaincus, ils ne furent pas ſurpris. Le combat s'engagea avec une égale confiance de part & d'autre. Les uns la fondoient ſur leur ſupériorité habituelle ; les autres, ſur le ſecours du nouvel allié, dont les armes à feu ne pouvoient manquer d'entraîner la victoire. En effet, Champlain & les deux François qui l'accompagnoient, n'eurent pas plutôt tué à coups d'arquebuſe, deux chefs Iroquois, & bleſſé mortellement le troiſième, que l'armée entière, également étonnée & conſternée, prit la fuite.

Un changement d'attaque lui fit changer de défenſe. Dans la campagne ſuivante, elle crut devoir ſe retrancher contre des armes qu'elle ne connoiſſoit pas. Mais cette précaution fut inutile. Malgré l'opiniâtreté de la réſiſtance, les retranchemens furent emportés par les ſauvages, ſoutenus d'un feu plus vif & de plus de François que dans la première expédition. Preſque tous les Iroquois furent tués ou pris. Ceux qui avoient échappé au combat, furent culbutés dans une rivière, où ils ſe noyèrent.

On Peut conjecturer que cette nation auroit été détruite, ou forcée à vivre en paix, ſi les Hollandois, qui, en 1610, avoient fondé à ſon voiſinage la colonie de la Nouvelle-Belge, ne lui euſſent pas fourni des armes & des munitions. Peut-être même l'engagoient-ils ſourdement à continuer les hoſtilités, parce que les pelleteries qu'elle enlevoit alors à ſes ennemis, formoient un plus grand objet que le produit de ſes propres chaſſes. Quoi qu'il en ſoit, le poids que cette liaiſon avoit mis dans la balance, rétablit une égalité de force entre les deux partis. On ſe faiſoit réciproquement beaucoup de mal, ſans qu'il en réſultât que de l'affoibliſſement pour l'un & pour l'autre. Ce flux & reflux perpétuel de ſuccès & de diſgraces, qui, dans les gouvernemens où l'intérêt eſt plus conſulté que la vengeance, auroit infailliblement ramené la tranquillité, ne faiſoit que nourrir les haines, qu'augmenter l'acharnement d'une infinité de petites peuplades, qui n'avoient d'autre but que leur mutuel anéantiſſement. Les plus foibles nations diſparurent

en effet de la face de la terre, & les autres se réduisirent insensiblement à rien.

VI. La colonie Françoise ne fait point de progrès. Causes de cette langueur.

Cependant les François ne s'élevoient pas sur tant de débris. En 1627, ils n'avoient encore que trois misérables établissemens entourés de palissades. Cinquante habitans, hommes, femmes, enfans, composoient la plus grande de ces colonies. Le climat n'avoit point dévoré les hommes qu'on y avoit fait passer. Il étoit rigoureux, mais sain; & les Européens y fortifioient leur tempérament, sans risquer leur vie. Cette langueur n'avoit d'autre cause que le systême d'une compagnie exclusive, qui se proposoit moins de créer une puissance nationale au Canada, que de s'y enrichir par le commerce des pelleteries. Pour guérir le mal, il n'eût fallu que substituer à ce monopole la liberté. Mais le tems d'une théorie si simple n'étoit pas venu. Le gouvernement se contenta de substituer à cette compagnie une association plus nombreuse, & composée de gens plus accrédités.

On lui donna la disposition des établissemens formés & à former dans le Canada; le droit de les fortifier & de les régir à son gré, de faire la guerre ou la paix, selon ses intérêts. A l'exception de la pêche de la morue & de la baleine, qu'on rendit libre pour tous les citoyens, tout le commerce qui pouvoit se faire par terre & par mer, lui fut cédé pour quinze ans. La traite du castor & des pelleteries, lui fut accordée à perpétuité.

A tant d'encouragemens, on ajouta d'autres faveurs. Le roi fit présent de deux gros vaisseaux à la société, composée de sept cens intéressés. Douze des principaux obtinrent des lettres de noblesse. On pressa les gentilshommes, le clergé même, déja trop riche, de participer à ce commerce. La compagnie pouvoit envoyer, pouvoit recevoir toutes sortes de denrées, toutes sortes de marchandises, sans être assujettie au plus petit droit. La pratique d'un métier quelconque, durant six ans dans la colonie, en assuroit le libre exercice en France. Une dernière faveur, fut l'entrée franche de tous les ouvrages qui seroient manufacturés dans ces contrées éloignées. Cette prérogative singulière, dont

il n'est pas aisé de pénétrer les motifs, donnoit aux ouvriers de la Nouvelle-France, un avantage incomparable sur ceux de l'ancienne, enveloppés de péages, de lettres de maitrise, de frais de marque, de toutes les entraves que l'ignorance & l'avarice y avoient multipliées à l'infini.

Pour répondre à tant de preuves de prédilection, la compagnie qui avoit un fonds de cent mille écus, s'engagea à porter dans la colonie, dès l'an 1628, qui étoit le premier de son privilège, deux ou trois cens ouvriers des professions les plus convenables, & jusqu'à seize mille hommes avant 1643. Elle devoit les loger, les nourrir, les entretenir pendant trois ans, & leur distribuer ensuite une quantité de terres défrichées, suffisantes pour leur subsistance, avec le bled nécessaire pour les ensemencer la première fois.

La fortune ne seconda pas les avances que le gouvernement avoit faites à la nouvelle compagnie. Les premiers vaisseaux qu'elle expédia furent pris par les Anglois, que le siège de la Rochelle venoit de brouiller avec la France. Richelieu, Buckingam, ennemis par jalousie, par caractère, par intérêt d'état, par tout ce qui peut rendre irréconciliables deux ministres ambitieux, saisirent cette occasion pour mettre aux prises les deux rois qu'ils gouvernoient, les deux nations qu'ils travailloient à opprimer. La nation Angloise qui combattoit pour ses intérêts, eut l'avantage sur les François. Ceux-ci perdirent le Canada en 1629. Le conseil de Louis XIII. connoissoit si peu l'importance de cet établissement, qu'il opinoit à n'en pas demander la restitution : mais l'orgueil de son chef, qui regardoit l'irruption des Anglois comme son injure personnelle, parce qu'il étoit à la tête de la compagnie, fit changer d'avis. On n'éprouva pas autant de difficultés qu'on en craignoit ; & le traité de Saint-Germain-en-Laye rendit aux François, en 1631, & la paix & le Canada.

L'adversité ne les corrigea pas. Ce fut après le recouvrement de la colonie, la même ignorance, la même négligence. Le monopole ne remplissoit aucun des engagemens qu'il avoit

pris. Cette infidélité, loin d'être punie, fut, pour ainsi dire, récompensée par la prolongation du privilège. Les cris que poussoit le Canada se perdoient dans l'immensité des mers ; & les députés, chargés d'aller peindre l'horreur de sa situation, ne pouvoient jamais arriver au pied du trône, où la prévention ne laisse approcher la vérité tremblante, que pour lui imposer silence par des menaces & des châtimens. Cette conduite qui blessoit également l'humanité, les intérêts particuliers & la politique, eut les suites qu'elle devoit avoir naturellement.

Les François avoient mal formé leurs établissemens. Pour paroître régner sur d'immenses contrées, pour se rapprocher des pelleteries, ils avoient placés leurs habitations à une telle distance les unes des autres, qu'elles n'avoient presque point de communication, qu'elles étoient hors d'état de se sécourir. Les malheurs dont cette imprudence avoit été suivie ne les avoient pas fait changer de conduite. L'intérêt du moment leur avoit toujours fait perdre le souvenir du passé, leur avoit ôté la prévoyance de l'avenir. Ils n'étoient pas proprement dans un état social, puisque le magistrat ne pouvoit pas surveiller à leurs mœurs, ni le gouvernement pourvoir à la sûreté de leurs personnes, à celle de leurs propriétés.

L'audacieux & ardent Iroquois ne tarda pas à démêler le vice de cette constitution, & se mit en mouvement pour en profiter. Aussi-tôt les foibles hordes de sauvages qu'on avoit dérobées à ses fureurs, privées de l'appui qui faisoit leur sûreté, s'enfuirent devant lui. Ce premier succès lui fit espérer qu'il réduiroit leurs protecteurs à repasser les mers, & que même il enleveroit à ces étrangers leurs enfans pour remplacer les guerriers que les guerres précédentes lui avoient fait perdre. Pour éviter ces calamités, ces humiliations, les François se virent réduits à élever dans chacun des districts qu'ils occupoient, une espèce de fort où ils se réfugioient, où ils retiroient leurs vivres & leurs troupeaux à l'approche de cet ennemi irréconciliable. Ces palissades communément soutenues de quelques mauvais canons, ne furent jamais forcées, ni peut-être même bloquées :

mais tout ce qui étoit hors des retranchemens, étoit détruit ou emporté par ces barbares. Telle étoit la misère & la dégradation de la colonie, qu'elle ne subsistoit que par les aumônes que les missionnaires recevoient d'Europe.

VII. Les François sortent de l'inaction. Par quels moyens.

Enfin le ministère tiré de sa léthargie par un mouvement général qui changeoit alors l'esprit des nations, fit passer en 1662 quatre cens hommes de bonnes troupes dans le Canada. Ce corps fut renforcé deux ans après. On reprit par degrés un ascendant décidé sur les Iroquois. Trois de leurs nations effrayées de leurs pertes, proposèrent un accommodement, & les deux autres y furent amenées en 1668 par les suites de leur affoiblissement. La colonie jouit alors pour la première fois d'une profonde paix. C'étoit le germe de la prospérité; la liberté du commerce le fit éclorre. Le castor seul resta sous le monopole.

Cette révolution dans les affaires fit fermenter l'industrie. Les anciens colons, concentrés par foiblesse autour de leurs palissades, donnèrent plus d'étendue à leurs plantations, & les cultivèrent avec plus de succès & de confiance. Tous les soldats qui consentirent à se fixer dans le Nouveau-Monde, obtinrent leur congé & une propriété. On accorda aux officiers un terrein proportionné à leur grade. Les établissemens déja formés acquirent plus de consistance; on en forma de nouveaux, où l'intérêt & la sûreté de la colonie l'exigeoient. Cet esprit de vie & d'activité multiplia les échanges des sauvages avec les François, & ce commerce ranima les liaisons entre les deux mondes. Il sembloit que ces commencemens de prospérité devoient aller en augmentant, par l'attention qu'avoient les administrateurs de la colonie, non-seulement de bien vivre avec les peuples voisins, mais encore d'établir entre eux une harmonie générale. Dans un espace de quatre ou cinq cens lieues, il ne se commettoit pas un seul acte d'hostilité, chose peut-être inouie jusqu'alors dans l'Amérique Septentrionale. On eût dit que les François n'y avoient d'abord échauffé la guerre à leur arrivée, que pour l'éteindre plus efficacement.

Mais cette concorde ne pouvoit pas durer chez des peuples

toujours armés pour la chasse, à moins que la puissance qui l'avoit cimentée, n'employât à la maintenir, une grande supériorité de forces. Les Iroquois s'appercevant qu'on négligeoit ce moyen, revinrent à ce caractère remuant que leur donnoit l'amour de la vengeance & de la domination. Ils eurent pourtant l'attention de ne se faire que des ennemis qui ne fussent ni alliés, ni voisins des François. Malgré ce ménagement, on leur signifia qu'il falloit mettre bas les armes, rendre tous les prisonniers qu'ils avoient faits, ou s'attendre à voir leur pays détruit, & leurs habitations brûlées. Une sommation si fière irrita leur orgueil. Ils répondirent qu'ils ne laisseroient jamais porter la moindre atteinte à leur indépendance ; & qu'on devoit savoir qu'ils n'étoient ni des amis à négliger, ni des ennemis à mépriser. Cependant ébranlées par le ton imposant qu'on avoit pris, ils accordèrent en partie ce qu'on exigeoit, & l'on ferma les yeux sur le reste.

Mais cette espèce d'humiliation aigrit le ressentiment d'une nation plus accoutumée à faire qu'à souffrir des outrages. Les Anglois qui, en 1664, avoient chassé les Hollandois de la Nouvelle-Belge, & qui étoient restés en possession de leur conquête, qu'ils avoient nommée la Nouvelle-Yorck, profitèrent des dispositions où ils voyoient les Iroquois. Aux semences de défection qu'ils jettoient dans leur ame ulcérée, ils ajoutèrent des présens pour les y engager. On tâcha de débaucher également les autres alliés de la France. Ceux qui résistèrent à la séduction furent attaqués. Tous furent invités, & quelques-uns forcés à porter leur castor & les autres pelleteries à la Nouvelle-Yorck, où elles étoient beaucoup mieux vendues que dans la colonie Françoise.

Denonville, envoyé depuis peu dans le Canada pour faire respecter l'autorité du plus fier des rois, souffroit impatiemment tant d'insultes. Quoiqu'il fût non-seulement en état de couvrir ses frontières, mais d'entreprendre même sur les Iroquois, comme on sentoit qu'il ne falloit point attaquer cette nation sans la détruire, on convint de rester dans une inaction apparente, jusqu'à ce qu'on eût reçu d'Europe les moyens d'exécuter une si

extrême résolution. Ces secours arrivèrent en 1687; & la colonie eut alors onze mille deux cens quarante-neuf personnes dont on pouvoit armer environ le tiers.

Avec cette supériorité de forces, Denonville eut pourtant recours aux armes de la foiblesse. Il déshonora le nom François chez les sauvages par une infâme perfidie. Sous prétexte de vouloir terminer les différends par la négociation, il abusa de la confiance que les Iroquois avoient dans le jésuite Lambreville, pour attirer leurs chefs à une conférence. A peine ils s'y étoient rendus, qu'ils furent mis aux fers, embarqués à Quebec, & conduits aux galères.

Au premier bruit de cette trahison, les anciens Iroquois firent appeller leur missionnaire. « Tout nous autorise à te traiter en » ennemi, lui dirent-ils, mais nous ne pouvons nous y résoudre. » Ton cœur n'a point eu de part à l'insulte qu'on nous a faite; » & il seroit injuste de te punir d'un crime que tu détestes plus » que nous. Mais il faut que tu nous quittes. Une jeunesse in- » considérée pourroit ne voir en toi qu'un perfide, qui a livré » les chefs de la nation à un indigne esclavage ». Après ce discours, ces sauvages, que les Européens ont toujours appellés barbares, donnèrent au missionnaire des conducteurs qui ne le quittèrent qu'après l'avoir mis hors de danger, & des deux côtés on courut aux armes.

Les François portèrent d'abord la terreur chez les Iroquois voisins des grands lacs : mais Denonville n'avoit ni l'activité, ni la célérité propres à faire valoir ce premier succès. Tandis qu'il réfléchissoit au lieu d'agir, la campagne se trouva finie sans aucun avantage permanent. L'audace en redoubla parmi les peuplades Iroquoises, qui n'étoient pas éloignées des établissemens François. Elles y firent à plusieurs reprises les plus horribles dégâts. Les colons voyant leurs travaux ruinés par ces dévastations, qui leur ôtoient jusqu'à la ressource d'y remédier, ne soupirèrent que pour la paix. Le caractère de Denonville secondoit ces desirs : mais il étoit difficile d'amener à une conciliation, un ennemi que l'injure devoit rendre implacable.

Lambreville qui conſervoit encore ſon premier aſcendant ſur des eſprits effarouchés, fit des ouvertures de paix : elles furent écoutées.

Pendant qu'on négocioit, un Machiavel né dans les forêts; le Rat, qui étoit le ſauvage le plus brave, le plus ferme, le plus éclairé qu'on ait jamais trouvé dans l'Amérique Septentrionale, arriva au fort de Frontenac, avec une troupe choiſie de Hurons, bien déterminé à faire des actions dignes de la réputation qu'il avoit acquiſe. On lui dit qu'un traité étoit entamé; que des députés Iroquois étoient en chemin pour le conclure à Montréal; qu'ainſi ce ſeroit déſobliger le gouverneur François, que de continuer les hoſtilités contre une nation avec qui l'on étoit en voie d'accommodement.

Le Rat, vivement offenſé de ce que les François diſpoſoient ainſi de la guerre & de la paix, ſans conſulter leurs alliés, réſolut de punir cet orgueil outrageant. Il dreſſa une embuſcade aux députés; les uns furent tués, les autres priſonniers. Quand ceux-ci lui dirent le ſujet de leur voyage, il en parut d'autant plus étonné, que Denonville, leur répondit-il, l'avoit envoyé pour les ſurprendre. Pouſſant la feinte juſqu'au bout, il les relâcha tous ſur l'heure, à l'exception d'un ſeul qu'il garda, diſoit-il pour remplacer un de ſes Hurons tué dans l'attaque. Enſuite il ſe rendit avec la plus grande diligence à Michillimakinac, où il fit préſent de ſon priſonnier au commandant François qui, ne ſachant point que Denonville traitoit avec les Iroquois, fit caſſer la tête à ce malheureux ſauvage. Dès qu'il fut mort, le Rat fit venir un vieux Iroquois, depuis long-tems captif chez les Hurons, & lui donna la liberté pour aller apprendre à ſa nation, que tandis que les François amuſoient leurs ennemis par des négociations, ils continuoient à faire des priſonniers & les maſſacroient. Cet artifice, digne de la politique Européenne la plus conſommée en méchanceté, réuſſit au gré du ſauvage le Rat. La guerre recommença plus vive qu'auparavant. Elle fut d'autant plus durable, que l'Angleterre, depuis peu brouillée avec la France, à l'occaſion du détrônement

détrônement de Jacques II, crut de ſon intérêt de s'allier avec les Iroquois.

Une flotte Angloiſe, partie d'Europe en 1690, arriva devant Quebec au mois d'octobre, pour en former le ſiège. Elle avoit dû compter ſur une foible réſiſtance, par la diverſion que les ſauvages feroient en occupant les principales forces de la colonie. Mais elle fut obligée de renoncer honteuſement à ſon entrepriſe après de grandes pertes, trompée dans ſon attente par des cauſes ſingulières qui méritent quelque attention.

Le miniſtère de Londres, en formant le projet d'aſſervir le Canada, avoit décidé que ſes forces de terre & celles de mer, y arriveroient par des mouvemens parallèles. Cette ſage combinaiſon fut éxécutée avec la plus grande préciſion. A meſure que les vaiſſeaux remontoient le fleuve Saint-Laurent, les troupes franchiſſoient les terres, pour aboutir en même-tems que la flotte au théâtre de la guerre. Elles y touchoient preſque, quand les Iroquois qui leur ſervoient de guide & de ſoutien, ouvrirent les yeux ſur le danger qu'ils couroient, en menant leurs alliés à la conquête de Quebec. Placés, dirent-ils dans leur conſeil, entre deux nations Européennes, chacune aſſez forte pour nous exterminer, également intéreſſées à notre deſtruction lorſqu'elles n'auront plus beſoin de notre ſecours; que nous reſte-t-il, ſinon d'empêcher qu'aucune ne l'emporte ſur l'autre? Alors elles ſeront forcées de briguer notre alliance, ou même d'acheter notre neutralité. Ce ſyſtême qu'on eût dit imaginé par la politique profonde qui préſide à l'équilibre de l'Europe, détermina les Iroquois à reprendre tous ſous divers prétextes, la route de leurs bourgades. Leur retraite entraîna celle des Anglois; & les François en ſûreté dans les terres, réunirent avec autant de ſuccès que de concert, toutes leurs forces à la défenſe de leur capitale.

Les Iroquois enchaînant par politique leur reſſentiment contre la France, & reſtant attachés plutôt au nom qu'à l'intérêt de l'Angleterre; ces deux puiſſances de l'Europe, irréconciliables par rivalité, mais ſéparées par le territoire d'une nation ſauvage qui craignoit également les ſuccès de l'une & de l'autre,

ne se causèrent pas la moitié des maux qu'elles se souhaitoient ; & la guerre se réduisit à quelques ravages funestes aux colons, mais presque indifférens pour toutes les nations qui la faisoient. Au milieu des cruautés qu'elle enfanta parmi tous les petits partis combinés d'Anglois & d'Iroquois, de François & de Hurons, qui couroient faire le dégât à cent lieues de leurs habitations, on vit éclorre des actions qui sembloient élever la nature humaine au-dessus de tant de fureurs.

Des François & des sauvages s'étoient réunis pour une expédition qui demandoit une longue marche. Les provisions leur manquèrent en chemin. Les Hurons chassoient, abattoient beaucoup de gibier, & ne manquoient jamais d'en offrir aux François, moins habiles chasseurs. Ceux-ci vouloient se défendre de cette générosité. *Vous partagez avec nous les fatigues de la guerre*, leur dirent les sauvages ; *il est juste que nous partagions avec vous les alimens de la vie, nous ne serions pas hommes d'en agir autrement avec des hommes.* Si quelquefois des Européens ont été capables de cette grandeur d'ame, voici ce qui n'appartient qu'à des sauvages.

Un corps d'Iroquois averti qu'un parti de François & de leurs alliés s'avançoit avec des forces supérieures, se dispersa précipitamment. Un Onnontagué qui menoit cette troupe, âgé de cent ans, dédaigna de fuir, & préféra de tomber entre les mains des sauvages ennemis, quoiqu'il n'en pût attendre que des tourmens horribles. Quel spectacle ce fut de voir quatre cens barbares acharnés autour d'un vieillard qui, loin de pousser un soupir, traitant les François avec un profond mépris, reprochoit aux Hurons de s'être rendus esclaves de ces vils Européens ! Un de ses bourreaux, outré de ses invectives, lui donna trois coups de poignard pour mettre fin à tant d'insultes. *Tu as tort*, lui dit froidement l'Onnontagué, *d'abréger ma vie ; tu aurois eu plus de tems pour apprendre à mourir en homme.* Et ce sont de tels hommes que les François & les Anglois conspirent à détruire depuis un siècle ! Apparemment qu'ils auroient trop à rougir de vivre au milieu de ces modèles d'héroïsme & de grandeur d'ame,

La paix de Riſwick fit ceſſer tout-à-la-fois les calamités de l'Europe, & les hoſtilités de l'Amérique. A l'exemple des Anglois & des François, les Iroquois & les Hurons ſentirent le beſoin qu'ils avoient d'un long repos, pour réparer les pertes de la guerre. Les ſauvages commencèrent à reſpirer, les Européens reprirent leurs travaux ; & le commerce des pelleteries, le premier qu'on eût pu faire avec des peuples chaſſeurs, acquit plus de conſiſtance.

VIII. Les pelleteries ſont la baſe des liaiſons des François avec les ſauvages.

Avant la découverte du Canada, les forêts qui le couvroient n'étoient, pour ainſi dire, qu'un vaſte repaire de bêtes fauves. Elles s'y étoient prodigieuſement multipliées ; parce que le peu d'hommes qui couroient dans ces déſerts, ſans troupeaux & ſans animaux domeſtiques, laiſſoient plus d'eſpace & de nourriture aux eſpèces errantes & libres comme eux. Si la nature du climat ne varioit pas ces eſpèces à l'infini ; du moins chacune y gagnoit par la multitude des individus. Mais enfin elles payoient tribut à la ſouveraineté de l'homme, titre ſi cruel & ſi coûteux à tous les êtres vivans ! Faute d'arts & de culture, le ſauvage ſe nourriſſoit & s'habilloit uniquement aux dépens des bêtes. Dès que notre luxe eut adopté l'uſage de leurs peaux, les Américains leur firent une guerre d'autant plus vive, qu'elle leur valoit une abondance & des jouiſſances nouvelles pour leurs ſens ; d'autant plus meurtrière, qu'ils avoient adopté nos armes à feu. Cette induſtrie deſtructive fit paſſer des bois du Canada, dans les ports de France, une grande quantité, une grande diverſité de pelleteries, dont une partie fut conſommée dans le royaume, & l'autre alla dans les états voiſins. La plupart de ces fourrures étoient connues dans l'Europe. Elle les tiroit du nord de notre hémiſphère : mais en trop petit nombre pour que l'uſage en fût étendu. Le caprice & la nouveauté leur ont donné plus ou moins de vogue, depuis que l'intérêt des colonies de l'Amérique a voulu qu'elles priſſent faveur dans les métropoles. Il faut dire quelque choſe de celles dont la mode exiſte encore.

La loutre eſt un animal vorace, qui, courant ou nâgeant

sur les bords des lacs & des rivières, vit ordinairement de poisson; & quand il en manque, mange de l'herbe & l'écorce même des plantes aquatiques. Son séjour & son goût dominant, l'ont fait ranger parmi les amphibies qui vivent également dans l'air & dans l'eau : mais c'est improprement, puisque la loutre a besoin de respirer à-peu-près comme tous les animaux terrestres. On trouve quelquefois celui-ci dans tous les climats arrosés, qui ne sont pas brûlans : mais il est bien plus commun & plus grand dans le nord de l'Amérique. Sa fourrure y est aussi plus noire & plus belle que par-tout ailleurs : mais en cela même plus nuisible, puisqu'elle y est l'objet des piéges que les hommes tendent à la loutre.

La fouine a le même attrait pour les chasseurs du Canada. Cet animal y est de trois espèces. La première est la commune; la seconde s'appelle vison; & la troisième est nommée puante, parce que l'urine, que la peur sans doute lui fait lâcher quand elle est poursuivie, empeste l'air à une grande distance. Leur poil est plus brun, plus lustré, plus soyeux que dans nos contrées.

Le rat même est utile par sa peau, dans l'Amérique Septentrionale. Il y en a sur-tout deux espèces, dont la dépouille entre dans le commerce. L'un, qu'on appelle rat de bois, a deux fois la grosseur de nos rats. Son poil est communément d'un gris argenté, quelquefois d'un très-beau blanc. Sa femelle a sous le ventre une bourse qu'elle ouvre & ferme à son gré. Quand elle est poursuivie, elle y met ses petits, & se sauve avec eux. L'autre rat, qu'on appelle musqué, parce que ses testicules renferment du musc, a toutes les inclinations du castor, dont il paroît même être un diminutif, & sa peau sert aux mêmes usages.

L'hermine, qui est de la grosseur de l'écureuil, mais un peu moins alongée, a comme lui les yeux vifs, la physionomie fine, & les mouvemens si prompts, que l'œil ne peut les suivre. L'extrémité de sa queue, longue, épaisse & bien fournie, est d'un noir de jais. Son poil, roux en été comme l'or des mois-

ſons ou des fruits, devient, en hiver, blanc comme la neige. Cet animal vif, léger & joli, fait une des beautés du Canada: mais, quoique plus petit que la martre, il n'y eſt pas auſſi commun.

La martre ſe trouve uniquement dans les pays froids, au centre des forêts, loin de toute habitation; animal chaſſeur, & vivant d'oiſeaux. Quoiqu'elle n'ait pas un pied & demi de long, les traces qu'elle fait ſur la neige, paroiſſent être d'un animal très-grand; parce qu'elle ne va qu'en ſautant, & qu'elle marque toujours des deux pieds à la fois. Sa fourrure eſt recherchée, quoiqu'infiniment moins précieuſe que celle de la martre, ſi diſtinguée ſous le nom de zibeline. Celle-ci eſt d'un noir luiſant. La plus belle, parmi les autres, eſt celle dont la peau la plus brune s'étend le long du dos, juſqu'au bout de la queue. Les martres ne quittent communément le fond de leurs bois impénétrables, que tous les deux ou trois ans. Les naturels du pays en augurent un bon hiver; c'eſt-à-dire, beaucoup de neige qui doit procurer une grande chaſſe.

Un animal que les anciens appelloient lynx, connu en Sibérie ſous le nom de loup-cervier, ne s'appelle que chat-cervier dans le Canada, parce qu'il y eſt plus petit que dans notre hémiſphère. Cet animal, à qui l'erreur populaire n'auroit pas donné des yeux merveilleuſement perçans, s'il n'avoit la faculté de voir, d'entendre ou de ſentir de loin, vit du gibier qu'il peut attraper, & qu'il pourſuit juſqu'à la cime des plus grands arbres. On convient que ſa chair eſt blanche & d'un goût exquis: mais on ne le recherche à la chaſſe que pour ſa peau, dont le poil eſt fort long & d'un beau gris-blanc; moins eſtimée pourtant que celle du renard.

Cet animal carnivore & deſtructeur, eſt originaire des climats glacés, où la nature, qui fournit peu de végétaux, ſemble obliger tous les animaux à ſe manger les uns les autres. Naturaliſé dans les Zones tempérées, il n'y a pas gardé ſa première beauté. Son poil y a dégénéré. Dans le Nord, il l'a conſervé long & touffu, quelquefois blanc, quelquefois gris, & ſouvent

d'un rouge tirant ſur le roux. Le plus beau, ſans comparaiſon, eſt le poil tout-à-fait noir : mais c'eſt un mérite plus rare au Canada, que dans la Moſcovie, qui eſt plus ſeptentrionale & moins humide.

On tire de l'Amérique Septentrionale, outre ces menues pelleteries, des peaux de cerf, de daim & de chevreuil; des peaux de renne, ſous le nom de caribou; des peaux d'élan, ſous le nom d'orignal. Les deux dernières eſpèces qui, dans notre hémiſphère, ne ſe trouvent que vers le cercle polaire, l'élan endeçà, le renne au-delà ſe trouvent dans le Nouveau-Monde à de moindres latitudes; ſoit parce que le froid eſt plus vif en Amérique, par des cauſes ſingulières d'exception à la loi générale; ſoit peut-être auſſi, parce que ces nouvelles terres ſont moins habitées par l'homme dépopulateur. Leurs peaux fortes, douces & moëlleuſes, ſervent à faire d'excellens buffles, qui pèſent très-peu. La chaſſe de tous ces animaux, ſe fait pour les Européens. Mais les ſauvages en ont une par excellence, qui fut, de tout tems, leur chaſſe favorite. Elle convenoit plus à leurs mœurs guerrières, à leur bravoure & ſur-tout à leurs beſoins : c'eſt la chaſſe de l'ours.

Sous un climat froid & rigoureux, cet animal eſt le plus ordinairement noir. Plus farouche que féroce, au lieu de cavernes, il choiſit pour retraite un tronc creux & pourri, de quelque vieux arbre mort ſur pied. C'eſt-là qu'il ſe loge en hiver, le plus haut qu'il peut grimper. Comme il eſt très-gras à la fin de l'automne, qu'il eſt vêtu d'un poil très-épais, qu'il ne ſe donne aucun mouvement, & qu'il dort preſque continuellement, il doit perdre peu par la tranſpiration, & rarement ſortir de ſon aſyle pour chercher de la nourriture. Mais on l'y force en y mettant le feu; & dès qu'il veut deſcendre, il eſt abattu ſous les flèches avant d'arriver à terre. Les ſauvages ſe nourriſſent de ſa chair, ſe frottent de ſa graiſſe, ſe couvrent de ſa peau. C'étoit-là le but de la guerre qu'ils faiſoient à l'ours, lorſqu'un intérêt nouveau tourna leur inſtinct vers la chaſſe du caſtor.

IX.
Forme, caractère, gouvernement des castors.

Cet animal qui possède les dons sécourables de la société, sans en éprouver comme nous les vices & les malheurs ; cet animal à qui la nature donna le besoin, inspira l'instinct de vivre avec ses semblables, pour la propagation & la conservation de son espèce ; cet animal doux, touchant, plaintif, dont l'exemple & le sort arrachent des larmes d'admiration & d'attendrissement au philosophe sensible, qui contemple sa vie & ses mœurs : le castor, qui ne nuit à aucun être vivant, qui n'est ni carnacier, ni sanguinaire, ni guerrier, est devenu la plus furieuse passion de l'homme chasseur ; la proie à laquelle le sauvage est le plus cruellement acharné, grace à l'implacable avidité des peuples les plus policés de l'Europe.

Long d'environ trois à quatre pieds, épais dans une proportion qui lui donne entre cinquante & soixante livres de pesanteur, qu'il doit sur-tout à la grosseur de ses muscles ; il a la tête comme un rat, & il la porte baissée avec le dos arqué comme une souris. Lucrèce a dit, non pas que l'homme a reçu des mains pour s'en servir ; mais qu'il a eu des mains & qu'il s'en est servi. De même le castor a des membranes aux pieds de derrière, & il nâge ; il a des doigts séparés aux pieds de devant, & ceux-ci lui tiennent lieu de mains ; il a la queue plate, ovale, couverte d'écailles, & il l'emploie à traîner & à travailler ; il a quatre dents incisives & tranchantes, & il en fait des outils de charpente. Tous ces instrumens, qui ne sont presque d'aucun usage, quand l'animal vit seul, ou qui ne le distinguent point alors des autres animaux, lui donnent une industrie supérieure à tous les instincts, quand il vit en société.

Sans passions, sans violence & sans ruse, dans l'état isolé, à peine ose-t-il se défendre. A moins qu'il ne soit pris, il ne sait pas mordre. Mais au défaut d'armes & de malice, il a, dans l'état social, tous les moyens de se conserver sans guerre, & de vivre sans faire ni souffrir d'injure. Cet animal paisible, & même familier, est d'ailleurs indépendant, & ne s'attachant à personne, parce qu'il n'a besoin que de lui-même ; il entre

en communauté, mais il ne veut point ſervir, ni ne prétend commander. Un inſtinct muet au-dehors, mais qui lui parle en-dedans, préſide à ſes travaux.

C'eſt le beſoin commun de vivre & de peupler, qui rappelle les caſtors, & les raſſemble en été, pour bâtir leurs bourgades d'hiver. Dès le mois de juin & de juillet, ils viennent de tous les côtés, & ſe réuniſſent au nombre de deux ou trois cens, mais toujours ſur le bord des eaux; parce que c'eſt ſur l'eau que doivent habiter ces républicains, à l'abri des invaſions. Quelquefois ils préfèrent les lacs dormans au milieu des terres peu fréquentées, parce que les eaux y ſont toujours à la même hauteur. Quand ils ne trouvent point d'étang, ils en forment dans les eaux courantes des fleuves ou des ruiſſeaux; & c'eſt par le moyen d'une chauſſée ou d'une digue. La ſeule penſée de cet ouvrage, eſt un ſyſtême d'idées très-compoſées, très-compliquées, qui ſemble n'appartenir qu'à des êtres intelligens; & ſi ce n'étoit la crainte du feu dans ce monde ou dans l'autre, un chrétien croiroit ou diroit que les caſtors ont une ame ſpirituelle, ou que celle de l'homme n'eſt que matérielle. Il s'agit d'un pilotis de cent pieds de longueur ſur une épaiſſeur de douze pieds à la baſe, qui décroît juſqu'à deux ou trois pieds, par un talus, dont la pente & la hauteur répondent à la profondeur des eaux. Pour épargner ou faciliter le travail, on choiſit l'endroit d'une rivière, où il y a le moins d'eau. S'il ſe trouve ſur les bords du fleuve un gros arbre, il faut l'abattre, pour qu'il tombe de lui-même en travers ſur le courant. Fût-il plus gros que le corps d'un homme, on le ſcie, ou plutôt on le ronge au pied, avec quatre dents tranchantes. Il eſt bientôt dépouillé de ſes branches par le peuple ouvrier, qui veut en faire une poutre. Une foule d'autres arbres plus petits, ſont également abattus, mis en pièces & taillés pour le pilotis qu'on prépare. Les uns traînent ces arbres juſqu'aux bords de la rivière; d'autres les conduiſent ſur l'eau juſqu'à l'endroit où doit ſe faire la chauſſée. Mais comment les enfoncer dans l'eau, quand on n'a que des dents, une

queue

queue & des pieds ? Le voici. Avec les ongles, on creuſe un trou dans la terre ou au fond de l'eau. Avec les dents, on appuie le gros bout du pieu ſur le bord de la rivière ou contre le madrier qui la traverſe. Avec les pieds, on dreſſe le pieu & on l'enfonce par la pointe, dans le trou où il ſe plante debout. Avec la queue, on fait du mortier, dont on remplit tous les intervalles des pieux entrelacés de branches, pour mâçonner le pilotis. Le talus de la digue eſt oppoſé au courant de l'eau, pour mieux en rompre l'effort par degrés ; & les pieux y ſont plantés obliquement, à raiſon de l'inclinaiſon du plan. On les plante perpendiculairement du côté où l'eau doit tomber ; & pour lui ménager un écoulement, qui diminue l'action de ſa pente & de ſon poids, on ouvre deux ou trois iſſues au ſommet de la digue, par où la rivière débouche une partie de ſes eaux.

Quand cet ouvrage eſt achevé en commun par la république, le citoyen ſonge à ſe loger. Chaque compagnie ſe conſtruit une cabane dans l'eau, ſur le pilotis. Elles ont depuis quatre juſqu'à dix pieds de diamètre, ſur une enceinte ovale ou ronde. Il y en a de deux ou trois étages, ſelon le nombre des familles ou des ménages. Une cabane en contient au-moins un ou deux, & quelquefois de dix à quinze. Les murailles, plus ou moins élevées, ont environ deux pieds d'épaiſſeur, & ſe terminent toutes en forme de voûte ou d'anſe de panier, mâçonnées en-dedans & en-dehors avec autant de propreté que de ſolidité. Les parois en ſont revêtues d'une eſpèce de ſtuc impénétrable à l'eau, même à l'air extérieur. Chaque maiſon à deux portes ; l'une du côté de la terre pour aller faire des proviſions ; l'autre vers le cours des eaux pour s'enfuir à l'approche de l'ennemi, c'eſt-à-dire, de l'homme deſtructeur des cités & des républiques. La fenêtre de la maiſon eſt ouverte du côté de l'eau. On y prend le frais durant le jour, plongé dans le bain à mi-corps. Elle ſert, en hiver, à garantir des glaces, qui ſe forment épaiſſes de deux ou trois pieds. La tablette qui doit empêcher qu'elles ne bouchent cette fenêtre, eſt appuyée ſur des pieux qu'on

coupe ou qu'on enfonce en pente, & qui, faifant un bâtardeau devant la maifon, laiffe une iffue pour s'échapper ou nager fous les glaces. L'intérieur du logis a pour tout ornement, un plancher jonché de verdure, & tapiffé de branches de fapin. On n'y fouffre point d'ordures.

Les matériaux de ces édifices font toujours voifins de l'emplacement. Ce font des aulnes, des peupliers, des arbres qui aiment l'eau, comme les républicains, qui s'en conftruifent des logemens. Ces citoyens ont le plaifir, en taillant ce bois, de s'en nourrir en même tems. A l'exemple de certains fauvages de la mer glaciale, ils en mangent l'écorce. Il eft vrai que ceux-là ne l'aiment que fèche, pilée, & apprêtée avec des ragoûts; au lieu que ceux-ci la mâchent & la fuçent toute fraîche.

On fait des provifions d'écorce & de branches tendres, dans des magafins particuliers à chaque cabane, & proportionnés au nombre de fes habitans. Chacun reconnoit fon magafin, & perfonne ne va piller celui de fes voifins. Chaque tribu vit dans fon quartier, contente de fon domaine, mais jaloufe de la propriété qu'elle s'en eft acquife par le travail. On y ramaffe, on y dépenfe, fans querelles, les provifions de la communauté. On fe borne à des mets fimples, que le travail prépare. L'unique paffion eft l'amour conjugal, qui a pour bafe & pour terme, la reproduction de l'efpèce.

Deux êtres affortis & réunis par un goût, par un choix réciproques, après s'être éprouvés dans une affociation à des travaux publics, pendant les beaux jours de l'été, confentent à paffer enfemble la rude faifon des hivers. Ils s'y préparent par l'approvifionnement qu'ils font en feptembre. Les deux époux fe retirent dans leur cabane dès l'automne, qui n'eft pas moins favorable aux amours que le printemps. Si la faifon des fleurs invite les oifeaux du ciel à fe perpétuer dans les bois; la faifon des fruits excite peut-être auffi fortement les habitans de la terre à la repeupler. L'hiver donne au-moins le loifir d'aimer; & cette douceur vaut toutes celles de l'année. Les époux alors ne fe quittent plus. Aucun travail, aucun plaifir ne fait diver-

ſion, ne dérobe du tems à l'amour. Les mères conçoivent & portent les doux gages de cette paſſion univerſelle de la nature. Si quelque beau ſoleil vient égayer la triſte ſaiſon, le couple heureux ſort de ſa cabane, va ſe promener ſur le bord de l'étang ou de la rivière, y manger de l'écorce fraiche, y reſpirer les ſalutaires exhalaiſons de la terre. Cependant la mère met au jour, vers la fin de l'hiver, les fruits de l'hymen conçus en automne; & tandis que le père, attiré dans les bois par les douceurs du printemps, laiſſe à ſes petits la place qu'il occupoit dans ſa cabane étroite, elle les allaite, les ſoigne, les élève au nombre de deux ou trois. Enſuite elle les mène dans ſes promenades, où le beſoin de ſe refaire & de les nourrir lui fait chercher des écreviſſes, du poiſſon, de l'écorce nouvelle, juſqu'à la ſaiſon du travail.

Ainſi vit cette république dans des bourgades, qu'on pourroit comparer de loin à des grandes chartreuſes. Mais elles n'en ont que l'apparence; & ſi le bonheur habite dans ces deux ſortes de communautés, il faut avouer qu'il ne ſe reſſemble guère à lui-même dans ſes moyens; puiſque là c'eſt à ſuivre la nature qu'on le fait conſiſter, & qu'ici c'eſt à la contrarier & à la détruire. Mais l'homme, en ſa folie, a cru trouver la ſageſſe. Une foule d'êtres vivent dans une ſorte de ſociété, qui ſépare à jamais les deux ſexes. L'un & l'autre, iſolés dans des cellules, où, pour être heureux, ils n'auroient qu'à ſe réunir, conſument les plus beaux jours de leur vie à étouffer & à déteſter le penchant qui les attire à travers les priſons & les portes de fer, que la peur à élevées entre des cœurs tendres & des ames innocentes. Où eſt l'impiété, ſinon dans l'inhumanité de ces inſtitutions ſombres & féroces, qui dénaturent l'homme pour le diviniſer, qui le rendent ſtupide, imbécille & muet comme les bêtes, pour qu'il devienne ſemblable aux anges? Dieu de la nature, c'eſt à ton tribunal qu'il faut en appeller de toutes les loix, qui violent le plus beau de tes ouvrages, en le condamnant à une ſtérilité que ton exemple déſavoue! N'es-tu pas eſſentiellement fécond & reproductif, toi qui as tiré l'être du néant & du

cahos, toi qui fais sans cesse sortir & renaître la vie du sein de la mort même. Qui est-ce qui chante le mieux tes louanges, l'être solitaire qui trouble le silence de la nuit pour te célébrer parmi les tombeaux ; ou le peuple heureux, qui, sans se vanter de l'instinct de te connoître, te glorifie dans ses amours, en perpétuant la suite & la merveille de tes créatures vivantes ?

Ce peuple républicain, architecte, industrieux, intelligent, prévoyant & systématique dans ses plans de police & de société, c'est le castor dont on vient de tracer les mœurs douces & dignes d'envie. Heureux si sa dépouille n'acharnoit pas l'homme impitoyable & sauvage à la ruine de ses cabanes & de sa race ! Souvent les Américains ont détruit les établissemens des castors, & ces animaux infatigables ont eu la confiance de les réédifier plusieurs étés de suite dans l'enceinte d'où ils avoient été chassés. C'est en hiver qu'on vient les investir. L'expérience les avertit du danger. A l'approche des chasseurs, un coup de queue frappé fortement sur l'eau, sonne l'alarme dans toutes les cabanes de la république, & chacun cherche à se sauver sous les glaces. Mais il est bien difficile d'échapper à tous les pièges qu'on tend à ce peuple innocent.

On prend quelquefois le castor à l'affut. Cependant comme il voit & qu'il entend de loin, on ne peut guère le tirer au fusil sur les bords de l'étang, dont il ne s'éloigne jamais assez pour être surpris. L'eût-on blessé avant qu'il se fût jetté dans l'eau, il a toujours le tems de s'y plonger ; & s'il meurt de sa blessure, on le perd parce qu'il ne surnage point.

Un moyen plus sûr d'attrapper les castors, est de dresser des trappes dans les bois où ils vont se régaler d'écorces tendres des jeunes arbres. On garnit ces trappes de copeaux de bois fraîchement coupés ; & dès qu'ils y touchent, un poids énorme tombe & leur casse les reins. L'homme, caché dans un lieu voisin, accourt, se jette sur sa proie, achève de la tuer & l'emporte.

D'autres sortes de chasse sont encore plus usitées, & d'un

plus grand ſuccès. Quelquefois on attaque les cabanes pour en faire ſortir les habitans, & l'on va les attendre au bord des trous qu'on a pratiqués dans la glace, parce qu'ils ont beſoin d'y venir reſpirer l'air. On prend ce moment pour leur caſſer la tête. D'autres fois l'animal chaſſé de ſon logement, tombe dans des filets dont on l'a environné tout autour, en briſant la glace à quelques toiſes de ſa cabane. Veut-on prendre la peuplade entière, au lieu de rompre les écluſes pour noyer les habitans, comme on pourroit le tenter en Hollande; on ouvre la chauſſée pour laiſſer écouler l'eau de l'étang où les caſtors vivent. Reſtés à ſec, hors d'état de s'échapper ou de ſe défendre, on les prend à loiſir & à volonté. Mais on a ſoin d'en laiſſer toujours un certain nombre, mâles & femelles, pour repeupler l'habitation; & cette générosité n'eſt qu'avarice. La cruelle prévoyance de l'homme ne ſait conſerver peu, que pour avoir plus à détruire. Le caſtor, dont le cri plaintif ſemble implorer ſa clémence & ſa pitié, ne trouve dans le ſauvage, que les Européens ont rendu barbares, qu'un implacable ennemi qui ne combat plus tant pour ſes propres beſoins, que pour les ſuperfluités d'un monde étranger. O nature! où eſt ta providence, où eſt ta bienfaiſance d'avoir armé les animaux, eſpèce contre eſpèce, & l'homme contre tous?

Si l'on compare maintenant les mœurs, la police & l'induſtrie des caſtors, avec la vie errante des ſauvages du Canada; peut-être avouera-t-on que, vu la ſupériorité des organes de l'homme ſur ceux de tous les animaux, le caſtor s'étoit bien plus avancé dans les arts de la ſociabilité que le chaſſeur, quand l'Européen alla étendre & porter ſes connoiſſances & ſes progrès dans l'Amérique Septentrionale.

Plus ancien habitant de ce Nouveau-Monde que l'homme; tranquille poſſeſſeur de ces contrées favorables à ſon eſpèce, le caſtor avoit mis à profit une paix de pluſieurs ſiècles, pour perfectionner l'uſage de ſes facultés. Sous notre hémiſphère, l'homme s'eſt emparé des régions les plus ſaines & les plus fertiles; il en a chaſſé ou il y a ſubjugué tous les autres animaux. C'eſt grace à leur petiteſſe, que l'abeille & la fourmi

ont dérobé leurs loix & leur gouvernement à la jalouſe & deſtructive domination de ce tyran de la nature vivante. C'eſt ainſi qu'on voit quelques républiques ſans éclat & ſans vigueur, ſe ſoutenir par leur foibleſſe même au milieu des vaſtes monarchies de l'Europe, qui, tôt ou tard, les engloutiront. Mais les quadrupèdes ſociables, relégués dans des climats inhabités & contraires à leur multiplication, ſe ſont trouvés par-tout iſolés, incapables de ſe réunir en communauté, d'étendre leurs connoiſſances ; & l'homme qui les a réduits à cet état précaire, s'applaudit de la dégradation où il les a plongés, pour ſe croire d'une nature ſupérieure, & s'attribuer une intelligence qui forme une barrière éternelle entre ſon eſpèce & toutes les autres.

Les animaux, dit-on, ne pefectionnent rien : leurs opérations ne peuvent donc être que méchaniques, & ne ſuppoſent aucun principe ſemblable à celui qui meut l'homme. Sans examiner en quoi conſiſte la pefection ; ſi l'être le plus civiliſé ſe trouve le plus parfait ; ſi ce qu'il gagne en propriété des choſes, il ne le perd pas en propriété de ſa perſonne ; ſi tout ce qu'il ajoute à ſes jouiſſances n'eſt pas retranché de ſa durée : le caſtor qui, parmi nous, eſt errant, ſolitaire, timide, ignorant, ne connoiſſoit-il pas, dans le Canada, le gouvernement civil & domeſtique ; les ſaiſons du travail & du repos ; certaines règles d'architecture ; l'art curieux & ſavant de conſtruire des digues ? Cependant il étoit parvenu à ce degré de perfectibilité, avec des inſtrumens foibles & peu maniables. A peine peut-il voir le travail qu'il fait avec ſa queue. Ses dents, qui lui ſervent à la place de mille outils, ſont circulaires & gênées par les lèvres. L'homme, au contraire, avec une main qui ſe plie à tout & ſe ſoumet à tout, a dans ce ſeul organe du tact, tous les inſtrumens réunis de la force & de l'adreſſe. Mais ne doit-il pas principalement à cet avantage de ſon organiſation, la ſupériorité de ſon eſpèce ſur toutes les autres ? Ce n'eſt point parce qu'il lève les yeux au ciel comme tous les oiſeaux, qu'il eſt le roi des animaux ; c'eſt parce qu'il eſt armé d'une main ſouple,

flexible, induſtrieuſe, terrible & ſecourable. Sa main eſt ſon ſceptre. Ce même bras qu'il lève au ciel comme pour y chercher ſon origine, il l'étend & l'appéſantit ſur la terre, pour y dominer par la deſtruction, pour en bouleverſer la ſurface & dire quand il a tout ravagé : JE RÈGNE. La plus ſûre marque de la population de l'eſpèce humaine eſt la dépopulation des autres eſpèces. Ainſi diminue & diſparoît inſenſiblement dans le Canada celle du caſtor, depuis que les Européens ſe ſont fait un beſoin de ſa peau.

Celle-ci varie avec le climat qui change la couleur, en modifiant l'eſpèce. Dans le même canton où ſont les peuplades de caſtors civiliſés, il y a pourtant des caſtors ſauvages & ſolitaires. Ces animaux rejettés, dit-on, de la ſocieté pour leurs défauts, vivent ſans maiſon, ſans magaſin, dans un boyau ſous terre. On les appelle caſtors terriers. Leur robe eſt ſale ; leur poil eſt rongé ſur le dos par le frottement de leur corps contre la voûte qu'ils ſe creuſent. Ce terrier, qu'ils ouvrent pour l'ordinaire au bord de quelque étang ou d'un foſſé plein d'eau, s'étend quelquefois à plus de cent pieds en longueur, & va toujours en s'élevant pour leur donner la facilité de ſe garantir de l'inondation dans la crue des eaux. Quelques-uns de ces caſtors ſont aſſez ſauvages pour s'éloigner de toute communication avec l'élément naturel à leur eſpèce ; ils n'aiment que la terre. Tels ſont nos bièvres d'Europe. Ces caſtors, ſolitaires & terriers, n'ont pas le poil auſſi luiſant, auſſi poli que ceux qui vivent en ſociété. Leur fourrure ſe reſſent de leurs mœurs.

On trouve des caſtors en Amérique, depuis le trentième degré de latitude ſeptentrionale juſqu'au ſoixantième. Toujous clair-ſemés au Midi, leur nombre croît & leur poil brunit en avançant au Nord. Jaunes & couleur de paille chez les Illinois, châtains un peu plus haut, couleur foncée de marron au nord du Canada, on en trouve enfin de tout noirs, & ce ſont les plus beaux. Cependant ſous ce climat, le plus froid qui ſoit habité par cette eſpèce, il y en a parmi les noirs de

tout-à-fait blancs ; d'autres d'un blanc taché de gris, & quelquefois de roux sur la croupe : tant la nature se plaît à marquer les nuances du chaud & du froid, & la variété de toutes ses influences, non-seulement dans la figure, mais jusques sur le vêtement des animaux. De la couleur de leurs peaux dépend le prix que les hommes attachent à leur vie. Il y en a qu'ils méprisent jusqu'à ne pas daigner les tuer. Mais ceux-là sont rares.

X.
En quels lieux & de quelle manière se faisoit le commerce des fourrures.

La traite des pelleteries fut le premier objet du commerce des Européens au Canada. La colonie Françoise fit d'abord ce commerce à Tadoussac, port situé à trente lieues au-dessous de Quebec. Vers l'an 1640, la ville des Trois-Rivières, bâtie à vingt-cinq lieues plus haut que cette capitale, devint un second entrepôt. Avec le tems, Montréal attira seul toutes les pelleteries. On les voyoit arriver au mois de juin sur des canots d'écorce d'arbre. Le nombre des sauvages qui les apportoient, ne manqua pas de grossir à mesure que le nom François s'étendit au loin. Le récit de l'accueil qu'on leur avoit fait, la vue de ce qu'ils avoient reçu en échange de leurs marchandises, tout augmentoit le concours. Jamais ils ne revenoient vendre leurs fourrures, sans conduire avec eux une nouvelle nation. C'est ainsi qu'on vit se former une espèce de foire, où se rendoient tous les peuples de ce vaste continent.

Les Anglois furent jaloux de cette branche de richesse ; & la colonie qu'ils avoient fondée à la Nouvelle-Yorck, ne tarda pas à détourner une si grande circulation. Après s'être assurés de leur subsistance, en donnant leurs premiers soins à l'agriculture, ils penserent au commerce des pelleteries. Il fut borné d'abord au pays des Iroquois. Les cinq nations de ce nom ne souffroient pas qu'on traversât leurs terres, pour aller traiter avec d'autres nations sauvages qu'ils avoient constamment pour ennemies, ni que celles-ci vinssent sur leur territoire leur disputer, par la concurrence, les profits d'un commerce ouvert avec les Européens. Mais le tems ayant éteint ou plutôt suspendu les hostilités nationales entre les sauvages, l'Anglois se repandit

répandit de tous côtés, & de tous côtés on accourut à lui. Ce peuple avoit des avantages infinis pour obtenir des préférences sur le François son rival. Sa navigation étoit plus facile, & dès-lors ses marchandises s'offroient à meilleur marché. Il fabriquoit seul les grosses étoffes qui convenoient le mieux au goût des sauvages. Le commerce du castor étoit libre chez lui, tandis que, chez les François, il étoit & fut toujours asservi à la tyrannie du monopole. C'est avec cette liberté, cette facilité qu'il intercepta la plus grande partie des marchandises qui faisoient la célébrité de Montréal.

Alors s'étendit chez les François du Canada, un usage qu'ils avoient d'abord resserré dans des bornes assez étroites. La passion de courir les bois, qui fut celle des premiers colons, avoit été sagement restreinte aux limites du territoire de la colonie. Seulement on accordoit chaque année à vingt-cinq personnes la permission de franchir ces bornes, pour aller faire le commerce chez les sauvages. L'ascendant que prenoit la Nouvelle-York, rendit ces congés beaucoup plus fréquens. C'étoient des espèces de privilèges exclusifs, qu'on exerçoit par soi-même, ou par d'autres. Ils duroient un an, ou même au-delà. On les vendoit ; & le produit en étoit distribué par le gouverneur de la colonie, aux officiers ou à leurs veuves & à leurs enfans, aux hôpitaux ou aux missionnaires, à ceux qui s'étoient signalés par une belle action ou par une entreprise utile ; quelquefois enfin aux créatures du commandant lui-même, qui vendoit les permissions. L'argent qu'il ne donnoit pas, ou qu'il vouloit bien ne pas garder, étoit versé dans les caisses publiques : mais il ne devoit compte à personne de cette administration.

Elle eut des suites funestes. Plusieurs de ceux qui faisoient la traite se fixoient parmi les sauvages, pour se soustraire aux associés dont ils avoient négocié les marchandises. Un plus grand nombre encore alloit s'établir chez les Anglois, où les profits étoient plus considérables. Sur des lacs immenses, souvent agités de violentes tempêtes ; parmi des cascades qui rendent si dangereuse la navigation des fleuves les plus larges du monde entier;

ſous le poids des canots, des vivres, des marchandiſes qu'il falloit voiturer ſur les épaules dans les *portages*, où la rapidité, le peu de profondeur des eaux obligent de quitter les rivières pour aller par terre ; à travers de tant de dangers & de fatigues, on perdoit beaucoup de monde. Il en périſſoit dans les neiges, ou dans les glaces ; par la faim, ou par le fer de l'ennemi. Ceux qui rentroient dans la colonie avec un bénéfice de ſix ou ſept cens pour cent, ne lui devenoient pas toujours plus utiles ; ſoit parce qu'ils s'y livroient aux plus grands excès ; ſoit parce que leur exemple inſpiroit le dégoût des travaux aſſidus. Leurs fortunes ſubitement amaſſées, diſparoiſſoient auſſi vîte : ſemblables à ces montagnes mouvantes, qu'un tourbillon de vent élève & détruit tout-à-coup dans les plaines ſablonneuſes de l'Afrique. La plupart de ces coureurs, épuiſés par les fatigues exceſſives de leur avarice, par les débauches d'une vie errante & libertine, traînoient dans l'indigence & dans l'opprobre une vieilleſſe prématurée. Le gouvernement ouvrit les yeux ſur ces inconvéniens, & donna une nouvelle direction au commerce des pelleteries.

Depuis long-tems la France travailloit ſans relâche à élever une échelle de forts, qu'elle croyoit néceſſaire à ſa conſervation, à ſon agrandiſſement dans l'Amérique Septentrionale. Ceux qu'elle avoit conſtruits, ſoit à l'oueſt, ſoit au midi du fleuve Saint-Laurent, pour reſſerrer l'ambition des Anglois, avoient de la grandeur, de la ſolidité. Ceux qu'elle avoit jettés ſur les différens lacs, dans les poſitions importantes, formoient une chaîne qui s'étendoit au Nord juſqu'à mille lieues de Quebec : mais ce n'étoient que de miſérables paliſſades, deſtinées à contenir les ſauvages, à s'aſſurer de leur alliance & du produit de leurs chaſſes. Il y avoit dans tous une garniſon plus ou moins nombreuſe, à raiſon de l'importance du poſte & des ennemis qui le menaçoient. C'eſt au commandant de chacun de ces forts, qu'on jugea devoir confier le droit excluſif d'acheter & de vendre dans toute l'étendue de ſa domination. Ce privilège s'achetoit : mais comme il étoit toujours une occaſion de gain, ſouvent même d'une

fortune confidérable, il n'étoit accordé qu'aux officiers les plus favorifés. S'il s'en rencontroit parmi eux qui n'euffent pas les fonds néceffaires pour l'exploitation, ils trouvoient aifément des capitaliftes qui s'affocioient à leur entreprife. On prétendoit que loin de contrarier le bien du fervice, ce fyftême lui étoit favorable, parce qu'il mettoit les militaires dans la néceffité d'avoir des liaifons plus fuivies avec les naturels du pays, de mieux éclairer leurs mouvemens, de ne rien négliger pour s'affurer de leur amitié. Perfonne ne voyoit ou ne vouloit voir, que cette difpofition ne manqueroit pas d'étouffer tout autre fentiment que celui de l'intérêt, & feroit la fource d'une oppreffion conftante.

Cette tyrannie devenue en peu de tems univerfelle, fe fit fentir plus fortement à Frontenac, à Niagara, à Toronto. Les fermiers de ces trois forts, abufant de leur privilège exclufif, eftimoient fi peu ce qu'on leur préfentoit, donnoient une fi grande valeur à ce qu'ils offroient en échange, que les fauvages perdirent peu-à-peu l'habitude de s'y arrêter. Ils fe rendoient en foule à Choueguen, fur le lac Ontario, où les Anglois leur accordoient des conditions plus avantageufes. On fit craindre à la cour de France les fuites de ces nouvelles liaifons. Elle réuffit à les affoiblir, en prenant elle-même le commerce de ces trois poftes, & donnant un meilleur traitement aux fauvages que la nation rivale.

Qu'en arriva-t-il? Le roi fut feul en poffeffion des pelleteries qu'on rebutoit ailleurs; le roi eut, fans concurrence, les peaux des bêtes qu'on tuoit en été ou en automne; ce qu'il y avoit de moins beau, de moins garni de poil, de plus fujet à fe corrompre, fut pour le compte du roi. Toutes ces mauvaifes pelleteries, achetées fans fidélité, étoient entaffées fans foin dans des magafins où elles devenoient la proie des vers. Lorfque la faifon de les envoyer à Quebec étoit venue, on les chargeoit fur des bateaux, abandonnées à la merci des foldats, des paffagers, des matelots, qui, n'ayant aucun intérêt fur ces marchandifes, ne portoient pas la moindre attention à les garantir

de l'humidité. Arrivées ſous les yeux des adminiſtrateurs de la colonie, elles étoient vendues la moitié du peu qu'elles valoient. C'eſt ainſi que les avances conſidérables faites par le gouvernement, lui retournoient preſque en pure perte.

Mais ſi ce commerce ne produiſoit rien au roi, l'on peut douter qu'il fût beaucoup plus avantageux aux ſauvages, quoique l'or & l'argent n'en fuſſent point le ſigne dangereux. En échange de leurs pelleteries, ils recevoient à la vérité des ſcies, des couteaux, des haches, des chaudières, des hameçons, des aiguilles, du fil, des toiles communes, de groſſes étoffes de laine, premiers inſtrumens ou gages de la ſociabilité. Mais on leur vendoit auſſi ce qui leur eût été préjudiciable, même à titre de don & de préſent, des fuſils, de la poudre, du plomb, du tabac, & ſur-tout de l'eau-de-vie.

Cette boiſſon, le préſent le plus funeſte, que l'ancien-monde ait fait au nouveau, n'eut pas plutôt été connue des ſauvages, qu'elle devint l'objet de leur plus forte paſſion. Il leur étoit également impoſſible, & de s'en abſtenir, & d'en uſer avec modération. On ne tarda pas à s'appercevoir qu'elle troubloit leur paix domeſtique; qu'elle leur ôtoit le jugement; qu'elle les rendoit furieux; qu'elle portoit les maris, les femmes, les pères, les mères, les enfans, les ſœurs, les frères, à s'inſulter, à ſe mordre, à ſe déchirer. Inutilement quelques François honnêtes voulurent les faire rougir de ces excès. C'eſt vous, répondirent-ils, qui nous avez accoutumés à cette liqueur; nous ne pouvons plus nous en paſſer; & ſi vous refuſez de nous en donner, nous en irons chercher chez les Anglois. C'eſt vous qui avez fait le mal; il eſt ſans remède.

La cour de France, tantôt bien, tantôt mal informée des déſordres qu'occaſionnoit un ſi funeſte commerce, l'a tour-à-tour proſcrit, toléré, autoriſé, en raiſon des biens ou des maux qu'on faiſoit enviſager à ſes miniſtres. Au milieu de ces variations, l'intérêt des marchands s'arrêta rarement. La vente de l'eau-de-vie fut à-peu-prés égale dans tous les tems. Cependant les eſprits ſages la regardoient comme la cauſe principale

de la diminution d'hommes, & par conféquent des peaux de bêtes, diminution qui devenoit tous les jours plus fenfible.

XI.
Guerres dans lefquelles les François fe trouvent engagés dans le Canada.

Cette décadence n'étoit pas encore arrivée au point où on l'a vue depuis, lorfque l'élévation du duc d'Anjou fur le trône de Charles-Quint, remplit l'Europe d'inquiétudes, & la replongea dans les horreurs d'une guerre univerfelle. Les flammes de l'incendie général allèrent jufqu'au-delà des mers. Il approchoit du Canada. Les Iroquois empêchèrent qu'il ne s'y communiquât. Depuis long-tems les Anglois & les François briguoient à l'envi, l'alliance de ce peuple. Ces témoignages ou d'eftime ou de crainte, avoient enflé fon cœur naturellement haut. Il fe croyoit l'arbitre des deux nations rivales, & prétendoit que fes intérêts dévoient régler leur conduite. Comme la paix lui convenoit alors, il déclara fiérement qu'il prendroit les armes contre celui des deux ennemis qui commenceroit les hoftilités. Cette réfolution s'accordoit avec la fituation de la colonie Françoife, qui n'avoit que peu de moyens pour la guerre, & n'en attendoit point de fa métropole. La Nouvelle-Yorck, au contraire, dont les forces déja confidérables, augmentoient tous les jours, vouloit entraîner les Iroquois dans fa querelle. Ses infinuations, fes préfens, fes négociations furent inutiles jufqu'en 1709. A cette époque, elle réuffit à féduire quatre des cinq nations; & fes troupes reftées jufqu'alors dans l'inaction, s'ébranlèrent foutenues d'un grand nombre de guerriers fauvages.

L'armée s'avançoit fiérement vers le centre du Canada, avec l'affurance prefque infaillible de le conquérir; lorfqu'un chef Iroquois, qui n'avoit jamais approuvé la conduite qu'on tenoit, dit fimplement aux fiens: que deviendrons-nous, fi nous réuffiffons à chaffer les François? Ce peu de mots, prononcés avec un air de myftère & d'inquiétude, rappella promptement à tous les efprits leur premier fyftème, qui étoit de tenir la balance égale entre les deux peuples étrangers, pour affurer l'indépendance de la nation Iroquoife. Auffi-tôt il fut réfolu d'abandonner un parti qu'on avoit pris témérairement contre l'intérêt public: mais comme il paroiffoit honteux de s'en détacher ouvertement,

on crut pouvoir ſuppléer à une défection manifeſte, par une trahiſon ſecrète. Les ſauvages ſans loix, les vertueux Spartiates, les religieux Hébreux, les Grecs & les Romains, éclairés & belliqueux; tous les peuples brutes ou policés, ont toujours compoſé ce qu'on appelle le droit des gens, de la ruſe & de la force.

On s'étoit arrêté ſur le bord d'une petite rivière, où l'on attendoit les munitions & l'artillerie. L'Iroquois, qui paſſoit à la chaſſe tout le loiſir que lui laiſſoit la guerre, imagina de jetter dans la rivière, un peu au-deſſus du camp, toutes les peaux des animaux qu'il écorchoit. Les eaux en furent bientôt infectées. Les Anglois, qui ne ſe défioient pas d'une ſemblable perfidie, continuèrent malheureuſement à puiſer dans cette ſource empeſtée. Il en périt ſubitement un ſi grand nombre, qu'on fut obligé de renoncer à la ſuite des opérations militaires.

Un danger plus grand encore menaça la colonie Françoiſe. Une flotte nombreuſe, deſtinée contre Quebec, & qui portoit cinq ou ſix mille hommes de débarquement, entra l'année ſuivante dans le fleuve Saint-Laurent. Elle paroiſſoit ſûre de vaincre, ſi elle fût arrivée au terme de ſa deſtination. Mais la préſomption de ſon amiral, & le courroux des élémens, la firent périr dans la route. Ainſi le Canada, tout-à-la-fois délivré de ſes inquiétudes, & du côté de la terre & du côté de la mer, eut la gloire de s'être maintenu ſans ſecours & ſans perte, contre la force & la politique des Anglois.

XII. La France eſt réduite à céder une partie des provinces qui étoient unies au Canada.

Cependant la France, qui, pendant quarante ans, avoit ſoutenu ſeule tous les efforts de l'Europe conjurée, vaincu ou repouſſé toutes les nations réunies, fait avec ſes propres ſujets ſous Louis XIV, ce que Charles-Quint n'avoit pu faire avec les troupes innombrables de ſes divers royaumes; la France, qui avoit produit dans ſon ſein aſſez de grands hommes pour immortaliſer vingt règnes, & ſous un ſeul règne, tout ce qui peut élever la grandeur de vingt peuples; la France alloit couronner tant de gloire & de ſuccès, en plaçant une branche de ſa maiſon royale ſur le trône des Eſpagnes. Elle avoit alors,

& moins d'ennemis & plus d'alliés, qu'elle n'en avoit eus dans le tems de ſes plus éclatantes proſpérités. Tout lui promettoit des avantages faciles, une ſupériorité prompte & déciſive.

Ce ne fut pas la fortune, mais la nature même qui changea ſes deſtinées. Fière & vigoureuſe ſous un roi, brillant de toutes les graces & de la force de la jeuneſſe, après s'être élevée avec lui par tous les degrés de la gloire & de la grandeur, elle deſcendit & déclina comme lui par tous les périodes de la décadence attachée à l'humanité. L'eſprit de bigoterie, qui étoit entré à la cour avec une prude ambitieuſe, décida du choix des miniſtres, des généraux, des adminiſtrateurs ; & ce choix fut toujours aveugle & malheureux. Les rois qui, comme les autres hommes, s'attachent au ciel quand la terre va leur manquer, ſemblent chercher dans leur vieilleſſe une nouvelle eſpèce de flatteurs qui les bercent d'eſpérances, au moment où toutes les réalités leur échappent. C'eſt alors que l'hypocriſie, toujours prête à ſurprendre les deux enfances de la vie humaine, réveille dans l'ame des princes les idées qu'elle y avoit ſemées ; & ſous prétexte de les conduire au ſeul bonheur qui peut leur reſter, elle gouverne toutes leurs volontés. Mais comme ce dernier âge eſt un état de foibleſſe, ainſi que le premier, une variation continuelle règne dans le gouvernement. La brigue a plus d'ardeur & de pouvoir que jamais ; l'intrigue eſpère davantage, & le mérite obtient moins ; les talens ſe retirent, & les ſollicitations de toute eſpèce s'avancent ; les places tombent au haſard, ſur des hommes qui, tous également incapables de les remplir, ont la préſomption de s'en croire dignes ; fondant l'eſtime d'eux-mêmes ſur le mépris qu'ils ont pour les autres. La nation dès-lors perd ſa force avec ſa confiance ; & tout va comme tout eſt mené, ſans deſſein, ſans vigueur, ſans intelligence.

Tirer un peuple de l'état de barbarie, le ſoutenir dans ſa ſplendeur, l'arrêter ſur le penchant de ſa chûte, ſont trois opérations difficiles : mais la dernière l'eſt davantage. On ſort de la barbarie, par des élans intermittens ; on ſe ſoutient au

fommet de la profpérité, par les forces qu'on a acquifes; on décline par un affaiffement général auquel on s'eft acheminé, par des fymptômes imperceptibles. Il faut aux nations barbares de longs règnes; il faut des règnes courts aux nations heureufes. La longue imbécilité d'un monarque caduc, prépare à fon fucceffeur des maux prefque impoffibles à réparer.

Telle fut la fin du règne de Louis XIV. Après une fuite de défaites & d'humiliations, il fut trop heureux d'acheter la paix par des facrifices, qui marquoient fon abaiffement. Mais il fembla les dérober aux yeux de fon peuple, en les faifant fur-tout au-delà des mers. On peut juger combien il en dut coûter à fa fierté, de céder aux Anglois la baie d'Hudfon, Terre-Neuve & l'Acadie, trois poffeffions qui formoient, avec le Canada, l'immenfe pays, connu fous le nom glorieux de Nouvelle-France. On verra dans le livre fuivant comment cette puiffance, accoutumée à des conquêtes, tâcha de réparer fes pertes.

Fin du quinzième Livre.

HISTOIRE

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ETABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE SEIZIEME.

Un nouvel ordre de chofes s'établit dans les colonies Françoifes de l'Amérique Septentrionale. A quoi aboutiffent ces nouvelles combinaifons ?

LA guerre pour la fucceffion d'Efpagne avoit embrâfé les quatre parties du monde, où l'Europe a répandu depuis deux fiècles l'inquiétude qui la tourmente. On ébranloit tous les trônes, pour en difputer un feul, qui, fous Charles-Quint, les avoit fait tous trembler. Une maifon, fouveraine de cinq ou fix états, avoit donné à la nation Efpagnole cette grandeur coloffale qui devoit enchanter fon imagination. Une maifon plus puiffante encore, parce qu'avec un corps moins grand, elle avoit

plus de bras, ambitionnoit de commander cette nation ſuperbe. Les noms d'Autriche & de Bourbon, rivaux depuis deux cens ans, faiſoient les derniers efforts pour s'aſſurer une ſupériorité qui ne dût plus être incertaine & balancée entre eux. Il s'agiſſoit de ſavoir lequel ſe glorifieroit de plus de couronnes. L'Europe partagée entre deux maiſons dont les prétentions avoient quelque fondement, vouloit bien qu'elles puſſent étendre leurs branches, mais non que pluſieurs ſceptres fuſſent réunis, comme autrefois, dans une ſeule main. Tout s'arma pour diſperſer ou ſéparer un vaſte héritage ; & l'on réſolut de le mettre en pièces, plutôt que de l'attacher à une puiſſance qui, avec ce nouveau poids, dût infailliblement détruire l'équilibre de toutes les autres. Une guerre qui fut longue, parce qu'elle étoit ſoutenue de tous côtés par de grandes forces & de grands talens, par des peuples belliqueux & des généraux ſoldats, déſola tous les pays qu'elle devoit ſecourir, ruina les nations même qui n'y avoient aucun intérêt. La victoire devoit faire la loi : mais ſon inconſtance ne ceſſoit d'irriter le feu de la diſcorde. Les mêmes drapeaux proſpéroient dans un pays, & ſuccomboient dans l'autre. Le parti qui triomphoit ſur mer étoit défait ſur terre. On apprenoit en même tems, & la perte d'une flotte, & le gain d'une bataille. La fortune erroit d'un camp à l'autre, pour les dévorer tous. Enfin, après que les états eurent été épuiſés d'or & de ſang ; après douze ans de calamités & de dépenſes, les peuples qui s'étoient éclairés par leurs malheurs & affoiblis par leurs efforts, s'empreſſèrent à réparer leurs pertes. On chercha dans le Nouveau-Monde les moyens de repeupler & de rétablir l'ancien. La France tourna ſes premiers regards vers l'Amérique Septentrionale, où ſembloit l'appeller la conformité du ſol & du climat ; & ce fut l'iſle du cap Breton qui fixa d'abord ſon attention.

I.
Pour réparer ſes pertes, la France peuple, fortifie l'Iſle-Royale, & y établit de grandes pêcheries.

Les Anglois regardoient cette poſſeſſion comme l'équivalent de tout ce que les François avoient perdu par le traité d'Utrecht. Auſſi s'oppoſoient-ils avec acharnement à ce qu'il fût permis à un ennemi, avec lequel ils étoient mal reconciliés, de peupler cette iſle & de la fortifier. Ils ne voyoient que ce moyen, pour

l'exclure de la pêche de la morue, & pour rendre l'entrée du Canada difficile à ses navigateurs. La modération de la reine Anne, ou peut-être la corruption de ses ministres, sauva cette nouvelle humiliation à la France. Cette puissance fut autorisée à faire, au cap Breton, tous les arrangemens qui lui conviendroient.

L'isle située entre les quarante-cinq & les quarante-sept degrés de latitude nord, est à l'entrée du golfe Saint-Laurent. Terre-Neuve, à son orient, sur la même embouchure, n'en est éloignée que de quinze ou seize lieues; l'Acadie, à son couchant, n'en est séparée que par un détroit de trois ou quatre lieues. Ainsi placée entre les domaines cédés à ses ennemis, elle menaçoit leurs possessions, en protégeant celles de ses maîtres. Sa longueur est d'environ trente-six lieues, & sa plus grande largeur de vingt-deux. Elle est hérissée dans toute sa circonférence, de petits rochers séparés par les vagues, au-dessus desquelles plusieurs élèvent leur sommet. Tous ses ports sont ouverts à l'orient, en tournant au sud. On ne trouve sur le reste de son enceinte, que quelques mouillages pour de petits bâtimens, dans des anses ou entre des islets. A l'exception des lieux montueux, la surface du pays a peu de solidité. Ce n'est par-tout qu'une mousse légère & de l'eau. La grande humidité du terrein s'exhale en brouillards, sans rendre l'air mal-sain. Du reste, le climat est très-froid; ce qui doit provenir, soit de la prodigieuse quantité de lacs long-tems glacés, qui couvrent plus de la moitié de l'isle, soit des forêts qui la rendent inaccessible aux rayons du soleil, d'ailleurs affoiblis par des nuages continuels.

Quoique le cap Breton attirât depuis long-tems quelques pêcheurs qui y venoient tous les étés, il n'en avoit jamais fixé vingt ou trente. Les François, qui en prirent possession au mois d'août 1713, furent proprement ses premiers habitans. Ils changèrent son nom en celui de l'Isle-Royale, & jettèrent les yeux sur le fort Dauphin, pour y former leur principal établissement. Ce havre présentoit un circuit de deux lieues. Les vaisseaux qui venoient jusqu'aux bords, y sentoient à peine les vents. Les bois

de chêne, néceſſaires pour bâtir, pour fortifier une grande ville, ſe trouvoient fort près. La terre y paroiſſoit moins ſtérile qu'ailleurs, & la pêche y étoit plus abondante. On pouvoit à peu de frais rendre ce port imprenable; mais la difficulté d'y arriver, qui d'abord avoit moins frappé que ſes avantages, le fit abandonner, même après des travaux aſſez conſidérables. Les vues ſe tournèrent vers Louisbourg, dont l'abord étoit plus facile; & la commodité fut préférée à la ſûreté.

Le port de Louisbourg, ſitué ſur la côte orientale de l'iſle, a pour le moins une lieue de profondeur, & plus d'un quart de lieue de largeur dans l'endroit où il eſt le plus étroit. Le fond en eſt bon. On y trouve ordinairement depuis ſix juſqu'à dix braſſes d'eau; & il eſt aiſé d'y louvoyer, ſoit pour entrer ſoit pour ſortir, même dans les mauvais tems. Il renferme un petit golfe très-commode pour le radoub des vaiſſeaux de toute grandeur, qu'on peut même y faire hiverner avec quelques précautions. Le ſeul inconvénient de ce havre excellent, eſt de ſe trouver fermé par les glaces dès le mois de novembre, & de ne s'ouvrir qu'en mai & ſouvent en juin. Son entrée, naturellement fort reſſerrée, eſt encore gardée par l'iſle aux Chèvres, dont l'artillerie, battant à fleur d'eau, couleroit immanquablement à fond tous les bâtimens grands ou petits qui voudroient y forcer le paſſage. Deux batteries, l'une de trente-ſix, & l'autre de douze pièces de canon de vingt-quatre livres de balle, placées vis-à-vis ſur les côtes oppoſées, fortifient & croiſent ce feu terrible.

La ville édifiée ſur une langue de terre qui s'avance dans la mer, eſt de figure oblongue. Elle a environ une demi-lieue de tour; ſes rues ſont larges & régulières. On n'y voit guère que des maiſons de bois. Celles qui ſont de pierre, ont été bâties aux dépens du gouvernement, & ſont deſtinées à loger les troupes. On y a conſtruit des calles: ce ſont des ponts, qui, avançant conſidérablement dans le port, ſont très-commodes pour charger ou pour décharger les navires.

Ce ne fut qu'en 1720 qu'on commença à fortifier Louisbourg. Cette entrepriſe fut exécutée ſur de très-bons plans, avec tous

les ouvrages qui rendent une place respectable. On laissa seulement sans rempart un espace d'environ cent toises du côté de la mer; parce qu'on le jugea suffisamment defendu par sa situation. On se contenta de le fermer d'un simple batardeau. La mer y étoit si basse, qu'elle formoit une espèce de lagune inaccessible par ses écueils à toute sorte de bâtimens. Le feu des bastions collatéraux achevoit de mettre cette estacade à couvert d'une descente.

La nécessité de transporter d'Europe les pierres & beaucoup de matériaux nécessaires pour ces grandes constructions, retarda quelquefois les travaux, mais ne les fit pas abandonner. On y dépensa trente millions. On ne crut pas que ce fût trop pour soutenir les pêcheries, pour assurer la communication de la France avec le Canada, pour ouvrir un asyle en tems de guerre, aux vaisseaux qui viendroient des isles méridionales. La nature & la politique vouloient que les richesses du midi fussent gardées par les forces du nord.

L'an 1714 vit arriver dans l'isle les pêcheurs François, fixés jusqu'alors à Terre-Neuve. On espéra que leur nombre seroit bientôt grossi par les Acadiens, auxquels les traités avoient assuré le droit de s'expatrier, d'emporter leurs effets mobiliers, de vendre même leurs habitations. Cette attente fut trompée. Les Acadiens aimèrent mieux garder leurs possessions sous la domination de l'Angleterre, que de les sacrifier, pour des avantages équivoques, à leur attachement pour la France. La place qu'ils refusèrent d'occuper, fut successivement remplie par quelques malheureux, qui arrivoient de tems en tems d'Europe; & la population fixe de la colonie, s'éleva peu-à-peu au nombre de quatre mille ames. Elle étoit répartie à Louisbourg, au fort Dauphin, au port Toulouse, à Nericka, sur toutes les côtes où l'on avoit trouvé des grèves pour sécher la morue.

L'agriculture n'occupa jamais les habitans de l'isle. La terre s'y refuse. Les grains qu'on a tenté d'y semer à plusieurs reprises, le plus souvent n'ont pu mûrir. Lors même qu'ils ont paru méri[illegible]oltés, ils avoient trop dégénéré, pour servir de

femence à la moiffon fuivante. On ne s'eft opiniâtré qu'à faire croître quelques herbes potagères, dont le goût étoit affez bon, mais qui demandoient qu'on en renouvellât tous les ans la graine. Le vice & la rareté des pâturages ont également empêché les troupeaux de fe multiplier. La terre fembloit n'appeller à l'ifle-Royale que des pêcheurs & des foldats.

Quoique la colonie fût toute couverte de forêts, lorfqu'elle reçut des habitans, le bois n'y a guère été un objet de commerce. Ce n'eft pas qu'on n'y ait trouvé beaucoup d'arbres tendres qui étoient propres au chauffage, plufieurs même qui pouvoient fervir pour la charpente : mais le chêne y a toujours été fort rare, & le fapin n'a jamais donné beaucoup de réfine.

La traite des pelleteries étoit un objet affez peu important. Elle fe réduifoit à un petit nombre de peaux de loup-cerviers, d'orignaux, de rats mufqués, de chats fauvages, d'ours, de loutres, & de renards rouges ou argentés. Une partie étoit fournie par une peuplade fauvage de Mikmaks, qui s'étoit établie dans l'ifle avec les François, & qui n'eut jamais plus de foixante hommes en état de porter les armes. Le refte venoit de Saint-Jean, ou du continent voifin.

Il eût été poffible de tirer un meilleur parti des mines de charbon de terre, très-communes dans la colonie. Elles ont l'avantage d'être horizontale, de n'avoir jamais plus de fix ou huit pieds de profondeur, & de pouvoir être exploitées fans qu'on foit réduit à creufer la terre ou à détourner les eaux. Quoique la Nouvelle-Angleterre en eût tiré une quantité prodigieufe depuis 1745 jufqu'en 1947, ces mines auroient été peut-être abandonnées, fi les bâtimens expédiés pour les ifles Françoifes n'avoient eu befoin de left.

Toute l'activité de la colonie, fe tourna conftamment vers la pêche de la morue feche. Les habitans, moins aifés, y employoient annuellement deux cens chaloupes, & les plus riches, cinquante à foixante bateaux ou goelettes de trente à cinquante tonneaux. Les chaloupes ne s'éloignoient jamais au-delà de quatre ou cinq lieues de la côte, & revenoient tous les foirs

porter leur poisson, qui, préparé sur le champ, avoit toujours le degré de perfection dont il étoit susceptible. Les bâtimens plus considérables alloient faire leur pêche plus loin, gardoient plusieurs jours leur morue; & comme elle prenoit souvent trop de sel, elle en étoit moins recherchée. Mais ils étoient dédommagés de cet inconvénient, par l'avantage de suivre leur proie, à mesure que le défaut de nourriture lui faisoit abandonner l'Isle-Royale; & par la facilité de porter eux-mêmes, durant l'automne, le produit de leurs travaux aux isles Méridionales, ou même en France.

Indépendamment des pêcheurs fixés dans l'isle, il en arrivoit tous les ans de France, qui séchoient leur morue, soit dans des habitations où ils s'arrangeoient avec les propriétaires, soit sur les grèves, dont l'usage leur étoit toujours réservé.

La métropole envoyoit aussi réguliérement des bâtimens chargés de vivres, de boissons, de vêtemens, de meubles, de toutes les choses qui étoient nécessaires aux habitans de la colonie. Les plus grands de ces navires, se bornant au commerce, reprenoient la route d'Europe, aussi-tôt qu'ils avoient échangé leurs marchandises contre la morue. Ceux de cinquante à cent tonneaux, après avoir débarqué leur petite cargaison, alloient faire la pêche eux-mêmes; & ne repartoient pas qu'elle ne fût finie.

L'Isle-Royale n'envoyoit pas toute sa pêche en Europe. Une partie passoit aux isles Françoises du Midi, sur vingt ou vingt-cinq bâtimens qui portoient depuis soixante-dix jusqu'à cent quarante tonneaux. Outre la morue, qui devoit former au moins la moitié de la cargaison, on exportoit de cette colonie aux autres, des madriers, des planches, du merrain, du saumon & du maquereau salés, de l'huile de poisson, du charbon de terre. Tous ces envois étoient payés avec du sucre & du café, mais plus encore avec des sirops & du taffia.

L'Isle-Royale ne pouvoit consommer tous ces retours. Le Canada n'emportoit que très-peu de leur superflu. Il étoit enlevé, pour la plus grande partie, par les colons de la Nouvelle-Angle-

terre, qui donnoient des fruits, des légumes, des bois, des briques, des beſtiaux. Ce commerce d'échange leur étoit permis. Ils y ajoutoient en fraude des farines, & même une aſſez grande quantité de morue.

Malgré cette circulation, qui ſe faiſoit toute entière à Louisbourg, la plupart des colons languiſſoient dans une miſère affreuſe. Ce mal tiroit ſa ſource de la dépendance où leur état de pauvreté les avoit jettés en arrivant dans l'iſle. Dans l'impuiſſance de ſe pourvoir d'uſtenſiles & des premiers moyens de pêche, ils les avoient empruntés à un intérêt exceſſif. Ceux même qui n'avoient pas eu beſoin de ces avances, ne tardèrent pas à ſubir la dure loi des emprunts. La cherté du ſel & des vivres, les pêches malheureuſes les y réduiſirent en peu de tems. Des ſecours qu'il falloit payer vingt ou vingt-cinq pour cent par année, les ruinèrent ſans reſſource.

Telle eſt à chaque inſtant la poſition relative de l'indigent, qui ſollicite des ſecours, & du citoyen opulent, qui ne les accorde qu'à des conditions ſi dures, qu'elles deviennent en peu de tems fatales à l'emprunteur & au créancier; à l'emprunteur, à qui l'emploi du ſecours ne peut autant rendre qu'il lui a coûté; au créancier, qui finit par n'être plus payé d'un débiteur, que ſon uſure ne tarde pas à rendre inſolvable. Il eſt difficile de trouver un remède à cet inconvénient: car enfin, il faut que le prêteur ait ſes ſûretés, & que l'intérêt de la ſomme prêtée ſoit d'autant plus grand que les ſûretés ſont moindres.

Il y a de part & d'autre un vice de calcul, qu'un peu de juſtice & de bienfaiſance de la part du prêteur pourroit réparer. Il faudroit que celui-ci ſe dît à lui-même. Ce malheureux qui s'adreſſe à moi eſt intelligent, laborieux, économe. Je veux lui tendre la main pour le tirer de la miſère. Voyons ce que ſon induſtrie la plus avantageuſe lui rendra, & ne lui prêtons point; ou ſi nous nous déterminons à lui prêter, que l'intérêt que nous exigerons de la ſomme prêtée, ſoit au-deſſous du produit de ſon travail. S'il y avoit égalité entre l'intérêt & le produit, mon débiteur reſteroit conſtamment dans la miſère,

&

& le moindre accident inattendu emmeneroit sa faillite & la perte de mon capital. Au contraire, si le produit excède l'interêt, la fortune de mon débiteur s'accroît d'année en année ; & avec elle la sûreté du fonds que je lui aurai confié. Mais malheureusement l'avidité ne raisonne pas comme la prudence & l'humanité. Il n'y a presque point de pactes & de baux, entre le riche & le pauvre, auxquels ces principes ne soient applicables. Voulez-vous être payé de votre fermier, dans les bonnes & les mauvaises années, n'en exigez pas à la rigueur tout ce que votre terre peut rendre ; sans quoi, si le feu prend à vos granges, c'est à vos dépens qu'elles seront incendiées. Si vous voulez prospérer seul, la prospérité vous échappera souvent. Il est rare que votre bien puisse se séparer absolument du bien d'un autre. Vous serez la dupe de celui qui s'engage à plus qu'il ne peut, s'il le sait ; il sera la vôtre, s'il l'ignore ; & l'homme qui réunit la prudence à l'honnêteté, ne veut ni duper ni être dupe.

II. Etablissement des François dans l'isle de Saint-Jean. But de cette entreprise.

Toutes les parties de la Nouvelle-France n'étoient pas prédestinées, dès leur origine, au même état de langueur. Plus heureuse que l'Isle-Royale, l'isle de Saint-Jean traita mieux ses habitans. Plus avancé dans le golfe Saint-Laurent, elle a vingt-deux lieues de long, mais n'en a guère qu'une dans sa plus grande largeur. Sa courbure naturelle, qui se termine en pointe aux deux extrémités, lui donne la figure d'un croissant. Quoique la propriété n'en eût jamais été disputée à la France, cette couronne sembloit l'avoir dédaignée avant la pacification d'Utrecht. La perte de l'Acadie & de Terre-Neuve, lui ouvrit les yeux sur ce foible reste ; & le gouvernement voulut savoir ce qu'on pourroit en faire.

On trouva que l'hiver y étoit long, le froid excessif, la neige abondante, la quantité d'insectes prodigieuse : mais qu'une côte saine, un port excellent, & des havres commodes, rachetoient ces désagrémens. On y vit un pays uni, que la nature avoit enrichi & coupé de prairies abondantes, par une infinité de petites sources qui le traversoient ; un sol extrêmement varié, ouvert à la culture de toutes les espèces de grains ; du gibier

& des bêtes fauves ſans nombre ; un grand abord des meilleures ſortes de poiſſon ; une population de ſauvages plus conſidérable que dans les autres iſles. Ce dernier fait confirmoit ſeul tant d'avantages.

Le bruit qui s'en répandit en France, y fit naître, en 1619, une compagnie qui forma le double projet de défricher une iſle ſi productive, & d'y établir une grande pêche de morue. Malheureuſement, l'intérêt qui avoit uni les aſſociés les diviſa, avant même qu'ils euſſent mis la main à l'exécution de leur entrepriſe. Saint-Jean étoit retombé dans l'oubli, lorſque les Acadiens commencèrent à paſſer dans cette iſle en 1749. Avec le tems, ils ils s'y réunirent juſqu'au nombre de trois mille cent cinquante-quatre. Comme ils étoient la plupart cultivateurs, & ſur-tout habitués à élever des troupeaux, le gouvernement crut devoir les fixer à ce genre d'occupation. Ainſi, la pêche de la morue ne fut permiſe qu'à ceux qui s'établirent à la Tracadie & à Saint-Pierre.

Borner l'induſtrie par des prohibitions ou des privilèges excluſifs, c'eſt nuire tout-à-la-fois au travail que l'on permet, & à celui que l'on défend. Quoique l'iſle de Saint-Jean n'offre pas aſſez de grèves pour ſécher la grande quantité de poiſſon qui ſe porte ſur ſes côtes, & que ce poiſſon ſoit trop gros pour être aiſement ſéché, une puiſſance, dont les pêcheries ne ſuffiſoient pas à la conſommation de ſes nombreux ſujets, devoit encourager ce genre d'exploitation. Si elle avoit moins de ſécheries que de pêche, on pouvoit préparer de la morue verte, qui auroit fait ſeule une excellente branche de commerce.

En bornant les colons de Saint-Jean à l'agriculture, on les privoit de toute reſſource dans les années, trop fréquentes, où la moiſſon étoit dévorée ſur pied par les mulots & les ſauterelles. On réduiſoit à rien les échanges que la métropole pouvoit & devoit faire avec ſa colonie. Enfin on arrêtoit la culture même qu'on vouloit favoriſer, par l'impoſſibilité où l'on mettoit les habitans d'acquérir les moyens de l'étendre.

L'iſle ne recevoit annuellement d'Europe, qu'un ou deux

petits bâtimens qui abordoient au port la Joie. C'eſt Louisbourg qui fourniſſoit à ſes beſoins. Elle les payoit avec ſon froment, ſon orge, ſon avoine, ſes légumes, ſes bœufs & ſes moutons. Un détachement de cinquante hommes veilloit à ſa police, plutôt qu'à ſa ſûreté. Celui qui étoit à leur tête dépendoit de l'Iſle-Royale, qui relevoit elle-même du gouverneur du Canada. Cet adminiſtrateur commandoit au loin ſur un vaſte continent, dont la Louiſiane formoit la portion la plus intéreſſante.

III. Découverte du Miſſiſſipi par les François.

Cette grande & belle contrée, que les Eſpagnols comprenoient autrefois dans la Floride, reſta long-tems inconnue aux habitans du Canada. Ce ne fut qu'en 1660 qu'ils en ſoupçonnèrent l'exiſtence. Avertis, à cette époque, par les ſauvages qu'il y avoit à l'Occident de la colonie un grand fleuve, qui ne couloit ni à l'Eſt, ni au Nord, ils en conclurent qu'il devoit ſe rendre au golfe du Mexique, s'il couloit au Sud, ou dans l'Océan Pacifique, s'il ſe déchargeoit à l'Oueſt. Le ſoin d'éclaircir ces faits importans, fut confié, en 1673, à Joliet, habitant de Quebec, homme très-intelligent, & au jéſuite Marquette, dont les mœurs douces & compatiſſantes, étoient généralement chéries.

Auſſi-tôt, ces deux hommes, également déſintéreſſés, également actifs, également paſſionnés pour leur patrie, partent enſemble du lac Michigan, entrent dans la rivière des Renards, qui s'y décharge, & la remontent juſque vers ſa ſource, malgré les courans, qui en rendent la navigation difficile. Après quelques jours de marche, ils ſe rembarquent ſur le Ouiſconſing, & navigant toujours à l'Oueſt, ils ſe trouvent ſur le Miſſiſſipi, qu'ils deſcendent juſqu'aux Akanſas, vers les trente-trois degrés de latitude. Leur zèle les pouſſoit plus loin : mais ils manquoient de ſubſiſtances ; mais ils ſe trouvoient dans des régions inconnues ; mais ils n'avoient que trois ou quatre hommes avec eux ; mais l'objet de leur voyage étoit rempli, puiſqu'ils avoient découvert le fleuve qu'on cherchoit, & qu'ils étoient aſſurés de ſa direction. Ces conſidérations les déterminèrent à reprendre la route du Canada à travers le pays des Illinois, peuple aſſez

nombreux & très-disposé à s'allier avec leur nation. Sans rien cacher, sans rien exagérer, ils communiquèrent au chef de la colonie les lumières qu'ils avoient acquises.

La Nouvelle-France comptoit alors au nombre de ses habitans, un Normand nommé Lasale, possédé de la double passion de faire une grande fortune, & de parvenir à une réputation brillante. Ce personnage avoit acquis dans la société des jésuites, où il avoit passé sa jeunesse, l'activité, l'enthousiasme, le courage d'esprit & de cœur, que ce corps célèbre savoit si bien inspirer aux ames ardentes, dont il aimoit à se recruter. Lasale, prêt à saisir toutes les occasions de se signaler, impatient de les faire naître, audacieux & entreprenant, voit enfin dans la découverte qui vient d'être faite, une vaste carrière ouverte à son ambition & à son génie. De concert avec Frontenac, gouverneur du Canada, il s'embarque pour l'Europe, se présente à la cour de Versailles, s'y fait écouter, presque admirer dans un tems où la passion des grandes choses échauffoit à la fois le monarque & la nation. Il en revient comblé de faveurs & avec l'ordre d'achever ce qu'on avoit si heureusement commencé.

C'étoit un beau projet. Pour en rendre l'exécution utile & solide, il falloit, par des forts placés de distance en distance, s'assurer des contrées qui séparoient le Mississipi des établissemens François; il falloit gagner l'affection des peuplades errantes ou sédentaires, dans ce vaste espace. Ces opérations, lentes de leur nature, furent encore retardées par des accidens inattendus, par la malveillance des Iroquois, par les émeutes répétées des soldats, que le despotisme & l'inquiétude de leur chef aigrissoient continuellement. Aussi Lasale, qui avoit commencé ses préparatifs au mois de septembre 1678, ne put-il naviguer que le 2 février 1682 sur le grand fleuve, qui fixoit ses vœux & ses espérances. Le 9 avril, il en reconnut l'embouchure, qui, comme on l'avoit prévu, se trouva dans le golfe du Mexique; & il étoit de retour à Quebec, au printemps de l'année suivante.

Il part auſſi-tôt pour aller propoſer en France la découverte du Miſſiſſipi par mer, & l'établiſſement d'une grande Colonie ſur les fertiles rives qu'arroſe ce fleuve. La cour ſe rend à ſon éloquence ou à ſes raiſons. On lui donne quatre petits bâtimens avec leſquels il vogue vers le golfe du Mexique. Pour avoir trop pris à l'oueſt, la petite flotte manque ſon terme, & ſe trouve au mois de février 1685 dans la baie Saint-Bernard, à cent lieues de l'embouchure où l'on s'étoit propoſé d'entrer. La haine irréconciliable qui s'eſt formée entre le chef de l'entrepriſe & Beaujeu, commandant des vaiſſeaux, rend cette erreur infiniment plus funeſte qu'elle ne devoit l'être. Impatiens de ſe ſéparer, ces deux hommes altiers ſe décident à tout débarquer ſur la côte même où le haſard les a conduits. Après cette opération déſeſpérée, les navires s'éloignent ; & il ne reſte ſur ces plages inconnues que cent ſoixante-dix hommes, la plupart très-corrompus, & tous mécontens avec raiſon de leur ſituation. Ils n'ont que peu d'outils, peu de vivres, peu de munitions. Le reſte de ce qui devoit ſervir à la fondation du nouvel état, a été englouti dans les flots par la perfidie ou la mal-adreſſe des officiers de mer, chargés de le mettre à terre.

Cependant l'ame fiere & inébranlable de Laſale n'eſt pas abattue par ces revers. Soupçonnant que les rivieres qui ſe déchargent dans la baie où l'on eſt entré peuvent être des branches du Miſſiſſipi, il emploie pluſieurs mois à éclaircir ſes doutes. Déſabuſé de ces eſpérances, il perd ſa miſſion de vue. Au lieu de chercher parmi les ſauvages des guides qui le conduiroient à ſa deſtination, il veut pénétrer dans l'intérieur des terres, & prendre connoiſſance des fabuleuſes mines de Sainte-Barbe. Cette idée folle l'occupoit uniquement, lorſqu'au commencement de 1687 il eſt maſſacré par quelques uns de ſes compagnons, irrités de ſes hauteurs & de ſes violences.

La mort du chef diſperſe la troupe. Les ſcélérats qui l'ont aſſaſſiné périſſent par les mains les uns des autres. Pluſieurs s'incorporent aux tribus Indiennes. La faim & les fatigues en conſument un aſſez grand nombre. Les Eſpagnols voiſins chargent de fers quelques-uns de ces aventuriers qui finiſſent leurs jours dans les

mines. Les ſauvages ſurprennent le fort qu'on avoit conſtruit, & immolent à leur rage ce qui s'y trouve. Il n'échappe à tant de déſaſtres que ſept hommes qui, ayant erré juſqu'au Miſſiſſipi, ſe rendent au Canada par les Illinois. Ces malheurs font oublier en France une région encore peu connue.

D'Iberville, gentilhomme Canadien, qui avoit fait à la baie d'Hudſon, en Acadie & à Terre-Neuve des coups de main très-hardis & non moins heureux, réveille, en 1697, l'attention du miniſtère. On le fait partir de Rochefort, avec deux vaiſſeaux. Il découvre le Miſſiſſipi, en 1699, le remonte juſqu'aux Natchez, & après s'être aſſuré par lui-même de tout ce qu'on avoit publié d'avantageux, il conſtruit à ſon embouchure un petit fort qui ne ſubſiſte que quatre ou cinq ans. Cependant il va établir ailleurs ſa colonie.

IV. Les François s'établiſſent dans le pays arroſé par le Miſſiſſipi, & l'appellent Louiſiane.

Entre le fleuve & Penſacole que les Eſpagnols venoient d'élever dans la Floride, eſt une côte d'environ quarante lieues d'étendue, où aucun bâtiment ne peut aborder. Le ſol en eſt ſablonneux & le climat brûlant. On n'y voit que quelques cèdres, quelques pins épars. Dans ce grand eſpace eſt un canton nommé Biloxi. Cette poſition, la plus triſte, la plus ſtérile de ces contrées eſt celle qu'on choiſit pour fixer le petit nombre d'hommes qu'Iberville avoit amenés ſous l'appât des plus grandes eſpérances.

Deux ans après arrive une nouvelle peuplade. On retire la première des ſables arides où elle avoit été jettée, & toutes deux ſont réunies ſur les bords de la Maubile. Cette rivière n'eſt navigable que pour des pirogues; les terres qu'elle arroſe ne ſont pas fertiles. C'étoient des motifs ſuffiſans pour abandonner l'idée d'un pareil établiſſement. Il n'en fut pas ainſi. On décida que ces déſavantages ſeroient compenſés par la facilité des communications avec les ſauvages voiſins, avec les Eſpagnols, avec les iſles Françoiſes & avec l'Europe. Le port, qui devoit former ces liaiſons, ne tenoit pas au continent. Un haſard heureux ou malheureux l'avoit placé à quelques lieues de la côte, dans une iſle déſerte, ingrate & ſauvage, qu'on décora du grand nom d'iſle Dauphine.

Une colonie, fondée fur de fi mauvaifes bafes, ne pouvoit profpérer. La mort d'Iberville qui, en 1706, termina fa carrière devant la Havane, en fervant glorieufement fa patrie dans la marine, acheva d'éteindre le peu d'efpoir qui reftoit aux plus crédules. On voyoit la France trop occupée d'une guerre défaftreufe, pour en pouvoir attendre des fecours. Les habitans fe croyoient à la veille d'un abandon total; & ceux qui fe flattoient de pouvoir trouver ailleurs un afyle, s'empreffoient de l'aller chercher. Il ne reftoit que vingt-huit familles, plus miférables les unes que les autres, lorfqu'on vit avec furprife Crozat demander en 1712 & obtenir pour quinze ans le commerce exclufif de la Louifiane.

C'étoit un négociant célèbre, qui, par de vaftes entreprifes fagement combinées, avoit élevé l'édifice d'une fortune immenfe. Il n'avoit pas renoncé à augmenter fes richeffes, mais il vouloit que fes nouveaux projets contribuâffent à la profpérité de la monarchie. Une ambition fi noble tourna fes regards vers le Miffiffipi. Le foin d'en défricher le fol fertile ne l'occupa pas. Son but étoit d'ouvrir par terre & par mer des communications avec l'ancien & le nouveau Mexique, d'y verfer des marchandifes de toutes les efpèces, & d'en tirer le plus qu'il pourroit de métaux. La conceffion qu'il avoit defirée lui paroiffoit l'entrepôt naturel & néceffaire de fes vaftes opérations; & les démarches de fes agens furent dirigées fur ce plan magnifique. Mais diverfes tentatives, toutes infructueufes, l'ayant défabufé de fes efpérances, il fe dégoûta de fon privilège & le remit, en 1717, à une compagnie dont le fuccès étonna toutes les nations.

V.
La Louifiane a une grande célébrité au tems du fyftême imaginé par Law. Pourquoi.

Elle fut formée par Law, ce célèbre Ecoffois, fur lequel on n'eut pas, dans le tems, des idées bien arrêtées, & dont le nom paroît aujourd'hui placé entre la foule des fimples aventuriers & le petit nombre des grands hommes. L'occupation de ce génie hardi étoit, depuis fon enfance, de porter un œil curieux & réfléchi fur toutes les puiffances de l'Europe, d'en approfondir les refforts, d'en calculer les forces. L'état où l'ambition défordonnée de Louis XIV avoit plongé la France, fixa fingulièrement fes

regards. Ils s'arrêterent sur des ruines. Un empire qui, durant quarante ans, avoit causé tant de jalousie, tant d'inquiétude à tous ses voisins, ne montroit plus ni vigueur, ni vie. La nation étoit écrasée par les besoins du fisc, & le fisc par l'énormité de ses engagemens. En vain on avoit réduit la dette publique dans l'espoir de redonner du prix aux créances respectées. Cette banqueroute du gouvernement n'avoit produit que très-imparfaitement l'espèce de bien qu'on en attendoit. Les papiers royaux étoient encore infiniment au-dessous de leur valeur originaire.

Il falloit ouvrir un débouché aux effets pour prévenir leur discrédit total. La voie du remboursement étoit impraticable, puisque les intérêts pour les sommes dues absorboient presque entiérement les revenus du gouvernement. Law imagina un autre expédient. Au mois d'août 1717, il fit créer, sous le nom de compagnie d'Occident, une association dont les fonds devoient être faits avec des billets d'état. Ce papier étoit reçu pour sa valeur entière, quoiqu'il perdît cinquante pour cent dans le commerce. Aussi le capital, qui n'étoit que de cent millions, fut-il rempli dans peu de jours. Il est vrai qu'avec ces singuliers moyens on ne pouvoit pas fonder une puissante colonie dans la Louisiane, comme le privilège exclusif sembloit l'exiger : mais un espoir d'un autre genre soutenoit l'auteur de ces nouveautés.

Ponce de Léon n'eut pas plutôt abordé à la Floride, en 1512, qu'il se répandit dans l'Ancien & le Nouveau-Monde, que cette région étoit remplie de métaux. Ils ne furent découverts, ni par François de Cordoue, ni par Velasquez de Ayllon, ni par Philippe de Narvaez, ni par Ferdinand de Soto, quoique ces hommes entreprenans les eussent cherchés pendant trente ans avec des fatigues incroyables. L'Espagne avoit enfin renoncé à ses espérances ; elle n'avoit même laissé aucun monument de ses entreprises ; & cependant il étoit resté vaguement dans l'opinion des peuples que ces contrées renfermoient des trésors immenses. Personne ne désignoit le lieu précis où ces richesses pouvoient être : mais cette ignorance même servoit d'encouragement à l'exagération. Si l'enthousiasme se refroidissoit par intervalles, ce n'étoit

que

que pour occuper plus vivement les efprits quelque tems après. Cette difpofition générale à une crédulité avide pouvoit devenir un merveilleux inftrument dans des mains habiles.

Dans les tems malheureux, il en eft des efpérances du peuple comme de fes terreurs, comme de fes fureurs. Dans fes fureurs, en un clin-d'œil, les places font remplies d'une multitude qui s'agite, qui menace & qui hurle. Le citoyen fe barricade dans fa maifon. Le magiftrat tremble dans fon hôtel. Le fouverain s'inquiète dans fon palais. La nuit vient; le tumulte ceffe & la tranquillité renaît. Dans fes terreurs, en un clin-d'œil, la conf-ternation fe répand d'une ville dans une autre ville, & plonge dans l'abattement toute une nation. Dans fes efpérances, le fantôme du bonheur, non moins rapide, fe préfente par-tout. Par-tout il relève les efprits; & les bruyans tranfports de l'allégreffe fuccèdent au morne filence de l'infortune. La veille, tout étoit perdu; le jour fuivant, tout eft fauvé.

De toutes les paffions qui s'allument dans le cœur de l'homme, il n'y en a point dont l'ivreffe foit auffi violente que celle de l'or. On connoît le pays des belles femmes, & l'on n'eft point tenté d'y voyager. L'ambition fédentaire s'agite dans une enceinte affez étroite. La fureur des conquêtes eft la maladie d'un feul homme qui en entraîne une multitude d'autres à fa fuite. Mais fuppofez tous les peuples de la terre également policés; & l'avidité de l'or déplacera les habitans de l'un & l'autre hémif-phère. Partis des deux extrémités du diamètre de l'équateur, ils fe croiferont fur la route d'un pole à l'autre.

Law, auquel ce grand reffort étoit bien connu, perfuada aifément aux François, la plupart ruinés, que les mines de la Louy-fiane, dont on avoit fi long-tems parlé, étoient enfin trouvées; qu'elles étoient même plus abondantes que la renommée ne l'avoit publié. Pour donner plus de poids à cette fauffeté, déja trop accréditée, on fit partir les ouvriers deftinés à mettre en valeur une découverte fi précieufe, avec les troupes néceffaires pour les foutenir.

L'impreffion que fit ce ftratagême fur un peuple finguliére-

ment paſſionné pour les nouveautés, eſt inexprimable. Chacun s'agitoit pour acquérir le droit de puiſer dans cette ſource regardée comme inépuiſable. Le Miſſiſſipi devint un centre où tous les vœux, toutes les eſpérances, toutes les combinaiſons ſe réuniſſoient. Bientôt des hommes riches, puiſſans, & qui la plupart paſſoient pour éclairés, ne ſe contentèrent pas de participer au gain général du monopole, ils voulurent avoir des propriétés particulières dans une région qui paſſoit pour le meilleur pays du monde. Pour l'exploitation de ces domaines, il falloit des bras. La France, la Suiſſe & l'Allemagne fournirent avec abondance des cultivateurs qui, après avoir travaillé trois ans gratuitement pour celui qui auroit fait les frais de leur tranſplantation, devoient devenir citoyens, poſſéder eux-mêmes des terres, & les défricher.

Durant les accès de cette fièvre ardente, ou dans les années 1718 & 1719, on entaſſoit ſans ſoin & ſans choix dans des navires, tous ces malheureux. Ils n'étoient pas dépoſés à l'iſle Dauphine, dont des monceaux de ſable venoient de combler la rade. ils n'étoient pas jettés à la Maubile, à laquelle il ne reſtoit plus rien depuis qu'elle avoit perdu ſon port. C'étoit le Biloxi, cet affreux Biloxi, qui recevoit tous les nationaux, tous les étrangers qu'on avoit ſéduits. Ils y périſſoient par milliers, de faim, d'ennui & de chagrin. Pour les conſerver, il n'auroit fallu que les faire entrer dans le Miſſiſſipi, que les placer ſur les terreins qu'ils devoient mettre en valeur. Mais telle étoit l'impéritie ou la négligence de ceux qui dirigeoient l'entrepriſe, qu'ils ne firent jamais conſtruire les bateaux néceſſaires pour une opération ſi ſimple. Après même qu'on ſe fut aſſuré que les navires qui arrivoient d'Europe, pouvoient la plupart remonter le fleuve, le Biloxi continua à être le tombeau des triſtes victimes d'une impoſture politique. On ne transféra le quartier général de la colonie à la nouvelle Orléans qu'au bout de cinq ans, c'eſt-à-dire, lorſqu'il ne reſtoit preſqu'aucun des infortunés qui s'étoient ſi légérement expatriés.

Mais à cette époque trop tardive, le charme étoit rompu.

Les mines avoient disparu. Il ne restoit que la confusion d'avoir embrassé des chimères. La Louysiane éprouvoit le sort de ces hommes singuliers, dont on s'est fait d'abord une idée trop avantageuse, & qu'on punit de cette renommée en les rabaissant au-dessous de leur valeur réelle. On cherche par l'excès du blâme à persuader qu'on n'a pas donné dans l'erreur commune. Comment en effet imaginer qu'on s'acharnât à dire du mal de soi? Ce pays d'enchantement fut en exécration. Son nom devint un nom d'opprobre. Le Mississipi fut la terreur des hommes libres. On ne lui trouva plus de colons que dans les prisons, que dans les lieux de débauche. Ce fut un cloaque où aboutirent toutes les immondices du royaume.

Que pouvoit-on espérer d'un édifice élevé avec ces matériaux? Le vice ne peuple point, ne travaille point, ne se fixe point. Plusieurs des misérables qui avoient été transplantés dans ces climats sauvages allèrent étaler dans les établissemens Anglois ou Espagnols le dégoûtant spectacle de leur nudité. D'autres périrent très-rapidement du poison dont ils avoient apporté le germe. Le plus grand nombre erra dans les forêts, jusqu'à ce que la faim & les fatigues eussent terminé son sort. Rien n'étoit commencé dans la colonie, & cependant on y avoit enterré vingt-cinq millions. Les administrateurs de la compagnie qui faisoient ces énormes avances, avoient la folle prétention de former dans la capitale de la France le plan des entreprises qui convenoient à ce Nouveau-Monde. Paris, qui ne connoît pas même les provinces qu'il dédaigne & qu'il épuise, Paris vouloit tout soumettre aux opérations de ses frivoles & rapides calculateurs. De l'hôtel de la compagnie, on arrangeoit, on façonnoit, on dirigeoit chaque habitant de la Louysiane, avec les gênes & les entraves qu'on jugeoit bien ou mal favorables au monopole. De légers encouragemens accordés à des citoyens qu'on auroit appellés dans la colonie, en leur assurant cette liberté que tout homme desire, la propriété qu'il a droit d'attendre de son travail, & la protection que toute société doit à ses membres : ces encouragemens donnés à des propriétaires guidés par les circonstances lo-

cales, éclairés par l'intérêt personnel, auroient produit des effets infiniment plus grands & plus durables, des établissemens plus étendus, plus solides & plus utiles que tous ceux qu'un privilège exclusif avoit pu faire avec ses trésors administrés & distribués par des agens qui ne pouvoient avoir, ni toutes les connoissances nécessaires à tant d'opérations différentes, ni même un intérêt immédiat au succès.

Cependant le ministère croyoit important au bien de l'état de laisser la Louysiane entre les mains de la compagnie. Ce corps eut besoin de tout son crédit pour obtenir la permission d'aliéner cette portion de son privilège. On lui fit même acheter en 1731 cette faveur par le sacrifice d'une somme de 1,450,000 livres. Car il est des empires où l'on vend également le droit de se ruiner, celui de se libérer & celui de s'enrichir, parce que le bien & le mal, soit public, soit particulier, peuvent y devenir un objet de finance.

Tout le tems que le privilège exclusif avoit tenu la Louysiane dans les fers, il avoit exigé selon les distances, cinquante, soixante, quatre-vingt, cent pour cent de bénéfice sur les marchandises qu'il y faisoit passer; il avoit réglé par un tarif plus oppresseur encore le prix des denrées que la colonie lui livroit. Comment un établissement naissant auroit-il pu faire des progrès sous le joug d'une tyrannie si atroce? Aussi le découragement étoit-il universel. Pour redonner du ressort & de l'énergie aux esprits, le gouvernement voulut qu'une possession devenue vraiment nationale éprouvât de plus heureuses influences. Dans cette vue, il régla que tout ce que le commerce de France porteroit dans cette contrée, que tout ce qu'il en rapporteroit seroit exempt pendant dix ans de tous les droits d'entrée & de sortie. Voyons à quel degré de prospérité une disposition si sage éleva cette région célèbre.

VI.
Etendue, sol & climat de la Louysiane.

La Louysiane est une vaste contrée, bornée au midi par la mer, au levant par la Floride & la Caroline, au couchant par le nouveau Mexique, au nord par le Canada & par des terres inconnues qui doivent s'étendre jusqu'à la baie d'Hudson. Il n'est pas pos-

ſible de fixer ſa longueur avec préciſion : mais ſa largeur commune eſt de deux cens lieues.

Le climat varie beaucoup dans un ſi grand eſpace. A la baſſe Louyſiane, les brouillards ſont trop communs au printemps & durant l'automne ; l'hiver eſt pluvieux, & accompagné de loin en loin de foibles gelées ; la plupart des jours d'été ſont gâtés par de violens orages. Sur ce vaſte eſpace, les chaleurs ne ſont nulle part telles qu'on devroit les attendre de ſa latitude. Les épaiſſes forêts qui empêchent les rayons du ſoleil d'échauffer ce ſol ; des rivières innombrables qui y entretiennent une humidité habituelle ; les vents qui, par une longue continuité de terres, arrivent du Nord : toutes ces raiſons expliquent aux yeux des phyſiciens ce phénomène étonnant pour le vulgaire.

Quoique les maladies ne ſoient pas communes dans la haute Louyſiane, elles ſont peut-être plus rares dans la baſſe. Ce n'eſt toutefois qu'une langue de terre de deux ou trois lieues de largeur, remplie d'inſectes, d'eaux ſtagnantes, de matières végétales qui croupiſſent dans une atmoſphère humide & chaude, principe conſtant de la diſſolution des corps. Sous ce ciel, où tous les êtres morts ſubiſſent généralement une putréfaction rapide, l'homme jouit d'une ſanté plus affermie que dans les régions que tout porteroit à croire plus ſalubres. A l'exception du tetanos qui emporte avant le douzième jour la moitié des enfans noirs, & un grand nombre d'enfans blancs, on ne connoît guère d'autres infirmités dans cette contrée que des affections vaporeuſes, & des obſtructions qu'on pourroit même regarder comme une ſuite du genre de vie qu'on y mène. D'où peut venir cette ſalubrité dans l'air ? peut-être des fréquens tonnerres qui ſe font entendre ſur ce ſol étroit ? peut-être des vents qui y règnent preſque continuellement ? peut-être des feux qu'il y faut allumer ſans ceſſe pour réduire en cendres les nombreux roſeaux qui s'oppoſent à la culture.

Antérieurement à tous les eſſais, on devoit croire cette région ſuſceptible d'une grande fécondité. Elle etoit remplie de fruits ſauvages. Une multitude prodigieuſe d'oiſeaux & de bêtes fauves

y trouvoient une subsistance abondante. Ses prairies formées par la nature seule, étoient couvertes de chevreuils & de bisons. Les arbres étoient remarquables par leur grosseur, par leur élévation; & il n'y manquoit que les bois de teinture, qui ne croissent qu'entre les tropiques. D'heureuses expériences ont depuis confirmé ces augures favorables.

On n'a pas encore découvert la source du fleuve qui coupe du Nord au Sud ce pays immense. Les voyageurs les plus déterminés ne l'ont guère remonté que deux cens lieues au-dessus du saut Saint-Antoine, qui en barre le cours par une cascade assez haute, vers les quarante-six degrés de latitude. De-là jusqu'à la mer, c'est-à-dire, dans un circuit de sept cens lieues, la navigation n'est pas interrompue. Le Mississipi arrive sans obstacle à l'Océan, après avoir été grossi par la rivière des Illinois, par le Missouri, par l'Ohio, par cent rivières moins considérables. Tout concourt à démontrer que le fleuve a lui-même beaucoup étendu son lit, formé en partie d'un terrein assez nouveau, puisqu'on n'y trouve pas une seule pierre. La mer rejettant cette quantité prodigieuse de vase, de feuilles, de troncs & de branches d'arbre que le Mississipi roule continuellement avec ses ondes, il s'assemble & se lie de tous ces matériaux poussés & repoussés, une masse ferme & solide qui prolonge toujours ce vaste continent. Le fleuve n'a pas des époques bien déterminées pour augmenter ou pour décroître. Cependant, il est communément plus majestueux depuis le mois de janvier jusqu'à celui de juin, que dans le reste de l'année. Profondément encaissé dans sa partie supérieure, il ne se déborde guère qu'à soixante lieues du côté de l'Est, & à cent du côté de l'Ouest, c'est-à-dire, dans les terres basses, & que nous croyons nouvelles. Ces terres vaseuses, comme celles qui n'ont pas acquis toute leur consistance, produisent une quantité prodigieuse de gros roseaux qui, embarrassant les corps étrangers que charrie le fleuve, manquent rarement de les arrêter. L'amas de tous ces débris, dont les intervalles se remplissent successivement de limon, compose avec le tems des bords plus élevés que les parties latérales,

qui forment des deux côtés un plan incliné. Il arrive de-là que les eaux une fois sorties de leur cours naturel n'y rentrent jamais, & qu'elles sont réduites à s'écouler vers l'Océan, ou à former de petits lacs.

Quand on ne considère que la largeur & la profondeur du Missisipi, on est porté à croire que la navigation y est très-facile. Cependant elle est lente, même en descendant, parce qu'il y auroit du danger à la continuer pendant la nuit dans des tems obscurs; & qu'au lieu de ces légers canots d'écorce qui sont d'un usage si commode dans le reste de l'Amérique, il faut employer des pirogues plus solides, & par conséquent plus lourdes, plus difficiles à manier. Sans ces précautions, on seroit sans cesse exposé à heurter contre les branches ou contre les racines des arbres entraînés en foule par le fleuve, & souvent arrêtés sous l'eau. Les difficultés augmentent encore quand il s'agit de remonter.

A une assez grande distance des terres, il faut, avant que d'entrer dans le Missisipi, se débarrasser des bois flottans qui sont descendus de la Louysiane. La côte est si plate, qu'on l'apperçoit à peine de deux lieues, & qu'il n'est pas facile d'y aborder. Les embouchures du fleuve sont multipliées: elles changent d'un moment à l'autre, & la plupart n'ont que fort peu d'eau. Lorsque les navires ont heureusement franchi tant d'obstacles, ils naviguent assez paisiblement dix ou douze lieues, à travers un pays noyé où l'œil n'apperçoit que des joncs & quelques arbustes. Ils trouvent alors sur les deux rives des forêts épaisses qu'ils franchissent en deux ou trois jours, à moins que des calmes, assez ordinaires durant l'été, n'arrêtent leur marche. Il faut ensuite se faire touer ou attendre un nouveau vent pour passer le détroit à l'Anglois, & arriver à la Nouvelle-Orléans. Le reste de la navigation sur un fleuve si rapide, si rempli de courans, se fait avec des bateaux à rame & à voile, qui sont forcés d'aller de pointe en pointe, & qui, partis dès l'aurore, ont beaucoup avancé, quand, à l'entrée de la nuit, ils se trouvent avoir fait cinq ou six lieues. Les Européens qui y sont em-

barqués se font suivre par terre de chasseurs sauvages qui fournissent à leur subsistance pendant un espace d'environ trois mois & demi que dure la navigation d'une extrêmité de la colonie à l'autre.

Ces difficultés locales sont les plus grandes que la France ait eu à surmonter dans la formation de ses établissemens à la Louysiane.

Les Anglois fixés à l'est ont toujours été si occupés de leurs cultures, qu'ils n'ont jamais songé qu'à les étendre, qu'à les perfectionner. L'esprit de conquête ou de ravage ne les a pas détournés de leurs travaux. Eussent-ils eu du penchant à la jalousie, les François ne se conduisoient pas de manière à la provoquer.

Les Espagnols, pour leur malheur, furent plus entreprenans du côté de l'Ouest. L'envie d'éloigner du nouveau Mexique un voisin actif, leur fit former, en 1720, le projet de pousser une peuplade considérable fort au-delà des limites dans lesquelles ils s'étoient jusqu'alors renfermés. La nombreuse caravane qui devoit la composer, partit de Santa-Fé. Elle dirigea sa marche vers les Osages qu'on vouloit armer contre leurs éternels ennemis, les Missouris, dont on avoit résolu d'occuper la place. Les Espagnols s'égarèrent. Ils arrivèrent précisément chez la nation dont ils méditoient la ruine; & se croyant où ils avoient voulu se rendre, ils expliquèrent sans détour le sujet qui les amenoit.

Le chef des Missouris, instruit par cette méprise singulière du danger que lui & les siens avoient couru, dissimula son ressentiment. Il promit de concourir avec joie au succès de l'entreprise qui lui étoit proposée, & ne demanda que quarante-huit heures pour rassembler ses guerriers. Lorsqu'ils se virent armés au nombre de deux mille, ils fondirent sur les Espagnols qu'on avoit amusés par des jeux, & les égorgèrent dans le sommeil. Tout fut massacré, hommes, femmes, enfans. L'aumônier seul échappa au carnage; & encore ne dut-il sa conservation qu'à la singularité de ses vêtemens. Cette catastrophe ayant rassuré la Louysiane du côté qui paroissoit le plus menacé, la colonie ne pouvoit plus

être

être troublée que par les naturels du pays. Quoique plus nombreux alors que de nos jours, ils n'étoient pas fort redoutables.

VII. Caractère général des sauvages de la Louysiane, & celui des Natchez en particulier.

Ces sauvages se trouvoient divisés en plusieurs nations, toutes très-foibles, toutes ennemies, quoique séparées par des déserts immenses. Quelques-unes avoient une demeure fixe. Des feuillages entrelacés, étendus sur des pieux, formoient leurs habitations. Des peaux de bêtes fauves couvroient les tribus qui n'alloient pas tout-à-fait nues. La chasse, la pêche, le maïs, quelques fruits fournissoient à leur nourriture. On leur trouvoit les mêmes habitudes qu'aux peuples du Canada : mais avec moins de force & de courage, moins d'énergie & d'intelligence, moins de caractère.

Entre ces nations, la plus remarquable étoit celle des Natchez. Elle obéissoit à un homme qui s'appelloit GRAND SOLEIL, parce qu'il portoit sur sa poitrine l'image de cet astre brillant, dont il prétendoit descendre. La police, la guerre, la religion : tout dépendoit de lui. Peut-être le globe entier n'eût-il pas offert un souverain plus absolu. Sa compagne jouissoit de la même autorité, des mêmes honneurs. Dès qu'un de ces sauvages esclaves avoit eu le malheur de déplaire à l'un ou l'autre de ses maîtres : *qu'on me défasse de ce chien*, disoient-ils à leurs gardes, & ils étoient obéis. C'étoit une obligation de leur apporter tout ce que la chasse, la pêche, la culture offroient de meilleur. Lorsqu'il mouroit, lui ou sa femme, il falloit que plusieurs de leurs sujets terminâssent aussi leur carrière, pour les aller servir dans un autre monde. La religion des Natchez se bornoit à l'adoration du soleil : mais cette croyance étoit accompagnée de beaucoup de culte & par conséquent suivie de mauvais effets. Cependant il n'y avoit qu'un temple pour toute la nation. Il fut embrâsé un jour par le feu qu'on y entretenoit perpétuellement, du moins habituellement ; & la consternation fut générale. On faisoit de vains efforts pour arrêter l'incendie. Quelques mères y jettèrent leurs enfans, & le feu s'éteignit enfin. L'éloge de ces barbares héroïnes fut prononcé le lendemain par le pontife despote. C'est ainsi qu'il régnoit. On s'étonne qu'un peuple aussi pauvre, aussi sauvage fût

si cruellement asservi : mais la superstition explique tout ce que la raison trouve inconcevable. Elle seule pouvoit ôter la liberté à des hommes qui n'avoient guère à perdre que la liberté.

La plupart des relations assurent, sur la foi douteuse de quelques traditions, que les Natchez occupèrent long-temps la rive orientale du Missisipi, depuis la rivière d'Iberville jusqu'à l'Ohio, c'est-à-dire un espace de quatre cens lieues. Alors, ils devoient former la nation la plus florissante de l'Amérique Septentrionale. On peut soupçonner que le joug sous lequel un gouvernement oppresseur & arbitraire les faisoit gémir, les dégoûta de leur patrie. Ils durent se disperser; & quelques traces de leur culte, qu'on trouve de loin en loin dans ces régions, paroissent donner du poids à ces conjectures. Ce qui est sûr, c'est que lorsque les François parurent à la Louysiane, ce peuple ne comptoit que deux mille guerriers, & ne formoit que quelques bourgades, placées à une assez grande distance les unes des autres, mais toutes rapprochées du Missisipi.

Ce défaut de population n'empêchoit pas que le pays des Natchez ne fut excellent. Le climat en est sain & tempéré ; le sol se prête à des cultures riches & variées ; le terrein est assez élevé pour n'avoir rien à crainde des inondations du fleuve. Cette contrée est généralement ouverte, étendue, arrosée, couverte de jolis côteaux, d'agréables prairies, de bois délicieux jusqu'aux Apalaches. Aussi les premiers François qui la reconnurent jugèrent-ils que, malgré l'éloignement où elle étoit de la mer, ce seroit, avec le tems, le centre de la colonie. Cette opinion les y attira en foule. Ils furent accueillis favorablement & soulagés par les sauvages dans l'établissement des plantations qu'ils vouloient former. Des échanges réciproquement utiles commencèrent entre les deux nations une amitié qui paroissoit sincère. Elle seroit devenue solide, si les liens n'en avoient été chaque jour affoiblis par l'avidité des Européens. Ces étrangers n'avoient d'abord demandé les productions du pays qu'en négocians honnêtes. Ils dictèrent depuis impérieusement les conditions du commerce. A la fin, ils ravirent ce qu'ils étoient las de payer, même à vil

prix. Leur audace s'accrut, au point de chaſſer le cultivateur indigène des champs qu'il avoit défrichés.

Cette tyrannie étoit atroce. Pour en arrêter le cours, les Natchez employèrent, mais ſans ſuccès, les plus humiliantes ſupplications. Dans leur déſeſpoir, ils tentèrent d'aſſocier à leur reſſentiment les peuples de l'Eſt, dont les diſpoſitions leur étoient connues; & ils réuſſirent à former ſur la fin de 1729, une ligue preſque univerſelle, dont le but étoit d'exterminer en un ſeul jour la race entière de leurs oppreſſeurs. La négociation fut ſi heureuſement conduite que le ſecret n'en fut pénétré ni par les ſauvages amis des François, ni par les François eux mêmes. Le complot ne pouvoit être déconcerté que par un haſard heureux. Il arriva.

Selon les relations du tems, les Natchez envoyèrent aux nations conjurées, qui ne connoiſſoient pas mieux qu'eux l'art de l'écriture, des paquets composés d'un égal nombre de buchettes. Pour ne pas ſe méprendre ſur l'époque où la haine commune devoit éclater, on convint d'en brûler une tous les jours dans chaque bourgade, & que la dernière donneroit par-tout le ſignal de la ſanglante tragédie qu'on vouloit jouer. Il arriva que la femme ou la mère du grand chef, fut inſtruite de la conſpiration, par un fils qu'elle avoit eu d'un François. Elle en avertit, à pluſieurs repriſes, l'officier de cette nation, qui commandoit à ſon voiſinage. L'indiférence ou le mépris qu'on montra pour ſes avis, n'étouffa pas dans ſon cœur l'affection qu'elle avoit pour ces étrangers. Sa dignité l'autoriſoit à entrer dans le temple du ſoleil, aux heures qui lui convenoient. Cette prérogative la mettoit à portée d'enlever ſucceſſivement les buchettes qu'on y avoit dépoſées; & elle s'y détermina pour déranger les calculs de la ligue; au riſque d'avancer, puiſqu'il le falloit, la perte des François qu'elle aimoit, pour aſſurer le ſalut de ceux qui lui étoient inconnus. Ce qu'elle avoit prévu, ſe vérifia. Au ſignal convenu, les Natchez fondirent inopinément ſur leur ennemi, perſuadés que la même ſcène ſe répétoit chez leurs alliés: mais comme il n'y avoit pas eu ailleurs de perfidie, tout fut tranquille & devoit l'être.

Ces détails paroiſſent bien fabuleux. Mais il eſt très-vrai que l'époque convenue entre tous les membres de la confédération pour délivrer la Louyſiane d'un joug étranger, fut prévenue par les Natchez. Peut-être ne purent-ils pas contenir plus long-tems leur haîne ? peut-être furent-ils entraînés par des facilités inattendues ? peut-être craignirent-ils, bien ou mal-à-propos, qu'on ne commençât à ſoupçonner leurs intentions ? Ce qui eſt ſûr, c'eſt que ſur deux cens vingt François, qui étoient alors dans cet établiſſement, il y en eut deux cens de maſſacrés ; que les femmes enceintes ou qui avoient des enfans en bas âge, n'eurent pas une deſtinée plus heureuſe ; & que les autres, reſtées priſonnières, furent expoſées à la brutalité des aſſaſſins de leurs fils & de leurs epoux.

Au bruit de cet événement, la colonie entière ſe crut perdue. Elle ne pouvoit oppoſer à la foule d'ennemis qui la menaçoient de toutes parts, que quelques paliſſades à demi-pourries, qu'un petit nombre de vagabonds, mal armés & ſans diſcipline. Perrier, en qui réſidoit l'autorité, n'avoit pas une meilleure opinion de la ſituation des choſes. Cependant il montra de l'aſſurance, & cette audace lui tint lieu de forces. Les ſauvages ne le crurent pas ſeulement en état de ſe défendre, mais encore de les attaquer. Pour écarter les ſoupçons qu'on pouvoit avoir conçu contre eux, ou dans l'eſpoir d'obtenir leur grace, pluſieurs de ces nations joignirent leurs guerriers aux ſiens, pour aſſurer ſa vengeance.

Il eût fallu, pour réuſſir, d'autres troupes que des alliés mal intentionnés, & des ſoldats qui ſervoient par force. Cette milice marcha vers le pays des Natchez, avec une lenteur qui n'étoit pas d'un bon augure ; elle attaqua leurs forts avec une molleſſe, qui ne promettoit aucun ſuccès. Heureuſement les aſſiégés offrirent de relâcher tous les priſonniers qu'ils avoient en leur puiſſance, ſi l'on conſentoit à ſe retirer ; & cette propoſition fut acceptée avec une extrême joie.

Mais Perrier ayant reçu quelques ſecours d'Europe, recommença les hoſtilités, dans les premiers jours de 1731. A la vue

de ce nouveau péril, la division se mit parmi les Natchez, & cette mésintelligence entraîna la ruine de la nation entière. Quelques foibles corps de ces sauvages furent passés au fil de l'épée; un grand nombre furent envoyés esclaves à Saint-Domingue. Ce qui avoit échappé à la servitude & à la mort, se réfugia chez les Chicachas.

C'étoit le peuple le plus intrépide de ces contrées. On connoissoit ses liaisons intimes avec les Anglois. Sa vertu chérie étoit l'hospitalité. Pour toutes ces raisons, on craignit de lui proposer d'abord de livrer ceux des Natchez auxquels il avoit accordé asyle. Mais le successeur de Perrier, Bienville, se crut autorisé à demander cette lâcheté. La réponse des Chicachas, fut celle de l'indignation & du courage. Des deux côtés, on courut aux armes en 1736. Les François furent battus en rase campagne, & repoussés avec perte sous les palissades de leur ennemi. Encouragés quatre ans après par les secours qu'ils avoient reçus du Canada, ils voulurent tenter de nouveau la fortune. Ils succomboient encore, lorsque des circonstances favorables les réconcilièrent avec ces sauvages. Depuis cette époque, la tranquillité de la Louysiane ne fut plus troublée. On va voir à quel degré de prospérité cette longue paix a élevé la colonie.

VIII. Etablissemens formés par les François à la Louysiane.

Ses côtes, toutes situées sur le golfe du Mexique, sont généralement basses & couvertes d'un sable aride. Elles sont inhabitées & inhabitables. On n'a jamais songé à y élever aucune fortification.

Quoique les François dussent souhaiter de s'approcher du Mexique, ils n'ont formé aucun établissement sur la côte, qui est à l'ouest du Mississipi. On aura craint, sans doute, d'offenser l'Espagne, qui n'auroit pas souffert patiemment ce voisinage.

A l'est du fleuve, on voit le fort la Maubile, élevé sur les bords d'une rivière, qui prend sa source dans les Apalaches. Il servoit à contenir dans l'alliance des François les Chactas, les Alimabous, d'autres peuplades moins nombreuses, & à s'assurer de leurs pelleteries. Les Espagnols de Pensacole tiroient de cet établissement quelques denrées, quelques marchandises.

L'embouchure du Miſſiſſipi offre un grand nombre de paſſes, qui n'ont point de ſtabilité. Pluſieurs ſont quelquefois à ſec. Il y en a qui ne peuvent recevoir que des canots ou des chaloupes. Celle de l'eſt, la ſeule aujourd'hui fréquentée par des navires, eſt très-tortueuſe, n'offre qu'une voie infiniment étroite, & n'a que onze ou douze pieds d'eau, dans les plus hautes marées. Le petit fort, nommé la Baliſe, qui défendoit autrefois l'embouchure de la rivière, a perdu toute ſon utilité, depuis que ſon canal s'eſt comblé, & que les bâtimens naviguent hors de la portée de ſon canon.

La Nouvelle-Orléans, ſituée à trente lieues de l'océan, eſt le premier établiſſement qui ſe préſente. Cette ville, deſtinée à être l'entrepôt de toutes les liaiſons que la métropole & la colonie formeroient entre elles, fut bâtie ſur le bord oriental du fleuve, autour d'un croiſſant acceſſible à tous les navires, & où ils jouiſſent d'une ſûreté entière. On en jetta les fondemens en 1717: mais ce ne fut qu'en 1722 qu'elle prit quelque conſiſtance, qu'elle devint la capitale de la Louyſiane. Jamais elle n'a compté plus de ſeize cens habitans, partie libres, & partie eſclaves. Les cabanes qui la couvroient originairement, ont été ſucceſſivement remplacées par des maiſons commodes, mais bâties de bois ſur brique; parce que le ſol n'avoit pas aſſez de ſolidité, pour ſoutenir des édifices plus peſans.

La ville s'élève dans une iſle qui a ſoixante lieues de long, ſur une largeur médiocre. Cette iſle, dont la plus grande partie n'eſt pas ſuſceptible de culture, eſt formée par l'océan, par le Miſſiſſipi, par le lac Pontchartrain, & par le Manchac, ou la rivière d'Iberville, canal que le Miſſiſſipi s'eſt creuſé pour y verſer le ſuperflu de ſes eaux, dans la ſaiſon de ſa trop grande abondance. Il peut y avoir ſur ce territoire une centaine de poſſeſſions, où l'on trouve quatre à cinq cens blancs & quatre mille noirs, que des indigoteries occupent principalement. Quelques propriétaires entreprenans ont tenté d'y naturaliſer le ſucre : mais de petites gelées, deſtructives de cette riche production, ont rendu ces eſſais infructueux. Les plantations ſont rarement contiguës. Des

eaux ſtagnantes & marécageuſes les ſéparent le plus ſouvent, ſur-tout dans la partie inférieure de l'iſle.

Vis-à-vis l'iſle de la Nouvelle-Orléans, & ſur la rive occidentale du Miſſiſſipi, furent établis, en 1722, trois cens Allemands, reſtes infortunés de pluſieurs mille qu'on avoit arrachés à leur patrie. Leur nombre a triplé depuis cette époque peu éloignée; parce qu'ils ont toujours été les hommes les plus laborieux de la colonie. Aidés par environ deux mille eſclaves, ils cultivent du maïs pour leur nourriture, du riz & de l'indigo pour l'exportation. Ils s'occupoient autrefois du coton : mais ils l'ont abandonné, depuis que l'Europe l'a trouvé trop court pour ſes fabriques.

Un peu plus haut, ſur la même côte, furent placés huit cens Acadiens, arrivés à la Louyſiane, immédiatement après la dernière paix. Leurs travaux ſe ſont bornés juſqu'ici à l'éducation des beſtiaux, à la culture des denrées les plus néceſſaires. Si leurs facultés augmentent, ils demanderont à leur ſol des productions vénales.

Toutes celles qui enrichiſſent le bas de la colonie, ſe terminent à l'établiſſement de la Pointe coupée, formé à quarante cinq lieues de la Nouvelle-Orléans. Il fournit de plus la majeure partie du tabac qui ſe conſomme dans le pays, & beaucoup de bois pour le commerce extérieur. Ces travaux occupent cinq ou ſix cens blancs & douze cens noirs.

Sur toute la longueur des terres cultivées dans ces divers établiſſemens, qui appartiennent à la baſſe Louyſiane, règne une chauſſée deſtinée à les garantir des inondations du fleuve. Des larges & profonds foſſés, dont chaque champ eſt entouré, aſſurent une iſſue aux fluides qui auroient percé ou ſurmonté la digue. Ce ſol eſt entiérement vaſeux. Lorſqu'il doit être mis en valeur, on coupe par le pied les groſſes cannes dont il eſt couvert. Dès qu'elles ſont ſèches, on y met le feu. Alors, pour peu qu'on fouille la terre, elle ouvre un ſein fécond à toutes les productions qui demandent un terrein humide. Le bled n'y proſpère pas, & il ne pouſſe que des épis ſans grain. La plupart des arbres fruitiers, ne réuſſiſſent pas davantage. Ils croiſſent

fort vîte ; ils fleuriſſent deux fois chaque année : mais le fruit ; piqué des vers , ſèche & tombe généralement , avant d'avoir atteint ſa maturité. Il n'y a que le pêcher, l'oranger & le figuier, dont on ne peut aſſez vanter la fertilité.

On trouve une nature différente dans la haute Louyſiane. A l'eſt du Miſſiſſipi , cette région commence un peu au-deſſus de la rivière d'Iberville. Son terrein , anciennement formé , aſſez élevé pour être à l'abri des inondations , & qui n'a que le degré d'humidité convenable ; exige moins de ſoins & promet une plus grande variété de productions. Ainſi le penſèrent les premiers François qui parurent dans ces contrées. Ils s'établirent aux Natchez , y eſſayèrent pluſieurs cultures qui réuſſirent toutes , & ſe fixèrent enfin à celle du tabac , qui ne tarda pas à avoir dans la métropole la réputation dont il étoit digne. Le gouvernement s'attendoit à voir arriver bientôt de cet établiſſement l'approviſionnement entier de la monarchie , lorſque la tyrannie de ſes agens en cauſa la ruine. Depuis cette funeſte époque , ce ſol inépuiſable eſt reſté en friche, juſqu'à ce que la Grande-Bretagne en ayant acquis la propriété par les traités, y ait fait paſſer une population ſuffiſante pour le féconder.

Un peu plus haut , mais ſur la rive occidentale , ſe décharge dans le Miſſiſſipi la rivière Rouge. C'eſt à trente lieues de ſon embouchure & ſur les terres des Natchitoches , que les François , à leur arrivée dans la Louyſiane , élevèrent quelques paliſſades. Ce poſte avoit pour objet de tirer du nouveau Mexique des bêtes à poil & à corne , dont une colonie naiſſante a toujours beſoin , & celui d'ouvrir un commerce interlope avec le fort Eſpagnol des Adayes, qui n'en eſt éloigné que de ſept lieues. Il y a long-tems que la multiplication des troupeaux , dans les campagnes où il falloit les naturaliſer , a fait ceſſer la première liaiſon ; on avoit encore plutôt compris que la ſeconde avec un des plus pauvres établiſſemens du monde n'auroit jamais d'utilité réelle. Auſſi les Natchitoches ne tardèrent - ils pas à être abandonnés par ceux que l'eſpoir d'une grande fortune y avoit attirés. On n'y voit plus que les deſcendans de quelques ſoldats qui s'y ſont

ſont fixés à la fin de leur engagement. Leur nombre ne paſſe pas deux cens. Ils vivent du maïs ou des légumes qu'ils cultivent, & vendent le ſuperflu de ces productions à leur indolent voiſin. L'argent qu'ils reçoivent de cette foible garniſon leur ſert à payer les boiſſons & les vêtemens qu'ils ſont obligés de tirer d'ailleurs.

L'établiſſement formé aux Akanſas eſt plus miſérable encore. Infailliblement il ſeroit devenu très-floriſſant, ſi les troupes, les armes, les engagés, les vivres & les marchandiſes que Law y faiſoit paſſer pour ſon compte particulier, n'euſſent été confiſqués après la diſgrace de cet homme entreprenant. Il ne s'eſt depuis fixé dans cet excellent pays que quelques Canadiens qui ont pris pour compagnes des femmes indigènes. De ces liaiſons eſt bientôt ſortie une race preſque ſauvage. Les familles en ſont très-peu nombreuſes : elles vivent diſperſées & ne s'occupent guère que de la chaſſe.

Pour arriver des Akanſas aux Illinois, il faut faire trois cens lieues : car les peuples ne ſe touchent pas en Amérique comme en Europe, & n'en ſont que plus indépendans. Ils n'ont point des chefs liés entre eux pour ſe les arracher, ſe les ſacrifier tour-à-tour & les rendre ſi malheureux qu'ils n'aient rien à gagner ou à perdre, en changeant de patrie & de maître. Les Illinois, placés dans la partie la plus ſeptentrionale de la Louyſiane, étoient continuellement battus, & toujours à la veille d'être détruits par les Iroquois ou par d'autres nations belliqueuſes. Il leur falloit un défenſeur, & le François le devint en occupant une partie de leur territoire à l'embouchure de leur rivière & ſur les rives plus riantes, plus fécondes du Miſſiſſipi. Raſſemblés autour de lui, ils ont évité la deſtinée de la plupart des peuplades de ce Nouveau-Monde, dont il reſte à peine quelque ſouvenir. Cependant leur nombre a diminué à meſure que celui de leurs protecteurs s'eſt accru. Ces étrangers ont formé peu-à-peu une population de deux mille trois cens quatre-vingts perſonnes libres & de huit cens eſclaves, diſtribués dans ſix bourgades dont cinq ſont ſituées ſur le bord oriental du fleuve.

Malheureuſement, la plupart d'entre eux ont eu la paſſion de

courir les bois pour y acheter des pelleteries, ou d'attendre dans leurs magasins que les sauvages leur apportâssent le produit de leurs chasses. Ils auroient travaillé plus utilement pour eux, pour la colonie & pour la France, s'ils eussent fouillé le sol excellent où la fortune les avoit placés, s'ils lui avoient demandé les grains de l'ancien monde que la Louysiane a toujours été obligée de tirer de l'Europe ou de l'Amérique Septentrionale. Mais combien l'établissement formé par les François au pays des Illinois, combien leurs autres établissemens sont restés loin de cette prospérité !

Jamais, dans son plus grand éclat, la colonie n'eut plus de sept mille blancs, sans y comprendre les troupes qui varièrent depuis trois cens jusqu'à deux mille hommes. Cette foible population étoit dispersée sur les bords du Mississipi, dans un espace de cinq cens lieues, & soutenue par quelques mauvais forts, situés à une distance immense l'un de l'autre. Cependant elle n'étoit point engendrée de cette écume de l'Europe, que la France avoit comme vomie dans le Nouveau-Monde, au tems du système. Tous ces misérables avoient péri, sans se reproduire. Les colons étoient des hommes forts & robustes sortis du Canada, ou des soldats congédiés qui avoient su préférer les travaux de l'agriculture à la fainéantise où le préjugé les laissoit orgueilleusement croupir. Les uns & les autres recevoient du gouvernement un terrein convenable & de quoi l'ensemencer, un fusil, une hache, une pioche, une vache & son veau, un coq & six poules, avec une nourriture saine & abondante durant trois ans. Quelques officiers, quelques hommes riches avoient formé des plantations assez considérables qui occupoient huit mille esclaves.

Cette peuplade envoyoit à la France quatre-vingts milliers d'indigo, quelques cuirs & beaucoup de pelleteries. Elle envoyoit aux isles du suif, des viandes fumées, des légumes, du riz, du maïs, du brai, du goudron, du merrein & des bois de charpente. Tant d'objets réunis pouvoient valoir 2,000,000 livres. Cette somme lui étoit payée en marchandises d'Europe & en productions des Indes Occidentales. La colonie recevoit

même beaucoup plus qu'elle ne donnoit ; & c'étoient les frais de souveraineté qui lui procuroient ce singulier avantage.

Les dépenses publiques furent toujours trop considérables à la Louysiane. Elles surpassèrent souvent, même en pleine paix, le produit entier de cet établissement. Peut-être les agens du gouvernement auroient-ils été plus circonspects, si les opérations eussent été faites avec des métaux. La malheureuse facilité de tout payer avec du papier, qui ne devoit être acquitté que dans la métropole, les rendit généralement prodigues. Plusieurs même furent infidèles. Pour leur intérêt particulier, ils ordonnèrent la construction de forts qui n'étoient d'aucune utilité, & qui coûtoient vingt fois plus qu'il ne falloit. Ils multiplièrent, sans motif comme sans mesure, les présens annuels que la cour de Versailles étoit dans l'habitude de faire aux tribus sauvages.

Les exportations & les importations de la Louysiane ne se faisoient pas sur des navires qui lui fussent propres. Jamais, elle ne s'avisa d'en avoir un seul. Il lui arrivoit quelquefois de foibles embarcations des ports de France. Quelquefois les isles à sucre lui envoyoient de gros bateaux. Mais le plus souvent des vaisseaux partis de la métropole pour Saint-Domingue déposoient dans ce riche établissement une partie de leur cargaison, alloient vendre le reste au Mississipi, & s'y chargeoient en retour de ce qui pouvoit convenir à Saint-Domingue, de ce qui pouvoit convenir à la métropole.

IX. La France pouvoit retirer de grands avantages de la Louysiane. Fautes qui ont empêché ce succès.

La Louysiane, que la nature sembloit appeller à une grande prospérité, y seroit sans doute arrivée, si l'on eût eu la sagesse d'écouter les vœux des protestans François réfugiés dans les colonies établies par les Anglois au Nord du Nouveau-Monde.

Sous le règne le plus brillant & sous l'époque la plus heureuse de ce règne, trois cens mille familles calvinistes jouissoient paisiblement en France des droits de l'homme & du citoyen, droits confirmés par l'édit fameux qui avoit assoupi tant de troubles & terminé tant de malheurs, l'édit de Nantes. L'effroi de ses voisins & l'idole de ses sujets, Louis XIV n'avoit à

redouter ni des ennemis au-dehors, ni des rébelles au-dedans de ſes provinces. Les proteſtans, tranquilles par devoir & par intérêt, ne ſongeoient qu'à ſervir l'état & qu'à contribuer à ſa puiſſance & à ſa gloire. On les voyoit à la tête de beaucoup de nouvelles manufactures; & répandus dans les contrées maritimes, une marine formidable à ſa naiſſance trouvoit ſa force principale dans leurs bras. Où règne une aiſance honnête, fruit du travail & de l'induſtrie, là ſont ordinairement les bonnes mœurs. Elles diſtinguoient les proteſtans, parce qu'ils étoient les plus foibles, les plus laborieux, & qu'ils avoient encore à juſtifier leur croyance par leurs vertus.

Je le répète. Tout étoit tranquille dans l'intérieur du royaume: mais l'orgueil ſacerdotal, mais l'ambition phariſienne ne l'étoient pas. Le clergé de France, Rome & les jéſuites obſédoient le trône de leur calomnieuſes remontrances. Des François qui ne s'humilioient pas au pied d'un confeſſeur; qui ne voyoient que du pain dans la ſainte hoſtie; qui ſe paſſoient de meſſes; qui n'apportoient aucune offrande à l'autel; qui épouſoient leurs couſines ſans acheter des diſpenſes: ces François ne pouvoient aimer ni la patrie, ni le ſouverain. Ce n'étoient, au fond du cœur, que des traîtres hypocrites qui, pour ſecouer le joug de l'obéiſſance, n'attendoient qu'une circonſtance favorable, que, tôt ou tard, ils ſauroient bien faire naître.

Lorſque l'impoſture alarmera le ſouverain ſur la fidélité de ſes ſujets, il eſt difficile qu'elle ne ſoit pas attentivement écoutée. Cependant nous oſerons demander ſi Louis XIV fut excuſable, lorſqu'il parut ignorer combien ſes ſujets proteſtans lui étoient utiles; s'il pouvoit croire ſérieuſement qu'ils le ſeroient davantage en devenant catholiques; & ſi la tolérance d'un maître auſſi puiſſant, auſſi abſolu pouvoit jamais amener aucune de ces fâcheuſes conſéquences dont on ne ceſſoit de le menacer. Les proteſtans avoient été ſéditieux, il eſt vrai: mais perſécutés, mais alternativement avec les catholiques le jouet de l'ambition turbulente des grands. Tant de ſang verſé ſous les règnes précédens, ne devoit-il pas lui faire craindre d'en verſer encore?

Les événemens paſſés lui apprendre qu'un roi ne peut rien ſur les opinions religieuſes ; que les conſciences ne ſe forcent point ; que la fortune, la vie, les dignités ne ſe comparent point avec les peines éternelles ; & que s'il eſt bon de fermer l'entrée d'un pays où l'on n'obſerve qu'un ſeul culte, à toute ſuperſtition étrangère, la force n'en exclura jamais celle qui y eſt établie. Louis XIV l'éprouva. Vous, qui êtes chargés du ſoin de conduire les hommes, ſouverains, apprenez à les connoître. Etudiez leurs paſſions, pour les régir par leurs paſſions. Sachez qu'un prince qui dit à ſes ſujets, votre religion me déplaît ; vous l'abjurerez, je le veux, peut faire dreſſer des potences & des roues : que ſes bourreaux ſe tiennent prêts.

Louis XIV chargea de l'exécution de ſon projet impie en religion, abſurde en politique, deux miniſtres impérieux comme lui ; deux hommes qui haïſſoient les proteſtans, parce que Colbert s'en étoit ſervi ; un Letellier, homme dur & fanatique ; un Louvois, homme cruel & ſanguinaire : c'eſt celui-ci qui opinoit à ſubmerger la Hollande, & qui depuis fit réduire le Palatinat en cendres. Sur le moindre prétexte, on ferme au calviniſte ſon temple ; on l'exclut des fermes du roi ; il ne peut être admis dans aucune corporation ; on inſcrit ſes miniſtres ſur le rôle de la taille ; on prive ſes maires de la nobleſſe ; on applique aux hôpitaux les legs faits à ſes conſiſtoires ; les officiers de la maiſon du prince, les ſecrétaires du roi, les notaires, les avocats, les procureurs ont ordre de quitter leurs fonctions ou leur croyance. L'abſurdité ſuccède à la violence. Une déclaration du conſeil de 1681 autoriſe les enfans à l'âge de ſept ans de renoncer à leur foi. Des enfans de ſept ans qui ont une foi ! qui ont une volonté civile ! qui en font des actes publics ! Ainſi donc le ſouverain & le prêtre peuvent également & des enfans en faire des hommes, & des hommes en faire des enfans !

Mais il falloit ſouſtraire les enfans à l'autorité de leurs parens. La force y pourvoit. Des ſoldats les enlèvent de la maiſon paternelle & s'inſtallent à leur place. Le cri de la déſolation re-

tentit d'un bout du royaume à l'autre. On songe à s'éloigner de l'oppresseur. Des familles entières désertent leurs foyers transformés en corps-de-garde. Les puissances rivales de la France leur offrent des asyles. Amsterdam s'agrandit de mille maisons qui les attendent. Les provinces se dépeuplent. Le gouvernement voit ces émigrations, & il en est troublé. Les galères sont décernées contre l'artisan & le matelot fugitifs. On ferme les passages. On n'oublie rien de ce qui pouvoit accroître le mérite du sacrifice, & plus de cinq cens mille citoyens utiles s'échappent, au hasard de recevoir en chemin la couronne du martyre.

C'est en 1685, au milieu de ces horreurs que paroît la fatale révocation de l'édit de Nantes. Il est ordonné aux ministres opiniâtres de sortir du royaume dans l'intervalle de quinze jours, sous peine de mort. Les enfans sont arrachés d'entre les bras de leurs pères & de leurs mères. Et ce sont des hommes réfléchis; une assemblée de graves personnages ; une cour suprême qui légitime de pareilles horreurs ! ils étoient pères, & ils ne frémirent pas en ordonnant l'infraction des loix les plus sacrées de la nature !

Cependant les esprits s'échauffent. Les protestans s'assemblent. On les attaque. Ils se défendent. On envoie contre eux des dragons. Et voilà les hameaux, les villages, les champs, les grands chemins, les entrées des villes hérissés d'échafauds & trempés de sang. Les intendans des provinces se disputent de barbarie. Quelques ministres osent prêcher, osent écrire. Ils sont saisis & mis à mort. Bientôt le nombre des cachots ne suffit plus au nombre des persécutés ; & c'est la volonté d'un seul qui peut faire tant de malheureux ! Il parle, & les liens civils & moraux se brisent ! Il parle, & mille citoyens révérés par leurs vertus, leurs dignités, leurs talens, sont dévoués à la mort & à l'infamie. O peuples ! ô troupeau d'imbécilles & de lâches !

Et toi, tyran aveugle ! parce que tes prêtres n'ont pas l'art persuasif qui feroit triompher leurs raisons ; parce qu'ils ne peuvent effacer de l'esprit de ces innocens les traces profondes que

l'éducation y a gravées ; parce que ceux-ci ne veulent être ni des lâches, ni des hypocrites, ni des infames ; parce qu'ils aiment mieux obéir à leur Dieu qu'à toi, il faut que tu les ſpolies, que tu les enchaînes, que tu les brûles, que tu les pendes ; que tu traînes leurs cadavres ſur une claie. Lorſque tu retires d'eux ta protection, parce qu'ils ne penſent pas comme toi ; pourquoi ne retirent-ils pas de toi leur obéiſſance, parce que tu ne penſes pas comme eux ? C'eſt toi qui romps le pacte.

Les temples des proteſtans ſont détruits. Leurs miniſtres ont été mis à mort ou ſe ſont enfuis. La déſertion des perſécutés s'eſt-elle arrêtée ? Non. Quel parti prendra-t-on ? On imaginera que la fuite ſera moins fréquente, lorſque la ſortie ſera libre. L'on ſe trompera ; & après avoir ouvert les paſſages, on les refermera une ſeconde fois avec auſſi peu de ſuccès que la première.

L'horrible plaie que le fanatiſme fit alors à la nation, a ſaigné juſqu'à nos jours, & ſaignera long-tems encore. Des armées détruites ſe refont. Des provinces envahies ſe reprennent. Mais l'émigration d'hommes utiles qui en portant chez des nations étrangères leur induſtrie & leurs talens, les élèvent tout-à-coup au niveau de la nation qu'ils ont abandonnée, eſt un mal qui ne ſe répare point. Le coſmopolite, dont l'ame vaſte embraſſe les intérêts de l'eſpèce humaine s'en conſolera peut-être. Pour le patriote, il ne ceſſera jamais de s'en affliger.

Ce patriote, c'eſt lui qui dit aux rois dans ce moment. Maîtres de la terre, lorſqu'un homme, ſous le nom de prêtre, aura ſu lier ſes intérêts aux prétendus intérêts d'un Dieu ; quand ſa haine ombrageuſe pourra faire ſervir le nom de ce Dieu qu'il ne manquera pas de peindre jaloux & cruel pour allumer la perſécution contre celui qui ne penſera pas comme lui, ou pour parler plus exactement, qui ne penſera pas comme il veut que l'on penſe ; malheur à vous & à vos ſujets, ſi vous l'écoutez.

Cependant les proteſtans François diſperſés dans les différentes parties du globe tournoient par-tout de triſtes regards vers leur ancienne patrie. Ceux qui avoient trouvé un aſyle au Nord

de l'Amérique, déſeſpérant de revoir jamais leurs premiers foyers, vouloient du moins être réunis à la nation aimable dont la tyrannie les avoit ſéparés. Ils offroient de porter leur induſtrie & leurs capitaux à la Louyſiane, pourvu qu'il leur fût permis d'y profeſſer leur culte. Le malheur de l'état voulut que la ſuperſtition de Louis XIV, que la foibleſſe du régent fiſſent rejetter ces propoſitions.

Cependant quel rapport y a-t-il entre les dogmes de la religion & les ſpéculations du miniſtère? pas plus, ce me ſemble, qu'entre l'ordonnance du médecin & les dogmes qu'il profeſſe. Le malade s'eſt-il jamais aviſé de demander à Dumoulin s'il alloit au ſermon ou au prêche, s'il croyoit en Dieu ou s'il n'y croyoit pas? Maîtres de la terre, celui qui fait luire indiſtinctement ſon ſol. il ſur les contrées orthodoxes & ſur les contrées hérétiques; celui qui laiſſe également tomber la roſée féconde ſur leurs champs, ne vous dit-il pas avec aſſez d'évidence & de force, combien il doit vous être indifférent par quels hommes elles ſoient peuplées, par quels bras elles ſoient cultivées? c'eſt à vous de les protéger tous; c'eſt à vous à animer leurs travaux; c'eſt à vous à encourager leur induſtrie & leurs vertus. C'eſt à lui à lire au fond de leurs cœurs & à les juger. Rend-il les mères des calviniſtes ſtériles, ou étouffe-t-il l'enfant dans le ſein des mères luthériennes, lorſqu'elles ſont fécondes? Comment oſez-vous donc condamner à l'exil, à la mort, à la miſère pire qu'elle, celui à qui le ſouverain des ſouverains, votre père & le leur, permet de vivre & de proſpérer? Parce qu'on n'auroit pas célébré la meſſe & chanté vêpres à la Louyſiane, les productions du ſol en auroient-elles été moins abondantes, moins précieuſes & moins utiles? Si cette contrée eût été peuplée d'orthodoxes, & que quelque raiſon d'état vous en eût fait tenter la conquête, vous les euſſiez tous égorgés ſans ſcrupule: & vous en avez à confier ſa culture à l'hérétique? De quelle étrange manie êtes-vous donc tourmentés? La conformité du culte n'arrête point votre férocité; la diverſité l'excite. Eſt-il de la dignité du chef d'un état, de régler ſa conduite ſur l'eſprit fanatique & les vues étroites d'un directeur de ſeminaire? Eſt-il de

de sa sagesse de n'admettre au nombre de ses sujets que les esclaves de ses prêtres ? Qu'après avoir déterminé un vieux monarque pusillanime & humilié par une longue suite de calamités à y mettre le comble en révoquant un édit salutaire, les superstitieux & les hypocrites qui l'environnoient l'aient amené de conséquence en conséquence à rejetter les propositions avantageuses des religionnaires du Nouveau-Monde, je n'en serai point étonné: mais que des considérations, qu'on peut appeller monacales, aient eu la même autorité sur le prince éclairé qui tenoit les rênes de l'empire après le vieux monarque, & qui certes ne fut jamais soupçonné de bigotterie, c'est ce que je ne saurois expliquer.

Indépendamment de ce fatal système, peut-être la Louysiane n'auroit-elle pas langui si long-tems, sans la faute qu'on fit dès l'origine, d'accorder des terres au hasard & selon le caprice de ceux qui les demandoient. Des déserts immenses n'auroient pas séparé les colons les uns des autres. Rapprochés d'un centre commun, ils se seroient prêtés des secours mutuels, & auroient heureusement joui de tous les avantages d'une société régulière & bien ordonnée. A mesure que la population auroit augmenté, le cercle des défrichemens se seroit étendu. Au lieu de quelques hordes de sauvages, on eût vu s'élever une riche colonie qui seroit peut-être devenue avec le tems une nation puissante. Que d'avantages il en eût résulté pour la France même ?

Ce royaume qui achète chaque année dix-huit à vingt millions pesant de tabac, auroit pu le faire cultiver dans la Louysiane, & tirer de cette possession tout ce qu'il lui en falloit pour sa consommation. Ainsi le pensoit & l'espéroit le gouvernement, quand il fit arracher cette plante en France. Convaincu que les terres de ses provinces étoient propres à des cultures plus riches & plus importantes, il crut servir à la fois la métropole & la colonie, en assurant à cet établissement naissant le débouché de la production, qui demandoit le moins d'avance, le moins de tems & le moins d'expérience. Le discrédit où tomba Law, auteur du projet, fit tomber dans l'oubli cette vue dont les avantages étoient si sensibles avec celles qui n'avoient pour base qu'une imagina-

tion déréglée. L'aveuglement du miniſtère fut perpétué par les intérêts particuliers des agens du fiſc, & ce n'eſt pas un des moindres maux que la finance ait faits à la monarchie.

Les richeſſes que le tabac eût fait entrer dans la colonie, lui auroient ouvert les yeux ſur l'utilité des vaſtes & belles prairies dont elle eſt remplie. Bientôt, elles ſe fuſſent couvertes de nombreux troupeaux, dont les cuirs auroient diſpenſé la métropole d'en acheter de pluſieurs nations, & dont la chair préparée & ſalée, auroit remplacé le bœuf étranger dans les iſles. Les chevaux & les mulets, qui s'y ſeroient multipliés dans la même proportion, euſſent tiré les colonies Françoiſes de la dépendance où elles ont toujours été, où elles ſont encore des Anglois & des Eſpagnols pour cet objet indiſpenſable.

Une fois mis en action, les eſprits ſeroient montés d'une branche d'induſtrie à l'autre. Auroient-ils pu ſe refuſer à la conſtruction des vaiſſeaux? Le pays étoit couvert des bois propres pour le corps du navire. La mâture & le goudron ſe trouvoient dans les pins, qui rempliſſoient les côtes. Le chêne ne manquoit pas pour le bordage, & il pouvoit être remplacé par le cyprès, moins ſujet à ſe fendre, à ſe courber, à ſe rompre, & rachetant par un peu d'épaiſſeur ce que la nature lui refuſoit de force & de dureté. Il étoit facile de faire croître du chanvre, pour les voiles & pour les cordages. On n'eût été réduit qu'à tirer du fer des autres contrées; & encore paroît-il prouvé qu'il en exiſte des mines dans la Louyſiane.

Les forêts, ainſi défrichées ſans frais & même avec profit, auroient laiſſé le ſol libre aux grains, à l'indigo, même à la ſoie, lorſqu'une population abondante auroit permis de ſe livrer à une occupation à laquelle la douceur du climat, la multitude des mûriers, quelques expériences heureuſes ne ceſſoient d'inviter. Que n'eût-on pas fait d'une poſſeſſion où le ciel eſt tempéré, où le terrein eſt uni, vierge, fertile; & qui avoit été moins habité que parcouru par quelques vagabonds auſſi inappliqués que mal-habiles?

Si la Louyſiane fût parvenue à la fécondité que la nature y

ſembloit attendre de la main des hommes, on n'auroit pas tardé à s'occuper du ſoin de rendre ſon entrée plus acceſſible. Peut-être y eût-on réuſſi, en bouchant les petites paſſes avec les arbres flottans que les eaux entraînent, & en réuniſſant toute la force du courant dans un ſeul canal. Si la molleſſe du terrein, ſi la rapidité du fleuve, ſi le refoulement de la mer euſſent oppoſé à ce projet des obſtacles inſurmontables, le génie eût trouvé des reſſources. Tous les arts, tous les biens ſeroient nés les uns des autres, pour former dans cette vaſte plaine de l'Amérique, une colonie floriſſante & vigoureuſe.

Cette perſpective, qu'on n'avoit jamais entrevue que dans le lointain, ſembloit ſe rapprocher à la paix dernière. Les habitans auxquels le fiſc devoit ſept millions, acquis la plupart par des manœuvres criminelles, déſeſpérant d'être jamais payés de cette dette impure, ou ne pouvant ſe flatter que de l'être tard & imparfaitement, tournoient heureuſement leurs travaux vers des cultures importantes. Ils voyoient groſſir leur commerce d'une partie des pelleteries, qu'attiroit autrefois le Canada. Les iſles Françoiſes, dont les beſoins augmentoient continuellement & les reſſources venoient de diminuer, leur demandoient plus de bois & de ſubſiſtances. Les liaiſons frauduleuſes avec le Mexique, interrompues par la guerre, reprenoient leur cours. Les navigateurs de la métropole, exclus d'une partie des marchés qu'ils avoient fréquentés, tournoient leurs voiles vers le Miſſiſſipi, dont les bords, trop long-tems déſerts, alloient enfin être habités. Déja deux cens familles Acadiennes s'y étoient fixées, & les reſtes infortunés de cette nation, diſperſés dans les établiſſemens Anglois, faiſoient leurs arrangemens pour les ſuivre. Les mêmes diſpoſitions ſe remarquoient dans pluſieurs colons de Saint-Vincent & de la Grenade, mécontens de leurs nouveaux maîtres. Douze ou quinze cens Canadiens s'étoient mis en marche pour la Louyſiane, & ils devoient être ſuivis par beaucoup d'autres. On a même de fortes raiſons pour croire qu'un aſſez grand nombre de catholiques alloient paſſer des poſſeſſions Britanniques, dans cette vaſte & belle contrée.

X.
Le ministère de France cède la Louysiane à l'Espagne. En avoit-il le droit ?

Tel étoit l'état des choses, lorsque la cour de Versailles annonça, le 21 avril 1764, aux habitans de la Louysiane, que par une convention secrète du 3 novembre 1762, on avoit abandonné à celle de Madrid, la propriété de leur territoire. La langueur de cette colonie; les obstacles qui s'opposoient à son amélioration; l'impossibilité de la mettre en état de résister à la masse des forces ennemies, réunies sur sa frontière : ces considérations dûrent aisément déterminer le ministère de France à cette cession, en apparence si considérable. Mais quel fut le motif qui porta l'Espagne à l'accepter ? Ne valoit-il pas mieux qu'elle sacrifiât gratuitement la Floride au rétablissement de la tranquillité publique, que de recevoir en échange une possession, dont la défense lui étoit impossible ? Si c'étoit une barrière contre les entreprises qu'une nation ambitieuse, active & puissante pouvoit projetter contre le Mexique, n'étoit-il pas de son intérêt qu'un allié fidèle eût à soutenir un premier choc, qui l'avertiroit de l'orage & lui donneroit peut-être le tems de le conjurer ?

Mais de quelque manière que la politique veuille envisager cet événement, ce sera toujours au tribunal de la morale un crime d'avoir vendu ou donné des citoyens à une puissance étrangère.

De quel droit, en effet, un prince dispose-t-il d'un peuple qui ne consent pas à changer de maître ?

Les nations doivent-elles tout aux rois, & les rois ne doivent-ils rien aux nations ? Que signifie donc le droit des gens ? N'est-il que le droit des princes ? Ceux-ci ne tiennent, disent-ils, leur pouvoir que de Dieu seul. Cette maxime, imaginée par le clergé, qui ne met les rois au-dessus des peuples, que pour commander aux rois même au nom de la divinité, n'est donc qu'une chaîne de fer, qui tient une nation entière sous les pieds d'un seul homme ? Ce n'est donc plus un lien réciproque d'amour & de vertu, d'intérêt & de fidélité, qui fait régner une famille au milieu d'une société ? Si l'obéissance des peuples est une loi de conscience imposée par Dieu seul, ils peuvent donc

en appeller aux interprètes de cette volonté éternelle, contre l'abus de l'autorité subordonnée à ce grand être ? Si l'on fait de l'obéissance passive une loi de religion, dès-lors elle est soumise, comme toutes les autres loix religieuses, au tribunal de la conscience ; & dans un état où l'on reconnoit la loi de Dieu pour la première, il faut attendre que la décision de l'église éclaire & dirige les consciences, sur l'étendue & la nature du pouvoir des rois. En vain dira-t-on que les livres saints ordonnent eux-mêmes d'obéir aux puissances de la terre. C'est à l'église que la lettre & le sens de ces livres ont été révélés, & par l'église, aux nations qui les ont adoptés. Elle seule peut donc savoir jusqu'à quel point, & à quel dessein, Dieu a confié son autorité aux puissances de la terre. Les rois, en s'appuyant des textes de la bible, se remettent dès-lors sous la tutelle des ministres de l'évangile. Ainsi, quand ils empruntent les armes du clergé pour tenir les peuples dans les fers, le clergé peut retirer ses propres armes, & s'en servir contre les rois. Il trouvera dans l'évangile même, où ils ont pris le droit de régner, un bouclier à opposer contre l'épée, & le glaive contre le glaive.

C'est donc en vain que les princes ont recours au ciel pour rappeller leurs droits, quand ils manquent à leurs devoirs. La loi qu'ils invoquent s'élève contre eux. Elle tonne, & les foudroie par la bouche des pontifes. Elle crie au fond des cœurs d'un peuple qui gémit. Ainsi leur puissance n'en est pas moins conditionnelle, précaire, interprétative ; elle n'est pas moins limitée par le code religieux, où ils l'ont puisée, qu'elle ne doit l'être par le code naturel des nations : car la religion étant l'unique frein du despotisme, seul pouvoir qui se croie établi de Dieu même, & les fondemens de ce pouvoir n'étant pas plus évidens que les dogmes & les principes de la religion qui lui sert de base ; le despote tombe entre les mains du clergé, si le peuple est dirigé par des prêtres, ou à la discrétion de ses sujets, parce qu'au défaut de pontifes, ils sont eux-mêmes les juges de la foi.

Mais pourquoi l'autorité voudroit-elle se déguiser qu'elle vient des hommes ? La nature, l'expérience, l'histoire, le sentiment intérieur, apprennent assez aux rois qu'ils tiennent des peuples tout ce qu'ils possèdent, soit qu'ils l'aient conquis par les armes, soit qu'ils l'aient acquis par des traités. Puisqu'on reçoit du peuple tous les fruits de l'obéissance, pourquoi ne pas accepter de lui seul tous les droits de l'autorité ? Qu'a-t-on à craindre des volontés qui se donnent, & que gagne-t-on à l'abus d'une puissance qu'on usurpe ? Ne faut-il pas la retenir par la violence, quand on s'en est emparé par surprise ? Et quel est le bonheur d'un prince qui ne commande que par la force, & qui n'est obéi que par la crainte ? Est-il tranquille sur le trône, lorsqu'il se voit forcé de dire, pour régner, que c'est de Dieu seul qu'il a reçu sa couronne ? Tout homme ne tient-il pas encore plus de Dieu sa vie & sa liberté, le droit imprescriptible de n'être gouverné que par la raison & par la justice ?

Mais qu'a-t-on besoin d'invoquer le sacré nom de Dieu, dont il est si facile d'abuser ? Dans les siècles malheureux de l'enthousiasme de religion, on a pu repaître de mots ambigus les esprits égarés par un fanatisme épidémique. Mais dans le calme de la paix & de la raison ; lorsqu'un état s'est policé, agrandi, affermi par l'esprit de discussion & de calcul, par les recherches & la découverte des vérités utiles, que la physique offre à la morale pour le maintien de la politique : est-ce alors qu'il faut encore chercher dans les ténèbres de l'ignorance & de l'erreur, les fondemens d'une autorité légitime ? Le bien & le salut des peuples, voilà la suprême loi d'où toutes les autres dépendent, & qui n'en reconnoît point au-dessus d'elle. C'est-là, sans doute, la véritable loi fondamentale de toutes les sociétés. C'est par elle qu'il faut interprêter les loix particulières qui doivent toutes émaner de ce principe, en être le développement & le soutien.

Or, en appliquant cette règle aux traités de partage & de cession que les rois font entre eux, voit-on qu'ils aient le droit d'acheter, de vendre & d'échanger les peuples sans les consulter ?

Quoi, les princes s'arrogeront le droit barbare d'aliéner ou d'hypothequer leurs provinces & leurs sujets, comme des biens meubles & immeubles ; tandis que les apanages de leur maison, les forêts de leur domaine, les joyaux de leur couronne, sont des effets inaliénables & sacrés, auxquels on n'ose toucher dans les besoins les plus pressans d'un état ! . . J'entends une voix qui crie du fond de l'Amérique ; c'est la voix d'une nombreuse colonie. Elle dit à sa métropole :

« Que t'ai-je fait, pour me liver à un étranger ? Ne suis-je » pas sortie de ton sein ? N'ai-je pas semé, planté, cultivé, » moissonné pour toi seule ? Quand tes vaisseaux m'exportèrent » sur ces rivages si différens de ton heureux climat, ne me » promis-tu pas de me couvrir toujours de tes armes & de tes » voiles ? N'ai-je pas combattu pour tes droits, & défendu le » sol que tu m'avois donné ? Après l'avoir fertilisé de mes » sueurs, ne l'ai-je pas arrosé de mon sang pour te le conserver ? » Tes enfans sont mes pères ou mes frères ? tes loix faisoient » ma gloire, & ton nom mon honheur. J'ai tâché de l'illustrer, » ce nom, chez les nations même qui ne le connoissoient pas. » Je t'avois fait des amis & des alliés parmi les sauvages. J'aimois » à croire qu'un jour je pourrois être l'égale de tes rivaux, la » terreur de tes ennemis. Mais non, tu m'as abandonnée. Tu » m'as engagée à mon insu, par un marché, dont le secret même » étoit une trahison. Mère insensible, ingrate, as-tu pu rompre, » contre le vœu de la nature, les nœuds qui m'attachoient à toi » par ma naissance même ? Quand je te rendois, par le tribut de » mes pénibles labeurs, le sang & le lait que j'avois reçu de tes » veines, je n'aspirois qu'à la consolation de vivre & de mourir » sous ta loi. Tu ne l'as pas voulu. Tu m'as arrachée à ma famille » pour me donner à un maitre qui n'étoit pas de mon choix. » Rends-moi mon père, cruelle ; rends-moi à celui dont j'ai appris » à bégayer le nom dès ma plus tendre enfance. Tu peux bien » me soumettre malgré moi-même au joug que mon cœur re- » pousse ; mais ce ne sera que pour un tems. Je languirai, je » périrai de douleur & de foiblesse ; ou si je reprends de la vie

» & des forces, ce fera pour me fouftraire aux liens que je dé-
» tefte ; duffai-je me livrer à tes ennemis ».

XI. Conduite des Efpagnols à la Louyfiane.

Cette averfion des habitans de la Louyfiane pour la domination Efpagnole, ne fit rien changer aux arrangemens des cours de Madrid & de Verfailles. Le 28 Février 1766, M. Ulloa arriva dans la colonie avec quatre-vingts hommes de fa nation. La prife de poffeffion devoit, dans les règles ordinaires, fuivre fon débarquement. Il n'en fut pas ainfi. Les ordres continuèrent à être donnés au nom du roi de France ; la juftice fut rendue par fes magiftrats ; & les troupes ne cefsèrent point de faire le fervice fous fes enfeignes. C'étoit le repréfentant de Louis XV qui avoit toujours le commandement. Toutes ces raifons perfuadèrent aux habitans que Charles III faifoit étudier le pays, & qu'il fe détermineroit à l'accepter ou à le rejetter, felon qu'il le croiroit utile ou nuifible à fa puiffance. Cet examen étoit fait par un agent, qui paroiffoit prendre une idée peu favorable de la région qu'il étoit venu reconnoître ; & il étoit raifonnable d'efpérer qu'il en dégoûteroit fon maître.

On étoit affez généralement dans cette illufion, lorfqu'une loi arrivée d'Efpagne, défendit à la Louyfiane toute liaifon de commerce avec les marchés qui avoient fervi jufqu'alors au débouché de fes productions. Ce funefte décret fut fuivi, felon tous les témoignages, d'une hauteur intolérable, d'odieux monopoles, d'actes répétés d'une autorité arbitraire : maux d'autant plus fâcheux qu'ils paroiffoient l'ouvrage du commandant François qu'Ulloa avoit fubjugué au point de le rendre le fervile inftrument de tous fes caprices. Peut-être les accufations étoient-elles exagérées ? mais il ne falloit pas dédaigner toutes les mefures qui auroient pu détromper les efprits prévenus, qui auroient pu ramener des cœurs aigris.

Ce mépris qui fut regardé comme le plus grand des outrages, comme le comble de la tyrannie, pouffa les peuples au défefpoir. Un moyen infaillible d'arriver au bonheur & au repos fe préfentoit à eux. Ils n'avoient que le fleuve à traverfer pour le trouver. Le gouvernement Anglois les preffoit d'accepter un

un excellent territoire, des encouragemens à la culture, toutes les prérogatives de la liberté : mais un lien cher & sacré les attachoit à leur patrie. Ils aimèrent mieux demander au conseil, qu'Ulloa fût obligé de se retirer & que la prise de possession, qu'il avoit différée jusqu'alors, ne lui fût pas permise, avant que la cour de Versailles eût écouté les représentations de la colonie. Le tribunal prononça le 28 octobre 1768, l'arrêt qu'on lui demandoit ; & les Espagnols s'embarquèrent paisiblement sur la frégate qui les avoit amenés. Durant trois jours que dura cette grande crise, il n'y eut pas le plus léger tumulte, il n'y eut pas la moindre indécence à la Nouvelle-Orléans. Lorsqu'elle fut finie, les habitans de la ville & ceux de la basse Louysiane, qui avoient uni leurs ressentimens, pour opérer la révolution, reprirent leurs travaux avec l'espoir consolant que la conduite qu'ils avoient tenue seroit approuvée par la cour de France.

Le succès ne répondit pas à leur attente. Les députés de la colonie n'arrivèrent en Europe que six semaines après Ulloa ; & ils trouvèrent le ministère de Versailles très-mécontent de ce qui s'étoit passé, ou affectant de l'être. Ces dispositions furent hautement blâmées par la nation, qui ne voyoit dans les colons de la Louysiane que des hommes généreux, dont tout le crime étoit d'avoir eu un attachement sans bornes pour leur métropole. Il s'éleva en leur faveur un cri si unanime & si éclatant, que le gouvernement ne put se dispenser avec bienséance de montrer quelque intérêt pour ces malheureux. Cette compassion tardive ne produisit rien. La cour de Madrid, qui l'avoit prévue, avoit fait partir rapidement Monsieur Orelly pour l'isle de Cuba. Là, ce général avoit pris trois mille hommes de troupes réglées ou de milices qu'il embarqua sur vingt-cinq bâtimens de transport ; & le 25 juillet 1769, il fit voir son pavillon à l'embouchure du Mississipi.

A cette nouvelle, tous les cœurs se livrent à une rage inexprimable, contre une patrie qui sacrifie librement une colonie affectionnée, contre une puissance qui prétend régner sur un

peuple qui repouſſe ſon joug inhumain. On ſe diſpoſe à empêcher le débarquement des troupes & à brûler les navires qui les portent. Rien n'étoit plus facile, s'il en faut croire, ceux qui ont bien connu la diſpoſition des lieux. Les ſuites de cette réſolution hardie n'étoient pas auſſi dangereuſes qu'elles le pourroient paroître au premier coup-d'œil. Les habitans de la Louyſiane pouvoient eſpérer de former une république indépendante. Si l'Eſpagne & la France les attaquoient avec de trop grandes forces, ils ſe mettoient ſous la protection de l'Angleterre; & ſi enfin la Grande-Bretagne ſe trouvoit dans une poſition qui ne lui permît pas de leur accorder ſon appui, il leur reſtoit pour dernière reſſource de paſſer ſur la rive orientale du fleuve, avec leurs eſclaves, leurs troupeaux & leur mobilier.

On étoit dans l'attente d'événemens terribles, lorſque les promeſſes du général Eſpagnol; les ſupplications d'Aubry, ce foible commandant François, dont l'imbécillité avoit tout perdu; les diſcours pleins de véhémence d'un magiſtrat éloquent, calmèrent la fermentation. Perſonne ne s'oppoſa à la marche de la petite flotte, qui arriva devant la Nouvelle-Orléans le 17 août. Le lendemain, tous les citoyens furent déchargés de l'obéiſſance qu'ils devoient à leur première patrie. On prit poſſeſſion de la colonie au nom de ſon nouveau maître; & les jours ſuivans, ceux des habitans qui conſentoient à porter le joug de la Caſtille, prêtèrent leur ferment.

Tout étoit conſommé, tout, excepté les vengeances. On vouloit des victimes. Il en fut choiſi douze dans ce que le militaire, la magiſtrature & le commerce avoient de plus diſtingué. Six de ces hommes généreux payèrent de leur tête la conſidération dont ils jouiſſoient. Les autres, plus infortunés peut-être, allèrent languir dans les cachots de la Havane; & le miniſtère Eſpagnol avoit ordonné cette horrible tragédie! & le miniſtère François n'en conçut aucune indignation!

Maîtres inhumains, maîtres cruels, qui ſera tenté de vous appartenir? qui ſera tenté de s'appeller votre ſujet? qui voudra vous ſervir? contre le droit de la nature, contre le droit des

gens, vous disposez de vos colons comme d'un troupeau de bêtes, vous les cédez sans leur consentement. Et s'ils étoient accourus, la torche dans une main & le poignard dans l'autre; s'ils avoient brûlé les vaisseaux Espagnols; s'ils avoient assassiné le porteur des ordres de la cour de Madrid, quelle est la bouche assez vile pour oser les blâmer? Le gouvernement François auroit-il pu s'offenser d'un soulevement dont la violence n'auroit été que la mesure de l'attachement qu'on avoit pour lui? Le gouvernement Espagnol n'auroit-il pas reçu le châtiment qu'il méritoit? mais ils sont demeurés tranquilles: mais ils se sont présentés avec résignation au nouveau joug qu'on leur imposoit: mais ils ont étouffé le murmure de leur cœur pour prêter le serment qu'on leur demandoit. Barbares, sanguinaires, perfides Espagnols, ils juroient de vous être fidèles; & c'est dans ce moment que vos yeux désignoient dans la foule les premières victimes de votre autorité. Colons stupides, colons lâches, où êtes-vous? que faites-vous? On entraîne à l'échafaud, on va précipiter dans des fosses obscures, vos amis, vos parens, vos chefs, vos défenseurs, les objets de votre tendresse, de votre vénération; & vous êtes immobiles! quand & pourquoi, vous exposerez-vous donc à mourir? Venez du moins apprendre à connoître la puissance sous laquelle vous avez à vivre. Vile canaille, venez vous instruire du sort qui vous attend, par celui de vos citoyens qui valent mieux que vous.

Effrayés de ces atrocités, ceux des habitans que les intérêts de leur négoce avoient appellés dans la colonie, portèrent ailleurs leur activité. Le désespoir fit abandonner plusieurs riches plantations par leurs propriétaires. Le reste vécut sous l'oppression & dans la misère. Sans quelques liaisons furtives avec l'Anglois qui navigue sur le Mississipi, dont il possède & enrichit une des deux rives, ces malheureux habitans n'auroient connu aucun débouché pour leurs productions; ils n'auroient eu aucune voie pour se procurer les premiers besoins. Leur destinée doit, avec le tems, devenir un peu moins fâcheuse, & parce que les communications de l'Espagne avec ses colonies ont été débarrassées de beaucoup

d'entraves, & parce qu'il a été accordé aux isles Françoises la liberté de tirer de cette grande province, sur leurs propres navires, des bois & des subsistances. Cependant la cour de Madrid a dans le nouvel hémisphère tant d'autres intérêts plus grands, qu'on peut prédire qu'elle ne s'occupera jamais bien sérieusement des prospérités de la Louysiane.

Mais peut-on plaindre bien vivement la triste situation de ces colons qui ont laissé égorger leur compatriotes? Leur misère n'est-elle pas le vrai châtiment qu'ils ont mérité? La conscience, ce juge sévère de tous les devoirs, ne leur crie-t-elle pas, sans interruption : « Tu avois des magistrats honnêtes & vertueux qui » veilloient le jour à ton bonheur, la nuit à ta sécurité, pen- » dant tout le cours de l'année à tes intérêts ; tu avois à tes côtés » des concitoyens qui t'aimoient & te secouroient : ils t'étoient la » plupart attachés par les liens les plus sacrés. C'étoient ton père, » ton frère, ton enfant ; & tu les as vus tranquillement conduire à » l'échafaud ou charger de chaînes ! & tu marches froidement sur » la pierre qu'ils ont teinte de leur sang ! & tu t'inclines devant » leurs bourreaux ! & tu obéis à leurs ordres ! Lâche, il faut que » tu subisses le sort du lâche, & que tu le subisses jusqu'à ce qu'un » noble ressentiment t'absolve à tes yeux & aux nôtres »......

Voyons quel a été le sort du Canada, qui a aussi changé de métropole.

XII. Etat du Canada à la paix d'Utrecht.

Cette vaste contrée s'étoit trouvée, à l'époque de la pacification d'Utrecht, dans un état de foiblesse & de misère inconcevable. C'étoit la faute des premiers François qu'on avoit vu s'y jetter plutôt que s'y établir. La plupart s'étoient contentés de courir les bois. Les plus raisonnables avoient essayé quelques cultures ; mais sans choix & sans suite. Un terrein où l'on avoit bâti & semé à la hâte, étoit aussi légérement abandonné que défriché. Cependant les dépenses que faisoit la métropole dans cet établissement, & le commerce des pelleteries, donnèrent, par intervalle, quelque aisance aux habitans. Mais ils la perdirent bientôt dans une suite de guerres malheureuses. En 1714, les exportations du Canada ne passoient pas cent mille écus. Cette somme, jointe à

celle de trois cens cinquante mille livres, que le gouvernement y verſoit chaque année, étoit toute la reſſource de la colonie pour payer les marchandiſes qui lui venoient d'Europe. Auſſi en recevoit-elle ſi peu, qu'on étoit aſſez généralement réduit à ſe couvrir de peaux, à la manière des ſauvages. Telle étoit la déplorable ſituation du plus grand nombre des vingt mille François, qu'on comptoit dans ces régions immenſes.

XIII. Population du Canada, & diſtribution de ſes habitans.

Le bon eſprit qui ſe répandit alors dans une grande partie du globe, tira le Canada de l'engourdiſſement où il avoit été ſi long-tems plongé. On voit par les dénombremens de 1753 & de 1758, qui ont donné à-peu-près les mêmes réſultats, que la population s'y éleva à quatre-vingt-onze mille ames, indépendamment des troupes réglées, qui furent plus ou moins multipliées, ſelon les circonſtances.

Ce calcul ne comprenoit pas les nombreux alliés, répandus dans un eſpace de douze cens lieues de long, ſur une aſſez grande largeur; ni même les ſeize mille Indiens domiciliés au centre ou dans le voiſinage des habitations Françoiſes. Les uns ni les autres ne furent jamais ſujets. Au milieu d'une grande colonie Européenne, les moindres peuplades gardoient leur indépendance. Tous les hommes parlent de la liberté; les ſauvages ſeuls la poſſèdent. Ce n'eſt pas ſimplement la nation entière, c'eſt l'individu qui eſt vraiment libre. Le ſentiment de ſon indépendance agit ſur toutes ſes penſées, ſur toutes ſes actions. Il entreroit dans le palais d'un deſpote de l'Aſie, comme dans la cabane d'un laboureur, ſans être ébloui ni des richeſſes, ni de la puiſſance. C'eſt l'eſpèce, c'eſt l'homme, c'eſt ſon égal qu'il aime & qu'il reſpecte. Il ne pourroit que haïr un maître & le tuer.

Une partie des habitans de la colonie Françoiſe étoit concentrée dans trois villes. Quebec, capitale du Canada, eſt à quinze cens lieues de la France, & à cent vingt lieues de la mer. Bâtie en amphithéâtre ſur une péninſule formée par le fleuve Saint-Laurent & par la rivière Saint-Charles, elle domine de vaſtes campagnes qui l'enrichiſſent, & une rade très-ſûre, ouverte à plus de deux cens vaiſſeaux. Son enceinte eſt de trois milles. Les

eaux & les rochers en couvrent les deux tiers, & la défendent encore mieux que les fortifications élevées ſur les remparts qui coupent la péninſule. Ses maiſons ſont d'une aſſez bonne architecture. On y comptoit environ dix mille ames au commencement de 1759. C'étoit le centre du commerce, & le ſiège du gouvernement.

La ville des Trois-Rivières, bâtie dix ans après Quebec, & ſituée trente lieues plus haut, dut ſa naiſſance à la facilité que les ſauvages du Nord devoient y trouver pour faire leurs échanges. Mais cet établiſſement qui fut brillant dans ſon origine, n'a jamais pu pouſſer ſa population au-delà de quinze cens habitans; parce que le commerce des pelleteries ne tarda pas à ſe détourner de ce marché, pour ſe porter tout entier à Montréal.

C'eſt une iſle longue de dix lieues, large de quatre au plus, formée par le fleuve Saint-Laurent, ſoixante lieues au-deſſus de Quebec. De tous les pays qui l'environnent, il n'en eſt point où le climat ſoit auſſi doux, la nature auſſi belle, la terre auſſi fertile. Quelques cabanes qui s'y étoient comme formées au haſard en 1640, ſe changèrent en une ville réguliérement bâtie & bien percée, qui contenoit quatre mille habitans. Elle fut d'abord expoſée aux inſultes des ſauvages : mais on l'entoura d'une mauvaiſe paliſſade, & bientôt d'un mur crenelé d'environ quinze pieds de hauteur. Elle dégénéra; lorſque les incurſions des Iroquois obligèrent les François de jetter des forts plus loin, pour s'aſſurer du commerce des fourrures.

Les autres colons qui n'étoient point renfermés dans les remparts de ces trois villes, n'habitoient point de bourgades : mais ils étoient épars ſur les rives du fleuve Saint-Laurent. On n'en voyoit point auprès de ſon embouchure. Le terrein y eſt montueux, ſtérile, & ne laiſſe pas mûrir les grains. Les habitations commençoient, au Sud cinquante lieues, au Nord vingt lieues, plus bas que la ville de Quebec; fort éloignées entr'elles, & ſur des terres d'un médiocre rapport. Ce n'étoit qu'au voiſinage de cette capitale que commençoient les champs vraiment fertiles, mais dont la bonté croiſſoit à meſure qu'on avançoit vers Montréal.

Rien de plus délicieux à voir que les riches bordures de ce long & vaste canal. Des bois jettés çà & là, qui décoroient des montagnes chevelues ; des prairies couvertes de troupeaux ; des champs couronnés d'épis ; des ruisseaux qui se perdoient dans le fleuve ; des églises & des châteaux que l'on découvroit de distance en distance au travers des arbres : tout cela formoit une continuité de paysages que l'œil ne se lassoit pas d'admirer. Ce spectacle touchant ne s'étendoit pas loin de la rivière ; & voici pourquoi.

Lorsque le ministère de France entreprit de former un établissement dans le Canada, il donna un terrein assez étendu aux hommes actifs ou malheureux qui voulurent s'y fixer. Mais, comme on introduisit, à la même époque, dans cette région, la coutume de Paris qui ordonne que tous les descendans d'un chef de famille aient une part égale à sa succession, ce domaine fut réduit à rien ou presque rien, par des partages multipliés, dans une longue suite de générations.

Si, comme le bien public l'auroit exigé, les loix eussent assuré l'indivisibilité de la possession au fils aîné, la province auroit pris une autre face. Le père, poussé à l'économie & au travail par le desir de préparer un sort heureux à ses autres enfans, auroit demandé de nouvelles terres; & il les eût couvertes de bâtimens, de troupeaux, de moissons, & y auroit placé sa nombreuse postérité. Les nouveaux propriétaires auroient suivi, à leur tour, cet exemple d'une tendresse très-bien entendue ; & avec le tems, la colonie entière auroit été peuplée & cultivée.

Les avantages de cette politique, qui avoient échappé à la cour de Versailles, la frappèrent enfin en 1745. Elle défendit la division ultérieure de toute plantation qui n'auroit pas un arpent & demi de front, sur trente ou quarante de profondeur. Ce réglement ne guérissoit pas les plaies de deux siècles d'ignorance ; mais il arrêtoit un désordre qui auroit fini par tout anéantir.

Ce plan d'inégalité, dans la répartition des héritages, sera regardé par le vulgaire comme un systême inhumain & opposé aux loix de la nature : mais ce reproche sera-t-il fondé ? Un homme, qui a terminé sa carrière, peut-il avoir des droits ? En-

ceſſant d'exiſter, n'a-t-il pas perdu toutes ſes capacités ? Le grand être, en le privant de la lumière, ne lui a-t-il pas ôté tout ce qui en étoit une dépendance ? Ses volontés dernières peuvent-elles avoir quelque influence ſur les générations qui le ſuivront ? Non. Tout le tems qu'il a vécu, il a joui & dû jouir des terres qu'il cultivoit. A ſa mort, elles appartiennent au premier qui s'en ſaiſira & qui voudra les enſemencer. Voilà la nature. S'il s'eſt établi ſur le globe preſque entier un autre ordre de choſes, c'eſt une ſuite néceſſaire des inſtitutions ſociales. Leurs loix ont dérogé aux loix de la nature, pour aſſurer la tranquillité, pour encourager l'induſtrie, pour affermir la liberté. Ce que les gouvernemens ont fait, ils ſeront en droit de le faire encore, lorſqu'ils le jugeront convenable à leurs intérêts, au bonheur commun des membres qui les compoſent, & par conſéquent d'une manière plus ou moins favorable à tel ou tel individu. Entre les différentes inſtitutions poſſibles ſur l'héritage des citoyens après leur décès, il en eſt une qui trouveroit peut-être des approbateurs. C'eſt que les biens des morts rentrâſſent dans la maſſe des biens publics, pour être employés d'abord à ſoulager l'indigence, à rétablir perpétuellement une égalité approchée entre les fortunes des particuliers ; & ces deux points importans remplis, à récompenſer les vertus, à encourager les talens.

Pour revenir au Canada, la nature elle-même dirigeoit les travaux du cultivateur. Elle lui avoit appris à dédaigner les terres aquatiques, ſablonneuſes ; celles où le pin, le ſapin, le cèdre cherchoient un aſyle iſolé. Mais quand il voyoit un ſol couvert d'érables, de chênes, de hêtres, de charmes & de meriſiers, il pouvoit lui demander d'abondantes récoltes de froment, de ſeigle, de maïs, d'orge, de lin, de chanvre, de tabac, de légumens & d'herbes potagères de toutes les eſpèces.

La plupart des habitans avoient une vingtaine de moutons, dont la toiſon leur étoit précieuſe ; dix ou douze vaches qui leur donnoient du lait ; cinq ou ſix bœufs conſacrés au labourage. Tous ces animaux étoient petits, mais d'une chair exquiſe, Ils faiſoient portion d'une aiſance inconnue, en Europe, aux gens de la campagne.

Cette

Cette eſpèce d'opulence permettoit aux colons d'avoir un aſſez grand nombre de chevaux qui n'étoient pas beaux, mais durs à la fatigue, & propres à faire ſur la neige des courſes prodigieuſes. Auſſi ſe plaiſoit-on à les multiplier dans la colonie, & pouſſoit-on ce goût juſqu'à leur prodiguer pendant l'hiver des grains que les hommes regrettoient quelquefois en d'autres ſaiſons.

Telle étoit la poſition des quatre vingt-trois mille François diſperſés ou réunis ſur les rives du fleuve Saint-Laurent. Au-deſſus de ſa ſource & dans les contrées connues ſous le nom de pays d'en haut, on en voyoit huit mille plus communément adonnes à la chaſſe & au commerce, qu'à l'agriculture.

Leur premier établiſſement étoit Cataracoui ou le fort de Frontenac, bâti en 1671 à l'entrée du lac Ontario, pour arrêter les incurſions des Anglois & des Iroquois. La baie de ce lieu ſervoit de port à la marine marchande & militaire qu'on avoit formée ſur cette eſpèce de mer, où les tempêtes ne ſont guère moins fréquentes, ni moins terribles que ſur l'océan.

Entre le lac Ontario & le lac Erié, qui ont chacun trois cens lieues de circuit, eſt un continent de quatorze lieues. Cette terre eſt coupée vers le milieu par le fameux ſaut de Niagara, qui par ſa hauteur, ſa largeur, ſa forme, & par la quantité, l'impétuoſité de ſes eaux, paſſe avec raiſon pour la plus étonnante cataracte du monde. C'eſt au-deſſus de cette magnifique & terrible caſcade, que la France avoit élevé des fortifications dans le deſſein d'empêcher les ſauvages de porter leurs pelleteries à la nation rivale.

Au-delà du lac Erié s'étend une terre diſtinguée ſous le nom de Détroit. Elle ſurpaſſe tout le Canada par la douceur du climat, par la beauté, la variété du payſage, par la fertilité du ſol, par l'abondance de la chaſſe & de la pêche. La nature a tout prodigué, pour en faire un ſéjour délicieux. Mais ce ne fut pas la beauté du lieu qui engagea les François à s'y établir vers le commencement du ſiècle : ce fut plutôt le voiſinage de pluſieurs nations ſauvages, dont on pouvoit tirer beaucoup de fourrures. Ce commerce s'accrut avec aſſez de rapidité.

Le ſuccès de ce nouvel établiſſement, fit déchoir le poſte de

Michillimakinac, placé cent lieues plus loin entre le lac Michigan, le lac Huron & le lac Supérieur, tous trois navigables. La plus grande partie du commerce qu'on y faisoit avec les naturels du pays, se porta au Détroit, où il se fixa.

Outre les forts dont nous venons de parler, on en voyoit de moins considérables, élevés çà & là sur des rivières ou dans des gorges de montagnes. Car le premier sentiment de l'intérêt est la défiance; & son premier mouvement, pour l'attaque ou pour la défense. Chacun de ces forts avoit une garnison, qui couvroit de ses armes les François établis aux environs. De leur réunion résultoit le nombre de huit mille ames, qu'on comptoit dans les pays d'en-haut.

XIV. Mœurs des François Canadiens.

Peu de colons avoient les mœurs qu'on leur auroit desirées. Ceux que les travaux champêtres fixoient à la campagne, ne donnoient durant l'hiver que des momens au soin de leurs troupeaux, & à quelques autres occupations indispensables. Le reste du tems étoit consumé dans l'inaction, au cabaret, ou à courir sur la neige avec des traîneaux, comme les citoyens les plus distingués. Quand le printems les appelloit au travail indispensable des terres, ils labouroient superficiellement sans engrais, ensemençoient sans soin, & rentroient dans leur profond loisir, en attendant la saison de la maturité. Dans un pays où les habitans étoient trop glorieux ou trop indolens pour s'engager à la journée, chaque famille étoit réduite à faire elle-même sa récolte; & l'on ne voyoit point cette vive alégresse, qui dans les beaux jours de l'été, anime des moissonneurs réunis pour dépouiller ensemble de vastes guérêts.

D'où venoit cet excès de négligence ou de paresse? De plusieurs causes. Le froid excessif des hivers qui suspendoit le cours des fleuves, enchaînoit toute l'activité des hommes. L'habitude du repos, qui, durant huit mois, étoit comme la suite d'une saison si rigoureuse, rendoit le travail insupportable, même dans les beaux jours. Les fêtes nombreuses d'une religion qui s'est étendue par les fêtes même, empêchoient la naissance, interrompoient le cours de l'industrie. Il est si facile, si naturel d'être dévot, quand c'est pour ne rien faire! Enfin la passion des armes qu'on avoit

excitée à dessein parmi ces hommes courageux & fiers, achevoit de les dégoûter des travaux champêtres. Uniquement épris de la gloire militaire, ils n'aimoient rien tant que la guerre, quoiqu'ils la fissent sans paie.

Les habitans des villes, sur-tout de la capitale, passoient l'hiver comme l'eté, dans une dissipation générale & continuelle. On ne leur trouvoit aucune sensibilité pour le spectacle de la nature, ni pour les plaisirs de l'imagination; nul goût pour les sciences, pour les arts, pour la lecture, pour l'instruction. L'amusement étoit l'unique passion; & la danse faisoit dans les assemblées, les délices de tous les âges. Ce genre de vie donnoit le plus grand empire aux femmes qui avoient tous les appas, excepté ces douces émotions de l'ame, qui seules font le prix & le charme de la beauté. Vives, gaies, coquettes & galantes, elles étoient plus heureuses d'inspirer une passion, que de la sentir. On remarquoit dans les deux sexes plus de dévotion que de vertu, plus de religion que de probité, plus d'honneur que de véritable honnêteté. La superstition y affoiblissoit le sens moral, comme il arrive par-tout où l'on se persuade que les cérémonies tiennent lieu de bonnes œuvres, & que les crimes s'effacent par des prières.

XV. Gouvernement établi dans le Canada. Quels obstacles il opposoit à la culture, à l'industrie & à la pêche.

L'oisiveté, les préjugés, la frivolité n'auroient pas pris cet ascendant au Canada, si le gouvernement avoit su y occuper les esprits à des objets utiles & solides. Mais tous les colons y devoient sans exception, une obéissance aveugle à une autorité purement militaire. La marche lente & sûre des loix, n'y étoit pas connue. La volonté du chef ou de ses lieutenans, étoit un oracle qu'on ne pouvoit même interpréter, un décret terrible qu'il falloit subir sans examen. Les délais, les représentations, étoient des crimes aux yeux d'un despote, qui avoit usurpé le pouvoir de punir ou d'absoudre par sa simple parole. Il tenoit dans ses mains les graces & les peines, les récompenses & les destitutions, le droit d'emprisonner sans ombre de délit, le droit plus redoutable encore de faire révérer comme des actes de justice, toutes les irrégularités de son caprice.

Cet absolu pouvoir ne se borna pas dans les premiers tems aux

choſes dépendantes de la guerre & de l'adminiſtration politique. Il s'etendit à la juriſdiction civile. Le gouverneur décidoit arbitrairement & ſans appel, de tous les procès qui s'élevoient entre les colons. Heureuſement ces conteſtations naiſſoient rarement dans un pays où tout étoit pour ainſi dire en commun. Une autorité ſi dangereuſe fut maintenue juſqu'en 1663, époque à laquelle on érigea dans la capitale un tribunal pour juger définitivement tous les procès de la colonie. La coutume de Paris, modifiée par des combinaiſons locales, forma le code de ſes loix.

Ce code ne fut point mutilé ni défiguré par un mêlange de loix fiſcales. L'adminiſtration des finances ne percevoit au Canada que le cinquième du produit des fiefs à chaque vente; qu'une légère contribution des habitans de Quebec & de Montréal pour l'entretien des fortifications de ces places; que quelques droits à l'entrée, à la ſortie des denrées & des marchandiſes. Ces objets réunis ne produiſoient au fiſc, dans les tems les plus floriſſans de la colonie, que 260,200 livres.

Les terres n'étoient pas impoſées par le gouvernement: mais elles étoient grevées d'autres charges. Dès les premiers jours de cet établiſſement, le roi faiſoit à ſes officiers civils ou militaires, & à d'autres de ſes ſujets qu'il vouloit récompenſer ou enrichir, des conceſſions qui avoient depuis deux juſqu'à ſix lieues en quarré. Ces grands propriétaires hors d'état par la médiocrité de leur fortune, ou par leur peu d'aptitude à la culture, de mettre en valeur de ſi vaſtes poſſeſſions, furent comme forcés de les diſtribuer à des ſoldats vétérans ou à d'autres colons pour une redevance perpétuelle.

Chacun de ces vaſſaux recevoit ordinairement quatre-vingt-dix arpens de terre, & s'engageoit à donner annuellement à ſon ſeigneur un ou deux ſols par arpent, & un demi-minot de bled pour la conceſſion entière: il s'engageoit à moudre à ſon moulin, & à lui céder pour droit de mouture la quatorzième partie de la farine; il s'engageoit à lui payer un douzième pour les lods & ventes, & reſtoit ſoumis au droit de retrait.

Il s'eſt trouvé des écrivains qui ont applaudi avec enthouſiaſme

à un syſtème qui leur paroiſſoit propre à aſſurer l'ordre & la ſubordination ; mais n'étoit-ce pas introduire en Amérique l'image du gouvernement féodal qui fut ſi long-tems la ruine de l'Europe ? mais n'étoit-ce pas faire ſubſiſter un grand nombre de gens oiſifs aux dépens de la ſeule claſſe de citoyens dont il falloit peupler un état naiſſant ? Ces colons utiles virent encore augmenter le fardeau d'une nobleſſe rentière par la ſurcharge des exactions du clergé. Ce corps avide obtint en 1663 du miniſtère, qu'il lui ſeroit donné *le treizième de tout ce que la terre produiroit par le travail des hommes, de tout ce que la terre produiroit d'elle-même.* Cette vexation intolérable dans un pays mal établi, duroit depuis quatre ans, lorſque le conſeil ſuperieur de Quebec prit ſur lui en 1667 de réduire les dîmes au vingt-ſixième, & un édit de 1769 confirma cette diſpoſition, encore trop favorable aux prêtres.

Tant d'entraves jettées d'avance ſur l'agriculture, mirent la colonie dans l'impuiſſance de payer ce qu'il lui falloit tirer de la métropole. Le miniſtère de France en fut enfin ſi convaincu, qu'après s'être toujours obſtinément refuſé à l'établiſſement des manufactures en Amérique, il crut, en 1706, devoir même les y encourager. Mais ſes invitations tardives ne produiſirent que de foibles efforts. Peu de toiles communes, & quelques mauvaiſes étoffes de laine, épuiſèrent toute l'induſtrie des colons.

Les pêcheries ne les tentoient guère plus que les manufactures. La ſeule qui fût un objet d'exportation, étoit celle du loup-marin. Cet animal a été rangé parmi les poiſſons, quoiqu'il ne ſoit pas muet, & que né conſtamment à terre, il y vive plus communément que dans l'eau. Sa tête approche un peu de celle du dogue. Il a quatre pattes fort courtes, ſur-tout celles de derrière, qui lui ſervent plutôt à ramper qu'à marcher. Auſſi ſont-elles en forme de nâgeoire, tandis que celles de devant ont des ongles. Il a la peau dure, & couverte d'un poil ras. Il naît blanc, mais il devient roux ou noir en croiſſant. Quelquefois il réunit les trois couleurs.

On diſtingue deux ſortes de loup-marin. Ceux de la plus groſſe eſpèce, pèſent juſqu'à deux mille livres, & ſemblent avoir le nez plus pointu que les autres. Les petits, dont la peau eſt commu-

nément tigrée, font plus vifs, plus adroits à fe tirer des pièges qu'on leur tend. Les fauvages les apprivoifent jufqu'à s'en faire fuivre.

C'eft fur des rochers, & quelquefois fur la glace, que les uns & les autres s'accouplent, & que les mères font leurs petits. Leur portée ordinaire eft de deux ; & elles les allaitent fouvent dans l'eau, mais plus fouvent à terre. Quand elles veulent les accoutumer à nâger, elles les portent, dit-on, fur le dos, les laiffent aller de tems en tems dans l'eau, puis les reprennent, & continuent ce manege, jufqu'à ce qu'ils foient en état de braver feuls les flots. La plupart des petits oifeaux voltigent de branche en branche, avant de voler dans l'air. L'aigle porte fes aiglons, pour les accoutumer à défier les vents. Eft-il furprenant que le loup-marin, né fur la terre, exerce fes petits à vivre dans l'eau?

On ne pêche cet amphibie qu'à Labrador. Les Canadiens fe rendent à cette glaciale & prefqu'inhabitable côte vers le milieu d'octobre, & y féjournent jufqu'au commencement de juin. C'eft entre le continent & quelques petites ifles peu éloignées, qu'ils tendent leurs filets. Les loups-marins, qui viennent ordinairement de l'Eft, & en grandes bandes, veulent paffer ces efpèces de détroits, & s'y trouvent pris. Portés à terre, ils y reftent gelés jufqu'au mois de mai. Alors, on les jette dans une chaudière ardente, d'où leur graiffe coule dans un autre vafe où elle fe refroidit. Sept ou huit de ces animaux donnent une barrique d'huile.

La peau des loups-marins fervit originairement à faire des manchons. On l'employa depuis à couvrir des malles, à faire des fouliers & des bottines. Lorfqu'elle eft bien tannée, elle a prefque le même grain que le maroquin. Si d'une part elle eft moins fine, de l'autre, elle conferve plus long-tems fa fraîcheur.

On convient généralement que la chair du loup-marin n'eft pas mauvaife; mais on gagne davantage à la réduire en huile. Elle eft long-tems claire; elle n'a point d'odeur; elle ne laiffe point de lie; elle fert à brûler, ou bien à préparer des cuirs.

Le Canada envoyoit annuellement à la pêche du loup-marin,

cinq ou ſix petits bâtimens ; & il en expédioit un ou deux de moins pour les Antilles. Il recevoit des iſles, neuf à dix bateaux chargés de taffia, de melaſſe, de café, de ſucre ; & de France, environ trente navires, dont la réunion pouvoit former neuf mille tonneaux.

Durant l'intervalle des deux dernières guerres, qui fut le tems le plus floriſſant de la colonie, ſes exportations ne paſſèrent pas 1,200,000 liv. en pelleteries, 800,000 liv. en caſtor, 250,000 liv. en huile de loup-marin, une pareille ſomme en farines ou en pois, & 150,000 liv. en bois de toutes les eſpèces. Ces objets ne formoient chaque année qu'un total de 2,650,000 liv. ; ſomme inſuffiſante pour payer les marchandiſes qui arrivoient de la métropole. Le gouvernement rempliſſoit le vuide.

XVI. Impôts exigés dans le Canada. Dépenſes qu'y faiſoit le miniſtère. De quelle manière elles étoient payées. A quels excès elles furent portées, & comment on s'en déchargea.

Dans les commencemens de la poſſeſſion du Canada, les François n'y voyoient preſque point d'argent. Le peu qu'en apportoient ceux qui venoient ſucceſſivement s'y établir, n'y séjournoit pas long-tems ; parce que les beſoins de la colonie l'en faiſoient promptement ſortir. C'étoit un inconvénient qui ralentiſſoit le commerce, & retardoit les progrès de l'agriculture. La cour de Verſailles fit fabriquer, en 1670, pour tous ſes établiſſemens d'Amérique, une monnoie à laquelle on donna un coin particulier, & une valeur idéale, d'un quart plus forte que celle des eſpèces qui circuloient dans la métropole. Mais cet expédient ne procura pas l'avantage qu'on s'en étoit promis, du moins pour la Nouvelle-France. On jugea donc convenable, vers la fin du ſiècle dernier, de ſubſtituer en Canada le papier aux métaux, pour le paiement des troupes, & pour les autres dépenſes du gouvernement. Cette invention réuſſit juſqu'en 1713, où l'on ceſſa d'être fidèle aux engagemens contractés par les adminiſtrateurs de la colonie. Les lettres-de-change qu'ils tiroient ſur le fiſc de la métropole, ne furent pas acquittées ; & dès-lors tombèrent dans l'aviliſſement. On les liquida en 1720, mais avec perte de cinq huitièmes.

Cet événement fit reprendre au Canada l'uſage de l'argent, qui ne dura qu'environ deux ans. Les négocians, tous ceux des colons qui avoient des remiſes à faire en France, trouvoient

embarraſſant, coûteux & dangereux d'y envoyer des eſpèces; & ils furent les premiers à ſolliciter le rétabliſſement du papier-monnoie. On fabriqua des cartes qui portoient l'empreinte des armes de France & de Navarre, & qui étoient ſignées par le gouverneur, l'intendant & le contrôleur. Il y en avoit de vingt-quatre, de douze, de ſix, de trois livres; & de trente, de quinze, de ſept ſols ſix deniers. Leurs valeurs réunies, ne s'élevoient pas au-deſſus d'un million. Lorſque cette ſomme ne ſuffiſoit pas pour les beſoins publics, on y ſuppléoit par des ordonnances ſignées du ſeul intendant, première faute; & non limitées pour le nombre, abus encore plus criant. Les moindres étoient de vingt ſols, & les plus conſidérables de cent livres. Ces différens papiers circuloient dans la colonie; ils y rempliſſoient les fonctions de l'argent juſqu'au mois d'octobre. C'étoit la ſaiſon la plus reculée, où les vaiſſeaux duſſent partir du Canada. Alors on convertiſſoit tous ces papiers en lettres-de-change, qui devoient être acquittées en France par le gouvernement, qui étoit cenſé en avoir employé la valeur. Mais la quantité s'en étoit tellement accrue, qu'en 1754 le tréſor du prince n'y pouvoit plus ſuffire, & qu'il fallut en éloigner le paiement. Une guerre malheureuſe, qui ſurvint deux ans après, en groſſit encore le nombre, au point qu'elles furent décriées. Bientôt les marchandiſes montèrent hors de prix; & comme, à raiſon des dépenſes énormes de la guerre, le grand conſommateur étoit le roi, ce fut lui ſeul qui ſupporta le diſcrédit du papier & le préjudice de la cherté. Le miniſtère, en 1759, fut forcé de ſuſpendre le paiement des lettres-de-change, juſqu'à ce qu'on en eût démêlé la ſource & la valeur réelle. La maſſe en étoit effrayante.

Les dépenſes annuelles du gouvernement, pour le Canada, qui ne paſſoient pas quatre cens mille francs, en 1729, & qui, avant 1749, ne s'étoient jamais élevées au-deſſus de dix-ſept cens mille livres, n'eurent plus de bornes après cette époque. L'an 1750, coûta deux millions cent mille livres. L'an 1751, deux millions ſept cens mille livres. L'an 1752, quatre millions quatre-vingt-dix mille livres. L'an 1753, cinq millions trois cens mille

mille livres. L'an 1754, quatre millions quatre cens cinquante mille livres. L'an 1755 ; ſix millions cent mille livres. L'an 1756, onze millions trois cens mille livres. L'an 1757, dix-neuf millions deux cens cinquante mille livres. L'an 1758, vingt-ſept millions neuf cens mille livres. L'an 1759, vingt-ſix millions. Les huit premiers mois de l'an 1760, treize millions cinq cens mille livres. De ces ſommes prodigieuſes, il étoit dû à la paix quatre-vingts millions.

On remonta à l'origine de cette dette impure. Les malverſations furent effrayantes. Quelques-uns de ceux qui étoient devenus prévaricateurs, par l'abus du pouvoir illimité que le gouvernement leur avoit accordé, furent flétris, bannis, dépouillés d'une partie de leurs brigandages. D'autres, non moins coupables, répandirent l'or à pleines mains ; échappèrent à la reſtitution, à l'infamie ; & jouirent inſolemment d'une fortune ſi criminellement acquiſe. Les lettres-de-change furent réduites à la moitié, & les ordonnances au quart de leur valeur. Les unes & les autres furent payées en contracts à quatre pour cent, qui tombèrent dans le plus grand aviliſſement.

Dans la dette de quatre-vingts millions, les Canadiens étoient porteurs de trente-quatre millions d'ordonnances, & de ſept millions de lettres-de-change. Leur papier ſubit la loi commune : mais la Grande-Bretagne, dont ils étoient devenus les ſujets, obtint pour eux un dédommagement de trois millions en contracts, & de ſix cens mille livres en argent ; de ſorte qu'ils reçurent cinquante-cinq pour cent de leurs lettres-de-change, & trente-quatre pour cent de leurs ordonnances.

XVII. Avantages que la France pouvoit tirer du Canada. Fautes qui l'en privèrent.

Le Canada méritoit-il le ſacrifice de ce qu'il coûtoit à la métropole ? Non ; mais c'étoit la faute de la puiſſance qui lui donnoit des loix. La nature avoit diſpoſé cette région, pour la production de tous les grains. Ils y ſont d'une qualité ſupérieure & expoſés à peu d'accidens, puiſque ſémés en mai, ils ſont cueillis avant la fin d'août. Les beſoins des iſles de l'Amérique & d'une partie de l'Europe, en aſſuroient le débit à un prix avantageux. Cependant il ne fut jamais cultivé de bled que ce qu'il en falloit

pour les colons, qui même furent quelquefois réduits à tirer leur subsistance des marchés étrangers.

Si la culture s'étoit étendue & perfectionnée, les troupeaux se feroient multipliés. L'abondance du gland & la quantité des pâturages auroient mis les colons à portée d'élever assez de bœufs & de cochons, pour remplacer dans les isles Françoises les viandes salées que leur fournissoit l'Irlande. Peut-être même leur nombre se seroit-il accru avec le tems, au point d'approvisionner les navigateurs de la métropole.

On n'auroit pas retiré les mêmes avantages des bêtes à laine, quand même la rigueur du climat ne se seroit pas invinciblement opposée à leur multiplication. Leur toison destinée à être toujours grossière, ne pourra jamais être utilement employée que dans la colonie même à des étoffes plus ou moins communes.

On ne doit pas dire la même chose du gin-seng. Cette plante que les Chinois tirent de la Corée ou de la Tartarie, & qu'ils achètent au poids de l'or, fut trouvée en 1718 par le jésuite Lafitau, dans les forêts du Canada, où elle est commune. On la porta bientôt à Canton. Elle y fut très-prisée & chérement vendue. Ce succès fit que la livre de gin-seng, qui ne valoit d'abord à Quebec que trente ou quarante sols, y monta jusqu'à vingt-cinq livres. Il en sortit en 1752 pour cinq cens mille livres. L'empressement qu'excitoit cette plante, poussa les Canadiens à cueillir dès le mois de mai, ce qui ne devoit être cueilli qu'en septembre, & à faire sécher au four ce qu'il falloit sécher à l'ombre & lentement. Cette faute décria le gin-seng du Canada, chez le seul peuple de la terre qui le recherchoit; & la colonie fut cruellement punie de son excessive avidité, par la perte entière d'une branche de commerce, qui, bien dirigée, pouvoit devenir une source d'opulence.

Une veine plus sûre encore s'offroit à l'industrie. C'étoit l'exploitation des mines de fer si communes dans ces contrées. M. Dantic a travaillé long-tems à découvrir un moyen par lequel on pût sûrement classer tous les fers connus. Après un grand nombre d'expériences, dont les détails seroient ici déplacés, il a trouvé que le fer de Styrie est le meilleur. Viennent ensuite les

fers de l'Amérique Septentrionale, de Danemara en Suède, d'Espagne, de Bayonne, de Rouſſillon, du pays de Foix, du Berri, de la Thierache, de Suède, deuxième marque, les communs de France, & enfin ceux de Sibérie. S'il en eſt ainſi, quel parti la cour de Verſailles auroit pu tirer de la mine découverte aux Trois-Rivières, à la ſuperficie de la terre & de la plus grande abondance! On n'y fit d'abord que des travaux foibles & mal dirigés. Un maître de forge, arrivé d'Europe en 1739, les augmenta, les perfectionna. La colonie ne connut plus d'autres fers; on en exporta même quelques eſſais, mais on s'arrêta là. Cette négligence étoit d'autant plus blâmable, qu'à cette époque on avoit pris la réſolution, après bien des incertitudes, de former un établiſſement de marine dans le Canada.

Les premiers Européens qui abordèrent dans cette vaſte contrée, la trouvèrent couverte de forêts. Les arbres qui y dominoient, étoient des chênes d'une hauteur prodigieuſe, & des pins de toutes les grandeurs. L'extraction de ces bois étoit facile par le fleuve Saint-Laurent, & par les innombrables rivières qui s'y jettent. On ne ſait par quelle fatalité tant de richeſſes furent long-tems négligées ou mépriſées. La cour de Verſailles ouvrit enfin les yeux. Par ſes ordres s'élevèrent enfin à Quebec des atteliers, pour la conſtruction des vaiſſeaux de guerre. Malheureuſement elle plaça ſa confiance dans des agens qui n'avoient que leurs intérêts particuliers en vue.

Il falloit couper des bois ſur les hauteurs où le froid & l'air rendent les arbres plus durs en reſſerrant leurs fibres; on les prit conſtamment dans les marais & ſur le bord des rivières, où l'humidité leur donne un tiſſu gras & lâche. Au lieu de les tranſporter dans des barques, on les faiſoit flotter ſur des radeaux juſqu'à l'endroit de leur deſtination, où ils étoient oubliés & laiſſés dans l'eau: ils y contractoient une moiſiſſure, une eſpèce de mouſſe qui les échauffoit. Il eût fallu les recevoir à terre ſous des hangards; ils reſtoient expoſés au ſoleil de l'été, aux neiges de l'hiver, aux pluies du printems & de l'automne. De-là trainé dans les chantiers, il y eſſuyoient encore pendant deux ou trois

ans l'inclémence de toutes les ſaiſons. La négligence ou la mauvaiſe foi multiplioient les frais au point qu'on tiroit d'Europe les voiles, les cordages, le bray, le gaudron, pour un pays qui, avec quelques ſoins & du travail, pouvoit approviſionner la France entière de toutes ces matières. Une adminiſtration ſi vicieuſe avoit totalement décrié le bois du Canada, & anéanti les reſſources que cette contrée offroit à la marine.

La colonie préſentoit aux manufactures de la métropole, une branche d'induſtrie preſque excluſive. C'étoit la préparation du caſtor. Cette marchandiſe tomba d'abord ſous le joug & dans les entraves du monopole. La compagnie des Indes fit, & ne pouvoit que faire, un uſage pernicieux de ſon privilège. Ce qu'elle achetoit des ſauvages ſe payoit ſur-tout avec des écarlatines d'Angleterre, étoffes de laine, dont ces peuples aimoient à s'habiller & à ſe parer. Mais comme ils trouvoient dans les établiſſemens anglois vingt-cinq & trente pour cent au-deſſus du prix que la compagnie mettoit à leurs marchandiſes, ils y portoient tout ce qu'ils pouvoient en dérober à la recherche de ſes agens, & prenoient en échange de leur caſtor, des draps d'Angleterre ou des toiles des Indes. Ainſi la France, par l'abus d'une inſtitution que rien ne l'obligeoit de maintenir, s'ôtoit à elle-même le double avantage de procurer les matières premières à quelques-unes de ſes manufactures, & d'aſſurer des débouchés aux productions de quelques autres. Cette puiſſance ne connut pas mieux les facilités qu'elle avoit pour établir la pêche de la baleine dans le Canada.

Le détroit de Davis & le Groenland, ſont les ſources les plus abondantes de cette pêche. Le premier de ces parages voit arriver annuellement cinquante navires, & le ſecond cent cinquante. Les Hollandois y concourent pour plus des trois quarts. Le reſte eſt expédié de Brême, de Hambourg, des ports d'Angleterre. On eſtime que l'armement entier de deux cens bâtimens, qui l'un dans l'autre peuvent être de trois cens cinquante tonneaux, coûte 10,000,000 de livres. Le produit ordinaire de chacun, eſt évalué à 80,000 liv., & par conſéquent la pêche entière doit monter à 3,200,000 liv. Lorſqu'on a prélevé de cette

ſomme ce qui doit revenir aux navigateurs qui ſe livrent à ces pénibles & dangereux voyages, il reſte fort peu de bénéfice pour les négocians qui les mettent en activité.

Telle eſt la raiſon qui, peu-à-peu a dégoûté les Baſques d'une carrière où ils étoient entrés les premiers. D'autres François ne les ont pas remplacés ; & il eſt arrivé que la nation qui faiſoit la plus grande conſommation de l'huile, des fanons & du blanc de la baleine, en a tout-à-fait abandonné la pêche.

Il étoit aiſé de la reprendre dans le golfe Saint-Laurent, & même à l'embouchure du Saguenay, tout près de l'excellent port de Tadouſſac. On veut même qu'elle y ait été eſſayée à l'arrivée des François dans le Canada, & qu'elle n'ait été interrompue que parce que les fourrures offroient des profits plus faciles & plus rapides. Ce qui eſt ſûr, c'eſt que les pêcheurs auroient couru moins de riſque, auroient été obligés à moins de dépenſe que ceux qui ſe rendent annuellement au détroit de Davis, ou dans les mers du Groenland. Le deſtin de cette colonie a toujours voulu que les meilleurs projets n'y euſſent point de conſiſtance ; & le gouvernement n'a rien fait en particulier pour encourager la pêche de la baleine, qui pouvoit former un eſſaim de navigateurs, & donner à la France une nouvelle branche de commerce.

Cette indifférence s'eſt étendue plus loin. La morue ſe plaît ſur le fleuve Saint-Laurent juſqu'à quatre-vingts lieues de la mer. On peut la prendre paſſagerement ſur ce vaſte eſpace. Cependant il ſeroit avantageux d'établir une pêche ſédentaire au havre de Montlouis, placé à l'embouchure d'une jolie rivière qui reçoit des bâtimens de cent tonneaux, & qui les met à l'abri de tous dangers. Le poiſſon y abonde plus qu'ailleurs ; le rivage offre pour le faire ſécher toutes les facilités qu'on peut deſirer ; & les terres voiſines ſont très-propres au pâturage & à la culture. Tout porte à croire qu'une peuplade y proſpéreroit. On le penſa ainſi en 1697. Par les ſoins de Riverin, homme actif & intelligent, fut formée à cette époque une aſſociation pour commencer cette entrepriſe. Des contrariétés ſans nombre la firent échouer. Ce projet fut repris depuis, mais très-mollement exécuté. Ce fut un grand malheur

pour le Canada, dont un ſuccès marqué en ce genre, auroit beaucoup étendu les liaiſons avec l'Europe, & avec les Indes Occidentales.

Tout concouroit donc à la proſpérité des établiſſemens du Canada, s'ils euſſent été ſecondés par les hommes qui ſembloient y avoir le plus d'intérêt. Mais d'où provenoit l'inaction inconcevable qui les laiſſa languir dans leur premier néant ?

XVIII. Difficultés que la France avoit à vaincre pour tirer un parti avantageux du Canada.

On ne peut diſconvenir que la nature n'oppoſât quelque obſtacle aux entrepriſes de la politique. Le fleuve Saint-Laurent eſt fermé ſix mois de l'année par les glaces. Le reſte du tems, ce ſont des brouillards épais, des courans rapides, des bancs de ſable, & des rochers à fleur d'eau, qui rendent la navigation impraticable durant la nuit, dangereuſe pendant le jour. Depuis Quebec juſqu'à Montréal, la rivière n'eſt praticable que pour des bâtimens de trois cens tonneaux; & encore ſont-ils trop ſouvent contrariés par des vents terribles, qui les retiennent quinze jours ou trois ſemaines dans ce court trajet. De Montréal au lac Ontario, les voyageurs trouvent juſqu'à ſix cataractes, qui les réduiſent à la triſte néceſſité de décharger leurs canots, & de les porter avec les marchandiſes, par des routes de terre aſſez conſidérables.

Loin d'encourager l'homme à vaincre la nature, un gouvernement mal inſtruit n'imagina que des projets ruineux. Pour avoir l'avantage ſur les Anglois dans le commerce des pelleteries, on éleva trente-trois forts à une grande diſtance les uns des autres. Le ſoin de les conſtruire, de les approviſionner, détourna les Canadiens des ſeuls travaux qui devoient les occuper. Cette mépriſe les jetta dans une route ſemée d'écueils & de périls.

Les ſauvages ne voyoient pas ſans inquiétude ſe former des établiſſemens qui pouvoient menacer leur liberté. Ces ſoupçons leur mirent les armes à la main, & la colonie fut rarement ſans guerre. La néceſſité rendit ſoldats tous les Canadiens. Une éducation mâle & toute militaire, les endurciſſoit de bonne-heure à la fatigue, & les familiariſoit avec le danger. A peine ſortis de l'enfance, on les voyoit parcourir un continent immenſe, l'été en canot, l'hiver à pied, au travers des neiges & des glaces.

Comme ils n'avoient qu'un fusil pour moyen de subsistance, ils étoient continuellement exposés à mourir de faim : mais rien ne les effrayoit, pas même le danger de tomber entre les mains des sauvages, qui avoient épuisé tout leur génie à imaginer, pour leurs ennemis, des supplices, dont le plus doux étoit la mort.

Les arts sédentaires de la paix, les travaux suivis de l'agriculture, ne pouvoient pas avoir d'attrait pour des hommes accoutumés à une vie active, mais errante. La cour, qui ne voit ni ne connoit les douceurs & l'utilité de la vie rustique, augmenta l'aversion que les Canadiens en avoient conçue, en versant exclusivement les graces & les honneurs sur les exploits guerriers. La noblesse fut l'espèce de distinction qu'on prodigua le plus, & qui eut des suites plus funestes. Non-seulement elle plongea les Canadiens dans l'oisiveté, mais elle leur donna encore un penchant invincible pour tout ce qui avoit de l'éclat. Des produits qui auroient dû être consacrés à l'amélioration des terres, furent prodigués en vaines parures. Un luxe ruineux couvroit une pauvreté réelle.

XIX. Origine de la guerre des Anglois & des François dans le Canada.

Tel étoit l'état de la colonie, lorsque le gouvernement en fut confié, en 1747, à la Galissonière, qui joignoit à des connoissances étendues un courage actif, & d'autant plus inébranlable, qu'il étoit raisonné. Les Anglois vouloient étendre les limites de la Nouvelle-Ecosse ou de l'Acadie, jusqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent. Il jugea que ces prétentions étoient injustes, & il résolut de les resserrer dans la péninsule où il croyoit que les traités même les avoient bornés. L'ambition qui les poussoit dans l'intérieur des terres, singuliérement du côté de l'Ohio ou de la Belle-Rivière, ne lui paroissoit pas moins outrée. Les Apalaches, à son avis, devoient être les limites de leurs possessions ; & il se promit de ne pas leur laisser franchir ces montagnes. Le successeur qu'on lui donna, pendant qu'il rassembloit les moyens de soutenir ce vaste dessein, embrassa ses vues avec toute la chaleur qu'elles pouvoient inspirer. On vit s'élever de tous côtés des forts qui devoient donner de la solidité à un systême que la cour avoit adopté, peut-être sans en prévoir, peut-être sans en peser assez les suites.

Alors commencèrent entre les Anglois & les François de l'Amérique-Septentrionale, des hostilités plutôt autorisées qu'avouées par leurs métropoles. Cette guerre sourde convenoit extrêmement au ministère de Versailles, qui, sans commettre sa foiblesse, réparoit peu-à-peu les pertes qu'il avoit faites dans les traités où il avoit reçu la loi. Des échecs réitérés ouvrirent enfin les yeux à la Grande-Bretagne, sur la politique de sa rivale. Georges II pensa qu'une situation équivoque ne convenoit pas à la supériorité de ses forces maritimes. Son pavillon reçut l'ordre d'insulter le pavillon François sur toutes les mers. Il avoit pris ou dispersé tous les vaisseaux qu'il avoit rencontrés, lorsqu'en 1758 il cingla vers l'Isle-Royale.

XX. Conquête de l'Isle-Royale par les Anglois.

Cette porte du Canada avoit déja été attaquée en 1745 ; & cet événement mérite, par sa singularité, qu'on l'expose avec quelque détail. C'étoit à Boston qu'avoit été formé le plan de cette première invasion, & la Nouvelle-Angleterre avoit fait les dépenses de l'exécution. Un négociant, c'étoit Pepperel, qui avoit allumé, nourri & dirigé l'enthousiasme de la colonie, fut chargé de commander l'armée de six mille hommes, qu'on avoit levée pour cette expédition.

Quoique ces forces convoyées par une escadre de neuf vaisseaux de guerre, portâssent elles-mêmes à l'Isle-Royale le premier avis du danger qui la menaçoit ; quoique l'avantage d'une surprise eût assuré leur débarquement sans opposition ; quoiqu'elles n'eussent à combattre que six cens hommes de troupes réglées, & huit cens habitans qui s'étoient armés à la hâte, on pouvoit douter du succès de l'entreprise. Quels exploits, en effet, devoit-on attendre d'une milice assemblée avec précipitation, qui n'avoit point vu de siège ; qui même n'avoit jamais fait la guerre ; qui n'étoit enfin dirigée que par des officiers de marine ? L'inexpérience de ces troupes avoit besoin de quelques faveurs du hasard. Elle en fut singuliérement secourue.

La garnison de Louisbourg avoit toujours été chargée de la construction, de la réparation des fortifications. Elle se livroit d'autant plus volontiers à ces travaux, qu'elle les regardoit comme

un

un principe de ſûreté, comme un moyen d'aiſance. Lorſqu'elle s'apperçut que ceux qui devoient la payer s'approprioient le fruit de ſes ſueurs, elle demanda juſtice. On oſa la lui refuſer; & elle ne craignit pas de ſe la faire à elle-même. Comme les chefs de la colonie avoient partagé avec les officiers ſubalternes le prix de cette déprédation, il ne ſe trouva perſonne qui pût rétablir l'ordre. L'indignation des ſoldats contre ces avides concuſſionnaires, leur fit mépriſer toute autorité. Depuis ſix mois ils vivoient dans une révolte éclatante, lorſque les Anglois ſe préſentèrent devant la place.

C'étoit le moment de rapprocher les eſprits. Les troupes firent les premiers pas: mais leurs commandans ſe méfièrent d'une généroſité dont ils n'étoient pas capables. Si ces lâches oppreſſeurs avoient pu ſuppoſer dans le ſoldat aſſez d'élévation pour ſacrifier ſon reſſentiment au bien de la patrie, ils auroient profité de cette chaleur pour fondre ſur l'ennemi, pendant qu'il formoit ſon camp, & qu'il commençoit à ouvrir ſes tranchées. Un aſſiégeant qui n'avoit aucun principe militaire, auroit été déconcerté par des attaques régulières & vigoureuſes. Les premiers échecs pouvoient le décourager, & lui faire abandonner ſon entrepriſe. Mais on s'obſtina à croire que la garniſon ne demandoit à faire des ſorties que pour déſerter; & ſes propres chefs la tinrent comme priſonnière, juſqu'à ce qu'une ſi mauvaiſe défenſe eût réduit la ville à capituler. L'iſle entière ſuivit le ſort de Louisbourg, ſon unique boulevard.

Une poſſeſſion ſi précieuſe, reſtituée à la France par le traité d'Aix-la-Chapelle, fut attaquée de nouveau par les Anglois en 1758. Ce fut le 2 de juin qu'une flotte compoſée de vingt-trois vaiſſeaux de ligne, de dix-huit frégates, qui portoient ſeize mille hommes de troupes aguerries, jetta l'ancre dans la baie de Gabarus, à une demi-lieue de Louisbourg. Comme il étoit démontré qu'un débarquement fait à une plus grande diſtance, ne pouvoit ſervir de rien, parce qu'il ſeroit impoſſible de tranſporter l'artillerie & les autres choſes néceſſaires pour un grand ſiège, on s'étoit attaché à le rendre impraticable au voiſinage de la place.

L'assaillant vit la sagesse des mesures qui lui annonçoient des périls & des difficultés. Son courage n'en fut pas affoibli. Mais appellant la ruse à son secours, pendant que par une ligne prolongée il menaçoit & couvroit toute la côte, il descendit en force sur le rivage de l'anse au Cormoran.

Cet endroit étoit foible par sa nature. Les François l'avoient étayé d'un bon parapet, fortifié par des canons dont le feu se soutenoit, & par des pierriers d'un gros calibre. Derrière ce rempart étoient deux mille bons soldats & quelques sauvages. En avant, on avoit fait un abattis d'arbres si serré, qu'on auroit eu bien de la peine à y passer, quand même il n'auroit pas été défendu. Cette espèce de palissade qui cachoit tous les préparatifs de défense, ne paroissoit dans l'éloignement qu'une plaine verdoyante.

C'étoit le salut de la colonie, si l'on eût laissé à l'assaillant le tems d'achever son débarquement, & de s'avancer avec la confiance de ne trouver que peu d'obstacles à forcer. Alors, accablé tout-à-coup par le feu de l'artillerie & de la mousqueterie, il eût infailliblement péri sur le rivage, ou dans la précipitation de l'embarquement, d'autant plus que la mer étoit dans cet instant fort agitée. Cette perte inopinée auroit pu rompre le fil de tous ses projets.

Mais l'impétuosité Françoise fit échouer toutes les précautions de la prudence. A peine les Anglois eurent fait quelque mouvement pour s'approcher du rivage, qu'on se hâta de découvrir le piège où ils devoient être pris. Au feu brusque & précipité qu'on fit sur leurs chaloupes, & plus encore à l'empressement qu'on eut de déranger les branches d'arbre qui masquoient des forces qu'on avoit tant d'intérêt à cacher, ils devinèrent le péril où ils alloient se jetter. Dès ce moment revenant sur leurs pas, ils ne virent plus d'autre endroit pour descendre, qu'un seul rocher, qui même avoit paru jusqu'alors inaccessible. Wolf, quoique fortement occupé du soin de faire rembarquer ses troupes & d'éloigner les bateaux, fit signe au major Scott de s'y rendre.

Cet officier s'y porte aussi-tôt avec les soldats qu'il commande. Sa chaloupe étant arrivée la première, & s'étant enfoncée dans

le moment qu'il mettoit pied à terre, il grimpe ſur les rochers tout ſeul. Il eſpéroit y trouver cent des ſiens, qu'on y avoit envoyés depuis quelques heures. Il n'y en avoit que dix. Avec ce petit nombre, il ne laiſſe pas de gagner le haut des rochers. Dix ſauvages & ſoixante François lui tuent deux hommes, & en bleſſent trois mortellement. Malgré ſa foibleſſe il ſe ſoutient dans ce poſte important à la faveur d'un taillis épais. Enfin ſes intrépides compatriotes, bravant le courroux de la mer & le feu du canon pour le joindre, achèvent de le rendre maître de la ſeule poſition qui pouvoit aſſurer leur deſcente.

Dès que les François virent l'aſſaillant ſolidement établi ſur le rivage, ils prirent l'unique parti qui leur reſtoit, celui de s'enfermer dans Louisbourg. Ses fortifications étoient défectueuſes; parce que le ſable de la mer, dont on avoit été obligé de ſe ſervir pour leur conſtruction, ne convient nullement aux ouvrages de maçonnerie. Les revêtemens des différentes courtines étoient entiérement écroulés. Il n'y avoit qu'une caſemate & un petit magaſin à l'abri des bombes. La garniſon qui devoit défendre la place, n'étoit que de deux mille neuf cens hommes.

Malgré tant de déſavantage, les aſſiégés ſe déterminèrent à la plus opiniâtre réſiſtance. Pendant qu'ils ſe défendoient avec cette fermeté, les grands ſecours qu'on leur faiſoit eſpérer du Canada pouvoient arriver. A tout événement, ils préſerveroient cette grande colonie de toute invaſion pour le reſte de la campagne. Qui croiroit que tant de réſolution fut ſoutenue par le courage d'une femme? Madame de Drucourt, continuellement ſur les remparts, la bourſe à la main, tirant elle-même trois coups de canon chaque jour, ſembloit diſputer au gouverneur, ſon mari, la gloire de ſes fonctions. Rien ne décourageoit les aſſiégés, ni le mauvais ſuccès des ſorties qu'ils tentèrent à pluſieurs repriſes, ni l'habileté des opérations concertées par l'amiral Boſcawen & le général Amherſt. Ce ne fut qu'à la veille d'un aſſaut impoſſible à ſoutenir, qu'on parla de ſe rendre. La capitulation fut honorable; & le vainqueur ſut eſtimer aſſez ſon ennemi, s'eſtimer aſſez lui-même, pour ne ſouiller ſa gloire par aucun trait de férocité, ni d'avarice,

XXI.
Les Anglois attaquent le Canada. Ils y éprouvent d'abord de grands revers. Causes de ces infortunes.

La conquête de l'Isle-Royale ouvroit le chemin du Canada. Dès l'année suivante, on y porta la guerre, ou plutôt on y multiplia les scènes de carnage dont cet immense pays étoit depuis long-tems le théâtre. Voici quel en étoit le principe.

Les François établis dans ces contrées y avoient poussé leur ambition vers le Nord, où les belles pelleteries étoient en plus grande abondance. Lorsque cette veine de richesse tarit ou diminua, le commerce se tourna vers le Sud, où l'on découvrit l'Ohio, qui mérita le nom de Belle-Rivière. Elle ouvroit la communication naturelle du Canada avec la Louysiane. En effet, quoique les vaisseaux qui entrent dans le fleuve Saint-Laurent s'arrêtent à Quebec, la navigation continue sur des barques jusqu'au lac Ontario, qui n'est séparé du lac Erié que par un détroit sur lequel la France éleva de bonne-heure le fort Niagara. C'est-là, c'est au voisinage du lac Erié que se trouve la source de l'Ohio, qui arrose le plus beau pays du monde, & qui, grossi par plusieurs rivières, va porter le tribut de ses eaux au Mississipi, dont il augmente la majesté.

Cependant les François ne faisoient aucun usage d'un canal si magnifique. Les foibles liaisons qui subsistoient entre les deux colonies, étoient toujours entretenues par les régions du Nord. La nouvelle route, beaucoup plus courte, beaucoup plus facile que l'ancienne, ne commença à être fréquentée que par un corps de troupes qu'on envoya du Canada, en 1739, au secours de la Louysiane, qui étoit en guerre ouverte avec les sauvages. Après cette expédition, la route du Sud retomba dans l'oubli, dont elle ne sortit guère qu'en 1753. Ce fut l'époque où l'on éleva plusieurs petits forts sur l'Ohio, dont on étudioit le cours depuis quatre ans. Le plus considérable de ces forts, reçut le nom du gouverneur Duquesne, qui l'avoit fait bâtir.

Les colonies Angloises ne purent voir sans chagrin s'élever derrière eux des établissemens François, qui, joints aux anciens, sembloient les envelopper. Elles craignirent que les Apalaches, qui devoient servir de limites naturelles aux deux nations, ne fussent une barrière insuffisante contre les entreprises d'un voisin

inquiet & belliqueux. Dans cette défiance, elles passèrent elles-mêmes ces célèbres montagnes, pour disputer à la nation rivale la possession de la Belle-Rivière. Cette première démarche ne fut pas heureuse. On battit les détachemens qui se succédoient ; on détruisit les forts à mesure qu'ils s'élevoient.

Pour arrêter le cours de ces disgraces, & venger l'affront qu'elles imprimoient à la nation, la métropole fit passer des forces considérables au Nouveau-Monde, sous les ordres de Braddock. Ce général alloit attaquer, dans l'été de 1755, le fort Duquesne avec trente-six canons & six mille hommes, lorsqu'il fut surpris à quatre lieues de la place, par deux cens cinquante François & six cens cinquante sauvages, qui exterminèrent son armée. Ce revers inexplicable arrêta la marche des trois corps nombreux, qui alloient fondre sur le Canada. La terreur les obligea de regagner leurs quartiers ; & dans la campagne suivante, la circonspection la plus timide accompagna tous leurs mouvemens.

Cet embarras enhardit les François. Malgré l'infériorité prodigieuse de leurs forces, ils osèrent, au mois d'août de l'an 1756, se présenter devant Oswego. C'étoit originairement un magasin fortifié à l'embouchure de la rivière de Choueguen, sur le lac Ontario. Situé presque au centre du Canada, l'avantage de sa position y avoit fait élever successivement plusieurs ouvrages, qui l'avoient rendu un des meilleurs postes de ces contrées. Il étoit défendu par dix-huit cens hommes, qui avoient cent vingt & une pièces d'artillerie, & une grande abondance de munitions de toutes les espèces. Malgré tant de soutiens, il se rendit, après quelques jours d'une attaque vive & audacieuse, à trois mille hommes qui en formoient le siège.

Cinq mille cinq cens François & dix-huit cens sauvages, marchèrent dans le mois d'août de l'année suivante au fort George, situé sur le lac Saint-Sacrement, & regardé avec raison comme le boulevard des établissemens Anglois ; comme l'entrepôt où devoient se réunir les forces destinées contre le Canada. La nature & l'art avoient tout fait pour rendre impraticables les chemins qui conduisoient à cette place. Des corps distribués de distance en

diſtance, dans les meilleures poſitions, étoient encore venus au ſecours de l'art & de la nature. Cependant ces obſtacles furent ſurmontés avec une intelligence, une intrépidité, qui ne demandoient qu'un théâtre plus connu, pour embellir l'hiſtoire. Les aſſaillans, après avoir maſſacré ou mis en fuite un grand nombre de leurs ennemis, arrivèrent devant la place, où ils réduiſirent deux mille deux cens ſoixante-quatre hommes à capituler.

Ce nouveau malheur réveilla les Anglois. Leurs généraux s'appliquèrent, durant l'hiver, à mettre de la diſcipline dans les différens corps; ils les accoutumèrent à combattre dans les bois, à la manière des ſauvages. Au retour de la belle ſaiſon, l'armée compoſée de ſix mille trois cens hommes de troupes réglées, & de treize mille hommes des milices des colonies, s'aſſembla ſur les ruines du fort George. Elle s'embarqua ſur le lac de ce nom, qui ſéparoit les colonies des deux nations, & ſe porta ſur Carillon, qui n'en étoit éloigné que d'une lieue.

Ce fort, qui venoit d'être bâti au commencement de la guerre, pour couvrir le Canada, n'avoit pas l'étendue convenable pour arrêter les forces qui l'alloient aſſaillir. On forma donc à la hâte, ſous le canon de la place, des retranchemens de troncs d'arbres couchés les uns ſur les autres, & l'on mit en avant de grands arbres renverſés, dont les branches coupées & affilées, faiſoient l'effet de chevaux de friſe. Les drapeaux étoient plantés ſur le ſommet des remparts, qui renfermoient trois mille cinq cens hommes.

Cet appareil formidable n'étonna pas les Anglois, réſolus à laver la honte qui terniſſoit depuis ſi long-tems la gloire de leurs armes, dans un pays où la proſpérité de leur commerce tenoit au ſuccès de leur bravoure. Le 8 juillet 1758, ils ſe précipitèrent ſur ces paliſſades avec la fureur la plus aveugle. Inutilement on les foudroyoit du haut du parapet, ſans qu'ils puſſent ſe défendre. Inutilement ils tomboient enfilés, embarraſſés dans les tronçons d'arbres, au travers deſquels leur fougue les avoit emportés. Tant de pertes ne faiſoient qu'accroître cette rage effrénée. Elle ſe ſoutint plus de quatre heures, & leur coûta plus de quatre mille de leurs

braves guerriers, avant qu'ils abandonnâſſent une entrepriſe auſſi téméraire que forcenée.

Les actions de détail ne leur furent pas moins funeſtes. Ils n'inſultoient pas un poſte, où ils ne fuſſent repouſſés. Ils ne haſardoient pas un détachement, qui ne fût battu ; pas un convoi, qui ne fût enlevé. La rigueur même des hivers, qui devoit les garder & les défendre, étoit la ſaiſon où les ſauvages & les Canadiens alloient porter le fer & le feu ſur les frontières, & juſques dans le centre des colonies Angloiſes.

Tous ces déſaſtres avoient leur ſource dans un faux principe du gouvernement. La Cour de Londres s'étoit toujours perſuadée, que pour dominer dans le Nouveau-Monde, elle n'avoit beſoin que de la ſupériorité de ſa marine, qui pouvoit facilement y tranſporter des ſecours, & intercepter les forces de ſes ennemis.

Quoique l'expérience eût démenti cette vaine prétention, le miniſtère ne chercha pas même à en diminuer les fâcheux effets par le choix de ſes généraux. Preſque tous ceux qu'il chargea de remplir ſes vues, manquèrent également d'intelligence, de vigueur & d'activité.

Les armées n'étoient pas propres à réparer les fautes des chefs. Les troupes avoient bien cette fierté de caractère, ce courage invincible que le gouvernement, encore plus que le climat, donne aux ſoldats Anglois : mais ces qualités nationales étoient contre-balancées ou épuiſées par des fatigues exceſſives, que rien ne ſoulageoit, dans un pays dépourvu de toutes les commodités de l'Europe. Quant aux milices des colonies, elles étoient compoſées de cultivateurs paiſibles, qui n'étoient point aguerris au carnage par l'habitude de la chaſſe, & par la vivacité militaire de la plupart des colons François.

A ces inconvéniens, pris dans la nature des choſes, il s'en joignit qui provenoient uniquement de la faute des hommes. Les poſtes élevés pour la ſûreté des divers établiſſemens Anglois, n'avoient pas cette réciprocité de ſoutien & de défenſe, cet enſemble ſans lequel il n'y a point de force. Les Provinces, qui avoient toutes des intérêts diſtincts, & qui n'étoient pas rappro-

chées par l'autorité d'un chef unique, ne coopéroient pas au bien commun avec ce concours d'efforts & cette unité de fentimens, qui feuls peuvent affurer le fuccès. La faifon d'agir fe paffoit en vaines difputes entre les colons & les gouverneurs. Tout plan d'opérations rejetté par quelque affemblée, étoit abandonné. Convenoit-on d'en adopter un, il devenoit public avant fon exécution; & fa publicité le faifoit fouvent échouer. Enfin, on étoit irréconciliablement brouillé avec les fauvages.

Ces peuples avoient toujours la prédilection la plus marquée pour la France. C'étoit une forte de retour, qu'ils croyoient devoir à la confidération qu'on leur avoit témoignée en leur envoyant des miffionnaires, qu'ils regardoient plutôt comme des ambaffadeurs du prince, que comme des envoyés de Dieu. Ces miffionnaires, en étudiant la langue des fauvages; en fe conformant à leur caractère, à leurs inclinations; en ufant de tous les moyens propres à gagner leur confiance, avoient acquis un pouvoir abfolu fur leur ame. Les colons François, loin de leur donner les mœurs de l'Europe, avoient pris celles du pays qu'ils habitoient: l'indolence de ces peuples pendant la paix, leur activité durant la guerre; & leur amour conftant pour la vie errante & vagabonde. On avoit même vu plufieurs Officiers diftingués fe faire adopter parmi ces nations. La haîne & la jaloufie des Anglois ont calomnié cette conduite, jufqu'à dire que ces hommes généreux avoient acheté à prix d'argent les crânes de leurs ennemis; avoient mené les danfes horribles qui accompagnent chez ces peuples l'exécution des prifonniers; avoient imité leurs cruautés & partagé leurs barbares feftins. Mais ces excès d'horreur appartiendroient plutôt à la fureur nationale d'un peuple qui a fubftitué le fanatifme de la patrie à celui de la religion, & qui fait bien mieux haïr les autres nations, qu'aimer fon propre gouvernement.

De l'attachement décidé pour les François, naiffoit, dans ces nations, l'averfion la plus infurmontable pour les Anglois. C'étoient, de tous les fauvages Européens, les plus difficiles à apprivoifer, fi l'on en croyoit ceux de l'Amérique. La haîne de ceux-ci devint bientôt une rage, une foif de fang, quand ils virent leur tête

mife

miſe à prix ; quand ils ſe virent proſcrits ſur leur terre natale par des aſſaſſins étrangers. Les mêmes mains, qui, ſi long-tems, avoient enrichi la colonie Angloiſe du trafic des pelleteries, prirent la hache pour la détruire. Les ſauvages coururent à la chaſſe des Bretons comme à celle des ours. Ce ne fut plus la gloire, ce fut le carnage qu'ils cherchèrent dans les combats. Ils détruiſirent des armées que les François n'auroient voulu que vaincre. Leur fureur étoit ſi exaltée, qu'un priſonnier Anglois ayant été conduit dans une habitation écartée, la femme lui coupa auſſi-tôt un bras, & fit boire à ſa famille le ſang qui en dégoûtoit. *Je veux*, répondit-elle à un miſſionnaire jéſuite, qui lui reprochoit l'atrocité de cette action, *je veux que mes enfans ſoient guerriers ; il faut donc qu'ils ſoient nourris de la chair de leurs ennemis.*

XXII. Priſe de Quebec par les Anglois. La conquête de la capitale entraine, avec le tems, la ſoumiſſion de la colonie entière.

Telle étoit la ſituation des choſes, lorſqu'une flotte Angloiſe, où l'on comptoit trois cens voiles, & qui étoit commandée par l'amiral Saunders, ſe fit voir ſur le fleuve Saint-Laurent, à la fin de juin 1759. Par une nuit obſcure & un vent très-favorable, huit brulots furent lancés pour la réduire en cendres. Tout eût péri infailliblement, hommes & vaiſſeaux, ſi l'opération avoit été conduite avec l'intelligence, le ſang-froid & le courage qu'elle exigeoit. Mais ceux qui s'en étoient chargés n'avoient peut-être aucune de ces qualités, ou du moins ne les réuniſſoient pas toutes. Impatiens d'aſſurer leur retour à terre, ils mirent beaucoup trop tôt le feu aux bâtimens dont ils avoient la direction. Auſſi l'aſſaillant, averti à tems du danger qui le menaçoit, vint-il à bout de s'en garantir par ſon activité & par ſon audace. Il ne lui en coûta que deux foibles navires.

Tandis que les forces navales échappoient ſi heureuſement à leur deſtruction, l'armée, qui étoit de dix mille hommes, attaquoit la pointe de Levy, en chaſſoit les troupes Françoiſes qui y étoient retranchées, y établiſſoit ſes batteries, & bombardoit, avec le plus grand ſuccès, la ville de Quebec, qui, quoique ſituée ſur la rive oppoſée du fleuve, n'étoit éloignée que de ſix cens toiſes.

Mais ces avantages ne conduiſoient pas au but qu'on s'etoit propoſé. Il s'agiſſoit de ſe rendre maitre de la capitale de la colonie ;

& la côte qui y conduisoit étoit si bien défendue par des redoutes, par des batteries & par des troupes, qu'elle paroissoit inaccessible. Les assaillans furent de plus en plus confirmés dans cette opinion, après qu'ils eurent tâté le saut de Montmorency, où ils perdirent quinze cens hommes, & où ils auroient pu aisément perdre tout ce qui y avoit été imprudemment débarqué.

Cependant la saison avançoit. Le général Amherst, qui devoit faire une diversion du côté des lacs, ne paroissoit point. On avoit perdu tout espoir de forcer l'ennemi dans ses postes. Le découragement commençoit à se manifester, lorsque M. Murray proposa de monter avec l'armée & une partie de la flotte deux milles au-dessus de la place, & de s'emparer des hauteurs d'Abraham, que les François avoient négligé de garder, parce qu'ils les croyoient suffisamment défendues par les rochers très-escarpés qui les entouroient. Cette idée heureuse & brillante est reçue avec transport. Le 13 décembre, cinq mille Anglois débarquent avant le jour, & sans être apperçus, au pied des hauteurs. Ils y grimpent, sans perdre un moment, & s'y trouvent en ordre de bataille, lorsqu'à neuf heures ils sont attaqués par deux mille soldats, cinq mille Canadiens & cinq cens sauvages. Le combat s'engage & se décide en faveur de l'Anglois, qui, dès le commencement de l'action, avoit perdu l'intrépide Wolf, son général, sans perdre la confiance & la résolution.

C'étoit avoir remporté un avantage considérable, mais il pouvoit n'être pas décisif. Douze heures de tems suffisoient pour rassembler des troupes distribuées à quelques lieues du champ de bataille, pour les joindre à l'armée battue, & marcher au vainqueur avec des forces supérieures à celles qu'il avoit défaites. C'étoit l'avis du général Montcalm, qui, blessé mortellement dans la retraite, avoit eu le tems, avant d'expirer, de songer au salut des siens, en les encourageant à réparer leur désastre. Un sentiment si généreux ne fut pas suivi du conseil de guerre. On s'éloigna de dix lieues. M. le chevalier de Levy, accouru de son poste pour remplacer Montcalm, blâma cette démarche de foiblesse. On en rougit; on voulut revenir sur ses pas, & ramener

la victoire. Il n'étoit plus tems. Quebec, quoique aux trois quarts détruit, avoit capitulé dès le 17 avec trop de précipitation.

L'Europe entière crut que la priſe de cette place finiſſoit la grande querelle de l'Amérique Septentrionale. Perſonne n'imagina qu'une poignée de François, qui manquoient de tout, à qui la fortune même ſembloit interdire juſqu'à l'eſpérance, oſâſſent ſonger à retarder une deſtinée inévitable. On les connoiſſoit mal. On perfectionna à la hâte des retranchemens qui avoient été commencés à dix lieues au-deſſus de Quebec. On y laiſſa des troupes ſuffiſantes pour arrêter les progrès de la conquête; & l'on alla s'occuper à Montréal des moyens d'en effacer la honte & la diſgrace.

C'eſt-là qu'il fut arrêté qu'on marcheroit dès le printems en force ſur Quebec, pour le reprendre par un coup de main, ou par un ſiège, au défaut d'une ſurpriſe. On n'avoit encore rien de ce qu'il falloit pour attaquer une place en règle : mais tout étoit combiné de façon à n'entamer cette entrepriſe qu'au moment où les ſecours qu'on attendoit de France ne pouvoient manquer d'arriver.

Malgré la diſette affreuſe de toutes choſes, où ſe trouvoit depuis long-tems la colonie, les préparatifs étoient déja faits, quand la glace qui couvroit tout le fleuve, venant à ſe rompre vers le milieu de ſa largeur, y ouvrit un petit canal. On fit gliſſer les bateaux à force de bras, pour les mettre à l'eau. L'armée compoſée de citoyens & de ſoldats qui ne faiſoient qu'un corps, qui n'avoient qu'une ame, ſe précipita, dès le 20 avril 1760, dans ce courant du fleuve avec une ardeur inconcevable. Les Anglois la croyoient encore paiſible dans ſes quartiers d'hiver; & déja toute débarquée elle touchoit à une garde avancée de quinze cens hommes, qu'ils avoient placée à trois lieues de Quebec. Ce gros détachement alloit être taillé en pièces, ſans un de ces haſards ſinguliers qu'il n'eſt pas donné à la prudence humaine de prévoir.

Un canonnier, en voulant ſortir de ſa chaloupe, étoit tombé dans l'eau. Un glaçon ſe rencontra ſous ſes mains; il y grimpa, & ſe laiſſa aller au gré du flot. Le glaçon, en deſcendant, raſa la rive de Quebec. La ſentinelle Angloiſe placée à ce poſte, voit un homme prêt à périr, & crie au ſecours. On vole au malheureux

que le courant emporte, & on le trouve ſans mouvement. Son uniforme, qui le fait reconnoître pour un ſoldat François, détermine à le porter chez le gouverneur, où la force des liqueurs ſpiritueuſes le rappelle un moment à la vie. Il recouvre aſſez de voix pour dire qu'une armée de dix mille François eſt aux portes de la place; & il meurt. Auſſi-tôt on expédie un ordre à la garde avancée de rentrer dans la ville en toute diligence. Malgré la célérité de ſa retraite, on eut le tems d'entamer ſon arrière-garde. Quelques momens plus tard, la défaite de ce corps eût entraîné ſans doute la perte de la place.

L'aſſaillant y marche cependant avec une intrépidité qui ſembloit tout attendre de la valeur, & rien d'une ſurpriſe. Il n'en étoit plus qu'à une lieue, lorſqu'il rencontra un corps de quatre mille hommes, ſorti pour l'arrêter. L'attaque fut vive, la réſiſtance opiniâtre. Les Anglois furent repouſſés dans leurs murailles, après avoir laiſſé dix-huit cens de leurs plus braves ſoldats ſur la place, & leur artillerie entre les mains du vainqueur.

La tranchée fut auſſi-tôt ouverte devant Quebec. Mais comme on n'avoit que des pièces de campagne, qu'il ne vint point de ſecours de France, & qu'une forte eſcadre Angloiſe remonta le fleuve, il fallut lever le ſiège dès le 16 mai, & ſe replier de poſte en poſte juſqu'à Montréal. Trois armées formidables, dont l'une avoit deſcendu le fleuve, l'autre l'avoit remonté, & la troiſième étoit arrivée par le lac Champlain, entourèrent ces troupes qui, peu nombreuſes dans l'origine, exceſſivement diminuées par des combats fréquens & des fatigues continuelles, manquoient, tout-à-la-fois, de munitions de bouche & de guerre, & ſe trouvoient enfermées dans un lieu ouvert. Ces miſérables reſtes d'un corps de ſept mille hommes qui n'avoit jamais été recruté; & qui, aidé de quelques miliciens, de quelques ſauvages, avoit fait de ſi grandes choſes, furent enfin réduits à capituler; & ce fut pour la colonie entière. Les traités de paix cimentèrent la conquête. Elle augmenta la maſſe des poſſeſſions Angloiſes dans le nord de l'Amérique.

XXIII. L'acquiſition du Canada a-

Combien les vues de la politique ſont bornées! Les Anglois regardoient cette acquiſition comme le dernier terme de leur gran-

t-elle été un bien ou un mal pour l'Angleterre?

deur. Le miniſtrère François n'étoit pas plus éclairé que le conſeil Britannique. D'un côté, l'on croyoit avoir tout gagné par cette conquête; de l'autre, on croyoit avoir tout perdu par un ſacrifice qui devoit entraîner la ruine d'un ennemi irréconciliable. Tel eſt l'enchaînement néceſſaire des événemens qui changent ſans ceſſe les intérêts des empires, qu'il eſt ſouvent arrivé, & qu'il arrivera ſouvent que les ſpéculations les plus profondes, que les combinaiſons les plus ſages en apparence, ont été trompées & le ſeront encore. On ne ſaiſit que l'avantage du moment dans la choſe où rien n'eſt ſi commun que de voir le bien naître du mal & le mal naître du bien. S'il eſt vrai des particuliers qu'ils ont long-tems ſoupiré après leur malheur; cela l'eſt plus encore des ſouverains. On ne fait jamais entrer en calcul les caprices du ſort ſi ſujet à ſe jouer de la prudence des hommes; & l'on a raiſon toutes les fois qu'un fâcheux haſard ſe cache dans un avenir éloigné & obſcur; qu'il eſt preſque ſans vraiſemblance, & qu'en le ſuppoſant arrivé, il ne s'enſuivra pas une ruine totale. Mais un peuple ſera gouverné par un miniſtère inſenſé, lorſqu'on fermera les yeux ſur la tranquillité, ſur la ſûreté de l'état pour ne les tenir ouverts que ſur ſon agrandiſſement; lorſque, ſans conſidérer ſi une miſérable petite iſle n'occaſionnera pas des ſoins & des dépenſes qui ne ſeront compenſés par aucun fruit, on ſe laiſſera éblouir de la gloire frivole de l'avoir ajoutée à la domination nationale; lorſqu'en ſe refuſant à des reſtitutions ſtipulées, on cimentera entre la puiſſance uſurpatrice & la puiſſance lézée des haînes qui ſeront tôt ou tard ſuivies d'effuſion de ſang ſur les mers & ſur le continent; lorſque pour la conſervation de quelques places, on ſera forcé d'y empriſonner des ſoldats qui s'abâtardiront dans une longue oiſiveté; lorſqu'on ſuſcitera des jalouſies durables, ou des prétentions toujours prêtes à ſe renouveller & à mettre deux peuples en armes; l'orſqu'on oubliera qu'une nation établie entre un empire & un autre empire eſt quelquefois la meilleure barrière qu'ils puiſſent avoir, & qu'il eſt imprudent & dangereux de ſe donner, par l'extinction de la nation interpoſée, un voiſin ambitieux, turbulent, guerrier & puiſſant; que tout domaine ſéparé d'un état par

une grande diſtance eſt précaire, diſpendieux, mal-défendu & mal-adminiſtré ; que ce feroit, ſans contredit, un vrai malheur pour deux nations qu'une poſſeſſion en-deçà ou au-delà du fleuve qui leur ſert de limite ; que renoncer à une contrée, que diverſes puiſſances revendiquent, c'eſt communément s'épargner des dépenſes ſuperflues, des alarmes & des guerres, & que la céder à l'un de ceux qui l'envient, c'eſt lui faire préſent des mêmes calamités ; en un mot, qu'un ſouverain qui auroit vraiment du génie le montreroit peut-être moins encore à ſaiſir les avantages réels de ſon pays, qu'à abandonner à des nations rivales des avantages trompeurs dont elles ne ſentiroient qu'avec le tems les conſéquences funeſtes. C'eſt une eſpèce de piège ſur lequel la fureur de s'étendre les aveuglera toujours.

Fin du ſeizième Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE
Des Etablissemens et du Commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

Colonies Angloiſes de la baie d'Hudſon, du Canada, de l'iſle Saint-Jean, de Terre-Neuve, de la Nouvelle-Écoſſe, de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-York, de la Nouvelle-Jerſey.

LA paſſion de lire dans l'avenir a été la fureur de tous les âges. Les entrailles des animaux, le ſang des victimes parurent à quelques peuples un moyen infaillible pour découvrir la deſtinée des empires. D'autres placèrent la ſcience de la divination dans des ſonges, qu'ils ſe plaiſoient à regarder comme les plus ſûrs interprètes des volontés céleſtes. Des nations entières prétendirent, par le vol des oiſeaux, par d'autres préſages auſſi

frivoles, forcer le ſort à ſe déceler. Mais ce furent principalement les aſtres qu'on ſe plaiſoit à conſulter. On croyoit y voir tracées en caractères ineffaçables les révolutions plus ou moins importantes, qui devoient agiter le globe. Ces rêveries n'avoient pas ſubjugué ſeulement le vulgaire. Elles prirent un égal aſcendant ſur les plus beaux génies.

Depuis que la ſaine philoſophie a détruit ces chimères, on a donné dans un nouvel écueil. Une préſomption trop commune a fait penſer que rien n'étoit plus aiſé que de déterminer par des combinaiſons aſſez faciles, ce qui devoit arriver en politique. Sans doute, il eſt poſſible à des eſprits attentifs & réfléchis de prévoir quelques événemens : mais pour une conjecture heureuſe, combien d'erreur !

Les iſles Britanniques ſont plongées dans des flots de ſang. Des factions, des ſectes ſans nombre s'y détruiſent avec un acharnement dont les déplorables annales du monde ont rarement donné le funeſte exemple. Qui pouvoit conjecturer que les proſpérités du nord de l'Amérique, ſortiroient du ſein de tant de calamités ?

I. Premières expéditions des Anglois dans l'Amérique Septentrionale.

L'Angleterre n'étoit connue dans le Nouveau-Monde, que par des pirateries ſouvent heureuſes & toujours brillantes ; lorſque Walter Raleigh forma le projet de faire entrer ſa nation en partage des richeſſes prodigieuſes, qui, depuis près d'un ſiècle, couloient de cet hémiſphère dans le nôtre. La côte orientale du nord de l'Amérique, attacha les regards de cet homme, né pour imaginer des choſes hardies. Le talent qu'il avoit de ſubjuguer les eſprits, en donnant à tout ce qu'il propoſoit un air de grandeur, lui fit aiſément trouver des aſſociés à la cour & chez les négocians. La compagnie qui ſe forma ſous l'appât de ſes magnifiques promeſſes, obtint du gouvernement, en 1584, la diſpoſition abſolue de toutes les découvertes qui ſe feroient ; & ſans autre encouragement, elle expédia, dès le mois d'avril de l'année ſuivante, deux bâtimens qui mouillèrent dans la baie de Roenoque, qui fait aujourd'hui partie de la Caroline. Ceux qui les commandoient, dignes d'une confiance dont ils ſe ſentoient honorés,

honorés, montrèrent une complaisance sans bornes dans un pays où il s'agissoit d'établir leur nation ; & laissèrent les sauvages arbitres des échanges qu'ils leur proposoient, dans le nouveau commerce qu'on alloit ouvrir avec eux.

Tout ce que ces heureux navigateurs publièrent à leur retour en Europe, sur la température du climat, sur la fertilité du sol, sur le caractère des habitans qu'ils venoient de connoître, encouragea la société qui les avoit employés. Elle fit partir au printems suivant sept navires, qui débarquèrent à Roenoque cent huit hommes libres, destinés à commencer un établissement. Une partie de ces premiers colons se fit massacrer par les sauvages qu'on avoit outragés ; le reste, pour avoir négligé de pourvoir à sa subsistance par la culture, périssoit de faim & de misère, lorsqu'il lui vint un libérateur.

Ce fut François Drake, si distingué de la foule des navigateurs, pour avoir, le premier après Magellan, fait le tour du globe. Le talent qu'il avoit montré dans cette grande expédition, le fit choisir par Elisabeth, pour humilier Philippe II, dans la partie de ses vastes possessions dont il abusoit, pour troubler la tranquillité des autres peuples. Peu d'ordres furent jamais mieux exécutés. Sant-Iago, Cartagène, San-Domingo, plusieurs autres places importantes, un grand nombre de riches vaisseaux, devinrent la proie de la flotte Angloise. Ses instructions portoient qu'après ses opérations, elle iroit offrir à Roenoque les secours dont on y auroit besoin. Le désespoir les fit rejetter par le petit nombre de malheureux, qui avoient échappé à des infortunes de tous les genres. Ils demandèrent pour toute grace d'être ramenés dans leur patrie ; & la complaisance qu'eut l'amiral de souscrire à leur demande, rendit inutiles les dépenses qui avoient été faites jusqu'à cette époque.

Cet événement imprévu ne découragea pas les associés. Ils firent successivement quelques foibles expéditions dans la colonie. On y voyoit, en 1589, cent quinze personnes, des deux sexes, assujetties à un gouvernement régulier, & suffisamment pourvues de tout ce qui étoit nécessaire pour leur défense, pour la culture

& pour le commerce. Ces commencemens donnoient des eſpérances : mais elles ſe perdirent dans le cahos & la diſcrace où ſe précipita Raleigh, entraîné par les caprices d'une imagination ardente. La colonie, privée de l'appui de ſon fondateur, tomba dans un entier oubli.

Il y avoit douze ans qu'on l'avoit entiérement perdue de vue; lorſque Goſnold, l'un des premiers aſſociés, réſolut, en 1602, de la viſiter. Son expérience dans la navigation, lui fit ſoupçonner qu'on n'avoit pas connu juſqu'alors la route qu'il falloit tenir; & qu'en prenant par les Canaries, par les iſles Caraïbes, on avoit inutilement alongé le voyage de plus de mille lieues. Ses conjectures le déterminèrent à s'éloigner du Sud, & à tourner à l'Oueſt. La tentative lui réuſſit : mais en arrivant ſur les côtes d'Amérique, il ſe trouva plus au nord que tous ceux qui l'avoient précédé. La contrée où il aborda, enclavée depuis dans la Nouvelle-Angleterre, lui fournit une grande abondance de belles pelleteries avec leſquelles il regagna l'Europe.

La rapidité, le ſuccès de cette entrepriſe, firent impreſſion ſur les négocians Anglois. Pluſieurs ſe réunirent, en 1606, pour former un établiſſement dans le pays que Goſnold venoit de découvrir. Leur exemple réveilla, dans quelques autres, le ſouvenir de la colonie de Roenoque. Il y eut alors deux aſſociations privilégiées. Comme le continent où elles devoient exercer leur monopole, n'étoit connu en Angleterre que ſous le nom général de Virginie, l'une fut appellée compagnie de la Virginie méridionale, & l'autre compagnie de la Virginie ſeptentrionale.

La chaleur qui s'étoit manifeſtée dans les premiers jours, ne tarda pas à ſe refroidir. Il y eut entre les deux corps plus de jalouſie que d'émulation. Quoiqu'on leur eût accordé le ſecours de la première loterie qui ait été tirée en Angleterre, leurs progrès furent ſi lents, qu'en 1614, on ne comptoit que quatre cens perſonnes dans les deux établiſſemens. L'aiſance qu'exigeoient les mœurs ſimples du tems, étoit alors ſi générale en Angleterre, que le deſir de s'expatrier, pour courir après la fortune, ne tentoit perſonne. C'eſt le ſentiment du malheur qui

dégoûte les hommes de leur patrie, plus encore que l'amour des richeſſes. Il falloit une fermentation extraordinaire pour peupler, même un excellent pays. Elle arriva. Ce fut la ſuperſtition, qui la fit naître du choc des opinions religieuſes.

II. Les guerres de religion qui déchirent l'Angleterre, peuplent le continent de l'Amérique.

Les Bretons eurent pour leurs premiers prêtres, ces druides ſi fameux dans les annales de la Gaule. Pour jetter un voile impoſant ſur les cérémonies d'un culte ſauvage, ſes myſtères ne ſe célébroient jamais que dans des réduits obſcurs, & le plus ſouvent dans des bocages ſombres, où la peur enfante des ſpectres & des apparitions. Il n'y avoit qu'un petit nombre d'initiés qui poſſédâſſent la doctrine ſacrée : encore ne leur étoit-il permis de rien écrire ſur cet important objet, pour n'en pas mettre les ſecrets ſous les yeux d'un profane vulgaire. Les autels d'une divinité redoutable étoient enſanglantés de victimes humaines ; ils étoient enrichis des plus précieuſes dépouilles de la guerre. Quoique la terreur des vengeances céleſtes fût l'unique gardienne de ces tréſors, ils furent toujours reſpectés par la cupidité, qu'on avoit eu l'art de réprimer par le dogme fondamental de la tranſmigration éternelle des ames : dogme ſi naturel à tous les eſprits qui craignent ou eſpèrent une autre vie ! La principale autorité du gouvernement réſidoit dans les miniſtres de cette religion terrible ; parce que l'empire de l'opinion eſt le plus puiſſant de tous & le plus conſtant. L'éducation de la jeuneſſe étoit dans leurs mains ; & c'eſt par ce premier âge qu'ils s'emparoient de toute la vie de l'homme. Ils connoiſſoient des affaires civiles & criminelles, & décidoient auſſi ſouverainement des querelles des états, que des conteſtations des citoyens. Quiconque oſoit réſiſter à leurs décrets, n'étoit pas ſeulement exclu de toute participation aux divins myſtères, mais étoit encore banni de la ſociété des hommes. C'étoit un crime, un opprobre de le fréquenter. Irrévocablement privé de la protection des loix, la mort ſeule pouvoit mettre fin à ſes infortunes. L'hiſtoire des ſuperſtitions humaines n'en offre aucune qui ait pris un auſſi fier aſcendant que celle des druides. Ce fut la ſeule qui mérita d'armer contre elle la rigueur des Romains : tant les druides oppoſoient de force à la puiſſance de ces conquérans.

Cependant cette religion avoit beaucoup perdu de ſon pouvoir, lorſque le chriſtianiſme la fit entiérement diſparoître au ſeptième ſiècle. Les peuples du Nord, qui avoient envahi ſucceſſivement les provinces méridionales de l'Europe, y avoient trouvé les germes de cette religion nouvelle, ſemés dans les ruines & les débris d'un empire qui crouloit de toutes parts. Soit indifférence pour leurs dieux éloignés, ſoit ignorance facile à perſuader, ils avoient embraſſé, ſans peine, un culte que la multiplicité de ſes cérémonies faiſoit aimer à des hommes groſſiers & ſauvages. Leur exemple entraîna aiſément les Saxons, qui s'emparèrent depuis de l'Angleterre. Ils adoptèrent, ſans répugnance, une doctrine qui juſtifioit leur conquête, en expioit tous les crimes, en aſſuroit la ſtabilité par l'extinction des cultes anciens.

Cette religion ne tarda pas à produire les fruits qu'on en devoit attendre. Bientôt de vaines contemplations, remplacèrent les vertus actives & ſociales. Une vénération ſtupide pour des ſaints ignorés, étoit ſubſtituée au culte du premier être. Le merveilleux des miracles, étouffoit la connoiſſance des cauſes naturelles. Des prières ou des offrandes, expioient les forfaits les plus inhumains. Toutes les ſemences de la raiſon étoient altérées, tous les principes de la morale étoient corrompus.

Ceux qui avoient coopéré du moins à ce déſordre, en ſurent profiter. Les prêtres obtinrent un reſpect qu'on refuſoit aux rois; leur perſonne devint ſacrée. Le magiſtrat perdit toute inſpection ſur leur conduite; ils ſe dérobèrent à la vigilance de la loi civile. Leur tribunal éluda tous les autres, ou même les ſupplanta. Ils mêlèrent la religion à toutes les queſtions de juriſprudence, à toutes les matières d'état; & devinrent arbitres ou juges de toutes les cauſes. Vouloit-on raiſonner? la foi parloit, & tous écoutoient, en ſilence, ſes oracles inexplicables. Tel étoit l'aveuglement dans ces ſiècles, que les débauches ſcandaleuſes du clergé n'affoibliſſoient pas ſon autorité.

C'eſt qu'elle étoit dès-lors fondée ſur de grandes richeſſes. Auſſi-tôt qu'on eût prêché que la religion qui vivoit de ſacrifices, exigeoit avant tous, celui de la fortune & des biens de la terre,

la nobleſſe, qui avoit concentré dans ſes mains toutes les propriétés, employa les bras de ſes eſclaves à édifier des temples, & ſes terres à doter ces fondations. Les rois donnèrent à l'égliſe, tout ce qu'ils avoient ravi au peuple ; ſe dépouillèrent juſqu'à ne ſe réſerver ni de quoi payer les ſervices militaires, ni de quoi ſoutenir les autres charges du gouvernement. Cette impuiſſance n'étoit jamais ſoulagée par ceux qui l'avoient cauſee. Le maintien de la ſociété ne les touchoit point. Contribuer aux impôts avec les biens de l'égliſe, c'étoit un ſacrilège, une proſtitution des choſes ſaintes à des uſages profanes. Ainſi parloient les clercs ; ainſi le croyoient les laïcs. La poſſeſſion du tiers des fiefs du royaume ; les offrandes volontaires d'un peuple aveuglé ; le prix auquel étoient taxées toutes les fonctious ſacerdotales, ne raſſaſioient pas l'avidité toujours active d'un clergé ſavant dans ſes intérêts. Il trouva dans l'ancien-teſtament que la dîme de toutes les productions lui appartenoit par un droit divin & inconteſtable. La facilité avec laquelle s'établit cette prétention, la lui fit étendre au dixième de l'induſtrie, des gains du commerce, des gages des laboureurs, de la paie des ſoldats, quelquefois même du revenu des charges de la cour.

Rome, qui s'étoit d'abord contentée de contempler avec une orgueilleuſe ſatisfaction les ſuccès qu'avoient en Angleterre les riches & ſuperbes apôtres d'un Dieu né dans la miſère, & mort dans l'ignominie, ne tarda pas à vouloir participer aux dépouilles de ce malheureux pays. Elle commença par y ouvrir un commerce de reliques toujours accréditées par de grands miracles, & toujours vendues à proportion du prix qu'y mettoit la crédulité. Les grands, les monarques même, furent invités à venir en pélerinage dans la capitale du monde, y acheter une place dans le ciel, aſſortie au rang qu'ils tenoient ſur la terre. Les papes s'attribuèrent inſenſiblement la collation des bénéfices, & les vendirent après les avoir donnés. Par cette voie, leur tribunal évoqua toutes les cauſes eccléſiaſtiques ; & leur fiſc s'accrut avec le tems du dixième des revenus d'un clergé, qui levoit le dixième de tous les biens du royaume.

Lorſque ces pieuſes vexations eurent été portées en Angleterre, auſſi loin qu'elles pouvoient aller; Rome chrétienne y aſpira au pouvoir ſuprême. Les fraudes de ſon ambition étoient couvertes d'un voile ſacré. Elle ne ſappoit les fondemens de la liberté, qu'avec les armes de l'opinion. C'étoit oppoſer l'homme à lui-même, & ſubjuguer ſes droits par ſes préjugés. On la vit s'établir arbitre deſpotique entre l'autel & le trône, entre le prince & les ſujets, entre un monarque & les rois ſes voiſins. Elle allumoit l'incendie de la guerre avec ſes foudres ſpirituels. Mais il lui falloit des émiſſaires, pour répandre la terreur de ſes armes. Elle appella les moines à ſon ſecours. Le clergé ſéculier, malgré le célibat qui le ſéparoit des attachemens du monde, y tenoit par les liens de l'intérêt, ſouvent plus forts que ceux du ſang. Une claſſe d'hommes iſolés de la ſociété par des inſtitutions ſingulières qui devoient les porter au fanatiſme, par une ſoumiſſion, un dévouement aveugles aux volontés d'un pontife étranger, étoient propres à ſeconder les vues de ce ſouverain. Ces vils & malheureux inſtrumens de la ſuperſtition, remplirent leur vocation funeſte. Par leurs intrigues ſecondées de la faveur des événemens, l'Angleterre, que les anciens Romains avoient eu tant de peine à conquérir, devint feudataire de Rome moderne.

Les paſſions & les caprices violens de Henri VIII, briſèrent enfin cette honteuſe dépendance. Déja l'abus d'un pouvoir ſi monſtrueux, avoit deſſillé les yeux de la nation. Le prince oſa, d'un ſeul coup, ſe ſouſtraire à l'autorité des papes, abolir les cloîtres, & s'arroger la ſuprématie de ſon égliſe.

Ce ſchiſme éclatant, amena d'autres changemens ſous le règne d'Edouard, ſucceſſeur de Henri. Les opinions religieuſes qui changoient alors la face de l'Europe, furent diſcutées. On prit quelque choſe de chacune, on retint pluſieurs dogmes, pluſieurs rits de l'ancien culte; & l'on forma, de ces divers fragmens, une communion nouvelle, qui fut honorée du grand nom de Religion-Anglicane.

Eliſabeth, qui mit la dernière main à cet important ouvrage, en trouva la théorie trop ſubtile, & crut devoir y ajouter des

cérémonies, pour attacher les efprits par les fens. Son goût naturel pour la magnificence, le defir d'étouffer les difputes fur le dogme, en amufant par les fpectacles du culte, la faifoient pencher vers une plus grande augmentation des folemnités. Mais la politique gêna fes inclinations, & l'obligea de les facrifier aux préjugés d'un parti, qui, lui ayant applani le chemin du trône, pouvoit l'y affermir.

Loin de foupçonner que Jacques I exécuteroit ce qu'Elifabeth n'avoit pas même ofé tenter, on devoit le croire porté à reftreindre les rits eccléfiaftiques. Ce prince avoit été élevé dans le fein du presbytérianifme, fecte altière, à qui la fimplicité de fes habits, la gravité de fes mœurs, l'auftérité de fes principes, un ufage habituel des expreffions de l'écriture, l'affectation même de ne prendre fes noms de baptême que dans l'ancien-teftament, fembloient devoir infpirer une averfion infurmontable pour le fafte du culte catholique, & pour tout ce qui pouvoit en retracer l'image. L'efprit de fyftême prévalut dans le nouveau roi, fur les principes de fon éducation. Frappé de la jurifdiction épifcopale qu'il trouvoit établie en Angleterre, & qui lui parut conforme aux idées qu'il avoit du gouvernement civil, il abandonna par conviction les premières impreffions qu'il avoit reçues; & fe paffionna pour une hiérarchie modelée fur l'économie politique d'un empire bien conftitué. Dans fon enthoufiafme, il voulut affujettir l'Ecoffe, fa patrie, à cette difcipline merveilleufe; il voulut y attacher un grand nombre d'Anglois qui s'en tenoient éloignés. Il fe propofoit même d'ajouter l'éclat des plus auguftes cérémonies, à la majefté du plan; lorfque le tems auroit mûri fes grands projets. Mais l'émotion qu'il caufa dès les premiers pas, ne lui permit pas d'aller plus avant dans fon fyftême de réformation. Il fe contenta de recommander à fon fils de reprendre le fil de fes vues, quand il y verroit les conjonctures favorables; il lui peignit les presbytériens, comme également dangereux pour la religion & pour le trône.

Charles adopta aifément des confeils qui n'étoient que trop conformes aux principes de defpotifme qu'il avoit reçus de

Buckingham, son favori, le plus corrompu des hommes, le plus corrupteur des courtisans. Pour préparer de loin la révolution qu'il méditoit, il éleva plusieurs évêques aux premières dignités du gouvernement, & leur conféra la plupart des charges qui donnoient une grande influence dans les résolutions publiques. Ces ambitieux prélats, devenus comme les maîtres d'un prince qui avoit la foiblesse de se conduire par les inspirations d'autrui, montrèrent l'ambition si familière au clergé, d'élever la jurisdiction ecclésiastique, à l'ombre de la prérogative royale. On les vit multiplier à l'infini les cérémonies de l'église, sous prétexte qu'elles étoient d'institution apostolique, & recourir, pour les faire observer, aux actes de l'autorité arbitraire du prince. Le dessein paroissoit formé de rétablir, dans tout son éclat, ce que les protestans appelloient l'idolâtrie romaine, dût-on employer, pour y réussir, les voies les plus violentes. Ce projet causoit d'autant plus d'ombrage, qu'il étoit soutenu par les préjugés & les intrigues d'une reine audacieuse, qui avoit apporté de France une passion immodérée pour le pouvoir absolu & pour le papisme.

On concevroit à peine l'aigreur que des soupçons si graves avoient répandue dans les esprits. Une prudence ordinaire auroit laissé à la fermentation le tems de se calmer. L'esprit de fanatisme fit choisir ces jours nébuleux, pour tout rappeller à l'unité de la religion Anglicane, qui étoit devenue plus odieuse aux non-conformistes, depuis qu'ils la voyoient surchargée de pratiques qu'ils regardoient comme superstitieuses. Il fut ordonné, dans les deux royaumes, de se conformer au culte & à la discipline de l'église épiscopale. On soumit à cette loi les Presbytériens, qui commençoient à s'appeller Puritains ; parce qu'ils faisoient profession de ne prendre que la parole de Dieu, pure & simple, pour règle de leur conduite & de leur croyance. On y assujettit tous les calvinistes étrangers qui étoient dans le royaume, quelle que fût la différence de leurs opinions. On prescrivit ce culte hiérarchique aux régimens, aux compagnies de commerce qui se trouvoient dans les diverses contrées de l'Europe. Enfin, les ambassadeurs d'Angleterre se virent contraints de se

séparer

féparer par-tout de la communion des réformés, & d'ôter dès-lors à leur patrie l'influence qu'elle avoit au-dehors, en qualité de chef & de foutien de la réformation.

Dans cette fatale crife, la plupart des Puritains fe partagèrent entre la foumiffion & la réfiftance. Ceux qui ne vouloient avoir ni la honte de céder, ni la peine de combattre, tournèrent les yeux vers l'Amérique Septentrionale, pour chercher la liberté civile & religieufe, qu'une ingrate patrie leur refufoit. Les ennemis de leur repos, pour les perfécuter plus à loifir, entreprirent de fermer cet afyle aux dévôts fugitifs, qui vouloient adorer Dieu à leur manière, dans une terre déferte. Huit vaiffeaux qui étoient à l'ancre dans la Tamife, prêts à faire voile, y furent arrêtés; & Cromwel, dit-on, s'y trouva retenu par ce même roi, qu'il conduifit depuis à l'échafaud. Cependant l'enthoufiafme, plus puiffant encore que les perfécuteurs, furmonta tous les obftacles; & cette région du Nouveau-Monde fut bientôt remplie de Presbytériens. La fatisfaction dont ils jouiffoient dans leur retraite, attira fucceffivement tous ceux de leur faction qui n'avoient pas une ame affez atroce, pour fe plaire aux effroyables cataftrophes, qui bientôt après, firent de l'Angleterre un théâtre d'horreur & de fang. Des vues de fortune multiplièrent leurs compagnons dans des temps plus calmes. Enfin l'Europe entière ajouta beaucoup à leur population. Des milliers de malheureux, opprimés par la tyrannie ou par l'intolérance de leurs fouverains, allèrent à travers les périls de l'océan, chercher la vie & le falut dans cet autre hémifphère. Ne le quittons pas; n'achevons pas de le parcourir, fans tâcher de le connoître.

III. Parallele de l'ancien & du Nouveau-Monde.

Combien de tems le Nouveau-Monde refta-t-il, pour ainfi dire, ignoré, même après avoir été découvert? Ce n'étoit pas à de barbares foldats, à des marchands avides, qu'il convenoit de donner des idées juftes & approfondies de cette moitié de l'univers. La philofophie feule devoit profiter des lumières femées dans les récits des voyageurs & des miffionnaires, pour voir l'Amérique telle que la nature l'a faite, & pour faifir fes rapports avec le refte du globe.

On croit être sûr aujourd'hui que le nouveau continent n'a pas la moitié de la surface du nôtre. Leur figure, d'ailleurs, offre des ressemblances singulières, qui pourroient conduire à des inductions séduisantes, s'il ne falloit pas se défier de l'esprit de système, qui vient nous arrêter souvent à la moitié du chemin de la vérité, pour nous empêcher d'arriver au terme.

Les deux continens paroissent former comme deux bandes de terre qui partent du pole arctique, & vont se terminer au tropique du capricorne, séparées à l'est & à l'ouest par l'océan qui les environne. Quels que soient, & la structure de ces deux bandes, & le balancement ou la symmétrie qui règne dans leur figure, on voit bien que leur équilibre ne dépend pas de leur position. C'est l'inconstance de la mer qui fait la solidité de la terre. Pour fixer le globe sur sa base, il falloit, ce semble, un élément qui, flottant sans cesse autour de notre planète, pût contrebalancer, par sa pesanteur, toutes les autres substances, & par sa fluidité ramener cet équilibre que le combat & le choc des autres élémens auroient pu renverser. L'eau, par la mobilité de sa nature & par sa gravité tout ensemble, est infiniment plus propre à entretenir cette harmonie & ce balancement des parties du globe, autour de son centre. Que notre hémisphère ait au Nord une masse de terre extrêmement large; à nos antipodes, une masse d'eau toute aussi pesante ne manquera pas d'y faire un contre-poids. Si sous les tropiques nous avons un riche pays couvert d'hommes & d'animaux; sous la même latitude, l'Amérique sera baignée d'une mer remplie de poissons. Tandis que les forêts d'arbres chargés des plus grands fruits, les générations des plus énormes quadrupèdes, les nations les plus nombreuses, les éléphans & les hommes pèsent sur la terre, & semblent en absorber toute la fécondité dans l'enceinte de la Zone Torride; aux deux poles, nâgent les baleines avec les innombrables colonies de morues & de harengs, avec les nuages d'insectes, avec les peuplades infinies & prodigieuses de la mer, comme pour soutenir l'axe de la terre, & l'empêcher de s'incliner ou pencher d'aucun côté; si toutefois, & les baleines & les éléphans, & les hommes étoient de quelque poids sur un

globe, où tous les êtres vivans ne ſont qu'une modification paſſagère du limon qui le compoſe. En un mot, l'ocean roule ſur ce globe pour le façonner au gré des loix générales de la gravité. Tantôt il couvre & tantôt il découvre un hemiſphère, un pole, une zone : mais en général il paroit affecter le cercle de l'equateur, d'autant plus que le froid des poles s'oppoſe en quelque ſorte à la fluidité qui fait ſon eſſence, & lui donne ſon activité. C'eſt entre les tropiques, ſur-tout, que la mer s'étend & s'agite; qu'elle éprouve le plus de viciſſitudes, ſoit dans ſes mouvemens périodiques & réguliers, ſoit dans ces eſpèces de convulſions, que les vents de tempête y excitent par intervalles. L'attraction du ſoleil, & les fermentations que cauſe la ténuité de ſa chaleur dans la Zone Torride, doivent influer prodigieuſement ſur l'océan. Le mouvement de la lune ajoute une nouvelle force à cette influence; & la mer, pour obeir à cette double impulſion, doit, ce ſemble, précipiter ſes eaux vers l'équateur. Il n'y a que l'applatiſſement du globe vers les poles, qui donne une raiſon ſuffiſante de cette grande étendue d'eaux qui nous a dérobé juſqu'à préſent les terres auſtrales. La mer ne peut guère ſortir de l'enceinte des tropiques, ſi les zones tempérées & glaciales ne ſe trouvent pas plus voiſines du centre de la terre que la Zone Torride. C'eſt donc la mer qui fait l'équilibre de la terre, & qui diſpoſe de l'arrangement de ſes matières. Une preuve que les deux bandes ſymmétriques que préſentent au premier coup-d'œil les deux continens du globe, ne ſont pas eſſentielles à ſa conformation, c'eſt que le nouvel hémiſphère a reſté beaucoup plus long-tems que l'ancien ſous les eaux de la mer. D'ailleurs, s'il y a des reſſemblances ſenſibles entre les deux hémiſphères, ils n'ont peut-être pas moins de différences qui détruiſent la prétendue harmonie qu'on ſe flatte d'y remarquer.

Quand avec la mappemonde ſous les yeux, on voit la correſpondance locale qui ſe trouve entre l'iſthme de Suez & celui de Panama, entre le cap de Bonne-Eſpérance & le cap de Horn, entre l'archipel des Indes Orientales & celui des Antilles, entre les montagnes du Chili & celles du Monomotapa; on eſt frappé

du balancement qui règne dans les figures de ce tableau : par-tout on croit voir des terres opposées à des terres, des eaux qui font équilibre avec des eaux, des isles & des presqu'isles semées ou jettées par les mains de la nature, comme des contre-poids; & toujours la mer par ses mouvemens & sa pente, entretenant la balance dans une oscillation insensible. Mais en comparant, d'un autre côté, la grande étendue de la mer Pacifique, qui sépare les deux Indes, avec le petit espace que l'océan a pris entre les côtes de Guinée & celle du Brésil; la forte masse des terres habitées du Nord, avec le peu qu'on connoît des terres australes; la direction des montagnes de la Tartarie & de l'Europe, qui vont de l'Est à l'Ouest, avec celles des Cordelières qui se prolongent du Nord au Sud; l'esprit s'arrête & voit avec chagrin disparoitre le plan d'ordonnance & de symmétrie, dont il avoit embelli son systême de la terre. Le contemplateur est encore plus mécontent de ses rêves, quand il vient à considérer l'excessive hauteur des montages du Pérou. C'est alors qu'il est étonné de voir un continent si élevé & si nouveau, la mer si fort au-dessous de ses sommets, & si récemment descendue des terres que ces fiers boulevards sembloient défendre de ses attaques. Cependant on ne peut nier qu'elle n'ait couvert les deux continens du nouvel hémisphère. L'air & la terre, tout l'atteste.

Les fleuves plus larges & plus longs en Amérique; des bois immenses au Midi; de grands lacs & de vastes marais au Nord; des neiges presque éternelles entre les tropiques, peu de ces sables purs qui semblent être le sédiment de la terre épuisée; point d'hommes entiérement noirs; des peuples très-blancs sous la ligne; un air frais & doux par une latitude où l'Afrique est brûlante, inhabitable; un climat rigoureux & glacé, sous le même parallèle que nos climats tempérés; enfin une différence de dix ou douze degrés de température, entre l'ancien & le nouvel hemisphere : ce sont autant d'empreintes d'un monde naissant.

Pourquoi le continent de l'Amérique seroit-il à proportion beaucoup plus chaud, beaucoup plus froid que celui de l'Europe, si ce n'etoit l'humidité que l'océan y a laissée, en le quittant

longtems après que notre continent avoit été peuplé ? C'est la mer seule qui a pu empêcher que le Mexique ne fût aussi anciennement habité que l'Asie. Si les eaux qui baignent encore les entrailles du nouvel hemisphère, n'en avoient pas inondé la surface, l'homme y auroit de bonne-heure coupé les bois, desséché les marais, consolidé un sol pâteux en le remuant & l'exposant aux rayons du soleil, ouvert une issue aux vents, & donné des digues aux fleuves ; le climat y eût déja changé. Mais un hémisphère en friche & dépeuplé, ne peut annoncer qu'un monde récent ; lorsque la mer, voisine de ses côtes, serpente encore sourdement dans ses veines. Des soleils moins ardens, des pluies plus abondantes, des neiges plus profondes, des vapeurs plus épaisses & plus stagnantes, y décèlent, ou les ruines & le tombeau de la nature, ou le berceau de son enfance.

La différence du climat, provenue du séjour de la mer sur les terres de l'Amérique, ne pouvoit qu'influer beaucoup sur les hommes & les animaux. De cette diversité de causes, devoit naître une prodigieuse diversité d'effets. Aussi voit-on dans l'ancien continent, deux tiers plus d'espèces d'animaux que dans le nouveau ; des animaux considérablement plus gros, à égalité d'espèces ; des monstres plus féroces & plus sanguinaires, à raison d'une plus grande multiplication des hommes ? Combien, au contraire, la nature paroit avoir négligé le Nouveau-Monde ! Les hommes y sont moins forts, moins courageux ; sans barbe & sans poil ; dégradés dans tous les signes de la virilité ; foiblement doués de ce sentiment vif & puissant, de cet amour délicieux, qui est la source de tous les amours, qui est le principe de tous les attachemens qui est le premier instinct, le premier nœud de la société, sans lequel tous les autres liens factices n'ont point de ressorts ni de durée. Les femmes, plus foibles encore, y sont maltraitées par la nature & par les hommes. Ceux-ci peu sensibles au bonheur de les aimer, ne voient en elles que les instrumens de tous leurs besoins ; ils les consacrent beaucoup moins à leurs plaisirs, qu'ils ne les sacrifient à leur paresse. C'est la suprême volupté, la souveraine félicité des Américains,

que cette indolence dont leurs femmes ſont la victime, par les travaux continuels dont on les charge. Cependant on peut dire qu'en Amérique, comme ſur toute la terre, les hommes ont eu l'équité, quand ils ont condamné les femmes au travail, de ſe réſerver les périls à la chaſſe, à la pêche, comme à la guerre. Mais l'indifférence pour ce ſexe, auquel la nature a confié le dépôt de la reproduction, ſuppoſe une imperfection dans les organes, une ſorte d'enfance dans les peuples de l'Amérique, comme dans les individus de notre continent, qui n'ont pas atteint l'âge de la puberté. C'eſt un vice radical dans l'autre hémiſphère, dont la nouveauté ſe décèle par cette ſorte d'impuiſſance.

Si les Américains ſont un peuple nouveau, forment-ils une eſpèce d'hommes originairement différente de celles qui couvrent l'ancien monde ? C'eſt une queſtion qu'on ne doit pas ſe hâter de décider. L'origine de la population de l'Amérique, eſt hériſſée de difficultés inexplicables. Si vous dites que les Norwégiens ont d'abord peuplé le Groenland, & qu'enſuite les Groenlandois ont paſſé ſur les côtes du Labrador, d'autres vous diront qu'il eſt plus naturel que les Groenlandois ſoient iſſus des Eskimaux, auxquels ils reſſemblent plus qu'aux Européens. Si vous peuplez la Californie par le Kamtſchatka, on demandera quel motif ou quel haſard a conduit les Tartares au nord-oueſt de l'Amérique ? Cependant on imagine que c'eſt par le Groenland ou le Kamtſchatka, que les habitans de l'ancien hémiſphère ont dû paſſer dans le nouveau; puiſque c'eſt par ces deux contrées que les deux continens ſont liés, ou du moins le plus rapprochés. D'ailleurs, comment ſuppoſer que la Zone-Torride du Nouveau-Monde, a été peuplée par une de ſes zones glaciales ? La population reflue bien du Nord au Midi : mais elle doit naturellement avoir commencé ſous l'équateur, où la vie germe avec la chaleur. Si les peuples de l'Amérique n'ont pu venir de notre continent, & que cependant ils paroiſſent nouveaux ; il faut avoir recours au déluge, qui, dans l'hiſtoire des nations, eſt la ſource & la ſolution de toutes les difficultés.

On ſuppoſera que la mer s'étant débordée ſur l'autre hémiſphère, ſes anciens habitans ſe ſeront réfugiés ſur les Apalaches & les Andes, montagnes beaucoup plus élevées que notre mont Ararath. Mais comment auront-ils vécu ſur ces ſommets de neige; environnés d'eaux ? Comment des hommes, qui avoient reſpiré ſous un ciel pur & délicieux, auront-ils pu ſurvivre à la diſette, à l'inclémence d'un air vicié, à tous les fléaux qui ſont la ſuite inſéparable d'un déluge ? Comment l'eſpèce ſe ſera-t-elle conſervée & multipliée dans ces jours de calamité, ſuivis de ſiècles de langueur ? Malgré tous ces obſtacles, convenons que l'Amérique s'eſt repeuplée des déplorables reſtes de ſa dévaſtation. Tout retrace une maladie, dont la race humaine ſe reſſent encore. La ruine de ce monde eſt encore empreinte ſur le front de ſes habitans. C'eſt une eſpèce d'hommes dégradée & dégénérée dans ſa conſtitution phyſique, dans ſa taille, dans ſon genre de vie, dans ſon eſprit peu avancé pour tous les arts de la civiliſation. Un air plus humide, une terre plus marécageuſe, devoient infecter juſqu'à la racine, tous les germes, ſoit de la ſubſtance, ſoit de la multiplication des hommes. Il a fallu des ſiècles pour que la population pût renaître & ſe refaire de ſes pertes; & plus de ſiècles encore pour que la terre, deſſéchée & praticable, ouvrît ſon ſein à la fondation des édifices, à la culture des champs. L'air devoit ſe purifier, avant que le ciel s'épurât; & le ciel redevenir ſerein, avant que la terre fût habitable. L'imperfection de la nature en Amérique, ne prouve donc pas la nouveauté de cet hémiſphère, mais ſa renaiſſance. Il a dû ſans doute être peuplé dans le même tems que l'ancien; mais il a pu être ſubmergé plus tard. Les grands oſſemens foſſiles qu'on déterre dans l'Amérique, annoncent qu'elle a poſſédé autrefois des éléphans, des rhinocéros & d'autres énormes quadrupèdes dont l'eſpèce a diſparu de cette région. Les mines d'or & d'argent qui s'y découvrent preſque à fleur de terre, atteſtent une révolution du globle très-ancienne, mais poſtérieure à celles qui ont bouleverſé notre hémiſphère.

Quand même le Nouveau-Monde, on ne ſait par quelle voie, auroit été repeuplé de nos hordes errantes, cette époque ſeroit

encore d'une date ſi reculée, qu'elle laiſſeroit aux habitans de l'Amérique une très-grande antiquité. Ce ne ſeroit plus trois ou quatre ſiècles, qu'il ſuffiroit de donner à la fondation des empires du Mexique & du Pérou; puiſqu'en ne trouvant dans ces pays aucun procédé de nos arts, aucune trace des opinions & des uſages répandus ſur le reſte du globe, on y a pourtant vû une police & une ſociété, des inventions & des pratiques qui, ſans montrer aucune trace des tems antérieurs à un déluge, ſuppoſoient une aſſez longue ſuite de ſiècles poſtérieurs à cette cataſtrophe. Car, quoiqu'au Mexique, comme en Egypte, l'enceinte d'un pays environné d'eaux, de montagnes, ou d'obſtacles inſurmontables à franchir, ait dû forcer les hommes qui s'y trouvoient enfermés, à ſe policer & à s'unir, après s'être d'abord déchirés & diviſés par une guerre ſanglante & continuelle; cependant on ne pouvoit inventer & cimenter qu'à la longue un culte & une légiſlation qu'il étoit impoſſible d'avoir empruntés, ſoit des tems, ſoit des pays éloignés. L'art ſeul de la parole & celui de l'écriture, même hyéroglyphique, demandent plus de ſiècles pour former une nation iſolée qui doit avoir créé ces deux arts, qu'il ne faut de jours à un enfant pour ſe perfectionner dans l'un & dans l'autre. Des ſiècles ne ſont pas autant à l'eſpèce, que des années à l'individu. L'une doit occuper un aſſez vaſte champ dans la durée & dans l'eſpace; l'autre n'a que des momens & des points à remplir, ou plutôt à parcourir. La reſſemblance & l'uniformité qui règnent dans les traits & les mœurs des nations de l'Amérique, prouvent bien qu'elles ſont moins anciennes que celles de notre continent, ſi différentes entre elles; mais ſemblent confirmer en même tems qu'elles ne ſont pas ſorties d'un hémiſphère étranger, avec lequel elles n'ont aucun rapport qui décèle une deſcendance marquée.

IV. Comparaiſon des peuples policés & des peuples ſauvages.

Quoi qu'il en ſoit, & de leur origine, & de leur ancienneté, très-incertaines, un objet de curioſité plus intéreſſant peut-être, eſt de ſavoir ou d'examiner ſi ces nations, encore à demi-ſauvages, ſont plus ou moins heureuſes que nos peuples civiliſés. Si la condition de l'homme brut, abandonné au pur inſtinct animal, dont

dont une journée employée à chaſſer, ſe nourrir, produire ſon ſemblable & ſe repoſer, devient le modèle de toutes ſes journées, eſt meilleure ou pire que celle de cet être merveilleux, qui trie le duvet pour ſe coucher, file le coton du ver à ſoie pour ſe vêtir, a changé la caverne, ſa première demeure, en un palais, a ſu varier ſes commodités & ſes beſoins de mille manières différentes.

C'eſt dans la nature de l'homme qu'il faut chercher ſes moyens de bonheur. Que lui faut-il pour être auſſi heureux qu'il peut l'être? La ſubſiſtance pour le préſent; &, s'il penſe à l'avenir, l'eſpoir & la certitude de ce premier bien. Or, l'homme ſauvage, que les ſociétés policées n'ont pas repouſſé ou contenu dans les zones glaciales, manque-t-il de ce néceſſaire abſolu? S'il ne fait pas des proviſions, c'eſt que la terre & la mer ſont des magaſins & des réſervoirs toujours ouverts à ſes beſoins. La pêche ou la chaſſe ſont de toute l'année, ou ſuppléent à la ſtérilité des ſaiſons mortes. Le ſauvage n'a pas des maiſons bien fermées, ni des foyers commodes; mais ſes fourrures lui ſervent de toît, de vêtement & de poële. Il ne travaille que pour ſa propre utilité, dort quand il eſt fatigué, ne connoît ni les veilles, ni les inſomnies. La guerre eſt pour lui volontaire. Le péril, comme le travail, eſt une condition de ſa nature, & non une profeſſion de ſa naiſſance, un devoir de la nation, non une ſervitude de famille. Le ſauvage eſt ſérieux, & point triſte: on voit rarement ſur ſon front, l'empreinte des paſſions & des maladies qui laiſſent des traces ſi hideuſes ou ſi funeſtes. Il ne peut manquer de ce qu'il ne deſire point, ni deſirer ce qu'il ignore. Les commodités de la vie ſont la plupart des remèdes à des maux qu'il ne ſent pas. Les plaiſirs ſont un ſoulagement des appétits, que rien n'excite dans ſes ſens. L'ennui n'entre guère dans ſon ame, qui n'éprouve ni privations, ni beſoin de ſentir ou d'agir, ni ce vuide créé par les préjugés de la vanité. En un mot, le ſauvage ne ſouffre que les maux de la nature.

Mais l'homme civiliſé, qu'a-t-il de plus heureux? Sa nourriture eſt plus ſaine & plus délicate que celle de l'homme ſauvage. Il a

des vêtemens plus doux, un aſyle mieux défendu contre l'injure des ſaiſons. Mais le peuple, qui doit faire la baſe & l'objet de la police ſociale; cette multitude d'hommes qui, dans tous les états, ſupporte les travaux pénibles & les charges de la ſociété; le peuple vit-il heureux, ſoit dans ces empires où les ſuites de la guerre & l'imperfection de la police l'ont mis dans l'eſclavage, ſoit dans ces gouvernemens où les progrès du luxe & de la politique l'ont conduit à la ſervitude? Les gouvernemens mitoyens laiſſent entrevoir quelques rayons de félicité dans une ombre de liberté; mais à quel prix eſt-elle achetée cette ſécurité? Par des flots de ſang qui repouſſent quelques inſtans la tyrannie, pour la laiſſer retomber avec plus de fureur & de férocité ſur une nation tôt ou tard opprimée. Voyez comment les Caligula, les Néron, ont vengé l'expulſion des Tarquins & la mort de Céſar.

La tyrannie, dit-on, eſt l'ouvrage des peuples & non des rois. Pourquoi la ſouffre-t-on? Pourquoi ne réclame-t-on pas avec autant de chaleur contre les entrepriſes du deſpotiſme, qu'il emploie de violence & d'artifice lui-même, pour s'emparer de toutes les facultés des hommes? Mais eſt-il permis de ſe plaindre & de murmurer ſous les verges de l'oppreſſeur? N'eſt-ce pas l'irriter, l'exciter à frapper juſqu'au dernier ſoupir de la victime? A ſes yeux, les cris de la ſervitude ſont une rébellion. On les étouffe dans une priſon, ſouvent même ſur un échafaud. L'homme qui revendiqueroit les droits de l'homme, périroit dans l'abandon ou dans l'infamie. On eſt donc réduit à ſouffrir la tyrannie, ſous le nom de l'autorité?

Dès-lors, à quels outrages l'homme civil n'eſt-il pas expoſé? S'il a quelque propriété, juſqu'à quel point en eſt-il aſſuré, quand il eſt obligé d'en partager le produit, entre l'homme de cour qui peut attaquer ſon fonds, l'homme de loi qui lui vend les moyens de le conſerver, l'homme de guerre qui peut le ravager, & l'homme de finance qui vient y lever des droits toujours illimités dans le pouvoir qui les exige? Sans propriété, comment ſe promettre une ſubſiſtance durable? Quel eſt le genre d'induſtrie à l'abri des événemens de la fortune & des atteintes du gouvernement.

Dans les bois de l'Amérique, si la disette règne au Nord, on dirige ses courses au Midi. Le vent ou le soleil mènent une peuplade errante aux climats les moins rigoureux. Entre les portes & les barrières qui ferment nos états policés, si la famine, ou la guerre, ou la peste, répandent la mortalité dans l'enceinte d'un empire, c'est une prison où l'on ne peut que périr dans les langueurs de la misère, ou dans les horreurs du carnage. L'homme qui s'y trouve né pour son malheur, s'y voit condamné à souffrir toutes les vexations, toutes les rigueurs que l'inclémence des saisons & l'injustice des gouvernemens y peuvent exercer.

Dans nos campagnes, le colon serf de la glèbe, ou mercenaire libre, remue toute l'année des terres dont le sol & le fruit ne lui appartiennent point, trop heureux quand ses travaux assidus lui valent une portion des récoltes qu'il a semées. Observé, tourmenté par un propriétaire inquiet & dur, qui lui dispute jusqu'à la paille où la fatigue va chercher un sommeil court & troublé, ce malheureux s'expose chaque jour à des maladies, qui, jointes à la disette où sa condition le réduit, lui font desirer la mort plutôt qu'une guérison dispendieuse & suivie d'infirmités & de travaux. Tenancier ou sujet, esclave à double titre; s'il a quelques arpens, un seigneur y va recueillir ce qu'il n'a point semé: n'eût-il qu'un attelage de bœufs ou de chevaux, on les lui fait traîner à la corvée: s'il n'a que sa personne, le prince l'enlève pour la guerre. Par-tout des maîtres, & toujours des vexations.

Dans nos villes, l'ouvrier & l'artisan sans attelier subissent la loi des chefs avides & oisifs, qui, par le privilège du monopole, ont acheté du gouvernement le pouvoir de faire travailler l'industrie pour rien, & de vendre ses ouvrages à très-haut prix. Le peuple n'a que le spectacle du luxe dont il est doublement la victime, & par les veilles & les fatigues qu'il lui coûte, & par l'insolence d'un faste qui l'humilie & l'écrase.

Quand même on supposeroit que les travaux & les périls de nos métiers destructeurs, des carrières, des mines, des forges & de tous les arts à feu, de la navigation & du commerce dans toutes les mers, seroient moins pénibles, moins nuisibles que la

vie errante des ſauvages chaſſeurs ou pêcheurs : quand on croiroit que des hommes qui ſe lamentent pour des peines, des affronts, des maux qui ne tiennent qu'à l'opinion, ſont moins malheureux que des ſauvages qui, dans les tortures & les ſupplices même, ne verſent pas une larme; il reſteroit encore une diſtance infinie entre le ſort de l'homme civil & celui de l'homme ſauvage : différence toute entière au déſavantage de l'état ſocial. C'eſt l'injuſtice qui règne dans l'inégalité factice des fortunes & des conditions : inégalité qui naît de l'oppreſſion & la reproduit.

En vain l'habitude, les préjugés, l'ignorance & le travail abrutiſſent le peuple juſqu'à l'empêcher de ſentir ſa dégradation : ni la religion, ni la morale, ne peuvent lui fermer les yeux ſur l'injuſtice de la répartition des maux & des biens de la condition humaine, dans l'ordre politique. Combien de fois a-t-on entendu l'homme du peuple demander au ciel quel étoit ſon crime, pour naître ſur la terre dans un état d'indigence & de dépendance extrêmes ? Y eût-il de grandes peines inſéparables des conditions élevées, ce qui peut-être anéantit tous les avantages & la ſupériorité de l'état civil ſur l'état de nature, l'homme obſcur & rampant, qui ne connoît pas ces peines, ne voit dans un haut rang qu'une abondance qui fait ſa pauvreté. Il envie à l'opulence des plaiſirs dont l'habitude même ôte le ſentiment au riche qui peut en jouir. Quel eſt le domeſtique qui peut aimer ſon maître ? & qu'eſt-ce que l'attachement des valets ? Quel eſt le prince vraiment chéri de ſes courtiſans, même lorſqu'il eſt haï de ſes ſujets ? Que ſi nous préférons notre état à celui des peuples ſauvages, c'eſt par l'impuiſſance où la vie civile nous a réduits de ſupporter certains maux de la nature où le ſauvage eſt plus expoſé que nous ; c'eſt par l'attachement à certaines douceurs dont l'habitude nous a fait un beſoin. Encore, dans la force de l'âge, un homme civiliſé s'accoutumera-t-il, avec des ſauvages, à rentrer même dans l'état de nature ; témoin cet Ecoſſois qui, jetté & abandonné ſeul dans l'iſle Fernandez, ne fut malheureux que juſqu'au tems où les beſoins phyſiques l'occupèrent aſſez pour lui faire oublier ſa patrie, ſa langue, ſon nom, & juſqu'à

l'articulation des mots. Après quatre ans, cet Européen se sentit soulagé du grand fardeau de la vie sociale, quand il eut le bonheur d'avoir perdu l'usage de la réflexion & de la pensée, qui le ramenoient vers le passé, ou le tourmentoient de l'avenir.

Enfin le sentiment de l'indépendance étant un des premiers instincts de l'homme, celui qui joint à la jouissance de ce droit primitif, la sûreté morale d'une subsistance suffisante, est incomparablement plus heureux que l'homme riche environné de loix, de maîtres, de préjugés & de modes qui lui font sentir à chaque instant la perte de sa liberté. Comparer l'état des sauvages à celui des enfans, n'est-ce pas décider la question si fortement débattue entre les philosophes, sur les avantages de l'état de nature & de l'état social? Les enfans, malgré les gênes de l'éducation, ne sont-ils pas dans l'âge le plus heureux de la vie humaine? Leur gaieté habituelle, tant qu'ils ne sont pas sous la verge du pédantisme, n'est-elle pas le plus sûr indice du bonheur qui leur est propre? Après tout, un mot peut terminer ce grand procès. Demandez à l'homme civil s'il est heureux. Demandez à l'homme sauvage s'il est malheureux. Si tous deux vous répondent, NON, la dispute est finie.

Peuples civilisés, ce parallèle est, sans doute, affligeant pour vous: mais vous ne sauriez ressentir trop vivement les calamités sous le poids desquelles vous gémissez. Plus cette sensation vous sera douloureuse, & plus elle sera propre à vous rendre attentifs aux véritables causes de vos maux. Peut-être enfin parviendrez-vous à vous convaincre qu'ils ont leur source dans le déréglement de vos opinions, dans les vices de vos constitutions politiques, dans les loix bizarres, par lesquelles celles de la nature sont sans cesse outragées.

De l'état moral des Américains, reportons nos regards vers le physique de leur pays. Voyons ce qu'il étoit avant l'arrivée des Anglois, & ce qu'il est devenu sous leurs mains.

V.
En quel état les Anglois trouvèrent l'Amérique

Les premiers Européens qui allèrent former les colonies Angloises, trouvèrent d'immenses forêts. Les gros arbres que la terre y avoit poussés jusqu'aux nues, y étoient embarrassés de plantes

Septentrionale, & ce qu'ils y ont fait.

rampantes, qui en interdifoient l'approche. Des bêtes féroces rendoient ces bois encore plus inacceffibles. On n'y rencontroit que quelques fauvages, hériffés du poil & de la dépouille de ces monftres. Les humains épars fe fuyoient, ou ne fe cherchoient que pour fe détruire. La terre y fembloit inutile à l'homme, & s'occuper moins à le nourrir qu'à fe peupler d'animaux plus dociles aux loix de la nature. Elle produifoit tout à fon gré, fans aide & fans maître; elle entaffoit toutes fes productions avec une profufion indépendante, ne voulant être belle & féconde que pour elle-même, non pour l'agrément & la commodité d'une feule efpèce d'êtres. Les fleuves tantôt couloient librement au milieu des forêts, tantôt dormoient & s'étendoient tranquillement au fein de vaftes marais, d'où fe répandant par diverfes iffues, ils enchaînoient, ils enfermoient des ifles dans une multitude de bras. Le printems renaiffoit des débris de l'automne. Les feuilles féchées & pourries au pied des arbres, leur redonnoient une nouvelle fève, qui repouffoit des fleurs. Des troncs creufés par le tems, fervoient de retraite à d'innombrables oifeaux. La mer bondiffant fur les côtes & dans les golfes qu'elle fe plaifoit à ronger, à créneler, y vomiffoit par bandes des monftres amphibies, d'énormes cétacées, des tortues & des crabes, qui venoient fe jouer fur des rives défertes, & s'y livrer aux plaifirs de la liberté & de l'amour. C'eft-là que la nature exerçoit fa force créatrice, en reproduifant fans ceffe ces grandes efpèces qu'elle couve dans les abymes de l'océan. La mer & la terre étoient libres.

Tout-à-coup l'homme y parut, & l'Amérique Septentrionale changea de face. Il y porta la règle & la faulx de la fymmétrie, avec les inftrumens de tous les arts. Auffi-tôt des bois impraticables s'ouvrent, & reçoivent dans de larges clarières des habitations commodes. Les animaux deftructeurs cèdent la place à des troupeaux domeftiques; & les ronces arides, aux moiffons abondantes. Les eaux abandonnent une partie de leur domaine, & s'écoulent dans le fein de la terre ou de la mer, par des canaux profonds. Les côtes fe rempliffent de cités, les anfes de

vaiſſeaux ; & le Nouveau-Monde ſubit le joug de l'homme, à l'exemple de l'ancien. Quels reſſorts puiſſans ont élevé ce merveilleux édifice de l'induſtrie & de la politique Européenne ? Reprenons le tableau par ſes détails. Dans l'enfoncement eſt un objet iſolé, qui ne fait point maſſe avec l'enſemble, c'eſt la baie d'Hudſon.

VI. Climat de la baie d'Hudſon. Habitudes de ſes habitans. Commerce qu'on y fait.

Ce détroit, dont la profondeur eſt de dix degrés, eſt formé par l'océan, dans les régions éloignées, au nord de l'Amérique. Son embouchure a ſix lieues de largeur. L'entrée n'en eſt praticable que depuis le commencement de juillet juſqu'à la fin de ſeptembre : encore eſt-elle alors aſſez dangereuſe. Les vaiſſeaux ont à s'y préſerver des montagnes de glace auxquelles des navigateurs ont donné quinze à dix-huit cens pieds d'épaiſſeur, & qui s'étant formées par un hiver permanent de cinq ou ſix ans dans de petits golfes éternellement remplis de neige, en ont été détachées par le vent du nord-oueſt, ou par quelque cauſe extraordinaire. Le plus ſûr moyen d'éviter ce péril, eſt de ranger du plus près qu'il eſt poſſible la côte du Nord, que la direction des vents & des courans, tient ſans doute plus libre ou moins embarraſſée.

Le vent du nord-oueſt, qui règne preſque continuellement durant l'hiver, & très-ſouvent en été, excite dans la baie même, des tempêtes effroyables. Elles ſont d'autant plus à craindre, que les bas-fonds y ſont très-communs. Heureuſement on trouve de diſtance en diſtance, des grouppes d'iſles aſſez élevées pour offrir un aſyle aux vaiſſeaux. Outre ces petits archipels, on voit dans l'étendue de ce golfe, des maſſes iſolées de rochers nus & ſans arbres. A l'exception de l'algue marine, cette mer produit auſſi peu de végétaux que les autres mers du Nord.

Dans les contrées qui bordent cette baie, le ſoleil ne ſe lève, ne ſe couche jamais, ſans un grand cône de lumière. Lorſque ce phénomène a diſparu, l'aurore boréale en prend la place, & blanchit l'hémiſphère de rayons colorés & ſi brillans, que leur éclat n'eſt pas même effacé par la pleine lune. Cependant le ciel eſt rarement ſerein. Dans le printems & dans l'automne,

l'air est habituellement rempli de brouillards épais ; & durant l'hiver, d'une infinité de fleches glaciales. Quoique les chaleurs de l'été soient assez vives pendant deux mois ou six semaines, le tonnerre & les éclairs sont rares. Les exhalaisons sulphureuses y sont trop dispersées, sans doute. Cependant elles sont quelquefois enflammées par les aurores boréales. Cette flamme légère brûle les écorces des arbres, mais sans en attaquer le corps.

Un des effets du froid rigoureux ou de la neige qui règne dans ce climat, est de rendre blanc en hiver, les animaux qui sont de leur nature, bruns ou gris. Tous ont reçu de la nature des fourrures douces, longues, épaisses ; mais dont le poil tombe à mesure que le tems s'adoucit. Les pattes, la queue, les oreilles, toutes les parties où la circulation est moins vive, parce qu'elles sont le plus éloignées du cœur, se trouvent fort courtes dans la plupart de ces quadrupèdes. Si quelques-uns ont ces extrémités plus longues, elles sont extrêmement touffues. Sous ce ciel triste & morne, toutes les liqueurs deviennent solides en se gelant, & rompent leurs vaisseaux de quelque matière qu'ils puissent être. L'esprit-de-vin même y perd sa fluidité. Il n'est pas extraordinaire de voir des morceaux de roc, brisés & détachés de masses plus considérables, par la force de la gelée. On a de plus observé que ces effets, assez communs durant tout l'hiver, étoient beaucoup plus terribles à la nouvelle & à la pleine lune, qui, dans ces contrées, a sur le tems une influence dont les causes ne sont pas connues.

On a découvert sous cette zone glaciale, du fer, du plomb, du cuivre, du marbre, une substance analogue au charbon de terre. Le sol y est d'ailleurs d'une stérilité extrême. A la réserve des côtes, le plus communément marécageuses, où il croît un peu d'herbe & quelques bois mous, le reste du pays ne présente guère qu'une mousse fort haute, & de foibles arbrisseaux assez clair-semés.

Tout s'y ressent de la stérilité de la nature. Les hommes y sont en petit nombre & d'une taille qui n'excède guère quatre pieds. Comme les enfans, ils ont la tête énorme à proportion de leur

corps.

corps. La petiteſſe de leurs pieds, rend leur marche vacillante & mal aſſurée. De petites mains, une bouche ronde, qui ſeroient un agrément en Europe, ſont preſque une difformité chez ce peuple ; parce qu'on n'y voit que l'effet d'une foibleſſe d'organiſation, d'un froid qui reſſerre & contraint l'eſſor de la croiſſance, les progrès de la vie animale & végétale. Quoique ſans poil & ſans barbe, tous les hommes, même les jeunes gens, ont un air de vieilleſſe. Ce déſagrément vient en partie de la conformation de la lèvre inférieure, qu'ils ont groſſe, charnue, & plus avancée que la lèvre ſupérieure. Tels ſont les Eskimaux, qui habitent non-ſeulement le Labrador, où ils ont pris leur nom ; mais encore les contrées qui s'étendent depuis la pointe de Belle-Iſle juſqu'aux régions les plus ſeptentrionales de l'Amérique.

Ceux de la baie d'Hudſon, ont, comme ceux du Groenland, le viſage plat, le nez petit, mais non écraſé, la prunelle jaunâtre, & l'iris noir. Leurs femmes ont des caractères de laideur qui ſont particuliers à leur ſexe, entr'autres des mamelles longues & molles. Ce défaut, qui n'eſt pas naturel, provient de l'habitude où elles ſont d'allaiter leurs enfans, juſqu'à l'âge de cinq ou ſix ans. Comme elles les portent ſouvent ſur leurs épaules, ces nourriſſons leur tirent fortement les mamelles avec les mains, & s'y tiennent preſque ſuſpendus.

Les Eskimaux n'ont, ni des hordes entiérement noires, comme on a prétendu le ſoutenir & l'expliquer, ni des habitations creuſées ſous terre. Comment pourroient-ils excaver un ſol, que le froid rend plus dur que la pierre ? Comment vivroient-ils dans des creux, où ils ſeroient ſubmergés à la moindre fonte des neiges ?

Croiroit-on que ces peuples paſſent l'hiver ſous des huttes conſtruites à la hâte de cailloux liés entre eux par un ciment de glace, ſans autre feu que celui d'une lampe allumée au milieu de la cabane, pour y faire cuire le gibier & le poiſſon dont ils ſe nourriſſent ? La chaleur de leur ſang & de leur haleine, jointe à la vapeur de cette légère flamme, ſuffit pour changer leurs caſes en étuves.

Les Eskimaux vivent conſtamment au voiſinage de la mer, qui fournit à toutes leurs proviſions. Leur ſang & leur chair, la couleur & l'épiderme de leur peau, ſe reſſentent de la qualité de leur nourriture. L'huile de baleine qu'ils boivent, la chair de chien-marin qu'ils mangent, leur donnent un teint olivâtre, une odeur forte de poiſſon, une ſueur graſſe & gluante, quelquefois une ſorte de lèpre écailleuſe. Auſſi les mères, à l'exemple des ours, lèchent-elles leurs nouveaux nés.

Cette nation foible & dégradée par la nature, eſt intrépide ſur une mer continuellement périlleuſe. Avec des bateaux faits & couſus, pour ainſi dire, comme des outres, ſi bien fermés que l'eau n'y peut entrer même par-deſſus, ils ſuivent les colonies de harengs dans toutes leurs émigrations du pole; ils affrontent les baleines & les chiens de mer, dans une guerre où il y va de la vie pour les combattans. La baleine peut ſubmerger d'un coup de queue une centaine de ſes aggreſſeurs; le chien-marin a des dents pour déchirer ceux qu'il ne peut noyer. Mais la faim des Eskimaux eſt plus forte que la rage des monſtres. Ils brûlent d'une ſoif dévorante pour l'huile de baleine. Cette boiſſon entretient la chaleur de leur eſtomac, & les défend contre la rigueur du froid. Les hommes, les oiſeaux, les quadrupèdes & les poiſſons du Nord, ſont tous pourvus par la nature d'une graiſſe qui ſemble empêcher leurs muſcles de ſe geler, leur ſang de ſe figer. Tout eſt huileux ou gommé, dans ces terres arctiques. Les arbres même y ſont réſineux.

Cependant les Eskimaux ont deux grands fléaux à craindre; la perte de la vue, & le ſcorbut. La continuité de la neige, la réverbération des rayons du ſoleil ſur la glace, éblouiſſent tellement leurs yeux, qu'ils ſont obligés de porter preſque toujours des gardes-vue faits de deux planches minces, où l'on pratique avec une arête de poiſſon deux petites ouvertures au paſſage de la lumière. Ces peuples, environnés d'une longue nuit de ſix mois, voient obliquement l'aſtre du jour. Encore ne ſemble-t-il les éclairer que pour les aveugler. Le plus doux préſent de la nature, la lumière, eſt pour eux un don funeſte. La plupart en ſont privés de bonne-heure.

Un mal plus cruel encore, les consume lentement. Le scorbut s'attache à leur sang, en altère, en épaissit, en apprauvit la masse. Les brumes de la mer, qu'ils respirent; l'air épais & sans ressort, qui règne dans l'intérieur de leurs cabanes, fermées à toute communication avec l'air du dehors; l'inaction continuelle de leurs longs hivers; une vie tour-à-tour errante & sédentaire : tout provoque en eux cette maladie scorbutique, qui, pour comble de malignité, devient contagieuse, se transmet par la co-habitation, & peut-être aussi par les voies de la génération.

Malgré ces incommodités, aucun peuple n'est plus passionné pour sa patrie, que les Eskimaux. L'habitant du climat le plus fortuné, ne le quitte pas avec autant de regret, qu'un de ces sauvages du Nord en ressent, quand il s'est éloigné d'un pays où la nature mourante n'a que des enfans débiles & malheureux : c'est que ces peuples ont de la peine à respirer un air plus doux & plus tiède. Londres, Amsterdam, Copenhague, ces villes couvertes de brouillards & de vapeurs fétides, sont un séjour trop délicieux pour des Eskimaux. Peut-être aussi les mœurs des peuples policés, sont-elles plus contraires que leur climat à la santé des sauvages? Il n'est pas impossible que les douceurs d'un Européen soient un poison pour des Eskimaux.

Tels étoient les habitans du pays qui fut découvert en 1607 par Henri Hudson, occupé du soin de chercher au nord-ouest un passage pour entrer dans la mer du Sud. Cet intrépide & habile navigateur parcouroit pour la troisieme fois, en 1611, ce détroit jusqu'alors inconnu, lorsque ses lâches & perfides compagnons le jettèrent, ainsi que sept matelots animés de son esprit, dans une barque des plus fragiles, & l'exposèrent sans provisions, sans armes, à tous les périls de la mer & de la terre. Les barbares qui lui refusoient les secours de la vie, ne purent lui ôter la gloire de sa découverte. La baie où il entra le premier, est & sera toujours la baie d'Hudson.

Les calamités inséparables des guerres civiles firent perdre de vue, en Angleterre, une contrée éloignée qui n'avoit rien d'attrayant. Des jours plus sereins n'en avoient pas rappellé le sou-

venir, lorſque Groſeillers & Radiſſon, deux François Canadiens, mécontens de leur patrie, avertirent les Anglois, occupés à guérir par le commerce les plaies de la diſcorde, qu'il y avoit de grands profits à faire ſur les pelleteries qu'ils pouvoient tirer d'une terre où ils avoient des droits. Ceux qui propoſoient l'entrepriſe montrèrent tant de capacité, qu'on les chargea de la commencer. Le premier établiſſement qu'ils formèrent, ſurpaſſa leurs eſpérances & leurs promeſſes.

Ce ſuccès chagrina la France, qui craignit, avec raiſon, de voir paſſer à la baie d'Hudſon les belles fourrures que lui fourniſſoient les contrées les plus ſeptentrionales du Canada. Ses inquiétudes étoient fondées ſur le témoignage unanime de ſes coureurs de bois, qui, depuis 1656, s'étoient portés juſqu'à quatre fois ſur les bords de ce détroit. On auroit bien deſiré de pouvoir aller attaquer la nouvelle colonie, par la même route qu'avoient ſuivie ces traiteurs; mais les diſtances furent jugées trop conſidérables, malgré les facilités qu'offroient les rivières. Il fut arrêté que l'expédition ſe feroit par mer; & elle fut confiée à Groſeillers & à Radiſſon, dont on avoit ramené l'inconſtance; ſoit que tout homme revienne aiſément à ſa patrie, ou qu'un François n'ait beſoin que de quitter la ſienne pour l'aimer.

Ces deux hommes, inquiets & audacieux, partirent en 1682 de Quebec, ſur deux bâtimens mal équipés. A leur arrivée, ne ſe trouvant pas aſſez puiſſans pour attaquer l'ennemi, ils ſe contentèrent d'élever un fort au voiſinage de celui qu'ils s'étoient flattés d'emporter. Alors on vit naître entre deux compagnies, l'une établie en Canada, l'autre en Angleterre, pour le commerce excluſif de la baie, une rivalité qui devoit toujours croître, dans les combats, de cette funeſte jalouſie. Leurs comptoirs réciproques furent pris & repris. Ces miſérables hoſtilités n'auroient pas diſcontinué, ſans doute, ſi les droits, juſqu'alors partagés, n'avoient pas été réunis en faveur de la Grande-Bretagne par la paix d'Utrecht.

La baie d'Hudſon n'eſt, à proprement parler, qu'un entrepôt de commerce. La rigueur du climat y a fait périr tous les grains

femés à plusieurs reprises ; y a interdit aux Européens tout espoir de culture, & par conséquent de population. On ne trouve sur ces immenses côtes que quatre-vingt-dix ou cent soldats & facteurs, enfermés dans quatre mauvais forts, dont celui d'York est le principal. Leur occupation est de recevoir les pelleteries, que les sauvages voisins viennent échanger contre quelques marchandises, dont on leur a fait connoître & chérir l'usage.

Quoique ces fourrures soient fort supérieures à celles qui sortent des contrées moins septentrionales, on les obtient à meilleur marché. Les sauvages donnent dix castors pour un fusil; deux, pour une livre de poudre; un castor pour quatre livres de plomb; un, pour une hache; un, pour six couteaux; deux castors pour une livre de grains de verre; six, pour un surtout de drap; cinq, pour une jupe; un castor pour une livre de tabac. Les miroirs, les peignes, les chaudières, l'eau-de-vie, ne valent pas moins de castors à proportion. Comme le castor est la mesure commune des échanges, un second tarif, aussi frauduleux que le premier, exige deux peaux de loutre ou trois peaux de martres, à la place d'une peau de castor. A cette tyrannie autorisée, se joint une tyrannie au-moins tolérée. On trompe habituellemment les sauvages sur la mesure, sur le poids, sur la qualité de ce qu'on leur livre; & la lésion est à-peu-près d'un tiers.

Ce brigandage méthodique doit faire deviner que le commerce de la baie d'Hudson est soumis au monopole. La compagnie qui l'exerce n'avoit originairement qu'un fonds de 241,500 livres, qui a été porté successivement à 2,380,500 livres. Ce capital lui vaut un retour annuel de quarante ou cinquante mille peaux de castor ou d'autres animaux, sur lesquelles elle fait un bénéfice exorbitant qui excite l'envie & les murmures de la nation. Les deux tiers de ces belles fourrures sont consommés en nature dans les trois royaumes, ou employés dans les manufactures nationales. Le reste passe en Allemagne, où le climat lui ouvre un debouché fort avantageux.

VII. Y a-t-il, dans la baie d'Hud-

Mais ce n'est ni l'extraction de ces sauvages richesses, ni l'accroissement que ce commerce pourroit recevoir s'il devenoit libre,

son, un paſſage qui conduiſe aux Indes orientales ?

qui ont ſeuls fixé l'attention de l'Angleterre & de l'Europe entière ſur cette partie glaciale du Nouveau-Monde. La baie d'Hudſon a été long-tems regardée, & on la regarde encore comme la route la plus courte de l'Europe aux Indes Orientales, aux contrées les plus riches de l'Aſie.

Ce fut Cabot qui, le premier, eut l'idée d'un paſſage par le nord-oueſt à la mer du Sud. Ses ſuccès ſe terminèrent à la découverte de l'iſle de Terre-Neuve. On vit entrer après lui dans la carrière, un grand nombre de navigateurs Anglois, dont pluſieurs eurent la gloire de donner leur nom à des côtes ſauvages, que nul mortel n'avoit abordées avant eux. Ces mémorables & hardies expéditions eurent plus d'éclat que d'utilité. La plus heureuſe ne donna pas la moindre conjecture ſur le but qu'on ſe propoſoit. Les Hollandois, avec des efforts moins répetés, moins vigoureux, ne devoient pas y parvenir. On croyoit enfin que c'étoit courir après des chimères, lorſque la découverte de la baie d'Hudſon ranima des eſpérances prêtes à s'éteindre.

A cette époque, une ardeur nouvelle fait recommencer les travaux. Tandis que l'ancienne Angleterre eſt abſorbée par ſes guerres inteſtines, ou découragée par des tentatives inutiles, c'eſt la Nouvelle-Angleterre qui prend ſa place dans la pourſuite d'un projet, où l'avantage de ſa ſituation l'attache plus fortement. Cependant les voyages ſe multiplient plus que les lumières. L'oppoſition de navigateurs, partagés entre la poſſibilité, la probabilité, la certitude du paſſage que l'on cherche, tient la nation entière dans un doute pénible. Loin de répandre du jour, les relations qu'on publie épaiſſiſſent le nuage. Elles ſont ſi confuſes, ſi myſtérieuſes, ſi remplies de réticences, d'ignorance ou de mauvaiſe foi, qu'avec la plus vive impatience de prononcer on n'oſe aſſeoir un jugement ſur des témoignages ſi ſuſpects. Arrive enfin la fameuſe expédition de 1746, d'où l'on voit ſortir quelques clartés, après des ténèbres profondes qui duroient depuis deux ſiècles. Sur quoi les derniers navigateurs fondent-ils de meilleures eſpérances ? D'après quelles expériences oſent-ils former leurs conjectures ? Tranſcrivons leurs raiſonnemens.

Trois vérités dans l'hiſtoire de la nature, doivent paſſer déſormais pour démontrées. La première eſt, que les marées viennent de l'océan, & qu'elles entrent plus ou moins avant dans les autres mers, à proportion que ces divers canaux communiquent avec le grand réſervoir par des ouvertures plus ou moins conſidérables; d'où il s'enſuit, que ce mouvement périodique n'exiſte point, ou ne ſe fait preſque pas ſentir dans la Méditerranée, dans la Baltique & dans les autres golfes qui leur reſſemblent. La ſeconde vérité de fait eſt, que les marées arrivent plus tard & plus foibles dans les lieux éloignés de l'océan, que dans les endroits qui le ſont moins. La troiſième eſt, que les vents violens qui ſoufflent avec la marée, la font monter au-delà de ſes bornes ordinaires, & qu'ils la retardent en la diminuant, lorſqu'ils ſoufflent dans un ſens contraire.

D'après ces principes, il eſt conſtant que ſi la baie d'Hudſon étoit un golfe enclavé dans des terres, & qu'il ne fût ouvert qu'à la mer Atlantique, la marée y devroit être peu marquée; qu'elle devroit s'affoiblir en s'éloignant de ſa ſource, & qu'elle devroit perdre de ſa force, lorſqu'elle auroit à lutter contre les vents. Or, il eſt prouvé, par des obſervations faites avec la plus grande intelligence, avec la plus grande préciſion, que la marée s'élève à une grande hauteur dans toute l'étendue de la baie. Il eſt prouvé qu'elle s'élève à une plus grande hauteur au fond de la baie, que dans le détroit même, ou au voiſinage. Il eſt prouvé que cette hauteur augmente encore, lorſque les vents oppoſés au détroit ſe font ſentir. Il doit donc être prouvé que la baie d'Hudſon a d'autres communications avec l'océan, que celle qu'on a déja trouvée.

Ceux qui ont cherché à expliquer des faits ſi frappans, en ſuppoſant une communication de la baie d'Hudſon avec celle de Baffin, avec le détroit de Davis, ſe ſont manifeſtement égarés. Ils ne balanceroient pas à abandonner leur conjecture, qui n'a d'ailleurs aucun fondement, s'ils vouloient faire attention que la marée eſt beaucoup plus baſſe dans le détroit de Davis, dans la baie de Baffin, que dans celle d'Hudſon.

Si les marées qui se font sentir dans le golfe dont il s'agit, ne peuvent venir ni de l'océan Atlantique, ni d'aucune autre mer Septentrionale, où elles sont toujours beaucoup plus foibles, on ne pourra s'empêcher de penser qu'elles doivent avoir leur source dans la mer du Sud. Ce système doit tirer un grand appui d'une vérité incontestable ; c'est que les plus hautes marées qui se fassent remarquer sur ces côtes, sont toujours causées par les vents du nord-ouest, qui soufflent directement contre ce détroit.

Après avoir constaté, autant que la nature le permet, l'existence d'un passage si long-tems & si inutilement desiré, il reste à déterminer dans quelle partie de la baie il doit se trouver. Tout invite à croire que le Welcome à la côte occidentale, doit fixer les efforts qui ont été dirigés jusqu'ici de toutes parts, sans choix & sans méthode. On y voit le fond de la mer, à la profondeur d'onze brasses : c'est un indice que l'eau y vient de quelque océan, parce qu'une semblable transparence est incompatible avec des décharges de rivières, de neiges fondues & de pluies. Des courans, dont on ne sauroit expliquer la violence qu'en les faisant partir de quelque mer occidentale, tiennent ce lieu débarrassé de glaces, tandis que le reste du golfe en est entiérement couvert. Enfin les baleines, qui cherchent constamment dans l'arrière-saison à se retirer dans des climats plus chauds, s'y trouvent en fort grand nombre à la fin de l'été, ce qui paroît indiquer un chemin pour se rendre, non à l'océan septentrional, mais à la mer du Sud.

Il est raisonnable de conjecturer que le passage est court. Toutes les rivières qui se perdent dans la côte occidentale de la baie d'Hudson, sont foibles & petites, ce qui fait présumer qu'elles ne viennent pas de loin, & que par conséquent les terres qui séparent les deux mers, ont peu d'étendue. Cet argument est fortifié par la hauteur & la régularité des marées. Par-tout où le flux & le reflux observent des tems à-peu-près égaux, avec la seule différence qui est occasionnée par le retardement de la lune dans son retour au méridien, on est assuré de la proximité de l'océan, d'où viennent ces marées. Si le passage est court, & qu'il

qu'il ne ſoit pas avancé dans le Nord, comme tout annonce qu'il ne l'eſt point, on doit préſumer qu'il n'eſt pas difficile. La rapidité des courans qu'on obſerve dans ces parages, & qui ne permettent pas aux glaces de s'y arrêter, ne peut que donner du poids à cette conjecture.

L'utilité, les avantages de la découverte qui reſte à faire, ſont ſi ſenſibles, qu'il y auroit de l'inconſéquence à l'abandonner. Il eſt de l'intérêt comme de la dignité de la Grande-Bretagne, de pourſuivre ſes tentatives juſqu'à ce qu'elle ait réuſſi, ou que l'impoſſibilité du ſuccès lui ſoit démontrée. La reſolution qu'elle a priſe, en 1745, de promettre une récompenſe conſidérable aux navigateurs qui réuſſiroient dans ce grand projet, montre ſa ſageſſe juſques dans ſa généroſité: mais ne ſuffit pas pour atteindre au but qu'elle ſe propoſe. Le miniſtère Anglois ne peut ignorer que les efforts de l'état ou des particuliers n'y parviendront pas, juſqu'à ce que le commerce de la baie d'Hudſon ſoit entiérement libre. Il doit l'être pour toutes ſortes de raiſons, & en particulier parce que le terme de l'octroi accordé par Charles II, eſt expiré depuis long-tems & n'a jamais été légalement prolongé. La compagnie qui l'exerce depuis 1670, non contente de négliger l'objet de ſon inſtitution, en ne faiſant aucune démarche pour découvrir le paſſage du Nord-Oueſt, a contrarié de toutes ſes forces ceux que l'amour de la gloire ou d'autres motifs pouſſoient à cette entrepriſe. Rien ne peut changer cet eſprit d'iniquité qui tient à l'eſſence même du monopole.

VIII.
Le paſſage de la baie d'Hudſon aux Indes orientales a-t-il été cherché convenablement

Cependant, ce ne ſeroit peut-être pas aux mers ſeptentrionales qu'il faudroit s'attacher principalement, pour découvrir le paſſage ſi deſiré. Un bruit ſourd ſe répandit, il y a deux ſiècles, qu'il en exiſtoit un ailleurs, qu'on déſignoit quelquefois ſous le nom d'Anian. Les Eſpagnols, qui ne connoiſſoient pas encore la voie du cap de Horn pour entrer dans la mer du Sud, & qui n'y arrivoient que par le détroit de Magellan, décrié par de fréquens naufrages, ſaiſirent avec chaleur cette opinion populaire. Ils firent cinq expéditions auſſi diſpendieuſes qu'inutiles, & finirent enfin par déſabuſer l'Europe d'une fable qu'on les accuſoit d'avoir

inventée, pour détourner les autres nations du dessein de chercher un canal vers le Septentrion.

Ce repos ne fut pas, dit-on, de durée. La cour de Madrid, avertie que la Nouvelle-Angleterre prépare, en 1636, un nouvel armement pour découvrir le passage par la mer Glaciale, ordonne de son côté, au Pérou, un autre armement, pour aller à la rencontre de ces navigateurs. L'amiral de Fuente, chargé de cette expédition, part, vers le milieu de 1640, de Callao, avec quatre bâtimens. Il se débarrasse très-rapidement de tous les obstacles que la nature oppose à ses opérations, & arrive lui-même à la baie d'Hudson, tandis que ses lieutenans pénètrent dans le détroit de Davis & dans la mer de Tartarie, à la pointe de l'Asie. Après la découverte de ces trois passages, la petite flotte regagne très-heureusement la mer du Sud, d'où elle étoit sortie. On a prétendu que le conseil des Indes avoit mystérieusement dérobé aux nations la connoissance de cet événement, & qu'il avoit supprimé avec le plus grand soin, toutes les pièces qui en pourroient, un jour, rappeller le souvenir. A leur tour, les Espagnols assurent que l'expédition de Fuente, la découverte, tout est également chimérique; & l'on ne sauroit douter qu'ils n'aient entiérement raison.

Il est très-possible que les écrits, récemment publiés à cette occasion, aient excité une curiosité louable. Le gouvernement du Mexique, animé du même feu qui commence à échauffer sa métropole, fit partir, le 13 juin 1773, une frégate, dont la mission étoit de reconnoître l'Amérique à la plus haute latitude qu'il seroit possible. Ceux qui la montoient apperçurent la côte à 40, à 49, & même à 55 degrés 43 minutes, précisément à l'endroit que le capitaine Tichivikow l'avoit découverte, à sa première expédition du Kamtschatka. Le vaisseau entra dans le port de San-Blas pour y prendre de nouveaux vivres & recommencer ses courses. On ne peut guère douter que le desir d'éclaircir ce qui regarde le passage du nord-ouest, ne soit le but principal de tous ces travaux.

Après tant d'agitations infructueuses, qu'il paroisse un navi-

gateur, dont l'ame forte ne connoiſſe point de périls qui ne ſoient au-deſſous d'elle; que la grandeur & la variété des fatigues n'effraie point ſon ame; que leur durée ne puiſſe laſſer ſa patience; qu'il ſoit animé du ſentiment de la gloire, le ſeul reſſort qui ferme les yeux ſur le prix de la vie & qui pouſſe aux grandes entrepriſes; qu'il ſoit inſtruit pour bien voir; qu'il ſoit véridique pour ne dire que ce qu'il aura vu; & ſes recherches auront peut-être un meilleur ſuccès.

Cet homme extraordinaire s'eſt montré. C'eſt Cook; Cook qui laiſſe ſi loin de lui tous ſes émules, eſt parti pour Othaiti. De-là il doit ſe porter au nord de la Californie, & y chercher le paſſage du nord-oueſt. Il aura, pour le trouver, beaucoup d'avantages refuſés à ceux qui ont pris la route de la baie d'Hudſon ou des contrées limitrophes. Si ce fameux canal ſe dérobe encore à ſon audace & à ſes lumières, il en faudra conclure qu'il n'exiſte pas, ou qu'il n'eſt pas donné aux mortels de le découvrir.

O incroyable viciſſitude des choſes humaines! ô puiſſance éternelle du ſort, qui croiſe ou favoriſe, retarde ou accélère, arrête ou ſuſpend nos entrepriſes! Cook que la nature avoit doué du génie & de l'intrépidité qu'exigent les choſes extraordinaires; Cook qu'une nation généreuſe & éclairée avoit pourvu de tous les moyens qui peuvent aſſurer un ſuccès; Cook, dont un jeune roi, convaincu ſans doute que la vertu ſuit le progrès des lumières, avoit ordonné que durant les hoſtilités on reſpectât, on ſecourût le navire comme en pleine paix; Cook qui avoit parcouru des eſpaces immenſes & touchoit à la fin de ſes travaux: Cook trouve le terme de ſa vie ſous la main d'un ſauvage. L'homme, dont la cendre devoit repoſer à côté de celle des rois, eſt inhumé au pied d'un arbre dans une iſle preſque ignorée.

Si ſon lieutenant Clerke, qui ſuit ſes projets, découvre enfin le paſſage ſi opiniâtrément cherché & que ce paſſage ſoit d'un accès facile, les liaiſons de l'Europe avec les Indes Orientales & Occidentales deviendront plus vives, plus ſuivies, plus conſidérables. Le détroit de Magellan, le cap de Horn ſeront entiérement abandonnés, & le cap de Bonne-Eſpérance beaucoup moins fréquenté.

Ces révolutions, qui peuvent influer d'une manière si marquée sur la baie d'Hudson, ne changeront jamais la destinée du Canada, conquis sur la France en 1760.

IX.
Etat du Canada, depuis qu'il a passé sous la domination Britannique.

Pendant quatre années, cette colonie fut divisée en trois gouvernemens militaires. C'étoient les Officiers des troupes qui jugeoient les causes civiles & criminelles, à Quebec & aux Trois-Rivières, tandis qu'à Montréal, ces fonctions augustes & délicates étoient confiées à des citoyens. Les uns & les autres ignoroient également les loix. Le commandant de chaque district auquel on pouvoit appeller de leurs sentences, ne les connoissoit pas davantage.

L'année 1764 vit éclorre un nouveau systême. On démembra du Canada la côte de Labrador, qui fut jointe à Terre-Neuve; le lac Champlain & tout l'espace au Sud du quarante-cinquième degré de latitude, dont la Nouvelle-York fut accrue; l'immense territoire à l'ouest du fort de la Golette & du lac Nissiping qui fut laissé sans gouvernement. Le reste, sous le nom de province de Quebec, fut soumis à un chef unique.

A la même époque, on donna à la colonie les loix de l'amirauté Angloise : mais à peine cette innovation fut-elle apperçue, parce qu'elle n'intéressoit guère que les conquérans, en possession de tout le commerce maritime.

On fit plus d'attention à l'établissement des loix criminelles d'Angleterre. C'étoit un des plus heureux présens que pût recevoir le Canada.

Auparavant, un coupable, vrai ou présumé, étoit saisi, jetté dans une prison, interrogé, sans connoître, ni son délit, ni son accusateur, sans pouvoir appeller auprès de lui, ou ses parens, ou ses amis, ou des conseils. On lui faisoit jurer de dire la vérité, c'est-à-dire, de s'accuser lui-même, & pour comble d'absurdité, sans attacher aucune valeur à son témoignage. On s'étudioit ensuite à l'embarrasser de questions captieuses, dont il étoit plus facile au crime impudent qu'à l'innocence troublée de se démêler. On eût dit que la fonction d'un juge n'étoit que l'art subtil de trouver des coupables. On ne le confrontoit avec ceux qui avoient déposé

contre lui qu'un inſtant avant le jugement qui prononçoit, ou l'abſolution, ou le plus ample informé, ou la torture & le ſupplice. Dans le cas d'abſolution, l'innocent n'obtenoit aucune indemnité. Au contraire, la ſentence capitale étoit toujours ſuivie de confiſcation : car telle eſt en abrégé la procédure criminelle Françoiſe. Le Canadien conçut facilement & ſentit vivement le prix d'une légiſlation qui ne laiſſoit ſubſiſter aucun de ces déſordres.

Le code civil de la Grande-Bretagne ne cauſa pas la même ſatisfaction. Ces ſtatuts ſont compliqués, obſcurs & multipliés; ils ſont écrits dans une langue, qui alors n'étoit pas familière au peuple conquis. Indépendamment de ces conſidérations, les Canadiens avoient vécu cent cinquante ans ſous un autre régime. Ils y tenoient par la naiſſance, par l'éducation, par l'habitude, & peut-être auſſi par un certain orgueil national. Pouvoient-ils n'avoir pas un chagrin extrême de voir changer la règle de leurs devoirs, la baſe de leur fortune? Si le mécontentement ne fut pas porté juſqu'à troubler l'ordre public : c'eſt que les habitans de cette région n'avoient pas encore perdu cet eſprit d'obéiſſance aveugle qui avoit ſi long-tems dirigé toutes leurs actions : c'eſt que les adminiſtrateurs & les magiſtrats qu'on leur avoit donnés, s'écartèrent conſtamment de leurs inſtructions, pour ſe rapprocher, autant qu'il étoit poſſible, des coutumes & des maximes qu'ils trouvoient établies.

Cet ordre de choſes ne pouvoit pas durer. Le parlement le ſentit. Il régla qu'au premier mai 1775, le Canada recouvreroit ſes premières limites : qu'il ſeroit régi par ſon ancienne juriſprudence & par les loix criminelles & maritimes de l'Angleterre : qu'il auroit l'exercice libre de la religion Romaine, ſans que ce culte pût jamais être un obſtacle à aucuns des droits du citoyen : que la dîme eccléſiaſtique, que les obligations féodales, ſi heureuſement tombées en déſuétude depuis la conquête, recouvreroient leur première force. Un conſeil, formé par le roi, pouvoit annuller ces arrangemens, exercer tous les pouvoirs, excepté celui d'impoſer des taxes. Il devoit être compoſé de vingt-trois perſonnes, choiſies indifféremment dans les deux nations, & aſſujetties ſeulement à un ſerment de fidélité.

Cette ariſtocratie, très-variable & d'un genre tout-à-fait nouveau, déplut généralement. Les anciens ſujets de la Grande-Bretagne, établis depuis peu dans cette nouvelle poſſeſſion, furent fort mécontens de ſe voir ravir une partie de leurs premiers droits. Les Canadiens, qui commençoient à connoître le prix de la liberté & auxquels on avoit promis ou fait eſpérer le gouvernement Anglois, ſe virent, avec douleur, déchus de leurs eſpérances. Il eſt vraiſemblable que la cour de Londres elle-même ne penſoit pas plus favorablement de ſon opération. C'eſt le mécontentement, déja connu, de la plupart de ſes provinces du Nouveau-Monde, qui lui inſpira cet arrangement. On doit croire qu'elle reviendra ſur ſes pas, lorſque la politique & les circonſtances le lui permettront.

Mais enfin, qu'eſt devenu le Canada durant le cours de ces révolutions trop rapidement arrivées dans le gouvernement?

La population que les combats y avoient ſenſiblement diminuée, s'eſt élevée à cent trente mille ames dans l'eſpace de ſeize ans. La province n'a pas dû cet accroiſſement à de nouveaux colons. A peine y eſt-il arrivé aſſez d'Anglois pour remplacer mille ou douze cens François qui en étoient ſortis après la conquête. C'eſt la paix, c'eſt l'aiſance, c'eſt la multiplication des travaux utiles qui ſeuls ont produit cet événement heureux.

Les premières années de tranquillité ont ſervi à tirer la colonie de l'eſpèce de cahos où une guerre malheureuſe & deſtructive l'avoit plongée. Les améliorations n'ont pas tardé à ſuivre.

Depuis long-tems on faiſoit au Canada des bas, des dentelles, de groſſes toiles, des étoffes communes. Ces manufactures ſe ſont étendues, mais on ne les a point perfectionnées. Les deux dernières doivent reſter dans cet état de dégradation juſqu'à ce qu'elles ſortent des mains des femmes qui ſeules les fabriquent, ainſi que d'autres plus convenables à leur ſexe.

Le commerce du caſtor & des pelleteries n'a pas diminué, comme on le craignoit. Il a même un peu augmenté, parce que les Canadiens, plus actifs que leurs voiſins, plus habiles à traiter avec les ſauvages, ſont parvenus à reſſerrer les liaiſons de la baie

d'Hudſon & de la Nouvelle-York. Les fourrures ont d'ailleurs doublé de valeur en Europe, tandis que les objets qu'on donne en échange n'ont que peu augmenté de prix.

Quoique les mers voiſines du Canada ſoient très-poiſſonneuſes, les Canadiens ne les ont guère fréquentées. Les obſtacles phyſiques qui les éloignent de la navigation, les dégoûtent encore de la pêche. Cependant, celle de la morue, anciennement eſſayée à Gaſpé & à Montlouis; celle du ſaumon & du loup-marin aſſez bien établie à la côte de Labrador, ont fait quelques progrès depuis la conquête. On a même tenté celle de la baleine, mais ſans un ſuccès ſuffiſant pour la continuer. On la reprendra ſans doute, lorſque le nombre des matelots, les lumières & peut-être les gratifications auront applani les difficultés.

Les troupeaux ſe ſont multipliés. Cependant, il n'a été fait encore des ſalaiſons que pour la conſommation intérieure, que pour la navigation extérieure de la colonie. Bientôt on en enverra aux Indes Occidentales, comme on y porte déja des chevaux qui, quoique petits, ſont infatigables.

La culture du lin, du chanvre, du tabac a reçu des accroiſſemens ſenſibles. Celle du bled a ſur-tout attiré l'attention de la colonie. En 1770, elle a commencé de fournir des farines aux Indes Occidentales; des grains à l'Italie, au Portugal, à l'Eſpagne, à l'Angleterre même; & cette exportation augmente continuellement.

En 1769, les productions vendues à l'étranger s'élevèrent à 4,077,602 liv. 7 ſ. 8 den. Elles furent emportées par environ ſoixante-dix navires de la Vieille ou de la Nouvelle-Angleterre, dont pluſieurs arrivèrent ſur leur leſt. Les autres portèrent à la colonie, des Indes Occidentales, du rum, des melaſſes, du café, du ſucre; de l'Eſpagne, de l'Italie & du Portugal, des ſels, des huiles, du vin & des eaux-de-vie; de la métropole, des étoffes, des toiles & des meubles. Le Canada ne poſſède en propre que les bateaux néceſſaires aux conſommations intérieures; une douzaine de petits bâtimens employés à la pêche du loup-marin; & cinq ou ſix qu'on expédie pour les Antilles. Loin que la conſ-

truction des vaisseaux ait augmenté, elle a diminué depuis la conquête; & c'est à la cherté de la main-d'œuvre, devenue plus considérable, qu'il faut attribuer un changement auquel il n'étoit pas naturel de s'attendre.

Cet inconvénient n'a pas empêché que la colonie ne soit devenue plus riche qu'elle ne le fut sous une autre domination. Depuis 1772, ses dettes sont entiérement payées, & elle n'a point de papier-monnoie. Son numéraire augmente tous les jours, & par la multiplication de ses denrées, & par les dépenses du gouvernement. Indépendamment de ce que la Grande-Bretagne a dépensé pour ses troupes, son administration civile lui coûte annuellement 625,000 liv.; tandis qu'elle ne retire que 225,000 liv. des impositions, dont en 1765, 1772 & 1773 elle a chargé les vins, les eaux-de-vie, le rum, les melasses, les verres & les couleurs.

L'étendue du Canada, la fertilité de son sol, la salubrité de son climat sembleroient l'appeller à de grandes prospérités: mais de puissans obstacles s'y opposent. Cette région n'a qu'un fleuve pour ses exportations, pour ses importations, encore les glaces en interdisent-elles l'approche pendant six mois; encore des brumes épaisses en rendent-elles la route lente & difficile le reste de l'année. Il arrivera de-là que les autres colonies septentrionales qui ont les mêmes productions que cette province, & qui n'ont pas de pareils obstacles à surmonter, auront toujours un avantage décidé sur elle, pour les grandes pêcheries des mers voisines, pour la navigation aux Indes Occidentales & en Europe. En ce point, l'isle de Saint-Jean est plus heureuse.

X.
Ce que les isles de S. Jean, de la Madeleine & du cap Breton sont devenues, depuis qu'elles ont subi le joug Anglois.

Lorsque les Anglois s'emparèrent de Saint-Jean, situé dans le golfe Saint-Laurent, ils eurent la mauvaise politique d'en chasser plus de trois mille François qui, depuis peu, y avoient formé des établissemens. La propriété de l'isle n'eut pas été plutôt assurée au vainqueur par les traités, que le comte d'Egmont desira de s'en voir le maître. Il s'engageoit à fournir, à ses frais, douze cens hommes armés pour la défense de la colonie; pourvu qu'il lui fût permis de céder aux mêmes conditions & en arrière-fiefs,

des

des portions considérables de son territoire. Ces offres étoient agréables à la cour de Londres : mais une loi portée à l'époque mémorable du rétablissement de Charles II avoit défendu la cession du domaine de la couronne, sous la redevance d'un service militaire ou d'un hommage féodal. Les jurisconsultes prononcèrent que ce statut regardoit le Nouveau-Monde comme l'ancien; & cette décision fit naître d'autres idées au gouvernement.

La longue & cruelle tempête, qui avoit agité le globe, étoit appaisée. La plupart des officiers, dont le sang avoit scellé les triomphes de l'Angleterre, étoient sans occupation & sans subsistance. On imagina de leur partager le sol de Saint-Jean, sous la condition qu'après dix ans d'une jouissance gratuite, ils paieroient chaque année au fisc, comme dans la plupart des provinces du continent Américain, 2 liv. 10 s. 7 den. & demi pour chaque centaine d'acres qu'ils posséderoient. Très-peu de ces nouveaux propriétaires avoient la volonté de se fixer dans ces régions lointaines; très-peu étoient en état de faire les avances qu'exigeoient des défrichemens un peu étendus. Presque tous cédèrent, pour plus ou moins de tems, pour une rente plus ou moins modique, leurs droits à des Irlandois, sur-tout à des montagnards Ecossois. Le nombre des colons ne s'élève pas encore au-dessus de douze cens. La pêche de la morue & diverses cultures les occupent. Ils n'ont aucune liaison d'affaires avec l'Europe. C'est avec Quebec, c'est avec Halifax seulement qu'ils commercent.

Jusqu'en 1772, Saint-Jean fut une dépendance de la Nouvelle-Ecosse. A cette époque, il forma un état particulier. On lui donna un gouverneur, un conseil, une assemblée, une douane, une amirauté. C'est le port la Joie, maintenant appellé Charlotte-Town, qui est le chef-lieu de la colonie.

Une isle si peu étendue ne paroissoit guère susceptible de la dignité où elle étoit appellée par une faveur dont nous ignorons la cause. Pour donner une sorte de réalité à cet établissement, on y attacha les isles de la Madéleine, habitées par un petit nombre de pêcheurs de morue & de vaches marines; on y attacha l'Isle-Royale, autrefois fameuse, mais qui a perdu son importance

en changeant de domination. Louisbourg, la terreur de l'Amérique Angloiſe, il n'y a pas vingt ans, n'eſt plus qu'un amas de ruines. Les quatre mille François, qu'une défiance injuſte & peu raiſonnée diſperſa après la conquête, n'ont été remplacés que par cinq ou ſix cens hommes, moins occupés de pêche que de contrebande. On a même ceſſé de penſer aux mines de charbon de terre.

Ces mines ſont très-abondantes à l'Iſle-Royale, d'une exploitation facile, &, en quelque manière, inépuiſables. Il y régnoit, ſous les anciens poſſeſſeurs, un déſordre que le nouveau gouvernement a voulu prévenir, en s'en réſervant la propriété, pour ne l'abandonner qu'à ceux qui auroient des moyens ſuffiſans pour la rendre utile. Ceux qui formeront cette entrepriſe avec les fonds néceſſaires, trouveront un débouché avantageux dans toutes les iſles occidentales de l'Amérique. Ils en trouveront même ſur les côtes & dans les ports du continent ſeptentrional, où l'on éprouve déja la cherté du bois, & où elle ſe fera toujours ſentir davantage. Ce genre d'induſtrie formera à la colonie une navigation qui s'accroîtra ſans ceſſe, qui accroîtra même ſes pêcheries: mais non juſqu'au point de jamais égaler celles de Terre-Neuve.

XI.
Deſcription de l'Iſle de Terre-Neuve.

Située entre les quarante-ſix & cinquante-deux degrés de latitude nord, cette iſle n'eſt ſéparée de la côte de Labrador que par un canal de médiocre largeur, connu ſous le nom de détroit de Belle-Iſle. Sa forme triangulaire renferme un peu plus de trois cens lieues de circonférence. On ne peut parler que par conjecture de ſon intérieur, parce qu'on n'y a jamais pénétré bien avant, & que vraiſemblablement perſonne n'y pénétrera, vu la difficulté de le tenter, & l'inutilité, du moins apparente, d'y réuſſir. Le peu qu'on en connoît eſt rempli de rochers eſcarpés, de montagnes couronnées de mauvais bois, de vallées étroites & ſablonneuſes. Ces lieux inacceſſibles ſont remplis de bêtes fauves, qui s'y multiplient d'autant plus aiſément, qu'on ne ſauroit les y pourſuivre. Jamais on n'y a vu d'autres ſauvages que quelques Eskimaux venus du continent dans la ſaiſon des chaſſes. La côte eſt par-tout remplie d'anſes, de rades, de ports; quelquefois

couverte de mouſſe, mais plus communément de petits cailloux qui ſemblent deſtinés à ſécher le poiſſon qu'on prend aux environs. On éprouve des chaleurs fort vives dans tous les endroits découverts, où des pierres plates réfléchiſſent les rayons du ſoleil. Le reſte du pays eſt exceſſivement froid, moins par ſa poſition que par les hauteurs, les forêts, les vents, ſur-tout par ces monſtrueuſes glaces, qui, venues des mers du Nord, ſe trouvent arrêtées ſur ſes rivages, & y ſéjournent. Les quartiers ſitués au nord & à l'oueſt jouiſſent conſtamment du ciel le plus pur: il eſt beaucoup moins ſerein à l'eſt & au ſud, trop voiſins du grand banc, où il règne un brouillard perpétuel.

XII. A quelles époques & de quelle manière les Anglois & les François s'établirent-ils à Terre-Neuve.

La découverte de Terre-Neuve fut faite, en 1497, par le Vénitien Jean Cabot. Cet événement n'eut aucune ſuite. Au retour de ce grand navigateur, l'Angleterre étoit trop occupée de ſes démêlés avec l'Ecoſſe, pour penſer ſérieuſement à des intérêts ſi éloignés.

Trente ans après, Henri VIII envoya deux vaiſſeaux pour étudier l'iſle qu'on n'avoit fait d'abord qu'appercevoir. L'un des bâtimens périt ſur ces côtes ſauvages, & l'autre regagna l'Europe ſans avoir acquis de lumières.

Un nouveau voyage, entrepris en 1536, fut plus utile. Les aventuriers qui l'avoient tenté, avec le ſecours du gouvernement, apprirent à leur patrie qu'on pourroit pêcher à Terre-Neuve une grande abondance de morue. Cette inſtruction ne fut pas tout-à-fait perdue. Bientôt après, de petits bâtimens partis d'Angleterre au printemps, y revenoient dans l'automne avec des cargaiſons entières de poiſſon ſeché ou ſalé.

Dans les premiers tems, le terrein néceſſaire pour préparer la morue, appartenoit au premier qui s'en emparoit. Cet uſage étoit une ſemence de diſcordes. Le chevalier Hampshrée, qu'Eliſabeth envoya, en 1582, dans ces parages avec cinq navires, fut autoriſé à aſſurer à perpétuité à chaque pêcheur la partie de la côte qu'il auroit choiſie.

Ce nouvel ordre de choſes multiplia tellement les expéditions pour Terre-Neuve, qu'on y vit, en 1615, deux cens cinquante

navires Anglois, dont la réunion pouvoit former quinze mille tonneaux. Tous ces bâtimens étoient partis d'Europe. Ce ne fut que quelques années après, qu'il s'y éleva des habitations fixes. Peu-à-peu, elles occupèrent, ſur la côte orientale, l'eſpace qui s'étend depuis la baie de la Conception, juſqu'au cap de Raze. Les pêcheurs, placés à quelque diſtance les uns des autres, par la nature du ſol & de leurs occupations, pratiquèrent entre eux des communications faciles par des chemins coupés dans les bois. Leur point de réunion étoit à Saint-Jean. C'eſt-là que dans un excellent port, ouvert entre deux montagnes très-rapprochées, ils trouvoient des armateurs venus de la métropole, qui, en échange des produits de la pêche, fourniſſoient à tous leurs beſoins.

Les François n'avoient pas attendu ces progrès du commerce Anglois, pour tourner leurs regards vers Terre-Neuve. Ils prétendent même avoir fréquenté les côtes de cette iſle dès le commencement du ſeizième ſiècle. Cette époque peut être trop reculée : mais il eſt certain qu'elle eſt antérieure à l'année 1634, tems auquel ils obtinrent, ſelon leurs rivaux, de Charles I la liberté de pêcher dans ces parages, en lui payant un droit de cinq pour cent, & bientôt après l'exemption de ce tribut, également onéreux & humiliant.

Quoi qu'il en ſoit de cette particularité, dont aucun monument n'a conſtaté la certitude, il eſt démontré que vers le milieu du dix-ſeptième ſiècle, Terre-Neuve recevoit annuellement les François. Ils ne s'occupoient pas, à la vérité, de la côte occidentale de l'iſle, quoique formant en partie le golfe Saint-Laurent, elle fût cenſée leur appartenir : mais ils fréquentoient en aſſez grand nombre la ſeptentrionale, qu'ils avoient appellée le petit Nord. Quelques-uns s'étoient même fixés ſur la méridionale, où ils avoient formé une eſpèce de bourgade dans la baie de Plaiſance, qui réuniſſoit toutes les commodités qu'on pouvoit deſirer pour une pêche heureuſe.

Entre tous les établiſſemens dont les Européens ont couvert le Nouveau-Monde, il ne s'en trouve point de la nature de celui de Terre-Neuve. Les autres ont généralement ſervi de tombeau aux

premiers colons qu'ils ont reçus & à un grand nombre de ceux qui les ont ſuivis : lui ſeul n'a pas dévoré un ſeul homme; il a même rendu des forces à pluſieurs de ceux que des climats moins ſains avoient épuiſés. Les autres ont été un théâtre à jamais odieux d'injuſtices, d'opreſſion, de carnage : lui ſeul n'a point offenſé l'humanité, n'a bleſſé les droits d'aucun peuple. Les autres n'ont donné des productions qu'en recevant en échange des valeurs égales : lui ſeul a tiré du ſein des eaux une richeſſe formée par la nature ſeule & qui ſert d'aliment à diverſes contrées de l'un & l'autre hémiſphère.

Combien il ſe paſſa de tems avant qu'on fît ce parallèle ! Qu'étoit-ce aux yeux des peuples que du poiſſon en comparaiſon de l'argent qu'on alloit chercher dans le Nouveau-Monde ? Ce n'eſt que tard qu'on a compris, ſi même on le comprend bien encore, que la repréſentation de la choſe ne vaut pas mieux que la choſe même ; & qu'un navire rempli de morue & un galion ſont des bâtimens également chargés d'or. Il y a même cette différence remarquable, que les mines s'épuiſent & que les pêcheries ne s'épuiſent pas. L'or ne ſe reproduit pas, & l'animal ne ceſſe de ſe reproduire.

La richeſſe des pêcheries de Terre-Neuve avoit ſi peu frappé la cour de Verſailles en particulier, qu'elle n'avoit pas ſongé à ces parages avant 1660, & qu'elle ne voulut s'en occuper alors que pour y détruire ce que ſes ſujets y avoient fait de bien, ſans ſon influence. Elle abandonna la propriété de la baie de Plaiſance à un particulier nommé Gargot : mais cet homme avide fut repouſſé par les pêcheurs qu'on lui avoit permis de dépouiller. L'autorité ne s'opiniâtra point à ſoutenir l'injuſtice dont elle s'étoit rendue coupable; & cependant la colonie n'en fut pas moins opprimée. Tirés de l'heureux oubli où ils étoient reſtés, les hommes laborieux, que le beſoin avoit réunis ſur cette terre ſtérile & ſauvage, furent vexés, ſans relâche, par les commandans qui ſe ſuccédèrent dans un fort qu'on avoit conſtruit. Cette tyrannie qui ne permit jamais aux colons d'arriver au degré d'aiſance néceſſaire pour pouſſer leurs travaux avec ſuccès, devoit

empêcher auffi qu'ils ne fe multipliâffent. La pêche Françoife ne put donc atteindre le niveau de la pêche Angloife.

Cependant la Grande-Bretagne n'oublia pas, à Utrecht, que ces voifins entreprenans, foutenus des Canadiens, accoutumés à la chaffe & aux coups de main, avoient porté, durant les deux dernières guerres, la défolation dans fes divers établiffemens. C'en étoit affez pour lui faire demander la poffeffion entière de Terre-Neuve; & les malheurs de la France épuifée, déterminèrent à ce facrifice. Cette puiffance fe réferva pourtant le droit de pêcher dans une partie de l'ifle, & même fur tout le grand banc qui en étoit une dépendance.

XIII.
C'eft la morue feule qui rend Terre-Neuve intéreffante. Etat actuel de cette pêche, divifée en pêche errante & en pêche fédentaire.

Le poiffon, qui rend ces parages fi célèbres, c'eft la morue. Jamais il n'a plus de trois pieds, & communément il en a beaucoup moins. L'océan n'en nourrit aucun, dont la gueule foit plus large à proportion de la grandeur, ni qui foit auffi vorace. On trouve dans fon corps jufqu'à des pots caffés, du fer & du verre. Son eftomac ne digère pas ces matières, comme on l'a cru long-tems: il fe retourne, & fe décharge ainfi de tout ce qui l'incommode. Si l'eftomac de ce poiffon n'avoit pu fe retourner, il auroit été moins vorace. C'eft fon organifation qui le rend inadvertant fur les fubfiftances dont il fe nourrit. La conformation des organes eft le principe des appétits dans toutes les fubftances vivantes des trois règnes de la nature.

La morue fe montre dans les mers du Nord de l'Europe. Elle y eft pêchée par trente bâtimens Anglois, foixante François, & cent cinquante Hollandois; les uns & les autres de quatre-vingts ou cent tonneaux. Ils ont pour concurrens les Iflandois, & furtout les Norwégiens. Ces derniers s'occupent, avant la faifon de la pêche, à ramaffer fur la côte des œufs de morue, appât néceffaire pour prendre la fardine. Ils en vendent, année commune, vingt à vingt-deux mille tonnes, à neuf livres la tonne. Si l'on en avoit le débit, on en prendroit bien davantage; puifqu'un phyficien habile, qui a eu la patience de compter les œufs d'une morue, en a trouvé neuf millions trois cens quarante-quatre mille. Cette générofité de la nature, doit être plus grande

encore à Terre-Neuve, où la morue eſt infiniment plus abondante.

Elle eſt auſſi plus délicate, quoique moins blanche; mais elle n'eſt pas un objet de commerce lorſqu'elle eſt fraîche. Son unique deſtination eſt de ſervir de nourriture à ceux qui la pêchent. Salée & ſechée, ou ſeulement ſalée, elle devient précieuſe pour une grande partie de l'Amérique & de l'Europe. Celle qui n'eſt que ſalée ſe nomme morue verte, & ſe pêche au grand banc.

Cette bande de terre, eſt une de ces montagnes qui ſe forment ſous les eaux des débris du continent, que la mer emporte & accumule. Les deux extrémités de ce banc ſe terminent tellement en pointe, qu'il n'eſt pas aiſé d'en marquer exactement les bornes. On lui donne communément cent ſoixante lieues de long, ſur quatre-vingt-dix de large. Vers le milieu, du côté de l'Europe, eſt une eſpèce de baie, qui a été nommée la Foſſe. Les profondeurs, dans tout cet eſpace, ſont fort inégales. Il s'y trouve depuis cinq juſqu'à ſoixante braſſes d'eau. Le ſoleil ne s'y montre preſque jamais, & le ciel y eſt, le plus ſouvent, couvert d'une brume épaiſſe & froide. Les flots ſont toujours agités, les vents toujours impétueux dans ſon contour; ce qui doit venir de ce que la mer irréguliérement pouſſée par des courans qui portent tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, heurte avec impétuoſité contre des bords qui ſont partout à pic, & en eſt repouſſée avec la même violence. Cette cauſe eſt d'autant plus vraiſemblable, que ſur le banc même, à quelque diſtance des bords, on eſt tranquille comme dans une rade, à moins d'un vent forcé qui vienne de plus loin.

La morue diſparoît preſque toujours du grand banc & des petits bancs voiſins, depuis le milieu de juillet juſqu'à la fin d'août. A cet intervalle près, la pêche s'en fait toute l'année.

Avant de la commencer, on fait une galerie depuis le grand mât en arrière, & quelquefois dans toute la longueur du navire. Cette galerie extérieure, eſt garnie de barils défoncés par le haut. Les matelots s'y mettent dedans, la tête garantie des injures du tems, par un toît goudronné qui tient à ces barils. A meſure

qu'ils prennent une morue, ils lui coupent la langue; ensuite ils la livrent à un mousse, pour la porter au décoleur. Celui-ci lui tranche la tête, lui arrache le foie, les entrailles, & la laisse tomber par un écoutillon dans l'entrepont, où l'habilleur lui tire l'arête jusqu'au nombril, & la fait passer par un autre écoutillon dans la cale. C'est-là qu'elle est salée, & rangée en piles. Le saleur a l'attention d'observer qu'il y ait, entre les rangs qui forment les piles, assez de sel pour que les couches de poisson ne se touchent pas, mais qu'il n'y en ait que ce qu'il faut. Le trop ou le trop peu de sel, est également dangereux: l'un & l'autre excès fait avarier la morue.

Mais un phénomène bien constaté, c'est qu'à peine la pêche de ce poisson est commencée, que la mer s'engraisse, s'adoucit, & que les barques règnent sur la surface des eaux, comme sur une glace polie. Lorsqu'on dépèce la baleine, la graisse qui en découle produit le même effet. Un vaisseau nouvellement goudronné, appaise la mer sous lui, & autour des bâtimens qui l'avoisinent. En 1756, le docteur Franklin allant à Louisbourg avec une grande flotte, remarqua que la lague de deux vaisseaux étoit singuliérement unie, tandis que celle des autres étoit agitée. Il en demanda la raison au capitaine, qui lui expliqua cette différence par la lavure des ustensiles de cuisine, raison qui ne satisfit pas le physicien; mais dont il reconnut la vérité par une suite d'expériences où il vit quelques gouttes d'huile, dont la quantité réunie auroit à peine rempli une cuillere, tempérer les vagues à plus de cent toises, avec une célérité d'expansion aussi merveilleuse que sa division. Il paroît que l'huile végétale a plus d'efficacité que l'huile animale. On estime la durée du calme qui en résulte à deux heures, en pleine mer, où cet effet exige l'effusion d'un volume d'huile considérable. Le sacrifice de quelques barils de ce liquide, a sauvé de grands bâtimens d'un naufrage, dont ils étoient menacés par la plus effroyable tempête.

Malgré une infinité de faits authentiques, jusqu'à présent il est douteux que l'huile, ou en général tous les corps gras, ou fluides,

ou

ou divisés, aient la vertu d'abaisser la hauteur des flots. Ils paroissent n'avoir d'action que contre les brisans.

On dit que la mer brise, lorsqu'elle s'élève très-haut en bouillonnant & en formant comme des colonnes d'eaux, qui retombent avec violence. Lorsque la mer est grosse, les vagues montent, mais se suivent réguliérement, & les navires obéissent, sans péril, à ce mouvement, qui semble les porter aux nues, ou les descendre aux enfers. Mais lorsque les vagues sont agitées violemment par des vents qui soufflent en sens contraires, ou par quelque autre cause, il n'en est pas ainsi. Deux vaisseaux, assez voisins pour se parler, cessent tout-à-coup de s'appercevoir. Il s'élève entre eux une montagne d'eau, qui, venant à éclater & à fondre sur eux, suffit pour les abymer. Cet état de mer n'est pas fréquent. On peut voyager long-tems sans y être exposé. Mais l'emploi de l'huile n'en garantit-elle qu'un seul bâtiment, sur la multitude de ceux qui couvrent l'océan, dans un grand nombre d'années, l'importance de ce facile secours seroit encore très-grande.

Les pêcheurs de Lisbonne & ceux des Bermudes rendent à l'eau le calme & la transparence avec un peu d'huile, qui arrête tout-à-coup l'irrégularité des réfractions des rayons de la lumière, & leur permet d'appercevoir le poisson. Les plongeurs modernes, qui vont chercher la perle au fond de la mer, ont coutume, à l'exemple des plongeurs anciens, de se remplir la bouche d'huile, qu'ils lâchent goutte à goutte, à mesure que l'obscurité leur dérobe leur proie. Il y en a qui présument la présence du requin & l'abondance du hareng, dans les lieux où la mer leur offre un calme qui n'existe pas sur le reste du parage. Les uns diront que c'est l'effet de l'huile qui s'échappe du corps du hareng; d'autres qu'elle en sort sous la dent du requin qui le dévore. Ils usent du même moyen, tantôt pour discerner les pointes de rocher couvertes dans l'agitation des flots, tantôt pour arriver à terre avec moins de péril. Pour cet effet, les uns suspendent au derrière de leurs barques un paquet d'intestins, remplis de la graisse du fumal ou pêtrel, oiseau qui vomit toute pure l'huile des poissons

dont il se nourrit. D'autres remplacent ces intestins par une cruche renversée, dont l'huile distille, à discrétion, par une ouverture faite au bouchon.

Le terrible élément, qui a séparé les continens; qui submerge les contrées; qui chasse devant lui les animaux, les hommes, & qui envahira tôt ou tard leurs demeures, s'appaisera dans sa fureur, si vous passez & repassez, à sa surface, une plume imbibée d'huile. Qui sait quelles peuvent être les suites de cette découverte; si l'on peut appeller de ce nom une connoissance qui ne peut être disputée à Aristote & à Pline? Si une plume trempée dans l'huile applanit les flots, que ne produiront point de longues aîles, sans cesse humectées du même fluide & artistement adaptées à nos vaisseaux?

Cette idée n'échappera pas au ridicule de nos esprits superficiels: mais est-ce pour eux qu'on écrit? Nous méprisons trop les opinions populaires. Nous prononçons avec trop de précipitation sur la possibilité ou l'impossibilité des choses. Nous avons passé d'un extrémité à l'autre dans notre jugement de Pline le naturaliste. Nos ancêtres ont trop accordé à Aristote; nous lui avons, nous, plus refusé peut-être qu'il ne convenoit à des hommes, dont le plus instruit n'en savoit pas assez, soit pour approuver, soit pour contredire son livre des animaux. Ce dédain, je le pardonnerais peut-être à un Buffon, à un Daubenton, à un Linné: mais il m'indigne toujours dans celui qui sortant de sa véritable sphère, fuyant la gloire qui vient à lui pour courir après celle qui le fuit, se hasardera de prononcer sur le mérite de ces hommes de génie, avec une intrépidité qui révolteroit, quand même elle seroit appuyée sur les titres les plus éclatans & les moins contestés.

Dans le droit naturel, la pêche du grand banc auroit dû être libre à tous les peuples. Cependant les deux puissances, qui avoient formé des colonies dans le nord de l'Amérique, étoient parvenues assez facilement à se l'approprier. L'Espagne, qui seule y formoit quelques prétentions, & qui, par la multitude de ses moines, sembloit y avoir des droits fondés sur leur besoin, les

abandonna dans la dernière paix. Il n'y a que les Anglois & les François, qui fréquentent ces parages.

En 1773, la France y envoya cent vingt-cinq navires, qui formoient neuf mille trois cens soixante-quinze tonneaux & qui étoient montés par seize cens quatre-vingt-quatre hommes. On prit deux millions cent quarante-un milliers de morues, qui rendirent cent vingt-deux barriques d'huile. Le produit entier fut vendu 1,421,615 livres.

La nation rivale fit une pêche beaucoup plus considérable. Peu de ceux qui y étoient employés étoient partis d'Europe. La plupart arrivoient de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-Ecosse, de l'isle même de Terre-Neuve. Leurs bâtimens étoient petits, faciles à manier, peu élevés sur l'eau, & ne donnoient guère de prise aux vents & à l'agitation des vagues. C'étoient des matelots plus endurcis à la fatigue, plus accoutumés au froid, plus faits à une discipline austère qui les montoient. Ils portoient avec eux un appât fort supérieur à celui qu'on trouvoit sur les lieux. Aussi leur pêche fut elle infiniment supérieure à celle du François. Mais comme ils avoient moins de débouchés que lui pour la morue verte, la plus grande partie du poisson qu'ils prirent fut porté sur les côtes voisines, où on le convertissoit en morue sèche.

Cette autre morue s'obtient de deux manières. Celle qu'on nomme pêche errante, appartient aux navires expédiés tous les ans d'Europe pour Terre-Neuve, à la fin de mars ou dans le courant d'avril. Souvent ils rencontrent, au voisinage de l'isle, une quantité de glaces que les courans du Nord poussent vers le Sud, qui se brisent dans leur choc réciproque, & qui fondent plutôt ou plus tard, à la chaleur de la saison. Ces pièces de glace ont quelquefois une lieue de circonférence, s'élèvent dans les airs à la hauteur des plus grandes montagnes, & cachent dans les eaux une profondeur de soixante à quatre-vingts brasses. Jointes à d'autres glaces moins considérables, elles occupent une longueur de cent lieues, sur une largeur de vingt-cinq ou trente. L'intérêt, qui porte les navigateurs à tou-

cher le plus promptement aux atterrages, pour choisir les havres les plus favorables à la pêche, leur fait braver la rigueur des saisons & des élémens, conjurés contre l'industrie humaine. Les remparts les plus formidables de l'art militaire, les foudres d'une place assiégée, la manœuvre du combat naval le plus savant & le plus opiniâtre, n'ont rien qui demande autant d'audace, d'expérience & d'intrépidité, que les énormes boulevards flottans que la mer oppose à ces petites flottes de pêcheurs. Mais la plus avide de toutes les faims, la plus cruelle de toutes les soifs, la faim & la soif de l'or percent toutes les barières, traversent ces montagnes de glace, & l'on arrive enfin à cette isle où tous les vaisseaux doivent se charger de poisson.

Après le débarquement, il faut couper du bois, élever ou réparer des échafauds. Ces travaux occupent tout le monde. Lorsqu'ils sont finis, on se partage. La moitié des équipages reste à terre, pour donner à la morue les façons dont elle a besoin. L'autre moitié s'embarque sur des bateaux. Pour la pêche du caplan, il y a quatre hommes par bateau; & trois pour la pêche de la morue. Ceux-ci, qui sont le plus grand nombre, partent dès l'aurore, s'éloignent jusqu'à trois, quatre ou cinq lieues des côtes, & reviennent dans la nuit jetter sur leurs échafauds, dressés au bord de la mer, le fruit du travail de toute la journée.

Le décoleur, après avoir coupé la tête à la morue, lui vuide le corps, & la livre à l'habilleur, qui la tranche & la met dans le sel, où elle reste huit ou dix jours. Après qu'elle a été lavée, elle est étendue sur du gravier, où on la laisse jusqu'à ce qu'elle soit bien séchée. On l'entasse ensuite en piles, où elle sue quelques jours. Elle est encore remise sur la grève, où elle achève de sécher, & prend la couleur qu'on lui voit en Europe.

Il n'y a point de fatigues comparables à celles de ce travail. A peine laisse-t-il quatre heures de repos chaque nuit. Heureusement, la salubrité du climat soutient la santé contre de si fortes épreuves. On compteroit pour rien ses peines, si elles étoient mieux récompensées par le produit.

Mais il est des havres où les grèves, trop éloignées de la mer,

font perdre beaucoup de tems. Il en eſt dont le fond de roc vif & ſans varec, n'attire pas le poiſſon. Il en eſt où il jaunit par les eaux douces qui s'y déchargent ; & d'autres où il eſt brûlé de la réverbération du ſoleil, réfléchi par les montagnes.

Les havres, même les plus favorables, ne donnent pas l'aſſurance d'une bonne pêche. La morue ne peut abonder également dans tous. Elle ſe porte tantôt au Nord, tantôt au Sud, & quelquefois au milieu de la côte; attirée ou pouſſée par la direction du caplan ou des vents. Malheur aux pêcheurs qui ſe trouvent fixés loin des lieux qu'elle préfère. Les frais de leurs établiſſemens ſont perdus, par l'impoſſibilité de la ſuivre avec tout l'attirail qu'exige cette pêche.

Elle finit dès les premiers jours de ſeptembre ; parce que le ſoleil ceſſe alors d'avoir la force néceſſaire pour ſécher la morue. Tous les navigateurs n'attendent pas même cette époque pour mettre à la voile. Pluſieurs ſe hâtent de prendre la route des Indes Occidentales ou des états catholiques de l'Europe, pour obtenir les avantages de la primeur, qu'on perdroit dans une trop grande concurrence.

Des ports de France partirent pour cette pêche, en 1773, cent quatre bâtimens qui compoſoient quinze mille ſix cens vingt-un tonneaux, & qui avoient ſept mille deux cens ſoixante-trois matelots. Cent quatre-vingt dix mille cent ſoixante quintaux & deux mille huit cens vingt-cinq barriques d'huile furent la récompenſe de leurs travaux. Ces deux objets réunis rendirent 3,816,580 livres.

Mais comment eſt-il arrivé qu'un empire dont la population eſt immenſe, dont les côtes ſont très-étendues ; qu'un gouvernement qui a de ſi grands beſoins, & pour ſes provinces d'Europe, & pour ſes colonies du Nouveau-Monde : comment eſt-il arrivé que la plus importante de ſes pêcheries ait été réduite à ſi peu de choſe ? Des cauſes intérieures, des cauſes extérieures ont amené cet événement.

La morue fut long-tems ſurchargée de droits à l'entrée du royaume. Sa conſommation devoit de nouvelles taxes. On eſpé-

roit, en 1764, que ces vexations alloient finir. Le conseil se divisa malheureusement. Quelques-uns de ses membres s'opposèrent à la franchise du poisson salé, parce que d'autres membres s'étoient déclarés contre l'exportation des eaux-de-vie de cidre & de poiré. La raison se fit enfin entendre. Le fisc consentit, en 1773, au sacrifice de la moitié des impositions arrachées jusqu'alors à cette branche d'industrie, & deux ans après à l'abandon entier de cette ressource peu considérable.

Le sel est un article principal & très-principal dans la pêche de la morue. Cette production de la mer & du soleil étoit montée à un prix excessif en France. En 1768, en 1770, on accorda pour un an seulement, & en 1774 pour un tems illimité, aux pêcheurs la liberté de s'en pourvoir chez l'étranger. Cette facilité leur a été depuis refusée, mais elle leur sera rendue. Le ministère comprendra que, sans une extrême nécessité, ses navigateurs n'emploieront jamais les sels d'Espagne & de Portugal de préférence aux sels fort supérieurs du Poitou & de la Bretagne.

Lorsque la morue verte arrive du nord de l'Amérique, il reste entre ses différentes couches une quantité considérable de sel non fondu. Les fermiers de la couronne abusèrent long-tems de l'ascendant qu'ils avoient pris dans les résolutions publiques pour le faire proscrire comme inutile ou même comme dangereux. Ce n'est qu'après un siècle de sollicitations, de démonstrations, qu'il a été permis de l'employer, avec beaucoup d'avantages, dans les pêcheries de morue sèche.

Les voilà donc détruites la plupart de ces barrières qu'une puissance, peu éclairée sur ses intérêts, opposoit elle-même à ses prospérités. Voyons ce qu'il faut penser de celles qu'une odieuse rivalité a élevées.

Terre-Neuve eut autrefois deux maîtres. La pacification d'Utrecht assura la propriété de cette isle à la Grande-Bretagne; & les sujets de la cour de Versailles ne conservèrent que le droit d'y pêcher depuis le cap Bonaviste, en tournant au Nord, jusqu'à la Pointe-Riche. Mais cette dernière ligne de démarcation ne se trouvoit dans aucune des cartes qui avoient précédé le

traité. Le géographe Anglois Herman Moll fut le premier qui en parla en 1715, & il la plaça au cap Raye.

On étoit assez généralement persuadé qu'il en devoit être ainsi, lorsqu'en 1764, le ministère Britannique, sur la foi d'une lettre de Prior qui avoit manié l'affaire des limites, & d'une requête présentée au parlement en 1716, par les pêcheurs Anglois, prétendit que c'étoit par les cinquante degrés trente minutes de latitude qu'il falloit établir la Pointe-Riche. Le conseil de Louis XV déféra sur-le-champ à des autorités qu'il auroit pu contester : mais ayant découvert lui-même dans ses archives une carte manuscrite qui avoit servi à la négociation, & qui plaçoit la Pointe-Riche par les quarante-neuf degrés de latitude, sur le bord & au nord de la baie des Trois-Isles, il demanda pour ses titres la même déférence qu'il avoit eue pour ceux qu'on lui avoit présentés. C'étoit le cri de la raison & de la justice. Cependant les François qui osèrent aller dans l'espace contesté essuyèrent la honte & le dommage de voir leurs bateaux confisqués. Tel étoit l'état des choses, lorsque les hostilités ont recommencé entre les deux nations. Il faut espérer, qu'à la paix prochaine, la cour de Versailles obtiendra le redressement de ce premier grief.

Elle s'occupera, sans doute, d'un autre bien plus important encore. Ses sujets, par les traités d'Utrecht & de Paris, devoient jouir de l'espace qui s'étend entre les caps Bonaviste & Saint-Jean. Trois mille Anglois y ont formé, à diverses époques, des établissemens fixes, & en ont ainsi nécessairement écarté des navigateurs qui arrivoient tous les ans d'Europe. La France a réclamé contre ces usurpations, & a obtenu que le ministère Britannique prescriroit à ses pêcheurs d'aller occuper ailleurs leur activité. L'ordre n'a pas été exécuté & ne pouvoit pas l'être. Alors la cour de Versailles a demandé, pour équivalent, la liberté de la pêche, depuis la Pointe-Riche jusques vers les isles Saint-Pierre & Miquelon. La conciliation paroissoit devoir réussir : mais les troubles ont tout dérangé ; & c'est encore un arrangement à attendre de la paix prochaine.

Elle assurera aussi aux navigateurs François la pêche exclusive sur la partie de Terre-Neuve qu'ils sont autorisés à fréquenter. Ce droit ne leur avoit pas été contesté avant 1763. Jusqu'alors les Anglois s'étoient bornés à y aller pêcher le loup-marin durant l'hiver : ils avoient toujours fini leurs opérations & quitté la contrée avant le printems. A cette époque, ils commencèrent à fréquenter les mêmes havres que leurs concurrens occupoient seuls auparavant. Il falloit que la cour de Versailles eût été réduite à l'humiliation de sacrifier les côtes poissonneuses de Labrador, de Gaspé, de Saint-Jean, de Cap-Breton, pour qu'une nation trop fière de ses triomphes osât former cette nouvelle prétention. Ses amiraux portèrent même l'insolence de la victoire jusqu'à défendre aux pêcheurs François de suivre la morue le dimanche, sous prétexte que les pêcheurs Anglois s'abstenoient d'en prendre ce jour-là. Nous sommes autorisés à penser que le conseil de Saint-James n'approuvoit pas des entreprises si visiblement contraires à l'esprit des traités. Il sentoit que la réserve mise par la France à la cession de la propriété de Terre-Neuve devenoit illusoire, si ses pêcheurs pouvoient trouver les lieux abondans en poisson occupés par des rivaux qui, fixés sur les côtes voisines, arriveroient toujours les premiers. Cependant il se détermina à soutenir qu'en toute rigueur, la jouissance devoit être commune aux deux peuples. Il lui auroit fallu plus de force & plus de courage qu'il n'en avoit pour braver les cris de l'opposition & des murmures que sa justice auroit excités. On comptoit aussi sur la foiblesse de Louis XV, & l'on ne se trompoit pas. Les circonstances & le caractère de son successeur ne sont pas les mêmes. Ce tort sera redressé avec beaucoup d'autres. Il n'est pas même impossible que les pêcheries sédentaires de cette couronne reçoivent quelque accroissement.

Il faut entendre par pêche sédentaire celle que font les Européens établis sur les côtes de l'Amérique où la morue abonde. Elle est infiniment plus utile que la pêche errante, parce qu'elle exige moins de frais & qu'elle peut être continuée plus longtems. Les François jouissoient de ces avantages avant que les

fautes

fautes de leur gouvernement leur eussent fait perdre les vastes territoires qu'ils avoient dans cette région. La paix de 1763 réduisit leurs établissemens fixes à l'isle de Saint-Pierre & aux deux isles de Miquelon, qu'il ne leur fut pas même permis de fortifier.

Il est simple & naturel qu'un conquérant s'approprie autant qu'il peut ses conquêtes, qu'il affoiblisse son ennemi en s'agrandissant : mais il ne doit jamais laisser des sujets permanens d'humiliation qui ne lui servent de rien, & qui mettent la rage dans le cœur de ceux dont il a triomphé. Le regret d'une perte s'affoiblit & se passe avec le tems. Le sentiment de la honte s'irrite de jour en jour & ne cesse point. Le moment de se développer est-il arrivé ? il se manifeste avec d'autant plus de fureur, qu'il a duré plus long-tems. Puissances de la terre, soyez donc modestes dans les conditions que vous imposerez au vaincu, & dans les monumens par lesquels vous vous proposerez d'éterniser la mémoire de vos succès. Il est impossible de souscrire avec sincérité à un pacte déshonorant. On ne trouve déja que trop de faux prétextes, de motifs injustes pour enfreindre les traités, sans y en ajouter un aussi légitime & aussi pressant que celui de se soustraire à l'ignominie. N'exigez, dans la prospérité, que les sacrifices auxquels vous vous résoudriez, sans rougir, dans le malheur. Un monument qui insulte, & sur lequel un ennemi qui traverse votre capitale ne peut tourner les yeux sans éprouver un mouvement profond d'indignation, est une perpétuelle exhortation à la vengeance. S'il étoit jamais possible qu'une des nations outragées à la place des Victoires, où on les voit indignement enchaînées par la plus vile & la plus impudente des flatteries, entrât victorieuse dans Paris, je n'en doute point : la statue du monarque orgueilleux qui agréa cet indiscret hommage, seroit en un clin-d'œil mise en pièces ; peut-être même un ressentiment, long-tems étouffé, reduiroit-il en cendres la superbe cité qui la renferme. Qu'on vous montre couronné de la victoire, mais ne souffrez pas qu'on pose votre pied sur la tête de votre ennemi. Si vous avez été heureux, songez que vous

pouvez cesser de l'être ; & qu'il y a plus de honte à détruire soi-même un monument que de gloire à l'avoir élevé. Les Anglois auroient peut-être retiré leur inspecteur d'un des ports de France, s'ils avoient pu savoir avec quelle impatience il y étoit regardé, & combien de fois les François ont dit au fond de leurs ames, avons-nous encore long-tems à souffrir cet avilissement ?

Saint-Pierre à vingt-cinq lieues de circonférence ; un port où trente petits bâtimens trouvent un asyle sûr ; une rade qui peut contenir une quarantaine de vaisseaux de quelque grandeur qu'ils soient ; des côtes propres à sécher beaucoup de morue. En 1773, il y avoit six cens quatre domiciliés ; & un nombre à-peu-près égal de matelots y passèrent l'intervalle d'une pêche à l'autre.

Les deux Miquelons, moins importantes sous tous les points de vue, ne comptoient que six cens quarante-neuf habitans ; & cent vingt-sept pêcheurs étrangers seulement y demeurèrent pendant l'hiver.

Les travaux de ces insulaires, joints à ceux de quatre cens cinquante hommes arrivés d'Europe sur trente-cinq navires, ne produisirent que trente-six mille six cens soixante & dix quintaux de morue & deux cens cinquante-trois barriques d'huile, qui furent vendus 805,490 livres.

Cette valeur ajoutée à celle de 1,421,615 livres, que rendit la morue verte prise au grand banc ; à 3,816,580 livres qu'on tira de la morue séchée sur l'isle même de Terre-Neuve, éleva, en 1773, la pêche Françoise à la somme de 6,033,685 livres.

De ces trois produits, il n'y eut que celui de Saint-Pierre & de Miquelon qui reçurent les années suivantes quelque augmentation.

Ces isles ne sont éloignées que de trois lieues de la partie méridionale de Terre-Neuve. Par les traités, la possession des côtes emporte cette étendue. L'espace devoit donc être en commun ou partagé entre les pêcheurs François & les pêcheurs Anglois, dont le droit étoit le même. La force qui prend rarement conseil de la justice, s'appropria tout. La raison ou la politique lui inspirèrent

à la fin des ſentimens plus modérés ; & en 1776, elle conſentit à une diſtribution égale du canal. Ce changement mit Saint-Pierre & les Miquelons en état de pêcher l'année ſuivante ſoixante & dix mille cent quatre quintaux de morue ſèche, & ſoixante & ſeize mille ſept cens quatre-vingt-quatorze morues vertes.

Mais cet accroiſſement ne mit pas la France en état d'alimenter les marchés étrangers, comme elle le faiſoit vingt ans auparavant. A peine ſa pêche ſuffiſoit-elle à la conſommation du royaume. Il ne reſtoit rien ou preſque rien pour ſes colonies dont les beſoins étoient ſi étendus.

Cet important commerce étoit paſſé tout entier à ſes rivaux, depuis que la victoire lui avoit donné le nord de l'Amérique. Ils fourniſſoient la morue au midi de l'Europe & aux Indes Occidentales ; ils la fourniſſoient même aux iſles Françoiſes, malgré l'impôt de quatre francs par quintal dont on l'avoit chargée pour la repouſſer ; malgré une gratification de trente-cinq ſols par cent peſant, accordée à la pêche nationale. La Grande-Bretagne voyoit avec une douce ſatisfaction, qu'indépendamment des conſommations faites dans ſes divers établiſſemens, cette branche d'induſtrie donnoit, chaque année, à ſes ſujets, de l'ancien & du nouvel hémiſphère, une maſſe conſidérable de métaux, une grande abondance de denrées. Cet objet d'exportation ſeroit encore devenu plus conſidérable, ſi, au tems de la conquête, la cour de Londres, n'avoit eu l'inhumanité de chaſſer des iſles Royale & de Saint-Jean les François qui s'y trouvoient établis, qui n'ont pas été remplacés & qui peut-être ne le ſeront jamais. Une ſi mauvaiſe politique avoit été autrefois ſuivie à la Nouvelle-Ecoſſe : car il eſt dans la jalouſie de l'ambition de détruire pour poſſéder.

XIV. Idée de la Nouvelle-Ecoſſe. Les François s'y établiſſent. Leur conduite dans cette poſſeſſion.

Le nom de Nouvelle-Ecoſſe, qui déſigne aujourd'hui la côte de trois cens lieues, compriſe depuis les limites de la Nouvelle-Angleterre, juſqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent, ne paroît avoir exprimé, dans les premiers tems, qu'une grande péninſule de forme triangulaire, ſituée vers le milieu de ce vaſte eſpace. Cette péninſule, que les François appelloient Acadie, eſt très-propre par ſa poſition, à ſervir d'aſyle aux bâtimens qui

viennent des Antilles. Elle leur montre de loin un grand nombre de ports excellens, où l'on entre & d'où l'on sort par tous les vents. On voit beaucoup de morue sur ses rivages, & encore davantage sur de petits bancs qui n'en sont éloignés que de quelques lieues. Le continent voisin attire par l'appât de quelques pelletteries. L'aridité de ses côtes, offre du gravier pour sécher le poisson; & la bonté des terres intérieures, invite à toutes sortes de cultures. Ses bois sont propres à beaucoup d'usages. Quoique son climat soit dans la zone tempérée, on y éprouve des hivers longs & rigoureux, suivis tout-à-coup de chaleurs excessives, d'où se forment d'épais brouillards, qui, rarement ou du moins lentement dissipés, ne rendent pas ce séjour mal-sain, mais peu agréable.

Ce fut en 1604, que les François s'établirent en Acadie, quatre ans avant d'avoir élevé la plus petite cabane dans le Canada. Au lieu de se fixer à l'est de la péninsule, qui présentoit des mers vastes, une navigation facile, une grande abondance de morue; ils préférèrent une baie étroite, qui n'avoit aucun de ces avantages. Elle fut appellée depuis, Baie Françoise. On a prétendu qu'ils avoient été séduits par le Port-Royal, qui peut contenir mille vaisseaux à l'abri de tous les vents, dont le fond est partout excellent, & qui a toujours quatre ou cinq brasses d'eau, & dix-huit à son entrée. Il est plus naturel de penser que les fondateurs de la colonie choisirent cette position, parce qu'elle les approchoit des lieux où abondoient les pelleteries, dont la traite exclusive leur étoit accordée. Ce qui fortifie cette conjecture; c'est que les premiers monopoleurs, & ceux qui les remplacèrent, prirent toujours à tâche d'éloigner de l'exploitation des forêts, de l'éducation des bestiaux, de la pêche, de la culture, tous ceux de leurs compatriotes que leur inquiétude ou des besoins avoient amenés dans cette contrée: aimant mieux tourner l'activité de ces aventuriers vers la chasse & vers la traite avec les sauvages.

Un désordre, né d'un faux systême d'administration, ouvrit enfin les yeux sur les funestes effets des privilèges exclusifs. Ce

ſeroit outrager la bonne-foi & la vérité, qui doivent être l'ame d'un hiſtorien, de dire que l'autorité commença à reſpecter, en France, les droits de la nation, dans un tems où ils étoient le plus ouvertement violés. Jamais on n'y connut ce mot ſacré, qui peut ſeul aſſurer le ſalut des peuples, & donner la ſanction au pouvoir des rois. Mais dans les gouvernemens les plus abſolus, on fait quelquefois par eſprit d'ambition, ce que les gouvernemens juſtes & modérés font par principe de juſtice. Les miniſtres de Louis XIV, qui vouloient faire jouer un grand rôle à leur maître, pour repréſenter eux-mêmes avec quelque dignité, s'apperçurent qu'ils n'y réuſſiroient point ſans l'appui des richeſſes; & qu'un peuple à qui la nature n'avoit pas accordé des mines, ne pouvoit avoir de l'argent que par l'agriculture & par le commerce. L'un & l'autre avoient été juſqu'alors étouffés dans les colonies, par les entraves qu'on met à tout, en voulant ſe mêler de tout. Elles furent heureuſement rompues : mais l'Acadie ne put ou ne ſut pas faire uſage de cette liberté.

La colonie étoit encore au berceau, lorſqu'elle vit naître, à ſon voiſinage, un établiſſement qui devint depuis ſi floriſſant, ſous le nom de Nouvelle-Angleterre. Le progrès rapide des cultures de cette nouvelle colonie, attira foiblement l'attention des François. Ce genre de proſpérité ne mit entre les deux nations, aucune rivalité. Mais, dès qu'ils purent ſoupçonner qu'ils auroient bientôt un concurrent dans le commerce du caſtor & des fourrures, ils cherchèrent le moyen d'en être ſeuls les maîtres; & ils furent aſſez malheureux pour le trouver.

Lorſqu'ils arrivèrent en Acadie, la péninſule & les forêts du continent voiſin, étoient remplies de petites nations ſauvages. Ces peuples avoient le nom général d'Abenaquis. Quoiqu'auſſi guerriers que les autres nations ſauvages, ils étoient plus ſociables. Les miſſionnaires s'étant inſinués aiſément auprès d'eux, vinrent à bout de les entêter de leurs dogmes, juſqu'à les rendre enthouſiaſtes. Avec la religion qu'on leur prêchoit, ils prirent la haine du nom Anglois, ſi familière à leurs apôtres. Cet article fondamental de leur nouveau culte, étoit celui qui parloit le plus à

leurs ſens, le ſeul qui favoriſât leur paſſion pour la guerre : ils l'adoptèrent avec la fureur qui leur étoit naturelle. Non contens de ſe refuſer à tout commerce d'échange avec les Anglois; ils troubloient, ils ravageoient ſouvent les frontières de cette nation. Les attaques devinrent plus continuelles, plus opiniâtres & plus régulières, depuis qu'ils eurent choiſi pour leur chef Saint-Caſteins, capitaine du régiment de Carignan, qui s'étoit fixé parmi eux, qui avoit épouſé une de leurs femmes, & qui ſe conformoit en tout à leurs uſages.

Le gouvernement de la Nouvelle-Angleterre n'ayant pu, ni ramener les ſauvages par des préſens, ni les détruire dans leurs forêts où ils s'enfonçoient, d'où ils revenoient ſans ceſſe, tourna toute ſon indignation contre l'Acadie, qu'il regardoit, avec raiſon, comme le mobile unique de tant de calamités. Dès que la moindre hoſtilité commençoit à diviſer les deux métropoles, on attaquoit la péninſule. On la prenoit toujours; parce que toute ſa défenſe réſidoit dans le Port-Royal, foiblement entouré de quelques paliſſades, & qu'elle ſe trouvoit trop éloignée du Canada, pour en être ſecourue. C'étoit ſans doute quelque choſe aux yeux des nouveaux Anglois, de ravager cette colonie & de retarder ſes progrès : mais ce n'étoit pas aſſez pour diſſiper les défiances qu'inſpiroit une nation toujours plus redoutable par ce qu'elle peut, que par ce qu'elle fait. Obligés, à regret, de rendre leur conquête à chaque pacification, ils attendoient impatiemment que la ſupériorité de la Grande-Bretagne fût montée au point de les diſpenſer de cette reſtitution. Les événemens de la guerre, pour la ſucceſſion d'Eſpagne, amenèrent ce moment déciſif; & la cour de Verſailles ſe vit à jamais dépouillée d'une poſſeſſion, dont elle n'avoit point ſoupçonné l'importance.

XV.
La France eſt forcée de céder la Nouvelle-Ecoſſe à l'Angleterre.

La chaleur, que les Anglois avoient montrée à s'emparer de ce territoire, ne ſe ſoutint pas dans les ſoins qu'on prit de le garder ou de le faire valoir. Après avoir légérement fortifié Port-Royal, qui prit le nom d'Annapolis, en l'honneur de la reine Anne, on ſe contenta d'y envoyer une garniſon médiocre. L'indifférence du gouvernement paſſa dans la nation; ce qui n'eſt pas

ordinaire aux pays où règne la liberté. Il ne se transporta que cinq ou six familles Angloises dans l'Acadie. Elle resta toujours habitée par ses premiers colons. On ne réussit même à les y retenir, qu'en leur promettant de ne les jamais forcer à prendre les armes contre leur ancienne patrie. Tel étoit l'amour que l'honneur & la gloire de la France inspiroient alors à tous ses enfans. Chéris de leur gouvernement, honorés des nations étrangères, attachés à leur roi par une suite de prospérités qui les avoit illustrés & agrandis; ils avoient ce patriotisme qui naît des succès. Il étoit beau de porter le nom François, il eût été trop affligeant de le quitter. Aussi, les Acadiens, qui avoient juré, en subissant un nouveau joug, de ne jamais combattre contre leurs premiers drapeaux, furent-ils appellés les François neutres.

Quelle puissante exhortation que cet exemple d'attachement & mille autres qui l'ont précédé, qui l'ont suivi, au monarque de la France de travailler sans cesse au bonheur d'une pareille nation; d'une nation si douce, si fière & si généreuse. Un forfait fut quelquefois le crime d'un individu ou d'une société particulière, mais jamais il ne fut celui des sujets. Ce sont les François qui savent souffrir avec une patience infinie les plus longues, les plus cruelles vexations, & montrent les plus sincères, les plus éclatans transports de la reconnoissance, au moindre signe de la clémence de leur souverain. Ils l'aiment, ils le chérissent; il ne tient qu'à lui d'en être adoré. Le souverain qu'ils mépriseroient seroit le plus méprisable des hommes; le souverain qu'ils haïroient seroit le plus méchant des souverains. Malgré tous les efforts que l'on a faits, pendant des siècles, pour éteindre dans nos ames le sentiment patriotique, il n'existe peut-être chez aucune nation plus vif & plus énergique. J'en atteste notre allégresse dans les événemens glorieux qui ne soulageront point notre misère. Que ne serions-nous point, si la félicité publique devoit succéder à la gloire de nos armes?

Il y avoit douze à treize cens Acadiens dans la capitale; les autres étoient répandus dans les campagnes. On ne leur donna point de magistrat pour les conduire. Ils ne connurent pas les loix

Angloiſes. Jamais il ne leur fut demandé ni cens, ni tribut, ni corvée. Leur nouveau ſouverain paroiſſoit les avoir oubliés, & lui-même, il leur étoit tout-à-fait étranger.

XVI. Mœurs des François qui, dans la Nouvelle-Ecoſſe, reſtent ſoumis au gouvernement d'Angleterre.

La chaſſe qui avoit fait anciennement les délices de la colonie, & qui pouvoit encore la nourrir, ne touchoit plus un peuple ſimple & bon, qui n'aimoit point le ſang. L'agriculture étoit ſon occupation. On l'avoit établie dans des terres baſſes, en repouſſant, à force de digues, la mer & les rivières dont ces plaines étoient couvertes. On retira de ces marais cinquante pour un dans les premiers tems, & quinze ou vingt au-moins dans la ſuite. Le froment & l'avoine étoient les grains qui y réuſſiſſoient le mieux: mais le ſeigle, l'orge & le maïs y croiſſoient auſſi. On y voyoit encore une grande abondance de pommes de terre, dont l'uſage étoit devenu commun.

D'immenſes prairies étoient couvertes de troupeaux nombreux. On y compta juſqu'à ſoixante mille bêtes à corne. La plupart des familles avoient pluſieurs chevaux, quoique le labourage ſe fît avec des bœufs.

Les habitations, preſque toutes conſtruites de bois, étoient fort commodes, & meublées avec la propreté qu'on trouve quelquefois chez nos laboureurs d'Europe les plus aiſés. On y élevoit une grande quantité de volailles de toutes les eſpèces. Elles ſervoient à varier la nourriture des colons, qui étoit généralement ſaine & abondante. Le cidre & la bière formoient leur boiſſon. Ils y ajoutoient quelquefois de l'eau-de-vie de ſucre.

C'étoit leur lin, leur chanvre, la toiſon de leurs brebis, qui ſervoient à leur habillement ordinaire. Ils en frabriquoient des toiles communes, des draps groſſiers. Si quelqu'un d'entre eux avoit un peu de penchant pour le luxe, il le tiroit d'Annapolis ou de Louisbourg. Ces deux villes recevoient en retour, du bled, des beſtiaux, des pelleteries.

Les François neutres n'avoient pas autre choſe à donner à leurs voiſins. Les échanges qu'ils faiſoient entre eux étoient encore moins conſidérables, parce que chaque famille avoit l'habitude & la facilité de pourvoir ſeule à tous ſes beſoins. Auſſi ne connoiſſoient-ils

connoiſſoient-ils pas l'uſage du papier-monnoie, ſi répandu dans l'Amérique Septentrionale. Le peu d'argent qui s'étoit comme gliſſé dans cette colonie, n'y donnoit point l'activité, qui en fait le véritable prix.

Leurs mœurs étoient extrêmement ſimples. Il n'y eut jamais de cauſe civile ou criminelle aſſez importante, pour être portée à la cour de juſtice établie à Annapolis. Les petits différends qui pouvoient s'élever de loin en loin entre les colons, étoient toujours terminés à l'amiable par les anciens. C'étoient les paſteurs religieux qui dreſſoient tous les actes, qui recevoient tous les teſtamens. Pour ces fonctions profanes, pour celles de l'égliſe, on leur donnoit volontairement la vingt-ſeptième partie des récoltes.

Elles étoient aſſez abondantes pour laiſſer plus de facultés que d'exercice à la généroſité. On ne connoiſſoit pas la miſère, & la bienfaiſance prévenoit la mendicité. Les malheurs étoient, pour ainſi dire, réparés avant d'être ſentis. Les ſecours étoient offerts ſans oſtentation d'une part; ils étoient acceptés ſans humiliation de l'autre. C'étoit une ſociété de frères, également prêts à donner ou à recevoir ce qu'ils croyoient commun à tous les hommes.

Cette précieuſe harmonie écartoit juſqu'à ces liaiſons de galanterie qui troublent ſi ſouvent la paix des familles. On ne vit jamais dans cette ſociété de commerce illicite entre les deux ſexes. C'eſt que perſonne n'y languiſſoit dans le célibat. Dès qu'un jeune homme avoit atteint l'âge convenable au mariage, on lui bâtiſſoit une maiſon, on défrichoit, on enſemençoit des terres autour de ſa demeure; on y mettoit les vivres dont il avoit beſoin pour une année. Il y recevoit la compagne qu'il avoit choiſie, & qui lui apportoit en dot des troupeaux. Cette nouvelle famille croiſſoit & proſpéroit, à l'exemple des autres. Toutes enſemble compoſoient une population de dix-huit mille ames.

Qui eſt-ce qui ne ſera pas touché de l'innocence des mœurs & de la tranquillité de cette heureuſe peuplade? Qui eſt-ce qui

ne fera pas des vœux pour la durée de ſon bonheur ? Qui eſt-ce qui n'élève pas, par la penſée, une muraille inexpugnable qui ſépare ces colons de leurs injuſtes & turbulans voiſins ? On ne voit point de terme au mal-être des peuples ; le terme de leur bien-être eſt au contraire toujours prochain. Il faut une longue ſuite d'événemens favorables pour les tirer de la miſère ; il ne faut qu'un inſtant pour les y précipiter. Puiſſent les Acadiens être exceptés de cette malédiction générale. Hélas, je crains bien qu'il n'en ſoit rien !

Les Anglois ſentirent, en 1749, de quel profit pouvoit être à leur commerce la poſſeſſion de l'Acadie. La paix, qui devoit laiſſer beaucoup de bras dans l'inaction, donnoit, par la réforme des troupes, un moyen de peupler & de cultiver un terrein vaſte & fécond. Le miniſtère Britannique offrit à tout ſoldat, à tout matelot, à tout ouvrier qui voudroit aller s'établir en Acadie, cinquante acres de terre, & dix pour toute perſonne que chacun d'eux ameneroit de ſa famille : quatre-vingts acres aux bas-officiers, & quinze pour leurs femmes & pour leurs enfans : deux cens aux enſeignes, trois cens aux lieutenans, quatre cens aux capitaines, ſix cens aux officiers d'un grade ſupérieur, avec trente pour chacune des perſonnes qui dépendroient d'eux. Avant le terme de dix ans, le terrein défriché ne devoit être ſujet à aucune redevance, & l'on ne pouvoit, à perpétuité, être taxé à plus d'une livre deux ſols ſix deniers d'impôt, pour cinquante acres. Le tréſor public s'engageoit d'ailleurs à avancer ou rembourſer les frais du voyage ; à élever des habitations ; à fournir tous les outils néceſſaires pour la culture ou pour la pêche ; à donner la nourriture de la première année. Ces encouragemens déterminèrent, au mois de mai 1749, trois mille ſept cens cinquante perſonnes à quitter l'Europe, où elles riſquoient de mourir de faim, pour aller vivre en Amérique.

La nouvelle peuplade étoit deſtinée à former un établiſſement au ſud-eſt de la péninſule d'Acadie, dans un lieu que les ſauvages appellèrent autrefois Chiboucton, & les Anglois enſuite Hallifax. C'étoit pour y fortifier le meilleur port de l'Amérique, pour

établir au voisinage une excellente pêcherie de morue, qu'on avoit préféré cette position à toutes celles qui s'offroient dans un sol plus abondant. Mais comme c'étoit la partie du pays la plus favorable à la chasse, il fallut la disputer aux Mikmacks, qui la fréquentoient le plus. Ces sauvages défendirent avec opiniâtreté un territoire qu'ils tenoient de la nature; & ce ne fut pas sans avoir essuyé d'assez grandes pertes, que les Anglois vinrent à bout de chasser ces légitimes possesseurs.

Cette guerre n'étoit pas encore terminée, lorsqu'on apperçut de l'agitation parmi les François neutres. Ces hommes simples & libres, avoient deja senti qu'on ne pouvoit s'occuper sérieusement des contrées qu'ils habitoient, sans qu'ils y perdissent de leur indépendance. A cette crainte, se joignit celle de voir leur religion en péril. Des pasteurs échauffés par leur propre enthousiasme ou par les insinuations des administrateurs du Canada, leur persuadèrent tout ce qu'ils voulurent contre les Anglois, qu'ils appelloient hérétiques. Ce mot, qui fut toujours si puissant pour faire entrer la haine dans des ames séduites, détermina la plus heureuse peuplade de l'Amerique à quitter ses habitations, pour se transplanter dans la Nouvelle-France, où on lui offroit des terres. La plupart exécutèrent cette résolution du moment, sans prendre aucune précaution pour l'avenir. Le reste se disposoit à les suivre, quand il auroit pris ses sûretés. Le gouvernement Anglois, soit humeur ou politique, voulut prévenir cette désertion par une sorte de trahison, toujours lâche & cruelle dans ceux à qui l'autorité donne les moyens de la douceur & de la modération. Les François neutres, qui n'étoient pas encore partis, furent rassemblés, sous prétexte de renouveller le serment qu'ils avoient fait autrefois au nouveau maître de l'Acadie. Dès qu'on les eut réunis, on les embarqua sur des navires qui les transportèrent dans d'autres colonies Angloises, où le plus grand nombre périt de chagrin encore plus que de misère.

Tel est le fruit des jalousies nationales, de cette cupidité des gouvernemens qui dévore les terres & les hommes. On compte pour une perte tout ce que gagne un voisin, pour un gain tout ce

qu'on lui fait perdre. Quand on ne peut prendre une place, on l'affame pour en faire mourir les habitans. Si l'on ne peut la garder, on la met en cendres, on la rase. Plutôt que de se rendre, on fait sauter un vaisseau, une fortification par le jeu des poudres & des mines. Le gouvernement despotique met de grands déserts entre ses ennemis & ses esclaves, pour empêcher l'irruption des uns & l'émigration des autres. L'Espagne a mieux aimé se dépeupler elle-même, & faire de l'Amérique un cimetière, que d'en partager les richesses avec les Européens. Les Hollandois ont commis tous les crimes secrets & publics, pour dérober aux autres nations commerçantes la culture des épiceries : souvent ils en ont jetté des cargaisons entières dans la mer, plutôt que de les vendre à bas prix. Les François ont livré la Louysiane aux Espagnols, de peur qu'elle ne tombât aux mains des Anglois. L'Angleterre fit périr les François neutres de l'Acadie, pour qu'ils ne retournâssent pas à la France. Et l'on dit ensuite que la police & la société sont faites pour le bonheur de l'homme! Oui, de l'homme puissant; oui, de l'homme méchant.

XVII. Etat actuel de la Nouvelle-Ecosse.

Depuis l'émigration d'un peuple qui devoit son bonheur & ses vertus à son obscurité, la Nouvelle-Ecosse ne fit que languir. L'envie, qui avoit dépeuplé cette terre, sembla l'avoir flétrie. Du moins la peine de l'injustice retomboit-elle sur les auteurs de l'injustice. Les calamités si multipliées en Europe, y poussèrent à la fin quelques malheureux. On en comptoit vingt-six mille en 1769. La plupart étoient dispersés. On ne les voyoit réunis en quelque nombre, qu'à Hallifax, à Annapolis & à Lunebourg. Cette dernière peuplade, formée par des Allemands, étoit la plus florissante. Elle devoit ses progrès à cet amour du travail, à cette économie bien ordonnée, caractères distinctifs d'une nation sage & belliqueuse, qui, contente de défendre son pays, n'en sort guère que pour aller cultiver des contrées qu'elle n'est point jalouse de conquérir.

Cette année, la colonie expédia quatorze navires & cent quarante-huit bateaux, qui formoient sept mille trois-cens vingt-quatre tonneaux. Elle reçut vingt-deux navires & cent vingt

bateaux, qui formoient ſept mille ſix tonneaux. Elle conſtruiſit trois chaloupes, qui ne paſſoient pas cent dix tonneaux.

Ses exportations pour la Grande-Bretagne & pour les autres parties du globe, ne paſſèrent pas 729,850 liv. 12 ſols 9 den.

Malgré les encouragemens que la métropole n'avoit ceſſé de prodiguer à cet établiſſement, pour accélérer ſes cultures, il avoit lui-même emprunté 450,000 liv. dont il payoit un intérêt de ſix pour cent. Il n'avoit pas alors de papier-monnoie, & n'en a pas depuis imaginé.

Les troubles qui bouleverſent maintenant l'Amérique Septentrionale, ne ſont pas arrivés juſqu'à la Nouvelle-Ecoſſe. Elle en a même tiré quelques avantages. Sa population a été portée à quarante mille ames, par l'arrivée des citoyens circonſpects ou puſillanimes, qui fuyoient la guerre. La néceſſité de pourvoir aux beſoins des armées & des flottes Britanniques, a fait multiplier les ſubſiſtances. Un numéraire immenſe, jetté dans la circulation par les troupes, a tout animé, communiqué aux hommes & aux choſes un mouvement rapide.

Si les autres colonies ſe détachent enfin de leur métropole & que la Nouvelle-Ecoſſe lui ſoit conſervée, cette province, qui n'étoit rien, deviendra très-importante. Aucun moyen de proſpérite ne lui manque. Ses pâturages ſont propres à l'éducation des troupeaux, & ſes champs à la multiplication des grains, ſurtout à la culture du lin & du chanvre. On connoît peu de côtes auſſi favorables que les ſiennes aux grandes pêcheries; & ſes bateaux peuvent faire aiſément ſept voyages au grand banc de Terre-Neuve, lorſque ceux de la Nouvelle-Angleterre n'en font que cinq avec beaucoup de difficulté. Les iſles Angloiſes lui fourniront des débouchés ſûrs, faciles & preſque excluſifs.

La crainte d'une invaſion ne tiendra pas les eſprits dans l'inquiétude. Hallifax, qui n'étoit autrefois défendu que par quelques batteries, bien ou mal diſpoſées, eſt maintenant entouré de bonnes fortifications, qu'on peut augmenter encore.

XVIII.
Fondation de

La Nouvelle-Angleterre s'eſt ſignalée, comme l'ancienne, par des fureurs ſanglantes. La fille ſe reſſentit de l'eſprit de vertige

la Nouvelle-Angleterre.

qui tourmentoit la mère. Elle dut sa naissance à des tems orageux; & les convulsions les plus horribles, affligèrent son enfance. Découverte au commencement du siècle dernier, sous le nom de Virginie septentrionale, elle ne reçut des Européens qu'en 1608. Cette première peuplade, foible & mal dirigée, se perdit dans ses fondemens. On y vit ensuite arriver par intervalles quelques aventuriers, qui, plantant des cabanes durant l'été, pour faire un commerce d'échange avec les sauvages, disparoissoient comme ceux-ci le reste de l'année. Le fanatisme, qui avoit dépeuplé l'Amérique au Midi, devoit la repeupler au Nord. Les presbytériens Anglois, que la persécution avoit rassemblés en Hollande, ce port universel de la paix & de la liberté, lassés de n'être rien dans le monde, après avoir été martyrs dans leur patrie, résolurent d'aller fonder une église pour leur secte, dans un nouvel hémisphère. Ils achetèrent donc, en 1621, les droits de la compagnie Angloise de la Virginie septentrionale : car ils n'étoient pas assez pauvres pour attendre leur prospérité de leur patience & de leurs vertus.

Le 6 Septembre 1621, ils s'embarquèrent à Plimouth, au nombre de cent vingt personnes, sous les drapeaux de l'enthousiasme, qui, fondé sur l'erreur ou sur la vérité, fait toujours de grandes choses. Elles arrivèrent au commencement d'un hiver qui fut très-rigoureux. Le pays, entiérement couvert de bois, n'offroit aucune ressource à des hommes épuisés par la fatigue du voyage qu'ils venoient de faire. Il en périt près de la moitié de froid, de scorbut & de misère. Le reste se soutint par cette vigueur de caractère, que la persécution religieuse excitoit dans des victimes échappées au glaive spirituel de l'épiscopat. Mais ce courage commençoit à s'affoiblir, lorsque la visite de soixante guerriers sauvages, qui vinrent au printems avec un chef à leur tête, ranima toutes les espérances. La liberté s'applaudit d'avoir rapproché des extrémités du monde, ces deux peuplades si différentes. Elles se lièrent par des promesses solemnelles de service & d'amitié. Les anciens habitans cédèrent aux nouveaux, à perpétuité, toutes les terres voisines de l'établissement que ceux-ci venoient de former

ſous le nom de la Nouvelle-Plimouth. Un ſauvage, qui ſavoit un peu la langue Angloiſe, reſta chez les Européens, pour leur enſeigner la culture du maïs, & la manière de pêcher ſur la côte qu'ils habitoient.

Cette humanité mit les premiers colons en état d'attendre des compagnons, des animaux domeſtiques, des graines, tous les ſecours qui devoient leur venir d'Europe. Ces moyens d'établiſſement, arrivèrent d'abord lentement, puiſqu'au commencement de 1629, on ne comptoit encore que trois cens perſonnes : mais la perſécution contre les Puritains, qui augmentoit chaque jour en Angleterre, hâta leur accroiſſement en Amérique. L'année ſuivante, il en arriva un ſi grand nombre, que ce fut une néceſſité de les diſperſer. Les peuplades qu'ils établirent, formèrent la province de Maſſachuſet. Bientôt ſortirent de ſon ſein les colonies du nouvel Hampshire, de Connecticut & de Rode-Iſland, qui furent autant d'états ſéparés, & qui obtinrent chacune une charte particulière de la cour de Londres.

Le ſang des martyrs fut, dans tous les lieux & dans tous les tems, une ſemence de proſélytiſme. On n'avoit vu d'abord paſſer en Amérique, que quelques eccléſiaſtiques, privés de leurs bénéfices pour leurs opinions; que des ſectaires obſcurs, que les dogmes nouveaux s'attachent en foule parmi le peuple. Les émigrations devinrent peu-à-peu communes dans d'autres claſſes de citoyens. Avec le tems même, les plus grands ſeigneurs que l'ambition, l'humeur ou la conſcience avoient entraînés dans le puritaniſme, imaginèrent de ſe ménager d'avance un aſyle dans ces climats éloignés. Ils y firent bâtir des maiſons, défricher des terres, avec le deſſein de s'y retirer, s'ils échouoient dans le projet d'établir la liberté civile, ſous l'abri de la réformation. Le fanatiſme, qui répandoit l'anarchie dans la métropole, introduiſoit la ſubordination dans la colonie; ou plutôt des mœurs auſtères tenoient lieu de loi, dans un pays ſauvage.

XIX. Gouvernement établi dans la Nouvelle-Angleterre.

Les Habitans de la Nouvelle-Angleterre vécurent quelque tems en paix, ſans ſonger à donner une baſe ſolide à leur bonheur. Ce n'eſt pas que leur charte ne les autoriſât à établir la forme de

gouvernement qui leur conviendroit : mais ces enthousiastes ne s'en occupoient pas ; & la métropole ne prenoit pas assez d'intérêt à leur destinée, pour les presser d'assurer leur tranquillité. Ce ne fut qu'en 1630 qu'ils sentirent la nécessité de donner une forme à leur colonie.

On convint, à cette époque, d'avoir tous les ans une assemblée dont les députés seroient nommés par le peuple, où ne pourroient siéger que les membres de l'église établie, & qui seroit présidée par un chef, sans autorité particulière. Il fut fait en même-temps deux réglemens remarquables. Le premier fixoit le prix du bled. Par le second, les sauvages devoient être dépouillés de toutes les terres qu'ils ne cultiveroient pas; & il étoit défendu à tous les Européens, sous peine d'une forte amende, de leur vendre des liqueurs fortes ou des munitions de guerre.

Le conseil national étoit chargé de régler les affaires publiques. C'étoit encore une de ses obligations de juger tous les procès : mais avec les seules lumières de la raison, & sans le secours ou l'embarras d'aucun code.

On n'imagina pas non plus des loix criminelles : mais celles des juifs furent adoptées. Le sortilège, le blasphême, l'adultère, le faux-témoignage furent punis de mort. Les enfans assez dénaturés pour frapper ou pour maudire les auteurs de leurs jours, attiroient sur eux le même châtiment. Ceux qui seroient surpris en mensonge, dans l'ivresse ou à la danse, devoient être fouettés publiquement, & le plaisir étoit interdit comme le vice ou le crime. Le jurement & la violation du dimanche étoient expiés par une forte amende. C'étoit encore une douceur d'expier avec de l'argent une omission de prière ou un serment indiscret.

Cette conduite annonce un peuple livré à la plus vile superstition. Elle fut poussée si loin, qu'on changea le nom des jours & des mois, comme ayant une origine païenne. Le nom de SAINT fut également ôté aux apôtres, à leurs successeurs, à tous les lieux connus sous cette dénomination, afin de n'avoir pas cette apparence de communauté avec l'église de Rome. D'autres innovations aussi bizarres sont encore attestées par les monumens les plus authentiques.

Il

Il eſt également prouvé que le gouvernement défendit, ſous peine de mort, aux puritains, le culte des images, comme autrefois Moïſe avoit défendu aux Hébreux le culte des dieux étrangers ; que la même punition étoit décernée contre les prêtres catholiques qui reviendroient dans la colonie après en avoir été bannis.

Toute l'Europe fut étonnée d'une intolérance ſi révoltante. Mais chaque ſecte chrétienne n'a-t-elle pas toujours borné le nom d'injuſtice, de violence & de perſécution aux rigueurs dont elle étoit la victime ? N'a-t-elle pas mis au nombre de ſes dogmes ou de ſes préjugés, que la punition, l'exil, le ſupplice de ceux qu'elle appelloit impies, étoit un hommage à la vengeance céleſte, un droit des élus de Dieu contre ſes ennemis ? Cette rage a été bien plus active contre des partiſans dont on ſe voyoit abandonné. Dans les familles religieuſes comme dans les autres, la haine fraternelle eſt la plus ſanglante de toutes. Les apoſtats ſont les premiers dévoués à l'exécration, à l'anathême des dévots.

Tel eſt l'indélébile & funeſte caractère des malheurs engendrés par la ſuperſtition, qu'ils ne ceſſent jamais que pour ſe renouveller. Tous les cultes partent d'un tronc commun, qui ſubſiſte & qui ſubſiſtera à jamais, ſans qu'on oſe l'attaquer, ſans qu'on puiſſe prévoir la nature des branches qu'il repouſſera, ſans qu'il ſoit permis d'eſpérer d'en arracher une ſeule qu'avec effuſion de ſang. Il y auroit peut-être un remède, ce ſeroit une ſi parfaite indifférence des gouvernemens, que ſans aucun égard à la diverſité des cultes, les talens & la vertu conduiſiſſent ſeuls aux places de l'état & aux faveurs du ſouverain. Alors, peut-être, les différentes égliſes ſe réduiroient à des différences inſignifiantes d'école. Le catholique & le proteſtant vivroient auſſi paiſiblement l'un à côté de l'autre, que le cartéſien & le newtonien. Nous diſons peut-être, parce qu'il n'en eſt pas des matières de religion, ainſi que des matières de philoſophie. Le défenſeur du plein ou du vuide ne croit ni offenſer ni honorer Dieu par ſon ſyſtême. Le plus zélé ne compromettroit pour ſa défenſe ou ſa propagation, ni ſon repos, ni ſon honneur, ni ſa fortune, ni ſa

vie. Qu'il persiste dans son opinion ou qu'il l'abandonne, on ne l'appellera point apostat. Ses leçons ne seront point traitées d'impiétés & de blasphêmes ; comme il arrive dans les disputes de religion, où l'on croit la gloire de Dieu intéressée; où l'on tremble pour son salut à venir, & pour la damnation éternelle des siens; où ces considérations sanctifient les forfaits, & résignent à tous les sacrifices.

Que faire donc ? Faut-il, à l'exemple d'un peuple innocent & simple, qui voyoit l'embrâsement religieux prêt à gagner sa paisible contrée, défendre de parler de Dieu, soit en bien, soit en mal ? Non, certes. La loi d'un silence qu'on se feroit un crime d'observer, ne seroit que de l'huile jettée sur le feu. Faut-il laisser disputer sans s'en mêler ? Ce seroit le mieux sans doute : mais ce mieux-là ne sera point sans inconvénient, tant que les premières années de nos enfans seront confiées à des hommes qui leur feront sucer avec le lait le poison du fanatisme dont ils sont enivrés. Et quand les pères deviendroient les seuls instituteurs religieux de leurs enfans, n'y auroit-il plus de désordre à craindre ? J'en doute. Encore une fois, que faire donc ? Sans cesse parler de l'amour de nos semblables. On lit de l'isle de Ternate que les prêtres y étoient muets. Il y avoit un temple ; au milieu du temple une pyramide, & sur cette pyramide : ADORE DIEU, OBSERVE LES LOIX, AIME TON PROCHAIN. Le temple s'ouvroit un jour de la semaine. Les insulaires s'y rendoient. Tous se prosternoient devant la pyramide ; le prêtre, debout à côté, en silence, montroit de l'extrémité de sa baguette l'inscription. Les peuples se relevoient, se retiroient, & les portes du temple se refermoient pour huit jours. J'assurerois bien qu'il n'est mention dans les annales de cette isle, ni de disputes, ni de guerres de religion. Mais où verra-t-on jamais un ministère indifférent, un catéchisme aussi court, & un prêtre muet ? Tâchons donc de nous résigner à toutes les calamités d'un ministère intolérant, d'un catéchisme compliqué, & d'un prêtre qui parle.

XX.
Le fanatisme

Ces malheurs fondirent sur les infortunés habitans de la Nou-

velle-Angleterre, qui, moins furieux que leurs frères, osèrent dire que le magistrat n'avoit pas le droit de contrainte, en matière de religion. Ce fut un blasphême, devant des théologiens qui avoient mieux aimé quitter leur patrie, que de montrer quelque déférence pour l'épiscopat. Par cette pente du cœur humain qui marche de l'indépendance à la domination, ils avoient changé de maxime en changeant de climat, & sembloient ne s'être arrogé la liberté de penser, que pour l'interdire aux autres. Ce système d'intolérance fut appuyé du glaive de la loi, qui voulut trancher sur les opinions, en frappant les dissidens de peines capitales. Les hommes convaincus ou soupçonnés de tolérantisme, furent exposés à de si cruelles vexations, qu'ils se virent obligés d'abandonner leur nouvel asyle, pour en chercher un autre exposé à moins d'orages.

remplit de calamités la Nouvelle-Angleterre.

Cette maladie de religion étendit sa sévérité jusqu'aux objets les plus indifférens de leur nature. On en a pour garant une délibération publique, copiée sur les registres même de la colonie.

« C'est une chose universellement reconnue, que l'usage de » porter les cheveux longs, à la manière des personnes sans » mœurs & des barbares Indiens, n'a pu s'introduire en Angle- » terre, qu'au mépris sacrilège de l'ordre exprès de Dieu, qui » dit qu'il est honteux à un homme qui a quelque soin de son » ame, de porter des cheveux longs. Cette abomination exci- » tant l'indignation de tous les gens pieux; nous, magistrats, » zélés pour la pureté de la foi, déclarons expressément & authen- » tiquement que nous condamnons l'impie usage de laisser croître » sa chevelure; usage que nous regardons comme une chose évi- » demment indécente & mal-honnête, qui défigure horriblement » les hommes, offense les ames sages & modestes, autant qu'elle » corrompt les bonnes mœurs. Justement indignés contre ce » scandaleux usage, nous prions, exhortons, invitons instam- » ment tous les anciens de notre continent, de faire éclater leur » zèle contre cette odieuse coutume, de la proscrire par toutes » sortes de moyens, & sur-tout d'avoir soin que les membres » de leurs églises n'en soient point souillés; afin que ceux qui,

» malgré ces févères défenfes & les voies de correction qui feront
» pratiquées à ce fujet, ne fe hâteront pas de s'interdire cet
» ufage, aient Dieu & les hommes en même tems contre eux ».

Ce rigorifme, qui rend l'homme dur à lui-même, puis infociable; d'abord victime, enfuite tyran, fe déchaîna contre les Quakers. Ils furent emprifonnés, fouettés & bannis. La fière fimplicité de ces nouveaux enthoufiaftes qui béniffoient le ciel & les hommes, au milieu des tourmens & de l'ignominie, infpira de la vénération pour leurs perfonnes, fit aimer leurs fentimens, & multiplia leurs profélytes. Ce fuccès aigrit leurs perfécuteurs, & les porta aux extrémités les plus fanguinaires. Ils firent pendre cinq de ces malheureux, qui étoient furtivement revenus de leur exil. On eût dit que les Anglois n'étoient allés en Amérique, que pour exercer fur leurs compatriotes toutes les cruautés que les Efpagnols avoient exercées contre les Indiens; foit que le changement de climat rendit les Européens plus féroces; foit que la fureur de religion ne puiffe trouver de terme que dans l'extinction de fes apôtres ou de fes martyrs. La perfécution fut enfin arrêtée par la métropole même, d'où elle avoit été portée.

Un peuple mélançolique par caractère, étoit devenu fombre & farouche. Le fang de fon monarque couloit encore à fes yeux. Les uns pleuroient en fecret ce grand affaffinat; les autres en auroient volontiers fait un jour de fête. La nation étoit divifée en deux partis violens. Ici, l'on préparoit la vengeance; là, on s'occupoit à la prévénir par des délations toujours fuivies d'exils, d'emprifonnemens & de fupplices. La méfiance féparoit les pères des enfans, les amis des amis. Le tyran ombrageux étoit entouré de courtifans ombrageux qui entretenoient fes alarmes, foit pour s'élever aux grandes places de l'état, foit pour en faire tomber leurs ennemis ou leurs rivaux. La hache étoit fufpendue fur toutes les têtes. La fréquence des révoltes, occafionnoit la fréquence des exécutions; & les exécutions fréquentes de perfonnages illuftres & de citoyens obfcurs, perpétuoient la terreur populaire. Cromwel difparut enfin. L'enthoufiafme, l'hypocrifie,

le fanatisme concentrés dans son sein comme dans leur foyer; les factions, les révoltes, les proscriptions: tous ces monstres descendirent avec lui dans la tombe. Un jour plus serein commença à luire sur l'Angleterre. Charles II, en recouvrant l'empire, introduisit parmi ses sujets l'esprit de société, le goût de la table, de la conversation, des spectacles, de tous les plaisirs qu'il avoit trouvés en Europe, quand il erroit d'une cour à l'autre, pour recouvrer une couronne que son père avoit perdue sur l'échafaud. Il eut pour apôtres de ses principes une multitude de femmes galantes, de favoris débauchés, de beaux-esprits libertins. En peu de tems il changea les mœurs générales; & il ne falloit pas moins qu'une semblable révolution pour assurer la tranquillité de son administration sur un trône ensanglanté. Ce prince étoit un de ces voluptueux délicats, que l'amour des plaisirs sensuels rend quelquefois humains & sensibles à la pitié. Touché des supplices des Quakers, il en interrompit le cours en Amérique, par une ordonnance de 1661: mais il ne put y étouffer entièrement l'esprit persécuteur.

La colonie avoit mis à sa tête Henri Vane, fils de ce Vane qui s'étoit si fort signalé dans les troubles de sa patrie. Ce jeune homme, enthousiaste, entêté, digne en tout de son père, ne pouvant ni vivre en paix lui-même, ni y laisser les autres, ressuscita les disputes également ridicules & surannées de la grace & du libre arbitre. On se passionna pour ces obscures & frivoles questions. Peut-être auroient-elles allumé une guerre civile, si des nations sauvages, réunies entr'elles, tombant sur les plantations des Anglois, n'en eussent massacré un grand nombre. Graces à leurs querelles théologiques, les colons sentirent d'abord foiblement une si rude perte. Mais enfin le danger universel devint si pressant, qu'on courut aux armes. L'ennemi repoussé, la colonie rentra dans son caractère de dissention. Cet esprit de vertige éclata même en 1692, par des atrocités dont l'histoire offre peu d'exemples.

Dans une ville de la Nouvelle-Angleterre, nommée Salem, vivoient deux filles sujettes à des convulsions, qui étoient ac-

compagnées de ſymptômes extraordinaires. Leur père, paſteur de cette égliſe, les crut enſorcelées. Soupçonnant une ſervante Indienne, qui étoit chez lui, d'avoir jetté quelque ſort ſur ſa famille, à force de mauvais traitemens, il lui fit avouer qu'elle étoit ſorcière. D'autres femmes, ſéduites par le plaiſir d'intéreſſer le public, crurent que des convulſions qu'elles ne devoient qu'à la nature de leur ſexe, avoient la même origine. Trois citoyens, qu'on nomme au haſard, ſont auſſi-tôt mis en priſon, accuſés de ſortilège, condamnés à être pendus, & leurs cadavres ſont abandonnés aux bêtes féroces, aux oiſeaux de proie. Peu de jours après, ſeize perſonnes ſubiſſent le même ſort, avec un juriſconſulte, qui, refuſant de plaider contre elles, eſt, dès-lors, convaincu d'être leur complice. Ces horribles & lugubres ſcènes, embrâſent l'imagination de la multitude. La foibleſſe de l'âge, les infirmités de la vieilleſſe, l'honneur du ſexe, la dignité des places, la fortune, la vertu; rien ne met à couvert d'un odieux ſoupçon, dans l'eſprit d'un peuple obſédé par les fantômes de la ſuperſtition. On immole des enfans de dix ans; on dépouille de jeunes filles; on cherche ſur tout leur corps, avec une impudente curioſité, des marques de ſorcellerie; on prend des taches ſcorbutiques que l'âge imprime à la peau des vieillards, pour des empreintes du pouvoir infernal. Le fanatiſme, la méchanceté, la vengeance choiſiſſent, à leur gré, leurs victimes. Au défaut de témoins, on emploie les tortures; & les bourreaux dictent eux-mêmes les aveux qu'ils veulent obtenir. Si les magiſtrats ſe refuſent à continuer ces horribles exécutions, ils ſont accuſés des forfaits imaginaires qu'ils ceſſent de punir. Les miniſtres de la religion leur ſuſcitent des délateurs, qui leur font payer de leur tête les remords tardifs que leur arrache l'humanité. Les ſpectres, les viſions, la terreur & la conſternation, multiplient ces prodiges de folie & d'horreur. Les priſons ſe rempliſſent, les gibets reſtent toujours dreſſés. Tous les citoyens ſont plongés dans une morne épouvante. Les plus ſages s'éloignent, en gémiſſant, d'une terre maudite, enſanglantée; & ceux qui y reſtent, ne lui demandent qu'un tombeau. On s'attendoit à la ſubverſion totale de cette

déplorable colonie ; lorfqu'au plus fort de l'orage, les vagues tombent & s'appaifent. Tous les yeux s'ouvrent à la fois. L'excès du mal réveille les efprits qu'il avoit engourdis. A cette ftupidité profonde, fuccède un remords cuifant & douloureux. Un jeûne général, des prières publiques, demandent pardon au ciel de l'avoir invoqué pour de tels facrifices, d'avoir cru le fléchir par le fang qui l'irrite. On baigne de larmes une terre qui fut innocente & pure, avant d'être fouillée par le culte facrilège & parricide des Européens.

La poftérité ne faura jamais, fans doute, quelle fut l'origine, quel fut le remède de cette épidémie. Elle avoit peut-être fa fource dans la mélancolie que des enthoufiaftes perfécutés avoient apportée de leur pays ; qui s'étoit nourrie avec le fcorbut qu'ils avoient pris fur mer ; qui s'étoit fortifiée par les vapeurs & les exhalaifons d'une terre nouvellement défrichée, par les incommodités & les peines inféparables d'un changement de climat & de genre de vie. Cette contagion ceffa, comme tous les maux épidémiques, par la communication même qui l'épuifa ; comme tous les maux de l'imagination, qui s'évaporent par les tranfports du délire. Le calme vint après la fièvre ardente, & ce fombre accès d'enthoufiafme ne reprit plus aux Puritains de la Nouvelle-Angleterre.

En renonçant à l'efprit de perfécution qui a marqué de fang toutes les fectes, les habitans de cette colonie confervèrent encore de trop fortes teintes du fanatifme & de la férocité qui avoient fignalé les triftes jours de fa naiffance.

La petite-vérole, qui eft moins ordinaire mais plus meurtrière en Amérique qu'en Europe, caufoit, en 1721, des ravages inexprimables à Maffachufet. Cette calamité fait penfer à l'inoculation. Pour prouver l'efficacité de cet heureux préfervatif, un médecin habile & courageux inocule fa femme, fes enfans & fes domeftiques ; il s'inocule lui-même. On l'infulte ; on le regarde comme un monftre vomi par l'enfer ; on le menace de l'affaffiner. Ces fureurs n'ayant pas empêché un jeune homme très-intéreffant de recourir à cette pratique falutaire, un fcé-

lérat superstitieux monte à sa fenêtre durant la nuit, & jette dans la chambre une grenade remplie de matières combustibles.

Les citoyens les plus raisonnables ne sont pas révoltés de tant d'atrocités ; & leur indignation se porte sur les esprits hardis qui aiment mieux recourir au savoir des hommes que de s'en rapporter aux vues de la providence. Le peuple est affermi par ces discours insensés dans la résolution de ne pas souffrir une nouveauté qui doit attirer sur l'état entier les infaillibles & terribles effets du courroux céleste. Le magistrat qui craint une sedition, ordonne aux médecins de s'assembler. Par conviction, par foiblesse ou par politique, ils déclarent l'inoculation dangereuse. Un bill la défend ; & ce bill est reçu avec un applaudissement dont il n'y avoit point d'exemple.

Vous sentez vos cheveux s'agiter sur votre front. Vous frémissez d'horreur ; & vous avez oublié les obstacles que cette pratique salutaire a trouvée parmi vous ; & vous ne pensez pas que vous auriez commis les mêmes atrocités il y a deux cens ans. Avouez donc enfin les services importans que vous a rendus le progrès des lumières. Ayez pour leurs promoteurs le respect & la reconnoissance que vous devez à des hommes utiles qui vous ont garantis de tant de crimes que vous eussiez commis par ignorance & par superstition.

Peu d'années après, s'ouvre une nouvelle scène encore plus atroce. Depuis long-tems on accordoit dans ces provinces une odieuse prime à ceux des colons qui donnoient la mort à quelque Indien. Cette récompense fut portée en 1724 à 2250 liv. John Lovewel, encouragé par un prix si considérable, forme une compagnie d'hommes féroces comme lui pour aller à la chasse des sauvages. Un jour il en découvrit dix, paisiblement endormis autour d'un grand feu. Il les massacra, porta leur chevelure à Boston, & reçut la récompense promise. Anglo-Américains, osez à présent adresser quelques reproches aux Espagnols ? Qu'ont-ils fait ? qu'auroient-ils pu faire de plus inhumain ? .... Et vous étiez des hommes ? & vous étiez des hommes civilisés ? & vous étiez des chrétiens ? Non. Vous étiez des monstres à exterminer ;

vous

vous étiez des monſtres contre leſquels une ligue formée eût été moins criminelle que celle que Lovewel forma contre les ſauvages. Si le lecteur me demande la date de cette ſcélérateſſe ; ſi elle eſt de la fondation de la colonie ou d'un tems moderne, j'eſpère qu'il me diſpenſera de lui répondre.

XXI. Sévérités outrées qui ſe perpetuent dans la Nouvelle-Angleterre, après même l'extinction du fanatiſme.

Des loix trop ſévères ſubſiſtent toujours dans ces contrées. On jugera de ce rigoriſme par le diſcours que tint, il n'y a pas long-tems devant les magiſtrats, une fille convaincue d'avoir produit, pour la cinquième fois, un fruit illégitime.

« J'oſe eſpérer, dit-elle, que la cour me permettra de dire » un mot en ma faveur.

» Je ſuis une fille pauvre, infortunée, qui pouvant à peine » gagner ma ſubſiſtance, n'ai pas le moyen de payer des avocats » pour plaider ma cauſe. Je vais donc faire parler la raiſon. » Comme elle a ſeule le droit de dicter des loix, elle peut les » examiner toutes. Celle qui me conduit à votre tribunal m'a » déja jugée. Je ne demande pas qu'on s'en écarte pour me faire » grace. Mais je vous prie, Meſſieurs, d'intercéder auprès du » gouvernement, pour qu'il daigne me remettre l'amende à » laquelle vous m'allez condamner.

» C'eſt la cinquième fois que je parois devant vous pour le » même délit. Deux fois j'ai payé de fortes amendes, & deux » fois trop indigente pour expier ma faute par une peine pécu- » niaire, j'ai ſubi un châtiment douloureux & flétriſſant. Ces » peines ſont ordonnées par la loi ; je le ſais. Mais ſi l'on doit » abroger les loix quand elles ſont déraiſonnables ; ſi l'on doit » les mitiger quand elles ſont trop ſévères, j'oſe vous dire que » celle qui me pourſuit eſt à la fois injuſte & cruelle à mon » égard. Au crime près, dont ce tribunal m'accuſe, & dont le » ciel m'abſout, j'ai mené juſqu'à préſent une vie irréprochable. » Je défie mes ennemis, ſi j'ai le malheur d'en avoir que je n'ai » pas mérités, de me charger de la moindre injuſtice. J'examine ma » conſcience & ma conduite ; l'une & l'autre, je le dis hardiment, » me paroiſſent pures comme le jour qui m'éclaire : & lorſque je » cherche mon crime, je ne le trouve que dans la loi.

» C'eſt au riſque de ma vie que j'ai donné le jour à cinq enfans.
» Je les ai nourris de mon lait & de mon travail, ſans être à
» charge au public ni à perſonne. Je me ſuis dévouée avec tout
» le courage de la tendreſſe maternelle, aux pénibles ſoins qu'exi-
» geoient leur foibleſſe & leur âge. Je les ai formés à la vertu,
» qui n'eſt que la raiſon. Ils aiment déja leur patrie comme
» moi. Ils ſeront citoyens comme vous-mêmes ; à moins que
» vous ne leur ôtiez par de nouvelles amendes le fonds de leur
» ſubſiſtance, & que vous ne les forciez à fuir une région qui les
» repouſſa dès le berceau.

» Eſt-ce donc un crime de féconder ou de procréer, à
» l'exemple de la terre, notre mère commune ? D'augmenter le
» nombre des colons dans un pays nouveau qui ne demande que
» des habitans ? Je n'ai débauché le mari d'aucune femme ; je n'ai
» jamais attiré dans mes filets aucun jeune homme. Perſonne
» n'a ſujet de ſe plaindre de moi ; ſi ce n'eſt peut-être le miniſ-
» tre de l'évangile, & le juge de paix, qui ſont fâchés d'avoir
» perdu les honoraires de leurs fonctions, parce que j'ai eu
» des enfans ſans être mariée devant eux. Mais, eſt-ce ma faute
» à moi ? J'en appelle à vous, Meſſieurs. Vous convenez que
» je ne manque point de jugement. Ne ſeroit-ce pas une folie,
» une ſtupidité, ſi m'étant livrée aux devoirs les plus pénibles
» du mariage, je n'en avois pas recherché les honneurs ? J'ai
» toujours été, je ſuis encore diſpoſée à me marier ; & je me
» flatte que je ſerois digne d'un état ſi reſpectable, avec la fécon-
» dité, l'induſtrie, & la frugalité dont la nature m'a douée : car
» elle m'avoit deſtinée à être une femme honnête & vertueuſe.
» J'eſpérois le devenir ; lorſqu'étant encore vierge, je n'écou-
» tai les premiers vœux de l'amour qu'avec le ferment du ma-
» riage. Mais la confiance indiſcrète que j'eus dans la ſincérité
» du premier homme que j'aimai, m'a fait perdre mon honneur,
» en comptant ſur le ſien. J'eus un enfant de lui ; puis il m'aban-
» donna. Cet homme eſt connu de vous tous : il eſt devenu
» magiſtrat comme vous. Je devois croire qu'il ſe ſeroit montré
» dans cette cour aujourd'hui, pour modérer la riguenr de votre

» ſentence. S'il eût paru, je n'aurois rien dit. Mais comment
» pourrois-je ne pas accuſer l'injuſtice de mon ſort, qui veut
» que celui qui m'a ſéduite & ruinée, après avoir été la cauſe de
» ma perte, jouiſſe des honneurs & du pouvoir, ſoit aſſis dans
» les tribunaux où l'on punit mon malheur par les verges & par
» l'infamie ? Quel étoit le légiſlateur barbare qui, prononçant
» entre les deux ſexes, favoriſa le plus fort, & ſévit ſur le
» plus foible; ſur ce ſexe malheureux qui, pour une jouiſſance,
» compte mille dangers & mille infirmités ; ſur ce ſexe à qui la
» nature vend, à un prix capable d'épouvanter les paſſions les
» plus effrénées, ces mêmes plaiſirs qu'à vous elle vous donne
» ſi libéralement ?

» Je n'ai point craint, pour ne pas trahir la nature, de m'ex-
» poſer au déshonneur injuſte, aux châtimens honteux. J'ai
» mieux aimé tout ſouffrir que d'être parjure aux vœux de la pro-
» pagation, que d'étouffer mes enfans avant de les concevoir,
» ou après les avoir conçus. Je n'ai pu, je l'avoue, après avoir
» perdu ma virginité, garder le célibat dans une proſtitution
» ſecrète & ſtérile; & je demande encore la peine qui m'attend,
» plutôt que de cacher les fruits de la fécondité que le ciel a don-
» née à l'homme & à la femme, comme ſa première bénédiction.

» On dira, ſans doute, qu'indépendamment des loix civiles,
» j'ai violé les préceptes de la religion? Mais c'eſt à la religion
» de me punir, ſi j'ai péché contre elle. Eh ! n'eſt-ce pas aſſez
» qu'elle m'ait exclue de la communion de mes frères, qui ſeroit
» une conſolation pour moi ? J'ai, dites-vous, offenſé le ciel,
» & je dois m'attendre à des feux éternels. Si vous le croyez,
» pourquoi m'accabler de châtimens en ce monde ? Non, Meſ-
» ſieurs, le ciel n'eſt pas impitoyable, injuſte comme vous. Si
» je croyois que ce que vous appellez un péché fût réellement
» un crime, je n'aurois pas l'audace, ni la méchanceté de le
» commettre. Mais comment oſerois-je penſer que Dieu ſoit
» irrité de me voir procréer des enfans, quand il leur donne
» un corps ſain & robuſte qu'il ſe plaît à douer d'une ame immor-
» telle ? Dieu juſte & bon ; Dieu réparateur des maux & des

» injuſtices, c'eſt à toi que j'en appelle ici de la ſentence de mes » juges! Ne me venge point; ne les punis pas; mais daigne les » éclairer & les attendrir! Si tu as donné à l'homme la femme » pour compagne ſur cette terre hériſſée de ronces, qu'il n'ac- » cable pas d'opprobre un ſexe qu'il a lui-même corrompu; qu'il » ne ſème pas la honte & la miſère dans le plaiſir où tu as » attaché la conſolation de ſes peines! qu'il ne ſoit pas ingrat » & dénaturé juſqu'au ſein du bonheur, en livrant aux ſupplices » les victimes de ſes voluptés! Fais qu'il reſpecte dans ſes deſirs » la pudeur qu'il honore; ou qu'après l'avoir violée dans ſes » plaiſirs, il la plaigne du moins au lieu de l'outrager : ou plutôt » fais qu'il ne change point en crimes des actions que toi-même » as permiſes ou commandées, quand tu dis à ſa race de croître » & de ſe mutiplier »!

Ce diſcours, qu'on entendroit ſouvent dans nos contrées & par-tout où l'on a attaché des idées morales à des actions phyſiques qui n'en comportent point, ſi les femmes y avoient l'intrépidité de Polli Baker, c'étoit le nom de l'accuſée; ce diſcours produiſit dans la Nouvelle-Angleterre une révolution étonnante dans tous les eſprits. Le tribunal la diſpenſa de l'amende ou du châtiment; &, pour comble de triomphe, un de ſes juges l'épouſa: tant la voix de la raiſon eſt au-deſſus des preſtiges d'une éloquence étudiée. Mais le préjugé public a repris ſon aſcendant; ſoit que le bien politique & ſocial faſſe taire ſouvent les cris de la nature iſolée; ſoit que dans un gouvernement où la religion ne porte point au célibat, le commerce illicite des deux ſexes trouve moins d'excuſes que dans les états où le clergé, la nobleſſe, le luxe, la miſère, l'exemple ſcandaleux de la cour & de l'égliſe, corrompent, ſurchargent, aviliſſent & déconſeillent le mariage.

La Nouvelle-Angleterre a du moins des reſſources contre les mauvaiſes loix, dans ſa conſtitution même, ou le peuple légiſlateur peut corriger aiſément des abus qu'il reſſent; elle en a dans ſa ſituation locale, qui laiſſe un vaſte champ ouvert à l'induſtrie, à la population.

XXII.
Etendue, organisation, population, cultures, pêcheries, manufactures, exportations de la Nouvelle-Angleterre.

Cette colonie, bornée au nord par le Canada, à l'oueſt par la Nouvelle-York, à l'eſt & au ſud par la Nouvelle-Ecoſſe, & par l'océan, n'a pas moins de trois cens milles ſur les bords de la mer, & s'étend à plus de cinquante milles dans les terres.

Les défrichemens ne s'y font pas au haſard, comme dans les autres provinces. Dès les premiers tems, ils furent aſſujettis à des loix qui depuis ont été immuables. Un citoyen, quel qu'il ſoit, n'a pas la liberté de s'établir, même dans un terrein vague. Le gouvernement, qui a voulu que tous ſes membres fuſſent à l'abri des incurſions des ſauvages, qu'ils fuſſent à portée des ſecours d'une ſociétété bien ordonnée, a réglé que des villages entiers ſeroient formés dans le même tems. Dès que ſoixante familles offrent de bâtir une égliſe, d'entretenir un paſteur, de ſolder un maître d'école; l'aſſemblée générale leur aſſigne un emplacement, & leur donne le droit d'avoir deux repréſentans dans le corps légiſlatif de la colonie. Le diſtrict qu'on leur aſſigne, eſt toujours limitrophe des terres déja défrichées, & contient le plus ordinairement, ſix mille quarrés d'Angleterre. Ce nouveau peuple choiſit une aſſiète convenable à l'habitation, dont la forme eſt généralement quarrée. Le temple eſt au milieu. Les colons partagent le terrein entre eux, & chacun enſerme ſa propriété d'une haie vive. On reſerve quelque bois pour une commune. Ainſi s'agrandit continuellement la Nouvelle-Angleterre, ſans ceſſer de faire un tout bien organiſé.

Quoique placée au milieu de la zone tempérée, la colonie ne jouit pas d'un climat auſſi doux que celui des provinces de l'Europe, qui ſont ſous les mêmes parallèles. Elle a des hivers plus longs & plus froids, des étés plus courts & plus chauds. Le ciel y eſt communément ſerein, & les pluies y ſont plus abondantes que durables. L'air y eſt devenu plus pur, à meſure qu'on a facilité ſa circulation, en abattant les bois. Perſonne ne ſe plaint plus de ces vapeurs malignes, qui, dans les premiers tems, emportèrent quelques habitans.

Le pays eſt partagé en quatre provinces, qui, dans l'origine, n'avoient preſque rien de commun. La néceſſité d'être en armes contre les ſauvages, les décida à former, en 1643, une confédé-

ration, où elles prirent le nom de *Colonies unies.* En vertu de cette union, deux députés de chaque établiſſement devoient ſe trouver dans un lieu marqué, pour y décider des affaires de la Nouvelle-Angleterre, ſuivant les inſtructions de l'aſſemblée particulière qu'ils repréſentoient. Cette aſſociation ne bleſſoit en rien le droit qu'avoit chacun de ſes membres de ſe conduire en tout à ſa volonté.

Leur indépendance de la métropole, n'étoit guère moins entière. En conſentant à ces établiſſemens, on avoit réglé que leur code ne contrarieroit en rien la légiſlation de la mère patrie; que le jugement de tous les grands crimes, commis ſur leur territoire, lui ſeroit réſervé; que leur commerce viendroit tout entier aboutir à ſes rades. Aucun de ces devoirs ne fut rempli. D'autres obligations moins importantes, étoient également négligées. L'eſprit républicain avoit déja fait de trop grands progrès, pour qu'on ſe tînt lié par ces arrangemens. La ſoumiſſion des colons ſe bornoit à reconnoître vaguement le roi d'Angleterre pour leur ſouverain.

Maſſachuſet, la plus floriſſante des quatre provinces, ſe permettoit encore plus de choſes que les autres, & ſe les permettoit plus ouvertement. Une conduite ſi fière attira ſur elle le reſſentiment de Charles II. Ce prince annulla, en 1684, la charte que ſon père avoit accordée; il établit une adminiſtration preſque arbitraire, & ne craignit pas de faire lever des impôts pour ſon propre uſage. Le deſpotiſme ne diminua pas ſous ſon ſucceſſeur. Auſſi, à la première nouvelle de ſa deſtitution, ſon lieutenant fut-il arrêté, mis aux fers, & renvoyé en Europe.

Guillaume III, quoique très-ſatisfait de ce zèle ardent, ne rétablit pas Maſſachuſet dans ſes anciennes prérogatives, comme elle le deſiroit, comme elle l'avoit eſpéré peut-être. Il lui rendit, à la vérité, un titre, mais un titre qui n'avoit preſque rien de commun avec le premier.

Par la nouvelle charte, le gouverneur nommé par la cour devoit avoir le droit excluſif de convoquer, de proroger, de diſſoudre l'aſſemblée nationale. Seul, il pouvoit donner la ſanction aux loix portées, aux impôts décidés par ce corps. La nomination de tous les emplois militaires appartenoit à ce comman-

dant. Avec le conseil, il avoit le choix des magistrats. Les deux chambres n'avoient la disposition des autres places moins importantes que de son aveu. Le trésor public ne s'ouvroit que par son ordre, appuyé du suffrage de son conseil. Son autorité portoit encore sur quelques points, qui gênoient beaucoup la liberté. Connecticut & Rhode-Island, qui avoient à propos conjuré l'orage par leur soumission, restoient en possession de leur contract primitif. Pour le Nouvel-Hampshire, il avoit toujours été conduit sur des principes assez semblables à ceux qu'on adoptoit pour Massachuset. Un même chef régissoit les quatre provinces : mais avec les maximes qui convenoient à la constitution de chaque colonie.

Suivant un tableau publié par le congrès général du continent de l'Amérique Angloise, il se trouve quatre cens mille habitans à Massachuset ; cent quatre-vingt-douze mille à Connecticut ; cent cinquante mille à Hampshire ; cinquante-neuf mille six cens soixante dix-huit à Rhode-Island : ce qui forme dans ce seul etablissement une population de quatre-vingt un mille six cens soixante-dix-huit ames.

Une si grande multiplication d'hommes, sembleroit annoncer un sol excellent. Il n'en est pas ainsi. A l'exception de quelques cantons du Connecticut, les autres terres étoient originairement couvertes de pins, & par conséquent stériles tout-à-fait ou très-peu fertiles. Aucun des grains d'Europe n'y prospère ; & jamais leur produit n'a pu suffire à la nourriture de ses habitans. On les a toujours vu réduits à vivre de maïs, ou à tirer d'ailleurs une portion de leur subsistance. Aussi, quoique le pays soit assez généralement propre aux fruits, aux légumes, aux troupeaux, les campagnes ne sont-elles pas la partie la plus intéressante de ces contrées. C'est sur des côtes herissées de rochers, mais favorables à la pêche, que s'est portée la population, que l'activité s'est accrue, que l'aisance est devenue commune.

L'insuffisance des récoltes dut exciter plutôt & plus vivement l'industrie dans la Nouvelle-Angleterre, que sur le reste de ce continent. On y construisit même, pour les navigateurs étrangers, beaucoup de navires, dont les matériaux, aujourd'hui chers &

rares, furent long-tems communs & à bon marché. La facilité de se procurer du poil de castor, donna naissance à une fabrique de chapeaux fort considérable. Des toiles de lin & de chanvre sortirent des atteliers. Avec la toison de ses moutons, la colonie fabriqua des étoffes d'un tissu grossier, mais serré.

A ces manufactures, qu'on pourroit appeller nationales, s'en joignit une autre alimentée par des matières étrangères. Le sucre donne un résidu, connu sous le nom de sirop ou de melasse. Les nouveaux Anglois l'allèrent chercher aux Indes Occidentales, & le firent d'abord servir, en nature, à divers usages. L'idée leur vint de le distiller. Ils vendirent une quantité prodigieuse de cette eau-de-vie aux sauvages voisins, aux pêcheurs de morue, à toutes les provinces septentrionales; ils la portèrent même aux côtes d'Afrique, où ils la livrèrent avec un avantage marqué aux Anglois, occupés de l'achat des esclaves.

Cette branche de commerce & d'autres circonstances, mirent les nouveaux Anglois à portée de s'approprier une partie des denrées de l'Amérique, soit Méridionale, soit Septentrionale. Les échanges de ces deux régions, si nécessaires l'une à l'autre, passèrent par leurs mains. Ils devinrent comme les courtiers, comme les Hollandois du Nouveau-Monde.

Cependant, la plus grande ressource de ces provinces, ce fut toujours la pêche. Sur leurs côtes même, elle est très-considérable. Il n'y a point de rivière, de baie, de port où l'on ne voie un nombre prodigieux de bateaux occupés à prendre le saumon, l'esturgeon, la morue, d'autres poissons, qui trouvent tous un débouché avantageux.

La pêche du maquereau, faite principalement à l'embouchure du Pentagoet, qui se perd dans la baie de Fundi ou Françoise, à l'extrémité de la colonie, occupe durant le printems & durant l'automne, quatorze ou quinze cens bateaux & deux mille cinq cens hommes.

La pêche de la morue est encore plus utile à la Nouvelle-Angleterre. De ses ports nombreux, sortent tous les ans pour différens parages plus ou moins voisins, cinq cens bâtimens de cinquante tonneaux

tonneaux avec quatre mille hommes d'équipage. Ils pêchent au-moins deux cens cinquante mille quintaux de morue.

La baleine occupe aussi ces colonies. Avant 1763, la Nouvelle-Angleterre faisoit cette pêche en mars, avril & mai, dans le golfe de la Floride; & en juin, juillet, août, à l'est du grand banc de Terre-Neuve. On n'y envoyoit alors que cent vingt chaloupes, de soixante-dix tonneaux chacune, & montées par seize cens hommes. En 1767, cette pêche occupa 7290 matelots. Il faut dire les raisons d'une augmentation si considérable.

Le desir de partager la pêche de la baleine avec les Hollandois agita long-tems la Grande Bretagne. Pour y réussir, on déchargea vers la fin du règne de Charles II, de tous les droits de douane, le produit que les habitans du royaume obtiendroient à cette pêche dans les mers du Nord: mais cette faveur ne s'étendit pas aux colonies, dont l'huile & les fanons de baleine devoient un droit de 56 liv. 5 sols par tonneau à leur entrée dans la métropole; droit qui n'étoit réduit à la moitié que lorsqu'ils y étoient importés par ses propres navires.

A cet impôt, déja trop onéreux, on en ajouta un autre, en 1699, de 5 sols 7 den. par livre pesant de fanons, qui portoit également sur l'Amérique & sur l'Europe. Cette nouvelle taxe eut des suites si funestes, qu'il fallut la supprimer en 1723: mais elle ne fut éteinte que pour les baleines prises en Groenland, au détroit de Davis ou dans les mers voisines. La pêche du continent septentrional resta toujours asservie au droit nouveau comme au droit ancien.

Le ministère s'appercevant que l'exemption d'impôt n'étoit pas suffisante pour réveiller l'émulation Angloise eut recours aux encouragemens. On accorda, en 1732 une gratification de 22 liv. 10 sols, & seize ans après une de 45 liv. pour chaque tonneau des vaisseaux employés à une pêche si intéressante. Cette générosité du gouvernement produisit une partie du bien qu'on en attendoit. Cependant, loin de pouvoir entrer en concurrence, dans les marchés étrangers avec ses rivaux, la Grande-Bretagne se vit encore obligée d'acheter d'eux tous les ans, pour trois à quatre cens mille livres d'huile ou de fanons de baleine.

Tel étoit l'état des choses, lorsque les mers Françoises de l'Amérique Septentrionale devinrent, à la paix dernière, une possession Britannique. Aussi-tôt les nouveaux Anglois y naviguèrent en foule pour prendre la baleine qui y est très-commune. Le parlement les déchargea des tributs sous lesquels ils avoient gémi; & leur activité redoubla encore. Elle doit se communiquer naturellement aux colonies voisines. Et il est vraisemblable que les Provinces-Unies perdront avec le tems cette importante branche de leur commerce.

La pêche de la baleine se fait dans le golfe Saint-Laurent & dans les parages qui le joignent sur des mers moins orageuses, moins embarrassées de glaces que le Groenland. Dès lors, elle commence plutôt & finit plus tard. On y éprouve moins d'accidens fâcheux. Les navires qui y sont employés sont moins grands, moins chargés d'équipages. Ces raisons doivent donner au continent Américain des avantages que l'économie Hollandoise ne parviendra jamais à balancer. Les Anglois d'Europe eux-mêmes se flattoient de partager avec leurs colons cette supériorité; parce qu'ils comptoient joindre au bénéfice de la pêche celui qu'ils devoient faire sur la vente de leurs cargaisons; ressource refusée aux navigateurs qui fréquentent le détroit de Davis ou les mers du Groenland.

Les productions vénales de la Nouvelle-Angleterre sont la morue, l'huile de poisson, la baleine, le suif, le cidre, les viandes salées, le maïs, les porcs & les bœufs, la potasse, les légumes, les mâtures pour les navires marchands, pour les vaisseaux de guerre & des bois de toutes les espèces. Les Açores, Madère, les Canaries, le Portugal, l'Espagne, l'Italie, la Grande-Bretagne & principalement les Indes Occidentales ont consommé jusqu'ici ces denrées. En 1769, les exportations des quatre provinces réunies s'élevèrent à 13,844,430 liv. 19 sols 5 den. Mais cette colonie reçut habituellement plus qu'elle ne donna, puisqu'elle dut constamment à sa métropole vingt-quatre ou vingt-cinq millions de livres.

Il part quelques bâtimens de toutes les rades extrêmement mul-

tipliées sur ces côtes. Cependant les principales expéditions de Connecticut se font à New-Hawen ; celles de Rhode-Island, à New-Porth ; celles de Hampshire, à Portsmouth ; & celles de Massachuset à Boston.

Cette dernière cité, qu'on peut regarder comme la capitale de la Nouvelle-Angleterre, est située dans une péninsule de quatre milles de long, au fond de la belle baie de Massachuset, qui s'enfonce environ huit milles dans les terres. L'ouverture de cette baie est défendue contre l'impétuosité des vagues, par quantité de rochers qui s'élèvent au-dessus de l'eau, & par une douzaine de petites isles, la plupart habitées. Ces digues, ces remparts naturels, ne laissent une libre entrée qu'à trois vaisseaux de front. Sur ce canal unique & très-étroit, fut élevé à la fin du siècle dernier, dans l'isle du Château, une citadelle régulière sous le nom de Fort-Guillaume. Elle a cent canons du plus gros calibre & très-bien disposés. A une lieue en avant, est un fanal fort élevé, dont les signaux peuvent être apperçus de la forteresse, qui les répète pour la côte, tandis que Boston a les siens, qui répandent en même tems l'alarme dans l'intérieur des terres voisines. Hors les momens d'une brume épaisse, dont quelques vaisseaux pourroient profiter pour se glisser dans les isles, la ville a toujours cinq ou six heures pour se préparer à recevoir l'ennemi, en attendant dix mille hommes de milice, qu'elle peut rassembler en vingt-quatre heures. Quand même une flotte passeroit impunément sous l'artillerie du château, elle trouveroit au nord & au sud de la place, deux batteries qui, commandant toute la baie, l'arrêteroient à coup sûr, & donneroient le tems à tous les bâtimens, de se mettre à couvert du canon dans la rivière de Charles.

La rade de Boston est assez vaste, pour que six cens voiles y puissent mouiller sûrement & commodément. On y a construit un magnifique mole assez avancé, pour que les navires, sans le secours du moindre allège, déchargent dans les magasins qu'on a bâtis au nord. A l'extrémité du mole, est la ville, bâtie sur un terrein inégal & en forme de croissant autour du port. Elle

comptoit, avant les troubles, trente-cinq ou quarante mille habitans de diverses sectes. Le logement, les meubles, les vêtemens, la nourriture, la conversation, les usages, les mœurs : tout y ressembloit si fort à la vie qu'on mène à Londres, qu'il étoit difficile d'y trouver d'autre différence, que celle qu'entraîne toujours l'excessive population des grandes capitales.

XXIII. Les Hollandois fondent la colonie de la Nouvelle-Belge, appellée depuis la Nouvelle-York.

La Nouvelle-Angleterre, semblable à l'ancienne, par tant de rapports, a, dans son voisinage, la Nouvelle-York. Celle-ci resserrée à l'est par cette principale colonie, & bornée à l'ouest par la Nouvelle-Jersey, occupe un espace étroit de vingt milles sur le bord de la mer, s'élargit insensiblement, & s'enfonce dans le nord, deux cens milles dans les terres.

Cette contrée fut découverte vers le commencement du dix-septième siècle, par Henri Hudson, fameux navigateur Anglois, qui étoit alors au service de la Hollande. Il entra dans un fleuve considérable auquel il donna son nom, en reconnut légérement les rives, & remit à la voile pour Amsterdam, d'où il étoit parti. Un second voyage de l'aventurier donna de cette sauvage région quelques notions moins superficielles.

Dans le systême des Européens, accoutumés à compter pour rien les peuples du Nouveau-Monde, ce pays devoit appartenir aux Provinces-Unies. Un homme qui couroit les mers, sous leur pavillon, l'avoit découvert. Il en avoit pris possession en leur nom; & il leur cédoit tous les droits qu'il pouvoit y avoir personnellement. Sa qualité d'Anglois n'ôtoit rien à ces titres incontestables. On ne put donc qu'être étonné d'apprendre que Jacques I revendiquoit cette contrée, parce que Hudson étoit né son sujet; comme si la partie n'étoit pas le pays qui fait vivre. Aussi ce prince n'insista-t-il que légérement sur une prétention si peu fondée.

La république, qui ne vit dans la propriété qu'on ne lui disputoit plus, qu'un établissement de commerce pour le castor & pour d'autres pelleteries, la céda à la compagnie des Indes Occidentales. Ce corps dirigea toute son action vers ces sauvages richesses; & pour s'en approcher le plus qu'il étoit possible, fit élever sur les bords de la rivière d'Hudson, à cent cinquante milles de la

mer, le fort d'Orange, qu'on a depuis nommé Albani. C'étoit-là qu'on apportoit à ses agens des fourrures, & qu'ils donnoient en échange aux Iroquois des armes à feu & des munitions de guerre, pour combattre les François arrivés depuis peu dans le Canada.

Alors, la Nouvelle-Belge n'étoit qu'un comptoir. La ville d'Amsterdam comprit qu'une colonie seroit judicieusement placée dans cette partie du Nouveau-Monde; & en obtint assez aisément la cession, en donnant sept cens mille francs à ses propriétaires.

Des vues plus étendues exigeoient d'autres arrangemens. On laissa subsister le poste placé au voisinage des cinq nations : mais il parut nécessaire d'en établir un plus considérable à l'embouchure de la rivière, dans l'isle de Manahatan; & l'on y bâtit la Nouvelle-Amsterdam. La ville, son territoire, le reste de la province ne furent jamais troublés par les sauvages voisins, les uns trop foibles, & les autres toujours en guerre avec les François. Aussi cette possession faisoit-elle des progrès assez rapides, lorsqu'un orage inattendu vint crever sur elle.

XXIV. A quelle époque & comment les Anglois s'emparerent de la Nouvelle-Belge.

L'Angleterre, qui n'avoit point alors avec la Hollande, ces liaisons intimes, que l'ambition & les succès de Louis XIV cimentèrent dans la suite entre les deux puissances, voyoit d'un œil jaloux, un petit état à peine formé dans son voisinage, étendre dans tout l'univers les branches de sa prospérité. Elle frémissoit en secret de ne pouvoir atteindre à l'égalité d'une puissance, qui ne devoit pas même lui disputer la supériorité. Ces rivaux, en commerce comme en navigation, l'écrasoient par leur vigilance & leur économie, dans les grands marchés du monde entier, & par-tout, la réduisoient au rôle subalterne. Chaque effort qu'elle faisoit pour établir la concurrence, tournoit à son déshonneur ou à sa perte; & le commerce universel se concentroit visiblement dans les marais de la république. La nation s'indigna des disgraces de ses négocians, & résolut de leur assurer, par la force, ce qu'ils ne pouvoient obtenir de leur industrie. Charles II, malgré sa nonchalance pour les affaires, malgré son goût effréné pour les plaisirs, adopta vivement un plan qui pouvoit faire tomber dans ses mains les richesses des régions éloignées, avec

l'empire maritime de l'Europe. Son frère, plus actif, plus entreprenant que lui, l'affermit dans ces dispositions ; & d'un commun accord, ils firent attaquer les établissemens, les vaisseaux Hollandois, sans déclaration de guerre.

L'hostilité, ainsi commise, est une lâche perfidie. C'est l'action d'une horde de sauvages & non d'un peuple civilisé, d'un assassin de nuit & non d'un prince guerrier. Celui qui aura quelque confiance dans ses forces & quelque élévation dans l'ame ne surprendra point son adversaire endormi. S'il vous est permis d'abuser de ma sécuriré, je puis aussi abuser de la vôtre. Vous me contraignez & je vous force d'être sans cesse en armes ; l'état de guerre est permanent, & la paix n'est qu'un mot vuide de sens. Ou vous avez quelque juste motif de m'attaquer, ou vous n'en avez aucun. Si vous n'en avez aucun, vous êtes un brigand dangereux contre lequel tous devroient se réunir & qu'ils sont en droit d'exterminer. Si vous en avez un, notifiez-le. C'est le refus de réparer une injure ou de restituer une chose usurpée qui vous autorisera à vous jetter sur mes possessions. Avant que d'être agresseur, convainquez-moi d'injustice. Ayez l'approbation de l'univers. Tout ce que je puis vous permettre, c'est de préparer secrétement votre vengeance ; c'est de dissimuler vos projets, si l'on s'en alarme, & de ne laisser aucun intervalle entre le déni de justice & l'hostilité. Si vous êtes le plus foible, suppliez & souffrez. Parce qu'on est un usurpateur, faut-il que vous soyez un traître ? Méprisez la maxime commune ; & ne suppléez, ni à la force qui vous manque, ni au courage qui vous compromettroit, par la fourberie. Ayez sans cesse présent le jugement de votre siècle & celui de la postérité.

Au mois d'août 1664, une escadre Angloise mouilla sur les côtes de la Nouvelle-Belge, dont la capitale se rendit à la première sommation. Le reste de la colonie ne fit pas plus de résistance. Cette conquête fut assurée au vainqueur, par la paix de Breda. Mais il en fut dépouillé par la république, en 1673, quand les intrigues de la France eurent brouillé ces deux puissances maritimes, qui, pour leurs intérêts, n'auroient jamais dû l'être.

Un second traité rendit encore, l'année suivante, les Anglois maîtres d'une province, qui depuis resta attachée à leur domination, mais sous la propriété du frère du roi qui lui donna son nom.

XXV. La colonie [illegible] d'York. Principes sur lesquels il [illegible] administration.

La Nouvelle-York fut administrée par les lieutenans du prince avec assez d'adresse pour écarter de leur personne l'indignation des colons. La haine publique s'arrêtoit sur leur maître qui avoit concentré dans ses mains tous les pouvoirs. Cet esclavage politique déplaisoit également, & aux Hollandois qui avoient préféré leurs plantations à leur patrie, & aux Anglois qui étoient venus les joindre. Accoutumés à la liberté, les peuples se montroient impatiens du joug. On paroissoit généralement disposé à un soulèvement ou à une émigration. La fermentation ne s'arrêta que lorsqu'en 1683, la colonie fut invitée à choisir des représentans pour régler, dans des assemblées, ce qui conviendroit à ses intérêts.

Le colonel Dongan, chargé de cet arrangement, étoit un homme d'un esprit hardi, étendu. Il ne se borna pas, comme ceux qui jusqu'alors avoient gouverné la province, à concéder des terres à quiconque se présentoit pour les défricher. Ses soins s'étendirent aux cinq nations, trop négligées par ses prédécesseurs. Les François travailloient sans relâche à diviser ces sauvages, dans l'espérance de les asservir ; & ils avoient avancé ce grand ouvrage par le moyen des néophites que faisoient leurs missionnaires. Il convenoit à l'Angleterre de traverser ce plan : mais le duc d'York, qui avoit d'autres intérêts que ceux de son pays, vouloit que son lieutenant en favorisât l'exécution. Dongan, quoique catholique, s'écarta constamment de la direction qui lui étoit tracée ; & il traversa de toutes ses forces un système qui lui paroissoit moins religieux que politique. Il nuisit même de toutes les manières à la nation rivale de la sienne ; & tous les mémoires du tems attestent qu'il en retarda beaucoup les progrès.

La conduite de cet habile chef étoit différente dans l'intérieur de la colonie. Par goût & par ordre il favorisa l'établissement des familles de sa communion & de la communion du prince. Une sorte de mystère accompagnoit cette protection. Mais aussitôt que Jacques II fut monté sur le trône, le collecteur des revenus

publics, les pricipaux officiers, un grand nombre de citoyens se déclarèrent partisans de Rome.

Cet état occasionna une grande fermentation dans les esprits. On s'alarma pour la cause protestante. Les gens sages craignoient une sédition. Dongan réussit à contenir les mécontens : mais la révolution lui fit quitter librement sa place. En bon Anglois, il se soumit au nouveau gouvernement ; & par une fierté de caractère particulière à sa nation, il fit passer au roi détrôné tout ce qu'il avoit acquis de richesses dans une longue & glorieuse administration.

Cet homme singulier avoit à peine quitté l'Amérique, que la Nouvelle-Angleterre chassa son gouverneur Edmont Androff, un des instrumens les plus actifs des vues arbitraires du roi Jacques. Quelques milices de la Nouvelle-York, séduites par cet exemple, voulurent faire le même traitement à Nicholson, passagérement chargé du gouvernement. Il vint à bout de former un parti en sa faveur, & la colonie fut en proie à deux factions armées jusqu'à l'arrivée du colonel Sloughter.

XXVI. Le roi Guillaume donne un gouvernement à la colonie. Evénemens postérieurs à ce nouvel ordre de choses.

Ce chef, envoyé par le roi Guillaume, convoqua les membres de l'état le 9 avril 1691. Cette assemblée annulla tout ce qui avoit été statué jusqu'alors de contraire à la constitution Britannique. Elle arrêta des loix qui n'ont pas cessé de servir de règle. Depuis cette époque, le pouvoir exécutif appartint au gouverneur nommé par la couronne. Elle lui donna douze conseillers, sans le consentement desquels il ne pouvoit signer aucun acte. Trente députés choisis par les habitans représentoient les communes. Tous les pouvoirs étoient concentrés dans l'assemblée composée de ces différens membres. Au commencement, sa durée fut illimitée. On la fixa depuis à trois ans. Elle s'étendit depuis à sept, comme celle du parlement d'Angleterre, dont elle suivoit les révolutions.

Il étoit tems qu'un ordre invariable s'établit dans la colonie. Elle avoit à soutenir contre les François du Canada une guerre vive & opiniâtre, que le détrônement de Jacques II avoit allumée. Ces hostilités, terminées à Riswick, recommencèrent pour la succession d'Espagne. Les provinces voisines de la Nouvelle-York

prirent

prirent quelque part à ces divisions ; mais ce fut elle qui reçut ou porta les plus grands coups, qui soudoya les troupes, qui fut entraînée dans des dépenses plus considérables.

Malheureusement les contributions des citoyens ordonnées par l'assemblée générale étoient versées dans une caisse dont la disposition absolue appartenoit au gouverneur. Il arrivoit souvent que des chefs avides ou dissipateurs détournoient pour leur usage les fonds destinés au service public. C'étoit une source perpétuelle de dissention. La reine Anne régla, en 1705, que la même autorité qui auroit déterminé les impositions en prescriroit l'usage, & pourroit se faire rendre compte de l'emploi qui en auroit été fait.

Les malversations furent arrêtées par cet arrangement ; & cependant les tributs que payoit la province ne suffisoient pas aux dépenses qu'exigeoit la continuation de la guerre. L'embarras où l'on se trouvoit fit imaginer pour la première fois, en 1709, de créer des billets de crédit, qui furent beaucoup plus multipliés dans la suite que ne l'exigeoient les besoins, que ne le permettoient les intérêts de la colonie.

Chargé, en 1720, de la conduire, Burnet, fils du fameux évêque de ce nom, qui avoit si fort contribué à placer le prince d'Orange sur le trône, Burnet ne réussit pas à faire cesser ce désordre : mais il forma un autre plan pour la prospérité de son gouvernement. Les François du Canada avoient besoin, pour leurs échanges avec les sauvages, de plusieurs marchandises que leur métropole ne leur fournissoit pas. Ils les tiroient de la Nouvelle-York. L'assemblée générale de cette province proscrivit, par les conseils de son chef, cette communication. Mais comme ce n'étoit pas assez d'avoir mis de l'embarras dans les opérations d'un rival actif, on résolut de se mettre à sa place.

Une grande partie des fourrures qui étoient portées à Montréal passoient sur les rives occidentales du lac Ontario. Burnet obtint, en 1722, des Iroquois, la permission d'y bâtir le fort d'Oswego, où ces sauvages richesses pouvoient être aisément interceptées. Dès que cet établissement fut formé, les marchands d'Albani envoyèrent leurs marchandises à Chenectady, où elles étoient em-

barquées sur la Mohawts, qui les conduisoit à Oswego. La navigation de cette rivière est très-difficile ; & cependant les Anglois eurent des succès qui surpassèrent leurs espérances. Ces échanges devoient même augmenter, s'ils n'avoient été traversés de toutes les manières.

Les François construisirent, en 1726, à Niagara un fort où s'arrêtoient les fourrures qui, sans cet établissement, auroient été portées à Oswego. Les marchandises Angloises qu'ils ne pouvoient plus recevoir ouvertement, leur furent livrées en faude jusqu'à l'année 1729, époque remarquable où des intérêts particuliers firent révoquer la loi qui interdisoit ce commerce. Enfin l'Angleterre chargea les pelleteries de plus forts droits qu'elles n'en payoient en France.

Pendant que ces entraves multipliées diminuoient les liaisons qu'on avoit espéré d'entretenir avec les sauvages, les cultures étoient poussées avec beaucoup de vivacité & de succès dans toute l'étendue de la province. Elles avoient, il est vrai, langui quelque-tems dans les comtés où Jacques II avoit accordé des terreins immenses à quelques hommes trop favorisés : mais, à la fin, ces comtés s'étoient peuplés comme les autres. Malheureusement la plupart des habitans n'occupoient, comme en Ecosse, que des terres amovibles à la volonté du seigneur ; & plus malheureusement encore cette dépendance donnoit aux grands propriétaires une influence dangereuse dans les résolutions publiques.

Ce vice dans le gouvernement se fit singuliérement sentir dans les deux guerres destructives qu'on eut à soutenir en 1744 & en 1756 contre les François. La colonie éprouva, durant ces cruelles animosités, des maux dont elle auroit au moins évité une partie, si les efforts pour repousser ces hommes entreprenans & leurs féroces alliés eussent été concertés à tems & mieux combinés. Il falloit que le Canada devînt, à la paix de 1763, une possession Britannique, pour que la Nouvelle-York se livrât sans intervalle, sans embarras & sans inquiétude à l'extension de son commerce avec les sauvages, au défrichement de ses plantations.

LXVII. [illegible] popula-

Cette province, dont les limites n'ont été réglées qu'après les

discussions les plus longues, les plus vives, les plus opiniâtres avec la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-Jersey & la Pensylvanie, forme aujourd'hui dix comtés. Elle n'a que peu d'étendue au bord de la mer; mais en profondeur son territoire s'étend jusqu'au lac George ou Saint-Sacrement, & jusqu'au lac Ontario. Des montagnes situées entre ces deux lacs, sort la rivière d'Hudson, qui ne reçoit que de foibles canots durant soixante-cinq milles; encore cette navigation est-elle interrompue par deux cascades qui obligent à deux portages d'environ deux cents toises chacun. Mais d'Albani à l'océan, c'est-à-dire dans l'espace de cent cinquante milles, on voit voguer sur ce magnifique canal, avec la marée, jour & nuit, durant toutes les saisons, sans crainte d'aucun accident, des bâtimens de quarante à cinquante tonneaux qui entretiennent une circulation continuelle & rapide dans la colonie.

[illegible], commerce de la colonie.

La partie de ce grand établissement que les navigateurs trouvent d'abord, c'est l'isle Longue, séparée du continent par un canal étroit. Elle a cent vingt milles de long, sur douze de large, divisés en trois comtés. Les sauvages, qui occupoient ce grand espace, s'éloignèrent ou périrent successivement. Leurs oppresseurs dûrent leur première aisance à la pêche de la baleine & du loup-marin. A mesure que ces races qui cherchent les côtes désertes disparurent, on s'occupa de la multiplication des troupeaux, sur-tout des chevaux. Quelques cultures se sont depuis établies sur ce sol trop sablonneux.

Le terrein est plus inégal dans le continent: mais il devient plus uni & plus productif à mesure qu'on approche des lacs & du Canada. Si jamais les marais qui couvrent encore cette extrémité de la colonie sont desséchés; si les rivières qui l'arrosent sont un jour resserrées dans leur lit, cette contrée sera la plus fertile de la colonie.

Suivant les derniers calculs, la province compte deux cens cinquante mille habitans de diverses nations, de sectes diverses. Les riches pelleteries qu'ils tirent des sauvages, & celles de leurs productions qu'ils ne consomment pas, sont conduites au marché général. C'est une ville importante, aujourd'hui désignée, comme

la colonie entière, ſous le titre de Nouvelle-York. Elle fut autrefois bâtie par les Hollandois dans l'iſle de Manahatan, longue de quatorze milles, & d'un mille dans ſa plus grande largeur.

Le commerce y a raſſemblé, ſous un climat très-ſain, dix-huit ou vingt mille habitans, dans un eſpace, partie bas & partie élevé. Les rues ſont fort irrégulières, mais très-propres. Les maiſons bâties de brique & couvertes de tuile, offrent plus de commodités que d'élégance. Les vivres ſont abondans, d'excellente qualité & à bon marché. L'aiſance eſt univerſelle. La dernière claſſe du peuple a une reſſource aſſurée dans les huitres, dont la pêche ſeule occupe deux cens bateaux.

La ville, placée à deux milles de l'embouchure de la rivière d'Hudſon, n'a proprement ni port, ni baſſin : mais elle n'en a pas beſoin. Sa rade, ouverte dans toutes les ſaiſons, acceſſible aux plus grands vaiſſeaux, à l'abri de tous les orages, doit lui ſuffire. De-là ſortent les nombreux navires, qu'on expédie pour différens parages. Les denrées ou marchandiſes qui furent expédiées en 1769, montèrent à 4,352,446 liv. 17 ſols 9 den. Depuis cette époque, les productions de la colonie ont augmenté ſenſiblement; & elles doivent encore beaucoup croître, puiſque la moitié des terres n'eſt pas en valeur, & que celles qu'on a défrichées ne ſont pas auſſi bien cultivées qu'elles le feront, lorſque la population ſera devenue plus conſidérable.

XXVIII. Mœurs anciennes & mœurs nouvelles de la Nouvelle-York

Les Hollandois, premiers fondateurs de la colonie, y établirent cet eſprit d'ordre & d'économie, qui diſtingue par-tout leur nation. Comme ils formèrent toujours le plus grand nombre des habitans, même après le changement de domination, l'exemple de leurs mœurs fit l'eſprit général des peuples, que la conquête leur aſſocia. Les Allemands, pouſſés en Amérique par la perſécution religieuſe qui les chaſſoit du Palatinat ou des autres provinces de l'empire, ſe trouvèrent diſpoſés par la nature à ce ton modeſte; & les Anglois, les François, que l'habitude n'avoit pas accoutumés à tant de frugalité, ſe conformèrent par ſageſſe ou par émulation, à cette manière de vivre, moins coûteuſe & plus aiſée que les modes & les airs du faſte. Il arriva de-là que les

colons ne contractèrent pas des dettes envers la métropole, qu'ils conservèrent une liberté entière dans leurs ventes & dans leurs achats ; & qu'ils donnèrent toujours à leurs affaires la direction qui leur étoit la plus avantageuse.

Tel fut, jusqu'en 1763, l'état de la colonie. A cette époque, New-York devint le séjour du général, des principaux officiers & d'une partie des troupes que la Grande-Bretagne crut devoir entretenir dans l'Amérique Septentrionale, pour la contenir ou pour la défendre. Cette multitude de célibataires désœuvrés, sans cesse occupés à tromper leur oisiveté & à lutter contre l'ennui, se répandirent parmi les citoyens auxquels ils inspirèrent le gout de la table & la fureur du jeu. Assis à côté des femmes, ils les entraînèrent par leurs assiduités, par leurs discours & par leurs manières dans ces frivolités, dans ces galanteries, dans ces amusemens qui ont tant d'attraits pour elles. Bientôt la vie des deux sexes fut la même. On se leva avec les mêmes projets ; on se coucha sur les mêmes sottises. Ce mauvais esprit se communiqua de proche en proche. Il dure encore, à moins que les scènes terribles, qui ont depuis ensanglanté ces contrées, n'aient fait dans les mœurs une révolution heureuse.

XXIX. Révolutions arrivées dans la Nouvelle-Jersey.

Au voisinage de la Nouvelle-York est la Nouvelle-Jersey, qui porta d'abord le nom de Nouvelle Suède. Elle fut ainsi désignée par des aventuriers de cette nation, qui abordèrent à ces plages sauvages vers l'an 1638. Ils y formèrent trois petits établissemens, Christiana, Elzimbourg & Gottembourg. Cette colonie n'étoit rien, lorsqu'elle fut attaquée & conquise, en 1655, par les Hollandois. Ceux des habitans, qui tenoient plus à leur première patrie qu'à leurs plantations, repassèrent en Europe. Les autres se soumirent aux loix de leur vainqueur ; & leur territoire fut incorporé au sien. Lorsque le duc d'York reçut l'investiture de la province à laquelle il donna son nom, il en détacha ce qui y avoit été ajouté, & le partagea à deux de ses favoris, sous le titre de Nouvelle-Jersey.

Carteret & Berkeley, qui possédoient, le premier la partie de l'est, & le second la partie de l'ouest, n'avoient sollicité ce

vaste territoire que pour le vendre. Des hommes à ſpéculation leur en achetèrent à vil prix de grandes portions, dont ils ſe défirent en détail. Au milieu de toutes ces ſubdiviſions, la colonie reſta partagée en deux provinces, ſéparément gouvernées par les héritiers des premiers propriétaires. Les difficultés qu'éprouvoit leur adminiſtration, les dégoûtèrent de cette eſpèce de ſouveraineté, qui ne convient guère à des ſujets. Ils remirent, en 1702, leur charte à la couronne. Depuis cette époque, les deux provinces n'en font qu'une, qui, comme la plupart des colonies Angloiſes, eſt dirigée par un gouverneur, un conſeil, & les députés des communes.

Avant la dernière révolution, on ne voyoit dans un pays ſi vaſte, que ſeize mille habitans. C'étoit les deſcendans des Suédois & des Hollandois, ſes premiers cultivateurs. Quelques Quakers, quelques Anglicans, un plus grand nombre de Presbytériens Ecoſſois, s'étoient joints aux colons des deux nations. Les vices du gouvernement arrêtoient les progrès & cauſoient l'indigence de cette foible population. L'époque de la liberté ſembloit devoir être, pour cette colonie, l'époque de la proſpérité : mais la plupart des Européens qui cherchoient un aſyle ou la fortune dans le Nouveau-Monde, préféroient la Penſilvanie ou la Caroline, qui avoient plus de célébrité. A la fin cependant, la Nouvelle-Jerſey s'eſt peuplée. On y compte cent trente mille habitans.

XXX.
Ce qu'eſt actuellement la Nouvelle-Jerſey, & ce qu'elle peut devenir

La colonie eſt couverte de troupeaux & abondante en grains. Le chanvre y a fait plus de progrès que dans aucune des contrées voiſines. On y a ouvert avec ſuccès, une mine d'excellent cuivre. Ses côtes ſont acceſſibles, & le port d'Amboi, ſa capitale, eſt aſſez bon. Aucun des moyens de proſpérité, propres à cette partie du globe, ne lui manque. Cependant, elle eſt toujours reſtée dans une obſcurité profonde. Son nom eſt preſque ignoré dans l'ancien monde, & n'eſt guère plus connu dans le nouveau. En ſeroit-elle plus malheureuſe ? Je ne le crois pas.

Qu'on parcoure l'hiſtoire des nations anciennes & modernes, & l'on n'en verra preſque aucune, dont la ſplendeur ne ſe ſoit accrue aux dépens de ſa félicité. Des peuples, dont il ne ſeroit

ſait aucune mention dans les triſtes annales du monde, n'auroient été ni agreſſeurs, ni attaqués. Ils n'auroient pas troublé la paix des autres. Des ennemis éloignés ou voiſins, n'auroient pas troublé la leur. Ils n'auroient point eu de héros qui fuſſent rentrés dans leur patrie, chargés de dépouilles de l'ennemi. Ils n'auroient point eu d'hiſtorien qui racontât ou leurs miſères ou leurs crimes. On n'y auroit point frémi d'âge en âge, à l'aſpect de ces monumens, qui retracent par-tout l'effuſion du ſang, des fers portés au loin ou briſés chez ſoi. Des factions politiques ne les auroient point déchirés. Des opinions abſurdes ne les auroient point enivrés. L'oppreſſion de la tyrannie n'y auroit point fait couler des larmes, ni ſuſcité des révoltes. On ne s'y ſeroit point délivré d'un deſpote par le poignard; on n'y eût point exterminé ſes ſatellites : car tels ſont les événemens qui, de tout tems, ont donné de la célébrité aux nations. Au milieu d'une longue & profonde tranquillité, on y auroit cultivé les campagnes, chanté quelques hymnes traditionnels à Dieu ; & répété, pendant des ſiècles, les mêmes chanſons à l'amour. Pourquoi faut-il que la peinture ſéduiſante de ce bonheur ſoit chimérique? Il n'a point exiſté. Il exiſteroit, qu'au milieu de nations turbulentes & ambitieuſes, il ſeroit impoſſible qu'il durât. Quelles que puiſſent être les cauſes de l'obſcurité de la Nouvelle-Jerſey, nous lui devons donc nos conſeils ſur ſon état actuel & ſur ſon état à venir.

Sa pauvreté ne lui permettant pas, dans les commencemens, d'avoir un commerce direct avec les marchés étrangers ou éloignés, elle étoit réduite à vendre ſes denrées à Philadelphie, & plus ordinairement à New-York. Ces deux villes lui donnoient en échange quelques marchandiſes de la métropole, quelques denrées des iſles. Leurs plus riches négocians lui firent même des avances, qui la mirent de plus en plus dans la dépendance. Malgré l'accroiſſement de ſes cultures & de ſes productions, elle n'eſt pas encore ſortie de cette eſpèce de ſervitude. Des états d'une vérité inconteſtable que nous avons ſous les yeux, démontrent qu'en 1769, la Nouvelle-Jerſey n'expédia aucun bâtiment pour l'Europe

& qu'elle n'envoya aux Indes Occidentales que vingt-quatre bateaux, dont la charge ne valoit que 56,965 livres 19 sols 9 deniers. Tout le reste de ses richesses territoriales fut livré aux colonies voisines, qui en firent elles-mêmes le commerce.

Cette situation est ruineuse & avilissante. La Nouvelle-Jersey doit construire elle-même des navires, dont la nature lui a donné tous les matériaux. Elle doit les lancer dans des mers diverses, puisque les hommes ne lui manquent plus. Elle doit porter ses productions aux peuples, qui ne les ont encore reçues que par des agens intermédiaires. Elle doit tirer de la première main l'industrie étrangère, que des circuits inutiles lui ont fait payer jusqu'ici trop cher. Alors, elle pourra former des projets vastes, se livrer à de grandes entreprises, s'élever au rang où ses avantages semblent l'appeller, & approcher des provinces qui l'ont trop long-tems étouffée de leur ombre ou offusquée par leur éclat.

Puissent les vues que je présente & les exhortations que j'adresse à la Nouvelle-Jersey, se réaliser! Puissé-je vivre assez long-tems pour en être le témoin & m'en réjouir! Le bonheur de mes semblables, à quelque distance qu'ils existâssent de moi; ne m'a jamais été indifférent : mais je me suis senti remué d'un vif intérêt, en faveur de ceux que la superstition ou la tyrannie ont chassé de leur pays natal. J'ai compati à leurs peines. Lorsqu'ils se sont embarqués, j'ai élevé mes yeux vers le ciel. Ma voix s'est mêlée au bruit des vents & des flots, qui les portoient au-delà des mers; & je me suis écrié, à plusieurs reprises, qu'ils prospèrent! qu'ils prospèrent! qu'ils trouvent dans les régions désertes & sauvages qu'ils vont habiter, une félicité égale ou même supérieure à la nôtre; & s'ils y fondent un empire, qu'ils songent à se garantir eux-mêmes & leur postérité, des fléaux dont ils ont senti les coups.

Fin du dix-septième Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE
DES ETABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE DIX-HUITIEME.

Colonies Angloises fondées dans la Pensilvanie, dans le Maryland, dans la Virginie, dans la Caroline, dans la Georgie & dans la Floride. Considérations générales sur tous ces établissemens.

I.
Parallèle d'un bon & d'un mauvais gouvernement.

L'INJUSTICE ne fut jamais la base d'aucune société. Un peuple, créé par un pacte aussi étrange, auroit été en même tems, & le plus dénaturé, & le plus malheureux des peuples. Ennemi déclaré du genre-humain, il eût été également à plaindre, & par les sentimens qu'il auroit inspirés, & par ceux qu'il auroit éprouvés. Craint & haï de tout ce qui l'eût environné, il n'auroit jamais cessé de haïr & de craindre. On se seroit réjoui

de ſes malheurs ; on ſe feroit affligé de ſa proſpérité. Un jour les nations ſe ſeroient réunies pour l'exterminer : mais le tems auroit rendu cette ligue inutile. Il auroit ſuffi, pour l'anéantir & les venger, que chacun des membres eût conformé ſa conduite aux maximes de l'état. Animés de l'eſprit de leur inſtitution, tous ſe ſeroient empreſſés de s'élever ſur la ruine les uns des autres. Aucun moyen ne leur eût paru trop odieux. Ç'auroit été la race engendrée des dents du dragon, que Cadmus ſema ſur la terre, auſſi-tôt détruite que créée.

Combien différente ſeroit la deſtinée d'un empire, fondé ſur la vertu ! L'acriculture, les arts, les ſciences & le commerce, encouragés à l'ombre de la paix, en écarteroient loiſiveté, l'ignorance & la miſère. Le chef de l'état en protégeroit les différens ordres, & en ſeroit adoré. Il auroit conçu qu'aucun des membres de la ſociété ne pourroit ſouffrir, ſans quelque dommage pour le corps entier, & il s'occuperoit du bonheur de tous. L'impartiale équité préſideroit à l'obſervation des traités qu'elle dicteroit, à la ſtabilité des loix qu'elle auroit ſimplifiées, à la répartition des impôts qu'elle auroit proportionnée aux charges publiques. Toutes les puiſſances voiſines, intéreſſées à la conſervation de celle-ci, au moindre péril qui la menaceroit, s'armeroient pour ſa defenſe. Mais, au défaut de ſecours étrangers, elle pourroit elle-même oppoſer à l'agreſſeur injuſte la barrière impénétrable d'un peuple riche & nombreux, pour lequel le mot de patrie ne ſeroit pas un vain nom. Et voilà ce qu'on peut appeller le beau idéal en politique.

Ces deux ſortes de gouvernement ſont également inconnues dans les annales du monde. Elles ne nous offrent que des ébauches imparfaites, plus ou moins rapprochées de l'atroce ſublimité, plus ou moins éloignées de la beauté touchante de l'un ou de l'autre de ces grands tableaux. Les nations qui ont joué le rôle le plus éclatant ſur le théâtre de l'univers, entraînées par une ambition dévorante, préſentèrent plus de traits de conformité avec le premier. D'autres, plus ſages dans leurs conſtitutions, plus ſimples dans leurs mœurs, plus limitées dans leurs vues,

enveloppées d'un bonheur fecret, s'il eft permis de parler ainfi, paroiffent reffembler davantage au fecond. Entre ces derniers, on peut compter la Penfilvanie.

II.
Principes des anabaptiftes.

Le luthéranifme, qui devoit changer la face de l'Europe, ou par lui-même, ou par l'exemple qu'il donnoit, avoit occafionné dans les efprits une fermentation extraordinaire; lorfqu'on vit fortir de fon fein orageux une religion nouvelle, qui paroiffoit bien plus une révolte conduite par le fanatifme, qu'une fecte réglée qui fe gouverne par des principes. La plupart des novateurs fuivent un fyftême lié, des dogmes établis, & ne combattent d'abord que pour les défendre, lorfque la perfécution les irrite & les révolte jufqu'à leur mettre les armes à la main. Les anabaptiftes, comme s'ils n'avoient cherché dans la bible qu'un cri de guerre, levèrent l'étendard de la rébellion, avant d'être convenus d'un corps de doctrine. Les principaux chefs de cette fecte avoient bien enfeigné qu'il étoit inutile & ridicule d'adminiftrer le baptême aux enfans, ainfi qu'on le penfoit, difoient-ils, dans la primitive églife: mais ils n'avoient pas encore une fois mis en pratique ce feul article de croyance, qui fervoit de prétexte à leur féparation. L'efprit de fédition fufpendoit chez eux les foins qu'ils devoient aux dogmes fchifmatiques, fur lefquels ils fondoient leur révolte. Secouer le joug tyrannique de l'églife & de l'état, c'étoit leur loi, c'étoit leur foi. S'enrôler dans les armées du Seigneur, s'infcrire parmi les fidèles qui devoient employer le glaive de Gédeon; c'étoit leur devife, leur but, leur point de ralliement.

Ce ne fut qu'après avoir porté le fer & le feu dans une grande partie de l'Allemagne, que les anabaptiftes fongèrent à donner quelque fondement & quelque fuite à leur créance, à marquer leur confédération par un figne vifible, qui l'unît & la cimentât. Ligués d'abord par une infpiration pour former un corps d'armée, ils fe liguèrent en 1525 pour compofer un corps de religion.

Dans ce fymbole, mêlé d'intolérance & de douceur, l'églife anabaptifte étant la feule où l'on enfeigne la pure parole de Dieu, elle ne doit & ne peut communiquer avec aucune autre églife.

L'esprit du Seigneur soufflant où il lui plaît, le pouvoir de la prédication n'est pas borné à un seul ordre de fidèles : mais il s'étend à tous, & tous peuvent prophétiser.

Toute secte où l'on n'a pas gardé la communauté des biens qui faisoit l'ame & l'union des premiers chrétiens, est une assemblée impure, une race dégénérée.

Les magistrats sont inutiles dans une société de véritables fidèles : un chrétien n'en a pas besoin ; un chrétien ne doit pas l'être.

Il n'est par permis à des chrétiens de prendre les armes pour se défendre ; à plus forte raison ne peuvent-ils pas s'enrôler au hasard pour la guerre.

Ainsi que les procès, les sermens en justice sont défendus à des disciples du Christ, qui leur a dicté pour toute réponse devant les juges, OUI, OUI ; NON, NON.

Le baptême des enfans est une invention du diable & des papes. La validité du baptême dépend du consentement volontaire des adultes, qui peuvent seuls le recevoir avec la connoissance de l'angagement qu'ils prennent.

Tel fut, dans son origine, le système religieux des anabaptistes. Il paroît fondé sur la charité & la douceur ; il ne produisit que des brigandages & des crimes. La chimère de l'égalité est la plus dangereuse de toutes dans une société policée. Prêcher ce système au peuple, ce n'est pas lui rappeller ses droits, c'est l'inviter au meurtre & au pillage ; c'est déchaîner des animaux domestiques, & les changer en bêtes féroces. Il faut adoucir & éclairer, ou les maîtres qui les gouvernent, ou les loix qui les conduisent : mais il n'y a dans la nature qu'une égalité de droit, & jamais une égalité de fait. Les sauvages même ne sont pas égaux, dès qu'ils sont rassemblés en hordes. Ils ne le sont que lorsqu'ils errent dans les bois ; & alors même celui qui se laisse prendre sa chasse, n'est pas l'égal de celui qui l'emporte. Voilà la première origine de toutes les sociétés.

Une doctrine qui avoit pour base la communauté des biens & l'égalité des conditions, ne pouvoit guère trouver des partisans que dans le peuple. Les paysans l'adoptèrent avec d'au-

tant plus d'enthousiasme & de fureur, que le joug dont il les délivroit étoit plus insupportable. Condamnés la plupart à l'esclavage, ils prirent de tous côtés les armes pour accréditer une doctrine qui, de serfs, les rendoit égaux aux seigneurs. La crainte de voir rompre un des premiers liens de la société, qui est l'obéissance au magistrat, réunit contre eux toutes les autres sectes, qui ne pouvoient subsister sans subordination. Ils succombèrent sous tant d'ennemis, après avoir fait une résistance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre. Leur communion, quoique répandue dans tout l'empire & dans une partie du Nord, ne fut nulle part dominante; parce qu'elle avoit été par-tout combattue & dispersée. A peine étoit-elle tolérée dans les contrées où l'on permettoit la plus grande liberté de créance. Dans aucun état elle ne put former une église autorisée par la législation civile. Ce fut ce qui l'affoiblit, & de l'obscurité, la fit tomber dans le mépris. Son unique gloire fut d'avoir contribué peut-être à la naissance des Quakers.

III. Origine & caractère des Quakers.

Cette secte humaine & pacifique s'éleva en Angleterre parmi les troubles de la guerre sanglante qui traîna un roi sur l'échafaud par la main de ses sujets. Elle eut pour fondateur George Fox, né dans une condition obscure. Son caractère, qui le portoit à la contemplation religieuse, le dégoûta d'une profession méchanique, & lui fit quitter son attelier. Pour se détacher entiérement des affections de la terre, il rompit toute liaison avec sa famille; & de peur de contracter de nouveaux liens, il ne voulut plus avoir de demeure fixe. Souvent il s'égaroit dans les bois, sans autre compagnie, sans autre amusement que sa bible. Avec le tems même, il parvint à se passer de ce livre, quand il crut y avoir assez puisé l'inspiration des prophêtes & des apôtres.

C'est alors qu'il chercha des prosélytes. Il ne lui fut pas difficile d'en trouver dans un tems & dans un pays où les délires de la religion enthousiasmoient toutes les têtes, troubloient tous les esprits. Bientôt il se vit suivi d'une foule de disciples qui, par la bizarrerie de leurs idées sur des objets incompréhensibles, ne pouvoient qu'étonner & fasciner les ames sensibles au merveilleux.

La ſimplicité de leur vêtement fut ce qui frappa d'abord tous les yeux. Sans galons, ſans broderies, ni dentelles, ni manchettes, ils bannirent tout ce qu'ils appelloient ornement ou ſuperfluité. Point de plis dans leurs habits; pas même un bouton au chapeau, parce qu'il n'eſt pas toujours néceſſaire. Ce mépris ſingulier pour les modes les avertiſſoit d'être plus vertueux que les autres hommes, dont ils ſe diſtinguoient par des dehors modeſtes.

Toutes les déférences extérieures, que l'orgueil & la tyrannie impoſent à la foibleſſe, devinrent odieuſes aux Quakers; qui ne vouloient avoir ni maîtres, ni ſerviteurs. Ils condamnoient les titres faſtueux, comme orgueil dans ceux qui les uſurpoient, comme baſſeſſe dans ceux qui les déféroient. Ils ne reconnoiſſoient nulle part, ni EXCELLENCE, ni EMINENCE; & ils avoient raiſon: mais ils ſe refuſoient aux égards réciproques, qu'on appelle politeſſe; & ils avoient tort. Le nom d'AMI, diſoient-ils, ne devoit ſe refuſer à perſonne, entre des citoyens & des chrétiens. La révérence étoit une gêne ridicule & cérémonieuſe. Se découvrir la tête en ſaluant, c'étoit manquer à ſoi pour honorer les autres. Le magiſtrat même ne pouvoit leur arracher aucun ſigne extérieur de conſidération. Revenus à l'ancienne majeſté des langues, ils tutoyoient les hommes, même les rois; & ils juſtifioient cette licence par l'uſage de ceux même qui s'en offenſoient, & qui tutoyoient leurs ſaints & leur dieu.

L'auſtérité de leur morale ennobliſſoit la ſingularité de leurs manières. Porter les armes, leur paroiſſoit un crime: ſi c'étoit pour attaquer, on péchoit contre l'humanité: ſi c'étoit pour ſe défendre, on péchoit contre le chriſtianiſme. Leur évangile étoit la paix univerſelle. Donnoit-on un ſoufflet à un Quaker, il préſentoit l'autre joue: lui demandoit-on ſon habit, il offroit de plus ſa veſte. Jamais ces hommes juſtes n'exigeoient pour leur ſalaire que le prix légitime dont ils ne vouloient point ſe relâcher. Jurer devant un tribunal, même la vérité, leur ſembloit une proſtitution du nom de l'être ſaint, pour de miſérables débats entre des êtres foibles & mortels.

Le mépris qu'ils avoient pour la politeſſe dans la vie civile

se changeoit en aversion pour les cérémonies du culte dans le rit eccléfiastique. Les temples n'étoient, à leurs yeux, que des boutiques de charlatanerie ; le repos du dimanche, qu'une oisiveté nuisible ; la cène & le baptême, que des initiations ridicules. Aussi ne vouloient-ils point de clergé. Chaque fidèle recevoit immédiatement de l'Esprit-Saint une illumination, un caractère bien supérieur au sacerdoce. Quands ils étoient réunis, le premier qui se sentoit éclairé du ciel se levoit, & révéloit ses inspirations. Les femmes même étoient souvent douées de ce don de la parole, qu'elles appelloient don de prophétie. Quelquefois plusieurs de ces frères en Dieu parloient en même tems : mais plus souvent régnoit un profond silence dans toute l'assemblée.

L'enthousiasme qui naissoit également & de ces méditations, & de ces discours, irrita dans ces sectaires la sensibilité du genre nerveux, au point de leur occasionner des convulsions. C'est pour cela qu'on les appella *Quakers*, qui signifie en Anglois *Trembleurs*. C'étoit assez de ridiculiser leur manie, pour les en guérir à la longue : mais on la rendit contagieuse par la persécution. Tandis que toutes les autres sectes nouvelles étoient encouragées, on poursuivit, on tourmenta celle-ci par des peines de toute espèce. L'hôpital des foux, la prison, le fouet, le pilori, furent décernés à des dévots, dont le crime & la folie étoient de vouloir être raisonnables & vertueux à l'excès. Leur magnanimité dans les souffrances, excita d'abord la pitié, puis l'admiration. Cromwel même, après avoir été l'un de leurs plus ardens persécuteurs, parce qu'ils se glissoient dans les camps pour dégoûter les soldats d'une profession sanguinaire & destructive : Cromwel leur donna de marques publiques de son estime. Il eut la politique de vouloir les attirer dans son parti, pour lui concilier plus de respect & de considération. Mais on éluda ou l'on rejetta ses invitations ; & depuis il avoua que c'étoit l'unique religion dont il n'avoit pu rien obtenir avec des guinées.

IV.
Fondation de la Pensilvanie par Penn. Bases

De tous ceux qui donnèrent de l'éclat à cette secte, le seul qui mérita d'occuper la postérité, fut Guillaume Penn. Il étoit fils d'un amiral de ce nom, assez heureux pour avoir obtenu la

de sa législation.

confiance du protecteur & des deux Stuarts qui tinrent après lui, mais d'une main moins assurée, les rênes du gouvernement. Ce marin, plus souple & plus insinuant qu'on ne l'est dans sa profession, avoit fait des avances considérables, dans différentes expéditions dont il avoit été chargé. Le malheur des tems n'avoit guère permis qu'on le remboursât durant sa vie. Après sa mort, l'état des affaires n'étant pas devenu meilleur, on fit à son fils la proposition de lui donner au lieu d'argent, un territoire immense dans le continent de l'Amérique. C'étoit un pays qui, quoique entouré de colonies Angloises, & même anciennement découvert, avoit toujours été négligé. La passion de l'humanité, lui fit accepter avec joie cette sorte de patrimoine, qu'on lui cédoit presque en souveraineté héréditaire. Il résolut d'en faire l'asyle des malheureux, & le séjour de la vertu. Avec ce généreux dessein, il partit vers la fin de l'an 1681 pour son domaine, qui fut appellé dès-lors Pensilvanie. Tous les Quakers que le clergé persécutoit, parce qu'ils refusoient de payer la dîme & les autres taxes imposées par l'avarice & l'imposture ecclésiastiques, demandoient à le suivre: mais par une prévoyance éclairée, il ne voulut en amener d'abord que deux mille.

Son arrivée au Nouveau-Monde fut signalée par un acte d'équité, qui fit aimer sa personne & chérir ses principes. Peu satisfait du droit que lui donnoit sur son établissement la cession du ministère Britannique, il resolut d'acheter des naturels du pays, le vaste territoire qu'il se proposoit de peupler. On ne sait point le prix qu'y mirent les sauvages : mais quoiqu'on les accuse de stupidité pour avoir vendu ce qu'ils ne devoient jamais aliéner, Penn n'en eut pas moins la gloire d'avoir donné en Amérique un exemple de justice & de modération, que les Européens n'avoient pas même imaginé jusqu'alors. Il légitima sa possession autant qu'il dépendoit de ses moyens. Enfin il ajouta par l'usage qu'il en fit, ce qui pouvoit manquer à la fonction du droit qu'il y acquéroit. Les Américains prirent pour sa nouvelle colonie autant d'affection, qu'ils avoient conçu d'éloignement pour toutes celles qu'on avoit fondées à leur voisinage, sans consulter leurs droits

droits ni leur volonté. Dès-lors s'établit entre les deux peuples une confiance réciproque dont rien n'altéra jamais la douceur, dont une bonne-foi mutuelle resserra de plus en plus les heureux liens.

L'humanité de Penn ne pouvoit pas se borner aux sauvages. Elle s'étendit sur tous ceux qui viendroient habiter son empire. Comme le bonheur des hommes y devoit dépendre de la législation, il fonda la sienne sur les deux pivots de la splendeur des états & de la félicité des citoyens : la propriété, la liberté. S'il étoit permis d'emprunter le langage de la fable dans un moment qui semble fabuleux, je dirois qu'Astrée remontée au ciel depuis si long-tems, en est descendue, & que le règne de l'innocence & de la concorde va renaître parmi les hommes. C'est ici que l'écrivain & son lecteur vont respirer. C'est ici qu'ils se dédommageront du dégoût, de l'horreur ou de la tristesse qu'inspire l'histoire moderne, & sur-tout l'histoire de l'établissement des Européens au Nouveau-Monde. Jusqu'ici ces barbares n'ont su qu'y dépeupler avant que de posséder, qu'y ravager avant de cultiver. Il est tems de voir les germes de la raison, du bonheur & de l'humanité, semés dans la ruine & la dévastation d'un hémisphère, où fume encore le sang de tous ses peuples, policés ou sauvages.

Le vertueux législateur établit la tolérance pour fondement de la société. Il voulut que tout homme qui reconnoîtroit un Dieu, participât au droit de cité ; que tout homme qui l'adoreroit sous le nom de chrétien, participât à l'autorité. Mais laissant à chacun la liberté d'invoquer cet Etre à sa manière, il n'admit point d'église dominante en Pensilvanie, point de contribution forcée pour la construction d'un temple, point de présence aux exercices religieux, qui ne fût volontaire.

Penn, attaché à son nom, voulut que la propriété de l'établissement qu'il avoit formé restât à perpétuité à sa famille : mais il lui ôta une influence décisive dans les résolutions publiques, & voulut qu'elle ne pût faire aucun acte d'autorité sans le concours des députés du peuple. Tous les citoyens qui avoient intérêt à la loi, comme à la chose que la loi régit, devoient être électeurs,

pouvoient être élus. Pour éloigner le plus qu'il étoit possible toute corruption, il falloit que les représentans dussent leur élévation à des suffrages secrètement accordés. Il suffisoit de la pluralité des voix pour faire une loi : mais il fut statué que les deux tiers seroient nécessaires pour établir un impôt. C'étoit dès-lors un don des citoyens, plutôt qu'une taxe du gouvernement. Pouvoit-on accorder moins de douceurs à des hommes qui venoient chercher la paix au-delà des mers ?

C'est ainsi que pensoit le vrai philosophe Penn. Il céda pour 450 liv. mille acres de terre à ceux qui pouvoient les acheter à ce prix. Tout habitant qui n'en avoit pas la faculté, obtint pour lui, pour sa femme, pour chacun de ses enfans au-dessus de seize ans, pour chacun de ses serviteurs, cinquante acres à la charge d'une rente perpétuelle, d'un sol dix deniers & demi par acre. Cinquante acres furent encore assurés à tous les citoyens qui devenus majeurs, consentiroient à un tribut annuel de deux livres cinq sols.

Pour fixer à jamais l'état de ces propriétés, on établit des tribunaux qui gardent les loix conservatrices des biens. Mais ce n'est plus protéger les terres, que de faire acheter la justice à ceux qui les possèdent : car alors on n'a que l'avantage de donner une partie de son bien pour être sûr du reste ; & la justice à la longue épuise le suc de la terre qu'elle devoit conserver, ou le sang du propriétaire qu'elle devoit défendre. De peur qu'il n'y eût des gens intéressés à provoquer, à prolonger les procès, il fut sévérement défendu à tous ceux qui devoient y prêter leur ministère, d'exiger, d'accepter même aucun salaire, pour leurs bons offices. De plus, chaque canton fut obligé de nommer trois arbitres ou pacificateurs, qui devoient tâcher de concilier les différends à l'amiable, avant qu'on pût les porter devant une cour de justice.

L'attention à prévenir les procès, naissoit d'un penchant à prévenir les crimes. Les loix, dans la crainte d'avoir des vices à punir, voulurent en fermer la source ; l'indigence & l'oisiveté. On statua que tout enfant au-dessous de douze ans, quelle que fût sa condition, seroit obligé d'apprendre une profession. Ce ré-

glement affuroit la fubfiftance au pauvre, & préparoit une ref fource au riche, contre les revers de la fortune. En même tems elle mettoit entre les hommes plus d'égalité, en les rappellant à leur commune deftination, qui eft le travail, foit des mains ou de l'efprit.

Jamais peut-être la vertu n'avoit infpiré de légiflation plus propre à amener le bonheur. Les opinions, les fentimens, les mœurs corrigèrent ce qu'elle pouvoit avoir de défectueux, & fuppléèrent à ce qu'elle laiffoit d'imparfait. Auffi la profpérité de la Penfilvanie fut-elle très-rapide. Cette république, fans guerres, fans conquêtes, fans efforts, fans aucune de ces révolutions qui frappent les yeux du vulgaire inquiet & paffionné, devint un fpectacle pour l'univers entier. Ses voifins, malgré leur barbarie, furent enchaînés par la douceur de fes mœurs; & les peuples éloignés, malgré leur corruption, rendirent hommage à fes vertus. Toutes les nations aimèrent à voir réalifer & renouveller les tems héroïques de l'antiquité, que les mœurs & les loix de l'Europe leur avoient fait prendre pour une fiction. Elles crurent enfin qu'un peuple pouvoit être heureux fans maîtres & fans prêtres. L'homme a befoin de l'un & de l'autre, fi l'on en croit l'impofture & la flatterie, qui parlent dans les temples & dans les cours. Oui, fans doute, les méchans rois ont befoin de dieux cruels, pour trouver dans le ciel l'exemple de la tyrannie; ils ont befoin de prêtres, pour faire adorer des dieux tyrans. Mais l'homme jufte & libre ne demande qu'un Dieu qui foit fon père, des égaux qui le chériffent, & des loix qui le protègent.

V. Profpérité de la Penfilvanie.

La Penfilvanie eft gardée à l'Eft par l'océan; au Nord, par la Nouvelle-York & la Nouvelle-Jerfey; au Sud, par la Virginie & le Maryland; à l'Oueft, par des terres qu'occupent les fauvages; de tous côtés, par des amis; & dans fon fein, par la vertu de fes habitans. Ses côtes fort refferrées, s'élargiffent infenfiblement jufqu'à cent vingt milles. Sa profondeur, qui n'a d'autres limites que celles de fa population & de fa culture, embraffe déja cent quarante-cinq milles d'étendue.

La Penfilvanie propre eft partagée en onze comtés, Philadel-

phie, Bucks, Chester, Lancastre, York, Cumberland, Berks, Northampton, Bedfort, Northumberland, Westmoreland.

Dans la même contrée, les comtés de Newcastle, de Kent & de Sussex, forment un autre gouvernement, mais conduit sur les mêmes principes.

Le ciel de la colonie est pur & serein. Le climat très-sain par lui-même, s'est encore amélioré par les défrichemens. Les eaux limpides & salubres y coulent toujours sur un fond de roc ou de sable. Les saisons y tempèrent l'année par une variété marquée. L'hiver qui commence avec le mois de janvier, n'expire qu'à la fin de mars. Rarement accompagné de brouillards & de nuages, le froid y est constamment modéré; mais quelquefois assez vif, pour glacer en une nuit les plus grandes rivières. Cette révolution aussi courte que subite, est l'ouvrage du vent du nord-êuest, qui souffle des montagnes & des lacs du Canada. Le printems s'annonce par de douces pluies, par une chaleur légère qui s'accroît par degrés jusqu'à la fin de juin. Les ardeurs de la canicule seroient violentes, sans le vent du sud-ouest qui les rafraîchit. Ce secours est assez constant.

Quoique le pays soit inégal, il n'est pas stérile. Le sol est tantôt un sable jaune & noir, tantôt du gravier, tantôt une cendre grisâtre sur un fond pierreux, & quelquefois aussi une terre grasse, sur-tout entre les ruisseaux qui, la coupant dans tous les sens, y versent encore plus de fécondité que ne feroient des rivières navigables.

Quand les Européens abordèrent dans cette contrée, ils n'y virent d'abord que des bois de construction & des mines de fer à exploiter. En abattant, en défrichant, ils couvrirent, peu-à-peu, les terres qu'ils avoient remuées, de nombreux troupeaux, de fruits très-variés, de plantations de lin & de chanvre, de plusieurs sortes de légumes, de toute espèce de grains; mais singuliérement de froment & de maïs, qu'une heureuse expérience montra propres au climat. De tous côtés, on poussa les défrichemens avec une vigueur & un succès qui étonnèrent toutes les nations.

D'où naquit cette ſurprenante proſpérité ? de la liberté, de la tolérance, qui ont attiré dans ce pays des Suédois, des Hollandois, des François induſtrieux, & ſur-tout de laborieux Allemands. Elle eſt l'ouvrage des Quakers, des Anabaptiſtes, des Anglicans, des Méthodiſtes, des Presbytériens, des Moraves, des Luthériens & des Catholiques.

Entre de ſi nombreuſes ſectes, on diſtingue celle des *Dumplers*. Son fondateur fut un Allemand, qui, dégoûté du tumulte du monde, ſe retira dans une ſolitude agréable, à cinquante milles de Philadelphie, pour ſe livrer à la contemplation. La curioſité attira, dans ſa retraite, pluſieurs de ſes compatriotes. Le ſpectacle de ſes mœurs ſimples, pieuſes & tranquilles, les fixa près de lui. Tous enſemble, ils formèrent une peuplade qu'ils appellèrent Euphrate, par alluſion aux Hébreux, qui pſalmodioient ſur les bords de ce fleuve.

Cette petite ville formée en triangle, eſt entourée de pommiers & de mûriers, arbres utiles & agréables, plantés avec ſymmétrie. Au centre eſt un verger très-étendu. Entre ce verger & ces allées, ſont des maiſons de bois à trois étages, où chaque Dumpler iſolé peut, ſans être diſtrait, vaquer à ſes méditations. Ces contemplatifs ne ſont au plus que cinq cens. Leur territoire n'a pas plus de deux cens cinquante acres d'étendue. Une rivière, un étang, une montagne couverte d'arbres, marquent ſes limites.

Les hommes & les femmes habitent des quartiers ſéparés. Ils ne ſe voient que dans les temples ; ils ne s'aſſemblent ailleurs que pour les affaires publiques. Le travail, la prière & le ſommeil, partagent leur vie. Deux fois le jour & deux fois la nuit, le culte religieux les tire de leurs cellules. Comme les Quakers & les Méthodiſtes, ils ont tous le droit de prêcher, quand ils ſe croient inſpirés. L'humilité, la tempérance, la chaſteté, les autres vertus chrétiennes, ſont les ſujets dont ils aiment le plus à parler dans leurs aſſemblées. Jamais ils ne violent le repos du ſabbat, ſi cher à tous les hommes, oiſifs ou laborieux. Ils admettent l'enfer & le paradis, mais rejettent, avec raiſon, l'éter-

nité des peines. La doctrine du péché originel, eſt, pour eux, un blaſphême impie qu'ils abhorrent. Tout dogme cruel à l'homme, leur paroît injurieux à la divinité. Comme ils n'attachent de mérite qu'aux œuvres volontaires, ils n'adminiſtrent jamais le baptême qu'aux adultes. Ils le croient cependant ſi néceſſaire au ſalut, qu'ils s'imaginent que, dans l'autre monde, les ames des chrétiens ſont occupées à convertir celles des hommes, qui ne ſont pas morts ſous la loi de l'évangile. Ces pieux enthouſiaſtes veulent abſoudre Dieu des cruautés & des injuſtices, dont tant d'autres dévots calomniateurs l'ont chargé.

Encore plus déſintéreſſés que les Quakers, ils ne ſe permettent jamais de procès. On peut les tromper, les dépouiller, les maltraiter, ſans craindre ni repréſailles, ni plaintes de leur part: tant ils ſont, par religion, ce que les ſtoïciens étoient par philoſophie, inſenſibles aux outrages.

Rien n'eſt plus ſimple que leur vêtement. En hiver, une longue robe blanche, où pend un capuchon pour tenir lieu de chapeau, couvre une chemiſe groſſière, de larges culottes, & des ſouliers épais. En été, c'eſt le même habillement, ſi ce n'eſt que la toile remplace la laine. A la culotte près, les femmes ſont vêtues comme les hommes.

On ne ſe nourrit là que de végétaux; non que ce ſoit une loi, mais par une abſtinence plus conforme à l'eſprit du chriſtianiſme, ennemi du ſang.

Chacun s'attache gaiement au genre d'occupation qui lui eſt aſſigné. Le produit de tous les travaux eſt mis en commun, pour ſubvenir aux beſoins de tous. Cette communauté d'induſtrie a créé, non-ſeulement une culture, des manufactures, tous les arts néceſſaires à la petite ſociété: mais encore un ſuperflu d'échanges, proportionnés à ſa population.

Quoique les deux ſexes vivent ſéparément à Euphrate, les Dumplers ne renoncent pas follement au mariage. Ceux que la jeuneſſe & l'amour, ſi voiſins de la dévotion, invitent à cette ſainte union des ames & des ſens, quittent la ville, & vont former un établiſſement à la campagne, aux dépens du tréſor public,

qu'ils grossissent de leurs travaux, tandis que leurs enfans sont élevés dans la métropole. Sans cette liberté sage & chrétienne, les Dumplers ne seroient que des moines, qui deviendroient avec le tems, féroces ou libertins. La vie cénobitique n'a qu'une saison de ferveur. Avec une ame tendre, on pourroit souhaiter d'être dévot jusqu'à vingt ans, comme on peut desirer d'être belle femme jusqu'à vingt-cinq : mais après cet âge, il faut être homme.

Ce qu'il y a de plus édifiant & de plus singulier en même tems, dans la conduite de toutes les sectes qui ont peuplé la Pensilvanie, c'est l'esprit de concorde qui règne entre elles, malgré la différence de leurs opinions religieuses. Quoiqu'ils ne soient pas membres de la même église, ces sectaires s'aiment comme des enfans d'un seul & même père. Ils ont vécu toujours en frères, parce qu'ils avoient la liberté de penser en hommes. C'est à cette précieuse harmonie qu'on peut, sur-tout, attribuer les accroissemens rapides de la colonie.

Au commencement de 1774, cet établissement comptoit trois cens cinquante mille habitans, suivant le calcul du congrès général. On ne dissimulera pas que trente mille noirs faisoient partie de cette nombreuse population : mais la vérité veut qu'on dise aussi que dans cette province l'esclavage n'a pas été un germe de corruption, comme il l'a toujours été, comme il le sera toujours dans des sociétés moins bien ordonnées. Les mœurs sont encore pures, austères même, en Pensilvanie. Cet avantage tient-il au climat, aux loix, à la religion, à l'émulation des sectes, à des usages particuliers ? On le demande aux lecteurs.

Les Pensilvains sont, en général, bien faits, & leurs femmes d'une figure agréable. Plutot mères qu'en Europe, elles continuent plus long-tems d'être fécondes. L'inconstance des saisons n'affoiblit point en elles la nature, quoiqu'il n'y ait point de ciel où la température soit plus variable. Elle change par intervalles, jusqu'à cinq ou six fois dans la même journée.

Cette variation n'a pas une influence dangereuse sur les animaux, ni même sur le végétaux. Rarement détruit-elle les récoltes. Aussi l'abondance est-elle constante, l'aisance est-elle uni-

verſelle. L'économie particulière aux Penſilvains, n'empêche pas que les deux ſexes ne ſoient bien vêtus. La nourriture eſt encore ſupérieure à l'habillement. Les familles les moins aiſées, ont du pain, de la viande, du cidre, de la bière, de l'eau-de-vie de ſucre. Un grand nombre peut uſer habituellement des vins de France & d'Eſpagne, du punch, & même de liqueurs plus chères. L'abus de ces boiſſons eſt plus rare qu'ailleurs, mais il n'eſt pas ſans exemple.

Le délicieux ſpectacle de cette abondance, n'eſt jamais troublé par l'image affligeante de la mendicité. La Penſilvanie n'a pas un ſeul pauvre. Ceux que la naiſſance ou la fortune ont laiſſés ſans reſſource, ſont convenablement entretenus par le tréſor public. La bienfaiſance va plus loin; elle s'étend juſqu'à l'hoſpitalité la plus prévenante. Un voyageur peut s'arrêter par-tout, ſans crainte de cauſer d'autre peine que le regret de ſon départ.

La tyrannie des impôts ne vient pas flétrir, empoiſonner la félicité de la colonie. En 1766, ils ne s'élevoient pas au-deſſus de 280,140 livres. La plus part même deſtinés à fermer les plaies de la guerre, devoient ceſſer en 1772. Si, à cette époque, les peuples n'ont pas reçu ce ſoulagement, c'eſt que les irruptions des ſauvages ont occaſionné des dépenſes extraordinaires. On ſeroit conſolé de ce malheur, ſi, comme la juſtice le voudroit & comme les habitans le demandoient, on eût pu réduire la famille de Penn à contribuer aux charges publiques, dans les proportions du revenu qu'elle tire de la province.

Les Penſilvains, tranquilles poſſeſſeurs, libres uſufruitiers d'une terre qui récompenſe toujours leurs travaux, ne craignent pas de reproduire leur eſpèce. A peine trouveroit-on un célibitaire dans la province. Le mariage en eſt plus doux & plus ſacré. Sa liberté, comme ſa ſainteté, dépend du choix des contractans: ils prennent le juge ou le prêtre, plutôt pour témoin que pour miniſtre de leur engagement. Deux amans y trouvent-ils quelque oppoſition dans leurs familles? ils s'évadent enſemble à cheval: le garçon monte en croupe derrière ſa maîtreſſe; & dans cette ſituation, ils vont ſe préſenter devant le magiſtrat. La fille

déclare

déclare qu'elle a enlevé son amant, pour l'épouser. On ne peut, ni se refuser à ce vœu si formel, ni la troubler ensuite dans la possession de ce qu'elle aime. A d'autres égards, l'autorité paternelle est excessive. Un chef de famille, dont les affaires se trouvent dérangées, a le droit d'engager ses enfans à ses créanciers: punition bien capable, ce semble, d'attacher un père tendre au soin de sa fortune. L'homme fait, acquitte par un an de service, une dette de 112 liv. 10 sols. L'enfant au-dessous de douze ans est obligé de servir jusqu'à vingt & un ans, pour la même somme. C'est une image des anciennes mœurs patriachales de l'Orient.

Quoiqu'il y ait des bourgs & même quelques villes dans la colonie, on peut dire que la plupart des habitans vivent isolés dans leurs familles. Chaque propriétaire a sa maison au centre d'une vaste plantation, bien environnée de haies vives. Aussi chaque paroisse de campagne se trouve-t-elle avoir douze ou quinze lieues de circonférence. A une si grande distance des églises, les cérémonies de religion ont peu d'influence. On ne présente les enfans au baptême, que plusieurs mois, & quelquefois un ou deux ans après leur naissance. Sans dogmatiser, sans disputer sur le culte, dans un pays où chaque secte a le sien, on honore l'Etre suprême par des vertus, plus que par des prières. L'innocence & *l'inscience* gardent les mœurs, plus sûrement que des préceptes & des controverses.

La religion semble réserver toute sa pompe pour les derniers honneurs que l'homme reçoit sur la terre, avant d'être enfermé pour jamais dans son sein. Aussi-tôt qu'il est mort quelqu'un à la campagne, les plus proches voisins sont avertis du jour de son enterrement. Ceux-ci l'annoncent aux habitations limitrophes, & la nouvelle en est ainsi répandue au loin. Chaque famille au-moins envoie un de ses membres, pour honorer le convoi funèbre. A mesure que les deputés arrivent, on leur offre du punch & du gâteau. Lorsque l'assemblée est formée, on porte le cadavre dans le cimetière de sa secte; ou si le cimetière est trop éloigné, dans un champ de sa famille. Le cortège est composé de quatre ou cinq cens personnes à cheval, qui gardent un

ſilence, un recueillement, conformes à l'eſprit de la cérémonie qui les raſſemble. Une choſe qui paroîtra ſingulière, c'eſt que les Penſilvains, ennemis du luxe pendant leur vie, oublient à la mort ce caractère de modeſtie. Tous veulent que les triſtes reſtes de leur exiſtence paſſagère, ſoient accompagnés d'une pompe proportionnée à leur état ou à leur fortune. On remarque, en général, que les peuples ſimples, vertueux, ſauvages même & pauvres, ſont attachés aux ſoins de la ſépulture. C'eſt qu'ils regardent ces derniers honneurs comme des devoirs, & ces devoirs comme une portion du ſentiment d'amour, qui lie étroitement les familles dans l'état le plus voiſin de la nature. Ce n'eſt pas le mourant qui exige ces honneurs ; ce ſont les parens, une épouſe, des enfans qui rendent ces devoirs à la cendre chérie d'un père ou d'un époux dignes d'être pleurés. Les convois funèbres ſont toujours plus nombreux dans les petites ſociétés que dans les grandes, parce que s'il y a moins de familles, elles ſont beaucoup plus étendues. Il y règne plus d'union, plus de force; tous les moyens, tous les reſſorts y ſont plus actifs. C'eſt la raiſon pourquoi de petits peuples ont vaincu de grandes nations; pourquoi les Grecs vinrent à bout des Perſes ; pourquoi les Corſes chaſſeront tôt ou tard les François de leur iſle.

Mais où la Penſilvanie puiſe-t-elle les ſources de ſa conſommation ? Comment trouve-t-elle les moyens d'y fournir ? Avec le lin & le chanvre qu'elle recueille de ſon ſol, avec les cotons qu'elle attire de l'Amérique Méridionale, elle fabrique une grande quantité de toiles communes ; avec les laines de ſes brebis, elle manufacture beaucoup de draps groſſiers. Ce que les diverſes branches de ſon induſtrie ne lui donnent pas, elle ſe le procure avec les produits de ſon territoire. Ses navigateurs portent aux iſles Angloiſes, Françoiſes, Hollandoiſes & Danoiſes, du biſcuit, des farines, du beurre, du fromage, des ſuifs, des légumes, des fruits, des viandes ſalées, du cidre, de la bière, toutes ſortes de bois de conſtruction. Ils reçoivent en échange, du coton, du ſucre, du café, de l'eau-de-vie, de l'argent, qui ſont autant de matières d'un nouveau commerce avec la métropole, d'autres

colonies ou d'autres nations de l'Europe. Les Açores, Madère, les Canaries, l'Efpagne, le Portugal, offrent un débouché avantageux aux grains & aux bois de la Penfilvanie, qu'ils achètent avec des vins & des piaftres. La métropole reçoit du fer, du chanvre, des cuirs, des pelleteries, de la graine de lin, des vergues, des mâtures, & fournit du fil, des draps fins, du thé, des toiles d'Irlande ou des Indes, de la quincaillerie, d'autres objets d'agrément ou de néceffité. Jufqu'ici cependant, le réfultat de tant d'opérations a été au défavantage de la province, fans qu'on puiffe ni l'en blâmer, ni l'en plaindre. De quelque manière qu'on s'y prenne, c'eft une néceffité que les nouveaux états contractent des engagemens; & celui qui nous occupe doit refter endetté tout le tems que le progrès de fes défrichemens exigera des avances plus confidérables que leur produit. D'autres colonies, qui jouiffent de quelques branches de commerce prefque exclufives, telles que le riz, le tabac, l'indigo, auroient pu acquérir affez rapidement des richeffes. La Penfilvanie, qui fonde fa fortune fur la culture & fur la multiplication des troupeaux, ne doit arriver que lentement à la profpérité : mais cette profpérité aura des fondemens plus fûrs & plus durables.

Si quelque chofe peut retarder les progrès de la colonie, c'eft la manière irrégulière dont s'y forment les plantations. La famille Penn, propriétaire de toutes les terres, en accorde indifféremment par-tout & autant qu'on en demande, pourvu qu'on lui paie 112 livres 10 fols par chaque centaine d'acres, & qu'on s'engage à une redevance annuelle de 22 fols 6 deniers. Il arrive de-là que la province manque de cet enfemble, qui eft néceffaire en toutes chofes, & que fes habitans épars font la victime du moindre ennemi, qui ne craint pas de les attaquer.

Les habitations font défrichées de différentes manières dans la colonie. Souvent un chaffeur va fe fixer au milieu ou tout auprès d'un bois. Ses plus proches voifins l'aident à couper des arbres, & à les entaffer les uns fur les autres : c'eft une maifon. Aux environs, il cultive, fans fecours, un jardin & un champ, fuffifans pour fa fubfiftance & pour celle de fa famille.

Quelques années après les premiers travaux, arrivent de la métropole des hommes plus actifs que riches. Ils dédommagent le chasseur de ses peines; ils achètent du propriétaire de la province, des terres qui n'ont pas encore été payées; ils bâtissent des demeures plus commodes, & étendent les défrichemens.

Enfin, des Allemands, que leur goût ou la persécution ont poussés dans le Nouveau-Monde, viennent mettre la dernière main à ces établissemens encore imparfaits. Les premiers & les seconds planteurs vont porter ailleurs leur industrie, avec des moyens de culture plus considérables qu'ils n'en avoient d'abord.

En 1769, les exportations de la Pensilvanie s'élevèrent à 13,164,439 livres 5 sols 3 deniers; & elles ont depuis beaucoup plus considérablement augmenté dans cette colonie que dans aucune autre.

VI. État actuel de Philadelphie.

C'est Philadelphie ou *la ville des Frères*, qui est le centre de ce grand mouvement. Cette ville célèbre est située à cent vingt milles de la mer, au confluent de la Delaware & du Schuylkill. Penn, qui la destinoit à devenir la métropole d'un grand empire, vouloit qu'elle occupât un mille de large sur deux milles de long, entre les deux rivières. Sa population n'a pu encore remplir un si grand espace. Jusqu'ici, l'on n'a bâti que sur les bords de la Delaware: mais sans renoncer aux idées du législateur, mais sans s'écarter du plan qu'il avoit tracé. Ces précautions sont sages. Philadelphie doit devenir la cité la plus considérable de l'Amérique, parce qu'il est impossible que la colonie ne fasse pas de très-grands progrès, & que ses productions ne pourront jamais gagner les mers que par le port de sa capitale.

Les rues de Philadelphie, toutes tirées au cordeau, ont depuis cinquante jusqu'à cent pieds de largeur. Des deux côtés règnent des trotoirs, défendus par des poteaux, placés de distance en distance.

Les maisons, dont chacune a son jardin & son verger, sont construites de brique, & ont communément trois étages. Plus décorées aujourd'hui qu'autrefois, elles doivent leur principal ornement, à des marbres de différentes couleurs, qui se trouvent à un

mille de la ville. On en fait des tables, des cheminées ou d'autres meubles, qui sont devenus l'objet d'un commerce assez considérable avec la plus grande partie de l'Amérique.

Ces précieux matériaux ne sauroient être communs dans les maisons, sans avoir été prodigués dans les temples. Chaque secte a le sien, & quelques-unes en ont plusieurs. Cependant on voit un assez grand nombre de citoyens, qui ne connoissent ni temples, ni prêtres, ni culte public, & n'en sont ni moins heureux, ni moins humains, ni moins vertueux.

Un édifice aussi respecté, quoique moins fréquenté que ceux de la religion, c'est l'hôtel-de-ville. Il est de la magnificence la plus somptueuse. C'est-là que les représentans de la colonie s'assemblent tous les ans, & plusieurs fois l'année, s'il en est besoin, pour régler ce qui peut intéresser l'ordre public. On y a placé sous les mains de ces hommes de confiance, tous les ouvrages qui pouvoient les éclairer sur le gouvernement, sur le commerce & sur l'administration.

A côté de l'hôtel-de-ville est une superbe bibliothèque, formée, en 1732, par les soins de l'illustre Franklin. On y trouve les meilleurs ouvrages anglois, & plusieurs livres latins & françois. Elle n'est ouverte au public que le samedi. Ceux qui l'ont fondée, en jouissent librement dans tous les tems. Les autres paient le loyer des livres qu'ils y empruntent, & une amande s'ils ne les rendent pas au tems convenu. C'est avec ces fonds, toujours renaissans, que s'accroît & grossit journellement ce précieux dépôt. Pour le rendre plus utile, on y a joint des instrumens de mathématique & de physique, avec un beau cabinet d'histoire naturelle.

Non loin de ce monument, en est un autre du même genre. C'est une belle collection des classiques grecs & latins, avec leurs commentateurs les plus estimés, & des meilleures productions dont puissent s'honorer les langues modernes. En 1752, elle fut léguée au public par le savant & généreux citoyen Logan, qui avoit employé à la former une vie longue & laborieuse.

Le collège, qui doit préparer l'esprit à toutes les sciences, dut

en 1749, son origine aux travaux du docteur Franklin, dont le nom se trouve toujours mêlé aux choses grandes ou utiles, opérées dans la région qui l'a vu naître. Dans les premiers tems, cette école n'initia la jeunesse qu'aux belles-lettres : mais on y a depuis enseigné la médecine, la chymie, la botanique & la physique expérimentale. Les maîtres & les connoissances s'y multiplieront, à mesure que les terres, devenues leur patrimoine, seront d'un plus grand produit. On peut prédire que la théologie sera seule à jamais exclue d'une académie consacrée à l'instruction d'un peuple qui admet tous les cultes, qui n'en reconnoit point de dominant, & qui même n'en exige aucun. Ce sera l'unique contrée de l'univers où l'on ne se battra pas pour des mots, où l'on ne se haïra point pour des objets incompréhensibles. Si le despotisme, la superstition, ou la guerre, viennent replonger l'Europe dans la barbarie dont les arts & la philosophie l'ont tirée, ces flambeaux de l'esprit humain iront éclairer le Nouveau-Monde, & la lumière apparoitra d'abord à Philadelphie.

Cette ville est accessible à tous les besoins de l'humanité, à toutes les ressources de l'industrie. Ses quais, dont le principal a deux cens pieds de large, offrent une suite de magasins commodes, & de formes ingénieusement pratiquées pour la construction. Les navires de cinq cens tonneaux y abordent sans difficulté, hors les tems de glace. On y charge les marchandises qui sont arrivées par la Delaware, par le Schuylkill, par des chemins plus beaux que ceux de la plupart des contrées de l'Europe. La police a déja fait plus de progrès dans cette partie du Nouveau-Monde, que chez de vieux peuples de l'ancien.

On ne sauroit fixer exactement la population de Philadelphie. Les registres mortuaires n'y sont pas tenus avec attention, & plusieurs sectes ne font pas baptiser leurs enfans. Ce qui paroît certain, c'est qu'en 1766, il s'y trouvoit vingt mille habitans. Comme l'occupation de la plupart d'entre eux est de vendre les productions de la province entière, & de lui fournir ce qu'elle tire de l'étranger, il ne se peut pas que leur fortune ne soit très-considérable. Elle doit le devenir encore davantage, à proportion que la

culture fera des progrès dans un pays dont on n'a défriché que la sixième partie des terres.

Philadelphie, de même que les autres villes de Pensilvanie, est entièrement ouverte. Tout le pays est également sans défense. C'est une suite nécessaire des principes des Quakers. On ne sauroit assez chérir ces sectaires, pour leur modestie, leur probité, leur amour du travail, leur bienfaisance. Peut-être seroit-on tenté d'accuser leur législation d'imprudence & de témérité.

En établissant cette sûreté civile, qui garantit un citoyen d'un autre citoyen, les fondateurs de la colonie devoient, dira-t-on, établir la sûreté politique, qui défend un état contre les entreprises d'un état. L'autorité, qui maintient l'ordre & la paix au-dedans, n'a rien fait, si elle n'a prévenu les invasions au-dehors. Prétendre que la colonie n'auroit jamais d'ennemis, c'étoit supposer que l'univers n'est peuplé que de Quakers. C'étoit exciter le fort contre le foible, abandonner des agneaux à la discrétion des loups, & livrer tous les citoyens à l'oppression du premier tyran qui voudroit les subjuger.

Mais, d'un autre côté, comment associer la sévérité des maximes évangéliques qui gouvernent les Quakers à la lettre, avec cet appareil de force offensive ou défensive, qui met tous les peuples chrétiens dans un état de guerre continuel ? Que feroient, d'ailleurs, des ennemis, s'ils entroient dans la Pensilvanie les armes à la main ? A moins qu'ils n'égorgeassent dans une nuit ou dans un jour tous les habitans de cet heureux pays, ils n'étoufferoient pas le germe & la postérité de ces hommes doux & charitables. La violence a des bornes dans ses excès; elle se consume & s'éteint, comme le feu dans la cendre de ses alimens. Mais la vertu, quand elle est dirigée par l'enthousiasme de l'humanité, par l'esprit de fraternité, se ranime, comme l'arbre, sous le tranchant du fer. Les méchans ont besoin de la multitude, pour exécuter leurs projets sanguinaires. L'homme juste, le Quaker, ne demande qu'un frère pour en recevoir de l'assistance, ou lui donner du secours. Allez, peuples guerriers, peuples esclaves & tyrans, allez en Pensilvanie; vous y trouverez toutes

les portes ouvertes, tous les biens à votre discrétion ; pas un soldat, & beaucoup de marchands ou de laboureurs. Mais si vous les tourmentez, ou les vexez, ou les gênez, ils s'enfuiront, & vous laisseront leurs terres en friche, leurs manufactures délabrées, leurs magasins déserts. Ils s'en iront cultiver & peupler une nouvelle terre ; ils feront le tour du monde, & mourront en chemin, plutôt que de vous égorger ou de vous obéir. Qu'aurez-vous gagné, que la haîne du genre-humain & l'exécration des siècles à venir ?

Puissé-je ne m'être pas trompé dans tout ce que je viens de dire, & n'avoir pas pris le souhait de mon cœur pour un décret de la vérité ! Le seul soupçon que j'en ai dans ce moment m'afflige. Heureuse & sage contrée ; subirois-tu donc un jour la funeste destinée des autres, & serois-tu ravagée, subjuguée comme elles ? Loin de moi un pressentiment capable d'ébranler, dans mon esprit, la plus consolante des vérités ou des illusions : c'est qu'il existe une providence qui veille à la conservation des bons ! Loin de ma mémoire la multitude innombrable des événemens qui semblent déposer contre elle.

C'est sur cette perspective, que les Pensilvains ont fondé leur sécurité future. Du reste, comme ils ne voient pas que les états les plus belliqueux durent le plus long-tems ; ni que la méfiance, qui est en sentinelle, en dorme plus tranquille ; ni qu'on jouisse avec un grand plaisir de ce qu'on possède avec tant de crainte : ils vivent le jour présent, sans songer au lendemain. On pense d'une autre manière dans le Maryland.

VII. Origine du Maryland. Nature de son gouvernement.

Loin d'avoir de l'éloignement pour les catholiques, comme ses prédécesseurs, Charles I avoit trouvé des motifs de les chérir dans le zèle que l'espérance d'être tolérés par ce prince, leur avoit inspiré pour ses intérêts. Mais quand l'accusation de favoriser le papisme eut aliéné les esprits contre ce roi foible, qui ne visoit guère qu'au despotisme, il fut obligé d'abandonner cette communion à toute la sévérité des loix, où le schisme de Henri VIII l'avoit condamnée. Ces rigueurs déterminèrent le lord Baltimore à chercher dans la Virginie un asyle à la liberté de conscience. Comme il n'y trouvoit pas de tolérance

pour

pour une religion exclusive elle-même, il forma le projet de s'établir dans la partie inhabitée de cette région qui est située entre la rivière de Potowmak & la Pensilvanie. Il se disposoit à peupler cette terre en faveur des pouvoirs qu'il avoit obtenus, lorsque la mort termina ses jours.

Un fils digne de lui, poursuivit une entreprise si consolante pour la religion de sa famille. Il partit en 1633 d'Angleterre avec deux cens catholiques, tous d'une naissance honnête. L'éducation qu'ils avoient reçue, le culte pour lequel ils s'expatrioient, la fortune que leur promettoit leur guide : tous ces motifs prévinrent les désordres qui ne sont que trop ordinaires dans les états naissans. La nouvelle colonie vit les sauvages gagnés par la douceur & par des bienfaits, s'empresser de concourir à sa formation. Avec ce secours inespéré, ces heureux membres, unis par les mêmes principes & dirigés par les conseils d'un chef vigilant, se livrèrent de concert à des travaux utiles. Le spectacle de la paix & du bonheur dont ils jouissoient, attira chez eux une foule d'hommes qu'on persécutoit ou pour la même croyance, ou pour d'autres opinions. Les catholiques du Maryland, désabusés enfin d'une intolérance dont ils avoient été la victime, après en avoir donné l'exemple, ouvrirent un asyle à toutes les sectes indistinctement. Toutes jouirent avec la même étendue des droits de cité. Le gouvernement fut modelé sur celui de la métropole.

Un esprit si conforme aux vues de la société, n'empêcha pas qu'après le renversement de la monarchie, on ne dépouillât Baltimore des concessions dont il avoit fait le meilleur usage. Destitué par Cromwel, il fut rétabli dans ses droits par Charles II, mais pour se les voir contester encore. Quoiqu'au-dessus de tout reproche de malversation ; quoiqu'extrêmement zélé pour les dogmes ultramontains ; quoique fort attaché aux intérêts des Stuarts, il eut le chagrin de voir attaquer sa charte sous le règne arbitraire de Jacques, & d'avoir un procès en règle pour la jurisdiction d'une province que la couronne lui avoit cédée, & qu'il avoit établie à ses dépens. Ce prince qui eut toujours le malheur de ne connoître ni ses amis ni ses ennemis, & le sot orgueil de croire que

l'autorité royale suffisoit pour justifier tous les actes de violence, alloit ôter une seconde fois à Baltimore ce que les rois son père & son frère lui avoient donné, lorsqu'il fut précipité lui-même d'un trône qu'il remplissoit si mal. Le successeur de ce lâche despote termina d'une manière digne de son caractère politique, une contestation excitée avant son élévation. Il voulut que les Baltimore fussent privés de leur autorité, mais qu'ils continuâssent à jouir de leurs revenus. Lorsque cette famille, plus indifférente sur les préjugés de religion, rentra dans le sein de l'église Anglicane, elle fut réintégrée dans le gouvernement héréditaire du Maryland; elle recommença à conduire la colonie avec un conseil & deux députés élus par chaque district.

VIII. Evénemens arrivés dans le Maryland.

De tous les établissemens formés dans le continent septentrional, le Maryland fut heureusement pour lui une des colonies les moins fécondes en événemens. Son histoire se réduit à deux faits dignes d'être remarqués.

Berkley, follement zélé pour l'église Anglicane, expulse de la Virginie ceux des habitans qui ne professent pas son culte. Les dissidens cherchent un asyle dans la province qui nous occupe. L'accueil qu'ils y reçoivent offense vivement les Virginiens. Dans le premier accès d'un ressentiment injuste, ils persuadent aux sauvages que leurs nouveaux voisins sont Espagnols. Ce nom odieux change toutes les idées des Indiens. Ils ravagent sans délibérer des champs qu'ils ont aidé à défricher; ils massacrent sans miséricorde des hommes qu'ils viennent de recevoir fraternellement. Combien il fallut de tems, de patience, de sacrifices pour détromper ces esprits prévenus, pour ramener ces cœurs égarés!

Baltimore écoutant plutôt sa raison que les instructions de son enfance, avoit voulu que toutes les communions chrétiennes eussent une égale part au gouvernement. Les catholiques en furent exclus à l'époque mémorable où ce lord fut dépouillé de son autorité. Ou le ministère Britannique ne voulut pas, ou il ne put pas arrêter cet acte de fanatisme. Son influence se réduisit à empêcher que les fondateurs de la colonie n'en fussent chassés, &

qu'on ne mît en vigueur contre eux des loix pénales qui étoient ſans force en Angleterre.

IX
Etat actuel du Maryland. Ses cultures.

La province eſt très-arroſée. On y voit couler de nombreuſes ſources, & cinq rivières navigables la traverſent. L'air qui eſt beaucoup trop humide ſur les côtes, devient pur, léger & ſubtil à meſure que le terrein s'élève. Le printems & l'automne ſont de la plus heureuſe température : mais l'hiver a des jours d'un froid très-vif, & l'été des jours d'une chaleur accablante. Ce que le pays a cependant de moins ſupportable, c'eſt une grande quantité d'inſectes dégoûtans.

C'eſt une des plus petites provinces de l'Amérique Septentrionale. Auſſi tous ou preſque tous les terreins y ont-ils été concédés, & dans la plaine, & au milieu des montagnes. Ils furent long-tems en friche ou mal exploités : mais les travaux ſe ſont fort accrus depuis que, ſelon le dénombrement du congrès, la population s'eſt élevée à trois cens vingt mille habitans.

Beaucoup ſont catholiques, & beaucoup davantage ſont Allemands. Leurs mœurs ont plus de douceur que d'énergie : ce qui pourroit venir de ce que les femmes ne ſont pas exclues de la ſociété, comme dans la plupart des autres parties du continent. Les hommes libres & peu riches, fixés dans les lieux élevés, qui originairement ne coupoient de bois, n'élevoient de troupeaux, ne cultivoient de grains que pour les beſoins de la colonie, ont graduellement fourni une grande quantité de ces objets aux Indes Occidentales. Cependant la proſpérité de l'établiſſement a été d'une manière plus ſpéciale l'ouvrage des eſclaves, occupés à plus ou moins de diſtance de la mer, dans des plantations de tabac.

C'eſt une plante âcre, cauſtique, que la médecine a beaucoup employée, qu'elle emploie quelquefois encore, & qui priſe intérieurement en ſubſtance, eſt un véritable poiſon plus ou moins actif, ſelon la doſe. On la mâche ou on la fume en feuilles ; & ſur-tout on la prend en poudre par les narines.

Elle fut trouvée en 1520 près de Tabaſco, dans le golfe du Mexique. Tranſportée dans les iſles voiſines, elle parvint bientôt

dans nos climats, où ſon uſage devint un objet de diſpute entre les ſavans. Les ignorans même prirent part dans cette querelle ; & le tabac acquit de la célébrité. La mode & l'habitude en ont, avec le tems, prodigieuſement étendu la conſommation dans toutes les parties du monde connu.

Sa tige eſt droite, velue, gluante, haute de trois ou quatre pieds. Ses feuilles également velues & diſpoſées alternativement ſur la tige, ſont épaiſſes, mollaſſes, d'un verd pâle, larges, ovales, terminées en pointe, beaucoup plus grandes au pied qu'à la cime de la plante. Cette cime ramifie ſa couronne de bouquets de fleurs légérement purpurines. Leur calice tubulé à cinq dents, renferme une corolle alongée en entonnoir, évaſée par le haut, découpée en cinq parties, & chargée d'autant d'étamines. Le piſtil caché au fond de la fleur, & terminé par un ſeul ſtyle, devient en mûriſſant, une capſule à deux loges, remplie de menues ſemences.

Le tabac demande une terre médiocrement forte, mais graſſe, unie, profonde & qui ne ſoit pas trop expoſée aux inondations. Un ſol vierge convient à ce végétal, avide de ſuc.

On ſeme les graines de tabac ſur des couches. Lorſque les plantes ont deux pouces d'élévation & au moins ſix feuilles, on les arrache doucement, dans un tems humide, & on les porte, avec précaution, ſur un ſol bien préparé, où elles ſont placées à trois pieds de diſtance les unes des autres. Miſes en terre, avec ce ménagement, leurs feuilles ne ſouffrent pas la moindre altération, & elles reprennent toute leur vigueur en vingt-quatre heures.

Cette plante exige des travaux continuels. Il faut arracher les mauvaiſes herbes qui croiſſent autour d'elle ; l'étêter à deux pieds & demi, pour l'empêcher de s'élever trop haut ; la débarraſſer des rejettons paraſites ; lui ôter les feuilles les plus baſſes, celles qui ont quelque diſpoſition à la pourriture, celles que les inſectes ont attaquées, & réduire leur nombre à huit ou dix au plus. Deux mille cinq cens tiges peuvent recevoir tant de ſoins d'un ſeul homme bien laborieux ; & elles doivent rendre mille livres peſant de tabac.

On le laiſſe environ quatre mois en terre. A meſure qu'il approche de ſa maturité, le verd riant & vif de ſes feuilles prend une teinte obſcure. Elles courbent la tête: mais l'odeur qu'elles exhaloient augmente & s'étend au loin. C'eſt alors que la plante eſt mûre & qu'il faut la couper.

Les pieds cueillis ſont mis en tas ſur la même terre qui les a produits. On les y laiſſe ſuer une nuit ſeulement. Le lendemain, ils ſont dépoſés dans des magaſins conſtruits de telle manière que l'air puiſſe y entrer librement de tous les côtés. Ils y reſtent ſéparément ſuſpendus tout le tems néceſſaire pour les bien ſécher. Etendus enſuite ſur des claies & bien couverts, ils fermentent une ou deux ſemaines. On les dépouille enfin de leurs feuilles, qui ſont miſes dans des barils ou réduites en carottes. Les autres façons qu'on donne à cette production & qui changent avec le goût des nations, ſont étrangères à ſa culture.

Les Indes Orientales & l'Afrique cultivent du tabac pour leur uſage. Elles n'en vendent ni n'en achètent.

Dans le levant, Salonique eſt le grand marché du tabac. La Syrie, la Morée ou le Peloponèſe, l'Egypte y verſent tout leur ſuperflu. De ce port, il eſt envoyé en Italie où on le fume, après que la cauſticité qui lui eſt naturelle en a été adoucie par le mêlange de ceux de Dalmatie & de Croatie.

Les tabacs de ces deux provinces ſont de très-bonne qualité: mais ſi forts qu'on ne peut les prendre ſans les tempérer par des tabacs plus doux.

Les tabacs de Hongrie ſeroient aſſez bons, s'ils n'avoient généralement une odeur de fumée qui en dégoûte.

L'Ukraine, la Livonie, la Pruſſe, la Poméranie récoltent une aſſez grande quantité de cette production. Sa feuille, plus large que longue, eſt mince & n'a ni ſaveur, ni conſiſtance. Dans la vue de l'améliorer, la cour de Ruſſie a fait ſemer dans ſes colonies de Sarratow, ſur le Volga, des graines apportées de Virginie & d'Hamesfort. L'expérience n'a eu aucun ſuccès ou n'en a eu que peu.

Le tabac du Palatinat eſt très-médiocre en lui-même: mais il

a la faculté de pouvoir s'amalgamer avec de meilleurs & d'en prendre le goût.

La Hollande fournit auſſi des tabacs. Celui que, dans la province d'Utrecht, produiſent Hamesfort & quatre ou cinq diſtricts voiſins, eſt d'une qualité ſupérieure. Sa feuille eſt grande, ſouple, onctueuſe & d'une bonne couleur. Il a le rare avantage de communiquer ſon délicieux parfum aux tabacs inférieurs. On en voit beaucoup de ces dernières claſſes ſur le territoire de la république. Cependant l'eſpèce qui croît en Gueldre eſt la plus mauvaiſe de toutes.

La culture du tabac étoit autrefois établie en France, & avec plus de ſuccès qu'ailleurs, près du Pont-de-l'Arche, en Normandie; à Verton, en Picardie; & à Montauban, à Tonneins, à Clerac, dans la Guienne. On l'y défendit en 1721, excepté ſur quelques frontières, dont on reſpecta les capitulations. Le Hainault, l'Artois, la Franche-Comté profitèrent peu d'une liberté que la nature de leur ſol repouſſa opiniâtrement. Elle a été plus utile à la Flandre & à l'Alſace, dont les tabacs, quoique très-foibles, peuvent être mêlés, ſans inconvénient, avec des tabacs ſupérieurs.

Dans l'origine, les iſles du Nouveau-Monde s'occupèrent du tabac. Des productions plus riches les remplacèrent ſucceſſivement dans toutes, excepté à Cuba qui eſt reſtée en poſſeſſion de fournir tout le tabac en poudre que conſomment les Eſpagnols des deux hémiſphères. Son parfum eſt exquis, mais trop fort. La même couronne tire de Caraque, le tabac que ſes ſujets fument en Europe. On l'emploie auſſi dans le Nord & en Hollande, parce qu'il n'en exiſte nulle part qui lui ſoit comparable pour cet uſage.

Le Bréſil adopta de bonne-heure cette production & ne l'a pas depuis dédaignée. Il a été encouragé par la faveur conſtante dont ſon tabac a joui ſur les côtes occidentales de l'Afrique. Dans nos climats même, il eſt aſſez recherché par les gens qui fument. A raiſon de ſon âcreté, il ſeroit imprenable en poudre, ſans les préparations qu'on lui donne. Elles ſe réduiſent à tremper chaque

feuille dans une décoction de tabac & de gomme de topal. Ces feuilles ainsi humectées, sont formées en rouleau & enveloppées d'une peau de bœuf qui les maintient dans une fraicheur nécessaire.

Mais les meilleurs tabacs du globe croissent dans le nord de l'Amérique ; & dans cette partie du Nouveau-Monde, il faut mettre au second rang ceux qu'on récolte dans le Maryland. Cependant ils n'ont pas le même degré de perfection dans toute l'étendue de la province. Les crus de Chester & de Chouptan approchent pour la qualité des tabacs de la Virginie, & sont consommés en France. Les crus de Patapsico & de Potuxant, très-propres à être fumés, trouvent leur débouché dans le Nord & dans la Hollande. Sur les rives septentrionales du Potowmak, les tabacs sont excellens dans la partie haute, & médiocres dans la partie basse.

Sainte-Marie, autrefois la capitale de l'état, n'est rien ; & Annapolis, qui jouit maintenant de cette prérogative, n'est guère plus considérable. C'est à Baltimore, dont le port peut recevoir des navires tirant dix-sept pieds d'eau, que se traitent presque toutes les affaires. Ces trois villes, les seules qui soient dans la colonie, sont situées sur la baie de Chésapeak, qui s'enfonce deux cens cinquante milles dans les terres, & dont la largeur commune est de douze milles. Deux caps forment son entrée. Au milieu, est un banc de sable. Le canal, voisin du cap Charles, n'ouvre un passage qu'à de très-légers bâtimens : mais celui qui longe le cap Henri admet, dans tous les tems, les plus grands vaisseaux.

X. Ce que le Maryland peut devenir.

Entre les Apalaches & la mer, peu de terres sont aussi bonnes que celles du Maryland. Cependant elles sont trop généralement légères, sablonneuses & peu profondes, pour récompenser, les travaux & les avances du cultivateur, le même espace de tems que dans nos climats. La fécondité, par-tout inséparable des défrichemens, est rapidement suivie d'une diminution extraordinaire dans la quantité, dans la qualité du bled. Le sol est encore plutôt usé par le tabac. Lorsqu'on en a demandé, sans

interruption, à un même lieu quelques récoltes, cette feuille perd beaucoup de sa force. Pour cette raison, on créa, en 1733, des inspecteurs autorisés à faire brûler tout ce qui n'auroit pas le parfum convenable. Cette institution fut sage: mais elle semble annoncer qu'il faudra renoncer, un jour, à la plus importante production de la province, ou qu'insensiblement elle se réduira à peu de chose.

Alors ou plutôt, on exploitera les mines de fer qui sont très-abondantes dans la colonie. C'est un moyen de prospérité que jusqu'ici, on n'a pas poussé au-delà de dix-sept ou dix-huit fourneaux. Une liberté nouvelle, de nouvaux besoins communiqueront plus de force aux bras, aux esprits plus de mouvement.

D'autres manufactures s'éleveront aussi, sans doute. Le Maryland n'en eut jamais d'aucune espèce. Il tiroit de la Grande-Bretagne ce qui servoit aux usages les plus ordinaires de la vie. C'étoit une des raisons qui le faisoit gémir sous le poids accablant des dettes. M. Stirenwith a pris enfin le parti de faire fabriquer des bas, des étoffes de soie & de laine, des toiles de coton, toutes les espèces de quincailleries, jusqu'à des armes à feu. Ces branches d'industrie, maintenant réunies dans un même attelier, avec de grands frais & une intelligence rares, se disperseront plus ou moins rapidement dans la province, & passant le Potowmak, iront se naturaliser aussi dans la Virginie.

XI. Par qui & comment a été établie la Virginie.

Cette autre colonie, avec le même sol, avec le même climat que le Maryland, a sur lui quelques avantages. Son étendue est beaucoup plus considérable. Ses fleuves reçoivent de plus gros navires & leur permettent une plus longue navigation. Ses habitans ont un caractère plus élevé, plus ferme, plus entreprenant: ce qu'on pourroit attribuer à ce qu'ils sont plus généralement d'origine Britannique.

La Virginie étoit, il y a deux siècles, tout le pays que l'Angleterre se proposoit d'occuper dans le continent de l'Amérique Septentrionale. Ce nom ne désigne plus que l'espace borné d'un côté par le Maryland, & de l'autre par la Caroline.

Ce fut en 1606 que les Anglois abordèrent à cette plage sauvage,

ſauvage. James-Town fut leur premier établiſſement. Un malheureux haſard leur offrit au voiſinage un ruiſſeau d'eau douce, qui, ſortant d'un petit banc de ſable, en entraînoit du talc, qu'on voyoit briller au fond d'une eau courante & limpide. Dans un ſiècle qui ne ſoupiroit qu'après les mines, on prit pour de l'argent cette pouſſière mépriſable. Le premier, l'unique ſoin des nouveaux colons fut d'en ramaſſer. L'illuſion fut ſi complette, que deux navires étant venus porter des ſecours, on les renvoya chargés de ces richeſſes imaginaires. A peine y reſtoit-il un peu de place pour quelques fourrures. Tant que dura ce rêve, les colons dédaignèrent de défricher les terres. Une famine cruelle fut la punition d'un ſi fol orgueil. De cinq cens hommes envoyés d'Europe, il n'en échappa que ſoixante à ce fléau terrible. Ce reſte malheureux alloit s'embarquer pour Terre-Neuve, n'ayant des vivres que pour quinze jours, lorſque Delaware ſe préſenta avec trois vaiſſeaux, une nouvelle peuplade, & des proviſions de toute eſpèce.

L'hiſtoire peint ce lord comme un génie élevé au-deſſus des préjugés de ſon tems. Son déſintéreſſement égaloit ſes lumières. En acceptant le gouvernement d'une colonie qui étoit encore au berceau, il ne s'étoit propoſé que cette ſatisfaction intérieure que trouve un honnête homme à ſuivre le penchant qu'il a pour la vertu; que l'eſtime de la poſtérité, ſeconde récompenſe de la générоſité, qui ſe dévoue & s'immole au bien public. Dès qu'il parut, ce caractère lui donna l'empire des cœurs. Il retint des hommes déterminés à fuir un ſol dévorant; il les conſola dans leurs peines; il leur en fit eſpérer la fin prochaine: & joignant à la tendreſſe d'un père toute la fermeté d'un magiſtrat, il dirigea leurs travaux vers un but utile. Pour le malheur de la peuplade renaiſſante, le dépériſſement de ſa ſanté obligea Delaware de retourner dans ſa patrie, mais il n'y perdit jamais de vue ſes colons chéris; & tout ce qu'il avoit de crédit à la cour, il l'employa toujours à leur avantage.

Cependant la colonie ne faiſoit que peu de progrès. On attribuoit cette langueur à la tyrannie inſéparable des privilèges.

exclusifs. La compagnie qui les exerçoit fut proscrite à l'avénement de Charles I au trône. Avant cette époque, l'autorité étoit toute entière dans les mains du monopole. Alors la Virginie reçut le gouvernement Anglois. La couronne ne lui fit acheter ce grand avantage que par une redevance annuelle de 2 liv. 5 s. pour chaque centaine d'acres qu'on cultiveroit.

Jusqu'à ce moment, les colons n'avoient pas connu de véritable propriété. Chacun y erroit au hasard, ou se fixoit dans l'endroit qui lui plaisoit, sans titres ni convention. Enfin des bornes furent posées; & des vagabonds devenus citoyens, reçurent des limites dans leurs plantations. Cette première loi de la société fit tout changer de face. Les défrichemens se mutiplièrent de tous les côtés. Cette activité fit accourir à la Virginie une foule d'hommes courageux, qui vinrent y chercher, ou la fortune, ou ce qui en dédommage, la liberté. Les troubles mémorables qui changèrent la constitution Angloise, augmentèrent encore ce concours d'une foule de monarchistes, qui allèrent attendre auprès de Guillaume Berkley, gouverneur de la colonie, & dévoué comme eux au roi Charles, la décision du destin sur ce prince abandonné. Les intérêts de la monarchie furent même soutenus par ce lieutenant zélé après que la fortune eut écrasé le monarque. Mais quelques habitans, séduits ou gagnés, se voyant secondés d'une puissante flotte, livrèrent la colonie au protecteur. Si le chef se vit entraîné malgré lui par le torrent, il fut, du moins, parmi ceux que Charles avoit honorés de places de confiance & d'autorité, le dernier qui plia sous Cromwel, & le premier qui rompit ses chaînes. Cet homme courageux gémissoit dans l'oppression, lorsque les cris du peuple le rappellèrent à la place que la mort de son successeur laissoit vacante. Loin de céder à des instances si flatteuses, il déclara qu'il ne serviroit jamais que le légitime héritier du monarque détrôné. Cet exemple de magnanimité, dans un tems où l'on ne voyoit point de jour au rétablissement de la maison royale, fit tant d'impression sur les esprits, que, d'une voix unanime, on proclama Charles II en Virginie, avant qu'il eût été proclamé en Angleterre.

XII. Obſtacles qui s'oppoſent aux proſpérités de la Virginie.

La colonie ne tira pas d'une démarche ſi généreuſe le fruit qu'elle en pouvoit attendre. Le nouveau monarque y accorda, par foibleſſe ou par corruption, à des courtiſans avides, des terreins immenſes qui abſorboient les poſſeſſions d'un grand nombre de citoyens obſcurs. L'acte de navigation, imaginé par le protecteur & dont le but étoit d'aſſurer à la métropole l'approviſionnement de tous ſes établiſſemens du Nouveau-Monde, le commerce excluſif de leurs productions, fut obſervé avec une rigueur qui fit preſque doubler de valeur ce que la Virginie devoit acheter, & avilit encore plus ce qu'elle avoit à vendre. Cette double oppreſſion fit tarir les reſſources & les eſpérances de la province. Pour comble de calamité, les ſauvages l'attaquèrent avec une fureur & une intelligence qu'on ne leur avoit pas reconnues dans les guerres précédentes.

Les Anglois s'étoient à peine montrés dans cette région intacte, qu'ils avoient indiſpoſé le peuple indigène par la mauvaiſe foi qu'ils avoient miſe dans leurs échanges avec lui. Ce germe de diviſion pouvoit être étouffé, s'ils avoient voulu conſentir à prendre des compagnes Indiennes, comme on les en ſollicitoit. Mais, quoiqu'ils n'euſſent pas encore des femmes Européennes, ils repouſſèrent ces liaiſons avec hauteur. Ce mépris irrita les Américains, que l'infidélité avoit aliénés, & ils devinrent ennemis irréconciliables. Leur haîne ſe manifeſta par des aſſaſſinats ſecrets, par des hoſtilités publiques; &, en 1622, par une conſpiration qui coûta la vie à trois cens trente-quatre perſonnes; qui auroit même creuſé le tombeau de la colonie entière, ſi les chefs n'euſſent été avertis du danger quelques heures avant l'inſtant arrêté pour le maſſacre général.

Depuis cette trahiſon, il ſe commit de part & d'autre des atrocités ſans nombre. Les trèves entre les deux nations étoient rares & mal obſervées. C'étoient ordinairement les Anglois qui amenoient la rupture. Moins ils retiroient de bénéfice de leurs plantations, plus ils employoient de ruſes & de violences pour dépouiller le ſauvage de ſes fourrures. Cette inſatiable avidité, qui attaquoit ſans diſtinction toutes les peuplades fixes ou errantes au

voiſinage de la colonie, leur mit de nouveau les armes à la main, vers la fin de 1675. Elles fondirent, de concert, ſur des établiſſemens imprudemment diſperſés & trop éloignés les uns des autres pour pouvoir ſe ſoutenir réciproquement.

Tant d'infortunes mirent les Virginiens au déſeſpoir. Berkley, après avoir été long-tems leur idole, n'eut plus à leurs yeux ni aſſez de fermeté contre les vexations de la métropole, ni aſſez d'activité contre les irruptions de l'ennemi. Tous les regards ſe tournèrent vers Bacon, jeune officier, vif, éloquent, hardi, inſinuant, d'une phyſionomie agréable. On le choiſit tumultuairement, irréguliérement pour général. Quoique ſes ſuccès militaires euſſent juſtifié cette prévention de la multitude emportée, le gouverneur qui, avec ce qui lui reſtoit de partiſans, s'étoit retiré ſur les bords du Potowmak, n'en déclara pas moins Bacon traître à la patrie. Un jugement ſi ſévère, & qui, pour le moment, étoit une imprudence, détermina le proſcrit à s'emparer violemment d'une autorité qu'il exerçoit paiſiblement depuis ſix mois. La mort arrêta ſes projets. Les mécontens, diviſés par la perte de leur chef, intimidés par les troupes qu'ils voyoient arriver d'Europe, ne ſongèrent qu'à demander grace. On ne ſouhaitoit que de l'accorder. La rébellion n'eut aucune ſuite fâcheuſe; & la clémence aſſura la ſoumiſſion.

La tranquillité ne fut pas plutôt rétablie, que l'on s'occupa du ſoin de ſe rapprocher des Indiens. Toute liaiſon avoit ceſſé avec eux depuis quelque tems. L'aſſemblée générale de 1678 r'ouvrit les communications: mais elle ordonna que les échanges ne pourroient ſe faire que dans les marchés qu'elle fixoit. Cette innovation déplut aux ſauvages; & les choſes ne tardèrent pas à reprendre leur premier cours.

Un objet plus important, c'étoit de redonner de la valeur au tabac, la plus importante & preſque l'unique production de la colonie. On penſa que rien ne contribueroit plus efficacement à le tirer de l'aviliſſement où il étoit tombé, que de repouſſer de la province ceux que le Maryland & la Caroline y portoient, pour les faire paſſer en Europe. Si les légiſlateurs avoient été plus

éclairés, ils auroient compris que cet entrepôt devoit faire tomber tôt ou tard dans leurs mains le fret de cette denrée & les rendre les arbitres de son prix. En l'éloignant de leurs ports par une avarice mal raisonnée, ils se donnèrent, dans tous les marchés, des concurrens qui leur démontrèrent d'une manière bien amère le vice de leurs principes.

Ces arrangemens étoient à peine faits, qu'au printems de 1679 il arriva un nouveau chef à la colonie. C'étoit le lord Colepepper. Les troubles qui avoient récemment bouleversé cet établissement, l'enhardirent à proposer un réglement qui condamneroit à un an de prison & à une amende de 11,250 livres tous les citoyens qui parleroient ou qui écriroient contre leur gouverneur; à trois mois de prison, & à une amende de 2250 livres ceux qui parleroient ou qui écriroient contre les membres du conseil ou quelqu'autre magistrat.

Ce Colepepper avoit-il donc peur qu'on doutât des vices de l'administration & de l'infidélité des administrateurs? En quels lieux du monde les peuples n'ont-ils pas tiré les mêmes conséquences du silence qu'on leur imposoit? Est-ce l'éloge ou le blâme qu'on redoute de celui à qui l'on ordonne de se taire? Ces défenses calomnient le gouvernement, s'il est bon; puisqu'elles tendent à persuader qu'il est mauvais. Mais comment réussir à les faire observer? Peut-on ignorer qu'il est dans la nature de l'homme de se porter aux actions, du moment où l'on y attache de la gloire en y attachant du péril? L'opprimer & l'empêcher de gémir & de se plaindre, c'est une atrocité contre laquelle il ne manque jamais de se révolter. Comment connoîtrez-vous les rebelles à vos ordres? Par l'espionage, par les délations, par les voies les plus sûres de diviser les citoyens, & de susciter entre eux la méfiance & les haines. Qui punirez-vous? Les hommes les plus honnêtes & les plus généreux qui ne se tairont jamais, lorsqu'ils seront persuadés qu'il est de leur devoir de parler. N'en doutez pas: ils braveront vos menaces, ou ils les éluderont. S'ils prennent le premier parti, oserez-vous les traîner dans une prison? Si vous l'osez, croyez-vous qu'ils tardent long-tems à trouver des

vengeurs ? Si vous ne l'osez pas, vous tomberez dans le mépris. S'ils avoient été libres de s'expliquer avec franchise, ils auroient mis de la dignité & de la modération dans leurs remontrances. La contrainte & le danger du châtiment les transformeront en libelles violens, amers & séditieux ; & c'est votre tyrannie qui les aura rendus coupables. Souverains, ou vous dépositaires de leur autorité, votre administration est-elle bonne ? livrez-la à toute la sévérité de notre examen ; elle n'y peut gagner que du respect & de la soumission. Est-elle mauvaise ? corrigez-la ou défendez-la par la force. Puisque vous êtes d'abominables tyrans, ayez du moins assez d'audace pour l'avouer. Si vous êtes justes, laissez dire & dormez en paix. Si vous êtes oppresseurs, le repos & le sommeil ne sont pas faits pour vous ; & malgré tous vos efforts, vous n'en jouirez pas. Souvenez-vous du sort de celui qui consentoit à être haï, pourvu qu'il fût craint. Vous le subirez, à moins que vous ne soyez environnés que de vils esclaves, tels qu'étoient sans doute alors les habitans de la Virginie. Les représentans de cette province accordèrent, sans balancer, leur consentement à une loi qui assuroit l'impunité à tous les brigandages des administrateurs. D'autres malheurs ne tardèrent pas à aggraver les infortunes de la Virginie.

Dans l'origine de la colonie, la justice étoit administrée avec un désintéressement qui garantissoit l'équité des jugemens. Une seule cour prenoit connoissance de tous les différends, & prononçoit en peu de jours avec le droit d'appel à l'assemblée générale qui n'apportoit pas moins de diligence à les terminer. Cet ordre de choses laissoit trop peu d'influence aux gouverneurs sur la fortune des particuliers, pour qu'ils ne cherchassent pas à l'intervertir. Par leurs manœuvres & sous divers prétextes, ils firent régler que les évocations portées jusqu'alors aux représentans de la province, iroient exclusivement à leur conseil.

Une innovation plus funeste encore fut ordonnée en 1692, par le chevalier Andross. Il voulut que les loix, les tribunaux, les formalités, tout ce qui faisoit un cahos de la jurisprudence angloise, fût établi dans son gouvernement. Rien ne convenoit

moins aux planteurs de la Virginie que des ſtatus ſi bizarres, ſi compliqués, ſouvent ſi contradictoires. Auſſi ces hommes peu éclairés ſe trouvèrent-ils engagés dans un labyrinthe où ils ne voyoient point d'iſſue. Ils étoient généralement alarmés pour leurs droits, pour leurs propriétés ; & cette inquiétude rallentit aſſez long-tems leurs travaux.

Ils ne furent pouſſés avec vigueur & avec ſuccès qu'après le commencement du ſiècle. Rien n'en arréta l'accroiſſement. Seulement les frontières de la colonie éprouvèrent dans les derniers tems quelques dégâts de la part des ſauvages, irrités par des attrocités & des injuſtices. Ces démêlés furent terminés en 1774. On les auroit oubliés ſans le diſcours que tint Logan, chef des Shaweneſes à Dunmore, gouverneur de la province.

« Je demande aujourd'hui à tout homme blanc, ſi preſſé par » la faim, il eſt jamais entré dans la cabane de Logan, ſans qu'il » lui ait donné à manger ; ſi venant nud ou tranſi de froid, » Logan ne lui a pas donné de quoi ſe couvrir. Pendant le cours » de la dernière guerre, ſi longue & ſi ſanglante, Logan eſt reſté » tranquille ſur ſa natte, deſirant d'être l'avocat de la paix. Oui, » tel étoit mon attachement pour les blancs, que ceux même de » ma nation, lorſqu'ils paſſoient près de moi, me montroient » au doigt, & diſoient : *Logan eſt ami des blancs*. J'avois même » penſé à vivre parmi vous : mais c'étoit avant l'injure que m'a » faite un de vous. Le printems dernier, le colonel Creſſop, de » ſang froid & ſans être provoqué, a maſſacré tous les parens » de Logan, ſans épargner ni ſa femme, ni ſes enfans. Il ne coule » plus aucune goutte de mon ſang dans les veines d'aucune créa- » ture humaine. C'eſt ce qui a excité ma vengeance. Je l'ai cher- » chée. J'ai tué beaucoup des vôtres. Ma haîne eſt aſſouvie. Je » me réjouis de voir luire les rayons de la paix ſur mon pays. » Mais n'allez point penſer que ma joie ſoit la joie de la peur. » Logan n'a jamais ſenti la crainte. Il ne tournera pas le dos » pour ſauver ſa vie. Que reſte-t-il pour pleurer Logan quand » il ne ſera plus ? PERSONNE ».

Que cela eſt beau ! comme cela eſt ſimple, énergique & tou-

chant ! Démosthène, Ciceron, Bossuet sont-ils plus éloquens que ce sauvage ? Quelle meilleure preuve de cette sentence si connue, que c'est le cœur qui rend l'homme disert ?

XIII.
A quel point la Virginie a poussé sa population & son commerce. Quelles sont ses mœurs.

La Virginie, comme la plupart des autres colonies, n'attira d'abord que des vagabonds, qui n'avoient ni famille, ni fortune. Leur travail leur donna bientôt quelque aisance, & ils desirèrent d'en partager les douceurs avec des compagnes. Comme il n'y avoit point de femmes dans la province, & qu'ils n'en vouloient que d'honnêtes, ils donnèrent 2250 liv. pour chaque jeune personne qu'on leur amenoit d'Europe avec un certificat de sagesse & de vertu. Cet usage ne dura pas long-tems. Lorsqu'il ne resta plus de doute sur la salubrité, sur la fertilité du pays, des familles entières, même d'une condition honorable, se transportèrent dans la Virginie. La population augmentoit assez rapidement, lorsque le fanatisme en vint arrêter les progrès.

La religion du gouvernement fut la première, & quelque tems la seule qu'on pratiqua dans cette contrée. Des non-conformistes passèrent aussi les mers. Leurs opinions ou leurs cérémonies révoltèrent ; & la loi se permit en 1642, de chasser de la province ceux des habitans qui n'étoient pas de la communion Anglicane. L'impérieuse loi de la nécessité fit depuis révoquer ce décret si funeste : mais une tolérance si tardive, & qui étoit visiblement accordée avec répugnance, ne produisit pas le grand effet qu'on en attendoit. Il n'y eut qu'un petit nombre de Presbytériens, de Quakers, de Réfugiés François qui osâssent se fier à ce repentir. Le culte de Henri VIII continua à être dominant & comme exclusif.

Cependant avec le tems, les hommes se multiplièrent sur cette terre dont la réputation de fécondité augmentoit toujours. La passion des richesses qui infestoit de plus en plus l'ancien continent, donna sans interruption des citoyens à cette partie du nouveau. On y en compte six cens cinquante mille, si les calculs du congrès ne sont pas exagérés. Dans ce dénombrement sont compris les esclaves. L'opinion commune les porte à

cent

cent cinquante mille. Ce fut en 1620 que les Hollandois introduisirent les premiers de ces malheureux dans la colonie.

Les travaux de ces hommes blancs, de ces hommes noirs, donnent aux deux hémisphères du bled, du maïs, des légumes secs, du fer, du chanvre, des cuirs, des fourrures, des salaisons, du bray, des bois, des mâtures, & sur-tout des tabacs généralement supérieurs à ceux du Maryland, sans être cependant de la même perfection dans toutes les parties de la province. La préférence est accordée à ceux de la rivière d'York. On donne le second rang à ceux de la rivière James. Ceux qui croissent sur les bords du Rappahanok & au sud du Potowmak sont les moins estimés.

Depuis 1752 jusques & compris 1755, la Grande-Bretagne reçut de la Virginie & du Maryland réunis trois millions cinq cens un mille cent dix quintaux de tabac, ce qui fit pour chacune des quatre années huit cens soixante-quinze mille deux cens quatre-vingts quintaux. Elle en exporta deux millions neuf cens quatre-vingt-neuf mille huit cens quintaux, ou sept-cens quarante-sept mille quatre cens cinquante quintaux tous les ans, ce qui réduisit sa consommation annuelle à cent vingt-sept mille huit cens trente quintaux.

Depuis 1763, jusques & compris 1770, les deux colonies n'envoyèrent à leur métropole que six millions cinq cens mille quintaux de tabac, ou huit cens douze mille cinq cens quintaux chacune des huit années. Il n'en fut vendu à l'étranger que cinq millions cent quarante huit mille quintaux, ou six cens quarante-trois mille cinq cens quintaux par année, de sorte que la nation en consomma tous les ans cent soixante-neuf mille quintaux.

Dans l'intervalle des deux époques, l'importation diminua donc année commune de soixante-deux mille sept cens quatre-vingts quintaux, l'exportation de cent trois mille neuf cens cinquante quintaux; & la consommation angloise augmenta de quarante-un mille cent soixante-dix quintaux chaque année.

L'usage du tabac n'a pas diminué en Europe. La passion pour cette superfluité s'est même accrue, malgré les gros droits dont

tous les gouvernemens l'ont comme accablée. Si ce qu'en fournissoit l'Amérique Septentrionale trouve de jour en jour parmi nous moins de débouchés, c'est que la Hollande, c'est que l'Alsace, c'est que le Palatinat, c'est que principalement la Russie en ont poussé la culture avec beaucoup de vivacité.

En 1769, la Virginie & le Maryland réunis, vendirent de leurs denrées pour 16,195,577 liv. 4 f. 7 d., somme dont les deux tiers appartenoient au premier de ces établissemens. Le tabac fut la principale des productions, puisqu'une colonie en exporta cinquante-sept millions trois cens trente-sept mille sept cens quatre-vingt-quinze livres pesant, & l'autre vingt-cinq millions sept cens quatre-vingt-un mille sept cens soixante-neuf livres.

En Virginie, les vaisseaux occupés de l'extraction de ces denrées, ne les trouvent pas réunies dans un petit nombre d'entrepôts, comme dans les autres états commerçans du globe. Ils sont réduits à former leur chargement en détail dans les plantations même, placées à plus ou moins de distance de l'océan sur des rivières navigables, depuis cent jusqu'à deux cens milles. Cet usage fatigue les navigateurs, & rallentit leur marche. La Grande-Bretagne qui ne perd jamais de vue la conservation de ses hommes de mer, & qui compte pour beaucoup la multiplication de leurs voyages, desira, ordonna même qu'à l'embouchure des fleuves fussent bâties des villes où seroient envoyées les productions de la province. Les voies d'insinuation, la contrainte des loix, tout fut presqu'également inutile. On ne vit s'élever que quelques foibles bourgades qui ne remplirent jamais que la moindre partie du but que la métropole s'étoit proposé. Williamsbourg même, quoique le siège du gouverneur, des assemblées, des cours de justice & des études; quoique décoré des plus beaux édifices publics du continent septentrional; quoique la capitale de la colonie depuis la ruine de James-Town, n'a pas deux mille habitans.

Des hommes qui préfèrent la tranquillité de la vie champêtre au tumultueux séjour des cités, devroient être naturellement économes & laborieux: il n'en fut jamais ainsi dans la Virginie.

Toujours, ses habitans mirent beaucoup de recherche dans l'ameublement de leurs maisons. Toujours, ils se plurent à recevoir souvent leurs voisins & à les recevoir avec ostentation. Toujours, ils aimèrent à étaler le plus grand luxe aux yeux des navigateurs Anglois que les affaires conduisoient dans leurs plantations. Toujours, ils se livrèrent à cette mollesse, à cette incurie si ordinaire aux régions où l'esclavage est établi. Aussi les engagemens de la province furent-ils habituellement très-considérables. Au commencement des troubles, on les croyoit de 25,000,000 de livres. Cette somme prodigieuse appartenoit aux négocians de la Grande-Bretagne pour des noirs ou pour d'autres objets qu'ils avoient fournis. La confiance de ces hardis prêteurs étoit spécialement fondée sur une loi injuste qui assuroit leur paiement de préférence à toutes les autres dettes, même antérieurement contractées.

La colonie a de grands moyens pour sortir d'une situation, en apparence, si désespérée. Elle en sortira, lorsqu'elle mettra plus de simplicité dans ses mœurs, plus de modération dans ses dépenses. Elle en sortira, lorsque profitant des ressources d'un sol immense & assez fécond, elle variera, elle perfectionnera ses cultures. Elle en sortira, lorsqu'elle ne tirera pas de l'étranger les meubles les plus communs & de l'usage le plus général. Elle en sortira, lorsque ses atteliers ne se borneront pas à employer quelques foibles portions d'un coton trop mauvais, pour être demandé par les manufactures de l'Europe. Elle en sortira, lorsque ses caisses publiques moins expoliées & mieux réglées permettront la diminution des impôts, beaucoup plus considérables dans cette province que dans aucune autre de ce continent. Plusieurs de ces conseils peuvent intéresser les deux Carolines.

XIV. Commencement des deux carolines. Leur premier & leur dernier gouvernement civil & religieux.

La vaste contrée qu'elles occupent fut découverte par les Espagnols peu de tems après leurs premières expéditions dans le Nouveau-Monde. Elle n'offroit point d'or à leur avarice : ils la méprisèrent. L'amiral de Coligny, plus sage & plus habile, y ouvrit une source d'industrie aux protestans François : mais le

fanatiſme, qui les pourſuivoit, ruina leurs eſpérances par l'aſſaſſinat de cet homme juſte, humain, éclairé. Quelques Anglois les remplacèrent vers la fin du ſeizième ſiècle. Un caprice inexplicable leur fit abandonner cet établiſſement naiſſant, pour aller cultiver une terre plus dure ſous un climat moins tempéré.

On ne voyoit pas un ſeul Européen dans la Caroline, lorſque les lords Berkley, Clarendon, Albermale, Craven, Ashley; & meſſieurs Carteret, Berkley & Colleton obtinrent, en 1663, de Charles II, la propriété de ce beau pays. Le ſyſtême légiſlatif du nouvel état fut tracé par le fameux Locke. Un philoſophe, ami des hommes, ami de la modération & de la juſtice, qui ont ſeules le droit de les gouverner, devoit ſapper juſqu'aux fondemens le fanatiſme qui les a diviſés dans toutes les régions, & qui les armera les uns contre les autres juſqu'à la fin des ſiècles.

L'intolérance, toute affreuſe qu'elle nous paroît, eſt une conſéquence néceſſaire de l'eſprit ſuperſtitieux. Ne convient-on pas que les châtimens doivent être proportionnés aux délits? Or quel crime plus grand que l'incrédulité aux yeux de celui qui regarde la religion comme la baſe fondamentale de la morale? D'après ces principes, l'irréligieux eſt l'ennemi commun de toute ſociété; l'infracteur du ſeul lien qui unit les hommes entre eux; le promoteur de tous les crimes qui peuvent échapper à la ſévérité des loix. C'eſt lui qui étouffe les remords. C'eſt lui qui rompt le frein des paſſions. C'eſt lui qui tient école de ſcélérateſſe. Quoi! nous conduiſons au gibet un malheureux que l'indigence embuſque ſur un grand chemin, qui s'élance ſur le paſſant un piſtolet à la main, & qui demande un écu dont il a beſoin pour la ſubſiſtance de ſa femme & de ſes enfans expirant de miſère; & l'on fera grace à un brigand infiniment plus dangereux? Nous traitons comme un lâche celui qui ſouffre qu'en ſa préſence on parle mal de ſon ami; & nous exigerons que l'homme religieux laiſſe l'incrédule blaſphémer à ſon aiſe de ſon maître, de ſon père, de ſon créateur. Il faut, ou dire que toute croyance eſt abſurde, ou gémir ſur l'intolérance comme ſur un mal né-

ce ffaire. Saint Louis raifonnoit très-conféquemment, lorfqu'il difoit à Joinville ; *fi tu entends jamais quelqu'un parler mal de Dieu, tire ton épée & perce lui en le cœur ; je te le permets.* Tant il eft important, que dans toutes les contrées, ainfi qu'on l'affure de la Chine, les fouverains & les dépofitaires de leur autorité ne foient attachés à aucun dogme, à aucune fecte, à aucun culte religieux.

Tout porte à penfer que telle étoit l'opinion de Locke. Mais n'ofant attaquer trop ouvertement les préjugés de fon tems, également cimentés par des vertus & par des crimes, il voulut les concilier, autant qu'il étoit poffible, avec un principe dicté par la raifon & l'humanité. Comme les habitans fauvages de l'Amérique n'ont, difoit-il, aucune idée de la révélation, ce feroit le comble de la folie de les tourmenter pour leur ignorance. Les chrétiens qui viendroient peupler la colonie, y chercheroient, fans doute, une liberté de confcience que les prêtres & les princes leur refufent en Europe : ce feroit donc manquer à la bonne-foi, que de les perfécuter après les avoir reçus. Les juifs & les païens ne méritoient pas plus d'être rejettés pour un aveuglement que la douceur & la perfuafion pouvoient faire ceffer.

C'eft ainfi que raifonnoit le philofophe Anglois, avec des efprits imbus & prévenus de dogmes qu'on ne s'étoit pas encore permis de difcuter. Par égard pour leur foibleffe, il mit à la tolérance qu'il établiffoit, cette reftriction, que toute perfonne au-deffus de dix-fept ans, qui prétendroit à la protection des loix feroit infcrire fon nom dans le regiftre de quelque communion. C'étoit une brèche à fon fyftême. La liberté de confcience ne fouffre aucune forte de modification. C'eft un compte que l'homme doit à Dieu feul. De quelque manière qu'on y faffe intervenir le magiftrat, c'eft une injuftice. Un déifte pouvoit-il fe foumettre à cette condition?

Cependant la liberté civile fut beaucoup moins favorifée par Locke. Soit par complaifance pour ceux qui l'employoient, efpèce de baffeffe dont on répugne à le foupçonner ; foit que

plus métaphysicien que politique, il n'eût suivi la philosophie que dans les sentiers ouverts par Descartes & par Léibnitz : cet homme qui détruisit, qui éloigna tant d'erreurs dans sa théorie sur l'origine des idées, ne marcha que d'un pas foible & chancelant dans la carrière de la législation. L'auteur d'un ouvrage, dont la durée éternisera la gloire de la nation Françoise, même lorsque le despotisme aura brisé tous les ressorts & tous les monumens du génie & de la valeur d'un peuple cher au monde par tant de qualités aimables & brillantes : Montesquieu lui-même ne s'est pas apperçu qu'il faisoit des hommes pour les gouvernemens, au lieu de faire des gouvernemens pour les hommes.

Le code de la Caroline, par une bizarrerie inconcevable dans un Anglois & dans un philosophe, donnoit aux huit propriétaires qui la fondoient & à leurs héritiers, non-seulement les prérogatives de la couronne : mais encore toute la puissance législative.

Le premier usage que firent de leur autorité ces souverains, ce fut de créer trois ordres de noblesse. Ils appellèrent barons ceux qu'ils ne gratifioient que de douze mille acres de terre. On donna le nom de caciques à ceux qui en recevoient vingt-quatre mille ; & le titre de landgrave fut déféré aux deux qui en obtinrent quatre-vingt mille chacun. Ces concessions ne pouvoient jamais être aliénées en détail ; & leurs heureux possesseurs devoient seuls former la chambre des pairs. Les communes furent composées des représentans des villes & des comtés, mais avec des droits beaucoup moins considérables que dans la métropole. L'assemblée fut nommée cour Palatine. Chaque tenancier étoit obligé à une redevance annuelle d'une livre deux sols six deniers par acre : mais il lui étoit libre de la racheter.

De puissans obstacles s'opposèrent trop long-tems aux progrès de ce grand établissement.

Dès l'origine, la colonie avoit été ouverte à toutes les sectes indistinctement ; toutes avoient joui des mêmes prérogatives. On avoit compris que c'étoit l'unique moyen de faire arriver promptement un état naissant à de grandes prospérités. Dans la

ſuite, les Anglicans, devenus jaloux des non-conformiſtes, voulurent les exclure du gouvernement, les obliger même à fermer leurs lieux de prière. Ces actes de folie & de violence furent annulés, en 1706, par la métropole, comme contraires à l'humanité, à la juſtice, à la raiſon, à la politique. Du choc de ces rêveries ſortirent des cabales & des tumultes qui détournèrent les habitans des travaux utiles pour les occuper de mille fantômes qu'on ne mépriſera jamais autant qu'ils le méritent.

Deux guerres qu'on fit aux ſauvages furent preſque auſſi extravagantes, preſque auſſi deſtructives de tout bien. Sans intérêt & ſans motif, on attaqua, on maſſacra toutes les nations errantes ou fixées entre l'Océan & les Apalaches. Ce qui échappa au glaive, ſe ſoumit ou ſe diſperſa.

Cependant une conſtitution mal ordonnée fut la cauſe principale d'une inertie preſque générale. Les ſeigneurs propriétaires, imbus de principes tyranniques, tendoient de toutes leurs forces au deſpotiſme. Les colons, éclairés ſur les droits de l'homme, mettoient tout en œuvre pour éviter la ſervitude. Il falloit, ou établir un nouvel ordre de choſes, ou conſentir à voir éternellement gémir dans l'humiliation, dans la miſère & dans l'anarchie une vaſte contrée dont on s'étoit promis de ſi grands avantages. Le ſénat Britannique prit enfin, en 1728, le parti de rendre ce beau domaine à la nation, & d'accorder à ſes premiers maîtres 540,000 livres de dédommagement. Granville ſeul, par des conſidérations qui ne nous ſont pas connues, fut maintenu dans ſon huitième, ſitué ſur les confins de la Virginie : mais cette partie-là même ne tarda pas à recouvrer auſſi ſon indépendance. Le gouvernement Anglois, tel qu'il ſe trouvoit déja établi dans d'autres provinces du Nouveau-Monde, fut ſubſtitué à l'arrangement bizarre que, dans des tems d'une extrême corruption, des favoris inſatiables avoient arraché à un monarque indolent & foible. Alors le pays put eſpérer des proſpérités. Dans la vue d'en ſimplifier l'adminiſtration, il fut partagé en deux gouvernemens indépendans, ſous le nom de Caroline Méridionale & de Caroline Septentrionale.

XV.
Ce que les deux Carolines ont de commun.

Les deux contrées réunies occupent plus de quatre cens milles sur la côte, & environ deux cens milles dans l'intérieur des terres. C'est une plaine généralement sablonneuse que le débordement des rivières, que des pluies fortes & fréquentes rendent très-marécageuse. Le sol ne commence à s'élever qu'à quatre-vingts ou cent milles de la mer, & il s'élève toujours davantage jusqu'aux Apalaches. Sur ces plages & au milieu des pins qu'y a irrégulièrement jettés la nature, se nourrissent d'une herbe forte & grossière quelques moutons dont la chair & la toison ont extrêmement dégénéré; un assez grand nombre de bêtes à corne qui n'ont pas conservé toute leur force, toute leur beauté; une multitude innombrable de porcs qui paroissent s'être perfectionnés.

Le pays est arrosé par un grand nombre de rivières dont quelques-unes sont navigables. Elles le seroient dans un plus long cours, sans les rochers & les chûtes d'eau qui en interrompent la navigation.

Quoique le climat soit aussi variable que dans le reste de l'Amérique Septentrionale, il est ordinairement d'une température agréable. Un froid piquant ne se fait guère sentir que le matin ou le soir, & les chaleurs sont rarement fort vives. Si les brouillards sont ordinaires, du moins se dissipent-ils au milieu du jour. Malheureusement dans les mois de juillet, août, septembre & octobre règnent dans la plaine des fièvres intermittentes, quelquefois funestes aux régnicoles même, & trop souvent mortelles pour des étrangers.

Telle est l'organisation physique des deux Carolines. Il faut voir ce qui les distingue.

XVI.
Ce qui distingue la Caroline Septentrionale.

La Caroline Septentrionale est une des plus grandes provinces du continent. Malheureusement elle n'offre pas des avantages proportionnés à son étendue. Le sol y est généralement plus plat, plus sablonneux, plus rempli de marais que dans la Caroline Méridionale. Ces tristes plaines sont couvertes de pins ou de cèdres, ce qui annonce un terrein ingrat; & semées, par intervalle, d'un petit nombre de chênes trop gras pour être employés à la construction

construction des vaisseaux. Les côtes, généralement barrées par un banc de sable qui en écarte les navigateurs, n'appellent pas plus impérieusement la population que l'intérieur des terres. Enfin le pays est plus exposé que les contrées limitrophes aux ouragans qui viennent du sud-est.

Ces motifs éloignèrent, sans doute, les Anglois de la Caroline Septentrionale, quoique ce fût la première plage qu'ils eussent découverte dans le Nouveau-Monde. Aucun des nombreux expatriés que leur caractère ou leur situation poussoient dans cet autre hémisphère, n'y portoit sa misère ou son inquiétude. Ce ne fut que tard que quelques vagabonds, sans aveu, sans loix, sans projets s'y fixèrent. Mais, avec le tems, les terres devinrent rares dans les autres colonies; & alors les hommes, qui n'étoient pas en état d'en acheter, refluèrent dans une région qui leur en offroit gratuitement. On voit aujourd'hui, dans la province, selon le congrès, trois cens mille ames, où l'on ne compte que très-peu d'esclaves. Peu de ces habitans sont Anglois, peu sont Irlandois, peu sont Allemands. La plupart ont une origine Ecossoise; & il faut en dire la raison.

Ces montagnards, dont un grand peintre a depuis peu si fiérement tracé le caractère, ne furent asservis ni par les Romains, ni par les Saxons, ni par les Danois. Leur bravoure repoussa toute invasion; & les coutumes étrangères s'arrêtèrent au pied de leurs inaccessibles demeures. Isolés du reste du globe, ils montroient dans leurs manières la politesse des cours, sans en avoir les vices; dans leur maintien, une fierté qui leur étoit inspirée par la noblesse de leur origine; dans leur cœur toute la délicatesse de notre point d'honneur, sans ses ombrages minutieux. Comme l'industrie n'en avoit pas fait des machines, & que la nature de leur sol & de leur climat ne les appelloit que dans deux saisons aux travaux champêtres, ils avoient de très-longs loisirs. C'étoit la chasse, c'étoit la guerre, c'étoit la danse qui les consommoient, ou, à leur défaut, des conversations animées par des expressions pittoresques, par des pensées originales. La plupart étoient musiciens. Des écoles s'ouvroient par-tout pour la

jeunesse. Sous chaque toît, on trouvoit au moins un historien pour rappeller les grands événemens, & un poëte pour les chanter. Les lacs, les forêts, les antres, les cataractes; la majestueuse grandeur de tous ces objets qui les entouroient, donnoit de l'élévation à leur esprit, jettoit une teinte de mélancolie sur leur caractère, & entretenoit un enthousiasme sacré au fond de leur ame. Ces peuples s'estimoient sans mépriser les autres nations. Leur aspect en imposoit à l'homme civilisé, dans lequel ils ne voyoient qu'un de leurs semblables, de quelque titre qu'il fût décoré. L'étranger qui se présentoit étoit reçu avec une affection simple & cordiale. Ils conservoient long-tems le ressentiment de l'injure faite à l'un d'entre eux : les liens du sang la rendoient commune à tous. Après un combat, ils pansoient les plaies de leur ennemi avant les leurs. Toujours armés, l'usage habituel des instrumens homicides leur en ôtoit la crainte. Ils croyoient aux esprits. Si l'éclair brilloit pendant la nuit; si le tonnerre grondoit sur leur tête; si l'orage brisoit les arbres autour de leurs maisons & en ébranloit la couverture, ils imaginoient qu'un héros oublié leur reprochoit leur silence. Ils prenoient leurs instrumens; ils entonnoient un hymne en son honneur; ils l'assuroient que sa mémoire ne finiroit plus parmi les enfans des hommes. Ils ajoutoient foi aux pressentimens & à la divination. Tous se soumettoient au culte établi. Jamais la superstition ne suscita des querelles, ne répandit une goutte de sang.

Ces mœurs ne changeoient point & ne pouvoient changer. Les Ecossois formoient un grand nombre de tribus appellées *clans*, dont chacune portoit un nom différent, & vivoit sur les terres d'un seigneur particulier. C'étoit le patriarche héréditaire d'une famille dont ils descendoient tous, sans qu'aucun ignorât à quel degré de descendance. Le château étoit comme un bien commun où chacun étoit assuré de trouver un accueil honorable, où chacun accouroit au bruit d'une guerre. Tous révéroient dans leur chef leur propre dignité; tous aimoient leur sang dans les autres membres de la confédération. Tous supportoient patiemment leur sort, parce qu'il n'avoit jamais rien d'humiliant. De

ſon côté, le chef étoit un père commun, autant par reconnoiſſance que par intérêt.

Cet ordre de choſes ſubſiſta pendant une longue ſuite de ſiècles, ſans la moindre altération. A la fin, les ſeigneurs contractèrent l'habitude de paſſer une grande partie de leur vie, en voyages, à Londres, ou à la cour. Ces abſences répétées détachèrent d'eux des vaſſaux qui les voyoient moins, & qui n'en étoient plus ſecourus. Alors des hommes, qu'aucun lien d'affection ne retenoit plus dans leurs ſtériles & ſauvages montagnes, ſe diſperſèrent. Pluſieurs allèrent chercher une autre patrie dans pluſieurs provinces Américaines. Le plus grand nombre ſe réfugia dans la Caroline Septentrionale.

Ces colons ſont rarement raſſemblés. Auſſi ſont-ils les moins inſtruits des Américains, les plus indifférens pour l'intérêt public. La plupart vivent épars ſur leurs plantations, ſans ambition & ſans prévoyance. On leur trouve peu d'ardeur pour le travail, & rarement ſont-ils bons cultivateurs. Quoiqu'ils aient le gouvernement Anglois, les loix n'ont que très-peu de force. Leurs mœurs domeſtiques ſont meilleures que leurs mœurs ſociales; & il eſt preſque ſans exemple qu'un homme ait eu quelque liaiſon avec une eſclave. C'eſt le porc, c'eſt le lait, c'eſt le maïs qui font leur nourriture; & l'on n'a d'autre intempérance à leur reprocher qu'une paſſion démeſurée pour les liqueurs fortes.

Les premiers malheureux, qu'un ſort errant jetta ſur ces ſauvages rives, ſe bornoient à couper du bois qu'ils livroient aux navigateurs qui ſe préſentoient pour l'acheter. Bientôt, ils demandèrent au pin qui couvroit le pays, de la térébenthine, du goudron, de la poix. Pour avoir de la térébenthine, il leur ſuffiſoit d'ouvrir, dans le tronc de l'arbre, des ſillons qui, prolongés juſqu'à ſon pied, aboutiſſoient à des vaſes diſpoſés pour la recevoir. Vouloient-ils du goudron? Ils élevoient une platte-forme circulaire de terre glaiſe, où ils entaſſoient des piles de pin: on mettoit le feu à ce bois, & la réſine en découloit dans des barils placés au-deſſous. Le goudron ſe réduiſoit en poix, ſoit dans de grandes chaudières de fer où on le faiſoit bouillir, ſoit dans des

foſſes de terre glaiſe où on le jettoit en fuſion. Avec le tems, la province parvint à fournir à l'Europe des cuirs, un peu de cire, quelques fourrures, dix ou douze millions peſant d'un tabac inférieur; & aux Indes Occidentales, beaucoup de cochon ſalé, beaucoup de maïs, beaucoup de légumes ſecs, une petite quantité de mauvaiſes farines, & pluſieurs objets de moindre importance. Cependant, les exportations de la colonie ne paſſoient pas douze ou quinze cens mille livres.

Le ſoin de voiturer ſes propres denrées n'a pas occupé la Caroline Septentrionale. Ce que ſon ſol fournit au nouvel hémiſphère a été enlevé juſqu'ici par les navigateurs du nord de l'Amérique qui lui portoient en échange des eaux-de-vie de ſucre, dont elle n'a pas diſcontinué de faire une conſommation immenſe. Ce qu'elle livre pour l'ancien a paſſé par les mains des Anglois qui lui fourniſſoient ſon vêtement, les inſtrumens de ſa culture, & quelques nègres.

Dans toute l'étendue des côtes, il n'y a que Brunſwick qui puiſſe recevoir les navires deſtinés à ces opérations. Ceux qui ne tirent que ſeize pieds d'eau abordent à cette ville bâtie preſqu'à l'embouchure de la rivière du cap Fear, vers l'extrémité méridionale de la province. Wilgminton, ſa capitale, placée plus haut ſur le même fleuve, n'admet que des bâtimens beaucoup plus petits.

XVII. Ce qui diſtingue la Caroline Méridionale.

La Caroline Méridionale fournit au commerce des deux mondes les mêmes objets que la Caroline Septentrionale: mais en moindre quantité. Elle a principalement tourné ſes travaux vers le riz & vers l'indigo.

Le riz eſt une plante aſſez ſemblable au bled par ſon port, la couleur, la forme & la diſpoſition de ſon feuillage. La panicule qui termine la tige, eſt compoſée de petites fleurs diſtinctes les unes des autres, qui ont quatre écailles inégales, ſix étamines & un piſtil ſurmonté de deux ſtyles. Ce piſtil devient une graine blanche, très-farineuſe, couverte de deux écailles intérieures, qui ſont plus grandes, jaunâtres, chargées de petites aſpérités, & relevées de pluſieurs côtes ſaillantes, dont la moyenne ſe

termine par une arête ou barbe aſſez longue. Cette plante ne ſe plaît que dans les terreins bas, humides, même marécageux & un peu inondés. L'époque de ſa découverte remonte à la plus haute antiquité.

L'Egypte s'en occupa dans les premiers tems, malheureuſement pour elle. Le pernicieux effet de cette culture, la rendit la contrée la plus mal-ſaine du monde connu, ſans ceſſe ravagée par des épidémies, & conſtamment affligée de maladies cutanées, qui paſſèrent de cette région dans les autres, où elles ſe ſont perpétuées pendant des ſiècles, & où elles n'ont ceſſé que par la cauſe contraire à celle qui les avoit produites, le deſſéchement des marais, la ſalubrité de l'air & des eaux. La Chine & les Indes Orientales doivent éprouver les mêmes calamités, ſi l'art n'oppoſe des préſervatifs à la nature, dont les bienfaits ſont quelquefois accompagnés de maux, ou ſi la chaleur de la Zone-Torride ne diſſipe promptement les vapeurs humides & malignes qui s'exhalent des rizières. Ce qui eſt connu, c'eſt que celles du Milanez n'offrent que des cultivateurs livides & hydropiques.

On n'eſt pas d'accord ſur la manière dont le riz s'eſt naturaliſé à la Caroline. Mais ſoit qu'elle le doive à un naufrage, qu'on l'y ait porté avec des eſclaves, ou qu'il y ait été envoyé d'Angleterre : toujours eſt-il certain que le ſol ſembloit l'appeller. Cependant, il ſe multiplia très-lentement, parce que les colons, obligés d'envoyer leurs récoltes dans les ports de la métropole, qui les tranſportoit en Eſpagne & en Portugal où s'en faiſoit la conſommation, retiroient un ſi mince prix de leur denrée, qu'à peine rendoit-elle les frais de culture. En 1730, une adminiſtration plus éclairée permit l'exportation directe de ce grain au-delà du cap Finiſtère. Quelques années après, elle la permit aux Indes Occidentales; & alors la province, aſſurée de vendre avantageuſement le bon riz en Europe, & le riz inférieur ou gâté en Amérique, s'en occupa capitalement. Cette production croît, par les ſoins des nègres, dans les marais voiſins des côtes. A une plus grande diſtance de l'océan, les mêmes bras font naître, mais avec moins de danger, l'indigo.

Cette plante, originaire de l'Indoſtan, réuſſit d'abord au Mexique, puis aux Antilles, & enfin dans la Caroline Méridionale. Dans cette province, les premiers eſſais ne donnèrent que des produits d'une qualité très-inférieure : mais ce germe de teinture acquiert tous les jours plus de perfection. Ses cultivateurs ne déſeſpèrent pas même de ſupplanter, avec le tems, les Eſpagnols & les François dans tous les marchés. Ils fondent leur eſpoir ſur l'étendue de leur ſol, ſur l'abondance & le bon marché des ſubſiſtances, principalement ſur l'uſage où ils ſont de labourer leurs champs avec des animaux, & d'y ſemer l'indigo comme le bled ; tandis que dans les Indes Occidentales, c'eſt l'eſclave qui prépare les terres, c'eſt l'eſclave qui jette la graine dans des trous diſpoſés de diſtance en diſtance pour la recevoir.

Si, contre toute apparence, cette révolution dans le commerce arrivoit jamais, la Caroline Méridionale, qui compte actuellement deux cens cinquante mille habitans moitié blancs, moitié noirs, & dont les exportations, en y comprenant celles de la Caroline Septentrionale, s'élevèrent, en 1769, à 10,601,336 livres, la Caroline Méridionale verroit bientôt doubler ſa population & ſes cultures. C'eſt déja, de toutes les provinces du continent ſeptentrional, la plus riche. Auſſi le goût des commodités y eſt-il général : auſſi les dépenſes s'y élèvent-elles juſqu'au luxe. Cette magnificence ſe faiſoit ſur-tout remarquer naguère dans les enterremens. On y raſſembloit le plus grand nombre de citoyens qu'il étoit poſſible ; on leur ſervoit des mets recherchés ; on leur prodiguoit les vins les plus exquis, les liqueurs les plus rares. Aux vaſes précieux qu'on avoit, étoient ajoutés ceux des parens, des voiſins, des amis. Il étoit ordinaire de voir des fortunes arriérées ou dérangées par ces funérailles. Les ſanglans & ruineux démêlés des colonies avec leur métropole, ont mis fin à ces profuſions : mais ſans abolir un uſage peut-être plus extravagant.

Dès l'origine de l'établiſſement, les miniſtres de la religion imaginèrent de louer indiſtinctement dans le temple toutes celles de leurs ouailles, qui termineroient leur carrière. Jamais ce ne

furent les actions ou les vertus du mort qui furent la mesure des éloges : mais la rétribution plus ou moins forte qui devoit suivre l'oraison funèbre. Ainsi donc, tandis que le prêtre catholique trafiquoit, dans nos contrées, de la prière ; le ministre hétérodoxe, plus odieux, trafiquoit dans l'autre hémisphère de la louange pour les morts.

Etoit-il un moyen plus sûr d'avilir la vertu, d'affoiblir l'horreur du vice, & de corrompre dans les esprits, les vraies notions de l'une & de l'autre ? Quoi de plus scandaleux pour tout un auditoire chrétien, que l'impudence d'un orateur évangélique, préconisant un citoyen abhorré pour son avarice, sa dureté, ses débauches ; un mauvais père, un fils ingrat, des époux dissolus, & plaçant dans le ciel ceux que le juge tout-puissant avoit précipités dans le fond des enfers, si sa bonté lui a permis d'en creuser.

La Caroline Méridionale n'a que trois villes dignes de ce nom, & elles sont en même tems des ports.

Georges-Town, situé à l'embouchure de la rivière de Black, est encore peu de chose : mais sa situation doit le rendre un jour plus considérable.

Beaufort ou Port-Royal, ne sortira pas de sa médiocrité, quoique sa rade puisse recevoir les plus grands vaisseaux & les mettre en sûreté.

C'est Charles-Town, capitale de la colonie, qui est actuellement le marché important, & qui le deviendra nécessairement de plus en plus.

Le canal qui y conduit, est semé de récifs & embarrassé par un banc de sable : mais avec le secours d'un bon pilote, on arrive sûrement au port. Il peut recevoir jusqu'a trois cens voiles ; & les navires de trois cens cinquante à quatre cens tonneaux y entrent dans tous les tems avec leur chargement entier.

La ville occupe un grand espace au confluent de l'Ashley & de la Coper, deux rivières navigables. Elle a des rues bien alignées, la plupart fort larges, deux mille maisons commodes, & quelques édifices publics, qui passeroient pour beaux, en

Europe même. Le double avantage qu'a Charles-Town d'être l'entrepôt de toutes les productions de la colonie qui doivent être exportées & de tout ce qu'elle peut consommer de marchandises étrangères, y entretient un mouvement rapide & y a successivement élevé des fortunes fort considérables.

Les deux Carolines sont encore bien éloignées du point de grandeur ou il leur est permis d'aspirer. Celle du Nord ne demande pas à son sol toutes les productions qu'il lui offre ; & celles dont elle paroît s'occuper un peu, sont comme abandonnées au hasard. On remarque plus d'intelligence, plus d'activité dans celle du Sud : Mais elle n'a pas vu ou assez vu, jusqu'où la culture de l'olivier & de la soie pourroit pousser sa fortune. Ni l'une, ni l'autre n'ont défriché le quart du terrein, qui peut être utilement exploité. C'est un travail réservé aux générations futures, & à une plus grande population. Alors, sans doute, il s'établira quelque industrie dans des provinces où il n'en existeroit pas de trace, si les réfugiés François n'y avoient porté une manufacture de toiles.

XVIII. Par qui, à quelle occasion, & de quelle manière fut fondée la Georgie ?

Entre la Caroline & la Floride est une langue de terre, qui occupe soixante milles le long de la mer, acquiert peu-à-peu une largeur de cent cinquante milles, & a trois cens milles de profondeur jusqu'aux Apalaches. Ce pays est borné au Nord par la rivière de Savannah, & au Midi, par la rivière d'Alatamaha.

Depuis long-tems le ministère Britannique penchoit à occuper ce désert, regardé comme une dépendance de la Caroline. Un de ces actes de bienfaisance, que la liberté, mère des vertus patriotiques, rend plus communs en Angleterre que par-tout ailleurs, acheva de décider les vues du gouvernement. Un citoyen compatissant & riche, voulut, qu'après la fin de ses jours, ses biens fussent employés à rompre les fers des débiteurs insolvables, que leurs créanciers détenoient en prison. Quel est ailleurs, & parmi nous, celui qui se proposera d'expier ainsi le long abus de ses prospérités ? Plusieurs mourront, après avoir dissipé des millions, sans pouvoir se rappeller une seule action honnête. Plusieurs mourront, en laissant à des héritiers, qui soupirent après

leur

leur décès, des trésors acquis par l'usure & les concussions, sans réparer, par quelque institution honorable & utile, le crime de leur opulence. Un des effets de l'or seroit-il donc d'endurcir l'ame jusqu'à la fin & d'étouffer le remords ? presque aucun qui ait su en faire un digne usage pendant sa vie ; aucun qui l'emploie à acquerir la paix du dernier moment. La sagesse politique, secondant le vœu de l'humanité, ordonna que les infortunés qu'on rendroit libres, seroient tranportés dans la terre inhabitée, qu'on se proposoit de peupler. Ce pays fut appellé Georgie, en l'honneur du souverain, qui gouvernoit alors les trois royaumes.

Cet hommage, d'autant plus flatteur qu'il ne venoit pas de l'adulation ; l'exécution d'une entreprise vraiment utile à l'état: tout fut l'ouvrage de la nation. Le parlement ajouta 225,000 liv. au legs sacré d'un citoyen. Une souscription volontaire produisit des sommes encore plus considérables. Un homme qui s'étoit fait remarquer dans la chambre des communes par son goût pour les choses brillantes, par son amour pour la patrie, par sa passion pour la gloire, fut chargé de diriger un si digne projet, avec ces moyens publics. Jaloux de se montrer égal à sa réputation, Oglethorpe voulut conduire lui-même en Georgie les premiers colons qu'on y faisoit passer. Il y arriva au mois de Janvier 1733, & plaça ses compagnons à dix milles de la mer, sur les bords de la Savannah. Cette rivière donna son nom au foible établissement, qui pouvoit devenir un jour la capitale d'une colonie florissante. La peuplade, bornée à cent personnes, fut grossie avant la fin de l'année, jusqu'au nombre de six cens dix-huit, dont cent vingt-sept avoient fait les frais de leur émigration. Trois cens vingt hommes & cent treize femmes, cent deux garçons & quatre-vingt-trois filles, étoient le fonds de la nouvelle population, & l'espérance d'une nombreuse postérité.

Ces fondemens s'accrurent, en 1735, de quelques montagnards Ecossois. Leur bravoure nationale leur fit accepter l'établissement qu'on leur offrit sur les rives de l'Alatamaha, pour les défendre, s'il le falloit, contre les entreprises de l'Espagnol

voisin. Ils y fondèrent la bourgade de Darien, à cinq lieues de l'isle de Saint-Simon, où étoit déja établi le hameau de Frédérica.

La même année, un grand nombre de laboureurs Protestans, chassés de Saltzbourg par un prêtre fanatique, allèrent chercher la paix & la tolérance dans la Georgie. Ebenezer, placé sur la rivière de Savannah, à seize lieues de l'océan, dut son origine à ces victimes d'une odieuse superstition.

Des Suisses imitèrent les sages Salzburgeois, sans avoir été persécutés comme eux. Ils s'établirent aussi sur la Savannah: mais trois lieues plus bas, mais sur une rive qui les mettoit sous les loix de la Caroline. Leur peuplade, formée de cent maisons, s'appella Purysbourg, du nom de Pury, qui ayant fait la dépense de leur transplantation, méritoit bien cette marque de reconnoissance.

Dans ces quatre ou cinq peuplades, il se trouva des hommes plus portés au commerce qu'à l'agriculture. On les en vit sortir, pour aller fonder à cent quarante-cinq milles de l'océan, la ville d'Augusta. Ce n'étoit pas la bonté du sol qu'ils cherchoient; ils vouloient partager avec la Virginie, avec les deux Carolines, les pelleteries que ces provinces obtenoient des Creeks, des Chickesaws, des Cherokees, les nations sauvages les plus nombreuses de ce continent. Leur projet réussit si bien, que, dès 1739, ces liaisons occupoient six cens personnes. L'extraction de ces fourrures d'une qualité inférieure, étoit d'autant plus facile que, durant la plus grande partie de l'année, la Savannah conduit des barques de vingt à trente tonneaux jusqu'aux murs d'Augusta.

La métropole pouvoit, ce semble, beaucoup espérer d'un établissement qui, dans un tems très-borné, avoit reçu cinq mille habitans, qui avoit coûté 1,485,000 liv. au fisc, & beaucoup davantage aux zélés patriotes. Quel dut être son étonnement, lorsqu'en 1741 on l'instruisit, que la plupart des malheureux, qui étoient allé chercher un asyle dans la Georgie, s'en étoient successivement retirés; & que le peu qui y restoit,

encore soupiroit sans cesse après un séjour moins insupportable. On chercha les causes d'un événement si singulier, & on les trouva.

XIX. Obstacles qui s'opposèrent aux progrès de la Georgie.

Dans sa naissance même, cette colonie avoit porté le germe de son dépérissement. On avoit abandonné la jurisdiction avec la propriété de la Georgie, à des particuliers. L'exemple de la Caroline auroit dû prévenir contre cette imprudence : mais chez les nations, comme chez les individus, les fautes du passé sont perdues pour l'avenir. Le plus souvent, les faits sont ignorés. Sont-ils connus, on en impute les fâcheuses conséquences à des prédécesseurs mal habiles ; ou l'on trouve, dans quelques légères différences entre les circonstances & dans quelques précautions frivoles, le moyen de colorer des opérations radicalement vicieuses. D'où il arrive qu'un gouvernement éclairé, surveillé par la nation, n'est pas même à l'abri des surprises qu'on fait à sa confiance. Le ministère Britannique livra donc l'intérêt public à l'avidité des intérêts privés.

Le premier usage que les propriétaires de la Georgie firent de l'autorité sans bornes qu'on leur avoit accordée, fut d'établir une législation qui mettoit dans leurs mains, non-seulement la police, la justice, & les finances du pays, mais la vie & les biens de ses habitans. On ne laissoit aucun droit au peuple, qui, dans l'origine, a tous les droits. Contre ses intérêts & ses lumières, on vouloit qu'il obéît. C'étoit son devoir & son sort.

Comme les grandes possessions avoient entraîné des inconvéniens dans d'autres colonies, on arrêta que dans la Géorgie, chaque famille n'auroit d'abord que cinquante acres de terre, & n'en posséderoit jamais plus de cinq cens ; qu'elle ne pourroit pas les aliéner ; qu'ils ne passeroient pas même en héritage aux filles. Il est vrai que cette substitution aux seuls mâles fut bientôt abrogée ; mais on laissoit subsister encore trop d'obstacles à l'émulation.

Lorsqu'un homme n'est ni poursuivi par les loix, ni chassé par l'ignominie, ni tourmenté par la tyrannie religieuse, par

l'acharnement de ſes créanciers, par la honte de la miſère, par le manque de toutes les ſortes de reſſources dans ſon pays, il ne renonce pas à ſes parens, à ſes amis, à ſes concitoyens; il ne s'expatrie pas; il ne traverſe pas les mers; il ne va pas chercher une terre éloignée, ſans y être attiré par des eſpérances qui l'emportent ſur l'attrait du ſol qui le retient, ſur le prix qu'il attache à ſon exiſtence & ſur les périls auxquels il s'expoſe. Se jetter ſur un vaiſſeau, pour être dépoſé ſur une plage inconnue, eſt l'action d'un déſeſpéré, à moins que l'imagination ne ſoit frappée par le fantôme d'un grand bonheur, fantôme que la moindre alarme diſſipera. Si l'on ébranle, de quelque manière que ce ſoit, la confiance vague & illimitée que l'émigrant a dans ſon induſtrie, qui compoſe toute ſa fortune, il reſtera ſur le rivage. Et tel devoit être néceſſairement l'effet des limites impoſées à chaque plantation. Il y avoit d'autres vices à la racine de l'arbre, qui l'empêchoient de fleurir.

Les colonies Angloiſes, même les plus fertiles, ne paient qu'un foible cens; encore n'eſt-ce qu'après avoir pris de la vie & des forces. La Georgie fut, dès le berceau, ſoumiſe aux redevances du gouvernement féodal, dont on l'avoit comme entravée. Ces rentes devoient s'accroître outre meſure, avec le tems. Ses fondateurs furent aveuglés par la cupidité, au point de ne pas voir que le plus petit droit exercé dans une province peuplée & floriſſante, les enrichiroit bien plus que les taxes les plus multipliées ſur une terre inculte & déſerte.

A ce genre d'oppreſſion, ſe joignit un arrangement qui devint une nouvelle cauſe d'inaction. Les déſordres qu'entraînoit dans tout le continent de l'Amérique Septentrionale l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, fit défendre l'importation des eaux-de-vie de ſucre dans la Georgie. Cette interdiction, quelqu'honnête qu'en fût le motif, ôtoit aux colons la ſeule boiſſon qui pouvoit corriger le vice des eaux du pays, qu'ils trouvoient par-tout mal-ſaines, & l'unique moyen de réparer la déperdition qu'ils faiſoient par des ſueurs continuelles: elle leur fermoit encore la navigation aux Indes Occidentales, où ils ne pouvoient aller échanger contre

ces liqueurs, les bois, les grains, les beſtiaux, qui devoient être leurs premières richeſſes.

Toutes foibles qu'étoient ces reſſources, elles devoient s'accroître très-lentement, à cauſe d'une défenſe digne d'éloge, ſi le ſentiment de l'humanité & non la politique l'avoit dictée. L'uſage des eſclaves fut interdit aux colons de la Georgie. D'autres colonies avoient été fondées ſans la main des nègres. On penſa qu'une contree deſtinée à être le boulevard de ces poſſeſſions ne devoit pas être peuplée d'une race de victimes, qui n'auroient aucun intérêt à défendre des tyrans. Croit-on que la prohibition auroit eu lieu, ſi l'on eût prévu que des colons, moins favoriſés de la métropole que de leurs voiſins, placés ſur une terre plus difficile à défricher, dans un climat plus chaud, auroient moins de force & d'ardeur pour entreprendre une culture qui exigeoit plus d'encouragement ?

Les demandes des peuples & les refus des gouvernemens peuvent être également inſenſés. Les peuples ne ſont conſeillés que par leurs beſoins; les ſouverains ne conſultent que leur intérêt perſonnel. Les premiers, aſſez communément indifférens, principalement dans les contrées éloignées, ſur la puiſſance à laquelle ils appartiennent & ſur celle qu'ils recevroient d'une invaſion, négligent leur ſûreté politique, pour ne s'occuper que de leur bien-être. Ceux-ci, tout au contraire, ne balanceront jamais entre la félicité des peuples & la ſolidité de leur poſſeſſion, & préféreront toujours une autorité ferme & conſtante ſur des miſérables, à une autorité incertaine & précaire ſur des hommes heureux. D'après une méfiance, que de longues vexations n'ont que trop bien autoriſée, ils regarderent les peuples comme des eſclaves toujours prêts à leur échapper par la révolte ou par la fuite; & il ne viendra dans la penſée d'aucun d'eux que ce ſentiment habituel de haine qu'ils nous ſuppoſent, parce qu'ils l'ont mérité, & qui n'eſt que trop réel, s'éteindroit par l'experience de quelques années d'une adminiſtration douce & paternelle : car rien ne s'aliène plus difficilement que l'amour des peuples. Il eſt fondé ſur les avantages rarement

ſentis, mais toujours avoués, d'une autorité ſuprême, quelle qu'elle ſoit, qui dirige, qui veille, qui protège & qui défende. Par la même raiſon, rien ne ſe recouvre plus facilement, quand il eſt aliéné. Le trompeur eſpoir d'un meilleur avenir ſuffit ſeul, pour calmer notre imagination & prolonger ſans fin nos miſères. Ce que j'avance, le ſpectacle preſque général du monde le confirme. A la mort d'un tyran, toutes les nations ſe promettent un roi. Les tyrans continuent d'opprimer & de mourir paiſiblement, & les peuples de gémir, d'attendre en patience un roi qui ne vient point. Le ſucceſſeur, élevé comme ſon père ou ſon aïeul, eſt préparé, dès ſon enfance, à ſe modeler ſur lui, à moins qu'il n'ait reçu de la nature une force de génie, un courage d'ame, une rectitude de jugement, un fonds de bienfaiſance & d'équité, qui étouffent le vice de ſon éducation. Sans cet heureux caractère, il ne demandera dans aucune circonſtance ce qu'il eſt juſte de faire, mais ce qu'on faiſoit avant lui; non ce qui conviendroit au bien de ſes ſujets qu'il regardera comme ſes plus proches ennemis, ſur l'appareil de cent gardes qui l'entourent, mais ce qui peut accroître ſon deſpotiſme & leur ſervitude. Il ignorera toute ſa vie la plus ſimple & la plus évidente des vérités; c'eſt que leur force & la ſienne ne peuvent ſe ſéparer. L'exemple du paſſé ſera ſon unique règle, & dans les occaſions où il eſt ſage de le ſuivre, & dans les occaſions où il ſeroit ſage de s'en affranchir. Il en eſt en politique comme en religion. L'opinion la plus abſurde en religion ſera toujours l'orthodoxe, parce qu'elle ſera plus une avec le reſte du ſyſtême. En politique, le parti que le miniſtère prendra, ſera toujours le plus analogue à l'eſprit tyrannique, le ſeul qu'on ait décoré du nom de grand art de gouverner. Lors donc que les Georgiens demandèrent des eſclaves, pour ſavoir s'ils leur ſeroient accordés ou refuſés, il n'étoit queſtion que d'examiner, ſi la meilleure culture de leur terre, ou la propriété la plus aſſurée de la colonie l'exigeoit.

Cependant, la ſituation vraiment déſeſpérée du nouvel établiſſement publioit avec trop d'energie les imprudences du mi-

nistère, pour qu'on pût persévérer dans de si fatales combinaisons. La province reçut enfin le gouvernement qui faisoit prospérer les autres colonies. Cessant d'être un fief de quelques particuliers, elle devint une possession vraiment nationale.

XX. Situation & espérances de la Georgie.

Depuis cette heureuse révolution, la Georgie a fait d'assez grands progrès, sans être aussi rapides qu'on les espéroit. A la vérité, on n'y a pas cultivé la vigne, l'olivier, la soie, comme la métropole l'auroit desiré : mais ses marais ont fourni une assez grande quantité de riz; & sur son sol plus élevé a été récolté un indigo supérieur à celui de la Caroline. Avant le premier janvier 1768, six cens trente-sept mille cent soixante dix acres de terre y avoient été concédés. Ceux qui ne valoient que 3 liv. 7 s. 6 den. en 1763, étoient vendus 67 liv. 10 s. en 1776. En 1769, les exportations de la colonie s'élevèrent à 1,625,418 l. 9 s. 5 deniers, elles ont beaucoup augmenté depuis.

Cette prospérité augmentera sans doute. A mesure que les forêts seront abattues, l'air deviendra plus salubre; & les denrées s'accroîtront avec la population, qui ne passe pas maintenant trente mille hommes, la plupart esclaves. Cependant, comme en Georgie, les terres sont moins étendues que dans la plupart des autres provinces, & que, dans les proportions, il y en a moins de susceptibles de culture, les richesses auront toujours des bornes assez circonscrites. Voyons si la Floride doit s'attendre à une destinée plus brillante.

XXI. La Floride devient une possession Espagnole.

Sous ce nom, l'ambition Espagnole comprenoit anciennement toutes les terres de l'Amérique, qui s'étendoient depuis le golfe du Mexique jusqu'aux régions les plus septentrionales. Mais la fortune qui se joue de l'orgueil national, a resserré depuis longtems cette dénomination illimitée, dans la péninsule que la mer a formée entre la Georgie & la Louysiane.

Ce fut Luc Velasquès, dont la mémoire soit à jamais dévouée à l'exécration dans ce monde, & pour le châtiment duquel je serois tenté de regretter des feux éternels dans l'autre : ce fut ce monstre, à qui je répugne de donner le nom d'homme, qui débarqua le premier sur cette plage, avec le projet d'en tirer des

esclaves, par la ruse ou par la violence. La nouveauté du spectacle attira les sauvages voisins. On les invita à monter sur les vaisseaux; on les enivra; on les mit aux fers; on leva l'ancre; & l'on tira le canon sur tout ce qui restoit d'Indiens au rivage. Plusieurs de ces malheureux, si cruellement arrachés à leur patrie, refusèrent la nourriture qui leur étoit offerte & périrent d'inanition. D'autres moururent de chagrin. Ceux qui survécurent à leur désespoir, furent enterrés dans les mines du Mexique.

Ces gouffres insatiables appelloient de nouvelles victimes. Le perfide Velasquès alla les chercher encore dans la même contrée. On l'y reconnut. La moitié de ses infâmes compagnons fut massacrée, à leur arrivée. Ceux qui fuyoient la fureur d'un ennemi justement implacable, devinrent la proie des tempêtes. Lui-même, il n'échappa aux flots en courroux que pour couler des jours détestés dans l'opprobre, dans les remords & dans la misère. Justice en fut faite sur la terre; que justice en soit faite aux enfers.

On avoit oublié en Espagne cette partie du Nouveau-Monde, lorsqu'un établissement qu'y formèrent les François en rappella le souvenir. La cour de Madrid jugea qu'il lui convenoit d'éloigner de ses riches possessions une nation si active; & elle ordonna la destruction de la colonie naissante. Ce commandement fut exécuté en 1565; & le vainqueur occupa la place que ses cruautés venoient de rendre absolument déserte. Il étoit menacé d'une mort lente & douloureuse, lorsque le sassafras vint à son secours.

Cet arbre, toujours verd, particulier à l'Amérique, & meilleur à la Floride que dans le reste de cet hémisphère, croît également sur les bords de la mer & sur les montagnes: mais toujours dans un terrein qui n'est, ni trop sec, ni trop humide. Ses racines sont à fleur de terre. Son tronc, fort droit, nud, peu élevé se couvre d'une écorce épaisse, fangeuse, de couleur cendrée, & pousse au sommet quelques branches qui s'étendent sur les côtes. Les feuilles sont disposées alternativement, vertes au-dessus, blanchâtres en-dessous, & distinguées en trois lobes:
quelquefois

quelquefois il s'en trouve d'entières, sur-tout dans les jeunes individus. Des bouquets de petites fleurs jaunes terminent les rameaux. Elles offrent les mêmes caractères que celles du laurier ou du cannelier. Les fruits qui succèdent, sont des petites baies bleues, pendantes, attachées à un pédicule rouge & à un calice de même couleur.

Sa fleur se prend en infusion, comme le bouillon blanc & le thé. La décoction de sa racine est employée avec succès dans les fièvres intermittentes. L'écorce du tronc a un goût âcre, aromatique, une odeur qui approche de celle du fenouil & de l'anis. Le bois est blanchâtre & moins odorant. La médecine emploie l'un & l'autre pour exciter la transpiration, résoudre les humeurs épaisses & visqueuses, lever les obstructions, guérir la goutte, la paralysie. Le sassafras étoit autrefois d'un grand usage dans les maladies vénériennes.

Les premiers Espagnols auroient peut-être péri de cette dernière infirmité: ils auroient succombé du moins aux fièvres dangereuses, dont ils furent presque tous attaqués à leur arrivée dans la Floride, soit que ce fût un effet de la nourriture du pays, ou de la mauvaise qualité des eaux. Mais les sauvages leur apprirent qu'en buvant à jeun, & dans leurs repas, de l'eau où l'on auroit fait bouillir de la racine de sassafras, ils pouvoient être assurés d'une prompte guérison. L'expérience fut tentée & réussit.

Pourquoi donc, ce médicament & tant d'autres qui produisent des cures merveilleuses dans ces contrées éloignées, semblent-ils avoir perdu presque toute leur efficacité, transportés dans les nôtres? La cause en est vraisemblablement dans le climat plus favorable à la transpiration; dans la nature de la plante qui dégénère & perd de sa force dans une longue traversée; sur-tout dans le caractère du mal qui se combine avec notre intempérance, & dont l'opiniâtreté s'accroit par les vices sans nombre de nos constitutions.

Les Espagnols établirent des petits postes à San-Matheo, à Saint-Marc & à Saint-Joseph: mais ce ne fut qu'à Saint-Augustin

& à Penſacole qu'ils formèrent proprement des établiſſemens : l'un, à leur arrivée dans le pays, & l'autre en 1696.

Le dernier fut attaqué & pris par les François, durant les courtes diviſions qui, en 1718, brouillèrent les deux branches de la maiſon de Bourbon. On ne tarda pas à le reſtituer.

En 1740, les Anglois aſſiégèrent vainement le premier. Les montagnards Ecoſſois, chargés de couvrir la retraite, furent battus & maſſacrés. Un de leurs ſergens fut ſeul épargné par les ſauvages Indiens, qui, combattant avec les Eſpagnols, le réſervèrent pour les ſupplices qu'ils deſtinent à leurs priſonniers. Cet homme, à la vue de la torture cruelle qu'on lui préparoit, harangua, dit-on, la troupe ſanguinaire en ces termes :

« Héros & patriarches du monde occidental, vous n'étiez pas » les ennemis que je cherchois ; mais enfin vous avez vaincu. » Le ſort de la guerre m'a mis dans vos mains. Uſez à votre » gré du droit de la victoire. Je ne vous le diſpute pas. Mais, » puiſque c'eſt un uſage de mon pays d'offrir une rançon pour » ſa vie, écoutez une propoſition qui n'eſt pas à rejetter.

» Sachez donc, braves Américains, que dans le pays où je » ſuis né, certains hommes ont des connoiſſances ſurnaturelles. » Un de ces ſages, qui m'étoit allié par le ſang, me donna, » quand je me fis ſoldat, un charme qui devoit me rendre in- » vulnérable. Vous avez vu comme j'ai échappé à tous vos traits : » ſans cet enchantement, aurois-je pu ſurvivre à tous les coups » mortels dont vous m'avez aſſailli ? Car j'en appelle à votre » valeur ; la mienne n'a ni cherché le repos, ni fui le danger. » C'eſt moins la vie que je vous demande aujourd'hui, que la » gloire de vous révéler un ſecret important à votre conſerva- » tion, & de rendre invincible la plus vaillante nation du » monde. Laiſſez-moi ſeulement une main libre, pour les céré- » monies de l'enchantement dont je veux faire l'épreuve ſur » moi-même en votre préſence ».

Les Indiens ſaiſirent avec avidité ce diſcours, qui flattoit en même-tems & leur caractère belliqueux, & leur penchant pour les merveilles. Après une courte délibération, ils délièrent un

bras au prisonnier. L'Ecossois pria qu'on remît son sabre au plus adroit, au plus vigoureux de l'assemblée ; & dépouillant son cou, après l'avoir frotté en balbutiant quelques paroles avec des signes magiques, il cria d'une voix haute & d'un air gai : « Voyez, maintenant, sages Indiens, une preuve incontestable » de ma bonne-foi. Vous, guerrier, qui tenez mon arme tran- » chante, frappez de toute votre force : loin de séparer ma » tête de mon corps, vous n'entamerez pas seulement la peau » de mon cou ».

A peine eut-il prononcé ces mots, que l'Indien déchargeant le coup le plus terrible, fit sauter à vingt pas la tête du sergent. Les sauvages étonnés restèrent immobiles, regardant le corps sanglant de l'étranger ; puis tournant leurs regards sur eux-mêmes, comme pour se reprocher les uns aux autres leur stupide crédulité. Cependant admirant la ruse qu'avoit employée le prisonnier pour se dérober aux tourmens en abrégeant sa mort, ils accordèrent à son cadavre les honneurs funèbres de leur pays. Si ce fait n'a pas toute la vérité que semble lui assurer sa date, trop récente pour donner du poids à une fiction, ce ne sera qu'un mensonge de plus dans les relations des voyageurs.

XXII.
La Floride est cédée par la cour de Madrid à la Grande-Bretagne.

Le traité de paix de 1763 fit passer au pouvoir des Anglois la Floride, qui, vingt-trois ans auparavant, avoit résisté à la force de leurs armes. Il n'y avoit alors que six cens habitans. C'est par la vente de leurs cuirs ; c'est avec les denrées qu'ils fournissoient à leur garnison, qu'ils devoient pourvoir à leur vêtement & à un petit nombre d'autres besoins excessivement bornés. Ces misérables passèrent tous à Cuba, quoique convaincus qu'ils y seroient réduits au pain de l'aumône, si un monarque touché de tant d'attachement ne fournissoit à leur subsistance.

Quel fut le motif qui put déterminer ces Espagnols à préférer un gouvernement oppresseur à un gouvernement libre ? Seroit-ce la superstition qui ne peut souffrir les autels de l'hérétique à côté des siens ? Seroit-ce le préjugé qui rend suspectes les mœurs & la probité de celui qui professe une autre religion que la nôtre ? Seroit-ce la crainte de la séduction pour eux-mêmes & plus

encore pour leurs enfans ? Accoutumés à une longue oisiveté, s'imaginèrent-ils qu'on les forceroit à travailler ? Ou l'homme a-t-il si mauvaise opinion de l'homme, qu'il aime mieux disposer lui-même de son sort que de l'abandonner à la merci de son semblable ? Quoi qu'il en soit, il ne resta à l'acquéreur qu'un désert : mais n'étoit-ce pas un gain que de voir s'éloigner des habitans rebelles à la fatigue, & qui n'auroient jamais été bien affectionnés ?

La Grande-Bretagne se félicita d'avoir acquis la propriété d'une province immense, dont les limites étoient encore reculées jusqu'au Mississipi, par la cession d'une partie de la Louysiane. Depuis long-tems, cette puissance brûloit de s'établir sur un territoire qui devoit lui ouvrir une communication facile avec les plus riches colonies de l'Espagne. L'espoir d'un grand commerce interlope ne la quitta pas : mais elle sentit que cette utilité précaire & momentanée ne suffisoit pas pour rendre ses conquêtes florissantes. C'est vers la culture que ses soins & ses espérances se tournèrent principalement.

XVIII. Ce que l'Angleterre a fait, ce qu'elle peut espérer de faire dans la Floride.

La nouvelle acquisition fut partagée en deux gouvernemens. On pensa que c'étoit un moyen puissant pour pousser avec plus d'ardeur, pour mieux diriger les défrichemens. Le ministère put être aussi décidé à cette division par l'espoir de trouver, dans tous les tems, plus de soumission dans deux provinces que dans une seule.

Saint-Augustin devint le chef-lieu de la Floride Orientale, & Pensacole de la Floride Occidentale. Ces capitales, qui étoient en même-tems d'assez bons ports, ne réunissoient pas sans doute toutes les commodités dont elles étoient susceptibles : mais c'étoit toujours un grand bonheur d'avoir trouvé ce qu'elles en possédoient. Les autres colonies ne jouirent pas, à leur origine, de cet avantage.

Ces contrées eurent pour premiers colons des officiers réformés & des soldats congédiés. Tous ceux d'entre eux qui avoient servi en Amérique, & qui y étoient établis, obtinrent gratuitement un terrein proportionné à leur grade. Cette faveur ne s'é-

tendit pas à tous les gens de guerre qui avoient combattu dans le Nouveau-Monde. On auroit craint que les militaires des trois royaumes, qui étoient dans la même ſituation, n'euſſent été tentés de quitter la mère-patrie, déja trop épuiſée par les dernières hoſtilités.

La nouvelle colonie reçut auſſi des cultivateurs des établiſſemens voiſins. Elle en reçut de la métropole & de divers états proteſtans. Il lui en arriva même qui furent un ſujet d'étonnement pour les deux hemiſphères.

Les Grecs gémiſſent ſous la tyrannie Ottomane. Ils doivent être diſpoſés à ſecouer ce joug déteſté. Ainſi le penſoit le docteur Turnbull, lorſqu'en 1767, il alla offrir à ceux du Peloponèſe un aſyle dans l'Amérique Angloiſe. Beaucoup ſe rendirent à ſes ſollicitations; & pour une centaine de louis, il obtint du gouvernement local la liberté de les embarquer à Modon. Il aborda en Corſe; il aborda à Minorque; & il perſuada encore à quelques habitans de ces deux iſles de le ſuivre.

Les émigrans, au nombre de mille, arrivèrent avec leur ſage guide à la Floride Orientale, où il leur fut accordé ſoixante mille acres de terre. C'eût été une très-vaſte poſſeſſion, quand même le climat n'en eût dévoré aucun. Malheureuſement, ils avoient été ſi opiniâtrément contrariés par les vents, qu'ils ne purent débarquer que durant l'été, ſaiſon dangereuſe qui en fit périr le quart. Ce furent principalement les vieillards qui ſuccombèrent. Ils étoient nombreux, parce que le judicieux Turnbull n'avoit voulu amener avec lui que des familles toutes entières.

Ce qui échappa de ce premier déſaſtre a joui depuis d'une ſanté qui n'a été altérée que par quelques fièvres. La conſtitution des hommes s'eſt fortifiée. Les femmes qui, à raiſon du changement de climat, n'accouchoient d'abord que rarement, ſont actuellement très-fécondes. On préſume que les enfans auront une taille plus élevée qu'ils ne l'auroient eue dans le lieu de leur origine.

La petite peuplade a reçu de ſon fondateur des inſtitutions qu'elle-même a approuvées, & qui s'obſervent. Ce n'eſt encore qu'une famille où l'eſprit de concorde doit durer long-tems. Au

premier janvier 1776, elle avoit déja défriché deux mille trois cens acres d'un ſol aſſez fertile. Elle avoit aſſez d'animaux pour ſa nourriture & pour ſes travaux. Ses récoltes ſuffiſoient à ſa conſommation ; & elle vendoit pour 67,500 livres d'indigo. L'induſtrie & l'activité qui la diſtinguent font beaucoup eſpérer du tems & de l'expérience.

Pourquoi Athènes & Lacédémone ne renaîtroient-elles pas un jour dans l'Amérique Septentrionale ? Pourquoi la ville de Turnbull ne ſeroit-elle pas dans quelques ſiècles le ſéjour de la politeſſe, des beaux-arts & de l'éloquence ? La nouvelle colonie eſt moins éloignée de cet état floriſſant que les barbares Pelaſges ne l'étoient des concitoyens de Periclès. Quelle différence entre un établiſſement conçu & fondé par un homme ſage & pacifique, & les conquêtes d'une longue ſuite d'hommes avares, inſenſés & ſanguinaires ; entre l'état actuel de l'Amérique Méridionale, & ce qu'elle ſeroit devenue, ſi ceux qui la découvrirent, qui s'en emparèrent & qui la dévaſtèrent, euſſent été animés de l'eſprit du bon Turnbull ? Son exemple n'apprendra-t-il pas aux nations que la fondation d'une colonie demande plus de ſageſſe que de dépenſes ? L'univers s'eſt peuplé avec un homme & une femme.

Les Florides qui, en 1769, n'exportèrent que pour 673,209 livres 18 ſols 9 deniers de denrées, ont un avantage marqué ſur le reſte de ce grand continent. Situées, en grande partie, entre deux mers, elles n'ont rien à craindre de ces vents glacés, de ces variations imprévues dans la température de l'air qui, en toute ſaiſon, cauſent à leur voiſinage des dégâts ſi fréquens & ſi funeſtes. Auſſi eſt-il permis d'eſpérer que la vigne, que l'olivier, que le coton, que d'autres plantes délicates y proſpéreront plutôt & mieux que dans les provinces limitrophes. En 1774, la ſociété formée à Londres pour l'encouragement des arts, des manufactures & du commerce, donna à Mr. Strachey une médaille d'or, pour avoir récolté d'auſſi bel indigo que celui de Guatimala. Si, dans un premier mouvement d'enthouſiaſme, on ne s'eſt que médiocrement exagéré les qualités de cette production, elle deviendra une ſource de richeſſes pour la colonie.

Cependant le terrein beaucoup trop ſablonneux de la Floride Orientale en écartoit opiniâtrément tout ce qui étoit avide de fortune. Il n'y avoit guère qu'un événement extraordinaire qui pût la peupler. Les troubles qui ont agité, qui agitent encore l'Amérique Septentrionale, ont pouſſé ſur ce ſol, communément ingrat, quelques citoyens paiſibles qui avoient un éloignement décidé pour les diſſenſions, & un plus grand nombre d'hommes qui, par ambition, par habitude, ou par préjugé étoient dévoués aux intérêts de la métropole.

Les mêmes motifs ont donné des colons à l'autre Floride, beaucoup plus féconde principalement ſur les bords rians du Miſſiſſipi. Cette province a eu l'avantage de fournir à la Jamaïque & à pluſieurs iſles Britanniques des Indes Occidentales des bois & des objets variés, qu'antérieurement elles recevoient des diverſes contrées de la Nouvelle-Angleterre. Ce mouvement auroit été plus rapide ſi les côtes de Penſacole euſſent été plus acceſſibles & ſi ſon port eût été moins infeſté de vers.

Combien ſeroient accélérés les progrès des deux provinces, ſi leurs nouveaux maîtres, s'écartant des maximes trop conſtamment ſuivies, daignoient s'unir, par les nœuds du mariage, à des familles Indiennes! Pourquoi ce moyen de civiliſer les nations barbares, qui a été ſi heureuſement employé par les politiques les plus éclairés, ne ſeroit-il pas adopté par un peuple libre, qui doit admettre plus d'égalité que les autres peuples? Les Anglois voudront-ils donc être toujours réduits à la cruelle alternative de voir leurs moiſſons brûlées & leurs cultivateurs maſſacrés, ou de pourſuivre ſans relâche, d'exterminer ſans pitié des hordes errantes? Ne devroient-ils pas préférer à des hoſtilités meurtrières & ſans gloire, un moyen humain & infaillible, de déſarmer un ennemi humilié & implacable?

Les conquérans ſe flattent que, ſans le ſecours de ces alliances ils doivent bientôt ſe voir délivrés des foibles inquiétudes qui leur reſtent. C'eſt, diſent-ils, le deſtin des peuples ſauvages, de s'éteindre à meſure que des nations policées viennent s'établir au milieu d'eux. Ne pouvant ſe réſoudre à cultiver la terre, & les

fubfiftances que leur fourniffoit la chaffe diminuant tous les jours, ils fe voient réduits à s'éloigner de toutes les contrées que l'induftrie & l'activité veulent défricher. C'eft, en effet, le parti que prennent tous les jours les Américains, qui erroient au voifinage des établiffemens Européens. Ils reculent ; ils s'enfoncent de plus en plus dans les bois ; ils fe replient vers les Affinipoils, vers la baie d'Hudfon, où fe nuifant néceffairement les uns aux autres, ils ne doivent pas tarder à mourir de faim.

Mais des événemens cruels ne peuvent-ils pas précéder cette deftruction totale ? On n'a pas oublié le généreux Pontheack. Ce guerrier terrible étoit brouillé avec les Anglois en 1762. Le major Roberts, chargé de le regagner, lui envoya de l'eau-de-vie. Quelques Iroquois, qui entouroient leur chef, frémirent à la vue de cette liqueur. Ne doutant pas qu'elle ne fût empoifonnée, ils vouloient abfolument qu'on rejettât un préfent fi fufpect. *Comment fe pourroit-il*, leur dit leur général, *qu'un homme qui eft fûr de mon eftime, & auquel j'ai rendu des fervices fignalés, pût fonger à m'ôter le jour ?* & il avala la boiffon d'un air auffi affuré que l'auroit pu faire le héros le plus vanté de l'antiquité.

Cent traits d'une élévation pareille avoient fixé fur Pontheack les yeux des nations fauvages. Il vouloit les réunir toutes fous les mêmes drapeaux, pour faire refpecter leur territoire & leur indépendance. Des circonftances malheureufes firent avorter ce grand projet : mais il peut être repris, & il n'eft pas impoffible qu'il réuffiffe. Alors les ufurpateurs réduits à couvrir leurs frontières contre un ennemi qui n'a à foutenir aucune des dépenfes de la guerre, qui n'a à craindre aucun des fléaux qu'elle entraîne chez tous les peuples policés, verroient retarder ou s'anéantir les avantages acquis au prix de tant de tréfors, au prix de tant de fang. Si les Anglois dédeignent un confeil que la juftice & l'humanité leur adreffent par ma bouche, puiffe un autre Pontheack fortir de fes cendres & confommer fon plan !

XXIV.
Etendue des poffeffions Angloifes dans l'A-

Les deux Florides, une partie de la Louyfianne, & tout le Canada, conquis ou acquis à la même époque, & par le même traité, achevèrent de mettre fous la domination de la Grande-Bretagne,

Bretagne, l'espace qui s'étend depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'au fleuve Mississipi. Ainsi, quand cette puissance n'auroit pas eu encore la baie d'Hudson, Terre-Neuve, & les autres isles de l'Amérique Septentrionale, elle n'auroit pas laissé de posséder une des dominations les plus étendues qui eussent eté formées sur la surface du globe.

Ce vaste empire est coupé du Nord au Sud par une chaîne de hautes montagnes, qui, s'éloignant alternativement, & se rapprochant des côtes, laissent entre elles & l'océan un territoire de cent cinquante, de deux cens, quelquefois de trois cens milles. Au-delà de ces monts Apalaches est un désert immense, dont quelques voyageurs ont parcouru jusqu'à huit cens lieues sans en trouver la fin. On imagine que des fleuves qui coulent à l'extrémité de ces lieux sauvages, vont se perdre dans la mer du Sud. Si cette conjecture, qui n'est pas sans probabilité, venoit à se réaliser, l'Angleterre embrasseroit dans ses colonies toutes les branches de la communication & du commerce du Nouveau-Monde. En passant d'une mer de l'Amérique à l'autre par ses propres terres, elle toucheroit, pour ainsi dire, à la fois, aux quatre parties du globe. De tous ses ports de l'Europe, de ses comptoirs de l'Afrique, elle charge, elle expédie des vaisseaux pour le Nouveau-Monde. Des possessions qu'elle a dans les mers Orientales, elle pourroit se transporter aux Indes occidentales par la mer Pacifique. C'est elle qui découvriroit les langues de terre ou les bras de mer, l'isthme ou le détroit qui lient l'Asie à l'Amérique par l'extrémité du Septentrion. Elle auroit alors toutes les portes du commerce dans ses mains par de vastes colonies ; elle en auroit toutes les clefs par ses nombreuses flottes. Elle aspireroit, peut-être, à prédominer sur les deux mondes, par l'empire de toutes les mers. Mais tant de grandeur n'entre pas dans la destinée d'un seul peuple. Interrogez les Romains. Est-il donc si flatteur d'exercer une immense domination, puisqu'il faut tout perdre quand on a tout conquis ? Interrogez les Espagnols. Est-on donc si puissant d'embrasser dans ses états une étendue de terres que le soleil ne cesse

d'éclairer, s'il faut languir obſcurément dans un monde quand on règne dans un autre ?

Les Anglois ſeront heureux s'ils peuvent conſerver, par la culture & la navigation, un empire toujours trop grand dès qu'il leur coûte du ſang. Mais puiſque l'ambition ne s'étend qu'à ce prix, c'eſt au commerce de féconder les conquêtes d'une puiſſance maritime. Rarement la guerre valut-elle au vainqueur des champs plus dociles à l'induſtrie humaine, que ceux du continent ſeptentrional de l'Amérique. Quoiqu'il ſoit, en général, ſi bas proche de la mer, que le plus ſouvent on a peine à diſtinguer la terre du haut du grand mât, même après avoir mouillé à quatorze braſſes, cependant la côte eſt très-abordable, parce que ce bas-fonds, ou cette profondeur, diminue inſenſiblement à meſure qu'on avance. Ainſi l'on peut, avec le ſecours de la ſonde, connoître exactement à quelle diſtance on eſt du continent. Le navigateur en eſt même averti par les arbres, qui, paroiſſant ſortir de l'océan, forment un ſpectacle enchanteur à ſes yeux, ſur des plages où s'offrent de toutes parts des rades & des ports ſans nombre, pour recevoir & protéger des vaiſſeaux.

Les productions viennent en abondance ſur un ſol nouvellement défriché, mais arrivent lentement à la ſaiſon de leur maturité. On y voit même beaucoup de plantes fleurir ſi tard, que l'hiver en prévient la récolte ; tandis que, ſous une latitude plus ſeptentrionale, on en recueille ſur notre continent & le fruit, & la graine. Quelle eſt la raiſon de ce phénomène ? Avant l'arrivée des Européens, l'Américain du Nord, vivant du produit de ſa chaſſe & de ſa pêche, ne cultivoit point la terre. Tout ſon pays étoit hériſſé de forêts & de ronces. A l'ombre de ces bois, croiſſoit une multitude de plantes. Les feuilles, dont chaque hiver dépouilloit les arbres, formoient une couche de l'épaiſſeur de trois ou quatre pouces. L'été venoit avant que les eaux euſſent entiérement pourri cette eſpèce d'engrais ; & la nature, abandonnée à elle-même, entaſſoit ſans ceſſe, les uns ſur les autres, les fruits de ſa fécondité. Les plantes enſé-

velies sous des feuillages humides, qu'elles ne perçoient qu'à peine avec beaucoup de tems, se sont accoutumées à une végétation tardive. La culture n'a pu vaincre encore une habitude enracinée par des siècles, ni l'art corriger le pli de la nature. Mais ce climat, si long-tems ignoré ou négligé par les hommes, offre aussi des dédommagemens qui réparent les vices & les effets de cet abandon.

XXV. Arbres particuliers à l'Amérique Septentrionale.

Il a presque tous les arbres qui sont naturels au nôtre. Il en a de propres à lui seul, entre autres l'érable & le cirier.

Celui-ci, ainsi nommé à cause de son produit, est un arbrisseau rameux, tortu, assez irrégulier, qui se plaît dans un sol humide. Aussi ne s'éloigne-t-il guère de la mer ou des grands fleuves. Ses feuilles, disposées alternativement, sont étroites, entières ou dentelées, toujours couvertes de petits points dorés presqu'imperceptibles. Il porte des fleurs mâles & des fleurs femelles sur deux individus différens. Les premières forment des chatons, dont chaque écaille porte six étamines. Les secondes, disposées de même sur les jeunes rameaux, ont, au lieu d'étamines, un ovaire surmonté de deux styles, qui devient une coque très-petite, dure, sphérique, recouverte d'une substance grenue, blanche & onctueuse. Ces fruits, dont l'assemblage a l'apparence d'une grappe, sont rassemblés à la fin de l'automne & jettés dans l'eau bouillante. La substance, dont ils sont enduits se détache, surnage & s'enlève avec une écumoire. Lorsqu'elle est figée, elle est communément d'un verd sale. On la fait fondre une seconde fois pour la purifier. Elle devient alors transparente & d'un verd agréable.

Cette matière, mitoyenne entre le suif & la cire, pour la consistance & la qualité, tenoit lieu de l'une & de l'autre aux premiers Européens qui abordèrent dans ces contrées. Le prix en a fait diminuer l'usage, depuis que les animaux se sont multipliés. Cependant, comme elle brûle plus lentement que le suif, qu'elle est moins sujette à se fondre, & qu'elle n'en a pas l'odeur désagréable, elle obtient toujours la préférence par-tout où l'on peut s'en procurer, sans la payer trop cher. Mêlée avec

un quart de fuif, elle brûle beaucoup mieux. Cette propriété n'eft pas la feule. On en compofe d'excellent favon & de bons emplâtres pour les bleffures. On s'en fert même pour cacheter. L'érable ne mérite pas moins d'attention que le cirier, puifqu'on l'appelle l'arbre à fucre.

Elevé par la nature, près des ruiffeaux & dans des lieux humides, cet arbre croît jufqu'à la hauteur du chêne. Son tronc droit & cylindrique, eft revêtu d'une écorce affez fine. Ses rameaux, toujours oppofés, fe couvrent de feuilles qui ont la même difpofition, & font blanchâtres en-deffous, découpées en cinq lobes aigus. Ces fleurs, raffemblées en bouquets, ont un calice à cinq divifions chargé d'autant de pétales & de huit étamines qui avortent quelquefois. Leur centre eft occupé par le piftil qui devient un fruit compofé de deux capfules comprimées & réunies par le bas, écartées & aîlées par le haut, remplies d'une feule graine.

On fait, dans le mois de mars, au bas du tronc de l'érable, une incifion de la profondeur de deux ou trois pouces. Un tuyau, qu'on infère dans la plaie, reçoit le fuc qui coule, & le conduit dans un vafe placé pour le recueillir. La liqueur des jeunes arbres eft fi abondante, qu'en une demi-heure elle remplit une bouteille de deux livres. Les vieux en donnent moins, mais de beaucoup meilleure. L'arbre ne veut qu'une incifion ou deux, au plus: une plus grande perte l'épuife & l'énerve. S'il s'évacue par trois ou quatre tuyaux, il dépérit fort vîte.

Sa liqueur eft un fuc naturellement mielleux. Pour l'amener à l'état du fucre, on la fait évaporer par l'action du feu, jufqu'à ce qu'elle ait acquis la confiftance d'un firop épais. On la verfe enfuite dans des moules de terre, ou d'écorce de bouleau. Le firop fe durcit en fe refroidiffant, & fe change en un fucre roux, prefque tranfparent & affez agréable. Pour lui communiquer de la blancheur, on y mêle quelquefois, en le fabriquant, un peu de farine de froment: mais cette préparation altère toujours fon goût. Ce fucre fert au même ufage que celui des cannes: mais pour en avoir une livre, il ne faut pas moins de dix-huit ou

vingt livres de liqueur. Ainsi le commerce n'en tirera jamais un grand profit. Le miel est le sucre des sauvages de nos landes ; l'érable est le sucre des sauvages de l'Amérique. La nature a partout ses douceurs ; elle a par-tout ses merveilles.

XXVI. Oiseaux particuliers à l'Amérique Septentrionale.

Parmi la multitude d'oiseaux qui peuplent les forêts de l'Amérique Septentrionale, il en est un extrêmement singulier ; c'est l'oiseau-mouche, qui tire son nom de sa petitesse. Son bec est long, pointu comme une aiguille ; ses pattes n'ont que la grosseur d'une épingle ordinaire. On voit sur sa tête une huppe noire, d'une beauté incomparable. Sa poitrine est couleur de rose, & son ventre est blanc comme du lait. Un gris bordé d'argent, & nuancé d'un jaune d'or très-brillant, éclate sur son dos, sur ses ailes & sur sa queue. Le duvet qui règne sur tout le plumage de cet oiseau, lui donne un air si délicat, qu'il ressemble à une fleur veloutée, dont la fraîcheur se fane au moindre attouchement.

Le printems est l'unique saison de ce charmant oiseau. Son nid, perché au milieu d'une branche d'arbre, est revêtu en dehors d'une mousse grise & verdâtre, garni en-dedans d'un duvet très-mou, ramassé sur des fleurs jaunes. Ce nid n'a qu'un demi-pouce de profondeur, sur un pouce environ de diamètre. On n'y trouve jamais que deux œufs, pas plus gros que les plus petits pois. On a souvent tenté d'élever les petits de ce léger volatile : mais ils n'ont pu vivre que trois ou quatre semaines au plus.

L'oiseau-mouche ne se nourrit que du suc des fleurs. Il voltige de l'une à l'autre, comme les abeilles. Quelquefois il se plonge dans le calice des plus grandes. Son vol produit un bourdonnement semblable à celui d'un rouet à filer. Lorsqu'il est las, il se repose sur un arbre ou sur un pieu voisin ; il y reste quelques minutes, & revole aux fleurs. Malgré sa foiblesse, il ne paroît pas méfiant ; les hommes peuvent s'approcher de lui, jusqu'à huit ou dix pieds.

Croiroit-on qu'un être si petit fût méchant, colère & querelleur ? On voit souvent ces oiseaux se livrer une guerre

acharnée, & des combats opiniâtres. Leurs coups de bec font fi vifs & fi redoublés, que l'œil ne peut les fuivre. Leurs aîles s'agitent avec tant de vîteffe, qu'ils paroiffent immobiles dans les airs. On les entend plus qu'on ne les voit. Ils pouffent un cri femblable à celui du moineau.

L'impatience eft l'ame de ces petits oifeaux. Quand ils approchent d'une fleur, s'ils la trouvent fanée & fans fuc, ils lui arrachent toutes fes feuilles. La précipitation de leurs coups de bec, décèle, dit-on, le dépit qui les anime. On voit, fur la fin de l'été, des milliers de fleurs, que la rage des oifeaux-mouche a tout-à-fait dépouillées. Cependant on peut douter que cette marque de reffentiment ne foit pas une forte de faim, plutôt qu'un inftinct deftructeur fans befoin.

Tous les êtres ont une efpèce ennemie. Celle de l'oifeau-mouche eft une groffe araignée très-friande de fes œufs, contre laquelle il ne les défend pas fans peine. C'eft l'épée que le tyran voit toujours fufpendue fur fa tête.

L'Amérique Septentrionale étoit autrefois dévorée d'infectes. Comme on n'avoit ni purifié l'air, ni défriché la terre, ni abattu les bois, ni donné de l'écoulement aux eaux, cette matière animée avoit envahi, fans obftacle, toutes les productions de la nature, que nul être ne lui difputoit. Aucune de ces efpèces n'étoit utile à l'homme. Une feule aujourd'hui fert à fes befoins: c'eft l'abeille. Mais on croit qu'elle a été tranfportée de l'Ancien-Monde au nouveau. Les fauvages l'appellent mouche Angloife; on ne la trouve qu'au voifinage des côtes. Ces indices annoncent une origine étrangère. On voit les abeilles errer dans les forêts en nombreux effaims fur le nouvel hémifphère. Elles s'y multiplient tous les jours. Leur miel s'emploie à différens ufages. Beaucoup de gens en font leur nourriture. La cire devient, de jour en jour, une branche confidérable de commerce.

XXVII. L'Amérique Septentrionale a reçu de l'Europe les ani-

L'abeille n'eft pas le feul préfent que l'Europe ait pu faire à l'Amérique. Elle l'a encore enrichie d'animaux domeftiques. Les fauvages n'en avoient point. Des hommes libres n'avoient foumis aucune efpèce vivante à leur domination: ils ne favoient que

les détruire. La domesticité des animaux n'a jamais dû précéder la société des humains. La première conquête de l'homme, est celle qu'il a faite sur ses semblables. Jusqu'à cette fatale époque de servitude universelle, chaque individu avoit été trop occupé de son existence, & sa vie entière avoit été toute employée aux moyens de la conserver. Mais aussi-tôt qu'une partie des hommes eut subjugué l'autre, & que celle-ci se vit assujettie à travailler pour des maîtres, le loisir fut connu pour la première fois sur la terre. Ce loisir fut le père des arts, qui consolèrent, peut-être, le genre-humain de la perte de sa liberté. La domesticité des animaux, comme tous les autres arts utiles, fut, sans doute, une invention des sociétés.

Peut-être n'est-elle pas le moindre ouvrage de l'industrie humaine. Peut-être a-t-elle demandé le plus de talent, le plus de tems, le plus de hasards. Car, enfin, on a bien trouvé dans certaines contrées de l'Amérique, des sociétés & des empires avancés, même jusqu'aux arts du luxe : mais les animaux y étoient encore libres, quoique plus disposés, par leur foiblesse ou leur instinct, à recevoir le joug de l'homme que dans nos contrées. On a vu même des pays du Nouveau-Monde, où les animaux avoient fait plus de progrès que l'homme vers l'état de perfection & de société auquel ils étoient appellés par la nature ; c'est qu'ils vivoient sans maître. L'homme ne les avoit pas assujettis à sa voix menaçante, à son coup-d'œuil terrible, à sa main toujours prête à frapper. Il étoit esclave lui-même, & les animaux ne l'étoient point encore. Le roi de la nature connut donc la servitude, avant de dompter les animaux.

Quoi qu'il en soit de l'origine & de la filiation des arts, dont la génération est trop compliquée, pour qu'il soit aisé de découvrir dans quel ordre & comment ils sont nés les uns des autres, l'Amérique n'avoit point encore associé les animaux aux hommes pour les travaux de la culture, lorsque les Européens y transportèrent de bœufs, des brebis, des chevaux. Ils y furent d'abord, ainsi que les hommes, exposés à des maladies épidémiques. Si la contagion ne les attaqua pas comme leur fier sou-

verain, à la racine même de leur génération, du moins plusieurs espèces eurent-elles beaucoup de peine à se reproduire. Toutes, à l'exception du porc, perdirent une grande partie de leur force, de leur grosseur. Ce ne fut que tard & dans quelques lieux seulement, qu'elles recouvrèrent leurs qualités originaires. L'air & le sol s'opposoient sans doute au succès de leur transplantation. C'est la loi des climats qui veut que chaque peuple, chaque espèce vivante & végétante croisse & meure dans son pays natal. L'amour de la patrie semble commandé par la nature à tous les êtres, comme l'amour de leur conservation.

XXVIII. Les grains de l'Europe ont été cultivés dans l'Amérique Septentrionale.

Cependant, il y a des analogies de climat qui modifient la loi généralement portée contre la transplantation des animaux & des plantes. Lorsque les Anglois abordèrent dans l'Amérique Septentrionale, les habitans vagabonds de ces contrées solitaires ne cultivoient qu'à regret un peu de maïs, plante qui a le port du roseau. Ses feuilles, assez larges & fort longues, entourent à leur base la tige qui est ronde & noueuse par intervales. Une panicule de fleurs mâles la termine. Chacun des paquets, dont elle est composée, a deux fleurs recouvertes par deux écailles communes, & chaque fleur a trois étamines, renfermées entre deux écailles propres. A l'aisselle des feuilles inférieures se trouvent les fleurs femelles, disposées en épi très-serré sur un axe épais & charnu, caché sous plusieurs enveloppes. Le pistil de ces fleurs, entouré de quelques petites écailles & surmonté d'un long style, devient une graine farineuse, presque sphérique, enfoncée à moitié dans l'axe commun. Sa maturité est annoncée par sa couleur & par l'écartement des enveloppes qui laissent appercevoir l'épi.

Cette espèce de bled, que l'Europe ignoroit alors, étoit la seule qui fût connue dans le Nouveau-Monde. La culture en étoit facile. Les sauvages se contentoient de lever du gazon, de faire des trous dans la terre avec un bâton & de jetter dans chacun un grain de maïs qui en produisoit deux cens cinquante ou trois cens autres. Les préparations pour s'en nourrir n'étoient pas plus compliquées. On le piloit dans un mortier de bois ou de pierre;

pierre; & réduit en pâte, il étoit cuit sous la cendre. Souvent même, grillé seulement, il étoit mangé.

Le maïs réunit bien des avantages. Sa feuille est très-favorable à la nourriture des bestiaux; avantage infiniment précieux dans les contrées où les prairies ne sont pas communes. Un terrein maigre, léger & sablonneux, est celui qui convient le mieux à cette plante. Sa semence peut être gelée au printems, même à deux ou trois reprises, sans que les récoltes soient moins abondantes. Enfin, c'est de tous les grains, celui qui peut soutenir le plus long-tems la sécheresse & l'humidité.

Ces raisons, qui ont fait adopter la culture du maïs dans une partie du globe, déterminèrent les Anglois à le conserver, à le multiplier dans leurs établissemens. Ils le vendirent au midi de l'Europe, dans les Indes Occidentales, & s'en servirent pour leur propre usage. Cependant ils ne négligèrent pas d'enrichir leurs plantations des grains d'Europe, qui réussirent tous, quoique moins parfaitement que dans le lieu de leur origine. Du superflu de ces récoltes, du produit de leurs troupeaux, & de l'exploitation des forêts du pays, ces colons formèrent un commerce, qui embrassoit les contrées les plus riches & les plus peuplées du Nouveau-Monde.

La métropole voyant que ses colonies septentrionales lui enlevoient l'approvisionnement des établissemens qu'elle avoit au midi de l'Amérique, & craignant de les avoir bientôt pour rivales en Europe même, dans tous les marchés des salaisons & des bleds, résolut de tourner leur activité vers des objets qui lui fussent plus utiles. L'occasion ne tarda pas de se présenter.

XXIX. L'Amérique Septentrionale a fourni à l'Europe des munitions navales.

La Suède étoit en possession de vendre aux Anglois la plus grande partie du brai & du goudron, dont ils avoient besoin pour leurs armemens. En 1703, cette puissance méconnut ses vrais intérêts, au point de plier & de réduire sous un privilège exclusif, cette importante branche de son commerce. Une augmentation de prix, subite & forte, fut le premier effet de ce monopole. L'Angleterre profitant de cette faute des Suédois, en-

couragea, par des primes considérables, l'importation de toutes les munitions navales que l'Amérique pourroit fournir.

Ces gratifications ne produisirent pas d'abord l'avantage qu'on s'en étoit promis. Une guerre sanglante, qui désoloit les quatre parties du monde, détourna tout-à-la fois la métropole & les colonies, de l'attention que méritoit cette révolution naissante dans le commerce. Les nations du Nord, qui toutes avoient le même intérêt, prenant l'inaction occasionnée par le trouble des guerres, pour une preuve complette d'impuissance, crurent pouvoir impunément assujettir les munitions de la marine, à toutes les clauses & les restrictions qui devoient en hausser le prix. Ce fut un systême de convention entre elles, qui devint public en 1718: tems où toutes les puissances maritimes souffroient encore des blessures d'une guerre de quatorze ans.

Une ligue si odieuse reveilla l'Angleterre. Elle fit partir pour le Nouveau-Monde des hommes assez éloquens, pour persuader aux habitans qu'ils avoient le plus grand intérêt à seconder les vues de la mère patrie; assez éclairés pour diriger les premiers travaux vers de grands résultats, sans les faire passer par ces minces essais, qui éteignent subitement une ardeur allumée avec beaucoup de peine. En un clin d'œil, la poix, le goudron, la térébenthine, les vergues, les mâtures, abordèrent dans les ports de la Grande-Bretagne avec tant de profusion, qu'on fut en état d'en vendre aux pays voisins.

Le gouvernement fut aveuglé par ce premier essor de prospérité. L'avantage que la modicité du prix donnoit aux munitions navales de ses colonies, sur celles qui venoient de la mer Baltique, sembloit lui promettre une préférence constante. Il crut pouvoir supprimer les encouragemens. Mais il n'avoit pas fait entrer dans ses calculs, la différence du fret qui étoit tout en faveur de ses rivaux. L'interruption totale qui survint dans cette veine de commerce, l'avertit de son erreur. Il reprit, en 1729, le systême des gratifications. Quoique moins fortes qu'elles ne l'avoient été d'abord, elles suffirent pour assurer au débit des

munitions d'Amérique, du moins en Angleterre, la plus grande supériorité sur celles du Nord.

Les bois, qui faisoient pourtant une des principales richesses des colonies, fixèrent plus tard la vigilance du gouvernement de la métropole. Depuis long-tems les Américains en portoient en Espagne, en Portugal, dans la Méditerranée, où ces matériaux étoient employés aux édifices & à d'autres usages. Comme ces navigateurs ne prenoient pas, en retour, assez de marchandises pour completter leur cargaison, les Hambourgeois & même les Hollandois avoient contracté l'habitude de fretter les vaisseaux de ces étrangers, pour importer chez eux les productions des plus riches climats de l'Europe. Ce double commerce d'exportation & de cabotage avoit considérablement augmenté la navigation Britannique. Le parlement instruit de ce succès, se hâta de décharger, en 1722, les bois que le Nouveau-Monde pouvoit fournir au royaume, de tous les droits que payoient à leur entrée les bois de Russie, de Suède & de Danemarck. Cette première faveur fut suivie d'une gratification, qui, comprenant en général toute sorte de bois, portoit spécialement sur ceux qui étoient destinés à la construction des vaisseaux. Malheureusement, les matériaux du Nouveau-Monde se trouvèrent très-inférieurs à ceux de l'ancien. Cependant ils furent employés de préférence par la marine Angloise. Elle devoit au nord de l'Amérique ses vergues & ses mâtures. On voulut qu'elle en reçut encore ses voiles & ses cordages.

Les protestans François qui, chassés de leur patrie, par un roi tombé dans le bigotisme, avoient apporté par-tout à ses ennemis, l'industrie de leur climat, firent connoître à l'Angleterre le prix du lin & du chanvre, deux objets souverainement importans pour une puissance maritime. L'Irlande & l'Ecosse cultivèrent ces plantes avec quelque succès : mais les manufactures nationales tiroient encore principalement l'une & l'autre de la Russie. Pour mettre fin à cette importation ruineuse, le gouvernement imagina d'accorder 135 liv. de gratification par tonneau, de ces matières à l'Amérique Septentrionale. C'étoit beaucoup ;

& cependant un encouragement si considérable n'eut que peu de suite. Dans cette partie du Nouveau-Monde, peu de terres se trouvèrent assez bonnes pour une production qui ne prospère que sur un sol excellent. Cette région est plus abondante en fer, en fer destiné à conquérir l'or & l'argent du Midi.

XXV.
Le fer de l'Amérique Septentrionale a été porté dans nos climats.

Ce premier métal, si nécessaire à l'homme, étoit ignoré des Américains, lorsque les Européens leur en apprirent le plus funeste usage, celui des armes homicides. Les Anglois eux-mêmes négligèrent long-tems les mines de fer, que la nature avoit prodiguées dans le continent où ils s'étoient établis. On avoit détourné de la métropole ce canal de richesses, en le chargeant de droits énormes. Cette imposition, équivalente à une prohibition, étoit l'ouvrage des propriétaires des mines nationales, soutenus des propriétaires des bois-taillis, qui devoient servir à l'exploitation du fer. Par la corruption, l'intrigue & les sophismes, ces ennemis du bien public avoient écarté une concurrence qu'ils ne pouvoient soutenir. Enfin le gouvernement fit un premier pas vers le bien. Il permit l'importation franche de droits, des fers de l'Amérique à Londres : mais en défendant de le transporter dans d'autres ports, ou même à plus de dix milles dans les terres. Ce bizarre arrangement dura jusqu'en 1757. Alors des milliers de voix se réunirent pour engager le sénat de la nation à faire cesser le vice d'une administration si visiblement opposée à tous les bons principes, & à étendre à tout le royaume une liberté exclusivement accordée à la capitale.

Une demande si raisonnable trouva la plus vive opposition. Les intérêts particuliers se réunirent pour représenter que les cent neuf forges qui travailloient en Angleterre, sans y comprendre celles d'Ecosse, produisoient annuellement dix-huit mille tonnes de fer, & occupoient un grand nombre d'ouvriers habiles ; que ces mines qui étoient inépuisables, auroient considérablement augmenté leur produit, si l'on n'avoit été arrêté par la crainte continuelle de voir les fers d'Amérique déchargés de toute imposition ; que les ouvrages de fer travaillés en Angleterre, consommoient tous les ans cent quatre-vingt-dix-huit

mille cordes de bois-taillis, & que ces taillis fournissoient d'ailleurs des écorces pour les tanneries, des matériaux pour les bâtimens; que le fer d'Amérique étant peu propre à être converti en acier, à faire des instrumens tranchans, à fournir le plus grand nombre des ustensiles de navigation, ne diminueroit guère l'importation étrangère, & se borneroit à anéantir les forges de la Grande-Bretagne.

Ces vaines considérations n'arrêtèrent pas le parlement. Il comprit qu'à moins qu'on ne baissât le prix des matières premières, la nation perdroit bientôt les innombrables manufactures de fer & d'acier, qui l'enrichissoient depuis si long-tems, & qu'il n'y avoit pas de tems à perdre pour arrêter les progrès de cette industrie chez les autres peuples. On se détermina donc à permettre, libre & affranchie de tous droits, l'introduction du fer de l'Amérique dans tous les ports d'Angleterre. Cette résolution pleine de sagesse, fut accompagnée d'un acte de justice. Une loi portée sous Henri VIII, défendoit aux propriétaires des bois-taillis de défricher leurs terres. Le gouvernement les autorisa à faire de leurs propriétés l'usage qui leur conviendroit le mieux.

Avant ces dispositions, la Grande-Bretagne payoit tous les ans à l'Espagne, à la Norwège, à la Suede & à la Russie, 10,000,000 livres pour le fer qu'elle tiroit de ces contrées. Ce tribut diminua, & devoit diminuer encore. Le minerai est si abondant en Amérique, si facile à tirer de la superficie de la terre, que les Anglois ne désespéroient pas de pouvoir en fournir au Portugal, à la Turquie, à l'Afrique, aux Indes Orientales, à tous les pays de l'univers, où l'intérêt de leur commerce étendoit leurs relations.

Peut-être cette nation exagéroit-elle aux autres ou à elle-même, les avantages qu'elle se promettoit de tant d'objets utiles à sa navigation. Mais il lui suffisoit que ses colonies la tirâssent de la dépendance, où les puissances du nord de l'Europe, pouvoient, en rigueur, la tenir pour la facilité, pour la multiplication de ses armemens. Rien à ses yeux n'étoit plus capable de suspendre son

essor naturel vers l'empire des mers, qui seul devoit lui assurer l'empire du Nouveau-Monde.

XXXI. Peut-on espérer que le vin & la soie réussiront dans l'Amérique Septentrionale.

Après s'en être applani le chemin, par la création d'une marine libre, indépendante & supérieure à toutes les marines, l'Angleterre prit tous les moyens de jouir de cette espèce de conquête qu'elle avoit faite en Amérique, encore plus par son industrie que par ses armes. A mesure que par une pente naturelle, les établissemens s'étoient avancés du Nord au Sud, les entreprises & les projets s'étoient multipliés en raison du sol & du climat. Aux bois, aux grains, aux bestiaux qui avoient été les productions premières, s'étoient joints successivement le riz, le tabac, l'indigo, d'autres richesses. Les Anglois qui n'avoient point de vin en Europe, résolurent de le demander aussi au nouvel hémisphère.

On trouve sur le continent septentrional de l'Amérique, une quantité prodigieuse de seps sauvages, qui produisent des raisins, dont la couleur, la grosseur & la quantité varient, mais qui sont tous d'un goût âcre & désagréable. On pensa qu'une bonne culture donneroit à cette plante la perfection que la nature brute lui avoit refusée; & l'on appella des vignerons François dans un pays où les impôts & les corvées ne leur ôteroient pas le fruit & le goût du travail. Les expériences réitérées qu'ils tentèrent alternativement avec du plant d'Europe & d'Amérique, furent toutes également malheureuses. Le suc de la vigne y étoit trop aqueux, trop foible, trop difficile à conserver. Le pays étoit trop couvert de bois, qui attirent & font séjourner les brouillards humides & brûlans; les saisons étoient trop inconstantes; les insectes trop multipliés autour des forêts, pour laisser éclorre & prospérer une culture si chère à la nation Angloise, à tous les peuples qui ne la possèdent point. Un jour viendra peut-être où ces régions fourniront une boisson dont la préparation occupe plusieurs parties du globe, & dont l'usage fait les délices de tant d'autres: mais cet événement n'arrivera qu'après des siècles & des essais très-multipliés. Suivant toutes les probabilités, la récolte du vin sera précédée par celle de la soie;

ouvrage de ce ver rampant qui habille l'homme de feuilles d'arbres élaborées dans son sein.

Cette riche matière coûtoit à la Grande-Bretagne une exportation annuelle d'argent très-considérable. On résolut de la tirer de la Caroline, qui, par la douceur de son climat & l'abondance de ses mûriers, sembloit favorable à cette production. Des essais que hasarda le gouvernement, en attirant des Vaudois dans la colonie, furent plus heureux & plus productifs qu'on n'avoit osé l'espérer. Cependant les progrès de cette branche d'industrie restèrent au-dessous d'une si riante promesse. On en rejetta la faute sur les habitans, qui n'achetant que des nègres, dont ils tiroient une utilité prompte & sûre, négligèrent d'avoir des négresses qu'on auroit pu destiner avec leurs enfans à élever des vers à soie : occupation convenable à la foiblesse du sexe & de l'âge les plus délicats. Mais on devoit prévoir que des hommes arrivés d'un autre hémisphère dans un pays inculte & sauvage, donneroient leurs premiers soins à la culture des grains nourriciers, à l'éducation des bestiaux, aux travaux de premier besoin. C'est la marche naturelle & constante des états bien gouvernés. De l'agriculture, principe de la population, ils s'élèvent aux arts de luxe ; & les arts de luxe nourrissent le commerce, enfant de l'industrie & père de la richesse. En 1769, le parlement jugea cette epoque enfin arrivée. Il arrêta que pour toutes les soies crues qui seroient portées des colonies dans la métropole, il seroit donné pendant sept ans une gratification de vingt-cinq pour cent ; pendant les sept années suivantes, une gratification de vingt pour cent ; & pendant sept années encore, une gratification de quinze pour cent. La culture du cotonnier, de l'olivier, de beaucoup d'autres plantes, ne devoit pas tarder à suivre. La nation pensoit que l'Europe & l'Asie avoient peu de productions qui ne pussent être naturalisées avec plus ou moins de succès dans quelqu'une des vastes contrées de l'Amérique Septentrionale. Il n'y falloit que des hommes ; & l'on ne négligeoit aucun des moyens propres à les y multiplier.

Ce furent les Anglois qui, persécutés dans leur isle pour leurs

pèces d'hommes se font peuplées les provinces de l'Amérique Septentrionale.

opinions civiles & religieuſes, abordèrent les premiers dans cette région déſerte & ſauvage.

Il étoit difficile que cette première émigration eût des ſuites importantes. Les habitans de la Grande-Bretagne ſont tellement attachés au ſol qui les a vu naître, qu'il n'y a que des guerres civiles ou des révolutions qui puiſſent déterminer à changer de climat & de patrie ceux d'entre eux qui ont une propriété, des mœurs ou de l'induſtrie. Ainſi le rétabliſſement de la tranquillité publique dans la métropole, devoit mettre des obſtacles inſurmontables au progrès des cultures en Amérique.

D'ailleurs les Anglois, quoique naturellement actifs, ambitieux & entreprenans, n'étoient guère propres à défricher le Nouveau-Monde. Accoutumés à une vie douce, à quelque aiſance, à beaucoup de commodités ; il n'y avoit que l'enthouſiaſme religieux ou politique qui pût les ſoutenir dans les travaux, les miſères, les privations, les calamités inſéparables des nouvelles plantations.

On doit ajouter que quand l'Angleterre auroit pu vaincre ces difficultés, elle ne l'auroit pas dû vouloir. Sans doute il étoit utile à cette puiſſance de fonder des colonies, de les rendre floriſſantes, de s'enrichir de leurs productions; mais il ne lui convenoit pas d'acheter ces avantages par le ſacrifice de ſa population.

Heureuſement pour cette nation, l'intolérance & le deſpotiſme, qui peſoient ſur la plupart des contrées de l'Europe, pouſſèrent de nombreuſes victimes ſur une plage inculte, qui, dans ſon abandon, ſembloit offrir & demander en même tems du ſecours aux malheureux. Ces hommes échappés à la verge des tyrans en paſſant les mers, perdoient tout eſpoir de retour, & s'attachoient pour toujours à une terre qui, leur ſervant d'aſyle, leur fourniſſoit à peu de frais une ſubſiſtance paiſible. Ce bonheur ne put être toujours ignoré. De toutes parts, de l'Allemagne principalement, on accourut pour le partager. Un des avantages que ſe propoſoient les émigrans, c'étoit de ſe trouver citoyens dans toute l'étendue de l'empire Britannique, après ſept ans de domicile dans quelqu'une de ſes colonies.

Tandis

Tandis que la tyrannie & la persécution désoloient & dessé-choient la population en Europe, l'Amérique Angloise se remplissoit de trois sortes d'habitans. Les hommes libres forment la première classe. C'est la plus nombreuse.

Les Européens, qui parcourent & tourmentent le globe depuis trois siècles, ont semé des colonies dans la plupart des points de sa circonférence; & presque par-tout leur race s'est plus ou moins abâtardie. Les établissemens Anglois de l'Amérique Septentrionale paroissoient avoir subi la loi commune. Leurs habitans étoient universellement jugés moins robustes au travail, moins forts à la guerre, moins propres aux arts que leurs ancêtres. Parce que le soin de défricher la terre, de purifier l'air, de changer le climat, d'améliorer la nature absorboit toutes les facultés de ce peuple transplanté sous un autre ciel, on en concluoit sa dégradation & son impuissance de s'élever à des spéculations un peu compliquées.

Pour dissiper ce préjugé injuste, il falloit qu'un Franklin enseignât aux physiciens de notre continent étonné à maîtriser la foudre. Il falloit que les élèves de cet hommme illustre, réunis en société, jettâssent un jour éclatant sur plusieurs branches des sciences naturelles. Il falloit que l'éloquence renouvellât dans cette partie du Nouveau-Monde ces impressions fortes & rapides qu'elle avoit opéré dans les plus fières républiques de l'antiquité. Il falloit que les droits de l'homme, que les droits des nations y fussent solidement établis dans des écrits originaux qui feront le charme & la consolation des siècles les plus reculés.

Les ouvrages d'imagination & de goût ne tarderont pas à suivre ceux de raisonnement & d'observation. Bientôt peut-être la Nouvelle-Angleterre pourra citer ses Homères, ses Théocrites, ses Sophocles. On n'y manque plus de secours, de maitres, de modèles. L'éducation s'y répand, s'y perfectionne de plus en plus. Dans les porportions on y voit plus de gens bien nés; plus de loisir & de moyens pour suivre son talent qu'on n'en trouve en Europe, où l'institution même de la jeunesse est souvent contraire au progrès & au développement du génie & de la raison,

Par un contraste singulier avec l'ancien monde, où les arts sont allés du Midi vers le Nord, on verra dans le nouveau le Nord éclairer le Midi. Jusqu'à nos jours, l'esprit a paru s'énerver comme le corps dans les Indes Occidentales. Vifs & pénétrans de bonne heure, les hommes y conçoivent promptement: mais n'y résistent pas, ne s'y accoutument pas aux longues méditations. Presque tous ont de la facilité pour tout; aucun ne marque un talent décidé pour rien. Précoces & mûrs avant nous, ils sont bien loin de la carrière quand nous touchons au terme. La gloire & le bonheur de les changer doit être l'ouvrage de l'Amérique Angloise. Qu'elle prenne donc des moyens conformes à ce noble dessein, & qu'elle cherche par des voies justes & louables une population digne de créer un monde nouveau. C'est ce qu'elle n'a pas fait encore.

Une seconde classe de colons fut autrefois composée de malfaiteurs que la métropole condamnoit à être transportés en Amérique, & qui devoient un service forcé de sept ou de quatorze ans aux planteurs qui les avoient achetés des tribunaux de justice. On s'est universellement dégoûté de ces hommes corrompus, & toujours prêts à commettre de nouveaux crimes.

On les a remplacés par des hommes indigens, que l'impossibilité de subsister en Europe poussoit dans le Nouveau-Monde. Après avoir acheté & vendu le nègre, le crime n'avoit plus qu'un pas à faire: c'étoit de vendre son compatriote sans l'avoir acheté, & de trouver quelqu'un qui l'achetât; il l'a fait. Embarqués sans être en état de payer leur passage, ces malheureux sont à la disposition de leur conducteur, qui les vend à qui bon lui semble. Cette espèce d'esclavage est plus ou moins long: mais il ne peut jamais durer plus de huit années. Si parmi ces émigrans il se trouve des enfans, leur servitude doit durer jusqu'à leur majorité, qui est fixée à vingt-un ans pour les garçons, & à dix-huit ans pour les filles.

Aucun des engagés n'a le droit de se marier sans l'aveu de son maître, qui met le prix qu'il veut à son consentement. Si quelqu'un d'eux s'enfuit, & qu'on le rattrape, il doit servir une

ſemaine pour chaque jour de ſon abſence, un mois pour chaque ſemaine, & ſix mois pour un ſeul. Le propriétaire qui ne veut pas reprendre ſon déſerteur, peut le vendre à qui bon lui ſemble : mais ce n'eſt que pour le tems de ſon premier engagement. Du reſte, ce ſervice n'a rien d'ignominieux ; & l'acquéreur fait tout ce qu'il peut pour affoiblir la tâche de la vente & de l'achat. A l'expiration de ſa ſervitude, l'engagé jouit de tous les droits du citoyen libre. Avec ſon affranchiſſement, il reçoit du maître qu'il a ſervi, ou des inſtrumens de labourage, ou les outils néceſſaires à ſon induſtrie.

Cependant de quelque apparence de juſtice que l'on colore cette eſpèce de trafic, la plupart des étrangers qui paſſent en Amérique à ce prix, ne s'embarqueroient pas, s'ils n'étoient trompés. Des brigands ſortis des marais de la Hollande ſe répandent dans le Palatinat, dans la Suabe, dans les cantons d'Allemagne les plus peuplés, ou les moins heureux. Ils y vantent avec enthouſiaſme les délices du Nouveau-Monde, & les fortunes qu'il eſt aiſé d'y faire. Des hommes ſimples, ſéduits par des promeſſes ſi magnifiques, ſuivent aveuglément ces vils courtiers d'un indigne commerce qui les livrent à des négocians d'Amſterdam ou de Rotterdam. Ceux-ci ſoudoyés eux-mêmes par des compagnies chargées de peupler les colonies, paient une gratification à ces embaucheurs. Des familles entières ſont vendues, ſans le ſavoir, à des maîtres éloignés, qui leur préparent des conditions d'autant plus dures, que la faim & la néceſſité ne permettent pas à ceux qui les acceptent de s'y refuſer. L'Amérique forme des recrues pour la culture, comme les princes pour la guerre, avec les mêmes artifices, mais un but moins honnête & peut-être plus inhumain : car qui ſait le rapport de ceux qui meurent & de ceux qui ſurvivent à leurs eſpérances ? L'illuſion ſe perpétue en Europe, par l'attention qu'on a de ſuppprimer les lettres qui pourroient dévoiler un myſtère d'impoſture & d'iniquité, trop bien couvert par l'intérêt qui en eſt l'inventeur.

Mais enfin on ne trouveroit point tant de dupes, s'il y avoit moins de victimes. C'eſt l'oppreſſion des gouvernemens qui fait

adopter ces chimères de fortune à la crédulité du peuple. Des hommes malheureux dans leur patrie, errans ou foulés chez eux, n'ayant rien de pire à craindre sous un ciel étranger, se livrent aisément à la perspective d'un meilleur sort. Les moyens qu'on emploie pour les retenir dans le pays où la fatalité les a fait naître, ne sont propres qu'à irriter en eux le desir d'en sortir. C'est par des prohibitions, par des menaces & des peines qu'on croit les enchaîner; on ne fait que les aigrir, les pousser à la désertion par la défense même. Il faudroit les attacher par des soulagemens & des espérances: on les emprisonne, on les garrotte; on empêche l'homme, né libre, d'aller respirer dans des contrées où le ciel & la terre lui donneroient un asyle. On aime mieux l'étouffer dans son berceau que de le laisser chercher sa vie en quelque climat secourable. On ne veut pas même lui donner le choix de son tombeau. Tyrans politiques, voilà l'ouvrage de vos loix, peuples, où sont vos droits?

Faut-il révéler aux nations les trames qui se forment contre leur liberté? Faut-il leur dire que, par le complot le plus odieux quelques puissances ont manœuvré récemment une convention qui doit ôter toute ressource au désespoir? Depuis deux siècles, tous les princes de l'Europe fabriquoient entre eux, dans les ténèbres du cabinet, cette longue & pesante chaîne dont les peuples se sentent enveloppés de toutes parts. Chaque négociation ajoutoit de nouveaux chaînons à ce filet artificieusement imaginé. Les guerres ne tendoient pas à rendre les états plus grands, mais les sujets plus soumis, en substituant pas à pas le gouvernement militaire à l'influence douce & lente des loix & des mœurs. Tous les potentats se fortifioient également dans leur tyrannie, par leurs conquêtes ou par leurs pertes. Victorieux, ils régnoient avec des armées: humiliés & défaits, ils commandoient par la misère à des sujets pusillanimes. Ennemis ou jaloux entre eux par ambition, ils ne se liguoient ou ne s'allioient que pour appesantir la servitude. Soit qu'ils voulussent souffler la guerre ou conserver la paix, ils étoient assurés de tourner au profit de leur autorité, l'agrandissement ou l'affoibliss-

ſement de leurs peuples. S'ils cédoient une province, ils épuiſoient toutes les autres pour la recouvrer ou pour ſe dédommager de ſa perte. S'ils en acquéroient une nouvelle, la fierté qu'ils affectoient au-dehors étoit au-dedans dureté, vexation. Ils empruntoient les uns des autres réciproquement tous les arts, toutes les inventions, ſoit de la guerre, ſoit de la paix, qui pouvoient concourir, tantôt à fomenter les rivalités & les antipathies naturelles, tantôt à oblitérer le caractère des nations: comme ſi l'accord tacite de leurs maîtres eût été de les aſſujettir les unes par les autres au deſpotiſme qu'ils avoient ſu leur préparer de longue main. N'en doutez pas, peuples qui gémiſſez tous, plus ou moins ſourdement, de votre condition. Ceux qui ne vous ont jamais aimés, en ſont venus à ne vous plus craindre. Une ſeule iſſue vous reſtoit dans l'extrémité du malheur: celle de l'évaſion & de l'émigration. On vous l'a fermée.

Des princes ſont convenus entre eux de ſe rendre, non-ſeulement les déſerteurs, qui, la plupart enrôlés par force ou par fraude, ont bien le droit de s'échapper: non-ſeulement les brigands qui ne devroient en effet trouver de refuge nulle part; mais indiſtinctement tous leurs ſujets, quelque ſoit le motif qui les ait forcés à quitter leur patrie. Ainſi vous tous, malheureux laboureurs, qui ne trouvez ni ſubſiſtances, ni travail dans les pays ravagés & deſſéchés par les exactions de la finance, mourez où vous avez eu le malheur de naître; il n'eſt plus d'aſyle pour vous que ſous terre. Vous tous artiſans, ouvriers de toute eſpèce, que l'on vexe par les monopoles, à qui l'on refuſe le droit de travailler librement, ſans avoir acheté des maîtriſes: vous que l'on tient courbés toute la vie dans un attelier pour enrichir un entrepreneur privilégié: vous qu'un deuil de cour laiſſe des mois entiers ſans ſalaire & ſans pain; n'eſpérez pas de vivre hors d'une patrie où des ſoldats & des gardes vous tiennent empriſonnés: errez dans l'abandon, & mourez de chagrin. Oſez gémir; vos cris ſeront repouſſés & perdus au fond d'un cachot; fuyez, on vous pourſuivra, même au-delà des monts & des fleuves; vous ſerez renvoyés ou livrés pieds & poings liés à la torture,

à la gêne éternelle où vous avez été condamnés en naiſſant. Vous encore, à qui la nature a donné un eſprit libre, indépendant des préjugés & des erreurs ; qui oſez penſer & parler en hommes, étouffez dans votre ame la vérité, la nature, l'humanité. Applaudiſſez à tous les attentats commis contre votre patrie & vos concitoyens, ou gardez un ſilence profond dans l'obſcurité de l'infortune & de la retraite. Vous tous enfin qui naiſſez dans ces états barbares, où la condition réciproque entre les princes de ſe rendre les transfuges, vient d'être ſcellée par un traité; ſouvenez-vous de l'inſcription que le Dante a gravée ſur la porte de ſon enfer :

VOI CH'ENTRATE, LASCIATE OMAL OGNI SPERANZA.

VOUS QUI PASSEZ ICI, PERDEZ TOUTE ESPÉRANCE.

Quoi! ne reſte-t-il pas un aſyle même au-delà des mers? L'Amérique n'ouvrira-t-elle pas ſon ſein aux malheureux, qui préféreront volontairement ſa liberté au joug inſupportable de leur patrie? Qu'a-t-elle beſoin de ce vil ramas d'engagés, qu'elle ſurprend & débauche par les honteux moyens dont toutes les couronnes ſe ſervent pour groſſir leurs armées? Qu'a-t-elle beſoin de ces êtres encore plus miſérables, dont elle forme une autre claſſe de ſa population?

Oui, par une iniquité d'autant plus criante qu'elle ſembloit moins néceſſaire, les provinces ſeptentionales ont eu recours au trafic, à l'eſclavage des noirs. On ne diſconviendra pas qu'ils ne ſoient mieux nourris & mieux vêtus, moins maltraités & moins accablés de travail qu'aux iſles. Les loix les protègent plus efficacement, & il eſt très-rare qu'ils ſoient les victimes de la férocité ou des caprices d'un odieux tyran. Cependant, quel doit être le fardeau d'une vie condamnée à languir dans une ſervitude éternelle? Des ſectaires humains; des chrétiens qui cherchoient dans l'évangile plutôt des vertus que des dogmes, ont ſouvent voulu rendre à leurs eſclaves la liberté que rien ne peut remplacer : mais ils ont été long-tems retenus par une loi qui

ordonnoit d'aſſigner aux affranchis un revenu ſuffiſant pour leur ſubſiſtance.

Diſons plutôt : l'habitude commode d'être ſervi par des eſclaves ; ce penchant à la domination, juſtifié par les douceurs dont on prétend alléger leur ſervitude ; l'opinion où l'on ſe plaît à reſter, qu'ils ne ſe plaignent pas d'une condition que le tems a changée pour eux en nature : ce ſont là les ſophiſmes de l'amour-propre pour appaiſer les cris de la conſcience. La plupart des hommes ne ſont pas nés méchans, ne veulent pas faire le mal : mais parmi ceux même que la nature ſemble avoir formés juſtes & bons, il en eſt peu qui aient aſſez de déſintéreſſement, de courage & de grandeur d'ame, pour faire le bien au dépens de quelque ſacrifice.

Cependant les Quakers ont donné récemment un exemple qui doit faire époque dans l'hiſtoire de la religion & de l'humanité. Au milieu d'une de ces aſſemblées où tout fidèle qui ſe croit mû par l'impulſion de l'Eſprit-Saint, a droit de parler, un de ces frères (celui-là ſans doute étoit inſpiré) s'eſt levé & a dit : « Juſques à quand aurons-nous deux conſciences, deux meſures, » deux balances ; l'une en notre faveur, l'autre à la ruine du pro- » chain ; toutes deux également fauſſes ? Eſt-ce à nous, mes » freres, de nous plaindre en ce moment que le parlement d'An- » gleterre veut nous aſſervir, nous impoſer le joug du ſujet, » ſans nous laiſſer le droit du citoyen ; tandis que depuis un » ſiècle nous faiſons tranquillement l'œuvre de la tyrannie, en » tenant dans les fers du plus dur eſclavage des hommes qui ſont » nos égaux & nos frères ? Que nous ont fait ces malheureux » que la nature avoit ſéparés de nous par des barrières ſi redou- » tables, & que notre avarice eſt allé chercher au travers des » naufrages, juſques dans leurs ſables brûlans, ou leurs ſombres » forêts, au milieu des tigres ? Quel étoit leur crime pour être » arrachés d'une terre qui les nourriſſoit ſans travail, & tranſ- » plantés par nous ſur une terre où ils meurent dans les labeurs » de la ſervitude ? Quelle famille as-tu donc créée, Père céleſte, » où les aînés, après avoir ravi le bien de leurs frères, veulent

» encore les forcer, la verge à la main, d'engraiſſer du ſang
» de leurs veines, de la ſueur de leur front, ce même héritage
» dont on les a dépouillés? Race déplorable, que nous abrutiſ-
» ſons pour la tyranniſer; en qui nous étouffons toutes les fa-
» cultés de l'ame pour accabler ſes bras & ſon corps de fardeaux;
» en qui nous effaçons l'image de la divinité, & l'empreinte de
» l'humanité! race mutilée & déshonnorée dans les facultés de
» ſon eſprit & de ſon corps, dans toute ſon exiſtence: & nous
» ſommes chrétiens, & nous ſommes Anglois! Peuple favoriſé
» du ciel, & reſpecté ſur les mers; quoi, tu veux être libre &
» tyran tout-à-la-fois? Non, mes frères; il eſt tems de nous
» accorder avec nous-même. Affranchiſſons ces miſérables vic-
» times de notre orgueil; rendons aux nègres la liberté que
» l'homme ne doit jamais ôter à l'homme. Puiſſent, à notre
» exemple, toutes les ſociétés chrétiennes, réparer une injuſtice
» cimentée par deux ſiècles de crimes & de brigandages! Puiſſent
» enfin des hommes trop long-tems avilis, élever au ciel des
» bras libres de chaînes, & des yeux baignés des pleurs de la
» reconnoiſſance! Hélas! ces malheureux n'ont connu juſqu'ici
» que les larmes du déſeſpoir »!

Ce diſcours réveilla les remords; & le petit nombre d'eſclaves qui appartenoient aux Quakers, furent libres. Si la chaîne de ces malheureux ne fut pas rompue par les autres colons de l'Amérique Septentrionale, du moins la Penſilvanie, la Nouvelle-Jerſey & la Virginie demandèrent-elles avec inſtance, que cet infâme trafic d'hommes fût prohibé. Toutes les colonies de ce vaſte continent paroiſſoient diſpoſées à ſuivre cet exemple: mais elles furent arrêtées par l'ordre que donna la métropole à ſes délégués, de rejetter toutes les ouvertures qui tendroient à ce but humain. Ce parti cruel n'eût pas étonné de la part de ces nations, qui ſont auſſi barbares par les liens du vice, qu'elles l'ont été par ceux de l'ignorance. Quand un gouvernement ſacerdotal & militaire a mis tout ſous le joug, même les opinions; quand l'homme impoſteur a perſuadé à l'homme armé qu'il tenoit du ciel le droit d'opprimer la terre, il n'eſt plus aucune ombre de

de liberté pour les peuples policés. Comment ne s'en vengeroient-ils pas sur les peuples de la Zone-Torride ? Mais jamais je ne comprendrai par quelle fatalité la législation la plus heureusement combinée qui ait jamais existé, a pu préférer l'intérêt de quelques-uns de ses négocians, au cri de la nature, de la raison & de la vertu.

XXXIII. A quel degré la population s'est-elle élevée dans l'Amérique Septentrionale ?

L'Amérique Septentrionale compte environ quatre cens mille noirs. Le nombre des blancs s'y élève à deux millions cinq ou six cens mille, si les calculs du congrès ne sont pas exagérés. Les citoyens doublent tous les quinze ou seize ans dans quelques-unes de ces colonies, & tous les dix-huit ou vingt ans dans les autres. Une multiplication si rapide doit avoir deux sources. La première, est cette foule d'Irlandois, de Juifs, de François, de Vaudois, de Palatins, de Moraves, de Salzbourgeois, qui, fatigués des vexations politiques & religieuses qu'ils éprouvoient en Europe, ont été chercher la tranquillité dans ces climats lointains. La seconde source de cette étonnante multiplication, est dans le climat même des colonies, où l'expérience a démontré que la population doubloit naturellement tous les vingt-cinq ans. Les réflexions de M. Franklin, rendront cette vérité sensible.

Le peuple, dit ce philosophe, s'accroît par-tout, en raison du nombre des mariages; & ce nombre augmente à proportion des facilités qu'on trouve à soutenir une famille. Dans un pays où les moyens de subsistance abondent, plus de personnes se hâtent de se marier. Dans une société vieillie par ses progrès même, les gens riches, effrayés des dépenses qu'entraîne le luxe des femmes, forment, le plus tard qu'ils peuvent, un établissement difficile à cimenter, coûteux à maintenir; & les gens sans fortune passent leur vie dans un célibat qui trouble les mariages. Les maîtres ont peu d'enfans; les domestiques n'en ont point; & les artisans craignent d'en avoir. Ce désordre est si sensible, sur-tout dans les grandes villes, que les générations ne s'y reproduisent même pas assez pour entretenir la population à son niveau, & qu'on y voit constamment plus de morts que de naissances. Heureusement cette décadence n'a pas encore

gagné les campagnes, où l'habitude de fournir au vuide des cités, laiſſe un peu plus de place à la population. Mais comme toutes les terres ſont occupées & miſes à-peu-près dans la plus grande valeur, ceux qui ne peuvent pas acquérir des propriétés, ſont aux gages de celui qui poſſède. La concurrence, qui naît de la multitude des ouvriers, tient leur travail à bas prix ; & la modicité du gain leur ôte le deſir, l'eſpérance, & les facultés de ſe reproduire par les mariages. Tel eſt l'état actuel de l'Europe.

Celui de l'Amérique offre un aſpect tout oppoſé. Le terrein, vaſte & inculte, s'y donne, ou pour rien, ou à ſi bon marché, que l'homme le moins laborieux trouve, en peu de tems, un eſpace, qui, pouvant ſuffire à l'entretien d'une nombreuſe famille, y nourrira long-tems ſa poſtérité. Ainſi les habitans du Nouveau-Monde ſe marient en plus grand nombre, & beaucoup plus jeunes que les habitans de l'Europe. S'il ſe fait parmi nous un mariage par centaine d'individus, il s'en fait deux en Amérique ; & ſi l'on compte quatre enfans par mariage dans nos climats, il faut en compter huit au-moins dans le nouvel hémiſphère. Qu'on multiplie ces générations par celles qui en doivent naître, & l'on trouvera qu'avant deux ſiècles, l'Amérique Septentrionale doit avoir une population immenſe, à moins que des obſtacles qu'il n'eſt pas aiſé de prévoir, n'en rallentiſſent les progrès naturels.

XXXIV. Quelles ſont, dans l'Amérique Septentrionale, les mœurs actuelles ?

Elles ſont peuplées aujourd'hui d'hommes ſains & robuſtes, dont la taille eſt avantageuſe. Ces créoles ſont plutôt formés que les Européens : mais ils vivent auſſi moins long-tems. Le bas prix des viandes, du poiſſon, des grains, du gibier, des fruits, de la bière, du cidre, des végétaux, entretient tous les habitans dans une grande abondance des choſes relatives à la nourriture. On eſt obligé de s'obſerver davantage ſur le vêtement, qui eſt toujours fort cher, ſoit qu'il arrive de l'ancien-monde, ſoit qu'il ſoit fabriqué dans le pays même. Les mœurs ſont ce qu'elles doivent être chez un peuple nouveau, chez un peuple cultivateur, chez un peuple qui n'eſt ni poli, ni corrompu par

le séjour des grandes cités : il règne généralement de l'économie, de la propreté, du bon ordre dans les familles. La galanterie & le jeu, ces passions de l'opulence oisive, altèrent rarement cette heureuse tranquillité. Les femmes sont encore ce qu'elles doivent être, douces, modestes, compatissantes & secourables ; elles ont ces vertus qui perpétuent l'empire de leurs charmes. Les hommes sont occupés de leurs premiers devoirs, du soin & du progrès de leurs plantations, qui feront le soutien de leur postérité. Un sentiment de bienveillance, unit toutes les familles. Rien ne contribue à cette union, comme une certaine égalité d'aisance ; comme la sécurité qui naît de la propriété ; comme l'espérance & la facilité communes d'augmenter ses possessions ; comme l'indépendance réciproque où tous les hommes sont pour leurs besoins, jointe au besoin mutuel de société pour leurs plaisirs. A la place du luxe, qui traîne la misère à sa suite ; au lieu de ce contraste affligeant & hideux, un bien-être universel, réparti sagement par la première distribution des terres, par le cours de l'industrie, a mis dans tous les cœurs le desir de se plaire mutuellement : desir plus satisfaisant, sans doute, que la secrète envie de nuire, qui est inséparable d'une extrême inégalité dans les fortunes & les conditions. On ne se voit jamais sans plaisir, quand on n'est, ni dans un état d'éloignement réciproque qui conduit à l'indifférence, ni dans un état de rivalité, qui est près de la haîne. On se rapproche, on se rassemble ; on mène enfin dans les colonies cette vie champêtre, qui fut la première destination de l'homme, la plus convenable à la santé, à la fécondité. On y jouit peut-être de tout le bonheur compatible avec la fragilité de la condition humaine. On n'y voit pas ces graces, ces talens, ces jouissances recherchées, dont l'apprêt & les frais usent & fatiguent tous les ressorts de l'ame, amènent les vapeurs de la mélancolie, après les soupirs de la volupté : mais les plaisirs domestiques, l'attachement réciproque des parens & des enfans, l'amour conjugal, cet amour si pur, si délicieux, pour qui sait le goûter & mépriser les autres amours. C'est-là le spectacle enchanteur qu'offre par-tout

l'Amérique Septentrionale : c'eſt dans les bois de la Floride & de la Virginie ; c'eſt dans les forêts même du Canada, qu'on peut aimer toute ſa vie ce qu'on aima pour la première fois ; l'innocence & la vertu, qui ne laiſſent jamais périr la beauté toute entière.

Si quelque choſe manque à l'Amérique Angloiſe, c'eſt qu'elle ne forme pas préciſément une nation. On y voit tantôt réunies & tantôt éparſes, des familles des diverſes contrées de l'Europe. Ces colons, en quelque endroit que le haſard ou leur choix les ait fixés, conſervent avec une prédilection indeſtructible, la langue, les préjugés & les habitudes de leur patrie. Des écoles & des égliſes ſéparées, les empêchent de ſe confondre avec le peuple hoſpitalier qui leur ouvrit un refuge. Toujours étrangers à cette nation par le culte, par les mœurs, & peut-être par les ſentimens ; ils couvent des germes de diſſention, qui peuvent un jour cauſer la ruine & le bouleverſement des colonies. Le ſeul préſervatif qui doive prévenir ce déſaſtre, dépend tout entier du régime des gouvernemens.

XXXV. Nature des gouvernemens établis dans l'Amérique Septentrionale.

Par gouvernement, il ne faut pas entendre ces conſtitutions bizarres de l'Europe, qui ſont un mêlange inſenſé de loix ſacrées & profanes. L'Amérique Angloiſe fut aſſez ſage ou aſſez heureuſe, pour ne pas admettre une puiſſance eccléſiaſtique. Habitée dès l'origine par des Presbytériens, elle rejetta toujours avec horreur tout ce qui en pouvoit retracer l'image. Toutes les affaires, qui, dans d'autres régions, reſſortiſſent d'un tribunal ſacerdotal, furent portées devant le magiſtrat ou dans les aſſemblées nationales. Les efforts que firent les Anglicans pour établir leur hiérarchie, échouèrent toujours, malgré l'appui que leur donnoit la faveur de la métropole. Cependant, ils participèrent à l'adminiſtration, ainſi que les autres ſectes. Les ſeuls catholiques en furent exclus, parce qu'ils ſe refuſoient aux ſermens que paroiſſoit exiger la tranquillité publique. A cet égard, le gouvernement de l'Amérique mérita les plus grands éloges : mais ſous d'autres points de vue, il n'étoit pas ſi bien combiné.

La politique reſſemble, pour le but & l'objet, à l'éducation

de la jeuneſſe. L'une & l'autre tendent à former des hommes. Elles doivent, à bien des égards, ſe reſſembler par les moyens. Les peuples ſauvages, quand ils ſe ſont réunis en ſociété, veulent, ainſi que les enfans, être menés par la douceur, & réprimés par la force. Faute de l'expérience qui ſeule forme la raiſon, incapables de ſe gouverner eux-mêmes dans la viciſſitude des événemens & des rapports qu'amène l'état d'une ſociété naiſſante; le gouvernement doit être éclairé pour eux, & les conduire par l'autorité juſqu'à l'âge des lumières. Auſſi les peuples barbares ſe trouvent-ils naturellement ſous les liſières & la verge du deſpotiſme, juſqu'à ce que les progrès de la ſociété leur aient appris à ſe conduire par leurs intérêts.

Les peuples policés, ſemblables aux adoleſcens plus ou moins avancés, non en raiſon de leurs facultés, mais du régime de leur première inſtitution, dès qu'ils ſentent leur force & leur droits, veulent être ménagés & même reſpectés par ceux qui les gouvernent. Un fils bien élevé, ne doit rien entreprendre ſans conſulter ſon père : un prince au contraire, ne doit rien établir ſans conſulter ſon peuple. Il y a plus : le fils, dans les réſolutions où il prend conſeil de ſon père, ſouvent ne haſarde que ſon propre bonheur : un prince compromet toujours l'intérêt du peuple, dans tout ce qu'il ſtatue. L'opinion publique, chez une nation qui penſe & qui parle, eſt la règle du gouvernement : jamais il ne la doit heurter ſans des raiſons publiques, ni la contrarier, ſans l'avoir déſabuſée. C'eſt d'après cette opinion, que le gouvernement doit modifier toutes ſes formes. L'opinion, comme on le ſait, varie avec les mœurs, les habitudes & les lumières. Ainſi tel prince pourra faire, ſans trouver la moindre réſiſtance, un acte d'autorité que ſon ſucceſſeur ne renouvelleroit pas ſans exciter l'indignation. D'où vient cette différence ? Le premier n'aura pas choqué l'opinion qui n'étoit pas encore née; le ſecond l'aura bleſſée ouvertement un ſiècle plus tard. L'un aura fait, pour ainſi dire, à l'inſu du peuple, une démarche dont il aura corrigé ou réparé la violence, par les ſuccès heureux de ſon gouvernement : l'autre aura peut-être comblé les malheurs

publics par des volontés injuſtes, qui devoient perpétuer les premiers abus de ſon autorité. La réclamation publique eſt conſtamment le cri de l'opinion; & l'opinion générale eſt la règle du gouvernement : c'eſt parce qu'elle eſt la reine du monde, que les rois ſont les maîtres des hommes. Les gouvernemens doivent donc s'améliorer & ſe perfectionner, comme les opinions. Mais quelle eſt la règle des opinions, chez les peuples éclairés? L'intérêt permanent de la ſociété, le ſalut & l'utilité de la nation. Cet intérêt ſe modifie au gré des événemens & des ſituations; l'opinion publique & la forme du gouvernement, ſuivent ces différentes modifications. De-là toutes les formes de gouvernement, que les Anglois, libres & penſeurs, ont établies dans l'Amérique Septentrionale.

Le gouvernement de la Nouvelle-Ecoſſe, d'une province de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-York, de la Nouvelle-Jerſey, de la Virginie, des deux Carolines & de la Georgie, eſt nommé royal; parce que le roi d'Angleterre y exerce la ſuprême influence. Les députés du peuple y forment la chambre baſſe, comme dans la métropole. Un conſeil choiſi, approuvé par la cour, établi pour ſoutenir les prérogatives de la couronne, y repréſente la chambre des pairs, & ſoutient cette repréſentation par la fortune & l'état des perſonnes les plus diſtinguées du pays, qui ſont ſes membres. Un gouverneur y convoque, y proroge, y termine les aſſemblées; donne ou refuſe le conſentement à leurs délibérations, qui reçoivent de ſon approbation force de loi, juſqu'à ce que le monarque auquel on les envoie, les ait rejettées.

La ſeconde eſpèce de gouvernement qui règne dans les colonies, eſt connue ſous le nom de gouvernement propriétaire. Lorſque la nation Angloiſe s'établit dans ces régions éloignées; un courtiſan avide, actif, accrédité, obtenoit ſans peine, dans des déſerts auſſi grands que des royaumes, une propriété, une autorité ſans bornes. Un arc & des pelleteries, ſeul hommage qu'exigeât la couronne, valoient à un homme puiſſant le droit de régner ou de gouverner à ſon gré, dans un pays inconnu.

Telle fut la première origine du gouvernement de la plupart des colonies. Le Maryland & la Pensilvanie, sont restés seuls asservis à cette forme singulière, ou plutôt à cet informe principe de gouvernement. Encore le Maryland ne diffère-t-il des autres provinces voisines, qu'en ce qu'il reçoit son gouverneur de la maison de Baltimore, dont le choix doit être approuvé par la cour. Dans la Pensilvanie même, le gouverneur nommé par la maison propriétaire, & confirmé par la couronne, n'est point appuyé d'un conseil qui lui donne de l'ascendant, & il doit s'accorder avec les communes, qui prennent naturellement toute l'autorité.

Un troisième régime, que les Anglois appellent *charter government*, paroît mettre plus d'harmonie dans la constitution. Après avoir été celui de toutes les provinces de la Nouvelle-Angleterre, il ne subsiste plus que dans Connecticut, & dans Rhode-Island. On peut le regarder comme une pure démocratie. Les citoyens élisent, déposent eux-mêmes tous leurs officiers, & font toutes les loix qu'ils jugent à propos, sans qu'elles aient besoin de l'approbation du monarque, sans qu'il ait le droit de les annuller.

Enfin la conquête du Canada, jointe à l'acquisition de la Floride, a fait naître une législation qui étoit inconnue dans toute la domination de la Grande-Bretagne. On a mis ou laissé ces provinces sous le joug d'une autorité militaire, & dès-lors absolue. Sans avoir le droit de s'assembler en corps de nation, elles reçoivent immédiatement toute leur impulsion de la cour de Londres.

Cette diversité de gouvernemens n'est pas l'ouvrage de la métropole. On n'y voit pas la marche d'une législation raisonnée, uniforme & régulière. C'est le hasard, le climat; ce sont les préjugés du tems & des fondateurs, qui ont enfanté cette variété bizarre de constitutions. Ce n'est pas à des hommes jettés par la fortune sur des plages désertes, qu'il appartient de former une législation.

Toute législation doit aspirer, par sa nature, au bonheur d'une

ſociété. Ses moyens d'atteindre à ce but unique & ſublime, dépendent tous de ſes facultés phyſiques. Le climat, c'eſt-à-dire, le ciel & le ſol, eſt la première règle du légiſlateur. Ses reſſources lui dictent ſes devoirs. C'eſt d'abord ſa poſition locale qu'il doit conſulter. Une peuplade jettée ſur une côte maritime, aura des loix plus ou moins relatives à la culture ou à la navigation, ſelon l'influence que la terre ou la mer peuvent avoir ſur la ſubſiſtance des habitans qui peupleront cette côte déſerte. Si la nouvelle colonie eſt portée par le cours d'un grand fleuve bien avant dans les terres, un légiſlateur doit prévoir & leur genre, & leur degré de fécondité ; les relations que la colonie aura, ſoit au-dedans du pays, ſoit au-dehors, par le commerce des denrées les plus utiles à ſa proſpérité.

Mais c'eſt, ſur-tout, dans la diſtribution de la propriété, qu'éclatera la ſageſſe de la légiſlation. En général, & dans tous les pays du monde, quand on fonde une colonie, il faut donner des terres à tous les hommes, c'eſt-à-dire, à chacun une étendue ſuffiſante pour l'entretien d'une famille ; en diſtribuer davantage à ceux qui auront la faculté de faire les avances néceſſaires pour les mettre en valeur ; en réſerver de vacantes pour les générations ou les recrues, dont la colonie peut, avec le tems, s'augmenter.

Le premier objet d'une peuplade naiſſante, eſt la ſubſiſtance & la population ; le ſecond eſt la proſpérité qui doit naître de ces deux ſources. Eviter les ſujets de guerre, ſoit offenſive ou défenſive ; tourner d'abord ſon induſtrie vers les objets les plus productifs ; ne former autour de ſoi que les relations indiſpenſables & proportionnées avec la conſiſtance que donnent à la colonie, & le nombre de ſes habitans, & la nature de ſes reſſources ; introduire ſur-tout un eſprit particulier & local chez une nation qui s'établit, eſprit d'union au-dedans, & de paix au-dehors ; ramener toutes les inſtitutions à un but éloigné, mais durable ; & ſubordonner toutes les loix du moment à la loi conſtante, qui ſeule doit opérer la multiplication & la ſtabilité : ce n'eſt encore que l'ébauche d'une légiſlation.

Elle

Elle formera la morale sur le physique du climat ; elle ouvrira d'abord une large porte à la population, par la facilité des mariages qui dépendent de la facilité des subsistances. La sainteté des mœurs, doit s'établir par l'opinion. Dans une isle sauvage, qu'on peupleroit d'enfans, on n'auroit qu'à laisser éclorre les germes de la vérité dans les développemens de la raison. Avec des précautions contre les vaines terreurs, qui naissent de l'ignorance, on écarteroit les erreurs de la superstition jusqu'à l'âge où la fougue des passions naturelles, heureusement combinée avec les forces de la raison, chasse tous les fantômes. Mais quand on établit un peuple, déja vieux, dans un pays nouveau, l'habileté de la législation consiste à ne lui laisser que les opinions & les habitudes nuisibles, dont on ne peut le guérir & le corriger. Veut-on empêcher qu'elles ne se transmettent ? Que l'on veille à la seconde génération, par une éducation commune & publique des enfans. Un prince, un législateur, ne devroit jamais fonder une colonie, sans y envoyer d'avance des hommes sages pour l'institution de la jeunesse ; c'est-à-dire, des gardiens plutôt que des précepteurs : car il s'agit moins d'enseigner le bien, que de garantir du mal. La bonne éducation vient trop tard, chez des peuples corrompus. Les germes de morale & de vertu, que l'on sème dans l'enfance des générations déja viciées, sont étouffées dans l'adolescence & la jeunesse par le débordement & la contagion des vices, qui sont passés en mœurs dans la société. Les jeunes gens les mieux élevés, ne peuvent entrer dans le monde sans y contracter les engagemens & les liens d'où dépend le reste de leur vie. S'ils y prennent une femme, une profession, une carrière ; ils y trouvent par-tout les semences du mal & de la corruption, enracinées dans toutes les conditions ; une conduite entiérement opposée à leurs principes, des exemples & des discours qui déconcertent & combattent leurs résolutions.

Mais dans une colonie naissante, l'influence de la première génération, peut être corrigée par les mœurs de la seconde. Tous les esprits sont préparés à la vertu par le travail. Les besoins de la vie, écartent tous les vices qui naissent du loisir. Les écumes

de cette population ont un écoulement vers la métropole, où le luxe attire, appelle sans cesse les colons riches & voluptueux. Toutes les facilités sont ouvertes aux précautions du législateur qui veut épurer le sang & les mœurs d'une peuplade. Qu'il ait du génie & de la vertu, les terres & les hommes qu'il aura dans ses mains inspireront à son ame un plan de société qu'un écrivain ne peut jamais tracer que d'une manière vague & sujette à l'instabilité des hypothèses, qui varient & se compliquent avec une infinité de circonstances trop difficiles à prévoir & à combiner.

Mais le premier fondement d'une société cultivatrice ou commerçante, est la propriété. C'est-là le germe du bien & du mal, soit physique ou moral, qui suit l'état social. Toutes les nations semblent divisées en deux partis irréconciliables. Les riches & les pauvres, les propriétaires & les mercenaires, c'est-à-dire, les maîtres & les esclaves, forment deux classes de citoyens, malheureusement opposées. En vain quelques écrivains modernes ont voulu, par des sophismes, établir un traité de paix entre ces deux conditions. Par-tout les riches voudront obtenir beaucoup du pauvre à peu de frais : par-tout le pauvre voudra mettre son travail à haut prix ; & le riche fera toujours la loi, dans ce marché trop inégal. De-là vient le systême des contre-forces, établi chez tant de nations. Le peuple n'a point voulu attaquer la propriété, qu'il regardoit comme sacrée ; mais il a prétendu lui donner des entraves, & réprimer sa pente naturelle à tout engloutir. Ces contre-forces ont été presque toujours mal assises ; parce qu'elles n'étoient qu'un foible remède du mal originel de la société. C'est donc à la répartition des terres, qu'un législateur donnera la plus grande attention. Plus cette distribution sera sagement économisée, plus les loix civiles qui tendent la plupart à conserver la propriété, seront simples, uniformes & précises.

Les colonies Angloises se ressentent à cet égard du vice radical, inhérent à l'ancienne constitution de leur métropole. Comme son gouvernement actuel n'est qu'une réforme de ce gouvernement féodal qui avoit opprimé toute l'Europe, il en a conservé beaucoup d'usages, qui n'étant dans l'origine que des abus de l'es-

esclavage, sont plus sensibles encore par leur contraste avec la liberté que le peuple a recouvrée. On a donc été forcé de joindre les loix qui laissoient beaucoup de droits à la noblesse, avec les loix qui modifient, diminuent, abrogent, ou mitigent ces droits féodaux. De-là tant de loix d'exception, pour une loi de principe; tant de loix interprétatives, pour une loi fondamentale; tant de loix nouvelles, qui combattent avec les loix anciennes. Aussi convient-on qu'il n'y a peut-être pas dans le monde entier, un code aussi diffus, aussi embrouillé que celui des loix civiles de la Grande-Bretagne. Les hommes les plus sages de cette nation éclairée, ont souvent élevé la voix contre ce désordre. Ou leurs cris n'ont pas été écoutés, ou les changemens qui sont nés de cette réclamation n'ont fait qu'augmenter la confusion.

Par leur dépendance & leur ignorance, les colonies ont aveuglément adopté cette masse informe & mal digérée, dont le poids accabloit leur ancienne patrie; elles ont grossi ce fatras obscur, par toutes les nouvelles loix que le changement de lieux, de tems & de mœurs y devoit ajouter. De ce mêlange, a résulté le cahos le plus difficile à débrouiller; un amas de contradictions pénibles à concilier. Aussi-tôt est née une multitude de jurisconsultes, qui sont allés dévorer les terres & les hommes de ces nouveaux climats. La fortune & l'influence qu'ils ont acquises en très-peu de tems, ont mis sous le joug de leur rapacité, la classe précieuse des citoyens occupés de l'agriculture, du commerce, des arts & des travaux qui sont les plus indispensables dans toute société: mais presque uniquement essentiels à une société naissante. Après le fléau de la chicane, qui s'est attaché aux branches pour s'emparer des fruits, est venu le fléau de la finance, qui ronge l'arbre au cœur & à la racine.

XXXVI. Monnoies qui ont eu cours dans les colonies Angloises de l'Amérique Septentrionale.

A la naissance des colonies, les espèces y avoient la même valeur que dans la métropole. Leur rareté les fit bientôt hausser d'un tiers. Cet inconvénient ne fut pas réparé par l'abondance des espèces qui venoient des colonies Espagnoles, parce qu'on étoit obligé de les faire passer en Angleterre, pour y payer les marchandises dont on avoit besoin. C'étoit un gouffre qui tarissoit

la circulation dans les colonies. Il falloit pourtant un moyen d'échange. A l'exception de la Virginie toutes les provinces le cherchèrent dans la création d'un papier-monnoie.

L'usage qu'en firent les divers gouvernemens fut d'abord assez modéré. Mais les brouilleries avec les sauvages se multiplièrent: mais on eut des guerres contre le Canada : mais des esprits ardens formèrent des projets compliqués & vastes : mais le trésor public fut confié à des mains rapaces ou peu exercées. Alors cette ressource fut poussée plus loin qu'il ne convenoit. Inutilement, il fut créé, dans les premiers tems, des impôts pour payer l'intérêt des obligations, pour retirer, à des époques convenues, les obligations elles-mêmes. De nouveaux besoins occasionnèrent de nouvelles dettes. Les engagemens furent poussés presque généralement au-delà de tous les excès. Dans la Pensilvanie seule, les billets d'état conservèrent, sans interruption leur valeur entière. Leur réputation fut altérée dans deux ou trois autres colonies, sans y être tout-à-fait détruite. Mais dans les deux Carolines & dans les quatre provinces qui forment ce qu'on appelle plus particuliérement la Nouvelle-Angleterre, ils se trouvèrent tellement avilis par leur abondance, qu'ils n'y avoient plus de cours à aucun prix. Massachuset, qui avoit pris l'Isle-Royale sur la France, reçut de la métropole en dédommagement 4,050,000 livres. Avec ce numéraire, il retira de son papier une somme douze fois plus forte ; & ceux qui reçurent l'argent crurent avoir fait un très-bon marché. Le parlement, qui voyoit le désordre, fit quelques efforts pour y remédier. Jamais ces mesures ne réussirent que très-imparfaitement. Une combinaison plus efficace, que toutes celles qu'une politique bonne ou mauvaise enfanta, auroit été, sans doute, de briser les fers qui enchaînoient l'industrie intérieure, le commerce extérieur de tant de grands établissemens.

XXXVII. Règles auxquelles on avoit assujetti l'industrie intérieure

Les premiers colons qui peuplèrent l'Amérique Septentrionale, se livrèrent d'abord uniquement à la culture. Ils ne tardèrent pas à s'appercevoir que leurs exportations ne les mettoient pas en état d'acheter ce qui leur manquoit, & ils se virent comme forcés

à élever quelques manufactures grossières. Les intérêts de la métropole parurent choqués par cette innovation. Elle fut déférée au parlement, où on la discuta avec toute l'attention qu'elle méritoit. Il y eut des hommes assez courageux, pour défendre la cause des colons. Ils dirent que le travail des champs n'occupant pas les habitans toute l'année, ce seroit une tyrannie que de les obliger à perdre, dans l'inaction, le tems que la terre ne leur demandoit pas; que les produits de l'agriculture & de la chasse ne fournissant pas à toute l'étendue de leurs besoins, c'étoit les réduire à la misère, que de les empêcher d'y pourvoir par un nouveau genre d'industrie; enfin, que la prohibition des manufactures, ne tendoit qu'à faire renchérir toutes les denrées dans un état naissant, qu'à en diminuer ou à en arrêter peut-être la vente, qu'à en écarter tous ceux qui pouvoient songer à s'y aller fixer.

& le commerce extérieur de l'Amérique-Septentrionale.

L'évidence de ces principes étoit sans replique. On s'y rendit enfin après les plus grands débats. Il fut permis aux Américains de manufacturer eux-mêmes leur habillement, mais avec des restrictions qui laissoient percer les regrets de l'avidité, à travers les dehors de la justice. Toute communication, à cet égard, fut sévérement interdite entre les provinces. On leur défendit, sous les peines les plus graves, de verser de l'une dans l'autre aucune espèce de laine, soit en nature, soit fabriquée. Cependant quelques manufactures de chapeaux osèrent franchir ces barrières. Pour arrêter ce qu'on appelloit un désordre affreux, le parlement eut recours à l'expédient, si petit & si cruel, des réglemens. Un ouvrier ne put travailler qu'après sept ans d'apprentissage; un maître ne put avoir plus de deux apprentifs à la fois, ni employer aucun esclave dans son attelier.

Les mines de fer, qui semblent mettre sous la main des hommes le sceau de leur indépendance, furent soumises à des restrictions plus sévères encore. Il ne fut permis que de le porter en barres ou en gueuses dans la métropole. Sans creusets pour le fondre, sans machines pour le tourner, sans marteaux & sans enclumes pour le façonner, on eut encore moins la liberté de le convertir en acier.

Les importations reçurent bien d'autres entraves. Tout bâtiment étranger, à moins qu'il ne fût dans un péril évident de naufrage, ou chargé d'or & d'argent, ne devoit pas entrer dans les ports de l'Amérique Septentrionale. Les vaiſſeaux Anglois, eux-mêmes, n'y étoient pas reçus, s'ils ne venoient directement d'un havre de la nation. Les navires des colonies qui alloient en Europe, ne pouvoient rapporter chez elles que des marchandiſes tirées de la métropole. On n'exceptoit de cette proſcription que les vins de Madère, des Açores ou des Canaries, & les ſels néceſſaires pour les pêcheries.

Les exportations devoient originairement aboutir toutes en Angleterre. Des conſidérations puiſſantes engagèrent le gouvernement à ſe relâcher de cette extrême ſévérité. Il fut permis aux colons de porter directement au ſud du cap Finiſtère, des grains, des farines, du riz, des légumes, des fruits, du poiſſon ſalé, des planches, & du bois de charpente. Toutes leurs autres productions étoient réſervées pour la métropole. L'Irlande même, qui offroit un débouché avantageux aux bleds, aux lins, aux douves des colonies, leur fut fermée par un acte parlementaire.

Le ſénat, qui repréſente la nation, vouloit avoir le droit d'en diriger le commerce dans toute l'étendue de la domination Britannique. C'eſt par cette autorité qu'il prétendoit régler les liaiſons de la métropole avec les colonies, entretenir une communication, une réaction utile & réciproque, entre les parties éparſes d'un empire immenſe. Une puiſſance, en effet, devoit ſtatuer, en dernier reſſort, ſur les relations qui pouvoient nuire ou ſervir au bien général de la ſociété toute entière. Le parlement étoit le ſeul corps qui pût s'arroger ce pouvoir important. Mais il devoit l'exercer, à l'avantage de tous les membres de la confédération ſociale. Cette maxime eſt inviolable, ſur-tout dans un état où tous les pouvoirs ſont inſtitués & dirigés pour la liberté nationale.

On s'écarta de ce principe d'impartialité, qui ſeul peut conſerver l'égalité d'indépendance entre les membres d'un gouvernement libre; lorſqu'on obligea les colonies à verſer dans la métropole toutes les productions, même celles qui n'y devoient pas

être consommées ; lorsqu'on les força à tirer de la métropole toutes les marchandises, même celles qui lui venoient des nations étrangères. Cette impérieuse & stérile contrainte, chargeant les ventes & les achats des Américains de frais inutiles & perdus, arrêta nécessairement leur activité, & diminua par conséquent leur aisance ; & c'est pour enrichir quelques marchands ou quelques commissionnaires de la métropole, qu'on sacrifia les droits & les intérêts des colonies ! Elles ne devoient à l'Angleterre, pour la protection qu'elles en retiroient, qu'une préférence de vente & d'importation pour toutes leurs denrées qu'elle pouvoit consommer ; qu'une préférence d'achat & d'exportation pour toutes les marchandises qui sortoient de ses fabriques. Jusques-là, toute soumission étoit reconnoissance ; au-delà, toute obligation étoit violence.

Aussi la tyrannie enfanta-t-elle la contrebande. La transgression est le premier effet des loix injustes. En vain on répéta cent fois aux colonies, que le commerce interlope étoit contraire au principe fondamental de leur établissement, à toute raison politique, aux vues expresses de la loi. En vain on établit dans les écrits publics, que le citoyen qui payoit le droit, étoit opprimé par le citoyen qui ne le payoit pas ; & que le marchand frauduleux voloit le marchand honnête, en le frustrant de son gain légitime. En vain on multiplia les précautions pour prévenir ces fraudes, & les châtimens pour les punir. La voix de l'intérêt, de la raison & de l'équité, prévalut sur les cent bouches & les cent mains de l'hydre fiscal. Les marchandises de l'étranger, clandestinement introduites dans le nord de l'Amérique Angloise, montèrent au tiers ou plus de celles qui payoient les droits.

Une liberté indéfinie, ou seulement restrainte à de justes bornes, auroit arrêté les liaisons prohibées, dont on se plaignoit si fortement. Alors les colonies seroient arrivées à un état d'aisance, qui leur eût permis de se libérer d'une dette de cent vingt à cent trente millions de livres qu'elles avoient contractée envers la métropole. Alors, elles en auroient tiré, chaque année, pour plus de quarante-cinq millions de marchandises, somme à

laquelle leurs demandes s'étoient élevées, aux époques les plus prospères. Mais, au lieu de voir adoucir leur sort comme ils ne cessoient de le demander, ces grands établissemens se virent menacés d'une imposition.

XXXVIII. Etat de détresse où se trouve l'Angleterre en 1763.

L'Angleterre sortoit d'une longue & sanglante guerre, où ses flottes avoient arboré le pavillon de la victoire sur toutes les mers, où une domination déja trop vaste s'étoit accrue d'un territoire immense dans les deux Indes. Cet éclat pouvoit en imposer au-dehors : mais au-dedans la nation étoit réduite à gémir de ses acquisitions & de ses triomphes. Ecrâsée sous le fardeau d'une dette de 3,330,000,000 livres qui lui coûtoit un intérêt de 111,577,490 livres, elle pouvoit à peine suffire aux dépenses les plus nécessaires avec 130,000,000 livres qui lui restoient de son revenu ; & ce revenu, loin de pouvoir s'accroître, n'avoit pas une consistance assurée.

Les terres restoient chargées d'un impôt plus fort qu'il ne l'avoit jamais été dans un tems de paix. On avoit mis de nouvelles taxes sur les maisons & sur les fenêtres. Le contrôle des actes pesoit sur tous les biens fonds. Le vin, l'argenterie, les cartes, les dés à jouer : tout ce qui étoit regardé comme un objet de luxe ou d'amusement payoit plus qu'on ne l'auroit cru possible. Pour se dédommager du sacrifice qu'il avoit fait à la conservation des citoyens, en prohibant les liqueurs spiritueuses, le fisc s'étoit jetté sur la dreche, sur le cidre, sur la bière, sur toutes les boissons à l'usage du peuple. Les ports n'expédioient rien pour les pays étrangers, n'en recevoient rien qui ne fût accablé de droits à l'entrée & à la sortie. Les matières premières & la main-d'œuvre étoient montées à si haut prix dans la Grande-Bretagne, que ses négocians se voyoient supplantés dans des contrées où ils n'avoient pas même éprouvé jusqu'alors de concurrence. Les bénéfices de son commerce avec toutes les parties du globe, ne s'élevoient pas annuellement au-dessus de cinquante-six millions ; & de cette balance il en falloit tirer trente-cinq pour les arrérages des sommes placées par les étrangers dans ses fonds publics.

Les ressorts de l'état étoient forcés. Les muscles du corps politique

politique éprouvant à la fois une tenſion violente, étoient en quelque manière ſortis de leur place. C'étoit un moment de criſe, Il falloit laiſſer reſpirer les peuples. On ne pouvoit pas les ſoulager par la diminution des dépenſes. Celles que faiſoit le gouvernement étoient néceſſaires, ſoit pour mettre en valeur les conquêtes achetées au prix de tant de ſang, au prix de tant d'argent; ſoit pour contenir la maiſon de Bourbon, aigrie par les humiliations de la dernière guerre, par les ſacrifices de la dernière paix. Au défaut d'autres moyens pour fixer, & la ſécurité du préſent, & la proſpérité de l'avenir, on imagina d'appeller les colonies au ſecours de la métropole. Cette vue étoit ſage & juſte.

XXXIX. L'Angleterre appelle ſes colonies à ſon ſecours.

Les membres d'une confédération doivent toutes contribuer à ſa défenſe & à ſa ſplendeur, ſelon l'étendue de leurs facultés, puiſque ce n'eſt que par la force publique que chaque claſſe peut conſerver l'entière & paiſible jouiſſance de ce qu'elle poſſède. L'indigent y a ſans doute moins d'intérêt que le riche: mais il y a d'abord l'intérêt de ſon repos, & enſuite celui de la conſervation de la richeſſe nationale qu'il eſt appellé à partager par ſon induſtrie. Point de principe ſocial plus évident; & cependant point de faute politique plus commune que ſon infraction. D'où peut naître cette contradiction perpétuelle entre les lumières & la conduite des gouvernemens?

Du vice de la puiſſance légiſlative qui exagère l'entretien de la force publique, & uſurpe pour ſes fantaiſies une partie des fonds deſtinés à cet entretien. L'or du commerçant, du laboureur, la ſubſiſtance du pauvre, arrachés dans les campagnes & dans les villes, au nom de l'état, proſtitués dans les cours à l'intérêt & au vice, vont groſſir le faſte d'une troupe d'hommes qui flattent, haïſſent & corrompent leur maître, vont dans des mains plus viles encore payer le ſcandale & la honte de ſes plaiſirs. On les prodigue pour un appareil de grandeur, vaine décoration de ceux qui ne peuvent avoir de grandeur réelle, pour des fêtes, reſſource de l'oiſiveté impuiſſante au milieu des ſoins & des travaux que demanderoit un empire à gouverner. Une

portion, il eſt vrai, ſe donne aux beſoins publics : mais l'incapacité diſtraite les applique ſans jugement comme ſans économie. L'autorité trompée, & qui ne daigne pas même faire un effort pour ceſſer de l'être, ſouffre dans l'impôt une diſtribution injuſte, une perception qui n'eſt elle-même qu'une oppreſſion de plus. Alors tout ſentiment patriotique s'éteint. Il s'établit une guerre entre le prince & les ſujets. Ceux qui lèvent les revenus de l'état ne paroiſſent plus que les ennemis du citoyen. Il défend ſa fortune de l'impôt, comme il la défendroit d'une invaſion. Tout ce que la ruſe peut dérober à la force, paroît un gain légitime ; & les ſujets corrompus par le gouvernement uſent de repréſailles envers un maître qui les pille. Ils ne s'apperçoivent pas que dans ce combat inégal, ils ſont eux-mêmes dupes & victimes. Le fiſc inſatiable & ardent, moins ſatisfait de ce qu'on lui donne, qu'irrité de ce qu'on lui refuſe, pourſuit avec cent mains ce qu'une ſeule oſe lui dérober. Il joint l'activité de la puiſſance à celle de l'intérêt. Les vexations ſe multiplient. Elles ſe nomment châtiment & juſtice ; & le monſtre qui appauvrit tous ceux qu'il tourmente, rend grace au ciel du nombre des coupables qu'il punit, & des délits qui l'enrichiſſent. Heureux le ſouverain qui, pour prévenir tant d'abus, ne dédaigneroit pas de rendre à ſon peuple un compte fidèle de l'emploi des ſommes qu'il en exigeroit. Mais ce ſouverain n'a point encore paru ; & ſans doute il ne ſe montrera pas. Cependant la dette du protégé envers l'état qui le protège, n'en eſt pas moins néceſſaire & ſacrée ; & aucun peuple ne l'a méconnue. Les colonies angloiſes de l'Amérique Septentrionale n'en avoient pas donné l'exemple ; & jamais le miniſtère Britannique n'avoit eu recours à elles, ſans en obtenir les ſecours qu'il ſollicitoit.

Mais c'étoient des dons & non des taxes, puiſque la conceſſion étoit précédée de délibérations libres & publiques dans les aſſemblées de chaque établiſſement. La mère-patrie s'étoit trouvée engagée dans des guerres diſpendieuſes & cruelles. Des parlemens tumultueux & entreprenans avoient troublé ſa tranquillité. Elle avoit eu des adminiſtrateurs audacieux & corrompus, mal-

heureuſement diſpoſés à élever l'autorité du trône ſur la ruine de tous les pouvoirs & de tous les droits du peuple. Les révolutions s'étoient ſuccédées, ſans qu'on eût ſongé à attaquer un uſage affermi par deux ſiècles d'une heureuſe expérience.

Les provinces du Nouveau-Monde étoient accoutumées à regarder comme un droit cette manière de fournir leur contingent en hommes & en argent. Cette prétention eût-elle été douteuſe ou erronée, la prudence n'auroit pas permis de l'attaquer trop ouvertement. L'art de maintenir l'autorité eſt un art délicat qui demande plus de circonſpection qu'on ne penſe. Ceux qui gouvernent ſont trop accoutumés peut-être à mépriſer les hommes. Ils les regardent trop comme des eſclaves courbés par la nature, tandis qu'ils ne le ſont que par l'habitude. Si vous les chargez d'un nouveau poids, prenez garde qu'ils ne ſe redreſſent avec fureur. N'oubliez pas que le levier de la puiſſance n'a d'autre appui que l'opinion ; que la force de ceux qui gouvernent n'eſt réellement que la force de ceux qui ſe laiſſent gouverner. N'avertiſſez pas les peuples diſtraits par les travaux, ou endormis dans les chaînes, de lever les yeux juſqu'à des vérités trop redoutables pour vous ; & quand ils obéiſſent ne les faites pas ſouvenir qu'ils ont le droit de commander. Dès que le moment de ce réveil terrible ſera venu ; dès qu'ils auront penſé qu'ils ne ſont pas faits pour leurs chefs, mais que leurs chefs ſont faits pour eux ; dès qu'une fois ils auront pu ſe rapprocher, s'entendre & prononcer d'une voix unanime : *Nous ne voulons pas de cette loi, cet uſage nous déplaît ;* point de milieu, il vous faudra par une alternative inévitable, ou céder ou punir, être foibles ou tyrans ; & votre autorité déſormais déteſtée ou avilie, quelque parti qu'elle prenne, n'aura plus à choiſir de la part des peuples que l'inſolence ouverte ou la haîne cachée.

Le premier devoir d'une adminiſtration ſage eſt donc de ménager les opinions dominantes dans un pays : car les opinions ſont la propriété la plus chère des peuples, propriété plus chère que leur fortune même. Elle peut travailler ſans doute à les rectifier par les lumières, à les changer par la perſuaſion, ſi elles diminuent

les forces de l'état. Mais il n'eſt pas permis de les contrarier ſans néceſſité ; & il n'y en eut jamais pour rejetter le ſyſtême adopté par l'Amérique Septentrionale.

En effet, ſoit que les diverſes contrées de ce Nouveau-Monde fuſſent autoriſées, comme elles le ſouhaitoient, à envoyer des repréſentans au parlement, pour y délibérer avec leurs concitoyens ſur les beſoins de tout l'empire Britannique ; ſoit qu'elles continuâſſent à examiner dans leur propre ſein ce qu'il leur convenoit d'accorder de contribution, il n'en pouvoit réſulter aucun embarras pour le fiſc. Dans le premier cas, les réclamations de leurs députés auroient été étouffées par la multitude ; & ces provinces ſe feroient vues légalement chargées de la portion du fardeau qu'on auroit voulu leur faire porter. Dans le ſecond, le miniſtère diſpoſant des dignités, des emplois, des penſions, même des élections, n'auroit pas éprouvé plus de réſiſtance à ſes volontés dans cet autre hémiſphère que dans le nôtre.

Cependant les maximes conſacrées en Amérique avoient une autre baſe que des préjugés. Les peuples s'appuyoient de la nature de leurs chartes ; ils s'appuyoient plus ſolidement encore ſur le droit qu'a tout citoyen Anglois de ne pouvoir être taxé que de ſon aveu ou de celui de ſes repréſentans. Ce droit, qui devroit être celui de tous les peuples, puiſqu'il eſt fondé ſur le code éternel de la raiſon, remontoit par ſon origine juſqu'au règne d'Edouard I. Depuis cette époque, l'Anglois ne le perdit jamais de vue. Dans la paix, dans la guerre, ſous des rois féroces comme ſous des rois imbécilles, dans des momens de ſervitude comme dans des tems d'anarchie, il le réclama ſans ceſſe. On vit l'Anglois, ſous les Tudors, abandonner ſes droits les plus précieux & livrer ſa tête ſans défenſe à la hache des tyrans : mais jamais renoncer au droit de s'impoſer lui-même. C'eſt pour le défendre qu'il répandit des flots de ſang, qu'il détrôna ou punit ſes rois. Enfin, à la révolution de 1688, ce droit fut ſolemnellement reconnu dans l'acte célèbre où l'on vit la liberté, de la même main dont elle chaſſoit un roi deſpote, tracer les conditions du contract entre une nation & le nouveau ſou-

verain qu'elle venoit de choisir. Cette prérogative d'un peuple, bien plus sacrée, sans doute, que tant de droits imaginaires que la superstition voulut sanctifier dans des tyrans, fut à la fois pour l'Angleterre, & l'instrument & le rempart de sa liberté. Elle pensoit, elle sentoit que c'étoit la seule digue qui pût à jamais arrêter le despotisme; que le moment qui dépouille un peuple de ce privilège, le condamne à l'oppression; que les fonds levés en apparence pour sa sûreté, servent tôt ou tard à sa ruine. L'Anglois, en fondant ses colonies avoit porté ces principes au-delà des mers; & les mêmes idées s'étoient transmises à ses enfans.

Ah! si dans ces contrées même de l'Europe, où l'esclavage semble depuis long-tems s'être assis au milieu des vices, des richesses & des arts; où le despotisme des armées soutient le despotisme des cours; où l'homme, enchaîné dès son berceau, garotté des doubles liens & de la superstition & de la politique n'a jamais respiré l'air de la liberté: si dans ces contrées cependant, ceux qui ont réfléchi une fois en leur vie au sort des états, ne peuvent s'empêcher d'adopter les maximes & d'envier la nation heureuse qui a su en faire le fondement & la base de sa constitution; combien plus les Anglois, enfans de l'Amérique, doivent y être attachés, eux qui ont recueilli cet héritage de leurs pères? Ils savent à quel prix leurs ancêtres l'ont acheté. Le sol même qu'ils habitent doit nourrir en eux un sentiment favorable à ces idées. Dispersés dans un continent immense; libres comme la nature qui les environne, parmi les rochers, les montagnes, les vastes plaines de leurs déserts, aux bords de ces forêts où tout est encore sauvage & où rien ne rappelle ni la servitude ni la tyrannie de l'homme, ils semblent recevoir de tous les objets physiques les leçons de la liberté & de l'indépendance. D'ailleurs ces peuples livrés presque tous à l'agriculture & au commerce, à des travaux utiles qui élèvent & fortifient l'ame en donnant des mœurs simples, aussi éloignés jusqu'à présent de la richesse que de la pauvreté, ne peuvent être encore corrompus ni par l'excès du luxe, ni par l'excès des besoins. C'est dans cet

état ſur-tout, que l'homme qui jouit de la liberté, peut la maintenir & ſe montrer jaloux de défendre un droit héréditaire qui ſemble être le garant le plus ſûr de tous les autres. Telle étoit la réſolution des Américains.

XL. L'Angleterre exige de ſes colonies ce qu'il ne falloit que leur demander.

Soit que le miniſtère Britannique ignorât ces diſpoſitions; ſoit qu'il eſpérât que ſes délégués réuſſiroient à les changer, il ſaiſit le moment d'une paix glorieuſe pour exiger une contribution forcée de ſes colonies. Car, qu'on le remarque bien, la guerre heureuſe ou malheureuſe ſert toujours de prétexte aux uſurpations des gouvernemens, comme ſi les chefs des nations belligérantes s'y propoſoient moins de vaincre leurs ennemis que d'aſſervir leurs ſujets. L'an 1764 vit éclorre ce fameux acte du timbre, qui défendoit d'admettre dans les tribunaux, tout titre qui n'auroit pas été écrit ſur du papier marqué & vendu au profit du fiſc.

Les provinces Angloiſes du nord de l'Amérique s'indignent toutes contre cette uſurpation de leurs droits les plus précieux & les plus ſacrés. D'un accord unanime, elles renoncent à la conſommation de ce que leur fourniſſoit la métropole, juſqu'à ce qu'elle ait retiré un bill illégal & oppreſſeur. Les femmes, dont on pouvoit craindre la foibleſſe, ſont les plus ardentes à faire le ſacrifice de ce qui ſervoit à leur parure; & les hommes animés par cet exemple renoncent de leur côté à d'autres jouiſſances. Beaucoup de cultivateurs quittent la charrue, pour ſe former à l'induſtrie dans des atteliers; & la laine, le lin, le coton groſſiérement travaillés, ſont achetés au prix que coûtoient auparavant les toiles les plus fines, les plus belles étoffes.

Cette eſpèce de conſpiration étonne le gouvernement. Les clameurs des négocians dont les marchandiſes ſont ſans débouché, augmentent ſon inquiétude. Les ennemis du miniſtère appuient ces mécontentemens; & l'acte du timbre eſt révoqué après deux années d'un mouvement convulſif, qui dans d'autres tems auroit allumé une guerre civile.

Mais le triomphe des colonies eſt de courte durée. Le parlement qui n'a reculé qu'avec une extrême répugnance veut,

en 1767, que ce qu'il n'a pu obtenir de revenu par le moyen du timbre, ſoit formé par le verre, le plomb, le carton, les couleurs, le papier peint & le thé qui ſont portés d'Angleterre en Amérique. Les peuples du continent ſeptentrional ne ſont pas moins révoltés de cette innovation que de la première. Vainement leur dit-on que perſonne ne peut conteſter à la Grande-Bretagne le pouvoir d'établir ſur ſes exportations les droits qui conviennent à ſes intérêts, puiſqu'elle n'ôte point à ſes établiſſemens, ſitués au-delà des mers, la liberté de fabriquer eux-mêmes les marchandiſes aſſervies aux nouvelles taxes. Ce ſubterfuge paroît une dériſion à des hommes, qui purement cultivateurs & réduits à n'avoir de communication qu'avec leur métropole, ne peuvent, ni ſe procurer par leur induſtrie, ni par des liaiſons étrangères, les objets qu'on vient d'impoſer. Que ce ſoit dans l'ancien ou dans le Nouveau-Monde que ce tribut ſoit payé, ils comprennent que le nom ne change rien à la choſe, & que leur liberté ne ſeroit pas moins attaquée de cette manière que de celle qu'on a repouſſée avec ſuccès. Les colons voient clairement que le gouvernement veut les tromper; & ils ne veulent pas l'être. Ces ſophiſmes politiques leur paroiſſent ce qu'ils ſont, le maſque de la tyrannie.

Les nations en général ſont plus faites pour ſentir que pour penſer. La plupart ne ſe ſont jamais aviſées d'analyſer la nature du pouvoir qui les gouverne. Elles obéiſſent ſans réflexion, & parce qu'elles ont l'habitude d'obéir. L'origine & l'objet des premières aſſociations nationales leur étant inconnus, toute réſiſtance à leur volonté leur paroît un crime. C'eſt principalement dans les états où les principes de la légiſlation ſe confondent avec ceux de la religion, que cet aveuglement eſt ordinaire. L'habitude de croire favoriſe l'habitude de ſouffrir. L'homme ne renonce pas impunément à un ſeul objet. Il ſemble que la nature ſe venge de celui qui oſe ainſi la dégrader. Cette diſpoſition ſervile de l'ame s'étend à tout. Elle ſe fait un devoir de réſignation comme de baſſeſſe, & baiſant toutes les chaînes avec reſpect, tremble d'examiner ſes loix comme ſes dogmes. De même qu'une

ſeule extravagance dans les opinions religieuſes ſuffit pour en faire adopter ſans nombre à des eſprits une fois déçus, une première uſurpation du gouvernement ouvre la porte à toutes les autres. Qui croit le plus, croit le moins, qui peut le plus, peut le moins. C'eſt par ce double abus de la crédulité & de l'autorité que toutes les abſurdités en matière de culte & de politique ſe ſont introduites dans le monde pour écraſer les hommes. Auſſi le premier ſignal de la liberté chez les nations les a portés à ſécouer ces deux jougs à la fois; & l'époque où l'eſprit humain commença à diſcuter les abus de l'égliſe & du clergé, eſt celle où la raiſon ſentit enfin les droits des peupls, & où le courage eſſaya de poſer les premières bornes au deſpotiſme. Les principes de tolérance & de liberté établis dans les colonies Angloiſes en avoient fait un peuple différent des autres peuples. On y ſavoit ce que c'étoit que la dignité de l'homme; & le miniſtère Britannique la violant, il falloit néceſſairement qu'un peuple tout compoſé de citoyens ſe ſoulevât contre cet attentat.

Trois ans s'écoulèrent, ſans qu'aucune des taxes, qui bleſſoient ſi vivement les Américains, fût perçue. C'étoit quelque choſe: mais ce n'étoit pas tout ce que prétendoient des hommes jaloux de leurs prérogatives. Ils vouloient une renonciation générale & formelle à ce qui avoit été illégalement ordonné; & cette ſatisfaction leur fut accordée en 1770. On n'en excepta que le thé. Encore cette réſerve n'eut-elle pour objet que de pallier la honte d'abandonner entièrement la ſupériorité de la métropole ſur ſes colonies: car ce droit ne fut pas plus exigé que les autres ne l'avoient été.

XLI. Après avoir cédé, l'Angleterre veut être obéie par ſes colonies. Meſures qu'elles prennent pour lui réſiſter.

Le miniſtère, trompé par ſes délégués, croyoit ſans doute les diſpoſitions changées dans le Nouveau-Monde, lorſqu'en 1773, il ordonna la perception de l'impôt ſur le thé.

A cette nouvelle, l'indignation eſt générale dans l'Amérique Septentrionale. Dans quelques provinces, on arrête des remercimens pour les navigateurs qui avoient refuſé de prendre ſur leurs bords cette production. Dans d'autres, les négocians auxquels elle eſt adreſſée refuſent de la recevoir. Ici, on déclare

ennemi

ennemi de la patrie quiconque osera la vendre. Là, on charge de la même flétrissure ceux qui en conserveront dans leurs magasins. Plusieurs contrées renoncent solemnellement à l'usage de cette boisson. Un plus grand nombre brûlent ce qui leur reste de cette feuille, jusqu'alors l'objet de leurs délices. Le thé expédié pour cette partie du globe étoit évalué cinq ou six millions; & il n'en fut pas débarqué une seule caisse. Boston fut le principal théâtre de ce soulevement. Ses habitans détruisirent, dans le port même, trois cargaisons de thé qui arrivoient d'Europe.

Cette grande ville avoit toujours paru plus occupée de ses droits que le reste de l'Amérique. La moindre atteinte qu'on portoit à ses privilèges étoit repoussée sans ménagement. Cette résistance, quelquefois accompagnée de troubles, fatiguoit depuis quelques années le gouvernement. Le ministère qui avoit des vengeances à exercer saisit trop vivement la circonstance d'un excès blâmable; & il en demanda au parlement une punition sévère.

Les gens modérés souhaitoient que la cité coupable fût seulement condamnée à un dédommagement proportionné au dégât commis dans sa rade, & à l'amende qu'elle méritoit pour n'avoir pas puni cet acte de violence. On jugea cette peine trop légère; & le 13 mars 1774, il fut porté un bill qui fermoit le port de Boston, & qui défendoit d'y rien débarquer, d'y rien prendre.

La cour de Londres s'applaudissoit d'une loi si rigoureuse, & ne doutoit pas qu'elle n'amenât les Bostoniens à cet esprit de servitude qu'on avoit travaillé vainement jusqu'alors à leur donner. Si, contre toute apparence, ces hommes hardis persévéroient dans leurs prétentions, leurs voisins profiteroient avec empressement de l'interdit jetté sur le principal port de la province. Au pis aller, les autres colonies, depuis long-tems jalouses de celles de Massachuset, l'abandonneroient avec indifférence à son triste sort, & recueilleroient le commerce immense que ses malheurs feroient refluer sur elles. De cette manière seroit rompue l'union de ces divers établissemens, qui, depuis quelques années, avoit pris trop de consistance, au gré de la métropole.

L'attente du miniſtère fut généralement trompée. Un acte de rigueur en impoſe quelquefois. Les peuples qui ont murmuré tant que l'orage ne faiſoit que gronder au loin, ſe ſoumettent ſouvent lorſqu'il vient à fondre ſur eux. C'eſt alors qu'ils pèſent les avantages & les déſavantages de la réſiſtance; qu'ils meſurent leurs forces & celles de leurs oppreſſeurs; qu'une terreur panique ſaiſit ceux qui ont tout à perdre & rien à gagner; qu'ils élèvent la voix, qu'ils intimident, qu'ils corrompent; que la diviſion s'élève entre les eſprits, & que la ſociété ſe partage entre deux factions qui s'irritent, en viennent quelquefois aux mains, & s'entr'égorgent ſous les yeux de leurs tyrans qui voient couler ce ſang avec une douce ſatisfaction. Mais les tyrans ne trouvent guère de complices que chez les peuples déja corrompus. Ce ſont les vices qui leur donnent des alliés parmi ceux qu'ils oppriment. C'eſt la molleſſe qui s'épouvante & n'oſe faire l'échange de ſon repos contre des périls honorables. C'eſt la vile ambition de commander qui prête ſes bras au deſpotiſme, & conſent à être eſclave pour dominer; à livrer un peuple pour partager ſa dépouille; à renoncer à l'honneur pour obtenir des honneurs & des titres. C'eſt ſur-tout l'indifférente & froide perſonnalité, dernier vice d'un peuple, dernier crime des gouvernemens, car c'eſt toujours le gouvernement qui la fait naître: c'eſt elle qui, par principe, ſacrifie une nation à un homme, & le bonheur d'un ſiècle & de la poſtérité à la jouiſſance d'un jour & d'un moment. Tous ces vices, fruits d'une ſociété opulente & voluptueuſe, d'une ſociété vieillie & parvenue à ſon dernier terme, n'appartiennent point à des peuples agriculteurs & nouveaux. Les Américains demeurèrent unis. L'exécution d'un bill qu'ils appelloient inhumain, barbare & meurtrier, ne fit que les affermir dans la réſolution de ſoutenir leurs droits avec plus d'accord & de conſtance.

A Boſton, les eſprits s'exaltent de plus en plus. Le cri de la religion renforce celui de la liberté. Les temples retentiſſent des exhortations les plus violentes contre l'Angleterre. C'étoit ſans doute un ſpectacle intéreſſant pour la philoſophie de voir que

dans les temples, aux pieds des autels, où tant de fois la superſtition a béni les chaînes des peuples, où tant de fois les prêtres ont flatté les tyrans, la liberté élevoit ſa voix pour défendre les privilèges d'une nation opprimée; & ſi l'on peut croire que la divinité daigne abaiſſer ſes regards ſur les malheureuſes querelles des hommes, elle aimoit mieux ſans doute voir ſon ſanctuaire conſacré à cet uſage, & des hymnes à la liberté devenir une partie du culte que lui adreſſoient ſes miniſtres. Ces diſcours devoient produire un grand effet; & lorſqu'un peuple libre invoque le ciel contre l'oppreſſion, il ne tarde pas à courir aux armes.

Les autres habitans de Maſſachuſet dédaignent juſqu'à l'idée de tirer le moindre avantage du déſaſtre de la capitale. Ils ne ſongent qu'à reſſerrer avec les Boſtoniens les liens qui les uniſſent, diſpoſés à s'enſévelir ſous les ruines de leur commune patrie, plutôt que de laiſſer porter la moindre atteinte à des droits qu'ils ont appris à chérir plus que leur vie.

Toutes les provinces s'attachent à la cauſe de Boſton; & leur affection augmente à proportion du malheur & des ſouffrances de cette ville infortunée. Coupables à peu de choſe près d'une réſiſtance ſi ſévérement punie, elles ſentent bien que la vengeance de la métropole contre elles n'eſt que différée; & que toute la grace, dont peut ſe flatter la plus favoriſée, ſera d'être la dernière ſur qui s'appeſantira un bras oppreſſeur.

Ces diſpoſitions à un ſoulèvement général ſont augmentées par l'acte contre Boſton, qu'on voit circuler dans tout le continent ſur du papier bordé de noir, emblême du deuil de la liberté. Bientôt l'inquiétude ſe communique d'une maiſon à l'autre. Les citoyens ſe raſſemblent & converſent dans les places publiques. Des écrits, pleins d'éloquence & de vigueur, ſortent de toutes les preſſes.

« Les ſévérités du parlement Britannique contre Boſton, dit-
» on dans ces imprimés, doivent faire trembler toutes les pro-
» vinces Américaines. Il ne leur reſte plus qu'à choiſir entre le
» fer, le feu, les horreurs de la mort, & le joug d'une obéiſ-

» ſance lâche & ſervile. La voilà enfin arrivée cette époque
» d'une révolution importante, dont l'événement heureux ou
» funeſte fixera à jamais les regrets ou l'admiration de la poſtérité.

» Serons-nous libres, ſerons-nous eſclaves? C'eſt de la ſolution
» de ce grand problême que va dépendre, pour le préſent, le
» ſort de trois millions d'hommes, & pour l'avenir la félicité ou
» la miſère de leurs innombrables deſcendans.

» Réveillez-vous donc, ô Américains! jamais la région que
» vous habitez ne fut couverte d'auſſi ſombres nuages. On vous
» appelle rébelles, parce que vous ne voulez être taxés que par
» vos repréſentans. Juſtifiez cette prétention par votre courage,
» ou ſcellez-en la perte de tout votre ſang.

» Il n'eſt plus tems de délibérer. Lorſque la main de l'oppreſ-
» ſeur travaille ſans relâche à vous forger des chaînes, le ſilence
» ſeroit un crime & l'inaction une infamie. La conſervation des
» droits de la république : voilà la loi ſuprême. Celui-là ſeroit
» le dernier des eſclaves qui, dans le péril où ſe trouve la
» liberté de l'Amérique, ne feroit pas tous ſes efforts pour la
» conſerver ».

Cette diſpoſition étoit commune : mais l'objet important, la choſe difficile, au milieu d'un tumulte général, étoit d'amener un calme à la faveur duquel il ſe formât un concert de volontés qui donnât aux réſolutions de la dignité, de la force, de la conſiſtance. C'eſt ce concert qui, d'une multitude de parties éparſes & toutes faciles à briſer, compoſe un tout dont on ne vient point à bout, ſi l'on ne réuſſit à le diviſer, ou par la force ou par la politique. La néceſſité de ce grand enſemble fut ſaiſie par les provinces de New-Hampshire, de Maſſachuſet, de Rhode-Iſland, de Connecticut, de New-York, de New-Jerſey, des trois comtés de la Delaware, de Penſilvanie, de Maryland, de Virginie, des deux Carolines. Ces douze colonies, auxquelles ſe joignit depuis la Georgie, envoyèrent dans le mois de ſeptembre 1774, à Philadelphie, des députés chargés de défendre leurs droits & leurs intérêts.

Les démêlés de la métropole avec ſes colonies prennent, à

cette époque, une importance qu'ils n'avoient pas eue. Ce ne sont plus quelques particuliers qui opposent une résistance opiniâtre à des maîtres impérieux. C'est la lutte d'un corps contre un autre corps, du congrès de l'Amérique contre le parlement d'Angleterre, d'une nation contre une nation. Les résolutions prises de part & d'autre échauffent de plus en plus les esprits. L'animosité augmente. Tout espoir de conciliation s'évanouit. Des deux côtés on aiguise le glaive. La Grande-Bretagne envoie des troupes dans le Nouveau-Monde. Cet autre hémisphère s'occupe de sa défense. Les citoyens y deviennent soldats. Les matériaux de l'incendie s'amassent, & bientôt va se former l'embrâsement.

Gage, commandant des troupes royales, fait partir de Boston, dans la nuit du 18 avril 1775, un détachement chargé de détruire un magasin d'armes & de munitions, assemblé par les Américains à Concord. Ce corps rencontre à Lexington quelques milices qu'il dissipe sans beaucoup d'efforts, continue rapidement sa marche, & exécute les ordres dont il étoit porteur. Mais à peine a-t-il repris le chemin de la capitale, qu'il se voit assailli, dans un espace de quinze milles, par une multitude furieuse, à laquelle il donne, de laquelle il reçoit la mort. Le sang Anglois, tant de fois versé en Europe par des mains Angloises, arrose à son tour l'Amérique, & la guerre civile est engagée.

Sur le même champ de bataille sont livrés, les mois suivans, des combats plus réguliers. Warren devient une des victimes de ces actions meurtrières & dénaturées. Le congrès honore sa cendre.

« Il n'est point mort dit l'orateur, il ne mourra pas cet excel-
» lent citoyen. Sa mémoire sera éternellement présente, éter-
» nellement chère à tous les gens de bien, à tous ceux qui aime-
» ront leur patrie. Dans le cours borné d'une vie de trente-trois
» ans, il avoit déployé les talens de l'homme d'état, les vertus
» d'un sénateur, l'ame du héros.

» Vous tous, qu'un même intérêt anime, approchez-vous du
» corps sanglant de Warren. Lavez de vos pleurs ses blessures
» honorables : mais ne vous arrêtez pas trop long-tems auprès

» de ce cadavre inanimé. Retournez dans vos demeures pour y
» faire détester le crime de la tyrannie. Qu'à cette peinture hor-
» rible, les cheveux de vos enfans se dressent sur leurs têtes ;
» que leurs yeux s'enflamment ; que leurs fronts deviennent me-
» naçans ; que leurs bouches expriment l'indignation. Alors,
» alors, vous leur donnerez des armes ; & votre dernier vœu
» sera qu'ils reviennent vainqueurs, ou qu'ils finissent comme
» Warren ».

Les troubles qui agitoient Massachuset se répétoient dans les autres provinces. Les scènes n'y étoient pas, à la vérité, sanglantes, parce qu'il n'y avoit point de troupes Britanniques : mais par-tout les Américains s'emparoient des forts, des armes, des munitions ; par-tout ils expulsoient leurs chefs & les autres agens du gouvernement ; par-tout ils maltraitoient ceux des habitans qui paroissoient favorables à la cause de la métropole. Quelques hommes entreprenans portent l'audace jusqu'à s'emparer des ouvrages anciennement élevés par les François sur le lac Champlain, entre la Nouvelle-Angleterre & le Canada, jusqu'à faire une irruption dans cette vaste région.

Tandis que de simples particuliers ou des districts isolés servent si utilement la cause commune, le congrès s'occupe du soin d'assembler une armée. Le commandement en est donné à George Wasington, né en Virginie, & connu par quelques actions heureuses dans les guerres précédentes. Aussi-tôt le nouveau général vole à Massachuset, pousse de poste en poste les troupes royales, & les force à se renfermer dans Boston. Six mille de ces vieux soldats, échappés au glaive, à la maladie, à toutes les misères, & pressés par la faim ou par l'ennemi, s'embarquent le 24 mars 1776 avec une précipitation qui tient de la fuite. Ils vont chercher un asyle dans la Nouvelle-Ecosse, restée, ainsi que la Floride, fidelle à ses anciens maîtres.

XLII. Les colonies étoient en droit de se séparer de leur métropole,

Ce succès fut le premier pas de l'Amérique Angloise vers la révolution. On commença à la desirer hautement. On répandit de tous côtés les principes qui la justifioient. Ces principes, nés en Europe & particuliérement en Angleterre, avoient été transplantés

en Amérique par la philosophie. On se servoit contre la métropole de ses propres lumières, & l'on disoit :

indépendemment de tout mécontentement.

Il faut bien se donner de garde de confondre ensemble les sociétés & le gouvernement. Pour les connoître, cherchons leur origine.

L'homme, jetté comme au hasard sur ce globe ; environné de tous les maux de la nature ; obligé sans cesse de défendre & de protéger sa vie contre les orages & les tempêtes de l'air, contre les inondations des eaux, contre les feux & les incendies des volcans, contre l'intempérie des zones ou brûlantes ou glacées, contre la stérilité de la terre qui lui refuse des alimens, ou sa malheureuse fécondité qui fait germer sous ses pas des poisons ; enfin, contre les dents des bêtes féroces qui lui disputent son séjour & sa proie, & le combattant lui-même, semblent vouloir se rendre les dominatrices de ce globe, dont il croit être le maître : l'homme dans cet état, seul & abandonné à lui-même, ne pouvoit rien pour sa conservation. Il a donc fallu qu'il se réunit & s'associât avec ses semblables, pour mettre en commun leur force & leur intelligence. C'est par cette réunion qu'il a triomphé de tant de maux, qu'il a façonné ce globe à son usage, contenu les fleuves, asservi les mers, assuré sa subsistance, conquis une partie des animaux en les obligeant de le servir, & repoussé les autres loin de son empire, au fond des déserts ou des bois, où leur nombre diminue de siècle en siècle. Ce qu'un homme seul n'auroit pu, les hommes l'ont exécuté de concert, & tous ensemble ils conservent leur ouvrage. Telle est l'origine, tels sont l'avantage & le but de la société.

Le gouvernement doit sa naissance à la nécessité de prévenir & de réprimer les injures que les associés avoient à craindre les uns de la part des autres. C'est la sentinelle qui veille pour empêcher que les travaux communs ne soient troublés.

Ainsi la société est née des besoins des hommes, le gouvernement est né de leurs vices. La société tend toujours au bien ; le gouvernement doit toujours tendre à réprimer le mal. La société est la première, elle est dans son origine indépendante

& libre; le gouvernement a été institué pour elle & n'est que son instrument. C'est à l'une à commander: c'est à l'autre à la servir. La société a créé la force publique; le gouvernement qui l'a reçue d'elle, doit la consacrer toute entière à son usage. Enfin, la société est essentiellement bonne; le gouvernement, comme on le sait, peut être & n'est que trop souvent mauvais.

On a dit que nous étions tous nés égaux: cela n'est pas. Que nous avions tous les mêmes droits. J'ignore ce que c'est que des droits, où il y a inégalité de talens ou de force, & nulle garantie, nulle sanction. Que la nature nous offroit à tous une même demeure & les mêmes ressources: cela n'est pas. Que nous étions doués indistinctement des mêmes moyens de défense: cela n'est pas; & je ne sais pas en quel sens il peut être vrai que nous jouissons des mêmes qualités d'esprit & de corps.

Il y a entre les hommes une inégalité originelle à laquelle rien ne peut remédier. Il faut qu'elle dure éternellement; & tout ce qu'on peut obtenir de la meilleure législation, ce n'est pas de la détruire; c'est d'en empêcher les abus.

Mais en partageant ses enfans en marâtre; en créant des enfans débiles & des enfans forts, la nature, n'a-t-elle pas formé elle-même le germe de la tyrannie? Je ne crois pas qu'on puisse le nier; sur-tout si l'on remonte à un tems antérieur à toute législation, tems où l'on verra l'homme aussi passionné, aussi déraisonnable que la brute.

Que les fondateurs des nations, que les législateurs se sont-ils donc proposé? D'obvier à tous les désastres de ce germe développé, par une sorte d'égalité artificielle, qui soumît sans exception les membres d'une société à une seule autorité impartiale. C'est un glaive qui se promène indistinctement sur toutes les têtes: mais ce glaive étoit idéal. Il falloit une main, un être physique qui le tînt.

Qu'en est-il résulté? C'est que l'histoire de l'homme civilisé n'est que l'histoire de sa misère. Toutes les pages en sont teintes de sang, les unes du sang des oppresseurs, les autres du sang des opprimés.

Sous

Sous ce point de vue, l'homme ſe montre plus méchant & plus malheureux que l'animal. Les différentes eſpèces d'animaux ſubſiſtent aux dépens les unes des autres : mais les ſociétés des hommes n'ont pas ceſſé de s'attaquer. Dans une même ſociété, il n'y a aucune condition qui ne dévore & qui ne ſoit dévorée, quelles qu'aient été ou que ſoient les formes du gouvernement ou d'égalité artificielle qu'on ait oppoſées à l'inégalité primitive ou naturelle.

Mais ces formes de gouvernement, du choix & du choix libre des premiers aïeux, quelque ſanction qu'elles puiſſent avoir reçue, ou du ſerment, ou du concert unanime, ou de leur permanence, ſont-elles obligatoires pour leurs deſcendans? Il n'en eſt rien ; & il eſt impoſſible que vous Anglois, qui avez ſubi ſucceſſivement tant de révolutions différentes dans votre conſtitution politique, ballottés de la monarchie à la tyrannie, de la tyrannie à l'ariſtocratie, de l'ariſtocratie à la démocratie, de la démocratie à l'anarchie ; il eſt impoſſible que vous puiſſiez, ſans vous accuſer de rébellion & de parjure, penſer autrement que moi.

Nous examinons les choſes en philoſophes ; & l'on ſait bien que ce ne ſont pas nos ſpéculations qui amènent les troubles civils. Point de ſujets plus patiens que nous. Je vais donc ſuivre mon objet, ſans en redouter les ſuites. Si les peuples ſont heureux ſous la forme de leur gouvernement, ils le garderont. S'ils ſont malheureux, ce ne ſeront ni vos opinions, ni les miennes ; ce ſera l'impoſſibilité de ſouffrir davantage & plus long-tems qui les déterminera à la changer, mouvement ſalutaire que l'oppreſſeur appellera révolte, bien qu'il ne ſoit que l'exercice légitime d'un droit inaliénable & naturel de l'homme qu'on opprime, & même de l'homme qu'on n'opprime pas.

On veut, on choiſit pour ſoi. On ne ſauroit vouloir ni choiſir pour un autre ; & il ſeroit inſenſé de vouloir, de choiſir pour celui qui n'eſt pas encore né, pour celui qui eſt à des ſiècles de ſon exiſtence. Point d'individu qui, mécontent de la forme du gouvernement de ſon pays, n'en puiſſe aller chercher ailleurs une meilleure. Point de ſociété qui n'ait à changer la ſienne, la

même liberté qu'eurent ses ancêtres à l'adopter. Sur ce point, les sociétés en sont comme au premier moment de leur civilisation. Sans quoi il y auroit un grand mal ; que dis-je, le plus grand des maux seroit sans remède. Des millions d'hommes auroient été condamnés à un malheur sans fin. Concluez donc avec moi :

Qu'il n'est nulle forme de gouvernement, dont la prérogative soit d'être immuable.

Nulle autorité politique qui créée hier ou il y a mille ans, ne puisse être abrogée dans dix ans ou demain.

Nulle puissance, si respectable, si sacrée qu'elle soit, autorisée à regarder l'état comme sa propriété.

Quiconque pense autrement est un esclave. C'est un idolâtre de l'œuvre de ses mains.

Quiconque pense autrement est un insensé, qui se dévoue à une misère éternelle, qui y dévoue sa famille, ses enfans, les enfans de ses enfans, en accordant à ses ancêtres le droit de stipuler pour lui lorsqu'il n'étoit pas, & en s'arrogeant le droit de stipuler pour ses neveux qui ne sont pas encore.

Toute autorité dans ce monde, a commencé ou par le consentement des sujets, ou par la force du maître. Dans l'un & l'autre cas, elle peut finir légitimement. Rien ne prescrit pour la tyrannie contre la liberté.

La vérité de ces principes est d'autant plus essentielle, que, par sa nature, toute puissance tend au despotisme, chez la nation même la plus ombrageuse, chez vous Anglois, oui chez vous.

J'ai entendu dire à un Wigh, fanatique peut-être; mais il échappe quelquefois aux insensés des paroles d'un grand sens : je lui ai entendu dire, que tant qu'on ne meneroit pas à Tiburn un mauvais souverain, ou du-moins un mauvais ministre, avec aussi peu de formalités, d'appareil, de tumulte & de surprise qu'on y conduit le plus obscur des malfaiteurs, la nation n'auroit de ses droits, ni la juste idée, ni la pleine jouissance qui convenoit à un peuple qui osoit se croire ou s'appeller libre ; & cependant une administration de votre aveu même, ignorante, corrompue, audacieuse

vous précipite impérieusement & impunément dans les abymes les plus profonds.

La quantité de vos espèces circulantes est peu considérable. Vous êtes accablés de papiers. Vous en avez sous toutes sortes de dénominations. Tout l'or de l'Europe, ramassé dans votre trésor, suffiroit à peine à l'acquit de votre dette nationale. On ne sait par quel incroyable prestige cette monnoie, fictive se soutient. L'événement le plus frivole peut du soir au matin la jetter dans le décri. Il ne faut qu'une alarme pour amener une banqueroute subite. Les suites affreuses qu'auroit ce manque de foi, sont au-dessus de notre imagination. Et voilà l'instant qu'on vous désigne pour vous faire déclarer à vos colonies, c'est-à-dire, pour vous susciter à vous-même une guerre injuste, insensée, ruineuse. Que deviendrez-vous, lorsqu'une branche importante de votre commerce sera détruite ; lorsque vous aurez perdu un tiers de vos possessions ; lorsque vous aurez massacré un ou deux millions de vos compatriotes ; lorsque vos forces seront épuisées, vos marchands ruinés, vos manufacturiers réduits à mourir de faim ; lorsque votre dette sera augmentée & votre revenu diminué ? Prenez-y garde, le sang des Américains retombera tôt ou tard sur vos têtes. Son effusion sera vengée par vos propres mains ; & vous touchez au moment.

Mais, dites-vous, *ce sont des rébelles*..... Des rébelles ! & pourquoi ? parce qu'ils ne veulent pas être vos esclaves. Un peuple soumis à la volonté d'un autre peuple qui peut disposer à son gré de son gouvernement, de ses loix, de son commerce ; l'imposer comme il lui plaît ; limiter son industrie & l'enchaîner par des prohibitions arbitraires est serf, oui il est serf ; & sa servitude est pire que celle qu'il subiroit sous un tyran. On se délivre de l'oppression d'un tyran ou par l'expulsion ou par la mort. Vous avez fait l'un & l'autre. Mais une nation, on ne la tue point, on ne la chasse point. On ne peut attendre la liberté que d'une rupture, dont la suite est la ruine de l'une ou l'autre nation, & quelquefois de toutes les deux. Le tyran est un monstre à une seule tête, qu'on peut abattre d'un seul coup. La nation despote est un hydre à mille têtes qui ne peu-

vent être coupées que par mille glaives levés à la fois. Le crime de l'oppreſſion exercée par un tyran raſſemble toute l'indignation ſur lui ſeul. Le même crime commis par une nombreuſe ſociété, en diſperſe l'horreur & la honte ſur une multitude qui ne rougit jamais. C'eſt le forfait de tous, ce n'eſt le forfait de perſonne ; & le ſentiment du déſeſpoir égaré ne ſait où ſe porter.

Mais ce ſont nos ſujets..... Vos ſujets ! pas plus que les habitans de la province de Galles, ne ſont les ſujets du comté de Lancaſtre. L'autorité d'une nation ſur une autre, ne peut-être fondée que ſur la conquête, le conſentement général, ou des conditions propoſées & acceptées. La conquête ne lie pas plus que le vol. Le conſentement des aïeux ne peut obliger les deſcendans ; & il n'y a point de condition qui ne ſoit excluſive du ſacrifice de la liberté. La liberté ne s'échange pour rien, parce que rien n'eſt d'un prix qui lui ſoit comparable. C'eſt le diſcours que vous avez tenu à vos tyrans, & nous vous le tenons pour vos colons.

La terre qu'ils occupent eſt la nôtre..... La vôtre ! c'eſt ainſi que vous l'appellez, parce que vous l'avez envahie. Mais ſoit. La charte de conceſſion ne vous oblige-t-elle pas à traiter les Américains en compatriotes ? Le faites-vous ? Mais il s'agit bien ici de conceſſions de chartes, qui accordent ce dont on n'eſt pas le maître, ce qu'en conſéquence on n'a pas le droit d'accorder à une poignée d'hommes foibles & forcés par les circonſtances de recevoir en gratification ce qui leur appartient de droit naturel. Et puis les neveux qui vivent aujourd'hui ont-ils été appellés à un pacte ſigné par leurs ancêtres ? Ou confeſſez la vérité de ce principe, ou rappellez les deſcendans de Jacques. Quel droit avez-vous eu de le chaſſer que nous n'ayons de nous ſéparer de vous, vous diſent les Américains, & qu'avez-vous à leur répondre ?

Ce ſont des ingrats, nous ſommes leurs fondateurs ; nous avons été leurs défenſeurs ; nous nous ſommes endettés pour eux..... dites pour vous autant & plus que pour eux. Si vous avez pris leur défenſe, c'eſt comme vous auriez pris celle du ſultan de Conſtantinople, ſi votre ambition ou votre intérêt l'euſſent exigé. Mais ne ſe ſont-ils pas acquittés en vous livrant leurs productions ; en

recevant exclusivement vos marchandises au prix exorbitant qu'il vous a plu d'y mettre ; en s'assujettissant aux prohibitions qui gênoient leur industrie, aux restrictions dont vous avez grevé leurs propriétés ? Ne vous ont-ils pas secourus ? Ne se sont-ils pas endettés pour vous ? N'ont-ils pas pris les armes & combattu pour vous ? Lorsque vous leur avez adressé vos demandes, comme il convient d'en user avec des hommes libres, n'y ont-ils pas accédé ? Quand en avez-vous éprouvé des refus, si ce n'est lorsque leur appuyant la baïonnette sur la poitrine, vous leur avez dit : *vos trésors ou la vie ; mourez ou soyez mes esclaves.* Quoi ! parce que vous avez été bienfaisans, vous avez le droit d'être oppresseurs ? Quoi ! les nations aussi se feront-elles de la reconnoissance un titre barbare pour avilir & fouler aux pieds ceux qui ont eu le malheur de recevoir leurs bienfaits ? Ah ! les particuliers peut-être, quoique ce ne soit point un devoir, peuvent dans des bienfaiteurs supporter des tyrans. Pour eux, il est beau, il est magnanime sans doute de consentir à être malheureux pour n'être point ingrats. Mais la morale des nations est différente. Le bonheur public est la première loi, comme le premier devoir. La première obligation de ces grands corps est avec eux-mêmes. Ils doivent avant tout liberté & justice aux individus qui les composent. Chaque enfant qui naît dans l'état, chaque nouveau citoyen qui vient respirer l'air de la patrie qu'il s'est faite, ou que lui a donnée la nature, a droit au plus grand bonheur dont il puisse jouir. Toute obligation qui ne peut se concilier avec celle-là est rompue. Toute réclamation contraire est un attentat à ses droits. Et que lui importe qu'on ait obligé ses ancêtres, s'il est destiné lui-même à être victime ? De quel droit peut-on exiger qu'il paie cette dette usuraire de bienfaits qu'il n'a pas même éprouvés ? Non, non. Vouloir s'armer d'un pareil titre contre une nation entière & sa postérité, c'est renverser toutes les idées d'ordre & de politique ; c'est trahir toutes les loix de la morale, en invoquant son nom. Que n'avez-vous pas fait pour Hanovre ? Commandez-vous à Hanovre ? Toutes les républiques de la Grèce furent liées par des services réciproques ; aucune exigea-t-elle

en reconnoiſſance le droit de diſpoſer de l'adminiſtration de la république obligée ?

Notre honneur eſt engagé..... Dites celui de vos mauvais adminiſtrateurs, & non le vôtre. En quoi conſiſte le véritable honneur de celui qui s'eſt trompé ? Eſt-ce à perſiſter dans ſon erreur ou à la reconnoître ? Celui qui revient au ſentiment de la juſtice, a-t-il à rougir ? Anglois, vous vous êtes trop hâtés. Que n'attendiez-vous que la richeſſe eût corrompu les Américains, comme vous l'êtes ? Alors, ils n'auroient pas fait plus de cas de leur liberté, que vous de la vôtre. Alors, ſubjugués par l'opulence, vos armes ſeroient devenues inutiles. Mais quel inſtant avez-vous pris pour les attaquer ? Celui où ce qu'ils avoient à perdre, la liberté, ne pouvoit être balancé par ce qu'ils avoient à conſerver.

Mais plus tard ils ſeroient devenus plus nombreux..... J'en conviens. Qu'avez-vous donc tenté ? L'aſſerviſſement d'un peuple que le tems affranchira malgré vous. Dans vingt, dans trente ans, le ſouvenir de vos atrocités ſera récent ; & le fruit vous en ſera ravi. Alors, il ne vous reſtera que la honte & le remords. Il eſt un décret de la nature que vous ne changerez pas : c'eſt que les grandes maſſes donnent la loi aux petites. Mais, répondez-moi, ſi alors les Américains entreprenoient ſur la Grande-Bretagne ce que vous avez entrepris aujourd'hui ſur eux : que diriez-vous ? Préciſément ce qu'ils vous diſent en ce moment. Pourquoi des motifs qui vous touchent peu dans leur bouche, vous paroîtroient-ils plus ſolides dans la vôtre ?

Ils ne veulent ni obéir à notre parlement, ni adopter nos conſtitutions..... Les ont-ils faites ? Peuvent-ils les changer ?

Nous y obéiſſons bien, ſans avoir eu dans le paſſé, & ſans avoir pour le préſent aucune influence ſur elles..... C'eſt-à-dire que vous êtes des eſclaves, & que vous ne pouvez pas ſouffrir des hommes libres. Cependant, ne confondez point la poſition des Américains avec la vôtre. Vous avez des repréſentans, & ils n'en ont point. Vous avez des voix qui parlent pour vous, & perſonne ne ſtipule pour eux. Si les voix ſont achetées & vendues, c'eſt une excellente raiſon pour qu'ils dédaignent ce frivole avantage.

Ils veulent être indépendans de nous ..... Ne l'êtes-vous pas d'eux ?

Jamais ils ne pourront se soutenir sans nous ..... Si cela est, demeurez tranquilles. La nécessité vous les ramenera.

Et si nous ne pouvions subsister sans eux ..... Ce seroit un grand malheur ; mais les égorger pour vous en tirer, c'est un singulier expédient.

C'est pour leur intérêt, c'est pour leur bien que nous sévissons contre eux, comme on sévit contre des enfans insensés ..... Leur intérêt ! leur bien ! Et qui vous a constitués juges de ces deux objets qui les touchent de si près & qu'ils doivent connoître mieux que vous ? S'il arrivoit qu'un citoyen s'introduisît de vive force dans la maison d'un autre, par la raison qu'il est lui homme de beaucoup de sens, & que personne n'est plus en état de maintenir le bon ordre & la paix chez son voisin, ne seroit-on pas en droit de le prier de se retirer & de se mêler de ses propres affaires ? Et si les affaires de cet officieux hypocrite étoient très-mal rangées ? Si ce n'étoit qu'un ambitieux qui sous prétexte de régir voulût usurper ? S'il ne cachoit sous le masque de la bienveillance que des vues pleines d'injustice, telles, par exemple, que de se tirer de presse aux dépens de son concitoyen ?

Nous sommes la mère-patrie.... Quoi toujours les noms les plus saints pour servir de voile à l'ambition & à l'intérêt ! La mère-patrie ! Remplissez-en donc les devoirs. Au reste, la colonie est formée de différentes nations, entre lesquelles les unes vous accorderont, les autres vous refuseront ce titre ; & toutes vous diront à la fois : il y a un tems où l'autorité des pères & des mères sur leurs enfans cesse ; & ce tems est celui où les enfans peuvent se pourvoir par eux-mêmes. Quel terme avez-vous fixé à notre émancipation ? Soyez de bonne foi, & vous avouerez que vous vous étiez promis de nous tenir sous une tutèle qui n'auroit pas de fin. Si du-moins cette tutèle ne se changeoit pas pour nous en une contrainte insupportable ; si notre avantage n'étoit pas sans cesse sacrifié au vôtre ; si nous n'avions pas à souffrir une foule d'oppressions de détail de la part des gouver-

neurs, des juges, des gens de finance, des gens de guerre que vous nous envoyez ; si la plupart en arrivant dans nos climats, ne nous apportoient pas des caractères avilis, des fortunes ruinées, des mains avides & l'insolence de tyrans subalternes, qui, fatigués dans leur patrie d'obéir à des loix, viennent se dédommager dans un Nouveau-Monde, en y exerçant une puissance trop souvent arbitraire. Vous êtes la mère-patrie : mais loin d'encourager nos progrès, vous les redoutez, vous enchaînez nos bras, vous étouffez nos forces naissantes. La nature, en nous favorisant, trompe vos vœux secrets ; ou plutôt, vous voudriez que nous restassions dans une éternelle enfance pour tout ce qui peut nous être utile, & que cependant nous fussions des esclaves robustes pour vous servir & fournir sans cesse à votre avidité de nouvelles sources de richesses. Est-ce donc là une mère ? est-ce une patrie ? Ah, dans les forêts qui nous environnent, la nature a donné un instinct plus doux à la bête féroce qui, devenue mère, ne dévore pas du-moins ceux qu'elle a fait naître.

En souscrivant à toutes leurs prétentions, bientôt ils seroient plus heureux que nous.... Et pourquoi non ? Si vous êtes corrompus, faut-il qu'ils se corrompent ? Si vous penchez vers l'esclavage, faut-il aussi qu'ils vous imitent ? S'ils vous avoient pour maîtres, pourquoi ne confereriez-vous pas la propriété de leur contrée à une autre puissance, à votre souverain ? Pourquoi ne le rendriez-vous pas leur despote, comme vous l'avez déclaré par un acte solemnel despote du Canada ? Faudroit-il alors qu'ils ratifiâssent cette extravagante concession ? Et quand ils l'auroient ratifiée, faudroit-il qu'ils obéîssent au souverain que vous leur auriez donné, & qu'ils prîssent les armes contre vous s'il l'ordonnoit ? Le roi d'Angleterre a le pouvoir négatif. On n'y sauroit publier une loi sans son consentement. Ce pouvoir dont vous éprouvez chaque jour l'inconvénient, pourquoi les Américains le lui accorderoient-ils chez eux ? Seroit-ce pour l'en dépouiller un jour, les armes à la main, comme il vous arrivera, si votre gouvernement se perfectionne ? Quel avantage trouvez-vous à les assujettir à une constitution vicieuse ?

Vicieuse

Vicieuse ou non, cette constitution, nous l'avons ; & elle doit être généralement reconnue & acceptée par tout ce qui porte le nom Anglois : sans quoi chacune de nos provinces se gouvernant à sa manière, ayant ses loix & prétendant à l'indépendance, nous cessons de former un corps national, & nous ne sommes plus qu'un amas de petites républiques isolées, divisées, sans cesse soulevées les unes contre les autres, & faciles à envahir par un ennemi commun. Le Philippe adroit & puissant, capable de tenter cette entreprise, nous l'avons à notre porte.....

S'il est à votre porte, il est loin des Américains. Un privilège qui peut avoir quelque inconvénient pour vous, n'en est pas moins un privilège. Mais séparées de la Grande-Bretagne par des mers immenses, que vous importe que vos colonies acceptent ou rejettent vos constitutions ? Qu'est-ce que cela fait pour ou contre votre force, pour ou contre votre sécurité ? Cette unité, dont vous exagérez les avantages, n'est encore qu'un vain prétexte. Vous leur objectez vos loix lorsqu'ils en sont vexés ; vous les foulez aux pieds lorsqu'elles réclament en leur faveur. Vous vous taxez vous-mêmes, & vous voulez les taxer. Lorsqu'on porte la moindre atteinte à ce privilège, vous poussez des cris de fureur, vous prenez les armes, vous êtes prêts à vous faire égorger ; & vous portez le poignagd sur la gorge de votre concitoyen pour le contraindre à y renoncer. Vos ports sont ouverts à toutes les nations ; & vous leur fermez les ports de vos colons. Vos marchandises se rendent par-tout où il vous plaît ; & les leurs sont forcées de passer chez vous. Vous manufacturez ; & vous ne voulez pas qu'ils manufacturent. Ils ont des peaux, ils ont des fers ; & ces peaux, ces fers, il faut qu'ils vous les livrent bruts. Ce que vous acquérez à bas prix, il faut qu'ils l'achètent de vous au prix qu'y met votre rapacité. Vous les immolez à vos commerçans ; & parce que votre compagnie des Indes périclitoit, il falloit que les Américains réparâssent ses pertes. Et vous les appellez vos concitoyens ; & c'est ainsi que vous les invitez à recevoir votre constitution. Allez, allez. Cette unité, cette ligue qui vous semble si nécessaire n'est que celle des animaux imbécilles de la fable, entre lesquels vous vous êtes réservé le rôle du lion.

Peut-être ne vous êtes-vous laiſſés entraîner à remplir de ſang & de ravages le Nouveau-Monde que par un faux point d'honneur. Nous aimons à nous perſuader que tant de forfaits n'ont pas été les conſéquences d'un projet froidement concerté. On vous avoit dit que les Américains n'étoient qu'un vil troupeau de lâches que la moindre menace ameneroit tremblans & conſternés à tout ce qu'il vous plairoit d'exiger. A la place des hommes puſillanimes qu'on vous avoit peints & promis, vous rencontrez de braves gens, de véritables Anglois, des concitoyens dignes de vous. Etoit-ce une raiſon de vous irriter? Quoi! vos aïeux ont admiré le Batave ſecouant le joug Eſpagnol; & ce joug, vous ſeriez étonnés, vous leurs deſcendans, que vos compatriotes, vos frères, ceux qui ſentoient votre ſang circuler dans leurs veines euſſent préféré d'en arroſer la terre & de mourir plutôt que de vivre eſclaves? Un étranger, ſur lequel vous euſſiez formé les mêmes prétentions, vous auroit déſarmés, ſi, vous montrant ſa poitrine nue, il vous eût dit: *enfonce le poignard ou laiſſe-moi libre;* & vous égorgez votre frère; & vous l'égorgez ſans remords parce qu'il eſt votre frère! Anglois! quoi de plus ignominieux que la férocité de l'homme, fier de ſa liberté & attentant à la liberté d'autrui. Voulez-vous que nous croyons que le plus grand ennemi de la liberté, c'eſt l'homme libre? Hélas! nous n'y ſommes que trop diſpoſés. Ennemis des rois, vous en avez la morgue. Ennemis de la prérogative royale, vous la portez par-tout. Par-tout vous vous montrez des tyrans. Eh bien, tyrans des nations & de vos colonies, ſi vous êtes les plus forts, c'eſt que le ciel aura fermé l'oreille aux vœux qui s'élèvent de toutes les contrées de la terre.

Puiſque les mers n'ont pas englouti vos fiers ſatellites, dites-moi ce qu'ils deviendront s'il s'élève dans le Nouveau-Monde un homme éloquent qui promette le ſalut éternel à ceux qui périront les armes à la main martyrs de la liberté. Américains! qu'on voie inceſſamment vos prêtres dans leurs chaires, les mains chargées de couronnes, & vous montrant les cieux ouverts. Prêtres du Nouveau-Monde, il en eſt tems; expiez l'ancien

fanatiſme qui a déſolé & ravagé l'Amérique, par un fanatiſme plus heureux, né de la politique & de la liberté. Non, vous ne tromperez pas vos concitoyens. Dieu, qui eſt le principe de la juſtice & de l'ordre, hait les tyrans. Dieu a imprimé au cœur de l'homme cet amour ſacré de la liberté; il ne veut pas que la ſervitude aviliſſe & défigure ſon plus bel ouvrage. Si l'apothéoſe eſt due à l'homme, c'eſt à celui ſans doute qui combat & meurt pour ſon pays. Mettez ſon image dans vos temples, approchez-la des autels. Ce ſera le culte de la patrie. Formez un calendrier politique & religieux, où chaque jour ſoit marqué par le nom de quelqu'un de ces héros qui aura verſé ſon ſang pour vous rendre libres. Votre poſtérité les lira un jour avec un ſaint reſpect: elle dira, voilà ceux qui ont affranchi la moitié d'un monde, & qui, travaillant à notre bonheur quand nous n'étions pas encore, ont empêché qu'à notre naiſſance nous entendiſſions des chaînes retentir ſur notre berceau.

XLIII. Quel étoit le parti qui convenoit à l'Angleterre, lorſqu'elle vit la fermentation de ſes colonies.

Lorſque la cauſe de vos colonies étoit débattue dans les aſſemblées de vos chambres, nous avons entendu d'excellens plaidoyers prononcés en leur faveur. Mais celui qu'il convenoit peut-être de vous adreſſer; le voici.

« Je ne vous parlerai point, Meſſieurs, de la juſtice ou de » l'injuſtice de vos prétentions. Je ne ſuis pas aſſez étranger aux » affaires publiques pour ignorer que cet examen préliminaire » & ſacré dans toutes les autres circonſtances de la vie, ſeroit » déplacé & ridicule dans celle-ci. Je ne rechercherai point quel » eſpoir vous pouvez avoir de réuſſir, & ſi vous ſerez les plus » forts, quoique ce ſujet vous parût peut-être de quelque im- » portance, & que je puſſe vraiſemblablement m'en promettre » votre attention. Je ferai plus. Je ne comparerai point les avan- » tages de votre ſituation ſi elle réuſſit, avec les ſuites qu'elle » aura ſi vous manquez de ſuccès. Je ne vous demanderai point » juſqu'à quand vous avez réſolu de ſervir vos ennemis. Mais » je ſuppoſerai tout d'un coup que vous avez réduit vos colo- » nies au degré de ſervitude que vous en exigez. Apprenez-moi » ſeulement comment vous les y fixerez. Par une armée ſubſiſ-

» tante? Mais cette armée qui vous épuisera d'hommes & d'ar-
» gent, suivra-t-elle ou ne suivra-t-elle pas l'accroissement de
» la population? il n'y a que deux réponses à faire à ma ques-
» tion; & de ces deux réponses, l'une me semble absurde, &
» l'autre vous ramène au point où vous êtes. J'y ai beaucoup
» réfléchi; & si je ne me trompe, j'ai découvert le seul parti rai-
» sonnable & sûr que vous ayez à prendre. C'est aussi-tôt que
» vous vous serez rendus les maîtres, d'arrêter les progrès de
» la population, puisqu'il vous paroît plus avantageux plus hon-
» nête & plus décent de dominer sur un petit nombre d'esclaves,
» que d'avoir pour égaux & pour amis une nation d'hommes
» libres.

» Mais, me demanderez-vous, comment arrête-t-on les pro-
» grès de la population? L'expédient pourroit révolter des ames
» foibles, des esprits pusillanimes: mais heureusement il n'en
» est point dans cette auguste assemblée. C'est d'égorger sans
» pitié la plus grande partie de ces indignes rebelles, & de ré-
» duire le reste à la condition des nègres. Ces braves & géné-
» reux Spartiates, si vantés dans les histoires anciennes & mo-
» dernes, vous en ont donné l'exemple. Comme eux, la tête
» enveloppée de leur manteau, nos concitoyens & nos satel-
» lites iront la nuit clandestinement massacrer les enfans de nos
» Ilotes à côté de leurs pères, sur le sein de leurs mères; & ne
» laisseront vivre que le nombre suffisant pour leurs travaux &
» notre sûreté ».

Anglois! vous frémissez à cette horrible proposition, & vous demandez quel parti l'on pourroit prendre. Vainqueurs ou vaincus, voilà ce qui vous convient. Si le ressentiment, excité par vos barbaries, peut se calmer; si les Américains peuvent fermer les yeux sur les ravages qui les entourent; si, en marchant sur les ruines de leurs villes incendiées, de leurs habitations détruites, sur les ossemens de leurs concitoyens épars dans les campagnes; si, en respirant l'odeur du sang que vos mains ont versé de toutes parts, ils peuvent oublier les attentats de votre despotisme; s'il leur est permis de prendre la moindre confiance dans

vos discours & de se persuader que vous avez sincérement renoncé à l'injustice de vos prétentions, commencez par rappeller vos assassins soudoyés. Rendez la liberté à leurs ports que vous tenez fermés ; écartez vos vaisseaux de leurs côtes ; & s'il est un citoyen sage parmi vous, qu'il prenne une branche d'olivier dans sa main, qu'il se présente & qu'il dise.

« O vous, nos concitoyens & nos anciens amis, permettez-» nous ce titre, nous l'avons profané, mais notre repentir nous » rend dignes de le reprendre, & nous aspirons désormais à la » gloire de le conserver. Nous confessons en présence de ce ciel » & de cette terre qui en ont été les témoins, nous confessons » que nos prétentions ont été injustes & nos procédés bar-» bares. Oubliez-les comme nous. Relevez vos remparts & vos » forteresses. Rassemblez-vous dans vos paisibles habitations. » Effaçons jusqu'à la dernière goutte du sang qui a coulé. Nous » admirons l'esprit généreux qui vous a dirigés. C'est le même » auquel dans des circonstances semblables nous avons dû notre » salut. Oui, c'est à ces marques sur-tout que nous vous recon-» noissons pour nos concitoyens & pour nos frères. Vous voulez » être libres ; soyez libres. Soyez-le dans toute l'étendue que » nous avons attachée nous-mêmes à ce nom sacré. Ce n'est pas » de nous que vous tenez ce droit. Nous ne pouvons ni vous » le donner, ni vous le ravir. Vous l'avez reçu comme nous de » la nature, que le crime & le fer des tyrans peuvent com-» battre, mais que le crime & le fer des tyrans ne peuvent dé-» truire. Nous ne prétendons à aucune sorte de supériorité sur » vous. Nous n'aspirons qu'à l'honneur de l'égalité. Cette gloire » nous suffit. Nous connoissons trop bien le prix inestimable de » nous gouverner par nous-mêmes, pour vouloir désormais vous » en dépouiller.

» Maîtres & arbitres suprêmes de votre législation, si vous » pouvez dans vos états vous créer un meilleur gouvernement » que le nôtre, nous vous en félicitons d'avance. Votre bonheur » ne nous inspirera d'autre sentiment que le desir de vous imiter. » Formez-vous des constitutions adaptées à votre climat, à votre

» sol, à ce monde nouveau que vous civilisez. Qui peut mieux
» connoître que vous vos propres besoins ? Des ames fières &
» vertueuses telles que les vôtres ne doivent obéir à d'autres loix
» qu'à celles qu'elles se donneront elles-mêmes. Tout autre joug
» seroit indigne d'elles. Réglez vous-mêmes vos taxes. Nous ne
» vous demandons que de vous conformer à notre usage dans
» l'assiète de l'impôt. Nous vous présenterons l'état de nos be-
» soins ; & vous assignerez de vous-mêmes la juste proportion
» entre vos secours & vos richesses.

» D'ailleurs, exercez votre industrie, comme nous exerçons
» la nôtre ; exercez-la sans limites. Mettez à profit les bienfaits
» de la nature & les contrées fécondes que vous habitez. Que
» le fer de vos mines, les laines de vos troupeaux, la dépouille
» des animaux sauvages errans dans vos bois, façonnés dans vos
» manufactures, prennent sous vos mains une valeur nouvelle.
» Que vos ports soient libres. Allez exposer vos denrées & les
» productions de vos arts dans toutes les parties du monde ; allez
» chercher celles dont vous avez besoin. C'est un de nos privi-
» lèges, qu'il soit aussi le vôtre. L'empire de l'océan, que nous
» avons conquis par deux siècles de grandeur & de gloire, vous
» appartient comme à nous. Nous serons unis par les liens du
» commerce. Vous nous apporterez vos productions que nous
» accepterons de préférence à celles de tous les autres peuples,
» & nous espérons que vous préférerez les nôtres à celles de
» l'étranger, sans toutefois que vous y soyez astreints par aucune
» loi, que par celle de l'intérêt commun, & le titre de conci-
» toyens & d'amis.

» Que vos vaisseaux & les nôtres, décorés du même pavillon,
» couvrent les mers, & que des deux côtés il s'élève des cris
» de joie, lorsque ces vaisseaux amis se rencontreront au milieu
» des déserts de l'océan. Que la paix renaisse, que la concorde
» dure à jamais entre nous. Nous concevons enfin que la chaîne
» d'une bienveillance réciproque est la seule qui puisse lier des
» empires aussi éloignés, & que tout autre principe d'unité seroit
» injuste & précaire.

» Que fur ce nouveau plan d'une amitié éternelle, l'agricul-
» ture, l'induftrie, les loix, les arts, & la première de toutes
» les fciences, celle de faire le plus grand bien des états & des
» hommes, fe perfectionne parmi vous. Que le récit de votre
» bonheur appelle autour de vos habitations tous les infortunés
» de la terre. Que les tyrans de tous les pays, que tous les
» oppreffeurs, ou politiques ou facrés, fachent qu'il exifte un
» lieu dans le monde où l'on peut fe dérober à leurs chaînes;
» où l'humanité flétrie a relevé fa tête; où les moiffons croiffent
» pour le pauvre; où les loix ne font plus que le garant de la
» félicité; où la religion eft libre & la confcience a ceffé d'être
» efclave; où la nature enfin femble vouloir fe juftifier d'avoir
» créé l'homme, & le gouvernement fi long-tems coupable fur
» toute la terre répare enfin fes crimes. Que l'idée d'un pareil
» afyle épouvante les defpotes & leur ferve de frein: car fi le
» bonheur des hommes leur eft indifférent, ils font du-moins
» ambitieux & avares, & veulent conferver, & leur pouvoir, &
» leurs richeffes.

» Nous-mêmes, ô nos concitoyens, ô nos amis, nous-mêmes
» nous profiterons de votre exemple. Si notre conftitution s'al-
» téroit; fi la richeffe publique corrompoit la cour, & la cour
» la nation; fi nos rois à qui nous avons donné tant d'exemples
» terribles les oublioient enfin; fi nous étions menacés, nous
» qui étions un peuple augufte, de ne devenir que le plus lâche
» & le plus vil des troupeaux, en nous vendant nous-mêmes:
» le fpectacle de vos vertus & de vos loix pourroit nous ranimer.
» Il rappelleroit à nos cœurs avilis, & le prix & la grandeur de
» la liberté; & s'il faut que cet exemple devienne impuiffant;
» s'il faut que l'efclavage, fuite de la corruption vénale, s'éta-
» bliffe un jour dans ce même pays, qui a été inondé de fang
» pour la caufe de la liberté, & où nos pères ont vu les écha-
» fauds dreffés pour les tyrans: alors nous abandonnerons en
» foule cette terre ingrate livrée au defpotifme, & nous laiffe-
» rons le monftre régner fur un défert. Vous nous recevrez alors
» en qualité d'amis & de frères. Vous partagerez avec nous ce

» sol, cet air libre comme les armes de leurs généreux habitans;
» & grace à vos vertus, nous retrouverons encore l'Angleterre
» & une patrie.

» Voilà, braves concitoyens & notre espérance & nos vœux.
» Recevez donc nos sermens, gages d'une si sainte alliance. In-
» voquons, pour rendre ce traité plus solemnel, invoquons nos
» ancêtres communs, qui tous ont été animés de l'esprit de li-
» berté comme vous, & n'ont pas craint de mourir pour la dé-
» fendre. Attestons la mémoire des fondateurs illustres de vos
» colonies, celle de vos augustes législateurs, du philosophe
» Locke, qui le premier sur la terre fit un code de tolérance,
» du vénérable Penn, qui le premier fonda une ville de frères.
» Les ames de ces grands hommes, qui dans ce moment, sans
» doute, ont les yeux fixés sur nous, sont dignes de présider à
» un traité qui doit assurer la paix de deux mondes. Jurons en
» leur présence, jurons sur ces mêmes armes avec lesquelles vous
» nous avez combattus, de rester à jamais unis & fidèles; &
» quand nous aurons prononcé tous ensemble un serment de paix,
» prenez alors ces mêmes armes, transportez-les dans un dépôt
» sacré, où les pères les montreront à chaque génération nou-
» velle; & là, gardez-les fidèlement d'âge en âge pour les tourner
» un jour contre le premier, soit Anglois, soit Américain, qui
» osera proposer de rompre cette alliance, également utile, éga-
» lement honorable pour les deux peuples ».

A ce discours, j'entends les villes, les hameaux, les campagnes, toutes les rives de l'Amérique Septentrionale retentir des plus vives acclamations, répéter avec attendrissement le nom de leurs frères Anglois, le nom de la mère-patrie. Les feux de la joie succèdent aux incendies de la discorde; & cependant les nations jalouses de votre puissance restent dans le silence, dans l'étonnement & dans le désespoir.

Votre parlement va s'assembler. Qu'en faut-il espérer? La raison s'y fera-t-elle entendre, ou persévérera-t-il dans sa folie? Sera-t-il le défenseur des peuples ou l'instrument de la tyrannie des ministres? Ses actes seront-ils les décrets d'une nation libre,

ou des édits dictés par la cour ? J'assiste aux délibérations de vos chambres. Ces lieux révérés retentissent de harangues pleines de moderation & de sagesse. La douce persuasion y paroît couler des lèvres des orateurs les plus distingués. Ils arrachent des larmes. Mon cœur est rempli d'espoir. Tout-à-coup une voix, organe du despotisme & de la guerre, suspend cette émotion délicieuse.

« Anglois, s'écrie un déclamateur forcené, pouvez-vous balan-
» cer un moment ? ce sont vos droits, vos intérêts les plus im-
» portans ; c'est la gloire de votre nom qu'il faut défendre. Ces
» grands biens ne sont pas attaqués par une puissance étrangère.
» Un ennemi domestique les menace. Le danger est plus grand,
» l'outrage est plus sensible.

» Entre deux peuples rivaux & armés pour des prétentions
» mutuelles, la politique peut quelquefois suspendre les combats.
» Contre des sujets rébelles, la plus grande faute est la lenteur,
» toute modération est foiblesse. L'étendard de la révolte fut levé
» par l'audace, qu'il soit déchiré par la force. Tombe, tombe
» sur les mains qui l'ont déployé, le glaive de la justice. Hâtons-
» nous. Pour étouffer les révolutions, il est un premier moment
» qu'il faut saisir. Ne donnons pas aux esprits étonnés, le tems
» de s'accoutumer à leur crime ; aux chefs, le tems d'affermir
» leur pouvoir ; au peuple, celui d'apprendre à obéir à de nou-
» veaux maîtres. Le peuple, dans la révolte, est presque toujours
» entraîné par un mouvement étranger. Ni sa fureur, ni sa haine,
» ni son amour ne lui appartiennent. On lui donne ses passions
» comme ses armes. Déployons à ses yeux la force & la majesté
» de l'empire Britannique. Il va tomber à nos pieds ; il passera en
» un instant de la terreur au remords ; du remords à l'obéissance.
» S'il faut user de la sévérité des armes, point de ménagement.
» Dans la guerre civile, la pitié est la plus fausse des vertus. Le
» glaive une fois tiré ne doit plus s'arrêter que par la soumission.
» C'est à eux désormais à répondre au ciel & à la terre de leurs
» propres malheurs. Songez qu'une sévérité passagère, dans ces
» contrées rébelles, doit nous assurer l'obéissance & la paix
» pour des siècles.

» Pour suspendre nos coups, pour désarmer nos bras, on nous
» dit, on nous répète que ce pays est peuplé de nos concitoyens,
» de nos amis, de nos frères. Quoi, invoquer en leur faveur
» des noms qu'ils ont outragés, des liens qu'ils ont rompus! Ces
» noms, ces liens sacrés sont ce qui les accuse & qui les rend
» coupables. Depuis quand ces titres si révérés n'imposent-ils
» des devoirs qu'à nous? Depuis quand des enfans rébelles
» ont-ils le droit de s'armer contre leur mère, de lui ravir son
» héritage, de déchirer son sein? Ils parlent de liberté. Je res-
» pecte ce nom comme eux: mais cette liberté est-elle de l'in-
» dépendance? Est-elle le droit de renverser une législation
» établie & fondée depuis deux siècles? Est-elle le droit d'u-
» surper tous les nôtres? Ils parlent de liberté; & moi je parle
» de la suprématie & de la puissance souveraine de l'Angleterre.

» Quoi, s'ils avoient à former quelques plaintes, s'ils refu-
» soient de porter avec nous une foible portion du fardeau qui
» nous accable & de s'associer à nos charges comme nous les as-
» socions à notre grandeur, n'avoient-ils d'autre voie que celle
» de la révolte & des armes! On les appelle nos concitoyens &
» nos amis; & moi je ne vois en eux que les persécuteurs & les
» ennemis les plus cruels de notre patrie. Nous avons des an-
» cêtres communs; oui, sans doute: mais ces respectables aïeux,
» je les évoque moi-même avec confiance. Si leurs ombres pou-
» voient reprendre ici leur place, leur indignation égaleroit la
» nôtre. Avec quel courroux ces vertueux citoyens entendroient
» que ceux de leurs descendans qui se sont fixés au-delà des
» mers n'ont pas plutôt senti leurs forces, qu'ils en ont fait le
» coupable essai contre leur patrie; qu'ils se sont armés contre
» elle de ses propres bienfaits? Oui tous, jusqu'à cette secte
» pacifique à qui son fondateur inspira le devoir de ne jamais
» tremper ses mains dans le sang; eux qui ont respecté les jours
» & les droits des peuples sauvages; eux qui par enthousiasme
» de l'humanité ont brisé les fers de leurs esclaves: aujourd'hui
» également infidèles à leur pays & à leur religion, ils arment
» leurs mains pour le carnage; & c'est contre vous. Ils traitent

„ tous les hommes de frères ; & vous, vous ſeuls de tous les „ peuples êtes exclus de ce titre. Ils ont appris au monde que „ les ſauvages Américains, que les nègres de l'Afrique leur ſont „ déſormais moins étrangers que les citoyens de l'Angleterre.

„ Armez - vous. Vengez vos droits offenſés. Vengez votre „ grandeur trahie. Déployez cette puiſſance qui ſe fait redouter „ dans l'Europe, dans l'Afrique & dans l'Inde, qui a ſi ſouvent „ étonné l'Amérique elle-même; & puiſqu'entre un peuple ſou- „ verain & le ſujet qui ſe révolte, il n'y a plus déſormais d'autre „ traité que la force, que la force décide. Conſervez, reprenez „ cet univers qui vous appartient, & que l'ingratitude & l'audace „ veulent vous ravir ».

XLIV. L'Angleterre ſe détermine à réduire ſes colonies par la force.

Les ſophiſmes d'un rhéteur véhément, appuyés par l'influence du trône & par l'orgueil national, étouffent dans la plupart des repréſentans du peuple le deſir d'un arrangement pacifique. Les réſolutions nouvelles reſſemblent aux réſolutions primitives. Tout y porte même d'une manière plus décidée l'empreinte de la férocité & du deſpotiſme. On lève des armées ; on équipe des flottes. Les généraux, les amiraux font voile vers le Nouveau-Monde, avec des ordres, avec des projets deſtructifs & ſanguinaires. Il n'y a qu'une ſoumiſſion ſans réſerve qui puiſſe prévenir ou arrêter le ravage ordonné contre les colonies.

Juſqu'à cette époque mémorable, les Américains s'étoient bornés à une réſiſtance que les loix Angloiſes, elles-mêmes, autoriſoient. On ne leur avoit vu d'ambition que celle d'être maintenus dans les droits très-limités dont ils avoient toujours joui. Les chefs même, auxquels on pourroit ſuppoſer des idées plus étendues, n'avoient encore oſé parler à la multitude que d'un accommodement avantageux. En allant plus loin, ils auroient craint de perdre la confiance des peuples attachés par habitude à un empire ſous les ailes duquel ils avoient proſpéré. Le bruit des grands préparatifs qui ſe faiſoient dans l'ancien hémiſphère pour mettre dans les fers ou pour incendier le nouveau, étouffa ce qui pouvoit reſter d'affection pour le gouvernement primitif. Il ne s'agiſſoit plus que de donner de l'énergie

aux esprits. Cet fut l'effet que produisit un ouvrage, intitulé *le Sens commun*. Nous allons représenter ici le fond de sa doctrine sans nous astreindre précisément à la forme qu'il a suivie.

Jamais, disoit l'auteur de cet écrit célèbre, jamais un intérêt plus grand n'a occupé les nations. Ce n'est pas celui d'une ville ou d'une province, c'est celui d'un continent immense & d'une grande partie du globe. Ce n'est pas l'intérêt d'un jour, c'est celui des siècles. Le présent va décider d'un long avenir ; & plusieurs centaines d'années après que nous ne serons plus, le soleil, en éclairant cet hémisphère, éclairera ou notre honte ou notre gloire. Long-tems nous avons parlé de réconciliation & de paix : tout est changé. Dès qu'on a pris les armes, dès que la première goutte de sang a coulé, le tems des discussions n'est plus. Un jour a fait naître une révolution. Un jour nous a transporté dans un siècle nouveau.

Des ames timides, des ames qui mesurent l'avenir par le passé, croient que nous avons besoin de la protection de l'Angleterre. Elle peut être utile à une colonie naissante ; elle est devenue dangereuse pour une nation déja formée. L'enfance a besoin d'être soutenue; il faut que la jeunesse marche libre & avec la fierté qui lui convient. De nation à nation, ainsi que d'homme à homme, qui peut avoir la force & le droit de me protéger, peut avoir la force & la volonté de me nuire. Je renonce à un protecteur, pour n'avoir point à redouter un maître.

En Europe, les peuples sont trop pressés pour que cette partie du globe jouisse d'une paix constante. Les intérêts des cours & des nations s'y heurtent & s'y choquent sans cesse. Amis de l'Angleterre, nous sommes forcés d'avoir tous ses ennemis. Cette alliance portera pour dot à l'Amérique une guerre éternelle. Séparons-nous, séparons-nous. La neutralité, le commerce & la paix : voilà les fondemens de notre grandeur.

L'autorité de la Grande-Bretagne sur l'Amérique doit tôt ou tard avoir une fin. Ainsi le veut la nature, la nécessité & le tems. Le gouvernement Anglois ne peut donc nous donner qu'une constitution passagère ; & nous ne léguerons à notre postérité

qu'un état incertain, des dissentions & des dettes. Si nous voulons assurer son bonheur, séparons-nous. Si nous sommes peres, si nous aimons nos enfans, séparons-nous. Des loix & la liberté, voilà l'héritage que nous leur devons.

L'Angleterre est trop éloignée de nous pour nous gouverner. Quoi, toujours traverser deux mille lieues pour demander des loix, pour réclamer justice, pour nous justifier de crimes imaginaires, pour solliciter avec bassesse la cour & les ministres d'un climat étranger ! Quoi, attendre pendant des années chaque réponse, & si trop souvent encore c'étoit l'injustice qu'il fallût ainsi chercher à travers l'océan ! Non, pour un grand état, il faut que le centre & le siège du pouvoir soit dans l'état même. Il n'y a que le despotisme de l'Orient qui ait pu accoutumer les peuples à recevoir ainsi leurs loix de maîtres éloignés ou de pachas qui représentent des tyrans invisibles. Mais ne l'oubliez pas, plus la distance augmente, plus le despotisme s'appésantit ; & les peuples alors privés de presque tous les avantages du gouvernement, n'en ont plus que les malheurs & les vices.

La nature n'a pas créé un monde pour le soumettre aux habitans d'une isle dans un autre univers. La nature a établi des loix d'équilibre qu'elle suit par-tout, dans les cieux comme sur la terre. Par la loi des masses & des distances, l'Amérique ne peut appartenir qu'à elle-même.

Point de gouvernement sans une confiance mutuelle, entre celui qui commande & celui qui obéit. C'en est fait, ce commerce est rompu ; il ne peut renaître. L'Angleterre a trop fait voir qu'elle vouloit nous commander comme à des esclaves ; l'Amérique, qu'elle sentoit également & ses droits & ses forces. Chacune a trahi son secret. Dès ce moment plus de traité. Il seroit signé par la haine & la défiance, la haine qui ne pardonne pas, la défiance qui de sa nature est irréconciliable.

Voulez-vous savoir quel seroit le fruit d'un accomodement ? votre ruine. Vous avez besoin de loix ; vous ne les obtiendrez pas. Qui vous les donneroit ? La nation Angloise ? Elle est jalouse de votre accroissement. Le roi ? Il est votre ennemi. Vous-même,

dans vos aſſemblées ? Ne vous ſouvenez-vous plus que toute légiſlation eſt ſoumiſe au droit négatif du monarque qui veut vous ſubjuguer ? Ce droit ſeroit un droit terrible ſans ceſſe armé contre vous. Formez des demandes ; elles ſeront éludées. Formez des plans de grandeur & de commerce ; ils deviendront pour la métropole un objet d'effroi. Votre gouvernement ne ſera plus qu'une guerre ſourde, celle d'un ennemi qui veut détruire ſans combattre ; ce ſera dans l'ordre politique un aſſaſſinat lent & caché, qui fait naître la langueur, prolonge & nourrit la foibleſſe, & par un art meurtrier empêche également de vivre & de mourir. Soumettez-vous à l'Angleterre ; voilà votre ſort.

Nous avons droit de prendre les armes. Nos droits ſont la néceſſité, une juſte défenſe, nos malheurs, ceux de nos enfans, les excès commis contre nous. Nos droits ſont notre titre auguſte de nation. C'eſt au glaive à nous juger. Le tribunal de la guerre eſt déſormais le ſeul tribunal qui exiſte pour nous. Eh bien, puiſqu'il faut combattre, que ce ſoit du moins pour une cauſe qui en ſoit digne, & qui nous paie & de nos tréſors & de notre ſang. Quoi, nous expoſerons-nous à voir nos villes détruites, nos campagnes ravagées, nos familles tombant ſous le glaive, pour parvenir à conclure un accommodement ; c'eſt-à-dire pour mendier de nouvelles chaînes, pour cimenter nous-mêmes l'édifice de notre eſclavage ? Quoi, ce ſera à la lueur des incendies ; ce ſera ſur la tombe de nos pères, de nos enfans, de nos femmes que nous ſignerons un traité avec nos oppreſſeurs ! & tout couverts de notre ſang ils daigneront nous pardonner ! Ah, nous ne ſerions plus alors qu'un vil objet d'étonnement pour l'Europe, d'indignation pour l'Amérique, de mépris même pour nos ennemis. Si nous pouvons leur obéir, nous n'avons pas eu le droit de combattre. La liberté ſeule peut nous abſoudre. La liberté, & une liberté entière, eſt le ſeul but digne de nos travaux & de nos dangers. Que dis-je ? Dès ce moment, elle nous appartient. C'eſt dans les plaines ſanglantes de Lexington que nos titres ſont écrits ; c'eſt-là que l'Angleterre a déchiré

de ſa main le contract qui nous uniſſoit à elle. Oui. Au moment où l'Angleterre a tiré le premier coup de fuſil contre nous, la nature elle-même nous a proclamés libres & indépendans.

Profitons du bienfait de nos ennemis. La jeuneſſe des nations eſt l'âge le plus favorable à leur indépendance. C'eſt le tems de l'énergie & de la vigueur. Nos ames ne ſont point encore entourées de cet appareil de luxe qui ſert d'ôtage à la tyrannie. Nos bras ne ſe ſont point énervés dans les arts de la molleſſe. On ne voit point dominer parmi nous cette nobleſſe qui, par ſa conſtitution même, eſt l'alliée néceſſaire des rois; qui n'aime la liberté que lorſqu'elle en peut faire un moyen d'oppreſſion; cette nobleſſe avide de droits & de titres, pour qui dans les tems de révolutions & de criſe, le peuple n'eſt qu'un inſtrument, pour qui le pouvoir ſuprême eſt un corrupteur tout prêt.

Vos colonies ſont formées d'hommes ſimples & courageux, d'hommes laborieux & fiers, propriétaires à la fois & cultivateurs de leurs terres. La liberté eſt leur premier beſoin. Les travaux ruſtiques les ont d'avance endurcis à la guerre. L'enthouſiaſme public fera éclorre des talens inconnus. C'eſt dans les révolutions que les ames s'agrandiſſent, que les héros ſe montrent & prennent leur place. Rappellez-vous la Hollande, & cette foule d'hommes extraordinaires que fit naître la querelle de ſa liberté: voilà votre exemple. Rappellez-vous ſes ſuccès: voilà votre préſage.

Que notre premier pas ſoit de nous former une conſtitution qui nous uniſſe. Le moment eſt venu. Plus tard, elle ſeroit abandonnée à un avenir incertain & aux caprices du haſard. Plus nous acquerrons d'hommes & de richeſſes, plus il s'élevera de barrières entre nous. Comment concilier alors tant d'intérêts & de provinces? Il faut pour une pareille union que chaque peuple ſente à la fois, & ſa foibleſſe, & la force de tous. Il faut de grands malheurs ou de grandes craintes. C'eſt alors qu'entre les peuples, comme entre les hommes, naiſſent ces amitiés vigoureuſes & profondes qui aſſocient les ames avec les ames & les intérêts avec les intérêts. C'eſt alors qu'un ſeul

eſprit errant de toute part, forme le génie des états, & que toutes les forces diſperſées deviennent en ſe rapprochant, une force unique & terrible. Grace à nos perſécuteurs, nous ſommes à cette époque. Si nous avons du courage, c'eſt pour nous celle du bonheur. Peu de nations ont ſaiſi le moment favorable pour ſe faire un gouvernement. Une fois échappé, ce moment ne revient plus; & l'on en eſt puni pendant des ſiècles par l'anarchie ou l'eſclavage. Qu'une pareille faute ne nous prépare point de pareils regrets. Ils ſeroient impuiſſans.

Emparons-nous d'un moment unique pour nous. Il eſt en notre pouvoir de former la plus belle conſtitution qu'il y ait jamais eue parmi les hommes. Vous avez lu dans vos livres ſacrés l'hiſtoire du genre-humain enſéveli ſous une inondation générale du globe. Une ſeule famille ſurvécut, & fut chargée par l'Être ſuprême de renouveller la terre. Nous ſommes cette famille. Le deſpotiſme a tout inondé, & nous pouvons renouveller le monde une ſeconde fois.

Nous allons, dans ce moment, décider du ſort d'une race d'hommes plus nombreuſe peut-être que tous les peuples de l'Europe enſemble. Attendrons-nous que nous ſoyons la proie d'un conquérant, & que l'eſpérance de l'univers ſoit détruite? Imaginons-nous que toutes les générations du monde à venir ont dans ce moment les yeux fixés ſur nous, & nous demandent la liberté. Nous allons fixer leur deſtin. Si nous les trahiſſons, un jour elles ſe promeneront avec leurs fers ſur nos tombeaux & les chargeront peut-être d'imprécations.

Souvenez-vous d'un écrit qui a paru parmi vous, & qui avoit pour deviſe ces mots: S'UNIR OU MOURIR.

Uniſſons-nous, & commençons par déclarer notre INDÉPENDANCE. Elle ſeule peut effacer le titre de ſujets rébelles que nos inſolens oppreſſeurs oſent nous donner. Elle ſeule peut nous faire remonter à la dignité qui nous eſt due, nous aſſurer des alliés parmi les puiſſances, imprimer le reſpect même à nos ennemis; & ſi nous traitons avec eux, nous donner le droit de traiter avec la force & la majeſté qui convient à une nation.

Mais

Mais je le répète. Hâtons-nous. Notre incertitude fait notre foiblesse. Osons être libres, & nous le sommes. Prêts à franchir ce pas, nous reculons. Nous nous observons tous avec une curiosité inquiète. Il semble que nous soyions étonnés de notre audace, & que notre courage nous épouvante. Mais ce n'est plus le tems de calculer. Dans les grandes affaires où il n'y a qu'un grand parti à prendre, trop de circonspection cesse d'être prudence. Tout ce qui est extrême demande une résolution extrême. Alors les démarches les plus hardies sont les plus sages; & l'excès de l'audace même devient le moyen & le garant du succès.

XLV. Les colonies rompent les liens qui les unissoient à l'Angleterre, & s'en déclarent indépendantes.

Tel étoit le fond des sentimens & des idées répandues dans cet ouvrage. Ils affermirent dans leurs principes les esprits hardis qui, depuis long-tems, demandoient qu'on se détachât entiérement de la metropole. Les citoyens timides, qui jusqu'alors avoient chancelé, se décidèrent enfin pour ce grand déchirement. Le vœu pour l'indépendance eut assez de partisans pour que le 4 juillet 1776, le congrès général se déterminât à la prononcer.

Que n'ai-je reçu le génie & l'éloquence des célèbres orateurs d'Athènes & de Rome! Avec quelle grandeur, avec quel enthousiasme ne parlerois-je pas des hommes généreux qui, par leur patience, leur sagesse & leur courage, élevèrent ce grand édifice? Hancok, Franklin, les deux Adams furent les plus grands acteurs dans cette scène intéressante : mais ils ne furent pas les seuls. La postérité les connoîtra tous. Leurs noms fameux lui seront transmis par une plume plus heureuse que la mienne. Le marbre & le bronze les montreront aux siècles les plus reculés. En les voyant, l'ami de la liberté sentira ses yeux se remplir de larmes délicieuses, son cœur tressaillir de joie. On a écrit au-dessous du buste de l'un d'eux : IL ARRACHA LA FOUDRE AU CIEL ET LE SCEPTRE AUX TYRANS. Tous partageront avec lui les derniers mots de cet éloge.

Contrée héroïque, mon âge avancé ne me permet pas de te visiter. Jamais je ne me verrai au milieu des respectables personnages de ton aréopage; jamais je n'assisterai aux delibérations

de ton congrès. Je mourrai ſans avoir vu le ſéjour de la tolérance, des mœurs, des loix, de la vertu, de la liberté. Une terre franche & ſacrée ne couvrira pas ma cendre : mais je l'aurai deſiré ; & mes dernières paroles ſeront des vœux adreſſés au ciel pour ta proſpérité.

Quoique l'Amérique fût aſſurée de l'approbation univerſelle, elle crut devoir expoſer aux yeux des nations les motifs de ſa conduite. Elle publia ſon manifeſte, & on y lut : que l'hiſtoire de la nation Angloiſe & de ſon roi n'offrira à l'avenir qu'elle entretiendra d'eux & de nous, qu'un tiſſu d'outrages & d'uſurpations qui tendoient également à l'établiſſement d'une tyrannie abſolue dans ces provinces.

Elle dira que ſon monarque a refuſé ſon conſentement aux loix les plus ſalutaires & les plus néceſſaires au bien public.

Qu'il a transféré les aſſemblées dans des lieux incommodes, éloignés des archives, pour amener plus aiſément les députés à ſes vues.

Qu'il a pluſieurs fois diſſous la chambre des repréſentans, parce qu'on y défendoit avec fermeté les droits des peuples.

Qu'il a laiſſé, après cette diſſolution, les états trop long-tems ſans repréſentans, & par conſéquent expoſés aux inconvéniens réſultant du défaut d'aſſemblée.

Qu'il s'eſt efforcé d'arrêter la population, en rendant la naturaliſation des étrangers difficile, & en vendant trop cher les terreins dont il accordoit la propriété.

Qu'il a trop mis les juges dans ſa dépendance, en ſtatuant qu'ils ne tiendroient que de lui, & leurs offices, & leurs ſalaires.

Qu'il a créé des places nouvelles & rempli ces régions d'une multitude d'employés qui dévoroient notre ſubſtance & troubloient notre tranquillité.

Qu'il a maintenu, en pleine paix, au milieu de nous des forces conſidérables, ſans le conſentement du pouvoir légiſlatif.

Qu'il a rendu le pouvoir militaire indépendant de la loi civile & même ſupérieur à elle.

Qu'il a tout combiné avec des hommes pervers, pour loger

dans nos maiſons des gens de guerre armés, & les mettre à couvert des peines dues aux meurtres qu'ils pourroient commettre en Amérique ; pour détruire notre commerce dans toutes les parties du globe ; pour nous impoſer des taxes ſans notre aveu ; pour nous priver, dans pluſieurs cas, de nos jugemens par jurés ; pour nous tranſporter & nous faire juger au-delà des mers ; pour nous enlever nos chartes, ſupprimer nos meilleures loix, altérer le fonds & la forme de notre gouvernement ; pour ſuſpendre notre propre légiſlation & pouvoir nous donner d'autres loix.

Qu'il a lui-même abdiqué ſon gouvernement dans les provinces Américaines, en nous déclarant déchus de ſa protection & en nous faiſant la guerre.

Qu'il a fait ravager nos côtes, détruire nos ports, brûler nos villes, maſſacrer nos peuples.

Qu'il a forcé nos concitoyens, faits priſonniers en pleine mer, à porter les armes contre leur patrie, à devenir les bourreaux de leurs amis & de leurs frères, où à périr eux-mêmes par des mains ſi chères.

Qu'il a excité parmi nous des diviſions inteſtines, & qu'il s'eſt efforcé de ſoulever contre nos paiſibles habitans les ſauvages barbares, accoutumés à tout maſſacrer, ſans diſtinction de rang, de ſexe & d'âge.

Que dans ce moment il arrivoit ſur nos plages des armées mercenaires & étrangères, chargées de conſommer l'ouvrage de la déſolation & de la mort.

Et qu'un prince, dont le caractère fut ainſi marqué par tous les traits de la tyrannie, n'étoit pas fait pour gouverner un peuple libre.

Une démarche qui rompoit des nœuds formés par le ſang, par la religion & par l'habitude, devoit être ſoutenue par un grand concert de volontés, par des meſures ſages & vigoureuſes. Les Etats-Unis de l'Amérique ſe donnèrent une conſtitution fédérative qui ajoutoit aux avantages intérieurs du gouvernement républicain toute la force extérieure de la monarchie.

Chaque province eut une aſſemblée formée par les repréſentans des divers diſtricts, & en qui réſidoit la puiſſance légiſlative. Son préſident eut le pouvoir exécutif. Ses droits & ſes obligations étoient d'écouter tous les citoyens ; de les convoquer lorſque les circonſtances le demanderoient ; de pourvoir à l'armement, à la ſubſiſtance des troupes, & d'en concerter avec leurs chefs les opérations. Il fut mis à la tête d'un comité ſecret qui devoit entretenir des liaiſons ſuivies avec le congrès général. Le tems de ſa geſtion fut borné à deux ans : mais les loix permettoient de le prolonger.

Les provinces ne devoient pas compte de leur adminiſtration au grand conſeil de la nation, quoique compoſé des députés de toutes les colonies. La ſupériorité du congrès général ſur les congrès particuliers ſe bornoit à ce qui étoit du reſſort de la politique & de la guerre.

Mais quelques perſonnes ont jugé que l'inſtitution de ce corps n'étoit pas auſſi bien combinée que la légiſlation des provinces. Il ſemble en effet que des états fédératifs, qui ſortent de la condition de ſujets pour s'élever à l'indépendance, ne peuvent ſans péril confier à leurs délégués le pouvoir illimité de faire la guerre & la paix. Car ceux-ci, s'ils étoient ou infidèles ou peu éclairés, pourroient remettre l'état entier dans les fers dont il cherche à s'échapper. Il ſemble que dans ces momens de révolution la volonté publique ne ſauroit être trop connue, trop littéralement prononcée. Sans doute, il eſt néceſſaire, dit-on, que toutes les démarches, toutes les opérations qui concourent à l'attaque & à la défenſe commune, ſoient décidées par les repréſentans communs du corps de l'état : mais la continuation de la guerre, mais les conditions de la paix devroient être délibérées dans chaque province ; & les délibérations tranſmiſes au congrès par les députés qui ſoumettroient l'avis de leurs provinces à la pluralité. On ajoute enfin que ſi dans les gouvernemens affermis, il eſt bon que le peuple ſe repoſe avec confiance ſur la ſageſſe de ſon ſénat, dans un état où la conſtitution ſe forme, où le peuple, encore incertain de ſon ſort, redemande ſa liberté les

armes à la main, il faut que tous les citoyens soient sans cesse au conseil, à l'armée, dans la place publique, & qu'ils aient les yeux toujours ouverts sur les représentans à qui ils ont confié leur destinée.

Quoique ces principes soient vrais en général, on peut cependant répondre qu'il étoit peut-être difficile de les appliquer à la nouvelle république formée par les Américains. Il n'en est point d'elle comme des républiques fédératives que nous voyons en Europe, je veux dire la Hollande & la Suisse, qui n'occupent qu'un terrein de peu d'étendue, & où il est aisé d'établir une communication rapide entre toutes les provinces. On peut dire la même chose des confédérations de l'ancienne Grèce. Ces états étoient placés à peu de distance les uns des autres, presque resserrés dans les bornes du Péloponnèse ou dans l'enceinte d'un étroit archipel. Mais les Etats-Unis d'Amérique, semés sur un continent immense; occupant dans le Nouveau-Monde un espace de près de quinze degrés; séparés par des déserts, des montagnes, des golfes & par une vaste étendue de côtes, ne peuvent jouir de cette prompte communication. Si le congrès ne pouvoit rien décider sur les intérêts politiques sans les délibérations particulières de chaque province; si à chaque occasion un peu importante, à chaque événement imprévu, il falloit de nouveaux ordres &, pour ainsi dire, un nouveau pouvoir aux représentans, ce corps resteroit sans activité. Les distances à franchir, les longueurs & la multitude des débats trop souvent pourroient nuire au bien général.

D'ailleurs ce n'est jamais dans la naissance d'une constitution & au milieu des grandes fermentations de la liberté que l'on doit craindre qu'un corps de représentans trahisse, par corruption ou par foiblesse, les intérêts qui lui sont confiés. C'est plutôt dans un pareil corps que l'esprit général & s'exhalte & s'enflamme. C'est-là que réside, dans sa vigueur, le génie de la nation. Choisis par l'estime de leurs concitoyens, choisis dans un tems où toute fonction publique est un danger & tout suffrage est un honneur; placés à la tête de ceux qui composeront à jamais cet aréopage

célèbre, & par-là même naturellement portés à regarder la liberté publique comme leur ouvrage, ils doivent avoir l'enthousiasme des fondateurs qui mettent leur orgueil à graver pour les siècles leur nom sur le frontispice d'un monument auguste qui s'élève. Les craintes que les partisans du système contraire pourroient avoir sur cet objet paroissent donc mal fondées.

Je dirai plus. Il pourroit se faire qu'un peuple qui combat pour sa liberté, fatigué d'une lutte longue & pénible, & plus frappé des dangers du moment que du bonheur de l'avenir, sentît affoiblir son courage, & fût tenté peut-être de préférer un jour la dépendance & la paix à une indépendance orageuse, & qui coûte des périls & du sang. C'est alors qu'il seroit avantageux à ce peuple de s'être démis lui-même du pouvoir de faire la paix avec ses oppresseurs, & d'avoir déposé ce droit dans les mains du sénat qu'il a choisi pour servir d'organe à sa volonté, quand cette volonté étoit libre, fière & courageuse. Il semble lui avoir dit au moment où il l'institua. Je lève l'étendard de la guerre contre mes tyrans. Si mon bras se lassoit de combattre, si je pouvois m'avilir jusqu'à implorer le repos, soutiens-moi contre ma foiblesse. N'écoute pas des vœux indignes de moi que je désavoue d'avance; & ne prononce le nom de paix que quand ma chaîne sera brisée.

En effet, si l'on consulte l'histoire des républiques, on verra que la multitude a presque toujours l'impétuosité & la chaleur du premier moment: mais que ce n'est que dans un petit nombre d'hommes, choisis & faits pour servir de chefs, que résident ces résolutions constantes & vigoureuses qui marchent d'un pas ferme & assuré vers un grand but, ne se détournent jamais & combattent avec opiniâtreté les malheurs, la fortune & les hommes.

XLVI.
La guerre commence entre les Etats-Unis & l'Angleterre.

Quoi qu'il en soit, & quelque parti qu'on prenne sur cette discussion politique, les Américains n'avoient pas encore créé leur système de gouvernement, lorsque dans le mois de mars Hopkins enlevoit de l'isle Angloise de la Providence une très-nombreuse artillerie & d'abondantes munitions de guerre; lorf-

qu'au commencement de mai, Carleton chaffoit du Canada les provinciaux occupés à réduire Quebec pour achever la conquête de cette grande poffeffion; lorfqu'en juin, Clinton & Parker étoient fi vigoureufement repouffés fur les côtes de l'Amérique Méridionale. De plus grandes fcènes fuivirent la déclaration de l'indépendance.

Howe avoit remplacé le foible Gage. C'étoit même le nouveau général qui avoit évacué Bofton. Reçu le 2 avril à Hallifax, il en étoit parti le 10 juin pour fe porter fur la petite ifle des Etats. Les forces de terre & de mer qu'il attendoit l'y joignirent fucceffivement; & le 28 août, il débarqua fans oppofition à l'Ifle-Longue, fous la protection d'une flotte commandée par l'amiral fon frère. Les Américains ne montrèrent pas beaucoup plus de vigueur dans l'intérieur des terres que fur le rivage. Après une médiocre réfiftance & d'affez grandes pertes, ils fe réfugièrent dans le continent avec une facilité qu'un vainqueur qui auroit fu profiter de fes avantages ne leur auroit pas donnée.

Les nouveaux républicains abandonnèrent la ville de New-York beaucoup plus facilement encore qu'ils n'avoient évacué l'Ifle-Longue; & ils fe replièrent fur Kingsbrige ou le Pont du Roi, où tout paroiffoit difpofé pour une réfiftance opiniâtre.

Si les Anglois avoient fuivi leurs premiers fuccès avec la vivacité qu'exigeoient les circonftances, les nouvelles levées qu'on leur oppofoit auroient été infailliblement difperfées ou réduites à mettre bas les armes. On leur laiffa fix femaines pour fe raffurer; & elles n'abandonnèrent leurs retranchemens que dans la nuit du premier au fecond novembre, lorfque les mouvemens qui fe faifoient fous leurs yeux les convainquirent que leur camp alloit être enfin attaqué.

Leur chef, Wafington, n'avoit pas voulu confier la deftinée de fa patrie à une action, qui auroit pu, qui naturellement auroit dû être décifive contre les grands intérêts qui lui étoient confiés. Il favoit que les délais toujours favorables à l'habitant d'une contrée, font toujours funeftes à l'étranger. Cette conviction le détermina à fe replier fur le Jerfey, avec le projet de traîner

la guerre en longueur. Favorisé par l'hiver, par la connoissance du pays, par la nature du terrein qui ôtoit à la discipline une partie de ses avantages, il pouvoit se flatter de couvrir la plus grande partie de cette fertile province, & de tenir l'ennemi éloigné de la Pensilvanie. Tout-à-coup, il voit ses drapeaux abandonnés par des soldats dont l'engagement n'étoit que pour six ou même pour trois mois ; & d'une armée de vingt-cinq mille hommes, à peine lui en reste-t-il deux mille cinq cens avec lesquels il est trop heureux de pouvoir se sauver au-delà de la Delaware.

Sans perdre un moment, les troupes royales devoient passer la rivière à la suite de ce petit nombre de fugitifs & achever de les disperser. Si les cinq mille hommes destinés à la conquête de Rhode-Island l'avoient remontée sur les navires qui les portoient, la jonction des deux corps se seroit faite sans opposition dans Philadelphie même ; & la nouvelle république étoit étouffée dans la ville célèbre & intéressante qui lui avoit servi de berceau.

Peut-être reprocha-t-on, dans le tems, au général Anglois d'avoir été timide & trop circonspect dans les opérations de la campagne. Ce qui est certain, c'est qu'il fut téméraire dans la distribution de ses quartiers d'hiver. Il les prit, comme s'il ne fût pas resté en Amérique un seul individu qui eût eu ou la volonté ou le pouvoir de les inquiéter.

Cette présomption enhardit les milices de la Pensilvanie, du Maryland, de la Virginie, accourues & réunies pour leur salut commun. Le 25 décembre, elles traversent la Delaware & fondent inopinément sur Trenton, occupé par quinze cens des douze mille Hessois, si lâchement vendus à la Grande-Bretagne par leur avare maître. Ce corps est massacré, pris ou dispersé tout entier. Huit jours après, trois régimens Anglois sont également chassés de Princeton : mais après avoir mieux soutenu leur réputation que les troupes étrangères à leur solde. Ces événemens inattendus réduisent les ennemis de l'Amérique dans le Jersey, aux postes d'Amboy & de Brunswick : encore y sont-ils très-harcelés durant le reste de la mauvaise saison. L'effet des grandes

passions

paſſions & des grands dangers eſt ſouvent d'étonner l'ame & de la jetter dans une ſorte d'engourdiſſement qui la prive de l'uſage de ſes forces. Peu-à-peu, elle revient à elle-même, & ſe reconnoît. Toutes ſes facultés ſuſpendues un moment, ſe développent avec plus de vigueur. Elle tend tous ſes reſſorts, & ſa force ſe met au niveau de ſa ſituation. Dans une grande multitude, quelques-uns éprouvent d'abord cet effet, & il ſe communique rapidement à tous. Cette révolution s'étoit opérée dans les états confédérés. Il en ſortoit de toutes parts des hommes armés.

La campagne de 1777 s'ouvre très-tard. L'armée Angloiſe, déſeſpérant de ſe tracer par le Jerſey une route en Penſilvanie, s'embarque enfin le 23 juillet, & atteint par la baie de Cheſapeak une contrée qu'on pouvoit reprocher à ſes généraux de n'avoir pas envahie l'année précédente. Sa marche n'eſt pas interrompue juſqu'à Brandiswine. Là, elle attaque, elle bat les Américains le 11 ſeptembre, & arrive le 30 à Philadelphie, abandonnée le 25 par le congrès, & quelques jours plutôt ou plus tard par le plus grand nombre de ſes habitans.

Cette conquête n'a aucune ſuite. Le vainqueur ne voit autour de lui que haîne, que dévaſtation. Reſſerré dans un eſpace très-circonſcrit, il rencontre des obſtacles inſurmontables pour s'étendre ſur un territoire inculte. Son or même ne lui fait pas trouver des reſſources dans les diſtricts voiſins; & ce n'eſt qu'au travers des mers, que peuvent lui arriver ſes ſubſiſtances. L'ennui d'une priſon qui dure depuis neuf mois, le détermine à regagner New-York par le Jerſey; & ſous le commandement de Clinton, ſucceſſeur de Howe, il exécute cette longue & périlleuſe retraite avec moins de perte qu'un ennemi plus expérimenté ne lui en auroit cauſée.

Tandis que les Anglois languiſſoient en Penſilvanie, une grande ſcene s'ouvre dans les contrées plus ſeptentrionales de l'Amérique. Carleton avoit chaſſé au mois de mai 1776, les provinciaux du Canada, & détruit en octobre les bâtimens de guerre qu'ils avoient conſtruits ſur le lac Champlain. Ce ſuccès conduiſit Bourgoyne à Ticonderago au mois de juillet de l'année ſuivante.

A ſon approche, une garniſon de quatre mille hommes abandonna ce poſte important, avec perte de ſon artillerie, de ſes munitions, de ſon arrière-garde.

Le général Anglois étoit naturellement préſomptueux. Une foibleſſe ſi marquée accrut ſon audace. Il avoit conçu le deſſein de réunir les troupes du Canada à celles de New-York par les rives de l'Hudſon. Ce projet étoit grand & hardi. S'il eût réuſſi, il coupoit en deux l'Amérique Septentrionale & peut-être il terminoit la guerre. Mais pour le ſuccès, il auroit fallu que pendant qu'une armée deſcendroit le fleuve, l'autre armée le remontât. Cette combinaiſon ayant manqué, Bourgoyne devoit ſentir, dès les premiers pas, que ſon entrepriſe étoit chimérique. A chaque marche, elle le devenoit davantage. Ses communications s'alongeoient; ſes vivres diminuoient; les Américains reprenant courage ſe raſſembloient de toutes parts autour de lui. Enfin ce malheureux corps d'armée ſe trouva enveloppé le 13 octobre à Saratoga; & les nations apprirent avec étonnement que ſix mille ſoldats des mieux diſciplinés de l'ancien hémiſphère avoient mis les armes bas devant les agriculteurs du nouveau, conduits par l'heureux Gâtes. Ceux qui ſe rappelloient que les Suédois de Charles XII juſqu'alors invincibles avoient capitulé devant les Ruſſes encore barbares, n'accuſoient pas les troupes Angloiſes, & blâmoient ſeulement l'imprudence de leur général.

Cet événement, ſi déciſif au jugement de nos politiques, n'eut pas plus de ſuite que n'en avoient eue les actions moins favorables aux armes Américaines. Après trois ans de combats, de dévaſtations, de maſſacres, l'état des choſes ne ſe trouva guère différent de ce qu'il étoit quinze jours après les premières hoſtilités. Tâchons de démêler les cauſes de cette étrange ſingularité.

XLVII. Pourquoi les Anglois ne ſont point parvenus à ſoumettre les provinces confédérées.

D'abord la Grande-Bretagne, accoutumée aux orages dans ſon propre pays, ne vit pas dans la tempête qui s'élevoit ſur ſes poſſeſſions éloignées tout ce qu'elle pouvoit avoir de dangereux. Depuis long-tems ſes troupes étoient inſultées dans Boſton; il s'étoit formé dans la province de Maſſachuſet une autorité indépendante de la ſienne; les autres colonies ſe diſpoſoient à ſuivre

cet exemple, sans que l'administration se fût sérieusement occupée de ces grands objets. Lorsqu'ils furent mis sous les yeux du parlement, les deux chambres se remplirent de clameurs; & l'on y déclamoit encore après avoir long-tems déclamé. Le sénat de la nation arrêta enfin, que la contrée rébelle à ses décrets y seroit soumise par la force : mais cette résolution violente fut exécutée avec les lenteurs trop ordinaires dans les états libres.

L'Angleterre pensa généralement que des côtes sans défense, que des contrées entiérement ouvertes ne résisteroient pas à ses flottes & à ses armées. Cette expédition ne lui paroissoit pas devoir être assez longue pour que les paisibles cultivateurs de l'Amérique eussent le tems de s'instruire dans l'art de la guerre. On oublia de faire entrer en calcul le climat, les rivières, les défilés, les bois, les marais, le défaut de subsistances à mesure qu'on avanceroit dans l'intérieur des terres, une infinité d'autres obstacles physiques qui s'opposeroient à de rapides progrès dans un pays dont les trois quarts étoient incultes & qu'il falloit regarder comme neuf.

L'influence des causes morales retarda encore plus les succès.

La Grande-Bretagne est la région des partis. Ses rois parurent assez généralement convaincus de la nécessité d'abandonner la direction des affaires à la faction qui prévaloit. Elle les conduisoit communément avec intelligence & avec vigueur, parce que les principaux agens qui la composoient étoient animés d'un intérêt commun. Alors à l'esprit public qui règne en Angleterre plus que dans aucun gouvernement de l'Europe, se joignoit encore la force d'une faction, & cet esprit de parti, premier ressort peut-être des républiques qui remue si puissamment les ames, parce qu'il est toujours l'effet d'une passion. Pour sortir de cette longue tutele, George III composa son conseil de membres isolés. Cette innovation n'eut pas de grands inconvéniens tant que les événemens roulèrent dans leur cercle ordinaire. Mais aussi-tôt que la guerre d'Amérique eut compliqué une machine qui déja n'étoit pas trop simple, on s'apperçut qu'elle n'avoit ni cette force ni cette union si nécessaires pour exécuter de grandes choses. Les roues trop

divisées manquoient, pour ainsi dire, d'une impulsion commune, & d'un centre de mouvement. Leur marche fut tour-à-tour tardive & précipitée. L'administration ressembla trop à celle d'une monarchie ordinaire, quand le principe d'action ne part point de la tête d'un monarque actif & intelligent qui rassemble lui-même sous sa main tous les ressorts. Il n'y eut plus d'ensemble dans les entreprises; il n'y en eut pas davantage dans leur exécution.

Un ministère sans harmonie & sans accord se vit exposé aux attaques sans cesse renaissantes d'un corps ennemi, uni & serré. Ses résolutions quelles qu'elles fussent, étoient combattues par le ridicule ou par le raisonnement. On le blâmoit d'avoir sévi contre des citoyens éloignés, comme on l'auroit blâmé de les avoir ménagés. Ceux même qui, dans le parlement, s'élevoient avec le plus de véhémence contre le traitement fait aux Américains; ceux qui les encourageoient le plus à la résistance; ceux qui peut-être leur faisoient passer des secours secrets, étoient aussi opposés à l'indépendance que les administrateurs qu'on travailloit sans relâche à avilir ou à rendre odieux. Si l'opposition eût réussi à dégoûter le prince de ses confidens, ou à en obtenir le sacrifice par le cri de la nation, le projet de subjuguer l'Amérique eût été suivi: mais avec plus de dignité, plus de force & des mesures peut-être mieux combinées. La réduction des provinces révoltées ne devant pas être son ouvrage, elle aima mieux que cette immense partie de l'empire Britannique en fût séparée, que si elle y restoit attachée par d'autres mains que les siennes.

L'activité des généraux ne répara pas le vice de ces contrariétés, & des lenteurs qui en étoient la suite. Ils accordèrent au soldat de trop longs repos; ils employèrent à méditer le tems d'agir; ils approchèrent des nouvelles levées avec les mêmes précautions qu'ils auroient prises devant des troupes exercées. Les Anglois, qui ont tant d'impétuosité dans leurs factions, portent par-tout ailleurs un caractère froid & calme. Il leur faut des passions violentes pour les agiter. Quand ce ressort leur manque, ils calculent tous leurs mouvemens. Alors ils se gouvernent par la trempe de leur esprit qui, en général, si on excepte les arts

de l'imagination & du goût, est par-tout ailleurs méthodique & sage. A la guerre, leur valeur ne perd jamais de vue les principes, & accorde peu au hasard. Rarement laissent-ils sur leurs flancs ou derrière eux quelque chose qui puisse leur donner de l'inquiétude. Ce système a ses avantages, sur-tout dans un pays étroit & resserré, dans un pays hérissé de forteresses ou de places de guerre. Mais dans les circonstances présentes & sur le vaste continent de l'Amérique, contre un peuple à qui il ne falloit donner le tems ni de se fortifier, ni de s'aguerrir, la perfection de l'art eût été peut-être de l'oublier pour y substituer une marche impétueuse & rapide, & cette audace qui étonne, frappe & renverse à la fois. C'étoit dans les premiers momens sur-tout qu'il eût fallu imprimer aux Américains, non pas la terreur des ravages qui indignent plus qu'ils n'épouvantent un peuple armé pour sa liberté : mais cet effroi qui naît de la supériorité des talens & des armes, & qu'un peuple guerrier de l'ancien monde devoit naturellement porter dans le nouveau. La confiance de la victoire eût été bientôt la victoire même. Mais par trop de circonspection, par leur attachement trop servile aux principes & aux règles, des chefs peu habiles manquèrent de rendre à leur patrie le service qu'elle attendoit d'eux, & qu'elle étoit en droit d'en attendre.

De leur côté les troupes ne pressoient pas leurs officiers de les mener au combat. Elles arrivoient d'un pays où la cause qui leur avoit fait passer tant de mers ne faisoit aucune sensation. C'étoit aux yeux des peuples une effervescence qui ne pouvoit pas avoir de suites. Les débats qu'elle occasionnoit dans le parlement, ils les confondoient avec d'autres débats souvent de très-peu d'importance. On n'en parloit point ; ou si quelques personnes s'en entretenoient, elles n'y mettoient pas plus d'intérêt qu'à ces nouvelles, qui dans les grandes villes occupent l'oisiveté de chaque jour. L'indifférence de la nation s'étoit communiquée aux défenseurs de ses droits. Peut-être même auroient-ils craint de remporter des avantages trop décisifs sur des concitoyens qui n'avoient pris les armes que pour repousser des fers. Dans toutes

les monarchies de l'Europe, le soldat n'eſt qu'un inſtrument de deſpotiſme, & il en a les ſentimens. Il croit appartenir au trône & non à la patrie ; & cent mille hommes armés ne ſont que cent mille eſclaves diſciplinés & terribles. L'habitude même d'exercer l'empire de la force, cet empire à qui tout cède, contribue à éteindre en eux toute idée de liberté. Enfin le régime & la ſubordination militaire, qui, à la voix d'un ſeul homme meut de milliers de bras, qui ne permet ni de voir, ni d'interroger, & fait au premier ſignal une loi de tuer ou de mourir ; achève de changer en eux ces ſentimens en principes, & en fait pour ainſi dire la morale de leur état. Il n'en eſt pas de même en Angleterre. L'influence de la conſtitution eſt ſi forte, qu'elle s'étend même ſur les troupes. Un homme y eſt citoyen avant d'être ſoldat. L'opinion publique d'accord avec la conſtitution honore l'un de ces titres, & fait peu de cas de l'autre. Auſſi voit-on par l'hiſtoire des révolutions arrivées dans cette iſle ſi orageuſe, que le ſoldat Anglois, quoiqu'engagé pour ſa vie, conſerve pour la liberté politique une paſſion dont on ſe feroit difficilement l'idée dans nos contrées d'eſclavage.

Comment l'ardeur qui manquoit aux troupes Britanniques auroit-elle animé les Heſſois, les Brunſwickois, les autres Allemands rangés ſous les mêmes drapeaux, tous également mécontens des ſouverains qui les avoient vendus, mécontens du prince qui les avoit achetés, mécontens de la nation qui les ſoudoyoit, mécontens de leurs camarades qui mépriſoient en eux des mercenaires ? Ces braves gens n'avoient pas épouſé dans leur cœur une querelle à laquelle ils étoient abſolument étrangers. D'ailleurs ils avoient auſſi dans le camp ennemi des frères auxquels ils craignoient de donner la mort, de la main deſquels ils n'auroient pas voulu recevoir des bleſſures.

L'eſprit des armées Angloiſes avoit encore changé par une ſuite de la révolution arrivée depuis quinze ou dix-huit ans dans les mœurs de leur nation. Les ſuccès de la dernière guerre ; l'extenſion que le commerce avoit reçu après la paix ; les grandes acquiſitions faites dans les Indes Orientales : tous ces moyens de

fortune avoient accumulé ſans interruption des richeſſes prodigieuſes dans la Grande-Bretagne. Ces treſors allumèrent le deſir de nouvelles jouiſſances. Les grands en allèrent puiſer l'art dans les pays étrangers, ſur-tout en France, & en empoiſonnerent leur pays. Des conditions ſuperieures, il ſe répandit dans toutes les claſſes. A un caractère fier, ſimple & réſervé, ſuccéda le goût du faſte, de la diſſipation, de la galanterie. Les voyageurs qui avoient anciennement viſité cette iſle ſi renommée, ſe croyoient ſous un autre ciel. La contagion avoit gagné les troupes. Elles portèrent dans le nouvel hémiſphère la paſſion qu'elles avoient contractée dans l'ancien pour le jeu, pour les commodités, pour la bonne chère. En s'éloignant des côtes, il auroit fallu renoncer aux ſuperfluités dont on étoit épris ; & ce goût de luxe, cette ardeur d'autant plus violente qu'elle étoit récente, n'engourageoient pas à pourſuivre dans l'intérieur des terres un ennemi toujours prêt à s'y enfoncer. Politiques nouveaux qui avancez avec tant de confiance que les mœurs n'ont aucune influence ſur le ſort des états ; que pour eux la meſure de la grandeur eſt celle de la richeſſe ; que le luxe de la paix & les voluptés du citoyen ne peuvent affoiblir l'effet de ces grandes machines qu'on nomme des armées, & dont la diſcipline Européenne a tant perfectionné ſelon vous le jeu ſûr & terrible : vous qui, pour ſoutenir votre opinion, détournez vos regards des cendres de Carthage & des ruines de Rome, ſur le récit que je vous fais, ſuſpendez du moins votre jugement, & croyez que peut-être il eſt des occaſions de ſuccès qu'ôte le luxe. Croyez que pour des troupes même braves, l'independance des beſoins fut ſouvent le premier reſſort de la victoire. Il eſt trop aiſé peut-être de n'affronter que la mort. Aux nations corrompues par l'opulence, eſt réſervée une épreuve plus difficile : celle de ſupporter la perte de leurs plaiſirs.

Ajoutez à toutes ces raiſons, que les moyens de guerre arrivèrent rarement, au-travers de tant de mers, dans les ſaiſons convenables pour l'action. Ajoutez que les conſeils de George III voulurent avoir trop d'influence dans les opérations militaires qui devoient s'exécuter ſi loin d'eux ; & vous connoîtrez la

plupart des obſtacles qui s'oppoſèrent au ſuccès des efforts ruineux de la métropole contre la liberté de ſes colonies.

XLVIII. Pourquoi les provinces confédérées n'ont pas reuſſi à chaſſer les Anglois du continent Americain.

Mais l'Amérique elle-même, comment ne repouſſa-t-elle pas de ſes rivages ces Européens qui lui portoient la mort ou des chaînes ?

Ce Nouveau-Monde étoit défendu par des troupes réglées, qu'on n'avoit d'abord enrôlées que pour trois ou pour ſix mois, & qui le furent dans la ſuite pour trois ans ou même pour tout le tems que pourroient durer les hoſtilités. Il étoit défendu par des citoyens qui ne ſe mettoient en campagne que lorſque leur province particulière étoit ou envahie, ou ménacée. Ni l'armée toujours ſur pied, ni les milices paſſagérement aſſemblées n'avoient l'eſprit militaire. C'étoient des cultivateurs, des marchands, des juriſconſultes, uniquement exercés aux arts de la paix, & conduits au péril par des guides auſſi peu verſés que leurs ſubalternes dans la ſcience très-compliquée des combats. Dans cet état de choſes, quel eſpoir de ſe meſurer avec avantage contre des hommes vieillis dans la diſcipline, formés aux évolutions, inſtruits dans la tactique, & abondamment pourvus de tous les inſtrumens néceſſaires à une attaque vive, à une réſiſtance opiniâtre ?

L'enthouſiaſme ſeul auroit pu ſurmonter ces difficultés : mais en exiſta-t-il plus réellement dans les colonies que dans la métropole ?

L'opinion générale étoit en Angleterre que le parlement avoit eſſentiellement le droit de taxer toutes les contrées qui faiſoient partie de l'empire Britannique. Peut-être au commencement des troubles n'y auroit-on pas trouvé cent individus qui révoquâſſent en doute cettte autorité. Cependant le refus que faiſoient les Américains de la reconnoitre, n'indiſpoſoit pas les eſprits. On ne leur porta point de haine, même après qu'ils eurent pris les armes pour ſoutenir leurs prétentions. Comme les travaux ne languiſſoient pas dans l'intérieur du royaume, que la foudre ne grondoit qu'au loin, chacun s'occupoit paiſiblement de ſes affaires, ou ſe livroit tranquillement

à

à ses plaisirs. Tous attendoient sans impatience la fin d'une scène dont, à la vérité, le dénouement ne leur paroissoit pas incertain.

La fermentation dut se montrer d'abord plus grande dans le nouvel hémisphère que dans l'ancien. Prononça-t-on jamais aux nations le nom odieux de tyrannie, le nom si doux d'indépendance, sans les remuer? Mais cette chaleur se soutint-elle? Si les imaginations s'étoient maintenues dans leur premier mouvement, le besoin d'en réprimer les excès n'auroit-il pas occupé les soins d'une autorité naissante? Mais loin d'avoir à contenir l'audace, ce fut la lâcheté qu'elle eut à poursuivre. On la vit punir de mort la désertion, & souiller par des assassinats l'étendard de la liberté. On la vit se refuser à l'échange des prisonniers, de peur d'augmenter dans les troupes, le penchant de se rendre à la première sommation. On la vit réduite à la nécessité d'ériger des tribunaux chargés de poursuivre les généraux ou leurs lieutenans qui abandonneroient trop légérement les postes confiés à leur vigilance. Il est vrai qu'un vieillard de quatre-vingts ans, qu'on vouloit renvoyer dans ses foyers, s'écria: *Ma mort peut être utile; je couvrirai de mon corps un plus jeune que moi.* Il est vrai que Putnam dit à un royaliste son prisonnier: *Retourne vers ton chef, & s'il te demande combien j'ai de troupes, réponds-lui que j'en ai assez; que quand il parviendroit à les battre, il m'en resteroit encore assez; & qu'il finira par éprouver que j'en ai trop pour lui & pour les tyrans qu'il sert.* Ces sentimens étoient héroïques; mais rares, & chaque jour ils devenoient moins communs.

Jamais l'ivresse ne fut générale; & elle ne pouvoit être que momentanée. De toutes les causes énergiques qui produisirent tant de révolutions sur le globe, aucune n'existoit dans le nord de l'Amérique. Ni la religion, ni les loix n'y avoient été outragées. Le sang des martyrs ou des citoyens n'y avoit pas ruisselé sur des échafauds. On n'y avoit pas insulté aux mœurs. Les manières, les usages, aucun des objets chers aux peuples n'y avoient été livrés au ridicule. Le pouvoir arbitraire n'y

avoit arraché aucun habitant du sein de sa famille ou de ses amis, pour le traîner dans les horreurs d'un cachot. L'ordre public n'y avoit pas été interverti. Les principes d'administration n'y avoient pas changé ; & les maximes du gouvernement y étoient toujours restées les mêmes. Tout se réduisoit à savoir si la métropole avoit ou n'avoit pas le droit de mettre directement ou indirectement un léger impôt sur les colonies : car les griefs accumulés dans le manifeste n'eurent de valeur que par ce premier grief. Cette question presque métaphysique, n'étoit guère propre à soulever une multitude, ou du-moins à l'intéresser fortement à une querelle pour laquelle elle voyoit ses terres privées des bras destinés à les féconder, ses moissons ravagées, ses campagnes couvertes de cadavres de ses proches ou teintes de son propre sang. A ces calamités, ouvrage des troupes royales sur la côte, s'en joignirent bientôt de plus insuportables dans l'intérieur des terres.

Jamais l'inquiétude des cours de Londres & de Versailles n'avoit troublé le nord de l'Amérique, sans que les deux puissances n'eussent mêlé dans leurs sanglans débats les peuples errans dans cette partie du nouvel hémisphère. Instruits par l'expérience de ce que ces hordes pouvoient apporter de poids dans la balance, les Anglois & les colons résolurent également de les employer à leur destruction mutuelle.

Carleton tenta le premier d'armer dans le Canada ces mains barbares. . . . . « C'est, répondit-on à ses sollicitations, c'est „ le démêlé d'un père avec ses enfans ; il ne nous convient „ point d'entrer dans cette brouillerie domestique. . . . Mais „ si les rébelles venoient attaquer cette province, ne nous „ aideriez-vous pas à les repousser ? . . . Depuis la paix, la „ hache de la guerre est ensevelie à quarante brasses de pro„ fondeur. . . . . Vous la trouveriez sûrement, si vous fouilliez „ la terre. . . . . Le manche en est pourri, & nous n'en pour„ rions faire aucun usage ».

Les Etats-Unis ne furent pas plus heureux. « Nous avons „ entendu parler des différends survenus entre l'ancienne & la

„ Nouvelle - Angleterre, dit la tribu des Onéidas à leurs dé-
„ putés. Jamais nous ne prendrons part à ces divisions atroces.
„ La guerre entre des frères est une chose étrange & nouvelle
„ dans ces régions. Nos traditions ne nous ont laissé aucun
„ exemple de cette nature. Etouffez vos haines insensées ; &
„ qu'un ciel favorable dissipe le sombre nuage qui vous en-
„ veloppe ».

Les seuls Masphis parurent s'intéresser au sort des Américains. « Voilà seize schelings, leur dirent ces bons sauvages. C'est tout
„ ce que nous possédons. Nous comptions en acheter du rum;
„ nous boirons de l'eau. Nous irons chasser. Si quelques bêtes
„ tombent sous nos flèches, nous en vendrons les peaux, & nous
„ vous en porterons le prix ».

Mais avec le tems, les agens très - actifs de la Grande-Bretagne réussirent à lui concilier plusieurs nations aborigènes. Ses intérêts furent préférés à ceux de ses ennemis, & parce que les distances ne lui avoient pas permis de faire aux sauvages les outrages qu'ils avoient reçus de leurs fiers voisins, & parce qu'elle pouvoit, qu'elle vouloit mieux payer les services qu'on feroit à portée de lui rendre. Sous ses drapeaux, des alliés, dont le caractère féroce n'avoit pas de frein, firent cent fois plus de mal aux colons établis près des montagnes, que n'en souffroient des troupes royales ceux de leurs concitoyens qu'une destinée plus heureuse avoit fixés sur les bords de l'ocean.

Ces calamités n'attaquoient qu'un nombre d'Américains plus ou moins considérable : mais bientôt un vice intérieur les affligea tous.

Les métaux qui sur le globe entier représentent tous les objets de commerce, ne furent jamais abondans dans cette partie du Nouveau - Monde. Le peu qu'on y en voyoit disparut même aux premières hostilités. À ces signes d'une convention universelle, furent substitués des signes particuliers à ces contrées. Le papier remplaça l'argent. Pour donner quelque dignité au nouveau gage, il fut entouré d'emblêmes qui devoient

continuellement rappeller aux peuples la grandeur de leur entreprise, le prix inappréciable de la liberté, la néceſſité d'une perſévérance ſupérieure à toutes les infortunes. L'artifice ne réuſſit pas. Ces richeſſes idéales furent repouſſées. Plus le beſoin obligeoit à les multiplier, plus leur aviliſſement croiſſoit. Le congrès s'indigna des affronts faits à ſa monnoie ; & il déclara traîtres à la patrie tous ceux qui ne la recevroient pas comme ils auroient reçu de l'or.

Eſt-ce que ce corps ignoroit qu'on ne commande pas plus aux eſprits qu'aux ſentimens ? eſt-ce qu'il ne ſentoit pas que dans la criſe préſente, tout citoyen raiſonnable craindroit de commettre ſa fortune ? eſt-ce qu'il ne s'appercevoit pas qu'à l'origine d'une république, il ſe permettoit des actes d'un deſpotiſme inconnus dans les régions même façonnées à la ſervitude ? Pouvoit-il ſe diſſimuler qu'il puniſſoit un défaut de confiance des mêmes ſupplices qu'on auroit à peine mérités par la révolte & par la trahiſon ? Le congrès voyoit tout cela. Mais le choix des moyens lui manquoit. Ses feuilles mépriſables & mépriſées étoient réellement trente fois au-deſſous de leur valeur originaire, qu'on en fabriquoit encore. Le 13 ſeptembre 1779, il y en avoit dans le public pour 799,744,000 livres. L'état devoit d'ailleurs 188,670,525 livres, ſans compter les dettes particulières à chaque province.

Les peuples n'étoient pas dédommagés d'un fléau qu'on peut nommer domeſtique, par une communication facile avec toutes les autres parties du globe. La Grande-Bretagne avoit intercepté leur navigation avec l'Europe, avec les Indes Occidentales, avec tous les parages que couvroient leurs navires. Alors, ils dirent à l'univers. « C'eſt le nom Anglois qui nous „ a rendus odieux ; nous l'abjurons ſolemnellement. Tous les „ hommes ſont nos frères. Nous ſommes amis de toutes les „ nations. Tous les pavillons peuvent ſans crainte d'inſulte, „ ſe montrer ſur nos côtes, fréquenter nos ports ». On ne ſe rendit pas à une invitation en apparence ſi ſéduiſante. Les états vraiment commerçans, inſtruits que l'Amérique Septentrionale

avoit été réduite à contracter des dettes, à l'époque même de sa plus grande prospérité, pensèrent judicieusement que dans sa détresse actuelle elle ne pourroit payer que fort peu de chose de ce qui lui seroit apporté. Les seuls François, qui osent tout, osèrent braver les inconvéniens de cette liaison nouvelle. Mais par la vigilance éclairée de l'amiral How, la plupart des navires qu'ils expédièrent furent pris avant d'arriver à leur destination, & les autres à leur départ des bords Américains. De plusieurs centaines de bâtimens sortis de France, il n'y en rentra que vingt-cinq ou trente, qui même ne donnèrent point ou ne donnèrent que fort peu de bénéfice à leurs armateurs.

Une foule de privations, ajoutée à tant d'autres fléaux, pouvoit faire regretter aux Américains leur ancienne tranquillité, les incliner à un raccommodement avec l'Angleterre. Envain on avoit lié les peuples par la foi des sermens & par l'empire de la religion au nouveau gouvernement. Envain on avoit cherché à les convaincre de l'impossibilité de traiter sûrement avec une métropole, où un parlement renverseroit ce qu'un autre parlement auroit établi. En vain on les avoit menacés de l'éternel ressentiment d'un ennemi outragé & vindicatif. Il étoit possible que ces inquiétudes éloignées ne balançassent pas le poids des maux présens.

Ainsi le pensoit le ministère Britannique, losqu'il envoya dans le Nouveau-Monde des agens publics, autorisés à tout offrir, excepté l'indépendance, à ces mêmes Américains dont deux ans auparavant on exigoit une soumission illimitée. Il n'est pas sans vraisemblance que quelques mois plutôt ce plan de conciliation auroit produit un rapprochement. Mais à l'époque où la cour de Londres le fit proposer, il fut rejetté avec hauteur, parce qu'on ne vit dans cette démarche que de la crainte & de la foiblesse. Les peuples étoient déja rassurés. Le congrès, les généraux, les troupes, les hommes adroits ou hardis, qui dans chaque colonie s'étoient saisis de l'autorité : tout avoit recouvré sa première audace. C'étoit l'effet d'un traité d'amitié & de com-

merce entre les Etats-Unis & la cour de Verſailles, ſigné le 6 février 1778.

XLIX.
La France reconnoît l'indépendance des Etats-Unis. Cette démarche occaſionne la guerre entre cette couronne & celle d'Angleterre.

Si le miniſtère Britannique y avoit réfléchi, il auroit compris que le même délire qui l'entraînoit à l'attaque de ſes colonies, le réduiſoit à la néceſſité de déclarer dans l'inſtant la guerre à la France. Alors régnoit dans les conſeils de cette couronne la circonſpection que doit toujours inſpirer un nouveau règne. Alors ſes finances étoient dans la confuſion, où les avoient plongées vingt ans de folie. Alors le délabrement de ſa marine rempliſſoit d'inquiétude tous les citoyens. Alors l'Eſpagne, déja fatiguée de ſon extravagante expédition d'Alger, ſe trouvoit dans des embarras qui ne lui auroient pas permis d'accourir au ſecours de ſon allié. L'Angleterre pouvoit ſe promettre ſans témérité des ſuccès contre le plus puiſſant de ſes ennemis; & intimider l'Amérique par des victoires remportées ou par des conquêtes faites à ſon voiſinage. L'importance dont il étoit pour cette couronne d'ôter à ſes ſujets rébelles le ſeul appui qui leur fût aſſuré, auroit diminué l'indignation qu'inſpire la violation des traités les plus ſolemnels.

George III ne vit rien de tout cela. Les ſecours obſcurs que la cour de Verſailles faiſoit paſſer aux provinces armées pour la défenſe de leurs droits, ne lui deſſillèrent pas les yeux. Les atteliers de cette puiſſance étoient remplis de conſtructeurs. Ses arſenaux ſe rempliſſoient d'artillerie. Il ne reſtoit plus de place dans ſes magaſins pour de nouvelles munitions navales. Ses ports préſentoient l'appareil le plus menaçant; & cet étrange aveuglement continuoit encore. Pour tirer Saint-James de ſa léthargie, il fallut que Louis XVI y fit ſignifier le 14 mars qu'il avoit reconnu l'indépendance des Etats-Unis.

Cette déclaration étoit une déclaration de guerre. Il étoit impoſſible qu'une nation, plus accoutumée à faire qu'à recevoir des outrages, ſouffrît patiemment qu'on déliât ſes ſujets de leur ſerment de fidélité, qu'on les élevât avec éclat au rang des puiſſances ſouveraines. Toute l'Europe prévit que deux peuples rivaux depuis pluſieurs ſiècles alloient teindre de ſang les eaux

de l'océan, & jouer encore ce jeu terrible où les prospérités publiques ne compenseront jamais les désastres particuliers. Ceux en qui l'ambition n'avoit pas étouffé toute bienveillance pour leurs semblables, déploroient d'avance les calamités qui, dans les deux hémisphères, étoient prêtes à tomber sur le genre-humain.

Cependant la scène sanglante ne s'ouvroit pas ; & ce délai faisoit espérer la continuation de la paix à quelques esprits crédules. On ignoroit qu'une flotte partie de Toulon étoit chargée de combattre les Anglois dans le nord de l'Amérique. On ignoroit que des ordres expédiés de Londres prescrivoient de chasser les François des Indes Orientales. Sans être initiés dans ces mystères de perfidie, qu'une politique insidieuse est parvenue à faire regarder comme de grands coups d'état, les hommes vraiment éclairés jugeoient les hostilités inévitables, prochaines même sur notre océan. Ce dénouement prévu fut amené par le combat de deux frégates, livré le 17 juin 1778.

Ici notre tâche devient de plus en plus difficile. Notre objet unique est d'être utile & vrai. Loin de nous tout esprit de parti qui aveugle & dégrade ceux qui conduisent les hommes & ceux qui osent aspirer à les instruire. Nos vœux sont pour la patrie, & nos hommages pour la justice. En quelque lieu, sous quelque forme que la vertu se présente, c'est elle que nous honorons. Les distinctions de société & d'états ne peuvent nous la rendre étrangère ; & l'homme juste & magnanime est par-tout notre concitoyen. Si dans les divers événemens, qui passent sous nos yeux, nous blâmons avec courage ce qui nous paroît devoir l'être, nous ne cherchons pas le triste & vain plaisir d'une indiscrète censure. Mais nous parlons aux nations & à la postérité. Nous leur devons transmettre fidèlement ce qui peut influer sur le bonheur public. Nous leur devons l'histoire des fautes pour apprendre à les éviter. Si nous osions trahir un si noble devoir, nous flatterions peut-être la génération présente qui passe & qui fuit : mais la justice & la vérité qui sont éternelles nous dénonceroient aux générations à venir qui nous liroient avec

mépris, & ne prononceroient notre nom qu'avec dédain. Dans cette longue carrière nous ferons justes envers ceux qui existent encore, comme nous l'avons été envers ceux qui ne sont plus. Si parmi les hommes puissans, il en est qui s'offensent de cette liberté, ne craignons pas de leur dire que nous ne sommes que les organes d'un tribunal suprême que la raison élève enfin sur un fondement inébranlable. Il n'y a plus en Europe de gouvernement qui ne doive en redouter les arrêts. L'opinion publique qui s'éclaire de plus en plus, & que rien n'arrête ou n'intimide, a les yeux ouverts sur les nations & sur les cours. Elle pénètre dans les cabinets où la politique s'enferme. Elle y juge les dépositaires du pouvoir, & leurs passions & leur foiblesse; & par l'empire du génie & des lumières s'élève de toute part au-dessus des administrateurs pour les diriger ou les contenir. Malheur à ceux qui la dédaignent ou qui la bravent! Cette apparente audace n'est que l'impuissance. Malheur à ceux qui par leurs talens n'ont pas dequoi soutenir ces regards! Qu'ils se rendent justice & déposent un fardeau trop pesant pour leurs foibles mains. Ils cesseront du-moins de compromettre eux-mêmes & les états.

La France commençoit la guerre avec des avantages inappréciables. Le lieu, le tems, les circonstances: elle avoit tout choisi. Ce ne fut qu'après avoir fait à loisir ces préparatifs; qu'après avoir porté ses forces au degré qui lui convenoit, qu'elle se montra sur le champ de bataille. Elle n'avoit à combattre qu'un ennemi humilié, affoibli, découragé par ses dissensions domestiques. La faveur des autres nations étoit toute pour elle contre ces maîtres impérieux, ou, comme on le disoit, contre ces tyrans des mers.

Les événemens parurent répondre aux vœux de l'Europe. Les officiers François qui avoient d'anciennes humiliations à effacer, firent des actions brillantes, dont le souvenir durera long-tems. Une savante théorie & un courage inébranlable remplacèrent ce qui pouvoit leur manquer du côté de l'expérience. Tous les engagemens particuliers les comblèrent de gloire, & la plupart se terminèrent à leur avantage. La flotte Britannique courut

courut de plus grands dangers encore que ses vaisseaux isolés. Elle étoit maltraitée au point de craindre sa destruction totale ou partielle, si la flotte qui l'avoit réduite à cet état presque désespéré, à Ouessant, n'eût été déterminée par des ordres timides, par d'odieuses intrigues, par la foiblesse de ses amiraux, ou par tous ces motifs ensemble, à quitter la mer & à rentrer la première dans ses ports.

Dans l'ivresse de ces succès peut-être inattendus, la France parut perdre de vue ses intérêts les plus chers. Son objet principal devoit être d'intercepter le commerce de ses ennemis, de leur couper le double nerf qu'ils tiroient de leurs matelots, de leurs capitaux, & de sapper ainsi les deux fondemens de la grandeur Angloise. Rien n'étoit plus aisé pour une puissance préparée de loin aux hostilités, que d'intercepter une navigation marchande entiérement surprise & très-foiblement convoyée. Il n'en fut pas ainsi. Les immenses richesses qu'attendoit la Grande-Bretagne de toutes les parties du globe, entrèrent paisiblement dans ses rades, sans avoir été seulement entamées.

Au contraire, le commerce de la France fut harcelé dans les deux hémisphères, & par-tout intercepté. Ses colonies virent enlever, sur leurs propres côtes, des subsistances qu'elles attendoient avec toute l'impatience du besoin ; & la métropole se vit privée de quatre-vingts ou cent millions arrivés presque à sa vue. Ces revers avoient une cause. Tâchons de la découvrir.

La marine Françoise étoit depuis long-tems malheureuse ; & c'étoit au vice de sa constitution qu'étoient attribuées tant d'infortunes. On essaya plusieurs fois d'en modifier ou d'en changer les réglemens : mais ces innovations, bonnes ou mauvaises, furent toujours repoussées avec un dédain plus ou moins marqué. Enfin ses amiraux dictèrent eux-mêmes, en 1776, une ordonnance, qui les rendant maîtres absolus des rades, des arsenaux, des atteliers, des magasins, détruisoit cette mutuelle surveillance que Louis XIV avoit cru devoir établir entre les officiers militaires & ceux d'administration. Dès-lors il n'y eut

plus de règle, plus de comptabilité, plus d'économie dans les ports. Tout y tomba dans la confusion & le désordre.

Le nouveau plan eut une influence encore plus funeste. Jusqu'à cette époque, c'étoit le ministère qui avoit dirigé les opérations navales vers le but qui convenoit à sa politique. Cette autorité passa, peut-être sans qu'on s'en apperçût, à ceux qui devoient les exécuter. Elles prirent insensiblement la teinte de leurs préjugés. Ces préjugés leur faisoient croire que ce n'étoit pas en escortant pesamment, laborieusement les navires de la nation, en séjournant dans des croisières difficiles pour surprendre ou détruire les bâtimens de l'ennemi, qu'on parvenoit à se faire un nom. Ce double devoir fut donc entiérement négligé ou très-mal rempli, d'après l'opinion commune à Brest, qu'un pareil service n'avoit rien de noble & ne conduisoit à aucune sorte de gloire.

Il faut convenir que ce préjugé est bien bizarre & entiérement contraire à toutes les loix de la société. Quel peut avoir été le but des états en instituant cette force militaire destinée à parcourir les mers ? N'est-ce que pour procurer des grades à ceux qui commandent ou qui servent ? Que pour leur donner l'occasion d'exercer une valeur inutile à tout autre qu'à eux-mêmes ? Que pour ensanglanter un élément de plus par le carnage & les combats ? Non, sans doute. Les flottes guerrières sont sur l'océan ce que sont les forteresses & les remparts pour les citoyens des villes, ce que sont les armées nationales pour les provinces exposées aux ravages de l'ennemi. Il est des propriétés attachées au sol ; il en est d'autres créées, transportées par le commerce, & qui sont, pour ainsi dire, errantes sur l'océan. Ces deux sortes de propriétés ont besoin de défenseurs. Guerriers, voilà votre fonction. Que diroit-on, si les armées de terre refusoient de protéger contre l'ennemi l'habitant des villes, le laboureur des campagnes, de repousser l'embrâsement qui menace les moissons ? Officiers de marine, vous vous croyez avilis de protéger, d'escorter le commerce ! Mais si le commerce n'a plus de protecteurs, que deviens

ſeront les richeſſes de l'état, dont vous demandez ſans doute une part pour récompenſe de vos ſervices ? Que deviendront pour vous-mêmes les revenus de vos terres, que le commerce & la circulation des richeſſes peuvent ſeuls rendre fécondes ? Vous vous croyez avilis. Quoi, avilis en vous rendant utiles à vos concitoyens ? Et que ſont tous les ordres de l'état à qui le gouvernement a confié quelque portion de la force publique, ſinon des protecteurs, des défenſeurs du citoyen & de ſa fortune ? Votre poſte eſt ſur les mers, comme celui du magiſtrat ſur les tribunaux, celui de l'officier & du ſoldat de terre dans les camps, celui du monarque même ſur le trône, où il ne domine de plus haut que pour voir de plus loin, & embraſſer d'un coup-d'œil tous ceux qui ont beſoin de ſa protection & de ſa défenſe. Vous aſpirez à la gloire. Apprenez que la gloire eſt par-tout où l'on ſert l'état. Apprenez que la gloire de conſerver vaut encore mieux que celle de détruire. Dans l'antique Rome, ſans doute, on aimoit auſſi la gloire. Cependant on y préféroit l'honneur d'avoir ſauvé un ſeul citoyen à l'honneur d'avoir égorgé une foule d'ennemis. Quoi, ne voyez-vous pas qu'en ſauvant les vaiſſeaux du commerce, vous ſauvez la fortune de l'état ? Oui, votre valeur eſt brillante; elle eſt connue de l'Europe comme de votre patrie : mais qu'importe à vos concitoyens qu'elle ſe ſoit montrée dans une occaſion d'éclat, qu'elle ait enchaîné un vaiſſeau ennemi ou couvert de débris & de ruines les vagues de l'océan, ſi par votre faute vous avez laiſſé périr ou enlever tous les navires qui portoient les richeſſes de votre pays ; ſi dans ce même port, où vous rentrez victorieux, une multitude de familles déſolées pleurent leur fortune détruite ? A votre abord vous n'entendrez pas les cris de la victoire. Tout ſera muet & conſterné, & vos exploits ne ſeront deſtinés qu'à groſſir les relations des cours, & ces papiers publics, qui, faits pour amuſer l'oiſiveté, ne donnent la gloire qu'un jour, quand cette gloire n'eſt pas gravée dans le cœur des citoyens par le ſouvenir d'une utilité réelle pour la patrie.

Les maximes consacrées à Porstmouth étoient bien opposées. On y sentoit, on y respectoit la dignité du commerce. On s'y faisoit un devoir comme un honneur de le défendre ; & les événemens décidèrent laquelle des deux marines militaires avoit des idées plus justes de ses fonctions.

La Grande-Bretagne venoit d'éprouver des revers très-humilians dans le Nouveau-Monde. Un ennemi plus puissant la menaçoit de plus grands désastres dans l'ancien. Cette situation alarmante remplissoit tous les esprits de défiance & d'incertitude. Les richesses nationales arrivent. Celles de la puissance rivale en grossissent la masse énorme ; & sur le champ le crédit public est ranimé ; les espérances renaissent, & ce peuple qu'on se plaisoit à regarder comme abattu, reprend & soutient sa fierté ordinaire.

D'un autre côté les rades de la France se remplissent de gémissemens. Une inaction avilissante & ruineuse y succède à une activité qui leur donnoit de l'éclat & les enrichissoit. L'indignation des négocians se communique à la nation entière. Les premiers momens de succès sont toujours des momens d'ivresse qui semblent couvrir les fautes & les justifier. Mais le malheur donne plus de sévérité aux jugemens. La nation alors observe de plus près ceux qui la gouvernent, & leur demande compte avec une liberté fière du dépôt de puissance & d'autorité qui leur est confié. On reproche aux conseils de Louis XVI d'avoir blessé la majesté de la première puissance du globe en désavouant à la face de l'univers des secours qu'on ne cessoit de donner clandestinement aux Américains. On leur reproche d'avoir, par une intrigue de ministres ou par l'ascendant de quelques agens obscurs, engagé l'état dans une guerre désastreuse, tandis qu'il falloit s'occuper à remonter les ressorts du gouvernement, à guérir les longues plaies d'un règne dont toute la dernière moitié avoit été vile & foible, partagée entre les déprédations & la honte, entre la bassesse du vice & les convulsions du despotisme. On leur reproche d'avoir provoqué les combats par une politique insidieuse, de s'être enveloppés

dans des discours indignes de la France, d'avoir employé avec l'Angleterre le langage d'une audace timide qui semble démentir les projets qu'on a formés, les sentimens qu'on a dans son cœur; langage qui ne peut qu'avilir celui qui s'en sert, sans pouvoir tromper celui à qui on l'adresse, & qui déshonore sans que ce déshonneur même puisse être utile ni au ministre, ni à l'état. Combien il eût été plus noble de dire avec toute la franchise de la dignité! « Anglois, vous avez abusé de la victoire. Voici » le moment d'être justes, ou ce sera celui de la vengeance. » L'Europe est lasse de souffrir des tyrans. Elle rentre enfin dans » ses droits. Désormais, ou l'égalité ou la guerre. Choisissez ». C'est ainsi que leur eût parlé ce Richelieu que tous les citoyens, il est vrai, doivent haïr, parce qu'il fut un meurtrier sanguinaire, & que pour être despote il assassina tous ses ennemis avec la hache des bourreaux: mais que la nation & l'état doivent honorer comme ministre, parce que le premier il avertit la France de sa dignité, & lui donna dans l'Europe le ton qui convenoit à sa puissance. C'est ainsi que leur eût parlé ce Louis XIV, qui, pendant quarante ans, sut être digne de son siècle, qui mêla toujours de la grandeur à ses fautes même, & jusque dans l'abaissement & le malheur ne dégrada jamais ni lui, ni son peuple. Ah! pour gouverner une grande nation il faut un grand caractère. Il ne faut point sur-tout de ces ames indifférentes & froides par légéreté, pour qui l'autorité absolue n'est qu'un dernier amusement, qui laissent flotter au hasard de grands intérêts, & sont plus occupés à conserver le pouvoir qu'à s'en servir. Pourquoi, demande-t-on encore, pourquoi des hommes qui ont entre leurs mains toute la puissance de l'état, & qui, pour être obéis, n'ont qu'à commander, se sont-ils laissés prévenir sur toutes les mers par un ennemi dont la constitution entraine des lenteurs nécessaires? Pourquoi s'être mis par un traité inconsidéré dans les fers du congrès qu'on auroit tenu lui-même dans la dépendance par des subsides abondans & réglés? Pourquoi enfin n'avoir pas affermi la révolution en tenant toujours sur les côtes septentrionales du Nouveau-Monde

une escadre qui protégeât les colonies & fît en même-tems respecter notre alliance ? Mais l'Europe, qui a les yeux fixés sur nous, voit un grand dessein & nulles démarches concertées; voit dans nos arsenaux & sur nos ports des préparatifs immenses, & nulle exécution; voit des flottes menaçantes, & cet appareil rendu presque inutile; l'audace & la valeur dans les particuliers, la mollesse & l'irrésolution dans les chefs; tout ce qui annonce d'un côté la force & le pouvoir imposant d'un grand peuple, tout ce qui annonce de l'autre la foiblesse & la lenteur qui tiennent au caractère & aux vues. C'est par cette contradiction frappante entre nos projets & nos démarches, entre nos moyens & l'esprit qui les emploie, que le génie Anglois, un moment étonné, a repris sa vigueur; & jusqu'à présent c'est un problême à résoudre pour l'Europe, si, en nous déclarant pour l'Amérique, nous n'avons pas nous-mêmes relevé les forces de l'Angleterre.

Telles sont les plaintes qui retentissent de toute part, & que nous ne craignons pas de rassembler ici & de mettre sous les yeux de l'autorité, si elle daigne les entendre ou les lire.

Enfin la philosophie, dont le premier sentiment est le desir de voir tous les gouvernemens justes & tous les peuples heureux, en portant un coup-d'œil sur cette alliance d'une monarchie avec un peuple qui défend sa liberté, en cherche le motif. Elle voit trop que le bonheur de l'humanité n'y a point de part. Elle pense que si l'amour de la justice eût décidé la cour de Versailles, elle auroit arrêté dans le premier article de sa convention avec l'Amérique, *que tous les peuples opprimés avoient le droit de s'élever contre leurs oppresseurs.* Mais cette maxime qui forme une des loix de l'Angleterre; dont un roi de Hongrie, en montant sur le trône, osa faire une des constitutions de l'état; qu'un des plus grands princes qui aient régné sur le monde, Trajan, adopta, lorsqu'en présence du peuple Romain assemblé, il dit au premier officier de l'empire, *je te remets cette épée pour me défendre si je suis juste, pour me combattre & me punir si je deviens tyran*: cette maxime est trop étrangère à nos gou-

vernemens foibles & corrompus, où le devoir eſt de ſouffrir, & où l'opprimé doit craindre de ſentir ſon malheur, de peur d'en être puni comme d'un crime.

Mais c'eſt ſur-tout contre l'Eſpagne que ſont dirigées les plaintes les plus amères. On la blâme de ſon aveuglement, de ſes incertitudes, de ſes lenteurs, quelquefois même de ſon infidélité: accuſations toutes mal fondées.

En voyant la France s'engager ſans néceſſité dans une guerre maritime, quelques politiques imaginèrent que cette couronne ſe croyoit aſſez puiſſante pour diviſer le domaine Britannique, ſans partager avec un allié l'honneur de cette importante révolution. On n'examinera pas ſi l'eſprit qui régnoit dans le cabinet de Verſailles autoriſoit cette conjecture. Il eſt aujourd'hui connu que cette couronne, qui, depuis le commencement des troubles, avoit donné des ſecours ſecrets aux Américains, épioit le moment propice pour ſe déclarer ouvertement en leur faveur. L'événement de Saratoga lui parut la circonſtance la plus favorable pour propoſer au roi catholique de faire cauſe commune avec elle. Soit que ce prince jugeât alors la liberté des Etats-Unis contraire à ſes intérêts; ſoit que la réſolution lui parût précipitée; ſoit enfin que d'autres objets politiques exigeâſſent toute ſon attention, il ſe refuſa à cette ouverture. Son caractère diſpenſoit de toute ſollicitation nouvelle. Depuis les premières tentatives, on l'occupa ſi peu de cette grande affaire, que ce fut ſans l'en prévenir que la cour de Verſailles fit ſignifier à Saint-James qu'elle avoit reconnu l'indépendance des provinces confédérées.

Cependant les forces de terre & de mer que l'Eſpagne employoit dans le Bréſil contre les Portugais étoient revenues. La riche flotte qu'elle attendoit du Mexique étoit entrée dans ſes ports. Les tréſors qui lui arrivoient du Pérou & de ſes autres poſſeſſions étoient à couvert. Cette puiſſance étoit libre de toute inquiétude & maîtreſſe de ſes mouvemens, lorſqu'elle aſpira à la gloire de pacifier les deux hémiſphères. Sa médiation fut acceptée, & par la France dont la hardieſſe n'avoit

pas les ſuites heureuſes qu'elle s'en étoit promiſes, & par l'Angleterre qui pouvoit craindre d'avoir un nouvel adverſaire à combattre.

L.
L'Eſpagne n'ayant pas réuſſi à réconcilier l'Angleterre & la France, ſe déclare pour cette dernière puiſſance.

Charles III ſoutint avec dignité le beau rôle dont il s'étoit chargé. Il prononça qu'on mettroit bas les armes; que chacune des parties belligérantes ſeroit maintenue dans les terres qu'elle occuperoit à l'époque de la convention; qu'on formeroit un congrès où ſeroient diſcutées les prétentions diverſes; & qu'on ne pourroit s'attaquer de nouveau qu'après s'être averti un an d'avance.

Ce monarque ne ſe diſſimuloit pas que cet arrangement donnoit à la Grande-Bretagne la facilité de ſe réconcilier avec ſes colonies, ou du-moins de leur faire acheter par de grands avantages pour ſon commerce le ſacrifice des ports qu'elle occupoit au milieu d'elles. Il ne ſe diſſimuloit pas qu'il bleſſoit la dignité du roi ſon neveu qui s'étoit engagé à maintenir les Etats-Unis dans l'intégrité de leur territoire. Mais il vouloit être juſte; & ſans l'oubli de toutes les conſidérations perſonnelles, on ne l'eſt point.

Ce plan de conciliation déplut à Verſailles; & l'on n'y fut un peu raſſuré que par l'eſpoir qu'il ſeroit rejetté à Londres. C'eſt ce qui arriva. L'Angleterre ne put ſe déterminer à reconnoître les Américains indépendans de fait; quoiqu'ils ne fuſſent pas appellés aux conférences qui alloient s'ouvrir; quoique la France ne pût pas négocier pour eux; quoique leurs intérêts duſſent être uniquement ſoutenus par un médiateur qui ne leur étoit attaché par aucun traité, & qui, peut-être au fond de ſon cœur, n'en deſiroit pas la proſpérité; quoique ſon refus la menaçât d'un ennemi de plus.

C'eſt dans une circonſtance pareille; c'eſt lorſque la fierté élève les ames au-deſſus de la terreur; qu'on ne voit rien de plus à redouter que la honte de recevoir la loi, & qu'on ne balance pas à choiſir entre la ruine & le déshonneur: c'eſt alors que la grandeur d'une nation ſe déploie. J'avoue toutefois que les hommes accoutumés à juger des choſes par l'événement,

ment, traitent les grandes & périlleuses révolutions d'héroïsme ou de folie, selon le bon ou le mauvais succès qui les ont suivies. Si donc on me demandoit quel est le nom qu'on donnera dans quelques années à la fermeté que les Anglois ont montrée dans ce moment, je répondrois que je l'ignore. Quant à celui qu'elle mérite, je le sais. Je sais que les annales du monde ne nous offrent que rarement l'auguste & majestueux spectacle d'une nation qui aime mieux renoncer à sa durée qu'à sa gloire.

Le ministère Britannique ne se fut pas plutôt expliqué, que la cour de Madrid épousa la querelle de celle de Versailles, & par conséquent celle des Américains. L'Espagne avoit alors soixante-trois vaisseaux de ligne & six en construction. La France en avoit quatre-vingts, & huit sur les chantiers. Les Etats-Unis n'avoient que douze frégates : mais un grand nombre de corsaires.

A tant de forces réunies, l'Angleterre n'opposoit que quatre-vingt-quinze vaisseaux de ligne & vingt-trois en construction. Les seize qu'on voyoit de plus dans ses ports étoient hors de service, & on les avoit convertis en prisons ou en hôpitaux. Inférieure en instrumens de guerre, cette puissance l'étoit encore plus en moyens de tous les genres pour les employer. Ses dissentions domestiques énervoient encore ce qui lui restoit de ressources. Il est de la nature des gouvernemens vraiment libres d'être agités pendant la paix. C'est par ces mouvemens intestins que les esprits conservent leur énergie & le souvenir toujours présent des droits de la nation. Mais dans la guerre, il faut que toute fermentation cesse, que les haînes soient étouffées, que les intérêts se confondent & se servent les uns les autres. Il en arriva tout autrement dans les isles Britanniques. Les troubles n'y furent jamais plus violens. Les prétentions opposées ne se montrèrent dans aucune circonstance avec moins de ménagement. Le bien général fut insolemment foulé aux pieds par l'une & par l'autre faction. Ces chambres où l'on avoit autrefois discuté les questions les plus importantes avec éloquence, avec force, avec

dignité, ne retentirent plus que des clameurs de la rage, que des insultes les plus grossières, que d'altercations aussi nuisibles qu'indécentes. Le peu qui restoit de citoyens appelloient à grands cris un nouveau Pitt, un ministre qui comme lui n'eût *ni parens ni amis :* mais cet homme extraordinaire ne se montroit pas. Aussi pensa-t-on assez généralement que ce peuple succomberoit, malgré la fierté de son caractère, malgré l'expérience de ses amiraux, malgré l'audace de ses hommes de mer, malgré l'énergie que doit acquérir une nation libre dans les secousses qu'elle éprouve.

Mais l'empire du hasard est bien étendu. Qui sait pour quel parti les élémens se déclareront ? Un coup de vent arrache ou donne la victoire. Un coup de canon déconcerte une armée entière par la mort d'un général. Des signaux, ou ne sont pas entendus, ou ne sont pas obéis. L'expérience, le courage, l'habileté sont croisés par l'ignorance, par la jalousie, par une trahison, par la certitude de l'impunité. Une brume qui survient & qui couvre les deux ennemis, ou les sépare, ou les confond. Le calme & la tempête sont également favorables ou nuisibles. Les forces sont coupées en deux par l'inégale célérité des vaisseaux. Le moment est manqué, ou par la pusillanimité qui diffère, ou par la témérité qui se hâte. Des plans auront été formés avec sagesse : mais ils resteront sans effet par le défaut de concert dans les mouvemens de l'exécution. Un ordre inconsidéré de la cour décide du malheur d'une journée. La disgrace ou le décès d'un ministre change les projets. Est-il possible qu'une union étroite puisse long-tems subsister entre des confédérés d'un caractère aussi opposé que le François emporté, dédaigneux & léger ; l'Espagnol lent, hautain, jaloux & froid ; l'Américain qui tient secrétement ses regards tournés vers sa mère-patrie & qui se rejouiroit des désastres de ses alliés, s'ils étoient compatibles avec son indépendance ? Ces nations, soit qu'elles agissent séparément, soit qu'elles agissent de concert, tarderont-elles à s'entr'accuser, à se plaindre & à se brouiller ? Leur plus grand espoir ne seroit-il pas que des revers multipliés ne feroient tout au plus que les

replonger dans l'état humiliant dont elles vouloient ſortir & affermir le ſceptre des mers dans les mains de la Grande-Bretagne; tandis qu'une ou deux defaites conſidérables feroient deſcendre pour jamais ce peuple ambitieux du rang des premières puiſſances de cet hémiſphère ?

Qui peut donc décider, qui peut même prévoir quel ſera l'événement? La France & l'Eſpagne réunies ont pour elles des moyens puiſſans ; l'Angleterre, l'art de diriger les ſiens. La France & l'Eſpagne ont leurs tréſors ; l'Angleterre un grand crédit national. D'un côté la multitude des hommes & le nombre des troupes ; de l'autre la ſupériorité dans l'art de conduire les vaiſſeaux & d'aſſujettir la mer dans les combats. Ici, l'impétuoſite & la valeur ; là, & la valeur & l'expérience. Dans un parti, l'activité que peut donner aux deſſeins la monarchie abſolue ; dans l'autre la vigueur & le reſſort que donne la liberté. Ici, le reſſentiment des pertes & de longs outrages à venger ; là, le ſouvenir d'une gloire récente & la ſouveraineté de l'Amérique, comme celle de l'océan à conſerver. Les deux nations alliées ont cet avantage que donne la réunion de deux vaſtes puiſſances, mais l'inconvénient qui réſulte de cette union même par la difficulté de l'harmonie & de l'accord, ſoit dans les deſſeins, ſoit dans l'emploi des forces ; l'Angleterre eſt abandonnée à elle-même, mais n'ayant à diriger que ſa propre force, elle a l'avantage de l'unité dans les deſſeins, d'une combinaiſon plus ſûre & peut-être plus prompte dans les idées : elle peut plus aiſément ſubordonner à une ſeule vue ſes plans d'attaque & de défenſe.

Pour avoir une balance exacte, il faut encore peſer la différente énergie que peut communiquer aux nations rivales une guerre, qui d'un côté n'eſt à beaucoup d'égards qu'une guerre de rois & de miniſtres ; qui de l'autre eſt une guerre vraiment nationale, où il s'agit pour l'Angleterre de ſes plus grands intérêts, d'un commerce qui fait ſa richeſſe, d'un empire & d'une gloire qui font ſa grandeur.

Enfin ſi l'on conſidère l'eſprit de la nation Françoiſe, oppoſé à celui de la nation qu'elle combat, on verra que l'ardeur du

François eſt peut-être également prompte à s'allumer & à s'éteindre ; qu'il eſpère tout lorſqu'il commence, qu'il déſeſpère de tout dès qu'il eſt arrêté par un obſtacle ; que par ſon caractère il a beſoin de l'enthouſiaſme des ſuccès pour obtenir des ſuccès nouveaux : que l'Anglois, au contraire, moins préſomptueux d'abord malgré ſa hardieſſe naturelle, ſait, quand il le faut, lutter avec courage, s'élever avec le danger & s'affermir par la diſgrace : ſemblable à ce chêne robuſte auquel Horace compare les Romains, qui, frappé par la hache & mutilé par le fer, renaît ſous les coups qu'on lui porte, & tire une vigueur nouvelle de ſes bleſſures même.

L'hiſtoire nous apprend encore que peu de ligues ſe ſont partagées les dépouilles de la nation contre laquelle elles ſe ſont formées. Athènes victorieuſe de la Perſe ; Rome ſauvée d'Annibal ; dans les tems modernes, Veniſe échappée à la fameuſe ligue de Cambrai ; & de nos jours même, la Pruſſe qui par le génie d'un homme a ſu tenir tête à l'Europe, ont droit de ſuſpendre notre jugement ſur l'iſſue de la guerre préſente.

LI. Quelle doit être la politique de la maiſon de Bourbon, ſi elle eſt victorieuſe.

Mais ſuppoſons que la maiſon de Bourbon ait les avantages dont elle a pu ſe flatter. Quelle doit être ſa conduite ?

La France eſt ſous tous les points de vue l'empire le plus fortement conſtitué, dont le ſouvenir ſe ſoit conſervé dans les annales du monde. Sans pouvoir lui être comparée, l'Eſpagne eſt auſſi un état d'un grand poids, & ſes moyens de proſpérité augmentent tous les jours. Le ſoin le plus important de la maiſon de Bourbon doit donc être de ſe faire pardonner par ſes voiſins les avantages qu'elle tient de la nature, qu'elle doit à l'art, ou que les événemens lui ont donnés. Si elle cherchoit à augmenter ſa ſupériorité, l'alarme ſeroit générale, & l'on ſe croiroit menacé d'un eſclavage univerſel. C'eſt peut-être beaucoup que les nations ne l'aient pas encore traverſée dans ſes projets contre l'Angleterre. Le reſſentiment que les injuſtices & les hauteurs de cette iſle ſuperbe ont inſpiré par-tout, doit être la cauſe de cette inaction. Mais la haîne ſe tait, lorſque l'intérêt ſe montre. Il eſt poſſible que l'Europe juge contraire à ſa ſûreté l'affoibliſſement

de la Grande-Bretagne dans l'ancien & le nouvel hémiſphère ; & qu'après avoir joui des humiliations, des dangers de cette puiſſance orgueilleuſe & tyrannique, elle prenne enfin les arme s pour la défendre. S'il en étoit ainſi, les cours de Verſailles & de Madrid ſe veroient déchues de l'eſpoir qu'elles ont conçu d'une prépondérence décidée ſur le globe. Ces conſidérations doivent les déterminer à preſſer les attaques, & à ne pas laiſſer à une politique prévoyante ou ſimplement jalouſe, le tems de faire de nouvelles combinaiſons. Qu'elles s'arrêtent ſur-tout à propos, & qu'un deſir immodéré d'abattre leur ennemi commun ne les aveugle pas ſur leurs véritables intérêts.

Les Etats-Unis ont montré à découvert le projet d'attirer à leur confédération toute l'Amérique Septentrionale. Pluſieurs démarches, celle en particulier d'inviter les peuples du Canada à la rébellion, ont dû faire croire que c'étoit auſſi le vœu de la France. On peut ſoupçonner l'Eſpagne d'avoir également adopté cette idée.

La conduite des provinces qui ont ſecoué le joug de la Grande-Bretagne eſt ſimple, & telle qu'il falloit l'attendre. Mais leurs alliés ne manqueroient-ils pas de prévoyance, s'ils avoient réellement le même ſyſtême ?

Le nouvel hémiſphère doit ſe détacher un jour de l'ancien. Ce grand déchirement eſt préparé en Europe par la fermentation & le choc de nos opinions ; par le renverſement de nos droits, qui faiſoient notre courage ; par le luxe de nos cours & la miſère de nos campagnes ; par la haine, à jamais durable, entre des hommes lâches qui poſſèdent tout, & des hommes robuſtes, vertueux même, qui n'ont plus rien à perdre que la vie. Il eſt préparé en Amérique par l'accroiſſement de la population, des cultures, de l'nduſtrie & des lumiéres. Tout achemine à cette ſciſſion, & les progrès d'un mal dans un monde, & les progrès du bien dans l'autre.

Mais peut-il convenir à l'Eſpagne & à la France, dont les poſſeſſions dans le nouvel hémiſphère ſont une ſource inépuiſable de richeſſes, leur peut-il convenir de précipiter ce déchire-

ment ? Or, c'eſt ce qui arriveroit, ſi tout le nord de ces régions étoit aſſujetti aux mêmes loix, ou lié par des intérêts communs.

A peine la liberté de ce vaſte continent ſeroit-elle aſſurée, qu'il deviendroit l'aſyle de tout ce qu'on voit parmi nous d'hommes intrigans, ſéditieux, flétris ou ruinés. La culture, les arts, le commerce ne ſeroient pas la reſſource des réfugiés de ce caractère. Il leur faudroit une vie moins laborieuſe & plus agitée. Ce génie, également éloigné du travail & du repos, ſe tourneroit vers les conquêtes ; & une paſſion qui a tant d'attraits ſubjugueroit aiſément les premiers colons, détournés de leurs anciens travaux par une longue guerre. Le nouveau peuple auroit achevé les préparatifs de ſes invaſions, avant que le bruit en eût été porté dans nos climats. Il choiſiroit ſes ennemis, le champ & le moment de ſes victoires. Sa foudre tomberoit toujours ſur des mers ſans défenſe, ou ſur des côtes priſes au dépourvu. Dans peu, les provinces du Midi deviendroient la proie de celles du Nord, & ſuppléeroient par la richeſſe de leurs productions à la médiocrité des leurs. Peut-être même, les poſſeſſions de nos monarchies abſolues brigueroient-elles d'entrer dans la confédération des peuples libres, ou ſe détacheroient-elles de l'Europe pour n'appartenir qu'à elles-mêmes.

Le parti que doivent prendre les cours de Madrid & de Verſailles, s'il leur eſt libre de choiſir, c'eſt de laiſſer ſubſiſter dans le nord de l'Amérique deux puiſſances qui s'obſervent, qui ſe contiennent, qui ſe balancent. Alors des ſiècles s'écouleront, avant que l'Angleterre & les républiques formées à ſes dépens ſe rapprochent. Cette défiance réciproque les empêchera de rien entreprendre au loin ; & les établiſſemens des autres nations, dans le Nouveau-Monde, jouiront d'une trnquillité, qui juſqu'à nos jours a été ſi ſouvent troublée.

C'eſt même vraiſemblablement, c'eſt l'ordre de choſes qui conviendroit le mieux aux provinces confédérées. Leurs limites reſpectives ne ſont pas réglées. Il règne une grande jalouſie entre les contrées du Nord & celles du Midi. Les principes politiques

varient d'une rivière à l'autre. On remarque de grandes animosités entre les citoyens d'une ville, entre les membres d'une famille. Chacun voudra éloigner de soi le fardeau accablant des dépenses & des dettes publiques. Mille germes de divisions couvent généralement dans le sein des Etats-Unis. Les dangers une fois disparus, comment arrêter l'explosion de tant de mécontentemens ? Comment tenir attachés à un même centre tant d'esprits égarés, tant de cœurs aigris ? Que les vrais amis des Américains y réfléchissent, & ils trouveront que l'unique moyen de prevenir les troubles parmi ces peuples, c'est de laisser sur leurs frontières un rival puissant & toujours disposé à profiter de leurs dissensions.

Il faut la paix & la sûreté aux monarchies ; il faut des inquiétudes & un ennemi à redouter pour les républiques. Rome avoit besoin de Carthage ; & celui qui détruisit le liberté Romaine, ce ne fut, ni Sylla, ni César ; ce fut le premier Caton, lorsque sa politique étroite & farouche ôta une rivale à Rome, en allumant dans le sénat les flambeaux qui mirent Carthage en cendre. Venise elle-même, depuis quatre cens ans, peut-être, eût perdu son gouvernement & ses loix, si elle n'avoit à sa porte & presque sous ses murs des voisins puissans qui pourroient devenir ses ennemis ou ses maîtres.

LII. Quelle idée il faut se former des treize provinces confédérées.

Mais dans cette combinaison à quel degré de félicité, de splendeur & de force pourront avec le tems s'élever les provinces confédérées ?

Ici, pour bien juger, commençons d'abord par écarter l'intérêt que toutes les ames, sans en excepter celles des esclaves, ont pris aux généreux efforts d'une nation qui s'exposoit aux plus effrayantes calamités pour être libre. Le nom de liberté est si doux, que tous ceux qui combattent pour elle, sont sûrs d'intéresser nos vœux secrets. Leur cause est celle du genre-humain tout entier ; elle devient la nôtre. Nous nous vengeons de nos oppresseurs, en exhalant du-moins en liberté notre haine contre les oppresseurs etrangers. Au bruit des chaines qui se brisent, il nous semble que les nôtres vont devenir plus légères ; & nous

croyons quelques momens refpirer un air plus pur, en apprenant que l'univers compte des tyrans de moins. D'ailleurs ces grandes révolutions de la liberté font des leçons pour les defpotes. Elles les avertiffent de ne pas compter fur une trop longue patience des peuples & fur une éternelle impunité. Ainfi, quand la fociété & les loix fe vengent des crimes des particuliers, l'homme de bien efpère que le châtiment des coupables peut prévenir de nouveaux crimes. La terreur quelquefois tient lieu de juftice au brigand, & de confcience à l'affaffin. Telle eft la fource de ce vif intérêt que font naître en nous toutes les guerres de liberté. Tel a été celui que nous ont infpiré les Américains. Nos imaginations fe font enflammées pour eux. Nous nous fommes affociés à leurs victoires & à leurs défaites. L'efprit de juftice qui fe plaît à compenfer les malheurs paffés par un bonheur à venir, fe plaît à croire que cette partie du Nouveau-Monde ne peut manquer de devenir une des plus floriffantes contrées du globe. On va jufqu'à craindre que l'Europe ne trouve un jour fes maîtres dans fes enfans. Ofons réfifter au torrent de l'opinion & à celui de l'enthoufiafme public. Ne nous laiffons point égarer par l'imagination qui embellit tout, par le fentiment qui aime à fe créer des illufions & réalife tout ce qu'il efpère. Notre devoir eft de combattre tout préjugé, même celui qui feroit le plus conforme au vœu de notre cœur. Il s'agit avant tout d'être vrais, & de ne pas trahir cette confcience pure & droite qui préfide à nos écrits & nous dicte tous nos jugemens. Dans ce moment, peut-être, nous ne ferons pas crus: mais une conjecture hardie qui fe vérifie au bout de plufieurs fiècles fait plus d'honneur à l'hiftorien, qu'une longue fuite de faits dont le récit ne peut être contefté; & je n'écris pas feulement pour mes contemporains qui ne me furvivront que de quelques années. Encore quelques révolutions du foleil: eux & moi, nous ne ferons plus. Mais je livre mes idées à la poftérité & au tems. C'eft à eux à me juger.

L'efpace occupé par les treize républiques entre les montagnes & la mer, n'eft que de foixante-fept lieues marines; mais fur

ſur la côte leur étendue eſt en ligne droite de trois cens quarante-cinq depuis la rivière de Sainte-Croix juſqu'à celle de Savannah.

Dans cette région, les terres ſont preſque généralement mauvaiſes ou de qualité médiocre.

Il ne croît guère que du maïs dans les quatre colonies les plus ſeptentrionales. L'unique reſſource de leurs habitans, c'eſt la pêche, dont le produit annuel ne s'élève pas au-deſſus de 6,000,000 livres.

Le bled ſoutient principalement les provinces de New-York, de Jerſey & de Penſilvanie. Mais le ſol s'y eſt ſi rapidement détérioré, que l'acre qui donnoit autrefois juſqu'à ſoixante boiſſeaux de froment, n'en produit plus vingt que fort rarement.

Quoique les campagnes du Maryland & de la Virginie ſoient fort ſupérieures à toutes les autres, elles ne peuvent être regardées comme très-fertiles. Les anciennes plantations ne rendent que le tiers du tabac qu'on y récoltoit autrefois. Il n'eſt pas poſſible d'en former beaucoup de nouvelles; & les cultivateurs ont été réduits à tourner leurs travaux vers d'autres objets.

La Caroline Septentrionale produit quelques grains, mais d'une qualité ſi inférieure, qu'ils ſont vendus vingt-cinq ou trente pour cent de moins que les autres dans tous les marchés.

Le ſol de la Caroline Méridionale & de la Géorgie, eſt parfaitement uni juſqu'à cinquante milles de l'océan. Les pluies exceſſives qui y tombent ne trouvant point d'écoulement, forment de nombreux marais où le riz eſt cultivé au grand détriment des hommes libres & des eſclaves occupés de ce travail. Dans les intervalles que laiſſent ces amas d'eau ſi multipliés, croît un indigo inférieur qu'il faut changer de place chaque année. Lorſque le pays s'élève, ce ne ſont plus que des ſables rébelles ou d'affreux rochers, coupés de loin en loin par des pâturages de la nature du jonc.

Le gouvernement Anglois ne pouvant ſe diſſimuler que l'Amérique Septentrionale ne l'enrichiroit jamais par les productions qui lui étoient propres, imagina le puiſſant reſſort des gratifica-

tions, pour créer dans cette partie du Nouveau-Monde le lin, la vigne, la soie. La pauvreté du sol repoussa la première de ces vues; le vice du climat s'opposa au succès de la seconde; & le défaut de bras ne permit pas de suivre la troisième. La société établie à Londres pour l'encouragement des arts, ne fut pas plus heureuse que le ministère. Ses bienfaits ne firent éclorre aucun des objets qu'elle avoit proposés à l'activité & à l'industrie de ces contrées.

Il fallut que la Grande-Bretagne se contentât de vendre chaque année aux contrées qui nous occupent pour environ cinquante millions de marchandises. Ceux qui les consommoient lui livroient exclusivement leurs indigos, leurs fers, leurs tabacs & leurs pelleteries. Ils lui livroient ce que le reste du globe leur avoit donné d'argent & de matières premières, en échange de leurs bois, de leurs grains, de leur poisson, de leur riz, de leurs salaisons. Cependant la balance leur fut toujours si défavorable, que lorsque les troubles commencèrent, les colonies devoient cent vingt ou cent trente millions à leur métropole; & qu'elles n'avoient point de métaux en circulation.

Malgré ces désavantages, il s'étoit successivement formé dans le sein des treize provinces une population de deux millions neuf cens quatre-vingt un mille six cens soixante dix-huit personnes, en y comprenant quatre cens mille noirs. L'oppression & l'intolérance y poussoient tous les jours de nouveaux habitans. La guerre a fermé ce refuge aux malheureux: mais la paix le leur rouvrira; & ils s'y rendront en plus grand nombre que jamais. Ceux qui y passeront avec des projets de culture n'auront pas toute la satisfaction qu'ils se seront promise; parce qu'ils trouveront les bonnes terres, les médiocres même, toutes occupées; & qu'on n'aura guère à leur offrir que des sables stériles, des marais mal-sains ou des montagnes escarpées. L'émigration sera plus favorable aux manufacturiers & aux artistes, sans que peut-être ils aient rien gagné à changer de patrie & de climat.

On ne détermineroit pas sans témérité quelle pourra être un jour la population des Etats-Unis. Ce calcul, assez généralement

difficile, devient impraticable pour une région dont les terres dégénèrent très-rapidement, & où la mesure des travaux & des avances n'est pas celle de la reproduction. Si dix millions d'hommes trouvent jamais une subsistance assurée dans ces provinces, ce sera beaucoup. Alors même les exportations se réduiront à rien ou à fort peu de chose : mais l'industrie intérieure remplacera l'industrie étrangère. A peu de chose près, le pays pourra se suffire à lui-même, pourvu que ses habitans sachent être heureux par l'économie & la médiocrité.

Peuples de l'Amérique Septentrionale, que l'exemple de toutes les nations qui vous ont précédés, & sur-tout que celui de la mère-patrie vous instruise. Craignez l'affluence de l'or qui apporte avec le luxe la corruption des mœurs, le mépris des loix ; craignez une trop inégale répartition des richesses qui montre un petit nombre de citoyens opulens & une multitude de citoyens dans la misère ; d'où naît l'insolence des uns & l'avilissement des autres. Garantissez-vous de l'esprit de conquête. La tranquillité de l'empire diminue à mesure qu'il s'étend. Ayez des armes pour vous défendre ; n'en ayez pas pour attaquer. Cherchez l'aisance & la santé dans le travail ; la prospérité dans la culture des terres & les atteliers de l'industrie ; la force dans les bonnes mœurs & dans la vertu. Faites prospérer les sciences & les arts qui distinguent l'homme policé de l'homme sauvage. Sur-tout veillez à l'éducation de vos enfans. C'est des écoles publiques, n'en doutez pas, que sortent les magistrats éclairés, les militaires instruits & courageux, les bons pères, les bons maris, les bons frères, les bons amis, les hommes de bien. Par-tout où l'on voit la jeunesse se dépraver, la nation est sur son déclin. Que la liberté ait une base inébranlable dans la sagesse de vos constitutions, & qu'elle soit l'indestructible ciment qui lie vos provinces entre elles. N'établissez aucune préférence légale entre les cultes. La superstition est innocente par-tout où elle n'est ni protégée, ni persécutée ; & que votre durée soit, s'il se peut, égale à celle du monde.

Puisse ce vœu s'accomplir, & consoler la génération expi-

rante par l'espoir d'une meilleure ! Mais laissant l'avenir à lui-même, jettons un coup-d'œil sur le résultat de trois siècles mémorables. Après avoir vu, dans le début de cet ouvrage, en quel état de misère & de ténèbres étoit l'Europe à la naissance de l'Amérique, voyons en quel état la conquête d'un monde a conduit & poussé le monde conquérant. C'étoit l'objet d'un livre entrepris avec le desir d'être utile. Si le but est rempli, l'auteur aura payé sa dette à son siècle, à la société.

Fin du dix-huitième Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE
Des Etablissemens et du Commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

NOUS avançons dans une carrière où nous ne nous sommes pas engagés, sans en connoître l'étendue, les difficultés; & que nous aurions abandonnée plusieurs fois, si nous n'avions été soutenus par des motifs qui font toujours oublier la disproportion des forces avec la tentative. On ose, & l'on exécute quelquefois dans un incendie des choses qui abattroient le courage, s'il n'étoit irrité par le péril, & qui l'étonnent quand le péril est passé. Après une bataille gagnée ou perdue, un militaire disoit à l'aspect d'une montagne, qu'il avoit gravie pour aller à l'ennemi: qui eût jamais fait cela, s'il n'y avoit pas eu un coup de fusil à recevoir? J'étois sans doute animé de ce sentiment, lorsque je commençai; & il faut bien qu'il m'anime encore, puisque je continue.

D'abord nous avons montré l'état de l'Europe avant la découverte des deux Indes.

Puis nous avons ſuivi la marche incertaine, tyrannique & ſanglante des établiſſemens fondés dans ces contrées lointaines.

Il nous reſte à développer l'influence des liaiſons du Nouveau-Monde ſur les opinions, les gouvernemens, l'induſtrie, les arts, les mœurs, le bonheur de l'ancien. Commençons par la religion.

I.
Religion.

Si l'homme avoit joui ſans interruption d'une félicité pure; ſi la terre avoit ſatisfait d'elle-même à toute la variété de ſes beſoins, on doit préſumer que l'admiration & la reconnoiſſance n'auroient tourné que très-tard vers les dieux les regards de cet être naturellement ingrat. Mais un ſol ſtérile ne répondit pas toujours à ſes travaux. Les torrens ravagèrent les champs qu'il avoit cultivés. Un ciel ardent brûla ſes moiſſons. Il éprouva la diſette, il connut les maladies, & il rechercha les cauſes de ſa miſère.

Pour expliquer l'énigme de ſon exiſtence, de ſon bonheur & de ſon malheur, il inventa différens ſyſtêmes également abſurdes. Il peupla l'univers d'intelligences bonnes & malfaiſantes; & telle fut l'origine du polythéiſme, la plus ancienne & la plus générale des religions. Du polythéiſme naquit le manichéiſme, dont les veſtiges dureront à jamais, quels que ſoient les progrès de la raiſon. Le manichéiſme ſimplifié engendra le déiſme; & au milieu de ces opinions diverſes, il s'éleva une claſſe d'hommes médiateurs entre le ciel & la terre.

Ce fut alors que les régions ſe couvrirent d'autels; qu'on entendit ici l'hymne de la joie, là le gémiſſement de la douleur; & qu'on eut recours à la prière, aux ſacrifices, les deux moyens naturels d'obtenir la faveur & de calmer le reſſentiment. On offrit la gerbe; on immola l'agneau, la chèvre, le taureau. Le ſang de l'homme arroſa le tertre ſacré.

Cependant on voyoit ſouvent l'homme de bien dans la ſouffrance, le méchant, l'impie même dans la proſpérité, & l'on imagina la doctrine de l'immortalité. Les ames affranchies du corps, ou circulèrent dans les différens êtres de la nature, ou s'en allèrent dans un autre monde recevoir la récompenſe de leurs vertus, le

châtiment de leurs crimes. Mais l'homme en devint-il meilleur? c'eſt un problême. Ce qui eſt ſûr, c'eſt que depuis l'inſtant de ſa naiſſance juſqu'au moment de ſa mort, il fut tourmenté par la crainte des puiſſances inviſibles, & réduit à une condition beaucoup plus fâcheuſe que celle dont il avoit joui.

La plupart des légiſlateurs ſe ſont ſervis de cette diſpoſition des eſprits pour conduire les peuples, & plus encore pour les aſſervir. Quelques-uns ont fait deſcendre du ciel le droit de commander; & c'eſt ainſi que s'eſt établie la théocratie ou le deſpotiſme ſacré, la plus cruelle & la plus immorale des légiſlations: celle où l'homme orgueilleux, malfaiſant, intéreſſé, vicieux avec impunité, commande à l'homme de la part de Dieu; où il n'y a de juſte que ce qui lui plaît, d'injuſte que ce qui lui déplaît, ou à l'Etre ſuprême avec lequel il eſt en commerce, & qu'il fait parler au gré de ſes paſſions; où c'eſt un crime d'examiner ſes ordres, une impiété de s'y oppoſer; où des révélations contradictoires ſont miſes à la place de la conſcience & la raiſon, reduites au ſilence par des prodiges ou par des forfaits; où les nations enfin ne peuvent avoir des idées fixes ſur les droits de l'homme, ſur ce qui eſt bien, ſur ce qui eſt mal, parce qu'elles ne cherchent la baſe de leurs privilèges & de leurs devoirs que dans des livres inſpirés dont l'interprétation leur eſt refuſée.

Si ce gouvernement eut dans la Paleſtine une origine plus ſublime, il n'y fut pas plus exempt qu'ailleurs des calamités qui en paroiſſent une ſuite inévitable.

Le chriſtianiſme ſuccéda au judaïſme. L'aſſerviſſement d'une république, maîtreſſe du monde, à des monſtres de tyrannie; la miſère effroyable que le luxe d'une cour & la ſolde des armées répandirent dans un vaſte empire, ſous le règne des Nérons; les irruptions ſucceſſives des barbares qui démembrèrent ce grand corps; la perte des provinces qui ſe ſoulevèrent ou furent envahies: tous ces maux phyſiques avoient préparé les eſprits à une nouvelle religion, & les révolutions de la politique en devoient amener une dans le culte. On ne voyoit plus dans le

Paganiſme vieilli que les fables de ſon enfance, l'ineptie ou la méchanceté de ſes dieux, l'avarice de ſes prêtres, l'infamie & les vices des rois qui ſoutenoient ces dieux & ces prêtres. Alors le peuple qui ne connoiſſoit que des tyrans ſur la terre, chercha ſon aſyle dans le ciel.

Le chriſtianiſme vint le conſoler, & lui apprendre à ſouffrir. Tandis que les vexations & les débauches du trône ſappoient le paganiſme avec l'empire, des ſujets opprimés & dépouillés, qui avoient embraſſé les nouveaux dogmes, achevoient cette ruine par l'exemple de toutes les vertus qui accompagnent toujours la ferveur du proſélytiſme. Mais une religion née dans les calamités publiques, devoit donner à ceux qui la prêchoient beaucoup d'empire ſur les malheureux qui ſe réfugioient dans ſon ſein. Auſſi le pouvoir du clergé naquit-il, pour ainſi dire, dans le berceau de l'évangile.

Du débris des ſuperſtitions païennes & des ſectes philoſophiques, il ſe forma un corps de rites & de dogmes que la ſimplicité des premiers chrétiens ſanctifia par une piété vraie & touchante : mais qui laiſſèrent en même-tems un germe de diſputes & de débats, d'où ſortit cette complication de paſſions qu'on voile & qu'on honore ſous le nom de zèle. Ces diſſentions enfantèrent des écoles, des docteurs, un tribunal, une hiérarchie. Le chriſtianiſme avoit commencé par des pêcheurs qui ne ſavoient que l'évangile ; il fut achevé par des évêques qui formèrent l'égliſe. Alors il gagna de proche en proche, & parvint juſqu'à l'oreille des empereurs. Les uns le tolérèrent par mépris, par crainte, par intérêt ou par humanité ; les autres le perſécutèrent. La perſécution hâta les progrès que la tolérance lui avoit ouverts. Le ſilence & la proſcription, la clémence & la rigueur ; tout lui devint utile. La liberté naturelle à l'eſprit humain, le fit adopter à ſa naiſſance, comme elle l'a fait ſouvent rejetter dans ſa vieilleſſe. Cette indépendance, moins amoureuſe de la vérité que de la nouveauté, devoit lui donner des ſectateurs, quand il n'auroit pas eu tous les caractères propres à le faire reſpecter.

Le

Le paganiſme démaſqué par la philoſophie, & décrié par les pères de l'égliſe, avec des temples aſſez nombreux, mais des prêtres qui n'étoient pas riches, croula de jour en jour, & céda ſa place au nouveau culte. Celui-ci pénétra dans le cœur des femmes par la dévotion qui s'unit ſi bien à la tendreſſe, & dans l'eſprit des enfans qui aiment les prodiges & la morale même la plus ſévère. C'eſt par-là qu'il entra dans les cours, où tout ce qui peut devenir paſſion eſt ſûr de trouver accès. Un prince qui, baigné dans le ſang de ſa famille, s'étoit comme endormi dans des bras impurs; ce prince qui avoit de grands crimes & de grandes foibleſſes à expier, embraſſa le chriſtianiſme qui lui pardonnoit tout en faveur de ſon zèle, & auquel il donna tout pour être délivré de ſes remords.

Conſtantin au lieu d'unir à ſa couronne le pontificat quand il ſe fit chrétien, comme ils étoient unis dans la perſonne des empereurs, païens, accorda au clergé tant de richeſſes & d'autorité, tant de moyens de les accroître de plus en plus, que cet aveugle abandon fut ſuivi d'un deſpotiſme eccléſiatique tout-à-fait nouveau.

Une ignorance profonde étoit le plus ſûr appui de cet aſcendant ſur les eſprits. Les pontifes de Rome répandirent ces ténèbres en déclarant la guerre à tout eſpèce d'érudition païenne. S'il ſe fit de tems en tems quelques efforts pour diſſiper cette obſcurité, ils furent étouffés par les ſupplices.

Tandis que les papes déſabuſoient les eſprits de leur autorité par l'abus même qu'ils en faiſoient, la lumière vint d'Orient en Occident. Dès que les chefs-d'œuvre de l'antiquité eurent ramené le goût des bonnes études, la raiſon recouvra quelques-uns des droits qu'elle avoit perdus. L'hiſtoire de l'égliſe fut approfondie, & l'on y découvrit les faux titres de la cour de Rome. Une partie de l'Europe en ſecoua le joug. Un moine lui fit perdre preſque toute l'Allemagne, preſque tout le Nord; un chanoine quelques provinces de France; & un roi pour une femme, l'Angleterre entière. Si d'autres ſouverains maintinrent avec fermeté la religion catholique dans leurs poſſeſſions, ce fut peut-être parce

qu'elle étoit plus favorable à cette obéiſſance aveugle & paſſive qu'ils exigent des peuples, & que le clergé romain a toujours prêchée pour ſes intérêts.

Cependant le deſir de conſerver d'une part l'autorité pontificale, de l'autre l'envie de la renverſer, ont enfanté deux ſyſtêmes oppoſés. Les théologiens catholiques ont entrepris même avec ſuccès de prouver que les livres ſaints ne ſont point par eux-mêmes la pierre de touche de l'orthodoxie. Ils ont démontré que depuis la première prédication de l'évangile juſqu'à nos jours, les écritures diverſement entendues avoient donné naiſſance aux opinions les plus oppoſées, les plus extravagantes, les plus impies; & qu'avec cette parole divine on a pu ſoutenir les dogmes les plus contradictoires, tant qu'on n'a ſuivi que le ſentiment intérieur pour interprète de la révélation.

Les écrivains de la religion réformée ont fait voir l'abſurdité qu'il y auroit à croire un ſeul homme continuellement inſpiré du ciel ſur un trône ou dans une chaire qui fut le ſiège des vices les plus monſtrueux; où la diſſolution ſe vit aſſiſe à côté de l'inſpiration; où l'adultère & le concubinage profanèrent les idoles revêtues du caractère & du nom de la ſainteté; où l'eſprit de menſonge & d'artifice dirigea les prétendus oracles de la vérité. Ils ont démontré que l'égliſe aſſemblée en concile & compoſée de prélats intriguans ſous les empereurs de la primitive égliſe, ignorans & débauchés dans les tems de barbarie, ambitieux & faſtueux dans les ſiècles de ſchiſme; qu'une telle égliſe ne devoit pas être plus éclairée de lumières ſurnaturelles que le vicaire de Jéſus; que l'eſprit de Dieu ne ſe communiquoit pas plus viſiblement à deux cens pères du concile qu'au ſaint père, ſouvent le plus méchant des hommes; que des Allemands & des Eſpagnols ſans ſcience, des François ſans mœurs, & des Italiens ſans aucune vertu, n'étoient pas auſſi diſpoſés à l'eſprit de révélation qu'un ſimple troupeau de payſans qui cherchent Dieu de bonne foi dans la prière & le travail. Enfin s'ils n'ont pu ſoutenir leur nouveau ſyſtême aux yeux de la raiſon, ils ont très-bien détruit celui de l'ancienne égliſe.

Au milieu de ces ruines, la philoſophie s'eſt élevée, & elle a dit. Si le texte de l'écriture n'a pas la clarté, la préciſion, l'authenticité néceſſaires pour être l'unique règle infaillible de culte & de dogme. Si la tradition de l'égliſe depuis ſes premiers ſiècles juſqu'au tems de Luther & de Calvin s'eſt corrompue elle-même avec les mœurs des prêtres & des fidèles; ſi les conciles ont chancelé, varié, décidé contradictoirement dans leurs aſſemblées; s'il eſt indigne de la divinité de communiquer ſon eſprit & ſa parole à un ſeul homme débauché quand il eſt jeune, imbécille quand il eſt vieux, ſujet enfin dans tous les âges aux paſſions, aux erreurs, aux infirmités de l'homme: il ne reſte aucun appui ſolide & conſtant à l'infaillibilité de la foi chrétienne. Ainſi cette religion n'eſt pas d'inſtitution divine, ou Dieu n'a pas voulu qu'elle fût éternelle.

Ce dilemme eſt très-embarraſſant. Tant que le ſens des écritures demeurera ſuſceptible des conteſtations qu'il a toujours éprouvées, & la tradition auſſi problématique qu'elle l'a paru par les travaux immenſes des théologiens de différentes communions, le chriſtianiſme ne pourra s'appuyer que ſur l'autorité civile, que ſur le pouvoir du magiſtrat. La propre force de la religion qui ſoumet l'eſprit & retient la conſcience par la perſuaſion, cette force lui manquera.

Auſſi ces diſputes ont-elles peu-à-peu conduit les nations qui avoient ſecoué le joug d'une autorité regardée juſqu'alors comme infaillible plus loin qu'on ne l'avoit prévu. Elles ont aſſez généralement rejetté de l'ancien culte ce qui contrarioit leur raiſon, & n'ont conſervé qu'un chriſtianiſme dégagé de tous les myſtères. La révélation elle-même a été abandonnée, mais plus tard, dans ces régions par quelques hommes plus audacieux, ou qui ſe croyoient plus éclairés que la multitude. Une manière de penſer ſi fière, ſi indépendante, s'eſt étendue avec le tems aux états qui étoient reſtés aſſervis à Rome. Comme dans ces contrées, les lumières avoient fait moins de progrès, & que les opinions étoient plus gênées, la licence y a été portée juſqu'à ſa dernière limite, l'athéiſme; ſyſtême ou d'un atrabilaire qui ne voit que

du désordre dans la nature, ou d'un méchant qui craint un vengeur à venir, ou d'une classe de philosophes qui ne sont ni atrabilaires ni méchans, mais qui croient trouver dans les propriétés d'une matière éternelle la cause suffisante de tous les phénomènes qui nous frappent d'admiration.

Par une impulsion fondée dans la nature même des religions, le catholicisme tend sans cesse au protestantisme; le protestantisme au socinianisme; le socinianisme au déisme; le déisme au scepticisme. L'incrédulité est devenue trop générale, pour qu'on puisse espérer avec quelque fondement de redonner aux anciens dogmes l'ascendant dont ils ont joui durant tant de siècles. Qu'ils soient toujours librement suivis par ceux de leurs sectateurs que leur conscience y attache, par tous ceux qui y trouvent des consolations, & un encouragement à leurs devoirs de citoyen : mais que toutes les sectes, dont les principes ne contrarieront pas l'ordre public, trouvent généralement la même indulgence. Il seroit de la dignité comme de la sagesse de tous les gouvernemens, d'avoir un même code moral de religion dont il ne seroit pas permis de s'écarter, & de livrer le reste à des discussions indifférentes au repos du monde. Ce seroit le plus sûr moyen d'éteindre insensiblement le fanatisme des prêtres, & l'enthousiasme des peuples.

C'est en partie à la découverte du Nouveau-Monde qu'on devra la tolérance religieuse qui doit s'introduire dans l'ancien. Elle arrivera cette tolérance. La persécution ne feroit que hâter la chûte des religions dominantes. L'industrie & la lumière ont pris chez les nations un cours, un ascendant qui doit rétablir un certain équilibre dans l'ordre moral & civil des sociétés. L'esprit humain est désabusé de l'ancienne superstition. Si l'on ne profite de cet instant pour le guider & le rendre à l'empire de la raison, il faut que la masse générale des hommes qui a besoin d'espérances & de craintes, se livre à des superstitions nouvelles.

Tout a concouru depuis deux siècles à épuiser cette fureur de zèle qui dévoroit la terre. Les déprédations des Espagnols dans toute l'Amérique ont éclairé le monde sur les excès du fanatisme.

En établissant leur religion par le fer & par le feu dans des pays dévastés & dépeuplés, ils l'ont rendu odieuse en Europe; & leurs cruautés ont détaché plus de catholiques de la communion Romaine, qu'elles n'ont fait de chrétiens parmi les Indiens. L'abord de toutes les sectes dans l'Amérique Septentrionale, a nécessairement étendu l'esprit de tolérance au loin, & soulagé nos contrées de guerres de religion. Les missions nous ont délivré de ces esprits inquiets, qui pouvoient incendier leur patrie, & qui sont allés porter les torches & les glaives de l'évangile au-delà des mers. La navigation & les longs voyages ont insensiblement détourné une grande partie du peuple des folles idées de la superstition. La différence des cultes & des nations, a familiarisé les esprits les plus grossiers avec une sorte d'indifférence pour l'objet qui avoit le plus frappé leur imagination. Le commerce entre les sectes les plus opposées, a refroidi la haine religieuse qui les divisoit. On a vu qu'il y avoit par-tout de la morale & de la bonne foi dans les opinions, par-tout du déréglement dans les mœurs, & de l'avarice dans les ames; & l'on en a conclu que c'étoit le climat, le gouvernement & l'intérêt social ou national qui modifioient les hommes.

Depuis que la communication est établie entre les deux hémisphères de ce monde, on parle & l'on s'occupe moins de cet autre monde, qui faisoit l'espérance du petit nombre, & le tourment de la multitude. La variété, la multiplicité des objets que l'industrie a présentés à l'esprit & aux sens, a partagé les affections de l'homme & affoibli l'énergie de tous les sentimens. Les caractères se sont émoussés; & le fanatisme a dû s'éteindre comme la chevalerie, comme toutes les grandes manies des peuples désœuvrés. Les causes de cette révolution dans les mœurs, ont influé encore plus rapidement sur les gouvernemens.

II. Gouvernement.

La société vient naturellement de la population, & le gouvernement tient à l'état social. En considérant le peu de besoins que la nature donne à l'homme, en proportion des ressources qu'elle lui présente; le peu de secours & de biens qu'il trouve dans l'état civil, en comparaison des peines & des maux qu'il y

entaſſe ; ſon inſtinct commun à tous les êtres vivans, pour l'indépendance & la liberté ; une multitude de raiſons priſes de ſa conſtitution phyſique : on a voulu douter ſi la ſociabilité étoit auſſi naturelle à l'eſpèce humaine qu'on le penſe ordinairement.

On a comparé les hommes iſolés à des reſſorts épars. Si dans l'état de nature, ſans légiſlation, ſans gouvernement, ſans chefs, ſans magiſtrats, ſans tribunaux, ſans loix, un de ces reſſorts en choquoit un autre, ou celui-ci briſoit le premier, ou il en étoit briſé, ou ils ſe briſoient tous deux. Mais lorſqu'en les raſſemblant & les ordonnant on en eut formé ces énormes machines qu'on appelle ſociétés, où, bandés les uns contre les autres, ils agiſſent & réagiſſent avec toute la violence de leur énergie particulière, on créa artificiellement un véritable état de guerre, & d'une guerre variée par une multitude innombrable d'intérêts & d'opinions. Ce fut bien un autre déſordre, lorſque deux, trois, quatre ou cinq de ces terribles machines vinrent à ſe heurter en même tems. C'eſt alors qu'on vit dans la durée de quelques heures, plus de reſſorts briſés, mis en pièces, qu'il n'y en auroit eu pendant la durée de vingt ſiècles, avant ou ſans cette ſublime inſtitution. C'eſt ainſi qu'on fait la ſatyre des premiers fondateurs des nations, par la ſuppoſition d'un état ſauvage, idéal & chimérique. Jamais les hommes ne furent iſolés, comme on les montre ici. Ils portèrent en eux un germe de ſociabilité qui tendoit ſans ceſſe à ſe développer. Ils auroient voulu ſe ſéparer, qu'ils ne l'auroient pu ; ils l'auroient pu, qu'ils ne l'auroient pas dû, les vices de leur aſſociation ſe compenſant par de plus grands avantages.

La foibleſſe & la langueur de l'enfance de l'homme ; la nudité de ſon corps ſans poil & ſans plume ; la perfectibilité de ſon eſprit, ſuite néceſſaire de la durée de ſa vie ; l'amour maternel qui croît avec les ſoins & les peines, qui, après avoir porté ſon fruit neuf mois dans ſes entrailles, l'allaite & le porte des années entières dans ſes bras ; l'attachement réciproque, né de cette habitude entre deux êtres qui ſe ſoulagent & ſe careſſent ; la multiplication des ſignes communicatifs dans une organiſation,

qui joint aux accens de la voix, communs à tant d'animaux, le langage des doigts & des gestes particuliers à l'espèce humaine; les événemens naturels qui peuvent rapprocher de cent façons, & réunir des individus errans & libres; les accidens & les besoins imprévus qui les forcent à se rencontrer pour la chasse, la pêche, ou même pour leur défense; enfin l'exemple de tant d'espèces qui vivent en troupes, telles que les amphibies & les monstres marins, les vols de grue & d'autres animaux, les insectes même qu'on trouve en bandes & en essaims: tous ces faits & ces raisonnemens semblent prouver que l'homme tend de sa nature à la sociabilité, & qu'il y arrive d'autant plus promptement, qu'il ne sauroit beaucoup peupler sous la Zone-Torride, sans se former en hordes errantes ou sédentaires, ni se répandre sous les autres Zones, sans s'associer à ses semblables, pour la proie & le butin qu'exige le besoin de se nourrir & de se vêtir.

De la nécessité de s'associer, dérive celle d'avoir des loix relatives à cet état: c'est-à-dire, de former, par la combinaison de tous les instincts communs & particuliers, une combinaison générale, qui maintienne la masse & la pluralité des individus. Car si la nature pousse l'homme vers l'homme, c'est sans doute par une suite de cette attraction universelle, qui tend à la reproduction & à la conservation. Tous les penchans que l'homme porte dans la société, tous les plis qu'il y prend, devroient être subordonnés à cette première impulsion. Vivre & peupler étant la destination de toutes les espèces vivantes, il semble que la sociabilité, si c'est une des premières facultés de l'homme, devroit concourir à cette double fin de la nature, & que l'instinct qui le conduit à l'état social, devroit diriger nécessairement toutes les loix morales & politiques, au résultat d'une existence plus longue & plus heureuse pour la pluralité des hommes. Cependant, à ne considérer que l'effet, on diroit que toutes les sociétés n'ont pour principe ou pour suprême loi, que la *sûreté de la puissance dominante*. D'où vient ce contraste singulier, entre la fin & les moyens, entre les loix de la nature & celles de la politique?

C'eſt une queſtion à laquelle il eſt difficile de répondre ſolidement, ſans ſe former des notions juſtes de la nature, de la ſucceſſion des différens gouvernemens; & l'hiſtoire ne nous eſt preſque d'aucun ſecours ſur ce grand objet. Tous les fondemens de la ſociété actuelle ſe perdent dans les ruines de quelque cataſtrophe ou révolution phyſique. Par-tout, on voit les hommes chaſſés par les incendies de la terre ou par les feux de la guerre, par les débordemens des eaux ou par des inſectes dévorans, par la diſette ou par la famine, ſe réunir dans un coin du monde inhabité; ou ſe diſperſer, ſe répandre dans des lieux déja peuplés. Toujours la police commence par le brigandage, & l'ordre par l'anarchie. Mais pour parvenir à quelque réſultat qui ſatisfaſſe la raiſon, il faut négliger ces ſecouſſes momentanées, & conſidérer les nations dans un état ſtationnaire & tranquille, qui laiſſe un libre cours à la production des phénomènes.

On a dit qu'il y avoit deux mondes, le phyſique & le moral. Plus on aura d'étendue dans l'eſprit & d'expérience, plus on ſera convaincu qu'il n'y en a qu'un, le phyſique qui mène tout, lorſqu'il n'eſt pas contrarié par des cauſes fortuites, ſans leſquelles on eût conſtamment remarqué le même enchaînement dans les événemens moraux les plus ſurprenans, tels que l'origine des idées religieuſes, les progrès de l'eſprit humain, les découvertes des vérités, la naiſſance & la ſucceſſion des erreurs, le commencement & la fin des préjugés, la formation des ſociétés & l'ordre périodique des différens gouvernemens.

Tous les peuples policés ont été ſauvages; & tous les peuples ſauvages, abandonnés à leur impulſion naturelle, étoient deſtinés à devenir policés. La famille fut la première ſociété; & le premier gouvernement fut le gouvernement patriarchal, fondé ſur l'amour, l'obéiſſance, & le reſpect. La famille s'étend & ſe diviſe. Des intérêts oppoſés, ſuſcitent la guerre entre des frères qui ſe méconnoiſſent. Un peuple fond les armes à la main ſur un autre. Le vaincu devient l'eſclave du vainqueur, qui ſe partage ſes campagnes, ſes enfans, ſes femmes. La contrée eſt gouvernée

par

par un chef, par ses lieutenans & par ses soldats, qui représentent la partie libre de la nation, tandis que tout le reste est soumis aux atrocités, aux humiliations de la servitude. Dans cette anarchie, mêlée de jalousie & de férocité, la paix est bientôt troublée. Ces hommes inquiets marchent les uns contre les autres; ils s'exterminent. Avec le tems, il ne reste qu'un monarque ou un despote. Sous le monarque, il est une ombre de justice; la législation fait quelques pas; des idées de propriété se développent; le nom d'esclave est changé en celui de sujet. Sous la suprême volonté du despote, ce n'est que la terreur, bassesse, flatterie, stupidité, superstition. Cette situation intolérable cesse, ou par l'assassinat du tyran, ou par la dissolution de l'empire; & la démocratie s'élève sur ce cadavre. Alors, pour la première fois, le nom sacré de patrie se fait entendre. Alors l'homme courbé relève sa tête, & se montre dans toute sa dignité. Alors les fastes se remplissent de faits héroïques. Alors, il y a des pères, des mères, des enfans, des amis, des concitoyens, des vertus publiques & domestiques. Alors les loix règnent, le génie prend son essor, les sciences naissent, les travaux utiles ne sont plus avilis.

Malheureusement cet état de bonheur n'est que momentané. Par-tout les révolutions, dans le gouvernement, se succèdent avec une rapidité qu'on a peine à suivre. Il y a peu de contrées qui ne les aient toutes essayées, & il n'en est aucune qui, avec le tems, n'achève ce mouvement périodique. Toutes suivront plus ou moins souvent, un cercle reglé de malheurs & de prospérités, de liberté & d'esclavage, de mœurs & de corruption, de lumière & d'ignorance, de grandeur & de foiblesse; toutes parcourront tous les points de ce funeste horizon. La loi de la nature, qui veut que toutes les sociétés gravitent vers le despotisme & la dissolution, que les empires naissent & meurent, ne sera suspendue pour aucune. Tandis que semblables à l'aiguille, qui marque la direction constante des vents, elles avancent ou rétrogradent, voyons comment l'Europe est arrivée à l'état de police où nous la voyons.

Un homme d'un profond génie & d'un caractère implacable,

quoiqu'il ſoit appellé dans l'hiſtoire le plus doux des humains, affranchit les Hébreux de l'eſclavage, par des prodiges, & ſe ſert de l'autorité du ciel, au nom duquel il les opère, pour étouffer en eux tout ſentiment de commiſération. Les peuples ſont impitoyablement exterminés. Les hommes, les femmes, les enfans, les nouveaux nés, ceux qui ſont encore dans le ſein de leur mère, les animaux même ſont maſſacrés. Les fautes de la nation qu'il conduit, ſont cruellement châtiées. Le moindre ſigne de révolte, le plus léger murmure enfonce le glaive dans la gorge du coupable, ou entr'ouvre des gouffres ſous ſes pieds. Ce n'eſt jamais lui, c'eſt toujours Dieu qui ſe venge. Il plonge le peuple dans la miſère, en le dépouillant du peu d'or qu'il poſſède. Il laiſſe en mourant des chefs animés de ſon eſprit. Il avoit préparé par la terreur & par la ſtupidité, le gouvernement théocratique, auquel ſuccéda le gouvernement monarchique; ſi l'on peut donner ce nom à une conſtitution, ſous laquelle des rois tyrans de leurs ſujets, ſont les eſclaves du ſacerdoce. Cette ſingulière nation garde ſon caractère primitif ſous les viciſſitudes de ſa deſtinée. Le Juif vaincu, ſubjugué, diſperſé, haï, mépriſé, reſte Juif. Avec ſes annales ſous ſon bras, il promène la Paleſtine dans tous les climats. Quelle que ſoit la région qu'il habite, il vit dans l'attente d'un libérateur, & meurt les regards attachés ſur ſon ancien temple.

La Grèce vit ſes états fondés par des brigands, qui détruiſirent quelques monſtres & beaucoup d'hommes, afin d'être rois. C'eſt-là que pendant une aſſez courte durée, du moins à dater des tems héroïques, & dans une enceinte aſſez étroite, on a le ſpectacle préſent de toutes les eſpèces de gouvernemens, de l'ariſtocratie, de la démocratie, de la monarchie, du deſpotiſme, & d'une anarchie que l'approche de l'ennemi commun ſuſpend, ſans l'éteindre. C'eſt-là que la menace imminente de la ſervitude fait éclorre & perpétue le patriotiſme, qui amène à ſa ſuite la naiſſance de tous les grands talens; des modèles ſublimes de tous les vices & de toutes les vertus; une multitude d'écoles de la ſageſſe au milieu de la débauche; & des exemples dans tous les

beaux arts, que l'art imitera dans tous les ſiècles & n'égalera jamais. Le Grec fut un peuple frivole, plaiſant, menteur & ingrat. Le Grec fut le ſeul peuple original qu'on ait vu & qu'on verra peut-être ſur la terre.

Rome fut, dit-on, cimentée des débris échappés aux flammes de Troie, ou ne fut qu'une caverne de bandits de la Grèce & de l'Italie : mais de cette écume du genre-humain ſortit un peuple de héros, fléau de toutes les nations, vautour de lui-même ; un peuple plus étonnant qu'admirable ; grand par ſes qualités ; digne d'exécration, par l'uſage qu'il en fit au tems de la république ; le peuple le plus lâche, le plus corrompu ſous ſes empereurs ; un peuple, dont un des hommes les plus vertueux de ſon ſiècle diſoit : Si les rois ſont des bêtes féroces, qui dévorent les nations, quelle bête eſt-ce donc que le peuple Romain qui dévore les rois ?

La guerre, qui, des grands peuples de l'Europe, n'avoit fait que l'empire des Romains, fit redevenir barbares ces Romains ſi nombreux. Le caractère & les mœurs des conquérans, paſſant preſque toujours dans l'ame des vaincus, ceux qui s'étoient éclairés à la lumière de Rome ſavante, retombèrent dans les ténèbres des Scythes ſtupides & féroces. Durant des ſiècles d'ignorance, la force faiſant toujours la loi, & le haſard, ou la faim, ayant ouvert aux forces du Nord, les portes du Midi, le flux & le reflux continuel des émigrations, empêchèrent les loix de ſe fixer nulle part. Comme une foule de petits peuples avoit détruit une grande nation, pluſieurs chefs ou tyrans dépecèrent en fiefs chaque vaſte monarchie. Le peuple, qui n'a rien gagné dans le gouvernement d'un ſeul homme ou de pluſieurs, fut toujours écraſé, mutilé, foulé par ces démembremens de l'anarchie féodale. C'étoient de petites guerres continuelles entre des bourgs voiſins, au lieu de nos grandes & ſuperbes guerres de nation à nation.

Cependant, une fermentation continuelle conduiſoit les nations à prendre une forme, une conſiſtance. Les rois voulurent s'élever ſur les ruines de ces hommes ou de ces corps puiſſans, qui perpétuoient les troubles ; & ils employèrent, pour y réuſſir,

le ſecours du peuple. On le mania, on le façonna, on le polit; & on lui donna des loix plus raiſonnées qu'il n'en avoit eues.

La ſervitude avoit abattu ſa vigueur naturelle; la propriété lui rendit du reſſort, & le commerce, qui ſuivit la découverte du Nouveau-Monde, augmenta toutes ſes facultés, en répandant une émulation univerſelle.

A ce mouvement général, s'en joignit un autre. Les monarques n'avoient pu agrandir leur pouvoir, ſans diminuer celui du clergé, ſans favoriſer ou préparer le diſcrédit des opinions religieuſes. Les novateurs qui oſèrent attaquer l'égliſe, furent appuyés du trône. Dès-lors l'eſprit humain prit des forces, en s'exerçant contre les fantômes de l'imagination; & rentré dans le chemin de la nature & de la raiſon, il découvrit les véritables principes du gouvernement. Luther & Colomb étoient nés, l'Univers en trembla, toute l'Europe fut agitée: mais cet orage épura ſon horizon pour des ſiècles. L'un de ces hommes ranima tous les eſprits, l'autre tous les bras. Depuis qu'ils ont ouvert les routes de l'induſtrie & de la liberté, la plupart des nations de l'Europe travaillent, avec quelque ſuccès, à corriger ou à perfectionner la légiſlation, d'où dépend la félicité des hommes: mais cet eſprit de lumière n'eſt pas arrivé juſqu'au Turc.

Les Turcs ne furent connus en Aſie qu'au commencement du treizième ſiècle, tems où les Tartares, dont ils étoient une tribu, firent des incurſions fréquentes ſur les terres de l'empire d'Orient, comme en avoient fait autrefois les Goths dans les provinces d'Occident. C'eſt en treize cens qu'Ottoman fut déclaré ſultan par ſa nation, qui vivant juſqu'alors de butin ou vendant ſes ſervices à quelque prince d'Aſie, n'avoit point encore ſongé à former un empire indépendant. Ottoman devint chef, parmi ces barbares, comme un ſauvage diſtingué par ſa bravoure, le devient parmi ſes égaux: car les Turcs n'étoient alors qu'une horde fixée à côté de peuples demi-civiliſés.

Sous ce prince & ſes ſucceſſeurs, la puiſſance Ottomane faiſoit tous les jours de nouveaux progrès. Rien ne lui réſiſtoit. Des princes élevés dans des camps & nés capitaines; des armées

accoutumées à la victoire par des guerres continuelles & mieux disciplinees que les Chrétiens, réparoient les vices d'un mauvais gouvernement.

Constantinople, prise en 1453 par Mahomet, devint la capitale de leur empire; & les princes de l'Europe, plongés dans l'ignorance & la barbarie, n'auroient opposé qu'une digue impuissante à ce torrent débordé, si les premiers successeurs de Mahomet, à la tête d'une nation qui conservoit encore les mœurs, le génie & la discipline de ses fondateurs, n'eussent été obligés d'interrompre leurs expéditions en Pologne, en Hongrie, ou sur les domaines de la république de Venise, pour se porter tantôt en Asie, tantôt en Afrique, ou contre des sujets rebelles, ou contre des voisins inquiets. Leur fortune commença à déchecoir, aussi-tôt qu'ils divisèrent leurs forces. Des succès moins rapides & moins brillans firent perdre à leurs armées cette confiance qui étoit l'ame de leurs exploits. Le reste de l'empire écrasé sous le despotisme le plus rigoureux n'étoit rien. Les conquêtes ne lui avoient donné aucune force réelle, parce qu'on n'avoit pas su les mettre à profit par de sages réglemens. Détruisant pour conserver, les vainqueurs n'avoient rien acquis. Ils ne régnoient que dans des provinces dévastées, & sur les débris des puissances qu'ils avoient ruinées.

Tandis qu'une prospérité trompeuse préparoit la décadence de l'empire Ottoman, une révolution contraire s'opéroit dans la Chrétienté. Les esprits commençoient à s'éclairer. Des principes moins insensés s'introduisoient dans la Pologne. Le gouvernement féodal, source féconde de tant de maux & qui duroit depuis si long-tems, faisoit place dans plusieurs états à un gouvernement plus régulier. Dans d'autres, il se dénaturoit peu-à-peu, ou par des loix, ou par des coutumes nouvelles auxquelles des circonstances heureuses le forçoient de se prêter. Enfin, il se forma dans le voisinage des Turcs, une puissance capable de leur résister. Je veux parler de l'avénement de Ferdinand au trône de Hongrie. Ce prince, maître des possessions de la maison d'Autriche en Allemagne, étoit encore assuré

par sa couronne impériale, de puissans secours contre l'ennemi commun.

Un gouvernement militaire tend au despotisme ; & réciproquement dans tout gouvernement despotique, le soldat dispose tôt ou tard de l'autorité souveraine. Le prince affranchi de toute loi qui restreigne son pouvoir, ne manque pas d'en abuser, & ne commande bientôt qu'à des esclaves qui ne prennent aucun intérêt à son sort. Celui qui écrase ne trouve point de défenseur, parce qu'il n'en mérite point. Sa grandeur manque de base. Il craint, par la raison même qu'il s'est fait craindre. L'usage de la milice contre ses sujets, apprend à cette milice même ce qu'elle peut contre lui. Elle essaie ses forces ; elle se mutine ; elle se révolte. L'impuissance du prince la rend insolente. Son esprit devient celui de la sédition ; & c'est alors qu'elle décide, & du maître & de ses ministres.

Soliman, instruit par les troubles intérieurs qui avoient agité l'empire sous les règnes de Bajazet II & de Selim II, des dangers dont lui & ses successeurs étoient menacés, n'imagina rien de mieux qu'une loi qui ôtoit aux princes de sa maison, & le commandement des armées, & le gouvernement des provinces. Ce fut en ensevelissant dans l'obscure oisiveté d'un serrail ceux à qui leur naissance donnoit quelque prétention à l'empire, qu'il se promit d'ôter aux janissaires tout prétexte de sédition. Il se trompa. Cette mauvaise politique ne fit qu'accroître le mal, d'un mal peut-être encore plus grand. Ses successeurs, corrompus par une molle éducation, portèrent en imbécilles le glaive qui avoit fondé, qui avoit étendu l'empire. Des princes ignorans, qui n'avoient fréquenté que des femmes & conversé qu'avec des eunuques, se trouvèrent revêtus d'une autorité sans bornes, dont l'abus le plus inoui combla la haine & la misère de leurs sujets, & les précipita dans la dépendance absolue du janissaire devenu plus avare & plus indocile que jamais. Si le hasard conduisit quelquefois au trône un souverain digne de l'occuper, il en fut chassé par des ministres, ennemis d'un maître qui pouvoit restreindre leur autorité & éclairer leur conduite.

Quoique le grand-ſeigneur poſſède de vaſtes domaines, quoique la ſituation de ſes états doive l'intéreſſer aux querelles des princes Chrétiens, il n'entre preſque pour rien dans le ſyſtème général de l'Europe. C'eſt l'effet de l'ignorance du miniſtère de la Porte, de ſes préjugés, de l'immobilité de ſes principes, des autres vices qui découlent du deſpotiſme & qui perpétueront ſa mauvaiſe politique : car le grand épouvantail du tyran, c'eſt la nouveauté. Il croit que tout eſt bien ; & en effet, rien ne s'avance plus rapidement à la perfection que le deſpotiſme. Le meilleur des princes laiſſe toujours beaucoup de bien à faire à ſes ſucceſſeurs ; un premier deſpote ne laiſſe preſque jamais de mal à faire à un ſecond. D'ailleurs, comment un grand-ſeigneur abruti dans les voluptés d'un ſerrail ſoupçonneroit-il que l'adminiſtration de ſes états eſt déteſtable ? comment n'admireroit-il pas la merveilleuſe juſteſſe des reſſorts, l'harmonie prodigieuſe des principes & des moyens qui tous concourent au but unique, au but par excellence, ſa puiſſance la plus illimitée, & la ſervitude la plus profonde de ſes ſujets. Le ſort de tant de prédéceſſeurs ou poignardés ou étranglés, n'en inſtruit aucun.

Jamais les ſultans n'ont changé de principes. Le cimeterre eſt toujours, à Conſtantinople, l'interprète de l'alcoran. Si le ſerrail ne voit pas le grand-ſeigneur entrer & ſortir, comme le tyran de Maroc, une tête à la main & dégouttant de ſang, une nombreuſe cohorte de ſatellites ſe charge d'exécuter ces meurtres féroces. Le peuple égorgé par ſon maître, égorge auſſi ſon bourreau : mais ſatisfait de cette vengeance momentanée, il ne ſonge point à la ſûreté de l'avenir, au bonheur de ſa poſtérité. C'eſt trop de ſoins pour des Orientaux, que de veiller à la ſûreté publique, par des loix pénibles à concevoir, à diſcuter, à conſerver. Si leur tyran pouſſe trop loin les vexations & les cruautés, on demande la tête du viſir, on fait tomber celle du deſpote, & tout eſt à ſa place. Cette remontrance, qui devroit être le privilège de la nation entière, n'eſt que celle des janiſſaires. Les hommes même les plus puiſſans de l'empire, n'ont pas la première idée du droit des nations. Comme en Turquie la ſûreté perſon-

nelle eſt le partage d'un état abject, les familles principales tirent vanité du danger qui les menace de la part du gouvernement. Un pacha vous dira qu'un homme comme lui n'eſt pas fait pour terminer paiſiblement ſa carrière dans un lit, comme un homme obſcur. On voit ſouvent des veuves ſe glorifier de ce que leurs maris, qu'on vient d'étrangler, leur ont été enlevés par un genre de mort convenable.

C'eſt à ce point d'extravagance que l'homme eſt amené, lorſque la tyrannie eſt conſacrée par des idées religieuſes ; & il faut que tôt ou tard elle le ſoit. Quand l'homme ceſſe de s'honorer de ſes chaines aux yeux de la divinité, il les regarde avec mépris & il ne tarde pas à les briſer. Si l'apothéoſe des tyrans de Rome n'eût pas été une momerie, Tibère n'eût pas été étouffé, les meurtres commis par Néron n'auroient pas été vengés. L'oppreſſion autoriſée par le ciel inſpire un tel mépris pour la vie, que l'eſclave va juſqu'à tirer vanité de ſa propre baſſeſſe. Il eſt fier d'être devenu aux yeux de ſon maître un être aſſez important, pour qu'on ne dédaigne pas de le faire mourir. Quelle différence de l'homme à l'homme ! le Romain ſe tuera dans la crainte de devoir la vie à ſon égal ; le Muſulman ſe glorifiera d'un arrêt de mort prononcé par ſon maître. L'imagination qui meſure la diſtance de la terre au firmament ne meſure pas celle-ci. Mais ce qui achève de la confondre, c'eſt que l'aſſaſſinat d'un deſpote auſſi profondément révéré, loin d'exciter l'horreur, ne fait pas la moindre ſenſation. Celui qui lui auroit, il n'y a qu'un moment, préſenté ſa tête avec joie, regarde froidement la ſienne abattue par le cimeterre. Il ſemble vous dire par ſon indifférence : que m'importe que ce tyran ſoit mort ou vivant, l'honneur d'être étranglé ne ſauroit me manquer ſous ſon ſucceſſeur ?

Les Ruſſes & les Danois n'ont pas les mêmes préjugés, quoique ſoumis à un pouvoir également arbitraire. Parce que ces deux nations jouiſſent d'une adminiſtration plus ſupportable, de quelques réglemens écrits ; elles oſent penſer ou dire que leur gouvernement eſt limité : mais quel homme éclairé ont-elles perſuadé ? Dès que le prince inſtitue les loix & les abolit, les étend

étend & les reſtreint, en permet ou ſuſpend l'exercice à ſon gré; dès que l'intérêt de ſes paſſions eſt la ſeule règle de ſa conduite; dès qu'il devient un être unique & central où tout aboutit; dès qu'il crée le juſte & l'injuſte; dès que ſon caprice devient loi, & que ſa faveur eſt la meſure de l'eſtime publique: ſi ce n'eſt pas là le deſpotiſme, qu'on nous diſe quelle eſpèce de gouvernement ce pourroit être?

Dans cet état de dégradation, que ſont les hommes? Leurs regards contraints n'oſent ſe lever vers la voûte des cieux. Ils manquent également, & de lumière pour voir leurs chaînes, & d'ame pour en ſentir la honte. Eteint dans les entraves de la ſervitude, leur eſprit n'a pas aſſez d'énergie pour ſaiſir les droits inſéparables de leur être. On pourroit douter ſi ces eſclaves ne ſont pas auſſi coupables que leurs tyrans; & ſi la liberté a plus à ſe plaindre de ceux qui ont l'inſolence de l'envahir, que de l'imbécillité de ceux qui ne la ſavent pas défendre.

Cependant, vous entendrez dire que le gouvernement le plus heureux, ſeroit celui d'un deſpote juſte, ferme, éclairé. Quelle extravagance! ne peut-il pas arriver que la volonté de ce maître abſolu, ſoit en contradiction avec la volonté de ſes ſujets? Alors, malgré toute ſa juſtice & toutes ſes lumières, n'auroit-il pas tort de les dépouiller de leurs droits, même pour leur avantage? Eſt-il jamais permis à un homme, quel qu'il ſoit, de traiter ſes commettans comme un troupeau de bêtes? On force celles-ci à quitter un mauvais pâturage, pour paſſer dans un plus gras: mais ne ſeroit-ce pas une tyrannie, d'employer la même violence avec une ſociété d'hommes? S'ils diſent, nous ſommes bien ici; s'ils diſent même d'accord, nous y ſommes mal, mais nous voulons y reſter; il faut tâcher de les éclairer, de les détromper, de les amener à des vues ſaines, par la voie de la perſuaſion, mais jamais par celle de la force. Le meilleur des princes, qui auroit fait le bien contre la volonté générale, ſeroit criminel, par la ſeule raiſon qu'il auroit outrepaſſé ſes droits. Il ſeroit criminel pour le préſent & pour l'avenir: car, s'il eſt éclairé & juſte, ſon ſucceſſeur, ſans être héritier de ſa raiſon & de ſa

vertu, héritera ſurement de ſon autorité, dont la nation ſera la victime. Un premier deſpote juſte, ferme, éclairé, eſt un grand mal; un ſecond deſpote juſte, ferme, éclairé, ſeroit un plus grand mal; un troiſieme qui leur ſuccéderoit avec ces grandes qualités ſeroit le plus terrible fléau dont une nation pourroit être frappée. On ſort de l'eſclavage où l'on eſt précipité par la violence; on ne ſort point de celui où l'on a été conduit par le tems & par la juſtice. Si le ſommeil d'un peuple eſt l'avant-coureur de la perte de ſa liberté; quel ſommeil plus doux, plus profond & plus perfide que celui qui a duré trois règnes, pendant leſquels on a été bercé par les mains de la bonté ?

Peuples, ne permettez donc pas à vos prétendus maîtres de faire, même le bien, contre votre volonté générale. Songez que la condition de celui qui vous gouverne n'eſt pas autre que celle de ce cacique à qui l'on demandoit s'il avoit des eſclaves, & qui répondit: *des eſclaves! je n'en connois qu'un dans ma contrée, & cet eſclave-là, c'eſt moi.*

Il eſt d'autant plus important de prévenir l'établiſſement du pouvoir arbitraire & les calamités qui en ſont la ſuite infaillible, que le remède à de ſi grands maux eſt impoſſible au deſpote lui-même. Occupât-il le trône un demi-ſiècle ? Son adminiſtration fût-elle tout-à-fait tranquille; eût-il les lumières les plus étendues; quand ſon zèle pour le bonheur des peuples ne ſe ralentiroit pas un ſeul inſtant, rien ne ſeroit encore fait. L'affranchiſſement, ou ce qui eſt le même ſous un autre nom, la civiliſation d'un empire eſt un ouvrage long & difficile. Avant qu'une nation ait été confirmée par l'habitude dans un attachement durable pour ce nouvel ordre de choſes, un prince peut par ineptie, par indolence, par préjugé, par jalouſie, par prédilection pour les anciens uſages, par eſprit de tyrannie, anéantir ou laiſſer tomber tout le bien opéré pendant deux ou trois règnes. Auſſi tous les monumens atteſtent-ils que la civiliſation des états a plus été l'ouvrage des circonſtances que de la ſageſſe des ſouverains. Les nations ont toutes oſcillé de la barbarie à l'état policé, de l'état policé à la barbarie, juſqu'à ce que des cauſes imprévues les aient amené à un aplomb qu'elles ne gardent jamais parfaitement.

Ces causes concourent-elles avec les efforts qu'on fait aujourd'hui pour civiliser la Russie ? Qu'il nous soit permis d'en douter.

D'abord, le climat de cette région est-il bien favorable à la civilisation & à la population, qui tantôt en est la cause & tantôt l'effet ? La rigueur du froid n'y exige-t-elle pas la conservation des grandes forêts & par conséquent de grands espaces déserts ? Une longueur excessive des hivers suspendant les travaux sept ou huit mois de l'année, la nation, durant ce tems d'engourdissement, ne se livre-t-elle pas au jeu, au vin, à la débauche, à l'usage immodéré des liqueurs fortes ? Peut-on introduire de bonnes mœurs malgré le climat ? Est-il possible que des peuples barbares se civilisent sans avoir des mœurs ?

L'immense étendue de l'empire, qui embrasse tous les climats depuis le plus froid jusqu'au plus chaud, n'oppose-t-elle pas un puissant obstacle au législateur ? Un même code pourroit-il convenir à tant de régions diverses ; & la nécessité de plusieurs codes n'est-elle pas la même chose que l'impossibilité d'un seul ? Conçoit-on le moyen d'assujettir à une même règle des peuples qui ne s'entendent pas, qui parlent dix-sept à dix-huit langues différentes, & qui gardent de tems immémorial des coutumes & des superstitions auxquelles ils sont plus attachés qu'à leur vie même ?

L'autorité s'affoiblissant à mesure que les sujets s'éloignent du centre de la domination, se fait-on obéir à mille lieues de l'endroit d'où partent les ordres ? Si l'on me répond que la chose est possible par l'action des agens du gouvernement, je repliquerai par le mot d'un de ces préposés indiscrets, qui révéla ce qui se passoit au fond de l'ame de tous les autres : *Dieu est bien haut ; l'empereur est bien loin ; & je suis le maître ici.*

L'empire se trouvant partagé en deux classes d'hommes, celle des maîtres & celle des esclaves, comment rapprocher des intérêts si opposés ? Jamais les tyrans ne consentiront librement à l'extinction de la servitude, & pour les amener à cet ordre de choses, il faudra les ruiner ou les exterminer. Mais cet obstacle surmonté, comment élever de l'abrutissement de l'esclavage au

ſentiment & à la dignité de la liberté, des peuples qui y ſont tellement étrangers, qu'ils deviennent impotens ou féroces, quand on briſe leurs fers. Ces difficultés donneront, ſans doute, l'idée de créer un tiers-état : mais par quels moyens ? Ces moyens fuſſent-ils trouvés ; combien il faudroit de ſiècles pour en obtenir un effet ſenſible !

En attendant la formation de ce tiers-état, qu'on pourroit accélérer peut-être par des colons appellés des contrées libres de l'Europe, il faudroit une ſûreté entière pour les perſonnes & les propriétés. Or ſe trouve-t-elle dans un pays où les tribunaux ſont occupés par les ſeuls ſeigneurs ; où ces eſpèces de magiſtrats ſe favoriſent tous réciproquement ; où il n'y a contre eux & contre leurs créatures aucune pourſuite dont l'indigène & l'étranger puiſſent ſe promettre la réparation des torts qu'on leur a faits ; où la vénalité diſpoſe des jugemens dans toutes ſortes de conteſtations. Nous demanderons s'il peut y avoir de civiliſation ſans juſtice, & comment on établira la juſtice dans un pareil empire.

Les villes y ſont éparſes ſur un terrein immenſe. Il n'y a point de chemin, & ceux qu'on y pourroit conſtruire ſeroient bientôt dégradés par le climat. Auſſi la déſolation eſt-elle univerſelle, lorſqu'un hiver humide arrête toute communication. Parcourez toutes les contrées de la terre ; & par-tout où vous ne trouverez aucune facilité de commerce d'une cité à un bourg, d'un bourg à un village, d'un village à un hameau, prononcez que les peuples ſont barbares, & vous ne vous tromperez que du plus au moins. Dans cet état de choſes, le plus grand bonheur qui pût arriver à une contrée énormément étendue, ne ſeroit-ce pas d'être démembrée par quelque grande révolution, & d'être partagée en pluſieurs petites ſouverainetés contiguës, d'où l'ordre introduit dans quelques-unes, ſe répandroit dans les autres ? S'il eſt très-difficile de bien gouverner un grand empire civiliſé, ne l'eſt-il pas davantage de civiliſer un grand empire barbare ?

La tolérance, il eſt vrai, ſubſiſte à Pétersbourg, & y ſubſiſte preſque ſans limites. Le judaïſme en eſt ſeul exclu. On a jugé ſes ſectateurs trop adroits ou trop faux dans le commerce, pour

livrer à leurs pièges un peuple qui n'étoit pas assez exercé pour s'en garantir. Cette tolérance dans la capitale, seroit un grand acheminement à la civilisation, si dans le reste de l'empire les peuples ne croupissoient pas dans les plus grossières superstitions; si ces superstitions n'étoient pas fomentées par un clergé nombreux, plongé dans la crapule & dans l'ignorance, sans en être moins respecté. Comment civilise-t-on un état sans l'intervention des prêtres, qui sont nécessairement nuisibles s'ils ne sont utiles?

La haute opinion qu'à l'exemple des Chinois, les Russes ont d'eux-mêmes, est un nouvel obstacle à la réformation. Ils se regardent de bonne foi comme le peuple le plus sensé de la terre, & sont confirmés dans ce fol orgueil par ceux d'entre eux qui ont visité le reste de l'Europe. Ces voyageurs rapportent ou feignent de rapporter dans leur patrie le préjugé de sa supériorité, & ne l'enrichissent que des vices qu'ils ont ramassés dans les diverses régions où le hasard les a conduits. Aussi un observateur étranger qui avoit parcouru la plus grande partie de l'empire, disoit-il, que *le Russe étoit pourri avant d'avoir été mûr.*

On pourroit s'étendre davantage sur les difficultés que la nature & les habitudes opposent opiniâtrément à la civilisation de la Russie. Examinons les moyens imaginés pour y parvenir.

Il est impossible d'en douter, Catherine a très-bien senti que la liberté étoit l'unique source du bonheur public. Cependant a-t-elle véritablement abdiqué l'autorité despotique? En lisant avec attention ses instructions aux députés de l'empire, chargés en apparence de la confection des loix, y reconnoît-on quelque chose de plus que le desir de changer les dénominations, d'être appellée monarque au lieu d'autocratice, d'appeller ses peuples sujets au lieu d'esclaves? Les Russes, tout aveugles qu'ils sont, prendront-ils long-tems le nom pour la chose, & leur caractère sera-t-il élevé par cette comédie à cette grande énergie qu'on s'étoit proposé de lui donner?

Un souverain, quel que soit son génie, fait seul rarement des changemens de quelque importance, & plus rarement encore leur donne-t-il de la stabilité. Il lui faut des secours, & la Russie

n'en offre que pour les combats. Le ſoldat y eſt dur, ſobre, infatigable. L'eſclavage qui lui a inſpiré le mépris de la vie, s'eſt réuni à la ſuperſtition qui lui a inſpiré le mépris de la mort. Il eſt perſuadé que quelques forfaits qu'il ait commis, ſon ame s'élèvera au ciel, d'un champ de bataille. Mais les gens de guerre, s'ils défendent des provinces, ne les civiliſent pas. On cherche autour de Catherine des hommes d'état, & l'on n'en trouve point. Ce qu'elle a fait ſeule peut étonner; mais quand elle ne ſera plus, qui la remplacera ?

Cette princeſſe fait élever dans des maiſons qu'elle a fondées, de jeunes enfans des deux ſexes avec le ſentiment de la liberté. Il en ſortira ſans doute une race différente de la race préſente. Mais ces établiſſemens ont-ils une baſe ſolide ? Se ſoutiennent-ils par eux-mêmes ou par les ſecours qu'on ne ceſſe de leur prodiguer ? Si le règne préſent les a vus naître, le règne ſuivant ne les verra-t-il pas tomber ? Sont-ils bien agréables aux grands qui en voient la deſtination ? Le climat qui diſpoſe de tout, ne prévaudra-t-il pas à la longue ſur les bons principes ? La corruption épargnera-t-elle cette tendre jeuneſſe perdue dans l'immenſité de l'empire, & aſſaillie de tous les côtés par l'exemple des mauvaiſes mœurs ?

On voit dans la capitale des académies de tous les genres, & des étrangers qui les rempliſſent. Ne ſeroient-ce pas d'inutiles & ruineux établiſſemens dans une région où les ſavans ne ſont pas entendus, où il n'y a point d'occupation pour les artiſtes. Pour que les talens & les connoiſſances puſſent proſpérer, il faudroit qu'enfans du ſol, ils fuſſent l'effet d'une population ſurabondante. Quand cette population parviendra-t-elle à ce degré d'accroiſſement dans un pays où l'eſclave pour ſe conſoler de la miſère de ſa condition, doit à la vérité produire le plus qu'il peut d'enfans, mais ſe ſoucier peu de les conſerver ?

Tous ceux qui ſont reçus, qui ſont élevés dans l'hôpital récemment fondé des enfans-trouvés, ſortent pour toujours de la ſervitude. Leurs deſcendans ne reprendront pas des fers; & de même qu'en Eſpagne, il y a de vieux & de nouveaux chrétiens,

il y aura en Ruſſie les vieux & les nouveaux libres. Mais le produit de cette innovation n'en peut être proportionné qu'à la durée ; & peut-on compter ſur quelque établiſſement durable là où la ſucceſſion à l'empire n'eſt point encore inviolablement aſſurée, & où l'inconſtance naturelle aux peuples eſclaves, amène de fréquentes & ſubites révolutions ? Si les auteurs de ces complots n'y ſont pas corps comme en Turquie ; s'ils ſont iſolés, une ſourde fermentation & une haîne commune les raſſemblent.

Il fut créé durant la dernière guerre une caiſſe de dépôt à l'uſage de tous les membres de l'empire, même des eſclaves. Par cette idée d'une politique ſaine & profonde, le gouvernement eut des fonds dont on avoit un beſoin preſſant, & il mit autant qu'il étoit poſſible les ſerfs à l'abri des vexations de leurs tyrans. Il eſt dans la nature des choſes que la confiance accordée à ce papier-monnoie s'altère & tombe. Un deſpote ne doit pas obtenir du crédit ; & ſi quelques événemens ſinguliers lui en ont procuré, c'eſt une néceſſité que les événemens qui ſuivent le lui faſſent perdre.

Telles ſont les difficultés qui nous ont paru s'oppoſer à la civiliſation de l'empire Ruſſe. Si Catherine II parvient à les ſurmonter, nous aurons fait de ſon courage & de ſon génie le plus magnifique éloge, & peut-être la meilleure des apologies, ſi elle ſuccomboit dans ce grand projet.

Entre la Ruſſie & le Danemarck, eſt la Suède. Voici ſon hiſtoire ; & démêlez-y, ſi vous pouvez, ſa conſtitution.

Une nation pauvre, eſt preſque néceſſairement belliqueuſe ; parce que ſa pauvreté même, dont le fardeau l'importune ſans ceſſe, lui inſpire tôt ou tard le deſir de s'en délivrer ; & ce deſir devient, avec le tems, l'eſprit général de la nation, & le reſſort du gouvernement.

Pour que le gouvernement d'un tel pays paſſe rapidement de l'état d'une monarchie tempérée à l'état du deſpotiſme le plus illimité, il ne lui faut qu'une ſuite de ſouverains heureux à la guerre. Le maître, fier de ſes triomphes, ſe croit tout permis,

ne connoît plus de loi que ſa volonté ; & ſes ſoldats, qu'il a conduits tant de fois à la victoire, prêts à le ſervir envers & contre tous, deviennent, par leur attachement, la terreur de leurs concitoyens. Les peuples, de leur côté, n'oſent refuſer leurs bras à des chaînes qui leur ſont préſentées par celui qui joint à l'autorité de ſon rang, celle qu'il tient de l'admiration & de la reconnoiſſance.

Le joug impoſé par le monarque victorieux des ennemis de l'état, pèſe ſans doute : mais on n'oſe le ſecouer. Il s'appeſantit même ſous des ſucceſſeurs qui n'ont pas le même droit à la patience de leurs ſujets. Il ne faut alors qu'un grand revers, pour abandonner le deſpote à la merci de ſon peuple. Alors, ce peuple indigné de ſa longue ſouffrance, ne manque guère de profiter de l'occaſion, pour rentrer dans ſes droits. Mais comme il n'a ni vues, ni projets, il paſſe en un clin d'œil, de l'eſclavage à l'anarchie. Au milieu de ce tumulte général, on n'entend qu'un cri ; c'eſt liberté. Mais comment s'aſſurer de ce bien précieux? On l'ignore ; & voilà la nation diviſée en diverſes factions, mues par différens intérêts.

Entre ces factions, s'il en eſt une qui déſeſpère de prévaloir ſur les autres, elle ſe détache, elle oublie le bien général ; & plus jalouſe de nuire à ſes rivales que de ſervir la patrie, elle ſe range autour du ſouverain. A l'inſtant il n'y a plus que deux partis dans l'état, diſtingués par deux noms, qui, quels qu'ils ſoient, ne ſignifient jamais que royaliſtes & anti-royaliſtes. C'eſt le moment des grandes ſecouſſes ; c'eſt le moment des complots.

Quel eſt alors le rôle des puiſſances voiſines ? Tel qu'il a été dans tous les tems & dans toutes les contrées ; c'eſt de ſemer des ombrages entre les peuples & leur chef ; c'eſt de ſuggérer aux ſujets tous les moyens d'avilir, d'abaiſſer, d'anéantir la ſouveraineté ; c'eſt de corrompre ceux même qui ſont raſſemblés autour du trône ; c'eſt de faire adopter quelque forme d'adminiſtration également nuiſible à tout le corps national, qu'elle appauvrit ſous prétexte de travailler à ſa liberté, & au ſouverain, dont elle anéantit toutes les prérogatives.

Alors

Alors le monarque trouve autant d'autorités opposées à la sienne, qu'il y a d'ordres différens dans l'état. Alors sa volonté n'est rien, sans le concours de ces différentes volontés. Alors il faut qu'il assemble, qu'il propose, qu'on délibère sur les choses de la moindre importance. Alors on lui donne des tuteurs comme à un pupille imbécille; & ces tuteurs sont des hommes, sur la malveillance desquels il peut compter.

Mais quel est alors l'état de la nation? Qu'a produit l'influence des puissances voisines? Elle a tout confondu, tout bouleversé, tout séduit par son argent & par ses menées. Il n'y a plus qu'un parti; c'est le parti de l'étranger. Il n'y a plus que des factionnaires hypocrites. Le royalisme est une hypocrisie; l'anti-royalisme est une autre hypocrisie. Ce sont deux masques divers de l'ambition & de la cupidité. La nation n'est plus qu'un amas d'ames scélérates & vénales.

Ce qui doit arriver alors n'est pas difficile à deviner. Il faut que les puissances étrangères qui ont corrompu la nation soient trompées dans leurs espérances. Elles ne se sont pas apperçues qu'elles en faisoient trop; que peut-être même elles faisoient tout le contraire de ce qu'une politique plus profonde leur auroit dicté; qu'elles coupoient le nerf national, tandis que leurs efforts ne faisoient que tenir courbé le nerf de la souveraineté, & que ce nerf venant un jour à se détendre avec toute l'impétuosité de son ressort, il ne se trouveroit aucun obstacle capable de l'arrêter; qu'il ne falloit qu'un homme & un instant pour produire cet effet inattendu.

Il est venu, cet instant; il s'est montré, cet homme; & tous ces lâches de la création des puissances ennemies se sont prosternés devant lui. Il a dit à ces hommes qui se croyoient tout: Vous n'êtes rien; & ils ont dit, nous ne sommes rien. Il leur a dit: Je suis le maître; & ils ont dit unanimement, vous êtes le maître. Il leur a dit: Voilà les conditions sous lesquelles je veux vous soumettre; & ils ont dit, nous les acceptons. A peine s'est-il élevé une voix qui ait réclamé. Quelle sera la suite de cette révolution? On l'ignore. Si le maître veut user des circonf-

tances, jamais la Suède n'aura été gouvernée par un despote plus absolu. S'il est sage ; s'il conçoit que la souveraineté illimitée ne peut avoir des sujets, parce qu'elle ne peut avoir des propriétaires ; qu'on ne commande qu'à ceux qui ont quelque chose, & que l'autorité cesse sur ceux qui ne possèdent rien, la nation reprendra peut-être son premier esprit. Quels que soient ses projets & son caractère, la Suède ne sera jamais plus malheureuse qu'elle l'étoit.

La Pologne, qui, n'ayant qu'un peuple esclave au-dedans, mérite de ne trouver au-dehors que des oppresseurs, conserve pourtant l'ombre & le nom de liberté. Elle est encore aujourd'hui ce qu'étoient tous les états de l'Europe il y a dix siècles, soumise à de grands aristocrates, qui nomment un roi pour en faire l'instrument de leurs volontés. Chaque noble y tient de son fief, qu'il conserve par son épée comme ses aïeux l'acquirent, une autorité personnelle & héréditaire sur ses vassaux. Le gouvernement féodal y domine dans toute la force de son institution primitive. C'est un empire composé d'autant d'états qu'il y a des terres. Ce n'est point à la pluralité, mais par l'unanimité des suffrages qu'on y fait les loix, qu'on y prend les résolutions. Sur de fausses idées de droit & de perfection, on a supposé qu'une loi n'étoit juste qu'autant qu'elle étoit adoptée d'un consentement unanime, parce qu'on a cru, sans doute, que tous verroient le bien, & tous le voudroient : deux choses impossibles dans une assemblée nationale. Mais peut-on même prêter des intentions si pures à une poignée de tyrans ? Car cette constitution qui s'honore du nom de république & qui le profane, qu'est-elle autre chose qu'une ligue de petits despotes contre le peuple ? Là, tout le monde a de la force pour empêcher, & personne pour agir. Là, le vœu de chacun peut s'opposer au vœu général ; & là seulement, un sot, un méchant, un insensé est sûr de prévaloir sur une nation entière.

Dans cette anarchie, s'établit une lutte perpétuelle entre les grands & le monarque. Les premiers tourmentent le chef de l'état par leur avidité, leur ambition & leurs défiances ; ils

l'irritent contre la liberté ; ils le réduisent à l'intrigue. De son côté, le prince divise pour commander, séduit pour se défendre, oppose la ruse à la ruse pour se maintenir. Les factions s'aigrissent, la discorde met par-tout le trouble, & les provinces sont livrées au fer, au feu, à la dévastation. Si la confédération triomphe, celui qui devoit conduire la nation est renversé du trône, ou réduit à la plus honteuse dépendance. Si elle succombe, le souverain ne règne que sur des cadavres. Quoi qu'il arrive, le sort de la multitude n'éprouve aucune révolution heureuse. Ceux de ces malheureux qui ont échappé à la famine & au carnage, continuent à porter les fers qui les écrâsoient.

Parcourez ces vastes régions : qu'y verrez-vous ? La dignité royale avec le nom de république; le faste du trône avec l'impuissance de se faire obéïr; l'amour outré de l'indépendance avec toutes les bassesses de la servitude; la liberté avec la cupidité; les loix avec l'anarchie; le luxe le plus outré avec la plus grande indigence; un sol fertile avec des campagnes en friche; le goût pour tous les arts sans aucun art. Voilà les contrastes étonnans que vous offrira la Pologne.

Vous la trouverez exposée à tous les périls. Le plus foible de ses ennemis peut impunément, & sans précaution, entrer sur son territoire, y lever des contributions, détruire ses villes, ravager ses campagnes, massacrer ses habitans ou les enlever. Sans troupes, sans forteresses, sans artillerie, sans munitions, sans argent, sans généraux, sans connoissances des principes militaires: quelle résistance pourroit-elle songer à faire ? Avec une population suffisante, assez de génie & de ressources pour jouer un rôle, la Pologne est devenue l'opprobre & le jouet des nations.

Si des voisins inquiets & entreprenans n'avoient pas envahi jusqu'ici ses possessions; s'ils s'étoient contentés de la dévaster, de lui dicter des ordres, de lui donner des rois : c'est qu'ils étoient dans une défiance continuelle les uns des autres. Des circonstances particulières les ont réunis. Il étoit réservé à nos jours de voir cet état déchiré par trois puissances rivales qui se sont approprié les provinces qui étoient le plus à leur bienséance,

ſans qu'aucun trône de l'Europe s'agitât pour traverſer cette invaſion. C'eſt dans la ſécurité de la paix, c'eſt ſans droits, ſans prétexte, ſans griefs, ſans une ombre de juſtice, que la révolution a été opérée par le terrible principe de la force qui eſt malheureuſement le meilleur argument des rois. Que Poniatouski ſe ſeroit montré grand ſi, voyant les aprêts de déchirement, il ſe fût préſenté au milieu de la diète, y eût abdiqué les marques de ſa dignité, & dit fiérement à ſa nobleſſe aſſemblée : « C'eſt votre » choix qui m'a fait roi. Vous en repentez-vous ? je ceſſe de » l'être. La couronne que vous aviez miſe ſur ma tête, faites-» la paſſer ſur celui que vous en jugerez plus digne que moi ; » nommez-le, & je me retire. Mais ſi vous perſiſtez dans vos » premiers ſermens, combattons enſemble pour ſauver la patrie, » ou périſſons avec elle ». J'en atteſte les puiſſances co-partageantes, ſi cette généreuſe démarche n'eut pas ſauvé la Pologne de ſa ruine, & ſon prince de la honte d'en avoir été le dernier ſouverain. Le ſort en a décidé autrement. Faſſe le ciel que le crime de l'ambition tourne au profit de l'humanité ; & que par un ſage retour aux bons principes d'une politique ſaine, les uſurpateurs briſent les chaînes de la patrie la plus laborieuſe de leurs nouveaux ſujets ! Ces peuples, devenus moins malheureux, ſeront plus intelligens, plus actifs, plus affectionnés & plus fidèles.

Dans une monarchie, toutes les forces, toutes les volontés ſont au pouvoir d'un ſeul homme ; dans le gouvernement Germanique, chaque membre eſt un corps. C'eſt, peut-être, la nation qui reſſemble le plus à ce qu'elle fut autrefois. Les anciens Germains, diviſés en peuplades par d'immenſes forêts, n'avoient pas beſoin d'une légiſlation bien raffinée. Mais à meſure que leurs deſcendans ſe ſont multipliés & rapprochés, l'art a maintenu dans cette région ce qu'avoit établi la nature : la ſéparation des peuples, & leur réunion politique. Les petits états qui compoſent cette république fédérative, y conſervent l'image des premières familles. Le gouvernement particulier n'eſt pas toujours paternel, ou les pères des nations n'y ſont pas toujours doux & humains : mais enfin la raiſon & la liberté qui réuniſſent les chefs y tem-

pèrent la févérité de leur caractère & la rigueur de leur autorité. Un prince, en Allemagne, ne peut pas être un tyran avec autant d'impunité que dans les grandes monarchies.

Les Allemands, plus guerriers encore que belliqueux, parce qu'ils possèdent plus l'art de la guerre qu'ils n'en ont la passion, n'ont été conquis qu'une fois, & ce fut Charlemagne qui put les vaincre, mais non pas les foumettre. Ils obéirent à l'homme, dont l'esprit fupérieur à fon fiècle fut dompter, ou éclairer la barbarie : mais ils fecouèrent le joug de fes fucceffeurs. Cependant ils confervèrent à leur chef le titre d'empereur : mais ce n'étoit qu'un nom, puifque la réalité de la puiffance réfidoit prefque entière dans les feigneurs qui poffédoient les terres. Le peuple qui, malheureufement, a toujours été par-tout affervi, dépouillé, tenu dans la mifère par l'ignorance, & dans l'ignorance par la mifère, n'avoit aucune part au bienfait de la légiflation. De ce renverfement de l'équilibre focial, qui tend, non à l'égalité des conditions & des fortunes, mais à la plus grande répartition des biens, fe forma le gouvernement féodal, dont le caractère eft l'anarchie. Chaque feigneur vécut dans une entière indépendance, & chaque peuple fous la tyrannie la plus abfolue. C'étoit l'effet inévitable d'un gouvernement où la monarchie étoit élective. Dans les états où elle étoit héréditaire, les peuples avoient du moins une digue, un recours permanent contre l'oppreffion. L'autorité royale ne pouvoit s'étendre fans adoucir, pour quelque tems, le fort des vaffaux, en affoibliffant le pouvoir des feigneurs.

Mais en Allemagne, comme les grands profitoient de chaque interrègne pour envahir & pour reftreindre les droits de la puiffance impériale, le gouvernement ne put que dégénérer. La force décida de tout, entre ceux qui portoient l'épée. Les terres & les hommes ne furent que des inftrumens ou des fujets de guerre entre les propriétaires. Les crimes furent les armes de l'injuftice. La rapine, le meurtre & l'incendie pafferent non-feulement en ufage, mais en droit. La fuperftition, qui avoit confacré la tyrannie, fut obligée d'y mettre un frein. L'églife, qui don-

noit un asyle à tous les brigands, établit une trève entre eux. On se mit sous la protection des saints, pour se soustraire à la fureur des nobles. Les cendres des morts pouvoient seules en imposer à la férocité : tant le tombeau fait peur, même aux ames sanguinaires.

Quand les esprits, toujours effarouchés, furent disposés au calme par la frayeur, la politique, qui se sert également de la raison & des passions, des ténèbres & des lumières pour gouverner les hommes, hasarda quelque amélioration dans le gouvernement. D'un côté, l'on affranchit plusieurs habitans dans les campagnes; de l'autre, on accorda des exemptions aux villes. Il y eut par-tout plus d'hommes libres. Les empereurs, qui, pour être choisis même par des princes ignorans & féroces, devoient montrer des talens & des vertus, préparèrent les voies à la réforme de la législation.

Maximilien profita de tous les germes de bonheur que le tems & les événemens avoient amenés dans son siècle. Il abattit l'anarchie des grands. En France, en Espagne, on les avoit soumis aux rois; en Allemagne, un empereur les soumit aux loix. Sous le nom de paix publique, tout prince peut être cité en justice. A la vérité, ces loix établies entre des lions ne sauvent point les agneaux. Le peuple est toujours à la merci de ses maîtres, qui ne se sont obligés que les uns envers les autres. Mais comme on ne peut ni violer la paix publique, ni faire la guerre sans encourir les peines d'un tribunal toujours ouvert, & appuyé de toutes les forces de l'empire, les peuples sont moins sujets à ces irruptions subites, à ces hostilités imprévues, qui, troublant la propriété des souverains, menaçoient continuellement la vie & la sûreté des sujets.

Pourquoi l'Europe entière ne seroit-elle pas un jour soumise à la même forme de gouvernement? Pourquoi n'y auroit-il pas le banc de l'Europe, comme il y a le banc de l'empire? Pourquoi les princes composant un pareil tribunal, dont l'autorité seroit consentie par tous, & maintenue par l'universalité contre un seul rebelle, le beau rêve de l'abbé de Saint-Pierre ne se réaliseroit-il

pas ? Pourquoi les plaintes des sujets contre leurs souverains n'y seroient-elles pas portées, ainsi que les plaintes d'un souverain contre un autre ? C'est alors que la sagesse régneroit sur la terre.

En attendant cette paix perpétuelle, si desirée & si éloignée, la guerre, qui faisoit le droit, a été soumise à des conditions qui tempèrent le carnage. Les cris de l'humanité ont percé jusque dans l'effusion du sang. C'est à l'Allemagne que l'Europe doit les progrès de la législation dans tous les états; des règles & des procedés dans la vengeance des nations; une certaine équité dans l'abus de la force; la moderation au sein de la victoire; un frein à l'ambition de tous les potentats; enfin, de nouveaux obstacles à la guerre, & de nouvelles facilités à la paix.

Cette heureuse constitution de l'empire Germanique s'est perfectionnée avec la raison depuis le règne de Maximilien. Cependant les Allemands eux-mêmes se plaignent, de ce que formant un corps de nation, ayant le même nom, parlant la même langue, vivant sous un même chef, jouissant des mêmes droits, étant liés par le même intérêt, leur empire ne jouit ni de la tranquillité, ni de la force, ni de la considération qu'il devroit avoir.

Les causes de ce malheur se présentent d'elles-mêmes. La première est l'obscurité des loix. Les écrits sur le droit public de l'Allemagne sont sans nombre; & il n'y a que peu d'Allemands qui connoissent la constitution de leur patrie. Les membres de l'empire se font tous représenter dans l'assemblée nationale, au lieu qu'ils y siégeoient autrefois eux-mêmes. L'esprit militaire, qui est devenu général, a banni toute application des affaires, tout sentiment généreux de patriotisme, tout amour de ses concitoyens. Il n'y a pas de prince qui n'ait monté la magnificence de sa cour sur un ton plus grand que ses moyens & qui ne se permette les vexations les plus criantes pour soutenir ce faste insensé. Après tout, rien ne contribue à la décadence de l'empire, autant que l'agrandissement démesuré de quelques-uns de ses membres. Ces souverains, devenus trop

puiſſans, détachent leur intérêt particulier de l'intérêt général. Cette déſunion mutuelle des états fait que dans les dangers communs, chaque province reſte abandonnée à elle-même. Elle eſt obligée de plier ſous la loi du plus fort, quel qu'il ſoit ; & la conſtitution Allemande dégénère inſenſiblement en eſclavage ou en tyrannie.

La Grande-Bretagne étoit peu connue, avant que les Romains y euſſent porté leurs armes. Après que ces conquérans ſuperbes l'eurent abandonnée, ainſi que les autres provinces éloignées de leur domination, pour défendre le centre de l'empire contre les barbares, elle devint la proie des peuples de la mer Baltique. Les naturels du pays furent maſſacrés ; & ſur leurs cadavres s'élevèrent pluſieurs ſouverainetés, qui, avec le tems, n'en formèrent qu'une. Les principes qui conduiſoient les Anglo-Saxons, ne ſont pas venus juſqu'à nous. Ce qu'on n'ignore pas, c'eſt que, comme toutes les nations du Nord, ils avoient un roi & un corps de nobleſſe.

Guillaume ſubjugua le midi de l'iſle, qu'on nommoit dès-lors Angleterre, & y établit un gouvernement féodal, mais très-différent de celui qu'on voyoit dans le reſte de l'Europe. Ailleurs, ce n'étoit qu'un labyrinthe ſans iſſue, qu'une anarchie continuelle, que le droit du plus fort. Ce terrible vainqueur lui donna une marche reſpectable, régulière & ſuivie, en ſe réſervant excluſivement le droit de la chaſſe & de la guerre, le pouvoir d'impoſer des taxes, l'avantage d'une cour de juſtice, où les cauſes civiles, où les cauſes criminelles de tous les ordres de l'état, étoient jugées en dernier reſſort, par lui & par les grands officiers de ſa couronne, qu'il choiſiſſoit & qu'il deſtituoit à ſa volonté.

Tant que le tyran vécut, les peuples aſſujettis & les étrangers, dont il s'étoit ſervi pour les ſubjuguer, ſe ſoumirent comme de concert & ſans murmurer trop ouvertement, à un joug ſi dur. Dans la ſuite, les uns & les autres, accoutumés à une autorité plus tempérée, voulurent recouvrer quelques-uns de leurs premiers droits. Le deſpotiſme étoit ſi bien affermi, qu'il

qu'il eût été impossible de l'ébranler, sans le plus grand concert. Aussi se forma-t-il une ligue où tous les citoyens, sans distinction de noble & de roturier, d'habitans de la ville & de la campagne, unirent leurs ressentimens & leurs intérêts. Cette confédération universelle adoucit un peu le sort de la nation sous les deux premiers Henri : mais ce ne fut que durant le règne de Jean-sans-Terre, qu'elle recouvra véritablement sa liberté. A ce monarque inquiet, cruel, mal-habile & dissipateur, fut heureusement arrachée, les armes à la main, cette fameuse charte qui abolissoit les loix féodales les plus onéreuses, & assuroit aux vassaux, vis-à-vis de leurs seigneurs, les mêmes droits qu'aux seigneurs vis-à-vis des rois; qui mettoit toutes les personnes, toutes les propriétés sous la protection des pairs & des jurés; qui même en faveur des serfs, diminuoit l'oppression de la servitude.

Cet arrangement suspendit pour un peu de tems les jalousies des barons & des princes, sans en étouffer entiérement le germe. Les guerres recommencèrent, & le peuple profita de l'opinion qu'il avoit donnée de ses forces & de son courage durant ces troubles, pour se faire admettre dans le parlement sous Edouard I. Ses députés n'eurent d'abord, à la vérité, dans cette assemblée, que le droit de représentation : mais ce succès devoit amener d'autres avantages; & en effet, les communes ne tardèrent pas à décider des subsides, & à faire partie de la législation. Bientôt même, elles acquirent la prérogative d'accuser & de faire condamner ceux des ministres, qui avoient abusé de l'autorité qu'on leur avoit confiée.

La nation avoit réduit peu-à-peu le pouvoir des chefs de l'état à ce qu'il devoit être, lorsqu'elle fut engagée dans des guerres longues & opiniâtres contre la France; lorsque les prétentions des maisons d'York & de Lancastre, firent de l'Angleterre entière un théâtre de carnage & de désolation. Durant ces terribles crises, le bruit seul des armes se fit entendre. Les loix se turent. Elles ne recouvrèrent pas même la moindre partie de leur force, après la fin des orages. La tyrannie se fit sentir

avec tant d'atrocités, que les citoyens des divers ordres abandonnèrent toute idée de liberté générale, pour s'occuper uniquement de leur sûreté personnelle. Ce despotisme cruel dura plus d'un siècle. Elisabeth même, dont à beaucoup d'égards l'administration pourroit servir de modèle, se conduisit toujours par des principes entiérement arbitraires.

Jacques I parut rappeller aux peuples des droits qui sembloient oubliés. Moins sage que ses prédécesseurs, qui s'étoient contentés de jouir en secret, & pour ainsi dire, sous les voiles du mystère, d'un pouvoir illimité, ce prince, trompé par le mot de monarchie, confirmé dans son illusion par ses courtisans & par son clergé, manifesta ses prétentions avec une aveugle simplicité, dont il n'y avoit point d'exemple. La doctrine d'une obeissance passive, émanée du haut du trône & enseignée dans les temples, répandit une alarme universelle.

A cette époque, la liberté, cette idole des ames fortes, qui les rend féroces dans l'état sauvage & fières dans l'état civil, la liberté qui avoit régné dans le cœur des Anglois, lors même qu'ils ne connoissoient qu'imparfaitement ses avantages, enflamma tous les esprits. Ce ne fut cependant, sous ce premier des Stuarts, qu'une lutte continuelle entre les prérogatives de la couronne & les privilèges des citoyens. L'opposition prit un autre caractère sous l'opiniâtre successeur de ce foible despote. Les armes devinrent le seul arbitre de ces grands intérêts; & la nation montra qu'en combattant autrefois pour le choix de ses tyrans, elle s'étoit préparée à les abattre un jour, à les punir & à les chasser. Pour mettre fin aux défiances & aux vengeances qui, tant que les Stuarts auroient régné, se seroient éternisées entre le trône & les peuples, elle choisit dans une race étrangère un prince qui dût accepter enfin ce pacte social, que tous les rois héréditaires affectent de méconnoître. Guillaume III reçut des conditions avec le sceptre, & se contenta d'une autorité établie sur la même base que les droits de la nation. Depuis qu'un titre parlementaire est le seul fondement de la royauté, les conventions n'ont pas été violées.

Le gouvernement placé entre la monarchie absolue, qui est une tyrannie; la démocratie, qui penche à l'anarchie; & l'aristocratie, qui, flottant de l'une à l'autre, tombe dans les écueils de toutes les deux : le gouvernement mixte des Anglois, saisissant les avantages de ces trois pouvoirs, qui s'observent, se tempèrent, s'entr'aident & se répriment, va de lui-même au bien national. Par leur action, par leur réaction, ses différens ressorts forment un équilibre d'où naît la liberté. Cette constitution qui, sans exemple dans l'antiquité, devroit servir de modèle à tous les peuples auxquels leur position géographique la permettroit, durera long-tems; parce qu'à son origine, ouvrage des troubles, des mœurs & des opinions passagères, elle est devenue celui de la raison & de l'expérience.

La première singularité heureuse de la Grande-Bretagne est d'avoir un roi. La plupart des états républicains, connus dans l'histoire, avoient anciennement des chefs annuels. Ce changement continuel de magistrats, étoit une source inépuisable d'intrigues & de désordres; il entretenoit les esprits dans une convulsion continuelle. En créant un très-grand citoyen, l'Angleterre a empêché qu'il ne s'en élevât plusieurs. Par ce trait de sagesse, on a prévenu les dissentions qui, dans toutes les associations populaires, ont amené la ruine de la liberté & la jouissance réelle de ce premier des biens, avant qu'il eût été perdu.

L'autorité royale n'est pas seulement à vie, elle est encore héréditaire. Rien, au premier coup-d'œil, n'est si avantageux pour une nation que le droit d'élire ses maitres. On croit voir dans cette brillante prérogative, un germe inépuisable de talens & de vertus. Il en seroit, en effet, ainsi, si la couronne devoit tomber sur le citoyen le plus digne de la porter : mais c'est une chimère démentie par les expériences de tous les peuples & de tous les âges. Un trône a toujours paru à l'ambition d'un trop grand prix, pour être l'apanage du seul mérite. Ceux qui y aspiroient ont eu constamment recours à l'intrigue, à la corruption, à la force. Leur rivalité a allumé à chaque vacance, une guerre civile, le plus grand des fléaux politiques; & celui qui a obtenu la pré-

férence ſur ſes concurrens, n'a été, durant le cours de ſon règne, que le tyran des peuples ou l'eſclave de ceux auxquels il devoit ſon élévation. On doit donc louer les Bretons d'avoir écarté loin d'eux ces calamités, en fixant les rênes du gouvernement dans une famille qui avoit mérité ou obtenu leur confiance.

Il convenoit d'aſſurer au chef de l'état un revenu ſuffiſant pour ſoutenir la dignité de ſon rang. Auſſi, à ſon avénement au trône, lui accorde-t-on pour ſa vie entière, un ſubſide annuel, digne d'un grand roi & digne d'une nation riche. Mais cette conceſſion ne doit être faite, qu'après un examen rigoureux des affaires publiques; qu'après que les abus, qui avoient pu s'introduire ſous le règne précédent, ont été réformés; qu'après que la conſtitution a été ramenée à ſes vrais principes. Par cet arrangement, l'Angleterre eſt arrivée à un avantage que tous les gouvernemens libres avoient cherché à ſe procurer, c'eſt-à-dire, à une réformation périodique.

Le genre d'autorité qu'il falloit aſſigner au monarque pour le bien des peuples, n'étoit pas ſi facile à régler. Toutes les hiſtoires atteſtent que par-tout où le pouvoir exécutif a été partagé, des jalouſies, des haînes interminables ont agité les eſprits, & qu'une lutte ſanglante a toujours abouti à la ruine des loix, à l'établiſſement du plus fort. Cette conſidération détermina les Anglois à conférer au roi ſeul cette eſpèce de puiſſance, qui n'eſt rien lorſqu'elle eſt diviſée; parce qu'il n'y a plus alors, ni cet accord, ni ce ſecret, ni cette célérité, qui peuvent ſeuls lui donner de l'énergie.

De cette grande prérogative ſuit néceſſairement la diſpoſition des forces de la république. L'abus en eût été difficile dans les ſiècles où on n'aſſembloit que rarement & pour quelques mois des milices qui n'avoient pas le tems de perdre l'attachement qu'elles devoient à leur patrie. Mais depuis que tous les princes de l'Europe ont contracté la ruineuſe habitude d'avoir ſur pied, même en tems de paix, des troupes mercenaires, & que la ſûreté de la Grande-Bretagne a exigé qu'elle ſe conformât à ce funeſte uſage, le danger eſt devenu plus grand, & il a fallu multiplier

les précautions. Il n'y a que la nation qui puiſſe aſſembler des armées; elle ne les forme jamais que pour un an, & les impôts établis pour les ſoudoyer ne doivent avoir que la même durée. De ſorte que ſi ce moyen de défenſe que les circonſtances ont fait juger néceſſaire, menaçoit la liberté, il ne ſaudroit jamais attendre long-tems pour mettre fin aux inquiétudes.

Un plus grand appui encore pour la liberté Angloiſe, c'eſt le partage du pouvoir légiſlatif. Par-tout où le monarque n'a beſoin que de ſa volonté pour établir des loix, que de ſa volonté pour les abolir, il n'y a point de gouvernement; le prince eſt deſpote, & le peuple eſclave. Diviſez la puiſſance légiſlative, & une conſtitution bien ordonnée ne s'altérera que rarement & pour peu de tems. Dans la crainte d'être ſoupçonnée d'ignorance ou de corruption, aucune des parties ne ſe permettra des ouvertures dangereuſes; & ſi quelqu'une l'oſoit, elle s'aviliroit ſans utilité. Dans cet ordre de choſes, le plus grand inconvénient qui puiſſe arriver, c'eſt qu'une bonne loi ſoit rejettée ou qu'elle ne ſoit pas adoptée auſſi-tôt que le plus grand bien l'auroit exigé.

La portion du pouvoir légiſlatif qu'a recouvré le peuple, lui eſt aſſurée par la diſpoſition qu'il a excluſivement des taxes. Tout état a des beſoins habituels; il a des beſoins extraordinaires. On ne ſauroit pourvoir aux uns & aux autres autrement que par des impôts, & dans la Grande-Bretagne, le monarque n'en peut exiger aucun. Son rôle ſe réduit à s'adreſſer aux communes, qui ordonnent ce qu'elles jugent le plus convenable à l'intérêt national; & qui après avoir réglé les tributs, ſe font rendre compte de l'emploi qui en a été fait.

Ce n'eſt pas la multitude qui exerce les prérogatives inappréciables que ſon courage & ſa perſévérance lui ont procurées. Cet ordre de choſes, qui peut convenir à de foibles aſſociations, auroit tout bouleverſé néceſſairement dans un grand état. Des agens, choiſis par le peuple même, & dont le ſort eſt lié au ſien, réfléchiſſent, parlent & agiſſent pour lui. Cependant, comme il étoit poſſible que par indolence, par foibleſſe ou par

corruption, ces repréſentans ne manquâſſent au plus auguſte, au plus important des miniſtères, on a trouvé dans le droit d'élection le remède à un ſi grand mal. Auſſi-tôt que le tems de la commiſſion expire, les électeurs ſe raſſemblent. De nouveau ils accordent leur confiance à ceux qui s'en ſont montrés dignes, & rejettent honteuſement ceux qui l'ont trahie. Comme un pareil diſcernement n'eſt pas au-deſſus des hommes du commun, parce qu'il porte ſur des faits ordinairement fort ſimples, on coupe court à des déſordres, qui ne tiroient pas leur ſource des vices du gouvernement, mais des diſpoſitions particulières de ceux qui en dirigeoient les opérations.

Cependant il pouvoit réſulter du partage de pouvoir entre le roi & le peuple une lutte continuelle qui, avec le tems, auroit amené ou une république, ou la ſervitude. Pour prévenir cet inconvénient, on a établi un corps intermédiaire qui doit également redouter les deux révolutions. C'eſt l'ordre de la nobleſſe, deſtiné à ſe jetter du côté qui pourroit devenir foible, & à maintenir toujours l'équilibre. La conſtitution, il eſt vrai, ne lui a pas donné le même degré d'autorité qu'aux communes : mais l'éclat d'une dignité héréditaire, l'avantage de ſiéger pour ſon propre compte & ſans élection, quelques autres droits honorifiques, remplacent, autant qu'il ſe pouvoit, ce qui lui manque du côté des forces réelles.

Mais enfin ſi, malgré tant de précautions, il arrivoit qu'un monarque ambitieux & entreprenant voulût régner ſans ſon parlement, ou le forcer de ſouſcrire à ſes volontés arbitraires, quelle reſſource reſteroit-il à la nation ? la réſiſtance.

C'étoit ſur un ſyſtême d'obéiſſance paſſive, de droit divin, de pouvoir indeſtructible que s'appuyoit autrefois l'autorité royale. Ces abſurdes & funeſtes préjugés avoient ſubjugué l'Europe entière, lorſqu'en 1688 les Anglois précipitèrent du trône un prince ſuperſtitieux, perſécuteur & deſpote. Alors on comprit que les peuples n'appartenoient pas à leurs chefs ; alors la néceſſité d'un gouvernement juſte parmi les hommes paſſa pour inconteſtable ; alors furent poſés les fondemens des ſociétés ; alors

le droit d'une défenſe légitime, ce dernier moyen des nations que l'on opprime, fut mis à l'abri de tout doute. A cette époque mémorable, la doctrine de la réſiſtance qui n'avoit été juſque-là qu'une voie de fait, oppoſée à des voies de fait, fut avouée en Angleterre par la loi elle-même.

Mais comment rendre utile & fécond ce grand principe ? Un citoyen iſolé, abandonné à ſa force individuelle, oſera-t-il jamais lutter contre la puiſſance toujours redoutable de ceux qui gouvernent. Ne doit-il pas être néceſſairement écrâſé par leurs intrigues ou par leur violence ? Il en ſeroit ſans doute ainſi, ſans la liberté indéfinie de la preſſe. Par cet heureux expédient, les actions des dépoſitaires de l'autorité deviennent publiques. On eſt rapidement inſtruit des vexations ou des outrages qu'ils ſe ſont permis contre l'homme le plus obſcur. Sa cauſe devient celle de tous ; & les oppreſſeurs ſont punis, ou les torts ſeulement réparés, ſelon la nature du délit ou la diſpoſition des peuples.

Ce tableau tracé, ſans art, de la conſtitution Britannique, doit avoir convaincu tous les bons eſprits qu'il n'y en eut jamais d'auſſi bien ordonnée ſur le globe. On ſera affermi dans ce jugement, ſi l'on fait attention que les affaires les plus importantes ont toujours été publiquement traitées dans le ſénat de la nation, ſans qu'il en ſoit jamais réſulté de vrai malheur. Les autres puiſſances croient avoir beſoin de couvrir leurs opérations des voiles du myſtère. Le ſecret leur paroît eſſentiel à leur conſervation, ou à leur proſpérité. Elles cherchent à dérober leur ſituation, leurs projets, leurs alliances à leurs ennemis, à leurs rivaux, à leurs amis même. La qualité d'impénétrables eſt la plus grande louange qu'on croie pouvoir y donner aux hommes d'état. En Angleterre, la marche intérieure, la marche extérieure du gouvernement ſont à découvert. Tout y eſt expoſé au grand jour. Qu'il eſt noble & ſûr d'admettre l'univers à ſes délibérations ? Qu'il eſt honnête & utile d'y admettre tous les citoyens ? Jamais on n'a dit à l'Europe d'une manière plus énergique : *Nous ne te craignons pas.* Jamais avec plus de con-

fiance & de justice on n'a dit à sa nation : *Jugez-nous, & voyez si nous sommes de fidèles dépositaires de vos intérêts, de votre gloire & de votre bonheur.* L'empire est assez fortement constitué pour résister aux secousses inséparables de cet usage, & pour donner cet avantage à des voisins peu favorablement disposés.

Mais ce gouvernement est-il parfait ? Non, parce qu'il n'y a rien & qu'il ne peut rien y avoir de parfait dans le monde. Dans un objet aussi compliqué, comment tout prévoir ? comment obvier à tout ? Peut-être pour que le chef de la nation fût aussi dépendant de la volonté du peuple qu'il convient à la sûreté, à la liberté & au bonheur de celui-ci, faudroit-il que ce chef n'eût aucune propriété hors de son royaume ; sans quoi le bien d'une contrée & le bien de l'autre venant à se croiser, les intérêts de la souveraineté précaire seront souvent sacrifiés à l'intérêt de la souveraineté héréditaire ; sans quoi les ennemis auront deux grands moyens d'inquiéter la nation, tantôt en intimidant le roi de la Grande-Bretagne par des menaces adressées à l'électeur d'Hanovre, tantôt en engageant celui-là dans des guerres funestes qu'ils prolongeront à leur discrétion, tantôt en réduisant celui-ci à les terminer par des paix honteuses. La nation aura-t-elle la lâcheté d'abandonner son roi dans des querelles qui lui seront étrangères ? Si elle s'en mêle, ne sera-ce pas à ses dépens, au prix de son argent & de ses hommes ? Qui sait si le péril du souverain étranger ne le rendra pas vil & même traître au souverain national ? En pareil cas qu'auroit donc à faire de mieux la nation Britannique que de dire à son roi : *Cesse d'être notre souverain, ou cesse d'être électeur ; abdique les états que tu tiens de tes aïeux, si tu veux garder ceux que tu tiens de nous.*

Une constitution où le pouvoir législatif & le pouvoir exécutif sont séparés, porte en elle-même le germe d'une division perpétuelle. Il est impossible que la paix règne entre des corps politiques opposés. Il faut que la prérogative cherche à s'étendre & presse la liberté. Il faut que la liberté cherche à s'étendre & presse la prérogative.

Quelque

Quelque admiration que l'on ait pour un gouvernement, s'il ne peut se conserver que par les mêmes moyens qu'il s'est établi; si son histoire à venir doit être la même que par le passé, des révoltes, des guerres civiles, des peuples écrasés, des rois égorgés ou chassés, un état d'alarmes & de troubles continuels: qui est-ce qui en voudroit à ce prix ? Si la paix au-dedans & au-dehors est l'objet de toute administration, que penser d'un ordre de choses incompatible avec la paix ?

Ne seroit-il pas à souhaiter que le nombre des représentans fût proportionné à la valeur des propriétés, la juste mesure du patriotisme ? N'est-il pas absurde qu'un pauvre hameau, qu'un malheureux village en députe autant & plus à l'assemblée des communes que la ville ou la contrée la plus opulente ? Quel intérêt ces hommes peuvent-ils prendre à la félicité publique qu'ils ne partagent presque point ? Quelle facilité de mauvais ministres ne doivent-ils pas trouver dans leur indigence pour les corrompre & obtenir, à prix d'argent, la pluralité des voix dont ils ont besoin ? O honte ! l'homme riche achète les suffrages de ses commettans pour obtenir l'honneur de les représenter; la cour achète les suffrages des représantans pour gouverner plus despotiquement. Une nation sage ne travailleroit-elle pas à prévenir l'une & l'autre corruption ? N'est-il pas étonnant que cela ne se soit pas fait, le jour qu'un représentant eut l'impudence de faire attendre ses commettans dans son antichambre, & de leur dire ensuite : *Je ne sais ce que vous voulez, mais je n'en ferai qu'à ma tête ; je vous ai achetés fort cher, & j'ai bien résolu de vous vendre le plus cher que je pourrai :* le jour même où le ministre se vanta d'avoir dans son porte-feuille le tarif de toutes les probités de l'Angleterre ?

N'y a-t-il rien à objecter contre cet effort de trois pouvoirs, agissant perpétuellement l'un sur l'autre, & tendant sans cesse à un équilibre qu'ils n'obtiendront jamais ? Cette lutte ne ressemble-t-elle pas un peu à une continuelle anarchie ? N'expose-t-elle pas à des troubles dans lesquels, d'un moment à l'autre, le sang des citoyens peut être versé, sans qu'on sache si l'avantage restera

du côté de la tyrannie ou du côté de la liberté. Tout bien considéré, une nation moins indépendante & plus tranquille ne seroit-elle pas plus heureuse ?

Ces vices & d'autres encore n'entraîneront-ils pas un jour la décadence de cette administration ? Je l'ignore : mais je sais que ce seroit un grand malheur pour les nations. Toutes lui doivent un sort plus doux que celui dont elles jouissoient. L'exemple d'un peuple libre, riche, magnanime & heureux, au milieu de l'Europe, a frappé tous les esprits. Les principes d'où découloient tant de biens, ont été saisis, discutés, présentés aux monarques & à leurs délégués, qui, pour éviter l'accusation de tyrannie, se sont vus contraints de les adopter avec plus ou moins de modification. Les anciennes maximes revivroient bientôt, s'il n'existoit pas, pour ainsi dire au milieu de nous, un tribunal perpétuel qui en démontrât la dépravation & l'absurdité.

Cependant, si les jouissances du luxe venoient à pervertir entiérement les mœurs nationales; si l'amour des plaisirs amollissoit le courage des chefs & des officiers dans les flottes & dans les armées; si l'ivresse des succès momentanés; si les vaines idées d'une fausse grandeur exposoient la nation à des entreprises plus vastes que ses forces; si elle se trompoit dans le choix de ses ennemis ou de ses alliés; si elle perdoit ses colonies à force de les étendre ou de les gêner; si l'amour du patriotisme ne s'exaltoit pas chez elle jusqu'à l'amour de l'humanité : elle seroit tôt ou tard asservie elle-même, & retomberoit dans ce néant des choses & des hommes, d'où elle n'est sortie qu'à travers des torrens de sang, & par les calamités de deux siècles de fanatisme & de guerre. Ce peuple ressembleroit à tant d'autres qu'il méprise, & l'Europe ne pourroit montrer à l'univers une nation dont elle osât s'honorer. Le despotisme, qui s'appesantit universellement sur les ames affaissées & dégradées, léveroit seul la tête au milieu de la ruine des arts, des mœurs, de la raison & de la liberté.

L'histoire des Provinces-Unies offre de grandes singularités. Le désespoir forma leur union. L'Europe, presqu'entière, favorisa leur établissement. Elles avoient à peine triomphé des longs

& puiſſans efforts de la cour de Madrid, pour les remettre ſous le joug, qu'elles meſurerent leurs efforts avec ceux des Bretons, & qu'elles déconcertèrent les projets de la France. Elles donnèrent enſuite un roi à l'Angleterre, & dépouillèrent l'Eſpagne des poſſeſſions qu'elle avoit en Italie & dans les Pays-Bas, pour les donner à l'Autriche. Depuis cette époque, la république s'eſt dégoûtée d'une politique militaire. Elle ne s'occupe plus que de ſa conſervation : mais peut-être avec trop peu d'énergie, de précaution & de vertu.

Son gouvernement, quoique tracé d'avance ſur un plan réfléchi, n'eſt pas moins defectueux que ceux qui ſont l'ouvrage du haſard. Un de ſes principaux vices, c'eſt que la ſouveraineté y eſt trop diſperſée.

C'eſt une erreur de croire que l'autorité réſide dans les états généraux fixés à la Haye. Dans la vérité, le pouvoir des membres, qui compoſent cette aſſemblée, ſe réduit à décider dans les matières de forme ou de police, & à entretenir les affaires dans leur cours ordinaire. S'agit-il de guerre, de paix, d'alliances, d'impoſitions nouvelles, d'un objet de quelque importance, chacun des députés doit demander des ordres à ſa province, qui, elle-même eſt obligée d'obtenir le conſentement des villes. Il réſulte d'un ordre de choſes ſi compliqué que les réſolutions qui exigeroient le plus de ſecret & de célérité, ſont néceſſairement lentes & publiques.

Il ſemble que, dans l'union contractée par cette foule de petits états indépendans les uns des autres & liés ſeulement par un intérêt commun, chacun auroit dû avoir une influence proportionnée à ſon étendue, à ſa population, à ſes richeſſes. Cette heureuſe baſe, qu'une raiſon éclairée auroit dû poſer, n'eſt pas celle de la confédération. La province, qui porte au-delà de la moitié des charges publiques, n'a pas plus de voix que celle qui ne contribue que d'un centième ; & dans cette province, une ville pauvre, déſerte & inconnue a légalement le même pouvoir que cette cité unique, dont l'activité & l'induſtrie ſont un ſujet d'étonnement & de jalouſie pour toutes les nations.

L'unanimité des villes & des provinces, requise pour toutes les résolutions, même les moins importantes, n'est pas d'une politique plus judicieuse. Si les membres les plus considérables de la république se déterminent à se passer de l'adhésion des plus foibles, c'est un attentat manifeste contre les principes de l'union; s'ils mettent un grand intérêt à obtenir leur suffrage, ils n'y parviennent que par des complaisances ou des sacrifices. Auquel des deux expédiens qu'on se soit arrêté, lorsque les esprits étoient partagés, l'harmonie des co-états a été ordinairement troublée, & l'a été souvent d'une manière violente & durable.

Les imperfections d'une constitution pareille n'échappèrent point vraisemblablement au prince d'Orange, fondateur de la république. Si ce grand homme permit qu'elles servissent de base au gouvernement qu'on établissoit, ce fut sans doute dans l'espérance qu'elles rendroient un stadhouder nécessaire, & qu'on le prendroit toujours dans sa famille. Cette vue d'une ambition profonde n'a pas été suivie d'un succès constant; & deux fois on a aboli une magistrature singulière qui, à la disposition absolue des forces de terre & de mer, réunissoient beaucoup d'autres prérogatives très-importantes.

A ces époques, remarquables dans l'histoire d'un état unique, dans les annales de l'ancien & du Nouveau-Monde, sont arrivés de grands changemens. Les auteurs de la révolution se sont hardiment partagé tous les pouvoirs. Une tyrannie intolérable s'est par-tout établie avec plus ou moins d'audace. Sous prétexte que les assemblées générales étoient tumultueuses, fatigantes & dangereuses, la multitude n'a plus été appellée à l'élection des dépositaires de l'autorité publique. Les bourg-mestres ont choisi leurs échevins & se sont emparés des finances dont ils n'ont rendu compte qu'à leurs égaux & à leurs cliens. Les sénateurs se sont arrogé le droit de compléter leurs corps. La magistrature s'est resserrée dans quelques familles, qui se sont attribué un droit presqu'exclusif de députation aux états généraux. Chaque province, chaque ville est tombée à la discrétion d'un petit nombre de citoyens qui, partageant les droits & la

dépouille du peuple, ont eu l'art d'éluder ſes plaintes, ou de prévenir la fureur de ſon mécontentement. Le gouvernement eſt devenu preſque ariſtocratique. Si l'on ſe fût borné à réformer ce que la conſtitution avoit de défectueux, la maiſon d'Orange pouvoit craindre de n'être plus rappellée au degré de ſplendeur dont on l'avoit fait deſcendre. Une conduite moins deſintéreſſée a fait deſirer le rétabliſſement du ſtadhoudérat, & on l'a rendu héréditaire, même aux femmes.

Mais cette dignité doit-elle devenir avec le tems un inſtrument d'oppreſſion ? Des hommes très-éclairés n'en voient pas la poſſibilité. Rome, diſent-ils, eſt toujours citée pour exemple à tous nos états libres, qui n'ont rien de commun avec elle. Si le dictateur devint l'oppreſſeur de cettte république, c'eſt qu'elle avoit opprimé toutes les nations; c'eſt que ſa puiſſance devoit périr par le glaive qui l'avoit fondée ; c'eſt qu'une nation compoſée de ſoldats, ne pouvoit échapper au deſpotiſme du gouvernement militaire. Elle tomba ſous le joug, qui le croiroit ! parce qu'elle ne payoit point d'impôts. Les peuples conquis étoient ſeuls tributaires du fiſc. Les revenus publics devant être les mêmes après qu'avant la révolution, la propriété ne paroiſſoit pas être attaquée ; & le citoyen crut qu'il ſeroit aſſez libre, tant qu'il ſeroit le maître de ſes biens.

La Hollande, au contraire, gardera ſa liberté, parce qu'elle eſt ſujette à des impôts très-conſidérables. Elle ne peut conſerver ſon pays qu'à grands frais. Le ſentiment de ſon indépendance lui donne ſeul une induſtrie proportionnée au poids de ces contributions, & la patience d'en ſoutenir le fardeau. S'il falloit ajouter aux dépenſes énormes de l'état, celles qu'exige le faſte d'une cour ; ſi le prince employoit à ſoudoyer les ſuppôts de la tyrannie, ce qu'il doit aux fondemens d'une terre bâtie ſur la mer, il pouſſeroit bientôt les peuples au déſeſpoir.

L'habitant Hollandois, placé ſur ſes toits, & découvrant au loin la mer s'élevant audeſſus du niveau des terres de dix-huit à vingt pieds, qui la voit s'avancer en mugiſſant contre ces digues qu'il a élevées, rêve, & ſe dit ſecrètement en lui-même : tôt

ou tard, cette bête féroce sera la plus forte. Il prend en dédain un domicile aussi précaire, & sa maison en bois ou en pierre à Amsterdam, n'est plus sa maison; c'est son vaisseau qui est son asyle, & peu-à-peu il prend une indifférence & des mœurs conformes à cette idée. L'eau est pour lui, ce qu'est le voisinage des volcans pour d'autres peuples.

Si à ces causes physiques de l'affoiblissement de l'esprit patriotique, se joignoit la perte de la liberté, les Hollandois ne quitteroient-ils pas un pays qui ne peut être cultivé que par des hommes libres? Ce peuple négociant porteroit ailleurs son esprit de commerce avec son argent. Ses isles de l'Asie, ses comptoirs d'Afrique, ses colonies du Nouveau-Monde, tous les ports de l'Europe, lui ouvriroient un asyle. Quel stadhouder, quel prince révéré chez un tel peuple, voudroit, oseroit en être le tyran?

Un ambitieux insensé, un guerrier féroce, si l'on veut. Mais parmi ceux qui sont préposés au gouvernement des nations, cette espèce d'hommes est-elle donc si rare? Tout semble conspirer pour donner sur ce point important les plus vives inquiétudes à la république. A l'exception de quelques officiers, il n'y a sur ses flottes que peu de nationaux. Ses armées sont composées, recrutées & commandées par des étrangers dévoués à un chef qui ne les armera jamais assez tôt à leur gré contre des peuples auxquels nul lien ne les attache. Les forteresses de l'état sont toutes soumises à des généraux qui ne reconnoissent de loix que celles du prince. On ne cesse d'élever aux places les plus importantes, des courtisans perdus de réputation, écrâsés de dettes, dénués de toute vertu, & intéressés au renversement de l'ordre établi. C'est la protection qui a placé, c'est la protection qui maintient dans les colonies, des commandans sans pudeur & sans talent, que la reconnoissance, que la cupidité inclinent à l'asservissement de ces contrées éloignées.

Contre tant de dangers, que pourront l'assoupissement, la soif de la richesse, le goût des commodités qui commence à s'introduire, l'esprit de commerce, des condescendances perpétuelles

pour une autorité héréditaire ? Selon toutes les probabilités, ne faut-il pas qu'infenfiblement, fans effufion de fang, fans violence, les Provinces-Unies tombent fous la monarchie ? Comme le defir de n'être contrarié dans aucune de fes volontés, ou le defpotifme, eft au fond de toutes les ames plus ou moins exalté, il naîtra, & peut-être bientôt, quelque ftadhouder, qui, fans calculer les fuites funeftes de fon entreprife, jettera la nation dans les chaînes. C'eft aux Hollandois à pefer ces obfervations.

L'empire Romain crouloit de toutes parts, lorfque les Germains entrèrent dans les Gaules fous la direction d'un chef de leur choix, dont ils étoient moins les fujets que les compagnons. Ce n'étoit pas une armée qui bornât fon ambition à s'emparer de quelques places fortes ; ce fut l'irruption d'un peuple qui cherchoit des établiffemens. Comme on n'attaquoit que des efclaves mécontens de leur fort, que des maîtres amollis par les délices d'une longue paix, la réfiftance ne fut pas opiniâtre. Les conquérans s'approprièrent les terres qui leur convenoient, & fe féparèrent peu de tems après pour jouir doucement de leur fortune.

Le partage ne fut pas l'ouvrage d'un hafard aveugle. C'étoit l'affemblée générale qui régloit les poffeffions, c'étoit fous fon autorité qu'on en jouiffoit. Elles ne furent d'abord accordées que pour une année. Ce terme fe prolongea peu-à-peu, & s'étendit enfin à toute la vie. On alla même plus loin, lorfque les refforts du gouvernement furent relâchés entiérement ; & fous les foibles defcendans de Charlemagne, l'hérédité s'établit affez généralement. Cette ufurpation fut confacrée par une convention folemnelle à l'élévation de Hugues-Capet au trône ; & alors, le plus deftructeur de tous les droits, le droit féodal régna dans toute fa force.

La France ne fut plus alors qu'un affemblage de petites fouverainetés, placées à côté les unes des autres, mais fans aucun lien. Dans cette anarchie, les feigneurs entiérement indépendans du chef apparent de la nation, opprimoient à leur gré leurs fujets ou leurs efclaves. Si le monarque vouloit s'intéreffer pour

ces malheureux, on lui faisoit la guerre. Si ces malheureux eux-mêmes, osoient quelquefois réclamer les droits de l'humanité, ce n'étoit que pour voir s'appésantir les fers qui les écrâsoient.

Cependant l'extinction de quelques maisons puissantes, des traités ou des conquêtes ajoutoient successivement au domaine royal des territoires plus ou moins étendus. Cette acquisition de plusieurs provinces forma à la couronne une masse de puissance qui lui donna de l'activité. Une lutte perpétuelle entre les rois & la noblesse, une alternative de prépondérance entre le pouvoir d'un seul & celui de plusieurs : cette sorte de confusion dura, presque sans intervalle, jusque vers le milieu du quinzième siècle.

Alors changea le caractère des François, par une suite d'événemens qui avoient changé la forme du gouvernement. La guerre, que les Anglois, unis ou soumis aux Normands, n'avoient cessé de faire à ce royaume depuis deux ou trois cens ans, y répandit l'alarme, & fit de grands ravages. Les victoires de l'ennemi, la tyrannie des grands : tout fit desirer à la nation que le prince devînt assez puissant pour chasser les étrangers & soumettre les seigneurs. Pendant que des rois sages & belliqueux travailloient à ce grand ouvrage, il naquit une nouvelle génération. Chacun, après le danger, se crut assez riche des droits qui étoient restés à son père. On ne remonta pas jusqu'à l'origine du pouvoir des rois, qui dérivoit de la nation; & Louis XI se trouva, sans de grands efforts, plus puissant que ses prédécesseurs.

Avant lui, l'histoire de France offre une complication d'états, tantôt divisés & tantôt unis. Depuis ce prince, c'est l'histoire d'une grande monarchie. L'autorité de plusieurs tyrans est concentrée dans une même main. Le peuple n'en est pas plus libre : mais c'est une autre police. La paix est plus sûre au-dedans, & la guerre plus vigoureuse au-dehors.

Les guerres civiles qui mènent les peuples libres à l'esclavage, & les peuples esclaves à la liberté, n'ont fait en France qu'abaisser les grands, sans relever le peuple. Les ministres qui seront toujours les hommes du prince, tant que la nation n'influera

pas

pas dans le gouvernement, ont tous vendu leurs concitoyens à leur maître; & comme le peuple qui n'avoit rien, ne pouvoit rien perdre à cet asservissement, les rois y ont trouvé d'autant plus de facilité, qu'il a toujours été coloré d'un prétexte de police ou même de soulagement. L'antipathie que produit une excessive inégalité des conditions & des fortunes, a favorisé tous les projets qui devoient agrandir l'autorité royale. Les princes ont eu la politique d'occuper la nation, tantôt de guerres au-dehors, tantôt de disputes religieuses au-dedans; de laisser diviser les esprits par les opinions, & les cœurs par les intérêts; de semer & d'entretenir des rivalités entre les divers ordres de l'état; de caresser tour-à-tour chaque ambition, par une apparence de faveur, & de consoler l'envie naturelle du peuple par l'humiliation de toutes. La multitude, pauvre, dédaignée, en voyant successivement abattre tous les corps puissans, a du-moins aimé dans le monarque l'ennemi de ses ennemis.

La nation déchue par son inadvertance du privilège de se gouverner, n'a pas cependant encore subi tous les outrages du despotisme. C'est que la perte de sa liberté n'est pas l'ouvrage d'une révolution orageuse & subite, mais de la lime de plusieurs siècles. Le caractère national; qui a toujours influé dans l'esprit des princes & des cours, ne fût-ce que par les femmes, a formé comme un balancement de puissance, qui, tempérant par les mœurs l'action de la force & la réaction des volontés, a prévenu ces éclats, ces violences, d'où résulte ou la tyrannie monarchique, ou la liberté populaire.

L'inconséquence naturelle à l'esprit d'une nation gaie & vive comme les enfans, a heureusement prévalu sur les systèmes de quelques ministres despotes. Les rois ont trop aimé les plaisirs, & en ont trop bien connu la source, pour ne pas déposer souvent ce sceptre de fer qui auroit effrayé la société, & dissipé les frivoles amusemens dont ils étoient idolâtres. L'intrigue qui les a toujours assiégés depuis qu'ils ont appellé les grands à la cour, n'a point cessé de renverser les gens en place avec leurs projets. Comme le gouvernement s'est altéré d'une manière

infenfible, les fujets ont confervé une forte de dignité dans laquelle le monarque même fembloit refpecter la fource ou l'effet de la fienne propre. Il s'eft trouvé long-tems le fuprême légiflateur, fans vouloir ou pouvoir abufer de toute fa puiffance. Arrêté par le feul nom des loix fondamentales de fa nation, il a craint fouvent d'en choquer les maximes. Il a fenti qu'on avoit des droits à lui oppofer. En un mot, il n'y a point eu de tyran, lors même qu'il n'y avoit plus de liberté.

Tels, & plus abfolus encore, ont été les gouvernemens d'Efpagne & de Portugal, de Naples & de Piémont; toutes les petites principautés d'Italie. Les peuples du Midi, foit pareffe d'efprit ou foibleffe de corps, femblent être nés pour le defpotifme. L'Efpagne avec beaucoup d'orgueil; l'Italie, malgré tous les dons du génie, ont perdu tous les droits, toutes les traces de la liberté. Par-tout où la monarchie eft illimitée, on ne peut affigner la forme du gouvernement, puifqu'elle varie, non-feulement avec le caractère de chaque fouverain, mais à chaque âge du même prince. Ces états ont des loix écrites, ont des ufages & des corps privilégiés : mais quand le légiflateur peut bouleverfer les loix & les tribunaux; quand fon autorité n'a plus d'autre bafe que la force, & qu'il invoque Dieu pour fe faire craindre, au lieu de l'imiter pour fe faire aimer; quand le droit originel de la fociété, le droit inaliénable de la propriété des citoyens, les conventions nationales, les engagemens du prince font en vain réclamés; enfin quand le gouvernement eft arbitraire, il n'y a plus d'état : ce n'eft plus que la terre d'un feul homme.

Dans ces fortes de pays, il ne fe formera point des hommes d'état. Loin que ce foit un devoir de s'inftruire des affaires publiques, c'eft un crime, un danger d'être éclairé fur l'adminiftration. Là, comme dans le miniftère de l'églife, la vocation s'appelle grace; on l'obtient par des prières. La faveur de la cour, le choix du prince, fuppléent aux talens. Ce n'eft pas qu'ils ne foient utiles; on en a befoin quelquefois pour fervir, jamais pour commander. Auffi dans ces contrées, le peuple finit par fe laiffer gouverner, pourvu qu'on le laiffe dormir. Une

ſeule légiſlation mérite d'être obſervée dans ces belles régions de l'Europe ; c'eſt le gouvernement de Veniſe. Cet état préſente trois grands phénomènes ; ſa fondation première ; ſa puiſſance au tems des croiſades, & ſon adminiſtration actuelle.

Une ville, grande, magnifique, riche, inexpugnable, ſans enceinte & ſans fortereſſes, domine ſur ſoixante-douze iſles. Ce ne ſont pas des rochers & des montagnes élevés par le tems au ſein d'une vaſte mer : c'eſt plutôt une plaine morcelée & coupée en lagunes par les ſtagnations d'un petit golfe, ſur la pente d'un terrein bas. Ces iſles, ſéparées par des canaux, ſont jointes aujourd'hui par des ponts. Les ravages de la mer les ont formées, les ravages de la guerre les ont peuplées vers le milieu du cinquième ſiècle. Les habitans de l'Italie fuyant devant Attila, cherchèrent un aſyle dans l'élément des tempêtes.

Les lagunes Vénitiennes ne compoſoient dans les premiers tems, ni la même ville, ni la même république. Unies par un intérêt commun de commerce, ou plutôt par le beſoin de ſe défendre ; elles étoient du reſte diviſées en autant de gouvernemens que d'iſles ſoumiſes chacune à ſon tribun.

De la pluralité des chefs naquit la diviſion des eſprits, & la deſtruction du bien public. Ces peuples élurent donc pour ne faire qu'un corps, un prince qui, ſous le nom de duc ou de doge, jouit long-tems de tous les droits de la ſouveraineté, dont il ne lui reſte aujourd'hui que les marques. Les doges furent élus par le peuple juſqu'en 1173. A cette époque les nobles s'approprièrent le droit excluſif de nommer le chef de la république ; ils s'emparèrent de l'autorité, & formèrent une ariſtocratie.

Ceux des écrivains politiques qui ont donné la préférence à cette eſpèce de gouvernement, ont dit avec une apparence de raiſon, que toutes les ſociétés, de quelle manière qu'elles ſe ſoient formées, ont été ainſi régies. Si dans les états démocratiques, le peuple vouloit régler lui-même ſon adminiſtration, il tomberoit néceſſairement dans le délire, & le ſoin de ſa conſervation le force de ſe livrer à un ſénat plus ou moins nombreux. Si dans les monarchies, les rois prétendoient tout voir, tout

faire eux-mêmes, rien ne se verroit, rien ne se feroit; & il a fallu recourir à des conseils, pour préserver les empires d'une stagnation plus funeste peut-être qu'une activité mal dirigée. Tout ramène donc à l'autorité de plusieurs & d'un petit nombre; tout se conduit aristocratiquement.

Mais dans cet ordre de choses, le commandement n'est pas fixe dans une classe de citoyens, & l'obéissance dans les autres; mais la carrière de l'honneur & des emplois n'est pas fermée à quiconque a les talens nécessaires pour y parvenir; mais les nobles ne sont pas tout & le peuple rien. Substituez l'aristocratie, & vous ne trouverez que l'esclavage & le despotisme.

Dans l'origine, Venise tempéra autant qu'il étoit possible, les vices de cet odieux & injuste gouvernement. On y distribua, on y balança les branches du pouvoir avec une harmonie remarquable. Des loix sages & sévères furent portées pour réprimer, pour épouvanter l'ambition des nobles. Les grands régnèrent sans bruit, avec une sorte d'égalité, comme les étoiles brillent au firmament dans le silence de la nuit. Ils dûrent se conformer extérieurement aux usages de tous les ordres de la république, pour que la distinction entre les patriciens & les plébéiens devînt moins choquante. L'espoir même de partager, avec le tems, la souveraineté fut conservé à ceux qui en étoient exclus, si par leurs services & leur industrie ils acquéroient un jour de la considération & des richesses.

C'étoit le seul gouvernement régulier qui fût alors en Europe. Un pareil avantage éleva les Vénitiens à une grande opulence, les mit en état de soudoyer des armées, & leur donna des lumières qui en firent un peuple politique avant tous les autres. Ils régnèrent sur les mers; ils eurent une prépondérance marquée dans le continent; ils formèrent ou dissipèrent des ligues, suivant qu'il convenoit à leurs intérêts.

Lorsque la découverte du Nouveau-Monde & du passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance eut ruiné le commerce de la république, elle se vit privée de tout ce qui lui avoit donné de la grandeur, de la force, du courage. A ces illusions qui

consoloient en quelque sorte ses sujets de la perte de la liberté, fut substituée la séduction des voluptés, des plaisirs & de la mollesse. Les grands se corrompirent comme le peuple, les femmes comme les hommes, les prêtres comme les laïcs; & la licence ne connut plus de bornes. Venise devint le pays de la terre où il y avoit le moins de vices & de vertus factices.

A mesure qu'on énervoit les bras, les esprits, les cœurs au-dedans; c'étoit une nécessité qu'on montrât moins de vigueur, moins d'action au-dehors. Aussi la république tomba-t-elle dans une circonspection pusillanime. Elle prit, elle renforça le caractère national de toute l'Italie ombrageuse & défiante. Avec la moitié des trésors & des veilles que lui a coûté depuis deux siècles sa neutralité, elle se seroit peut-être à jamais délivrée des dangers dont à force de précautions elle s'environne.

Au milieu de tant de soins pour sa sûreté, la république ne paroît pas tranquille. Son inquiétude se manifeste par les principes de son gouvernement toujours plus sévères; par une horreur extrême de tout ce qui a quelque élévation; par l'éloignement qu'elle montre pour la raison, dont l'usage lui paroît un crime; par les voiles mystérieux & sombres dont elle couvre ses opérations; par la précaution qu'elle prend constamment de ne placer que des chefs étrangers à la tête de ses foibles troupes, & de leur donner des surveillans; par la défense qu'elle fait indistinctement à tous ceux qui lui sont soumis d'aller se former aux combats sur le théâtre de la guerre; par l'espionnage, les raffinemens d'une politique insidieuse, mille autres moyens qui décèlent des craintes & des alarmes continuelles. Sa plus grande confiance paroît être dans un inquisiteur qui rode perpétuellement entre les individus, la hache levée sur le cou de quiconque pourroit par ses actions ou par ses discours troubler l'ordre public.

Cependant tout n'est pas blâmable à Venise. L'impôt qui fournit au fisc vingt-cinq millions, n'a ni augmenté ni diminué depuis 1707. Tout est combiné pour dérober au citoyen l'idée de son esclavage, & le rendre tranquille & gai. Le culte est tourné vers

les cérémonies. Point de grandes fêtes sans spectacle & sans musique. Ne parlez en public ni de politique ni de religion ; & dites, faites à Venise tout ce qu'il vous plaira. Un orateur chrétien prêchant devant les chefs de la république, crut devoir ouvrir son discours par un éloge du gouvernement : aussi-tôt un satellite le fait descendre de sa chaire ; & le tribunal des inquisiteurs d'état devant lequel il est appellé le lendemain, lui dit : *Qu'avons-nous besoin de ton panégyrique ? sois plus réservé.* On savoit là qu'on ne tarde pas à censurer l'administration par-tout où il est permis de l'exalter. Les inquisiteurs d'état ne restent en fonction que dix-huit mois. Ils sont choisis parmi les personnages les plus modérés, & la moindre injustice est suivie de leur déposition. Ils tutoient tout le monde ; ils tutoieroient le doge. Quand on est appellé devant eux, il faut comparoître sans délai. Un secrétaire d'état ne fut point excusé par la nécessité de finir ses dépêches. Il est vrai qu'ils instruisent les procès portes fermées : mais ces épouvantails de l'étranger sont les vrais protecteurs du peuple & le contrepoids à la tyrannie des aristocrates. Il y a environ six ans qu'on mit en délibération dans le conseil, si l'on n'aboliroit pas ce redoutable tribunal. A l'instant les citoyens les plus opulens méditèrent leur retraite ; & un roi voisin annonça que Venise n'auroit pas dix ans d'existence après la suppression de cette magistrature. En effet, sans la terreur qu'elle inspire, les citoyens seroient sans cesse exposés aux vexations d'une foule de patriciens qui languissent dans l'indigence. Après de violens débats, l'inquisition fut confirmée à la pluralité des voix, & les quatre moteurs de la délibération ne furent punis que par des fonctions honorables qui les éloignèrent de la république.

Pendant le carnaval, les moines & les prêtres vont au spectacle & se masquent. On n'ignore pas qu'un ecclésiastique avili ne peut rien. Un patricien qui se fait moine ou prêtre, n'est plus qu'un citoyen commun. On entretient l'horreur des exécutions par leur rareté. Le peuple est persuadé que les diables voltigent au-dessus du gibet pour se saisir de l'ame du supplicié.

Un capucin s'avisa de dire que *de cent noyés aucun ne seroit sauvé, que de cent pendus aucun ne seroit damné.* Comme il importe aux Vénitiens qu'on ne craigne pas d'être noyé, & qu'on craigne d'être pendu, le prédicateur eut ordre d'enseigner le contraire, malgré l'autorité de S. Augustin.

Si les armées navales des Vénitiens ne sont commandées que par un patricien, c'est depuis que le célèbre Morosini, amiral de leur flotte à l'expédition du Péloponnèse, les avertit qu'il avoit été le maître de les affamer. Si les troupes de terre ne peuvent avoir qu'un étranger pour général; c'est par la juste crainte qu'un citoyen n'abusât de l'amour du soldat pour devenir le tyran de sa patrie.

Il y a une multitude de magistrats préposés à différentes affaires, ce qui doit en accélérer l'expédition. Le doge peut solliciter des graces & les obtenir : mais il n'en accorde aucune. Il y a des conservateurs des loix auxquels les réglemens nouveaux, proposés au conseil par le sénat, sont renvoyés. Ils en font l'examen, & le conseil décide sur leur rapport. Ainsi le conseil représente la république; le sénat le législateur subordonné au conseil; & l'inquisiteur d'état est une espèce de tribun, protecteur du peuple.

Un inquisiteur n'est pas, ce me semble, un personnage fort redoutable, si on peut le châtier lorsqu'il est insolent. Cherchez en France un huissier qui ose porter une assignation à un magistrat d'un ordre supérieur; vous ne le trouverez pas. A Venise, on procède juridiquement contre un patricien, contre un inquisiteur. On fait vendre ses biens; on se saisit de sa personne; on le conduit en prison.

Le ministère Vénitien a dans toutes les cours des agens obscurs qui l'instruisent du caractère des hommes en faveur & des moyens de les séduire : il se soutient par la finesse. Une autre république tire sa force de son courage : c'est la Suisse.

Les Suisses, connus dans l'antiquité sous le nom d'Helvétiens, ne devoient être subjugués, ainsi que les Gaulois & les Bretons, que par César, le plus grand des Romains, s'il eût plus aimé

Rome. Ils furent unis à la Germanie, comme province Romaine, sous l'empire d'Honorius. Les révolutions faciles & fréquentes, dans un pays tel que les Alpes, divisèrent des peuplades, séparées par de grands lacs ou de grandes montagnes, en différentes seigneuries. La plus considérable, occupée par la maison d'Autriche, s'empara à la longue de toutes les autres. La conquête entraîna la servitude; l'oppression amena la révolte; & de l'excès de la tyrannie, sortit la liberté.

Treize cantons de paysans robustes, qui gardent presque tous les rois de l'Europe, & n'en craignent aucun; qui sont mieux instruits de leurs vrais intérêts qu'aucune autre nation; qui forment le peuple le plus sensé de notre politique moderne: ces treize cantons composent entre eux, non pas une république comme les sept provinces de la Hollande, ni une simple confédération comme le corps Germanique; mais plutôt une ligue, une association naturelle d'autant d'états indépendans. Chaque canton a sa souveraineté, ses alliances, ses traités à part. La diète générale ne peut faire des loix, ni des réglemens pour aucun.

Les trois plus anciens se trouvent liés directement avec chacun des autres. C'est par cette liaison de convenance, non de constitution, que si l'un des treize cantons se trouvoit attaqué, tous marcheroient à son secours. Mais il n'y a point d'alliance commune entre tous & chacun d'eux. Ainsi les branches d'un arbre se trouvent liées entre elles, sans tenir immédiatement au tronc commun.

Cependant l'union des Suisses fut inaltérable jusqu'au commencement du seizième siècle. Alors la religion, ce lien de paix & de charité, vint les diviser. La réformation fendit en deux le corps Helvétique. L'état fut scié par l'Eglise. Toutes les affaires publiques se traitent dans les diètes particulières des deux communions, Catholique & Protestante. Les diètes générales ne s'assemblent que pour conserver une apparence d'union. Malgré ce germe de dissension, la Suisse a joui de la paix, bien plus qu'aucune contrée de l'Europe.

Sous le gouvernement Autrichien, l'oppression & les levées de la

la milice, empêchèrent la population de fleurir. Après la révolution, les hommes se multiplièrent trop, en raison de la stérilité des rochers. Le corps Helvétique ne pouvoit grossir, sans crever; à moins qu'il ne fît des excursions au-dehors. Les habitans de ses montagnes devoient, comme les fleuves qui en descendent, s'épancher dans les plaines qui bordent les Alpes. Ces peuples se seroient détruits eux-mêmes, s'ils fussent restés isolés. Mais l'ignorance des arts, le manque de matières pour les fabriques, le défaut d'argent pour attirer chez eux les denrées, ne leur ouvroient aucune issue pour l'aisance & l'industrie. Au lieu de devenir conquérans, comme tant de circonstances réunies sembloient les y porter, ils tirèrent de leur population même un moyen de subsistance & de richesses, une source & une matière de commerce.

Le duc de Milan, maître d'un pays riche, qui étoit ouvert à l'invasion & difficile à défendre, avoit besoin de soldats. Les Suisses, comme ses voisins les plus forts, devoient être ses ennemis, s'ils n'étoient ses alliés, ou plutôt ses gardiens. Il s'établit donc entre ce peuple & le Milanès une sorte de trafic, où la force devint l'échange de la richesse. La nation engagea successivement des troupes à la France, à l'empereur, au pape, au duc de Savoie, à tous les potentats d'Italie. Elle vendit son sang à des puissances éloignées, aux nations les plus ennemies, à la Hollande, à l'Espagne, au Portugal; comme si ses montagnes n'étoient qu'une minière d'armes & de soldats, ouverte à quiconque voudroit acheter des instrumens de guerre.

Chaque canton traite avec la puissance qui lui offre les meilleures capitulations. Il est libre aux sujets du pays d'aller faire la guerre au loin, chez quelque nation alliée. Le Hollandois est par état un citoyen du monde; le Suisse est par état un destructeur de l'Europe. Plus on cultive, plus on consomme de denrées, plus la Hollande gagne; plus il y a de batailles & de carnage, & plus la Suisse prospère.

C'est de la guerre, ce fléau inséparable du genre-humain, sauvage ou policé, que les républiques du corps Helvétique

font forcées de vivre & de fubfifter. C'eft par-là qu'elles tiennent au-dedans le nombre des habitans en proportion avec l'étendue & le rapport de leurs terres, fans forcer aucun des refforts du gouvernement, fans gêner l'inclination d'aucun individu. C'eft par ce commerce de troupes avec les puiffances belligérantes, que la Suiffe s'eft préfervée de la néceffité des émigrations fubites qui font les invafions, & de la tentation des conquêtes qui eût caufé la ruine de la liberté de ces républiques, comme elle perdit toutes les républiques de la Grèce.

Autant que la prévoyance humaine peut lire dans l'avenir, la fituation de ce peuple doit être plus permanente que celle de tous les autres, fi des variétés dans le culte ne deviennent pour lui un inftrument fatal de difcorde. Du haut de fes ftériles montagnes, il voit gémir fous l'oppreffion de la tyrannie, des nations entières que la nature a placées dans les contrées les plus abondantes; tandis qu'il jouit en paix de fon travail, de fa frugalité, de fa modération, de toutes les vertus qui accompagnent la liberté. Si l'habitude pouvoit émouffer fa fenfibilité pour un fort fi doux, il y feroit fans ceffe ramené par cette foule de voyageurs qui vont chercher dans fon fein le fpectacle d'une félicité qu'on ne voit pas ailleurs. Sans doute que l'amour des richeffes a un peu altéré cette aimable fimplicité de mœurs, dans ceux des cantons où les arts & le commerce ont fait des progrès affez confidérables : mais les traits de leur caractère primitif ne font pas entiérement effacés ; & il leur refte toujours une forte de bonheur inconnue aux autres hommes. Peut-on craindre qu'une nation puiffe fe laffer d'une pareille exiftence ?

Le poids des impôts ne fauroit corrompre les avantages de cette deftinée. Ces fléaux du genre-humain font ignorés dans la plupart des cantons, & ne font rien ou prefque rien dans les autres. Seulement en quelques endroits s'eft introduit un abus bien dangereux. Des adminiftrateurs, connus fous le nom de baillis, fe permettent d'ordonner arbitrairement des amendes dans leur jurifdiction, & de les détourner à leur utilité particulière. Ce délire des loix féodales ne peut durer; & l'on perdra bientôt

jusqu'à la trace d'un usage odieux, qui, avec le tems, altéreroit la félicité publique.

Le génie de la nation ne la troublera jamais. Ses penchans la portent à l'ordre, à la tranquillité, à l'harmonie. Ce qui pourroit s'y trouver de caractères inquiets & dangereux, amis des factions & des orages, vont chercher dans les guerres étrangères des alimens à leur inquiétude.

Il n'est pas possible que les divers cantons cherchent à se subjuguer réciproquement. Ceux où la démocratie est établie sont évidemment trop foibles pour concevoir un projet si déraisonnable; & dans les autres, les patriciens & le plébéïens ne réuniront jamais leurs vœux & leurs forces pour un agrandissement, dont les suites pourroient devenir funeste à l'un des ordres.

La tranquillité du corps Helvétique est encore moins menacée par ses voisins que par ses citoyens. Comme dans les démêlés des couronnes, les Suisses observent une neutralité très-impartiale; comme ils ne se rendent garans d'aucun engagement, on ne leur connoît point d'ennemis. Une puissance crût-elle avoir à se plaindre d'eux, elle étoufferoit son ressentiment dans la crainte bien fondée d'échouer dans ses projets de vengeance contre un pays tout militaire & qui compte autant de soldats que d'hommes. Fût-on même assuré de le conquérir, il ne seroit pas encore attaqué; parce que la politique la plus aveugle & la plus violente n'égorge pas un peuple pour n'occuper que des rochers. Tels sont les motifs qui peuvent faire croire à la stabilité de la république des Suisses.

Il nous reste à parler du gouvernement ecclésiastique. Si la fondation du christianisme présente à l'esprit un tableau qui l'étonne, l'histoire des révolutions du gouvernement de l'église n'est pas moins surprenante. Quelle énorme distance de Pierre, pauvre pêcheur sur les bords du lac de Génézareth & serviteur des serviteurs de Dieu, à quelques-uns de ses orgueilleux successeurs, le front ceint d'un triple diadême, maitres de Rome, d'une grande partie de l'Italie, & se disant les rois des rois de la terre! Prenons les choses à leur origine; suivons rapidement

les progrès de la ſplendeur & de la corruption de l'égliſe ; voyons ce que ſon gouvernement eſt devenu dans l'intervalle de dix-huit ſiècles ; & que les ſouverains préſens & à venir s'inſtruiſent de ce qu'ils doivent attendre du ſacerdoce, dont l'unique principe eſt de ſubordonner l'autorité des magiſtrats à l'autorité divine, dont il eſt le dépoſitaire.

Dans une bourgade obſcure de la Judée, au fond de l'attelier d'un pauvre charpentier, s'élevoit un homme d'un caractère auſtère. L'hypocriſie des prêtres de ſon tems révoltoit ſa candeur. Il avoit reconnu la vanité des cérémonies légales & le vice des expiations. A l'âge de trente ans, ce vertueux perſonnage quitte les inſtrumens de ſon métier, & ſe met à prêcher ſes opinions. La populace des bourgs & des campagnes s'attroupe autour de lui, l'écoute & le ſuit. Il s'aſſocie un petit nombre de coopérateurs ignorans, puſillanimes, & tirés des conditions abjectes. Il erre quelque tems autour de la capitale. Il oſe enfin s'y montrer. Un des ſiens le trahit ; un autre le renie. Il eſt pris, accuſé de blaſphême & ſupplicié entre deux voleurs. Après ſa mort, ſes diſciples paroiſſent ſur les places publiques, dans les grandes villes, à Antioche, à Alexandrie, à Rome. Ils annoncent aux barbares & aux peuples policés, dans Athènes, à Corinthe, la réſurrection de leur maître. Par-tout on croit à une doctrine qui révolte la raiſon. Par-tout des hommes corrompus embraſſent une morale auſtère dans ſes principes, inſociable dans ſes conſeils. La perſécution s'élève. Les prédicateurs & leurs proſélites ſont empriſonnés, flagellés, égorgés. Plus on verſe de ſang, plus la ſecte s'étend. En moins de trois ſiècles, les temples de l'idolâtrie ſon renverſé ou déſerts ; & malgré les haînes, les héréſies, les ſchiſmes & les querelles ſanglantes qui ont déchiré le chriſtianiſme depuis ſon origine juſqu'à nos derniers tems, il ne reſte preſque d'autres autels élevés qu'à l'homme Dieu mort ſur une croix.

Il n'étoit pas difficile de démontrer aux païens l'abſurdité de leur culte ; & dans toutes les diſputes en général, dans celles de religion en particulier, ſi l'on parvient à prouver à ſon adverſaire qu'il ſe trompe, il en conclut auſſi-tôt que vous avez raiſon.

La providence, qui tend à ſes fins par toutes ſortes de moyens, voulut que cette mauvaiſe logique conduiſit les hommes dans la voie du ſalut. Le fondateur du chriſtianiſme ne s'arrogea aucune autorité, ni ſur les aſſociés de ſa miſſion, ni ſur ſes ſectateurs, ni ſur ſes concitoyens. Il reſpecta l'autorité de Céſar. En ſauvant la vie à la femme adultère, il ſe garda bien d'attaquer la loi qui la condamnoit à mort. Il renvoie deux frères, diviſés ſur le partage d'une ſucceſſion, au tribunal civil. Perſécuté, il ſouffre la perſécution. Au milieu des intolérans, il recommande la tolérance. *Vous ne ferez point*, dit-il à ſes diſciples, *deſcendre le feu du ciel ſur la tête de l'incrédule; vous ſecouerez la pouſſière de vos ſandales & vous vous éloignerez.* Attaché ſur la croix, la tête couronnée d'épines, le côté percé d'une lance, il dit à Dieu ſon père : *Pardonne-leur, ſeigneur; car ils ne ſavent ce qu'ils font.* Inſtruire les nations & les baptiſer : voilà l'objet de la miſſion des apôtres. Employer la perſuaſion, s'interdire la violence, aller comme Dieu avoit envoyé ſon fils : voilà les moyens. Dans aucun tems, le ſacerdoce ne s'eſt conformé à ces maximes; & la religion n'en a pas moins proſpéré.

A meſure que la doctrine nouvelle fait des progrès, il s'inſtitue entre ſes miniſtres une ſorte d'hiérarchie, des évêques, des prêtres, des acolytes, des ſacriſtains ou portiers. L'objet de l'adminiſtration eſt déterminé. Il embraſſe le dogme, la diſcipline & les mœurs. Conférer les ordres ſacrés fut le premier acte de la juriſdiction de l'égliſe. Lier, délier, ou aſſigner aux fautes une expiation ſpirituelle & volontaire, ce fut le ſecond. Excommunier le pêcheur rebelle ou hérétique, ce fut le troiſième; & le quatrième, commun à toute aſſociation, d'inſtituer des réglemens de diſcipline. Ces réglemens, ſecrets d'abord, principalement ſur l'adminiſtration des ſacremens, deviennent publics. Il y eut des aſſemblées ou conciles. Les évêques ſont les repréſentans des apôtres; le reſte du clergé leur eſt ſubordonné. Rien ne ſe décide ſans l'intervention des fidèles. C'eſt une véritable DÉMOCRATIE. Dans les affaires civiles, on s'en rapportoit à l'arbitrage des évêques. On blâmoit les chrétiens d'avoir des procès; on

les blâmoit encore davantage de se traduire devant le magistrat. Il est probable que les biens étoient en commun, & que l'évêque en disposoit à son gré.

Jusqu'ici tout se passe sans l'intervention de la puissance séculière. Mais sous Aurélien, les chrétiens demandent main forte à l'empereur contre Paul de Samozate; Constantin exile Arius & condamne au feu ses écrits; Théodose sévit contre Nestorius; & ces innovations fixent l'époque d'un second état de la jurisdiction ecclésiastique; un écart de sa simplicité primitive; un mélange de puissance spirituelle & d'autorité coactive. Les fidèles, en nombre prodigieux dès le second siècle, sont distribués en différentes églises, soumises à la même administration. Entre ces églises, il y en avoit de plus ou moins importantes; l'autorité séculière se mêle de l'élection des évêques, & la confusion des deux puissances s'accroît. Il y en avoit de pauvres & de riches; & voilà la première origine de l'ambition des pasteurs. Dans chacun, il y avoit des fidèles indigens; les évêques furent les dépositaires des aumônes: & voilà la source la plus ancienne de la corruption de l'église.

Que les progrès de l'autorité ecclésiastique depuis la fin du troisième siècle sont rapides! On plaide devant les évêques. Ils sont arbitres en matières civiles. La sentence arbitrale de l'évêque est sans appel, & son exécution renvoyée aux magistrats. Le procès d'un clerc ne peut être porté hors de la province. La distinction du crime civil & du crime ecclésiastique, & avec cette distinction celle du privilège clérical naissent. L'appel au souverain est permis, s'il arrive que la sentence de l'évêque soit infirmée au tribunal du magistrat. Long-tems avant ces concessions, les évêques ont obtenu l'inspection sur la police & les mœurs; ils connoissent de la prostitution, des enfans-trouvés, des curatelles, des insensés, des mineurs; ils visitent les prisons; ils pressent les élargissemens; ils déferent au souverain la négligence des juges; ils s'immiscent de l'emploi des deniers publics, de la construction & réparation des grandes routes & d'autres édifices. Et c'est ainsi que, sous prétexte de

s'entr'aider, les deux autorités se mêloient & préparoient les dissentions qui devoient un jour s'élever entre elles. Tel fut dans les premiers siècles, dans les beaux jours de l'église, le troisième état de son gouvernement, MOITIÉ CIVIL, MOITIÉ ECCLÉSIASTIQUE, auquel on ne sait plus quel nom donner. Est-ce par la foiblesse des empereurs ? est-ce par leur crainte ? est-ce par l'intrigue ? est-ce par la sainteté des mœurs, que les chefs du christianisme se concilièrent tant & de si importantes prérogatives ? Alors la terreur religieuse avoit peuplé les déserts de solitaires. On en comptoit plus de soixante-seize mille. C'étoit une pepinière de diacres, de prêtres & d'évêques.

Constantin a transféré le siège de l'empire à Bizance. Rome n'en est plus la capitale. Les barbares, qui l'ont prise, reprise & pillée, se convertissent. La destinée du christianisme vainqueur des dieux du capitole étoit de s'emparer des destructeurs du trône des Césars : mais en changeant de religion, ces chefs de horde ne changèrent pas de mœurs. Les étranges chrétiens, s'écrie l'historien de l'église, que Clovis & ses successeurs ! Malgré l'analogie du régime ecclésiastique avec le régime féodal, ce seroit une vision que de faire de l'un le modèle de l'autre. Les études tombent ; les prêtres emploient le peu de lumières qu'ils ont conservées, à forger des titres & à fabriquer des légendes. Le concert des deux puissances s'altère. La naissance & la richesse des évêques attachent les Romains qui n'ont & ne peuvent avoir que du mépris & de l'aversion pour de nouveaux maîtres, les uns païens, les autres hérétiques, tous féroces. Personne ne doute de la donation de Constantin, Charlemagne confirme celle de Pepin. La grandeur de l'évêque de Rome s'accroît sous Louis-le-débonnaire & sous Othon. Il s'attribue une souveraineté que les bienfaiteurs s'étoient réservée. La prescription fait son titre comme celui des autres potentats. L'église étoit déja infectée de maximes pernicieuses ; & l'opinion que l'évêque de Rome pouvoit déposer les rois étoit générale. Originairement, la primauté de ce siège sur les autres n'étoit fondée que sur un jeu de mots : *Tu es pierre, & sur cette pierre, j'édifierai*

mon église. Différentes causes concoururent dans la suite à cimenter cette prérogative. Le prince des apôtres avoit été le premier évêque de Rome. Rome étoit le centre de réunion de toutes les autres églises dont elle soulageoit l'indigence. Elle avoit été la capitale du monde ; & le nombre des chrétiens n'étoit nulle part aussi grand. Le titre de pape étoit un titre commun à tous les évêques sur lesquels celui de Rome n'obtint la supériorité qu'au bout de onze siècles. Alors le gouvernement ecclésiastique ne penche pas seulement vers la MONARCHIE ; il a fait des pas vers LA MONARCHIE UNIVERSELLE.

Sur la fin du huitième siècle paroissent les fameuses décrétales d'Isidore de Seville. Le pape s'annonce comme infaillible. Il s'affranchit de la soumission aux conciles. Il tient dans sa main deux glaives, l'un symbolique de la puissance spirituelle, l'autre de la puissance temporelle. Il n'y a plus de discipline. Les prêtres sont les esclaves du pape ; les rois sont ses vassaux. Il leur impose des tributs ; il anéantit les anciens juges ; il en crée de nouveaux. Il fait des primats. Le clerc est soustrait à toute jurisdiction civile. Le décret du moine Gratien comble le mal causé par les décrétales. Le clergé s'occupe du soin d'accroître ses revenus par toute voie. La possession de ses biens est déclarée immuable & sacrée. On effraya par des menaces spirituelles & temporelles. La dixme fut imposée. On trafiqua des reliques ; on encouragea les pélerinages. Ce fut la ruine des mœurs & le dernier coup porté à la discipline de l'église. On expioit une vie criminelle par une vie vagabonde. On imagina les jugemens de Dieu, ou les décisions par l'eau, par le feu, par le sort des saints. Aux opinions superstitieuses se joignit la folie de l'astrologie judiciaire. Tel fut l'état de l'église d'occident, UN DESPOTISME ABSOLU avec toutes ses atrocités.

L'église d'orient eut aussi ses calamités. L'empire Grec avoit été démembré par les Arabes musulmans, les Scythes modernes, les Bulgares & les Russes. Ces derniers n'étoient pas sortis meilleurs des eaux du baptême. Le mahométisme ravit au christianisme une partie de ses sectateurs, & jetta l'autre dans l'esclavage.

En

En occident, le barbare chriſtianiſé avoit porté ſes mœurs dans l'égliſe. En orient, le Grec s'étoit dépravé par le commerce avec une race d'hommes toute ſemblable. Cependant les études parurent ſe réveiller ſous le ſavant & ſcélérat Photius. Tandis que ce clergé lutte contre les ténèbres, le nôtre devient chaſſeur & guerrier, & poſſède des ſeigneuries à la charge du ſervice militaire; des évêques & des moines marchent ſous des drapeaux, maſſacrent & ſont maſſacrés. Les privilèges de leurs domaines les ont engagés dans les affaires publiques. Ils errent avec les cours ambulantes; ils aſſiſtent aux aſſemblées nationales, devenues parlemens & conciles; & voilà l'époque de l'entière confuſion des deux puiſſances. C'eſt alors que les évêques ſe prétendent nettement juges des ſouverains; que Vamba eſt mis en pénitence, revêtu d'un froc & dépoſé; que le droit de régner eſt conteſté à Louis-le-débonnaire; que les papes s'immiſcent des querelles de nation à nation, non comme médiateurs, mais comme deſpotes; qu'Adrien II défend à Charle-le-chauve d'envahir les états de Clotaire ſon neveu; & que Grégoire IX écrit à S. Louis: *Nous avons condamné Fréderic II, ſoi-diſant empereur; nous l'avons dépoſé, & élu à ſa place le comte Robert, votre frère.*

Mais ſi les clercs empiètent ſur les droits de la puiſſance temporelle, des ſeigneurs laïcs nomment & inſtallent des paſteurs ſans la participation des évêques; des bénéfices réguliers paſſent à des ſéculiers; les cloitres ſont mis au pillage. On ne rougit, ni de l'incontinence, ni de la ſimonie. Les évêchés ſont vendus. Les abbayes ſont achetées. Le prêtre a ſa femme ou ſa concubine. Les temples publics ſont abandonnés. Ce déſordre amène l'abus & le mépris des cenſures. Elles pleuvent ſur les rois, ſur leurs ſujets; & le ſang coule dans toutes les contrées. L'égliſe & l'empire ſont dans L'ANARCHIE. Les pélerinages ſervent de prélude aux croiſades, ou à l'expiation des crimes par des aſſaſſinats. Des eccléſiaſtiques de tous les ordres; des fidèles de toutes les conditions s'enrôlent. Des gens écraſés de dettes ſont diſpenſés de les payer. Des malfaiteurs échappent à la pourſuite des loix. Des moines pervers rompent la clôture de leur ſolitude.

Des maris dissolus quittent leurs femmes. Des courtisannes vont exercer leur infâme métier au pied du sépulcre de leur dieu & proche de la tente de leur roi. Mais il est impossible de suffire à ces expéditions & aux suivantes sans finance. On lève un impôt; & de-là naît la prétention du pape sur tous les biens de l'église; l'institution d'une multitude d'ordres militaires; l'alternative pour les vaincus de l'esclavage ou du christianisme, de la mort ou du baptême; & pour consoler le lecteur de tant de maux, l'accroissement de la navigation & du commerce qui enrichirent Venise, Gênes, Pise, Florence; la décadence du gouvernement féodal par le dérangement de la fortune des seigneurs, & l'habitude de la mer qui peut-être prépara de loin la découverte du Nouveau-Monde. Mais je n'ai pas le courage de suivre plus loin la peinture des désordres & l'accroissement exorbitant de l'autorité papale. Sous Innocent III il n'y a plus qu'un tribunal au monde : il est à Rome. Il n'y a plus qu'un maître : il est à Rome, d'où il règne sur l'Europe par ses légats. L'hiérarchie ecclésiastique s'étend d'un degré par la création des cardinaux. Il ne manquoit plus au despote que des janissaires : il en eut par la création d'une multitude d'ordres monastiques. Rome, autrefois la maîtresse du monde par les armes, l'est devenue par l'opinion. Eh pourquoi les papes, tout puissans sur les esprits, oublièrent-ils de conserver aux foudres spirituelles leur terreur, en ne les lançant que contre les souverains ambitieux & injustes? Qui sait si ce tribunal tant desiré, où les têtes couronnées pussent être citées, n'auroit pas existé dans Rome; & si la menace d'un père commun, appuyée d'une superstition générale, n'auroit pas amené la fin des guerres ?

La milice papale, laborieuse & sévère dans son origine, les moines se corrompent. Les évêques excédés des entreprises des légats, des magistrats séculiers & des moines sur leur jurisdiction, attentent de leur côté sur la jurisdiction séculière, avec une audace dont il est difficile de se faire une idée. Si le clerc eût pu se résoudre à faire élever des gibets, nous serions peut-être à présent sous un gouvernement tout-à-fait sacerdotal. C'est la

maxime que *l'église abhorre le sang* qui nous en a garantis. Il y avoit des écoles en France & en Italie. Celles de Paris étoient célèbres vers la fin du onzième siècle. Les collèges se multiplioient, & toutefois cet état de l'église que nous avons exposé sans fiel & sans exagération, se perpétue dans tous les pays chrétiens depuis le neuvième jusqu'au quatorzième siècle, intervalle de quatre à cinq cens ans. Les empereurs ont perdu l'Italie. Les papes y ont acquis une grande puissance temporelle. Personne ne s'est encore élevé contre leur puissance spirituelle. Les intérêts de ce souverain sont embrassés par tous les Italiens. La dignité de l'épiscopat reste éclipsée par le cardinalat. Le clergé séculier est toujours dominé par le clergé régulier. Venise seule a connu & défendu ses droits. L'irruption des Maures en Espagne y a jetté le christianisme dans une abjection dont il s'est à peine relevé depuis deux cens ans; & l'inquisition l'y montre jusqu'à nos jours sous l'aspect le plus hideux: l'inquisition, tribunal terrible, tribunal insultant à l'esprit de J. C., tribunal qui doit être detesté, & des souverains, & des évêques, & des magistrats & des sujets; des souverains, qu'il ose menacer & contre lesquels il a quelquefois cruellement sévi; des évêques, dont il anéantit la jurisdiction; des magistrats, dont il usurpe l'autorité légitime; des sujets, qu'il tient dans une continuelle terreur, qu'il réduit au silence & qu'il condamne à la stupidité, par le péril de s'instruire, de lire, d'écrire & de parler; tribunal qui n'a dû son institution & qui ne doit sa durée dans les contrées où il s'est maintenu, qu'à une politique sacrilège & jalouse d'éternifer des préjugés & des prérogatives qui ne pourroient être discutés sans s'évanouir.

Avant le schisme de Henri VIII, l'Angleterre étoit soumise au pape, même pour le temporel. Londres a secoué le joug de Rome, mais on voit moins dans la réforme l'ouvrage de la raison que de la passion. L'Allemagne a opposé des excès à des excès; & depuis Luther, les Catholiques & les Schismatiques s'y sont montrés également ivres, les uns de la tyrannie papale, les autres de l'indépendance. Le christianisme s'établit en Po-

logne avec toutes les prétentions de l'autorité papale. En France, on regardoit la puiſſance temporelle comme ſubordonnée à la puiſſance ſpirituelle. Au ſentiment des fauteurs des opinions ultramontaines, ce royaume, ainſi que tous ceux de la terre relevoit de l'égliſe de Rome ; les princes pouvoient être excommuniés, & les ſujets déliés du ſerment de fidélité. Mais le coloſſe papal y chanceloit, & dès le quatorzième ſiècle, il touchoit au moment de ſa chûte. Alors les études ſe renouvellent. On s'applique aux langues anciennes. La première grammaire Hébraïque eſt publiée. Le collège royal eſt fondé. Vers le milieu du quinzième, l'art de l'imprimerie eſt inventé. Une multitude d'ouvrages en tout genre ſortent de la pouſſière des bibliothèques monaſtiques pour paſſer dans les mains des peuples. La langue vulgaire ſe perfectionne. On traduit. Le ſouverain & des particuliers forment d'amples collections de livres. Les conciles, les pères, l'écriture-ſainte ſont lus. On s'occupe du droit canonique. On s'inſtruit de l'hiſtoire de l'égliſe. L'eſprit de critique naît. Les apocryphes ſont démaſqués ; les originaux reſtitués dans leur pureté. Les yeux des ſouverains & des eccléſiaſtiques s'ouvrent ; les diſputes de religion les éclairent. On recherche l'origine des immunités, des exemptions, des privilèges, & l'on s'en démontre la vanité. On remonte aux tems anciens, & l'on en compare la diſcipline avec les uſages modernes. L'ordre hyérarchique de l'égliſe ſe relève ; les deux puiſſances rentrent dans leurs limites. Les déciſions de l'égliſe reprennent leur vigueur ; & ſi la tyrannie papale n'a pas été étouffée en France, elle y gémit ſous des chaînes très-étroites. Notre clergé, en 1681, décida que la puiſſance temporelle étoit indépendante de la ſpirituelle, & que le pape étoit ſoumis aux canons de l'égliſe. Si la miſſion du prêtre eſt de droit divin ; s'il lui appartient de lier & de délier, peut-il ne pas excommunier l'impénitent & l'hérétique, ſouverain ou particulier ? Dans nos principes, c'eſt un pouvoir qu'on ne ſauroit lui refuſer : mais les hommes ſages voient à cette procédure violente de ſi fâcheuſes conſéquences qu'ils ont déclaré qu'il n'y falloit preſque jamais recourir. L'excommunication

entraine-t-elle la dépoſition du ſouverain & délie-t-elle les ſujets du ſerment de fidélité ? Ce ſeroit un crime de lèze-majeſté de le penſer. D'où l'on voit que le gouvernement eccléſiaſtique, du moins en France, a paſſé de la TYRANNIE ANARCHIQUE à une ſorte D'ARISTOCRATIE TEMPÉRÉE.

Mais s'il m'étoit permis de m'expliquer ſur une matière auſſi importante, j'oſerois aſſurer que ni en Angleterre, ni dans les contrées hérétiques de l'Allemagne, des Provinces-Unies & du Nord, on n'eſt remonté aux véritables principes. Mieux connus, que de ſang & de troubles ils auroient épargné ; de ſang païen, de ſang hérétique, de ſang chrétien, depuis la première origine des cultes nationaux juſqu'à ce jour ; & combien ils en épargneroient dans l'avenir, ſi les maîtres de la terre étoient aſſez ſages & aſſez fermes pour s'y conformer.

L'état, ce me ſemble, n'eſt point fait pour la religion, mais la religion eſt faite pour l'état. Premier principe.

L'intérêt général eſt la règle de tout ce qui doit ſubſiſter dans l'état. Second principe.

Le peuple, ou l'autorité ſouveraine dépoſitaire de la ſienne, a ſeule le droit de juger de la conformité de quelque inſtitution que ce ſoit avec l'intérêt général. Troiſième principe.

Ces trois principes me paroiſſent d'une évidence inconteſtable, & les propoſitions qui ſuivent n'en ſont que des corollaires.

C'eſt donc à cette autorité & à cette autorité ſeule qu'il appartient d'examiner les dogmes & la diſcipline d'une religion ; les dogmes, pour s'aſſurer, ſi, contraires au ſens commun, ils n'expoſeroient point la tranquillité à des troubles d'autant plus dangereux que les idées d'un bonheur à venir s'y compliqueront avec le zèle pour la gloire de Dieu & la ſoumiſſion à des vérités qu'on regardera comme révélées ; la diſcipline, pour voir ſi elle ne choque pas les mœurs régnantes, n'éteint pas l'eſprit patriotique, n'affoiblit pas le courage, ne dégoûte point de l'induſtrie, du mariage & des affaires publiques, ne nuit pas à la population & à la ſociabilité, n'inſpire pas le fanatiſme & l'intolérance, ne ſème point la diviſion entre les proches de la même famille,

entre les familles de la même cité, entre les cités du même royaume, entre les différens royaumes de la terre, ne diminue point le respect dû au souverain & aux magistrats, & ne prêche ni des maximes d'une austérité qui attriste, ni des conseils qui mènent à la folie.

Cette autorité, & cette autorité seule, peut donc proscrire le culte établi, en adopter un nouveau, ou même se passer de culte, si cela lui convient. La forme générale du gouvernement en étant toujours au premier instant de son adoption; comment la religion pourroit-elle prescrire par sa durée?

L'état a la suprématie en tout. La distinction d'une puissance temporelle & d'une puissance spirituelle est une absurdité palpable; & il ne peut & ne doit y avoir qu'une seule & unique jurisdiction, par-tout où il ne convient qu'à l'utilité publique d'ordonner ou de défendre.

Pour quelque délit que ce soit, il n'y aura qu'un tribunal; pour quelque coupable, qu'une prison; pour quelque action illicite, qu'une loi. Toute prétention contraire blesse l'égalité des citoyens; toute possession est une usurpation du prétendant aux dépens de l'intérêt commun.

Point d'autre concile que l'assemblée des ministres du souverain. Quand les administrateurs de l'état sont assemblés, l'église est assemblée. Quand l'état a prononcé, l'église n'a plus rien à dire.

Point d'autres canons que les édits des princes & les arrêts des cours de judicature.

Qu'est-ce qu'un délit commun & un délit privilégié, où il n'y a qu'une loi, une chose publique, des citoyens?

Les immunités & autres privilèges exclusifs sont autant d'injustices commises envers les autres conditions de la société qui en sont privées.

Un évêque, un prêtre, un clerc peut s'expatrier, s'il lui plaît: mais alors il n'est plus rien. C'est à l'état à veiller à sa conduite; c'est à l'état à l'installer & à le déplacer.

Si l'on entend par bénéfice autre chose que le salaire que tout citoyen doit recueillir de son travail; c'est un abus à réformer promptement. Celui qui ne fait rien n'a pas le droit de manger.

Et pourquoi, le prêtre ne pourroit-il pas acquérir, s'enrichir, jouir, vendre, acheter & tester comme un autre citoyen ?

Qu'il soit chaste, docile, humble, indigent même ; s'il n'aime pas les femmes ; s'il est d'un caractère abject, & s'il préfère du pain & de l'eau à toutes les commodités de la vie. Mais qu'il lui soit défendu d'en faire le vœu. Le vœu de chasteté répugne à la nature & nuit à la population ; le vœu de pauvreté n'est que d'un inepte ou d'un paresseux ; le vœu d'obéissance à quelqu'autre puissance qu'à la dominante & à la loi, est d'un esclave ou d'un rebelle.

S'il existoit donc dans un recoin d'une contrée soixante mille citoyens enchaînés par ces vœux, qu'auroit à faire de mieux le souverain, que de s'y transporter avec un nombre suffisant de satellites armés de fouets, & de leur dire : sortez, canaille fainéante, sortez : aux champs, à l'agriculture, aux atteliers, à la milice ?

L'aumône est le devoir commun de tous ceux qui ont au-delà du besoin absolu.

Le soulagement des vieillards & des infirmes indigens, celui de l'état qu'ils ont servi.

Point d'autres apôtres que le législateur & les magistrats.

Point d'autres livres sacrés que ceux qu'ils auront reconnus pour tels.

Rien de droit divin que le bien de la république.

Je pourrois étendre ces conséquences à beaucoup d'autres objets : mais je m'arrête ici, protestant que si dans ce que j'ai dit, il y a quelque chose de contraire au bon ordre d'une société raisonnable, & à la félicité des citoyens, je le rétracte ; quoique j'aie peine à me persuader que les nations puissent s'éclairer & ne pas sentir un jour la vérité de mes principes. Au reste, je préviens mon lecteur, que je n'ai parlé que de la religion extérieure. Quant à l'intérieure, l'homme n'en doit compte qu'à Dieu. C'est un secret entre lui & celui qui l'a tiré du néant & qui peut l'y replonger.

Maintenant, si nous revenons sur nos pas, nous trouverons

que tous les gouvernemens ſont compris ſous quelqu'une des formes que nous avons décrites, & qui ſont diverſement modifiées, par la ſituation locale, la maſſe de la population, l'étendue du territoire, l'influence des opinions & des occupations, les relations extérieures & la viciſſitude des événemens qui agiſſent ſur l'organiſation des corps politiques, comme l'impreſſion des fluides environnans agit ſur les corps phyſiques.

Ne croyez pas, comme on le dit ſouvent, que les gouvernemens ſoient à-peu-près les mêmes, ſans autre différence que celle du caractère des hommes qui gouvernent. Cette maxime eſt peut-être vraie dans les gouvernemens abſolus, chez les nations qui n'ont pas en elles-mêmes le principe de leur volonté. Elles prennent le pli que le prince leur donne : élevées, fières & courageuſes ſous un monarque actif, amoureux de la gloire : indolentes & mornes ſous un roi ſuperſtitieux : pleines d'eſpérance ou de crainte, ſous un jeune prince : de foibleſſe & de corruption ſous un vieux deſpote ; ou plutôt alternativement confiantes & lâches, ſous les miniſtres que l'intrigue ſuſcite. Dans ces états, le gouvernement prend le caractère de l'adminiſtration : mais dans les états libres, l'adminiſtration prend le caractère du gouvernement.

Quoi qu'il en ſoit de la nature & du reſſort des conſtitutions qui gouvernent les hommes, l'art de la légiſlation étant celui qui demande le plus de perfection, eſt auſſi le plus digne d'occuper les meilleurs génies. La ſcience du gouvernement ne contient pas des vérités iſolées, ou plutôt elle n'a pas un ſeul principe qui ne tienne à toutes les branches d'adminiſtration.

L'état eſt une machine très-compliquée, qu'on ne peut monter ni faire agir ſans en connoître toutes les pièces. On n'en ſauroit preſſer ou relâcher une ſeule, que toutes les autres n'en ſoient dérangées. Tout projet utile pour une claſſe de citoyens ou pour un moment de criſe, peut devenir funeſte à toute la nation, & nuiſible pour un long avenir. Détruiſez ou dénaturez un grand corps, ces mouvemens convulſifs, qu'on appelle coups d'état, agiteront la maſſe nationale, qui s'en reſſentira

peut-être

peut-être durant des ſiècles. Toutes les innovations doivent être inſenſibles, naître du beſoin, être inſpirées par une ſorte de cri public, ou du moins s'accorder avec le vœu général. Anéantir ou créer tout-à-coup, c'eſt empirer le mal & corrompre le bien. Agir ſans conſulter la volonté générale, ſans recueillir, pour ainſi dire, la pluralité des ſuffrages dans l'opinion publique; c'eſt aliéner les cœurs & les eſprits, tout décréditer, même le bon & l'honnête.

L'Europe auroit à deſirer que les ſouverains, convaincus de la néceſſité de perfectionner la ſcience du gouvernement, vouluſſent imiter un établiſſement de la Chine. Dans cet empire, on diſtingue les miniſtres en deux claſſes, celle des *penſeurs* & celle des *ſigneurs*. Tandis que la dernière eſt occupée du détail & de l'expédition des affaires, la première n'a d'autre travail que de former des projets, ou d'examiner ceux qu'on lui préſente. Au ſentiment des admirateurs du gouvernement Chinois, c'eſt la ſource de tous les réglemens judicieux qui font régner dans ces régions la légiſlation la plus ſavante, par l'adminiſtration la plus ſage. Toute l'Aſie eſt ſous le deſpotiſme : mais en Turquie, en Perſe, c'eſt le deſpotiſme de l'opinion par la religion; à la Chine, c'eſt le deſpotiſme des loix par la raiſon. Chez les Mahométans, on croit à l'autorité divine du prince : chez les Chinois, on croit à l'autorité naturelle de la loi raiſonnée. Mais dans ces empires, c'eſt la perſuaſion qui meut les volontés.

Dans l'heureux état de police & de lumière où l'Europe eſt parvenue, on ſent bien que cette conviction des eſprits, qui opère une obéiſſance libre, aiſée & générale, ne peut venir que d'une certaine évidence de l'utilité des loix. Si les gouvernemens ne veulent pas ſoudoyer des *penſeurs*, qui peut-être deviendroient ſuſpects ou corrompus dès qu'ils ſeroient mercenaires; qu'ils permettent du moins aux eſprits ſupérieurs de veiller en quelque ſorte ſur le bien public. Tout écrivain de génie eſt magiſtrat né de ſa patrie. Il doit l'éclairer, s'il le peut. Son droit c'eſt ſon talent. Citoyen obſcur ou diſtingué, quels que ſoient ſon rang ou ſa naiſſance, ſon eſprit toujours noble, prend ſes titres dans

ſes lumières. Son tribunal, c'eſt la nation entière; ſon juge eſt le public, non le deſpote qui ne l'entend pas, ou le miniſtre qui ne veut pas l'écouter.

Toutes ces vérités ont leurs limites, ſans doute; mais il eſt toujours plus dangereux d'étouffer la liberté de penſer, que de l'abandonner à ſa pente, à ſa fougue. La raiſon & la vérité triomphent de l'audace des eſprits ardens, qui ne s'emportent que dans la contrainte, & ne s'irritent que de la perſécution. Rois & miniſtres, aimez le peuple; aimez les hommes, & vous ſerez heureux. Ne craignez alors ni les eſprits libres & chagrins, ni la révolte des méchans. Celle des cœurs eſt bien plus dangereuſe : car la vertu s'aigrit & s'indigne juſqu'à l'atrocité. Caton & Brutus étoient vertueux; ils n'eurent à choiſir qu'entre deux grands attentats, le ſuicide ou la mort de Céſar.

Souvenez-vous que l'intérêt du gouvernement n'eſt que celui de la nation. Quiconque diviſe en deux cet intérêt ſi ſimple, le connoît mal, & ne peut qu'y préjudicier.

L'autorité diviſe ce grand intérêt, lorſque les volontés particulières ſont ſubſtituées à l'ordre établi. Les loix & les loix ſeules doivent régner. Cette règle univerſelle n'eſt pas un joug pour le citoyen, mais une force qui le protège, une vigilance qui aſſure ſa tranquillité. Il ſe croit libre; & cette opinion qui fait ſon bonheur décide de ſa ſoumiſſion. Les fantaiſies arbitraires d'un adminiſtrateurs inquiet & entreprenant viennent-elles renverſer cet heureux ſyſtême; les peuples qui par habitude, par préjugé ou par amour-propre ſont aſſez généralement portés à regarder le gouvernement ſous lequel ils vivent comme le meilleur de tous, perdent une illuſion que rien ne peut remplacer.

L'autorité diviſe ce grand intérêt, lorſqu'elle perſévère opiniâtrément dans une erreur où elle eſt tombée. Qu'un fol orgueil ne l'aveugle pas, & elle verra que des variations qui la ramèneront au vrai & au bon, loin d'affoiblir ſes reſſorts les fortifieront. Revenir d'une mépriſe dangereuſe, ce n'eſt pas ſe démentir, ce n'eſt pas étaler aux peuples l'inconſtance du gouvernement; c'eſt leur en démontrer la ſageſſe & la droiture. Si leur reſpect

devoit diminuer, ce feroit pour la puiffance qui ne connoîtroit jamais fes torts ou les juftifieroit toujours, & non pour celle qui les avoueroit & s'en corrigeroit.

L'autorité divife ce grand intérêt, lorfqu'elle facrifie à l'éclat terrible & paffager des exploits guerriers, la tranquillité, l'aifance & le fang des peuples. Vainement cherche-t-on à juftifier ces penchans deftructeurs par des ftatues & des infcriptions. Ces monumens de l'arrogance & de la flatterie feront détruits un jour par le tems, ou renverfés par la haine. Il n'y aura de mémoire refpectée que celle du prince qui aura préféré la paix qui devoit rendre fes fujets heureux, à des victoires qui n'euffent été que pour lui; qui aura regardé fon empire comme fa famille; qui n'aura ufé de fon pouvoir que pour l'avantage de ceux qui le lui avoient confié. Son nom & fon caractère feront généralement chéris. Les pères inftruiront leur poftérité du bonheur dont ils ont joui. Ces enfans le rediront à leurs neveux; & ce délicieux fouvenir confervé d'age en âge fe perpétuera dans chaque foyer, & dans tous les fiècles.

L'autorité divife ce grand intérêt, lorfque celui aux mains de qui la naiffance ou l'élection ont mis les rênes du gouvernement, les laiffe flotter au gré d'un hafard aveugle; lorfqu'il préfère un lâche repos à la dignité, à l'importance des fonctions dont il a été chargé. Son inaction eft un crime, eft une infamie. L'indulgence qu'on auroit eue pour fes fautes, on la refufera juftement à fon indolence. Cette févérité fera d'autant plus légitime, que fon caractère l'aura décidé à fe laiffer remplacer par les premiers ambitieux qui fe feront offerts, & prefque néceffairement par des hommes incapables. Eût-il eu le bonheur infiniment rare de faire un bon choix, il feroit encore impardonnable, parce qu'il n'eft pas permis de fe décharger de fes devoirs fur d'autres. Il mourra fans avoir vécu. Son nom fera oublié; ou fi l'on fe fouvient de lui, ce fera comme de ces rois fainéans dont l'hiftoire a dédaigné avec raifon de compter les années.

L'autorité divife ce grand intérêt, lorfque les places qui décident du repos public font confiées à des intriguans vils & cor-

rompus, lorſque la faveur obtient les récompenſes dues aux ſervices. Alors ſont briſés ces reſſorts puiſſans qui aſſurent la grandeur & la durée des empires. Toute émulation s'éteint. Les citoyens éclairés & laborieux ſe cachent ou ſe retirent. Les méchans, les audacieux ſe montrent inſolemment & proſpèrent. La préſomption, l'intérêt, les paſſions les plus déſordonnées mènent tout, décident de tout. On compte pour rien la juſtice. La vertu tombe dans l'aviliſſement; & les bienſéances, qui pourroient en quelque ſorte la remplacer, ſont regardées comme des préjugés antiques, comme des uſages ridicules. Le découragement au-dedans, l'opprobre au-dehors: voilà ce qui reſte à une nation autrefois puiſſante & reſpectée.

Un bon gouvernement peut quelquefois faire des mécontens: mais quand on fait beaucoup de malheureux ſans aucune ſorte de proſpérité publique, c'eſt alors que le gouvernement eſt vicieux de ſa nature.

Le genre-humain eſt ce qu'on veut qu'il ſoit; c'eſt la manière dont on le gouverne, qui le décide au bien ou au mal.

Un état ne doit avoir qu'un objet; & cet objet eſt la félicité publique. Chaque état a ſa manière d'aller à ce but; & cette manière eſt ſon eſprit, ſon principe auquel tout eſt ſubordonné.

Un peuple ne ſauroit avoir d'induſtrie pour les arts, ni de courage pour la guerre, ſans confiance & ſans amour pour le gouvernement. Mais dès que la crainte a rompu tous les autres reſſorts de l'ame, une nation n'eſt plus rien, un prince eſt expoſé à mille entrepriſes au-dehors, à mille dangers au-dedans. Mépriſé de ſes voiſins, haï de ſes ſujets, il doit trembler jour & nuit ſur le ſort de ſon royaume & ſur ſa propre vie. C'eſt un bonheur pour une nation, que le commerce, les arts & les ſciences y fleuriſſent. C'eſt même un bonheur pour ceux qui la gouvernent, quand ils ne veulent pas la tyranniſer. Rien n'eſt ſi facile à conduire que des eſprits juſtes: mais rien ne hait autant qu'eux la violence & la ſervitude. Donnez des peuples éclairés aux monarques; laiſſez les brutes aux deſpotes.

Le deſpotiſme s'élève avec des ſoldats, & ſe diſſout par eux.

Dans sa naissance, c'est un lion qui cache ses griffes pour les laisser croitre. Dans sa force, c'est un frénétique qui déchire son corps avec ses bras. Dans sa vieillesse, c'est Saturne qui, après avoir dévoré ses enfans, se voit honteusement mutilé par sa propre race.

Le gouvernement peut se diviser en législation & en politique. La législation agit au-dedans, & la politique au-dehors.

III. Politique.

Les peuples sauvages & chasseurs ont plutôt une politique qu'une législation. Gouvernés chez eux par les mœurs & l'exemple, ils n'ont des conventions ou des loix que de nation à nation. Des traités de paix ou d'alliance sont tout leur code.

Telles étoient à-peu-près les sociétés des tems anciens. Séparés par des déserts, sans communication de commerce ou de voyages, ces peuples n'avoient que des intérêts du moment à démêler. Finir une guerre en fixant les limites d'un état, c'étoit toutes leurs négociations. Comme il s'agissoit de persuader une nation, & non de corrompre une cour par les maîtresses ou les favoris du prince, ils employoient des hommes éloquens; & le nom d'orateur étoit synonyme à celui d'ambassadeur.

Dans le moyen âge, où tout jusqu'à la justice, se décidoit par la force; où le gouvernement gothique divisoit par les intérêts tous les petits états qu'il multiplioit par sa constitution, les négociations n'avoient guère d'influence sur des peuples isolés & farouches, qui ne connoissoient d'autre droit que la guerre, ni des traités, que pour des trèves ou des rançons.

Durant ce long période d'ignorance & de férocité, la politique fut toute concentrée à la cour de Rome. Elle y étoit née des artifices qui avoient fondé le gouvernement des papes. Comme les pontifes influoient par les loix de la religion & par les règles de la hiérarchie, sur un clergé très-nombreux que le prosélytisme étendoit sans cesse au loin dans tous les états chrétiens, la correspondance qu'ils entretenoient avec les évêques établit de bonne heure à Rome, un centre de communication de toutes ces églises ou de ces nations. Tous les droits étoient subordonnés à une religion qui dominoit exclusivement sur les esprits; elle

entroit dans presque toutes les entreprises, ou comme motif, ou comme moyen; & les papes ne manquoient jamais, par les émissaires Italiens qu'ils avoient placés dans les prélatures de la chrétienté, d'être instruits de tous les mouvemens, & de profiter de tous les événemens. Ils y avoient le plus grand intérêt : celui de parvenir à la monarchie universelle. La barbarie des siècles où ce projet fut conçu, n'en obscurcit point l'éclat & la sublimité. Quelle audace d'esprit pour soumettre sans troupes des nations toujours armées ! Quel art de rendre respectable & sacrée la foiblesse même du clergé ! Quelle adresse à remuer, à secouer les trônes les uns après les autres, pour les tenir tous dans la dépendance ! Un dessein si profond & si vaste ne pouvant s'exécuter qu'autant qu'il n'est pas manifesté, ne sauroit convenir à une monarchie héréditaire, où les passions des rois & les intrigues des ministres, mettent tant d'instabilité dans les affaires. Ce projet, & le plan général de conduite qu'il exige, ne pouvoient naître que dans un gouvernement électif, où le chef est pris dans un corps toujours animé du même esprit, imbu des mêmes maximes; où une cour aristocratique gouverne le prince, plutôt qu'elle ne se laisse gouverner par lui.

Pendant que la politique Italienne épioit dans toute l'Europe, & saisissoit les occasions d'agrandir & d'affermir le pouvoir ecclésiastique, chaque souverain voyoit avec indifférence les révolutions qui se passoient au-dehors. La plupart étoient trop occupés à cimenter leur autorité dans leurs propres états, à disputer les branches du pouvoir aux différens corps qui en étoient en possession, ou qui luttoient contre la pente naturelle de la monarchie au despotisme : ils n'étoient pas assez maîtres de leur propre héritage, pour s'occuper des affaires de leurs voisins.

Le quinzième siècle fit éclorre un autre ordre de choses. Quand les princes eurent rassemblé leurs forces, ils voulurent les mesurer. Jusqu'alors, les nations ne s'étoient fait la guerre que sur leurs frontières. Le tems de la campagne se passoit à assembler les troupes que chaque baron levoit toujours lentement.

C'étoient des escarmouches entre des partis, & non des batailles entre des armées. Quand un prince, par des alliances ou des héritages, eut acquis des domaines en différens états; les intérêts se confondirent, & les peuples se brouillèrent. Il fallut des troupes réglées à la solde du monarque, pour aller défendre au loin des possessions qui n'appartenoient pas à l'état. La couronne d'Angleterre cessa d'avoir des provinces au cœur de la France: mais celle d'Espagne acquit des droits en Allemagne, & celle de France forma des prétentions en Italie. Dès-lors toute l'Europe fut dans une alternative perpétuelle de guerre & de négociation.

L'ambition, les talens, les rivalités de Charles-Quint & de François I, donnèrent naissance au systême actuel de la politique moderne. Avant ces deux rois, les deux nations Espagnole & Françoise, s'étoient disputé le royaume de Naples, au nom des maisons d'Aragon & d'Anjou. Leurs querelles avoient excité une fermentation dans toute l'Italie, & la république de Venise étoit l'ame de cette réaction intestine contre deux puissances étrangères. Les Allemands prirent part à ces mouvemens, ou comme auxiliaires, ou comme intéressés. L'empereur & le pape s'y engagèrent avec presque toute la chrétienté. Mais François I & Charles-Quint attachèrent à leur sort les regards, les inquiétudes & la destinée de l'Europe. Toutes les puissances semblèrent se partager entre deux maisons rivales, pour affoiblir tour-à-tour la dominante. La fortune seconda l'habileté, la force & la ruse de Charles-Quint. Plus ambitieux & moins voluptueux que François I, son caractère emporta l'équilibre, & l'Europe pencha de son côté, mais ne plia pas sans retour.

Philippe II, qui avoit bien toutes les intrigues, mais non les vertus militaires de son père, hérita des projets & des vues de son ambition, & trouva des tems favorables à son agrandissement. Il épuisa son royaume d'hommes & de vaisseaux, même d'argent, lui qui avoit les mines du Nouveau-Monde; & laissa une monarchie plus vaste, mais l'Espagne plus foible qu'elle n'avoit été sous son père.

Son fils crut renouer les chaînes de l'Europe, en s'alliant à la branche de sa maison qui régnoit en Allemagne. Philippe II s'en étoit détaché par négligence ; Philippe III reprit ce fil de politique. Mais il suivit du reste les principes erronés, étroits, superstitieux & pédantesques de son prédécesseur. Au-dedans, beaucoup de formalités, mais point de règle, point d'économie. L'église ne cessa de dévorer l'état. L'inquisition, ce monstre informe, qui cache sa tête dans les cieux & ses pieds dans les enfers, tarit la population dans sa racine, tandis que les guerres & les colonies en moissonnoient la fleur. Au-dehors, toujours la même ambition, avec des moyens plus mal-adroits. Téméraire & précipité dans ses entreprises, lent & opiniâtre dans l'exécution, Philippe III réunit tous les défauts qui se nuisent, & font tout avorter, tout échouer. Il épuisa le peu de vie & de vigueur qui restoit au tronc de la monarchie. Richelieu profita de cette foiblesse de l'Espagne, de la foiblesse du roi qu'il maîtrisoit, pour remplir son siècle de ses intrigues, & la postérité de son nom. L'Allemagne & l'Espagne étoient comme liées par la maison d'Autriche : à cette ligue, il opposa par contrepoids celle de la France avec la Suède. Ce systême auroit été l'ouvrage de son tems, s'il n'avoit pas été celui de son génie. Gustave Adolphe enchaîna tout le Nord à la suite de ses victoires. L'Europe entière concourut à l'abaissement de l'orgueil Autrichien, & la paix des Pyrennées fit passer les honneurs de la prépondérance de l'Espagne à la France.

On avoit accusé Charles-Quint d'aspirer à la monarchie universelle ; on accusa Louis XIV de la même ambition. Mais ni l'un ni l'autre ne conçut un projet si haut, si téméraire. Ils avoient tous les deux passionnément à cœur d'étendre leur empire, en élevant leurs familles. Cette ambition est également naturelle aux princes ordinaires, nés sans aucun talent, & aux monarques d'un esprit supérieur, qui n'ont point de vertus ou de morale. Mais ni Charles-Quint, ni Louis XIV n'avoient cette détermination, cette impulsion de l'ame à tout braver, qui fait les héros conquérans : ils n'avoient rien d'Alexandre.

Cependant

Cependant on prit, l'on ſema des alarmes utiles. On ne ſauroit les concevoir, les répandre trop tôt, quand il s'élève des puiſſances formidables à leurs voiſins. C'eſt entre les nations ſur-tout, c'eſt à l'égard des rois que la crainte opère la ſûreté.

Quand Louis XIV voulut regarder autour de lui, peut-être dut-il être étonné de ſe voir plus puiſſant qu'il ne le croyoit. Sa grandeur venoit en partie du peu de concert qui régnoit entre les forces & les meſures de ſes ennemis. L'Europe avoit bien ſenti le beſoin d'un lien commun, mais n'en avoit pas trouvé le moyen. En traitant avec ce monarque, fier des ſuccès & vain des éloges, on croyoit gagner beaucoup que de ne pas tout perdre. Enfin les inſultes de la France multipliées avec ſes victoires; la pente de ſes intrigues à diviſer tout, pour dominer ſeule; le mépris pour la foi des traites; ſon ton de hauteur & d'autorité, achevèrent de changer l'envie en haine, de répandre l'inquietude. Les princes même qui avoient vu ſans ombrage ou favoriſé l'accroiſſemet de ſa puiſſance, ſentirent la néceſſité de réparer cette erreur de politique, & comprirent qu'il falloit combiner & réunir entre eux une maſſe de forces ſupérieures à la ſienne, pour l'empêcher de tyranniſer les nations.

Des ligues ſe formèrent, mais long-tems ſans effet. Un ſeul homme ſut les conduire & les animer. Echauffé de cet eſprit public, qui ne peut entrer que dans les ames grandes & vertueuſes, ce fut un prince, mais né dans une république, qui ſe pénétra pour l'Europe entière de l'amour de la liberté, ſi naturel aux eſprits juſtes. Cet homme tourna ſon ambition vers l'objet le plus élevé, le plus digne du tems où il vivoit. Jamais ſon intérêt ne put le détourner de l'intérêt public. Avec un courage qui étoit tout à lui, il ſut braver les défaites qu'il prévoyoit; attendant moins de ſuccès de ſes talens militaires, qu'une heureuſe iſſue de ſa patience & de ſon activité politique. Telle etoit la ſituation des choſes, lorſque la ſucceſſion au trône d'Eſpagne mit l'Europe en feu.

Depuis l'empire des Perſes & celui des Romains, jamais une ſi riche proie n'avoit tenté l'ambition. Le prince qui auroit pu

la joindre à ſa couronne, ſeroit monté naturellement à cette monarchie univerſelle, dont le fantôme épouvantoit tous les eſprits. Il falloit donc empêcher que ce trône n'échût à une puiſſance déja formidable, & tenir la balance égale entre les maiſons d'Autriche & de Bourbon, qui ſeules y pouvoient aſpirer par le droit du ſang.

Des hommes verſés dans la connoiſſance des mœurs & des affaires de l'Eſpagne, ont prétendu, ſi l'on en croit Bolingbrock, que ſans les hoſtilités que l'Angleterre & la Hollande excitèrent alors, on eût vu Philippe V auſſi bon Eſpagnol que les Philippes ſes prédéceſſeurs, & que le conſeil de France n'auroit eu aucune influence ſur l'adminiſtration d'Eſpagne : mais que la guerre faite aux Eſpagnols pour leur donner un maître, les obligea de recourir aux flottes & aux armées d'une couronne, qui ſeule pouvoit les aider à prendre un roi qui leur convînt. Cette idée profonde & juſte a été confirmée par un demi-ſiècle d'expérience. Jamais le génie Eſpagnol n'a pu s'accommoder au goût François. L'Eſpagne, par le caractère de ſes habitans, ſemble moins appartenir à l'Europe qu'à l'Afrique.

Cependant les événemens répondirent au vœu général. Les armées & les conſeils de la quadruple alliance, prirent un égal aſcendant ſur l'ennemi commun. Au lieu de ces campagnes languiſſantes & malheureuſes qui avoient éprouvé, mais non rebuté le prince d'Orange, on vit toutes les opérations réuſſir aux confédérés. La France, à ſon tour, par-tout humiliée & défaite, touchoit à ſa ruine, lorſque la mort de l'empereur la releva.

Alors on ſentit que l'archiduc Charles venant à hériter de tous les états de la maiſon d'Autriche, s'il joignoit les Eſpagnes & les Indes à ce grand héritage, ſurmonté de la couronne Impériale, auroit dans ſes mains cette même puiſſance exorbitante que la guerre arrachoit à la maiſon de Bourbon. Les ennemis de la France s'obſtinoient cependant à détrôner Philippe V, ſans ſonger à celui qui rempliroit ſa place; tandis que les vrais politiques, malgré leurs triomphes, ſe laſſoient d'une guerre, dont

les ſuccès devenoient toujours des maux, quand ils ceſſoient d'être des remèdes.

Cette diverſité d'opinions brouilla les alliés ; & cette diſſention empêcha que la paix d'Utrecht n'eût pour eux tous les fruits qu'ils devoient ſe promettre de leurs proſpérités. Les meilleures barrières dont on pouvoit couvrir les provinces des alliés, étoit de découvrir les frontières de la France. Louis XIV avoit employé quarante ans à les fortifier, & ſes voiſins avoient vu tranquillement élever ces boulevards qui les menaçoient à jamais. Il falloit les démolir : car toute puiſſance forte qui ſe met en défenſe, projette d'attaquer. Philippe reſta ſur le trône d'Eſpagne ; & les bords du Rhin, la Flandre, reſtèrent fortifiés.

Depuis cette époque, aucune occaſion ne s'eſt préſentée pour réparer l'imprudence commiſe à la paix d'Utrecht. La France a toujours conſervé ſa ſupériorité dans le continent : mais la fortune en a ſouvent diminué les influences. Les baſſins de la balance politique ne ſeront jamais dans un parfait équilibre, ni aſſez juſtes pour déterminer les degrés de puiſſance, avec une exacte préciſion. Peut-être même ce ſyſtême d'égalité n'eſt-il qu'une chimère ? La balance ne peut s'établir que par des traités, & les traités n'ont aucune ſolidité, tant qu'ils ne ſont faits qu'entre des ſouverains abſolus, & non entre des nations. Ces actes doivent ſubſiſter entre des peuples parce qu'ils ont pour objet la paix & la ſûreté qui ſont leurs plus grands biens : mais un deſpote ſacrifie toujours ſes ſujets à ſon inquiétude, & ſes engagemens à ſon ambition.

Mais ce n'eſt pas uniquement la guerre qui décide de la prépondérance des nations, comme on l'a cru juſqu'à nos jours. Depuis un demi-ſiècle le commerce y a beaucoup plus influé. Tandis que les puiſſances du continent meſuroient & partageoient l'Europe en portions inégales, que la politique, par ſes ligues, ſes traités & ſes combinaiſons, mettoit toujours en équilibre ; un peuple maritime formoit, pour ainſi dire, un nouveau ſyſtême, & ſoumettoit par ſon induſtrie la terre à la mer ; comme la nature l'y a ſoumiſe elle-même par ſes loix. Elle créoit ou

développoit ce vaste commerce qui a pour base une excellente agriculture, des manufactures florissantes, & les plus riches possessions des quatre parties du monde. C'est cette espèce de monarchie universelle que l'Europe doit ôter à l'Angleterre, en redonnant à chaque état maritime la liberté, la puissance qu'il a droit d'avoir sur l'élément qui l'environne. C'est un système de bien public, fondé sur l'équité naturelle. Ici, la justice est l'expression de l'intérêt général. On ne sauroit trop avertir les peuples de reprendre toutes leurs forces, & d'employer les ressources que leur offrent le climat & le sol qu'ils habitent, pour acquérir l'indépendance nationale & individuelle où ils sont nés.

Si les lumières étoient assez répandues en Europe, & que chaque nation connût ses droits & ses vrais biens, ni le continent, ni l'océan ne se feroient mutuellement la loi : mais il s'établiroit une influence réciproque entre les peuples de la terre & de la mer, un équilibre d'industrie & de puissance, qui les feroit tous communiquer ensemble pour l'utilité générale. Chacun cultiveroit & recueilleroit sur l'élément qui lui est propre. Les divers états auroient cette liberté d'exportation & d'importation qui doit régner entre les provinces d'un même empire.

Une grande erreur domine dans la politique moderne : c'est celle d'affoiblir, autant qu'on peut, ses ennemis. Mais aucune nation ne peut travailler à la ruine des autres, sans préparer & avancer son asservissement. Sans doute, il est des momens où la fortune offre tout-à-coup un grand accroissement de puissance à un peuple : mais une prospérité subite est peu durable. Souvent il vaudroit mieux soutenir des rivaux, que de les opprimer. Sparte refusa de rendre Athènes esclave ; & Rome se repentit d'avoir détruit Carthage.

Cette élévation de sentimens épargneroit bien des mensonges, bien des crimes à la politique, qui, depuis deux ou trois siècles, a eu des objets plus variés & plus importans. Son action étoit autrefois très-resserrée. Rarement passoit-elle les frontières de chaque peuple. Sa sphère s'est singuliérement agrandie à mesure que les nations les plus éloignées les unes des autres ont formé

des liaifons entre elles. Elle a fur-tout reçu un accroiffement immenfe, lorfque, par des découvertes heureufes, ou malheureufes, toutes les parties de l'univers ont été fubordonnées à celle que nous habitons.

Comme l'étendue qu'acquéroit la politique multiplioit fes opérations, chaque puiffance crut convenable à fes intérêts de fixer dans les cours étrangères des agens qui n'y avoient été employés que pour un tems fort court. L'habitude de traiter fans interruption, donna naiffance à des maximes inconnues jufqu'à cette époque. A la franchife, à la célérité des négociations paffagères, fuccédèrent des longueurs & des rufes. On fe tâta; on s'étudia; on chercha à fe laffer, à fe furprendre réciproquement. Les fecrets qui n'avoient pu être pénétrés, devinrent le prix de l'or; & la corruption acheva ce que l'intrigue avoit commencé.

Il paroiffoit néceffaire d'offrir des alimens continuels à cet efprit d'inquiètude, qu'on avoit verfé dans l'ame de tous les ambaffadeurs. Semblable à l'infecte infidieux qui fabrique fes filets dans l'obfcurité, la politique tendit fa toile au milieu de l'Europe, & l'attacha en quelque manière à toutes les cours. On n'en peut toucher aujourd'hui un feul fil, fans les tirer tous. Le moindre fouverain a quelque intérêt caché, dans les traités entre les grandes puiffances. Deux petits princes d'Allemagne ne peuvent faire l'échange d'un fief ou d'un domaine, fans être croifés ou fecondés par les cours de Vienne, de Verfailles ou de Londres. Il faut négocier des années entières dans tous les cabinets, pour un léger arrondiffement de terrein. Le fang des peuples eft la feule chofe qu'on ne marchande pas. Une guerre eft décidée en deux jours, une paix traîne des années entières. Cette lenteur dans les négociations, qui vient de la nature des affaires, tient encore au caractère des négociateurs.

La plupart font des ignorans qui traitent avec quelques hommes inftruits. Le chancelier Oxenftiern ordonnoit à fon fils de fe difpofer à partir pour la Weftphalie, où devoient fe pacifier les troubles de l'empire..... *Mais*, répondit le jeune homme,

je n'ai fait aucune étude préliminaire à cette importante commiſſion.... *Je vous y préparerai*, lui répliqua ſon père. Quinze jours après, ſans avoir parlé depuis à ſon fils, Oxenſtiern lui dit : *Mon fils, vous partirez demain...... Mais, mon père, vous m'aviez promis de m'inſtruire, & vous n'en avez rien fait ? .... Allez toujours*, ajouta l'expérimenté miniſtre, en hauſſant les épaules, *& vous verrez par quels hommes le monde eſt gouverné.* Il y a peut-être deux ou trois cabinets ſages & judicieux en Europe. Tout le reſte eſt livré à des intrigans, parvenus au maniement des affaires par les paſſions & les plaiſirs honteux d'un maître & de ſes maîtreſſes. Un homme arrive à l'adminiſtration, ſans la connoître ; prend le premier ſyſtême qu'on offre à ſon caprice ; le ſuit ſans l'entendre, avec d'autant plus d'entêtement qu'il y apporte moins de lumières ; renverſe tout l'édifice de ſes prédéceſſeurs pour jetter les fondemens du ſien qui n'ira pas à hauteur d'appui. Le premier mot de Richelieu, miniſtre, fut: *le conſeil a changé de maximes.* Ce mot qui ſe trouva bon une fois dans la bouche d'un ſeul homme, peut-être n'eſt-il pas un des ſucceſſeurs de Richelieu qui ne l'ait dit ou penſé. Tous les hommes publics ont la vanité, non-ſeulement de meſurer le faſte de leur dépenſe, de leur ton & de leur air, à la hauteur de leur place : mais auſſi d'enfler l'opinion qu'ils ont de leur eſprit, par l'influence de leur autorité.

Quand une nation eſt grande & puiſſante, que doivent être ceux qui la gouvernent ? La cour & le peuple le diſent, mais en deux ſens bien oppoſés. Les miniſtres ne voient dans leur place que l'étendue de leurs droits ; le peuple n'y voit que l'étendue de leurs devoirs. Le peuple a raiſon, parce qu'enfin les devoirs & les droits de chaque gouvernement devroient être réglés par les beſoins & les volontés de chaque nation. Mais ce principe de droit naturel n'eſt point applicable à l'état ſocial. Comme les ſociétés, quelle que ſoit leur origine, ſont gouvernées preſque toutes par l'autorité d'un ſeul homme, les meſures de la politique ſont ſubordonnées au caractère des princes.

Qu'un roi ſoit foible & changeant, ſon gouvernement variera comme ſes miniſtres, & ſa politique avec ſon gouvernement. Il aura tour-à-tour des miniſtres aveugles, éclairés, fermes, légers, fourbes ou ſincères, durs ou humains, enclins à la guerre ou à la paix; tels en un mot que la viciſſitude des intrigues les lui donnera. Un tel gouvernement n'aura ni ſyſtême, ni ſuite dans ſa politique. Avec un tel gouvernement, tous les autres ne pourront aſſeoir des vues & des meſures conſtantes. La politique alors ne peut qu'aller ſelon le vent du jour & du moment; c'eſt-à-dire, ſelon l'humeur du prince. On ne doit avoir que des intérêts momentanés & des liaiſons ſubordonnées à l'inſtabilité du miniſtère, ſous un règne foible & changeant.

Une autre cauſe de cette inſtabilité, c'eſt la jalouſie réciproque des dépoſitaires de l'autorité royale. L'un, contre le témoignage de ſa conſcience & de ſes lumières, croiſe, par une baſſe jalouſie, une opération utile dont la gloire appartiendroit à ſon rival. Le lendemain celui-ci joue un rôle auſſi infâme. Le ſouverain accorde alternativement ce qu'il avoit refuſé, ou refuſe ce qu'il avoit accordé. Il ſera toujours facile au négociateur de deviner quel eſt de ſes miniſtres le dernier qu'il a conſulté, mais il lui eſt impoſſible de preſſentir quel ſera ſon dernier avis. Dans cette perplexité, à qui s'adreſſera-t-il? A l'avarice & aux femmes, s'il eſt envoyé dans une contrée gouvernée par un homme. A l'avarice & aux hommes, s'il eſt envoyé dans une contrée gouvernée par une femme. Il abdiquera le rôle d'ambaſſadeur ou de député pour prendre celui de corrupteur, le ſeul qui puiſſe lui réuſſir. C'eſt l'or: & quoi encore? l'or qu'il ſubſtituera à la plus profonde politique. Mais ſi, par un haſard dont il n'y a peut-être aucun exemple, l'or manque ſon effet, que fera-t-il? Il ne lui reſte qu'à ſolliciter ſon rappel.

Mais le ſort des nations & l'intérêt politique ſont bien différens dans les gouvernemens républicains. Là, comme l'autorité réſide dans la maſſe ou dans le corps du peuple, il y a des principes & des intérêts publics qui dominent dans les négociations. Il ne faut pas alors borner l'étendue d'un ſyſtême à la durée

d'un ministère, ou à la vie d'un seul homme. L'esprit général qui vit & se perpétue dans la nation est la seule règle des négociations. Ce n'est pas qu'un citoyen puissant, un démagogue éloquent, ne puisse entraîner quelquefois un gouvernement populaire dans un écart politique: mais on en revient aisément. Là, les fautes sont des leçons, comme les succès. Ce sont de grands événemens, & non des hommes, qui font époque dans l'histoire des républiques. Il est inutile de vouloir surprendre un traité de paix ou d'alliance par la ruse ou par l'intrigue, avec un peuple libre. Ses maximes le ramènent toujours à ses intérêts permanens, & tous les engagemens y cèdent à la loi suprême. Là, c'est le salut du peuple qui fait tout, tandis qu'ailleurs c'est le bon plaisir du maître.

Ce contraste de maximes politiques a rendu suspectes ou odieuses les constitutions populaires à tous les souverains absolus. Ils ont craint que l'esprit républicain n'arrivât jusqu'à leurs sujets, dont tous les jours ils appesantissent de plus en plus les fers. Aussi s'apperçoit-on d'une conspiration secrète entre toutes les monarchies, pour détruire & sapper insensiblement les états libres. Mais la liberté naîtra du sein de l'oppression. Elle est dans tous les cœurs : elle passera, par les écrits publics, dans les ames éclairées ; & par la tyrannie, dans l'ame du peuple. Tous les hommes sentiront enfin, & le jour du réveil n'est pas loin, ils sentiront que la liberté est le premier don du ciel, comme le premier germe de la vertu. Les instrumens du despotisme en deviendront les destructeurs ; & les ennemis de l'humanité, ceux qui semblent aujourd'hui n'être armés que pour l'exterminer, combattront un jour pour sa défense.

IV. Guerre.

Ici j'allois parler de la guerre, ou de cette fureur qui, allumée par l'injustice, par l'ambition ou par la vengeance, rassemble autour de deux chefs ennemis une multitude d'hommes armés, les précipite les uns sur les autres, trempe la terre de leur sang, la jonche de leurs cadavres, & prépare la pâture aux animaux qui les suivent, mais qui sont moins féroces qu'eux.

Tout-à-coup je me suis arrêté, & me suis demandé, qu'est-ce

que

que la paix? Existe-t-elle? Ici, au centre de ma propre cité, une multitude d'intérêts opposés aux miens me pressent, & je les repousse. J'ai passé les limites de l'espace que j'appelle ma patrie; on me regarde avec inquiétude; on s'approche de moi; on m'interroge; qui es-tu? d'où viens-tu? où vas-tu? J'obtiens un lit, & j'allois prendre un peu de repos, lorsqu'un cri subit me force de m'éloigner. Je suis proscrit, si je reste; & demain des assassins, qui parlent ma langue, incendieront l'asyle où je fus reçu, égorgeront celui qui me traita comme un concitoyen. La curiosité ou le desir de m'instruire me promène dans une autre contrée; je l'observe, je deviens suspect, & un espion s'attache à mes pas. Ai-je le malheur d'adorer Dieu à ma manière qui n'est pas celle du pays? le prêtre & le bourreau m'environnent; je m'enfuis, en disant avec douleur: la paix! Cette paix si desirée n'existe donc nulle part?

Cependant l'homme de bien a ses rêves; & j'avouerai que, témoin des progrès des connoissances qui ont affoibli tant de préjugés, & porté dans les mœurs tant de douceur, je m'écriai: que l'esprit de discorde cesse ou se perpétue entre les nations, non, il n'est pas possible que l'art infernal des combats s'éternise! Il tombera dans l'oubli. Les peuples qui le perfectionnèrent seront maudits; & le moment où ces rédoutables instrumens de mort seront généralement brisés ne sauroit être fort éloigné. L'univers aura enfin en exécration ces odieux conquérans qui aimoient mieux être la terreur de leurs voisins que les pères de leurs sujets, & envahir des provinces que de gagner des cœurs; qui vouloient que les cris de la douleur fussent le seul hymne qui accompagnât leurs victoires; qui élevoient les monumens lugubres destinés à immortaliser leur fureur & leur vanité sur des campagnes qu'ils avoient dépouillées, sur des cités qu'ils avoient réduites en cendres, sur des cadavres que leur glaive avoit entassés; qui prétendoient que l'histoire de leur règne ne fût que le souvenir des maux qu'ils auroient faits. On ne trompera pas davantage l'humanité sur les sujets de son admiration. Aveugle & rampante, elle ne se prosternera plus devant ceux qui la

fouloient aux pieds. Les fléaux seront regardés comme des fléaux; & des crimes éclatans cesseront d'occuper les veilles ou les talens des grands artistes. Les princes eux-mêmes partageront la sagesse de leur siècle. La voix de la philosophie ira réveiller au fond de leurs ames des sentimens trop long-tems assoupis, & leur inspirera de l'horreur & du mépris pour une gloire sanguinaire. Ils seront affermis dans ces idées par les ministres de la religion, qui, usant du privilège sacré de leur état, les traîneront au tribunal du grand juge, où ils auroient à répondre des milliers de malheureux immolés à leurs haînes ou à leurs caprices. S'il étoit arrêté dans les décrets du ciel que les souverains persévéreront dans leur frénésie, ces innombrables hordes d'assassins qu'on soudoie, jetteront leurs armes loin d'eux. Remplis d'une juste horreur pour leur détestable métier, d'une profonde indignation pour l'abus cruel qu'on faisoit de leurs bras & de leur courage, ils enverront leurs insensés despotes vuider eux-mêmes leurs querelles.

Mon illusion dura peu. Bientôt je pensai que les disputes des rois ne finiroient non plus que leurs passions, & qu'elles ne pourroient se décider que par le fer. Je pensai qu'on ne dégoûteroit jamais des horreurs de la guerre des peuples qui, tandis que toutes les cruautés, toutes les dévastations possibles s'exerçoient sans scrupule & sans remords sur le théâtre des discordes, trouvoient encore dans leurs paisibles foyers qu'il n'y avoit pas assez de sièges, assez de batailles, assez de catastrophes pour satisfaire leur curiosité, pour amuser leur oisiveté. Je pensai qu'il n'y avoit rien de raisonnable & d'humain à se promettre d'un troupeau de bouchers subalternes qui, loin de s'abandonner au désespoir, de s'arracher les cheveux, de se détester & de verser de ruisseaux de larmes à l'aspect d'une vaste plaine, semée de membres déchirés, la traversoient d'un air triomphant, trempant leurs pieds dans le sang, marchant sur les cadavres de leurs amis, de leurs ennemis, & mêlant des chants d'allégresse aux accens plaintifs des moribonds. Il me sembla que j'entendois le discours d'un de ces tigres qui, mêlant la flatterie à la férocité,

disoit à un monarque consterné à l'aspect d'un champ de bataille jonché de membres déchirés, palpitans & encore chauds : *Seigneur, ce n'est pas nous, ce sont ceux-là qui sont trop heureux* ; & arrêta dans les yeux du jeune prince des larmes prêtes à couler, des larmes qu'il auroit dû hâter en lui disant : « Tiens, regarde les » effets de ton ambition, de ta folie, de tes fureurs, des nôtres ; » & sens descendre sur tes joues les gouttes de sang qui tombent » du laurier dont nous venons de ceindre ton front ». D'affligeantes réflexions me plongèrent dans la tristesse ; & ce ne fut pas sur le champ que je repris le fil de mes idées, & que je dis :

La guerre fut de tous les tems & de tous les pays : mais l'art militaire ne se trouve que dans certains siècles & chez quelques peuples. Les Grecs l'instituèrent & vainquirent toutes les forces de l'Asie. Les Romains le perfectionnèrent & conquirent le monde. Ces deux nations, dignes de commander à toutes les autres, puisqu'elles s'élevèrent par le génie & la vertu, dûrent leur supériorité à l'infanterie, où l'homme seul est dans toute sa force. Les phalanges & les légions menèrent par-tout la victoire sur leurs pas.

Lorsque la mollesse eut fait prévaloir la cavalerie dans les armées, Rome perdit de sa gloire & de ses succès. Malgré la discipline de ses troupes, elle ne put résister à des nations barbares qui combattoient à pied.

Cependant ces hommes demi-sauvages, qui, avec les seules armes & les seules forces de la nature, avoient soumis l'empire le plus étendu & le plus policé de l'univers, ne tardèrent pas à changer aussi leur infanterie en cavalerie. Celle-ci fut proprement appellée *la bataille*, ou l'armée. La noblesse, qui possédoit seule les terres & les droits, ces apanages de la victoire, voulut monter à cheval ; & la populace esclave fut laissée à pied, presque sans armes & sans honneur.

Dans un tems où le cheval faisoit la distinction du gentilhomme ; où l'homme n'étoit rien, & le chevalier étoit tout ; où les guerres n'étoient que des irruptions, & les campagnes qu'une journée ;

où l'avantage étoit dans la célérité des marches : alors la cavalerie décidoit du sort des armées. Durant le treizième & le quatorzième siècles, l'Europe n'avoit, pour ainsi dire, que de la cavalerie. L'adresse & la force des hommes ne se montroient plus à la lutte, au ceste, dans l'exercice des bras & dans tous les muscles du corps : mais dans les tournois, à manier un cheval, à pousser une lance au galop. Ce genre de guerre, plus convenable à des Tartares errans qu'à des sociétés fixes & sédentaires, étoit un des vices du gouvernement féodal. Une race de conquérans, qui portoit par-tout ses droits dans son épée ; qui mettoit sa gloire & son mérite dans ses armes ; qui n'avoit d'autre occupation que la chasse, ne pouvoit guère aller qu'à cheval, avec tout cet attirail d'orgueil & d'empire dont un esprit grossier devoit la surcharger. Mais des troupes d'une cavalerie pesamment armée, que pouvoient-elles pour attaquer & défendre des châteaux & des villes, où l'on étoit gardé par des murs & des eaux ?

C'est cette imperfection de l'art militaire qui fit durer pendant des siècles une guerre sans interruption, entre la France & l'Angleterre. C'est faute de combattans, qu'on combattoit sans cesse. Il falloit des mois pour assembler, pour armer, pour mener en campagne des troupes qui n'y devoient rester que des semaines. Les rois ne pouvoient convoquer qu'un certain nombre de vassaux, & à des tems marqués. Les seigneurs n'avoient droit d'appeller à leur bannière que quelques tenanciers, à de certaines conditions. Les formes & les règles emportoient tout le tems à la guerre, comme elles consument tout l'argent dans les tribunaux de justice. Enfin les François, las d'avoir éternellement à repousser les Anglois, semblables au cheval qui implore le secours de l'homme contre le cerf, se laissèrent imposer le joug & le fardeau qu'ils portent aujourd'hui. Les rois levèrent, à leur solde, des troupes toujours subsistantes. Charles VII, après avoir chassé les Anglois avec des mercenaires, quand il licentia son armée, conserva neuf mille hommes de cavalerie & seize mille hommes d'infanterie.

Ce fut-là l'origine de l'abaiſſement de la nobleſſe, & de l'accroiſſement de la monarchie ; de la liberté politique de la nation au-dehors, mais de ſa ſervitude civile au-dedans. Le peuple ne ſortit de la tyrannie féodale, que pour tomber un jour ſous le deſpotiſme des rois : tant le genre-humain ſemble né pour l'eſclavage ! Il fallut aſſigner des fonds à la ſolde d'une milice ; & les impôts devinrent arbitraires, illimités, comme le nombre des ſoldats. Ceux-ci furent diſtribués dans les différentes places du royaume, ſous prétexte de couvrir les frontieres contre l'ennemi : mais, au fond, pour contenir & opprimer les ſujets. Les officiers, les commandans, les gouverneurs, furent des inſtrumens toujours armés contre la nation même. Ils ceſſèrent de ſe regarder, eux & leurs ſoldats, comme des citoyens de l'état, dévoués uniquement à la défenſe des biens & des droits du peuple. Ils ne connurent plus dans le royaume que le roi, prêts à égorger, en ſon nom, & leurs pères & leurs frères. Enfin la milice nationale ne fut plus qu'une milice royale.

L'invention de la poudre, qui demanda de grandes dépenſes & de grands préparatifs, des forges, des magaſins, des arſenaux, mit plus que jamais les armes dans la dépendance des rois, & acheva de donner l'avantage à l'infanterie ſur la cavalerie. Celle-ci prêtoit au feu de l'autre le flanc de l'homme & du cheval. Un cavalier démonté, étoit un homme nul ou perdu ; un cheval ſans guide, portoit le trouble & le déſordre par tous les rangs. L'artillerie & la mouſqueterie faiſoient, dans les eſcadrons, un ravage plus difficile à réparer que dans les bataillons. Enfin les hommes pouvoient s'acheter & ſe diſcipliner à moins de frais que les chevaux : c'eſt ce qui fit que les rois eurent aiſément des ſoldats.

C'eſt ainſi que l'innovation de Charles VII, funeſte à ſes ſujets, du moins pour l'avenir, préjudicia, par ſon exemple, à la liberté de tous les peuples de l'Europe. Chaque nation eut beſoin de ſe tenir en défenſe contre une nation toujours armée. La politique, s'il y en eût eu dans un tems où les arts, les lettres & le commerce n'avoient point encore ouvert la communication entre les peuples, la politique étoit que les princes euſſent attaqué

tous à la fois celui qui s'étoit mis dans un état de guerre continuel. Mais au lieu de l'obliger à poser les armes, ils les prirent eux-mêmes. Cette contagion gagna d'autant plus vite, qu'elle paroissoit le seul remède au danger d'une invasion, le seul garant de la sécurité des nations.

Cependant on manquoit par-tout des connoissances nécessaires pour discipliner une infanterie, dont l'importance commençoit à se faire sentir. La manière de combattre que les Suisses avoient employée contre les Bourguignons, les avoit rendus aussi fameux que formidables. Avec de pesantes épées & de longues hallebardes, ils avoient toujours renversé les chevaux & les hommes de la milice féodale. Impénétrables eux-mêmes, marchant en colonnes épaisses, ils abattoient tout ce qui les attaquoit, tout ce qu'ils rencontroient. Chaque puissance voulut avoir de ces soldats. Mais les Suisses sentant le besoin qu'on avoit de leurs bras, & se faisant acheter trop cher, il fallut se résoudre à s'en passer, & composer par-tout une infanterie nationale, pour ne pas dépendre de ces troupes auxiliaires.

Les Allemands furent les premiers à recevoir une discipline qui ne demandoit que la force du corps, & la subordination des esprits. Sortis d'une terre féconde en hommes & en chevaux, ils atteignirent presque à la réputation de l'infanterie Suisse, sans perdre l'avantage de leur cavalerie.

Les François, plus vifs, adoptèrent avec plus de peine & de lenteur, un genre de milice qui contraignoit tous les mouvemens, & qui sembloit exiger plus de patience que de fougue. Mais le goût de l'imitation & de la nouveauté prévalut chez une nation légère, sur cette vanité qui est amoureuse de ses usages.

Les Espagnols, malgré l'orgueil qu'on leur reproche, enchérirent sur les Suisses, en perfectionnant la discipline de ce peuple guerrier. Ils composèrent une infanterie qui fut tour-à-tour la terreur & l'admiration de l'Europe.

A mesure que l'infanterie augmentoit, cessoient par-tout l'usage & le service de la milice féodale, & la guerre s'étendoit de plus

en plus. La constitution nationale n'avoit guère permis durant des siècles aux différens peuples, de franchir les barrières de leurs états pour aller s'égorger. La guerre ne se faisoit que sur les frontières, entre les peuples limitrophes. Quand la France & l'Espagne eurent essayé leurs armes à l'extrêmité la plus reculée de l'Italie, il ne fut plus possible de convoquer le ban & l'arrière-ban des nations ; parce que ce n'étoient pas réellement les peuples qui se faisoient la guerre, mais les rois avec leurs troupes, pour la gloire de leur personne ou de leur famille, sans aucun égard au bien de leurs sujets. Ce n'est pas que les princes ne tâchassent d'engager dans leurs querelles l'orgueil national des peuples : mais uniquement pour affoiblir ou pour soumettre cette indépendance, qui luttoit encore dans quelques corps, contre l'autorité absolue où ils s'étoient élevés par degrés.

Toute l'Europe fut en combustion. On vit les Allemands en Italie ; les Italiens en Allemagne ; les François dans l'une & l'autre de ces régions ; les Turcs devant Naples & devant Nice; les Espagnols tout-à-la-fois, en Afrique, en Hongrie, en Italie, en Allemagne, en France, & dans les Pays-Bas. Toutes ces nations, en aiguisant, en trempant leurs armes dans leur sang, se formèrent dans la science de se battre & de se détruire avec un ordre, une mesure infaillibles.

La religion mit aux prises les Allemands contre les Allemands, les François contre les François : mais sur-tout la Flandre avec l'Espagne. C'est dans les marais de la Hollande qu'échoua toute la fureur d'un roi bigot & despote ; d'un prince superstitieux & sanguinaire ; de deux Philippes & d'un duc d'Albe. C'est dans les Pays-Bas qu'on vit une république sortir des gibets de la tyrannie & des buchers de l'inquisition. Après que la liberté eut rompu ses chaînes, qu'elle eut trouvé son asyle dans l'océan, elle éleva ses remparts sur le continent. Les Hollandois imaginèrent les premiers l'art de fortifier les places : tant le génie & la création appartiennent aux ames libres. Leur exemple fut imité par-tout. Les grands états n'avoient besoin que de fortifier leurs frontières. L'Allemagne & l'Italie, partagées entre plusieurs princes, furent

hérissées d'un bout à l'autre de fortes citadelles. On n'y voyage point sans trouver chaque soir des portes fermées & des ponts-levis à l'entrée des villes.

Tandis que Nassau, armé pour assurer l'indépendance de sa patrie, renouvelloit la science des fortifications, la passion de la gloire poussoit Gustave à chercher, sur les traces des anciens, les principes presque entiérement perdus de la guerre de campagne. Il eut la gloire de les trouver, de les appliquer, de les répandre : mais, s'il en faut croire les juges les plus expérimentés, il n'y mit pas les modifications qu'auroit exigées la différence des esprits, des constitutions & des armes. Ses élèves, tout grands capitaines qu'ils étoient, n'osèrent pas être plus hardis ou plus éclairés que lui ; & cette timide circonspection empêcha les changemens, arrêta les progrès qu'on auroit dû faire. Seulement, Cohorn & Vauban ouvrirent les yeux à l'Europe sur l'art de défendre, mais sur-tout d'attaquer les places. Par une de ces contradictions qui se remarquent quelquefois dans les nations comme parmi les individus, il arriva que, malgré son caractère bouillant & impétueux, le François se montra plus propre qu'aucun peuple aux sièges ; & qu'il parut acquérir au pied des murailles la patience & le sens froid qui lui manquent le plus souvent dans les autres opérations militaires.

Le roi de Prusse parut, & avec lui naquit un ordre inconnu de choses. Sans se laisser imposer par l'exemple ou l'autorité de ceux qui l'avoient précédé, ce prince créa une tactique presqu'entiérement nouvelle. Il fit voir que des troupes, en quelque nombre qu'elles fussent, pouvoient être disciplinées & manœuvrières ; que les mouvemens des plus grandes armées n'étoient pas assujettis à des calculs plus compliqués ni moins certains que les plus foibles corps ; & que les mêmes ressorts qui mettoient en action un bataillon pouvoient, bien maniés, combinés par un grand général, faire mouvoir cent mille hommes. Son génie lui fit imaginer des développemens savans dont personne n'avoit eu l'idée ; & donnant en quelque sorte l'avantage aux jambes sur les bras, il introduisit dans ses évolutions, dans ses marches, une célérité devenue nécessaire

cessaire & presque décisive depuis que les armées ont été si malheureusement multipliées, & qu'il a fallu leur faire occuper un front extrêmement étendu.

Ce prince qui, depuis Alexandre, n'a point eu son égal dans l'histoire pour l'étendue & la variété des talens; lui qui, sans avoir été formé par des Grecs, a su former des Lacédémoniens, enfin ce monarque qui mérita plus que tout autre d'attacher son nom à son siècle, & qui aura la gloire, puisque c'en est une, d'avoir élevé la guerre à un degré de perfection, dont elle ne peut heureusement que descendre: Fréderic a vu l'Europe entiere se jetter avec enthousiasme sur ses institutions. A l'exemple du peuple Romain, qui en s'instruisant à l'école de ses ennemis, s'étoit mis en état de leur résister, de les vaincre, de les asservir: les nations modernes ont voulu copier un voisin redoutable par sa capacité militaire, & qui pouvoit devenir dangereux par ses succès. Ont-elles atteint leur but? sans doute, on a réussi à imiter quelques pratiques extérieures de sa discipline: mais ses grands principes ont-ils été bien saisis, bien approfondis, bien combinés? il seroit peut-être permis d'en douter.

Quand même cette doctrine sublime & terrible seroit devenue commune aux puissances, l'usage en seroit-il égal pour toutes? Les Prussiens ne la perdent pas un moment de vue. Ils ne connoissent ni les intrigues des cours, ni les délices des villes, ni l'oisiveté des campagnes. Leurs drapeaux sont leur toit; des chants guerriers, leur amusement; les récits de leurs premiers exploits, leur conversation; de nouveaux lauriers, le motif de leurs espérances. Sans cesse sous les armes, sans cesse dans les exercices, ils ont continuellement sous les yeux l'image, presque la réalité d'une guerre savante & opiniâtre, soit qu'ils soient réunis dans des camps, soit qu'ils soient dispersés dans des garnisons.

Militaires de tous les pays, opposez à ce tableau celui de votre éducation, de vos loix, de vos mœurs; & comparez-vous à de tels hommes, si vous l'osez. Le son des trompettes vous tirera; j'y consens, de votre assoupissement. Du bal, des spectacles, du

ſein de vos maîtreſſes, vous volerez avec ardeur au péril. Mais une fougue paſſagère tiendra-t-elle lieu de cette vigilance, de cette activité, de cette application, de cette prévoyance qui ſeules peuvent décider des opérations d'une guerre ou d'une campagne? Un corps énervé par de molles habitudes, réſiſtera-t-il aux horreurs de la diſette, à la rigueur des ſaiſons, à la diverſité des climats? Un eſprit dominé par le goût des plaiſirs, ſe pliera-t-il à des méditations ſuivies, profondes & ſérieuſes? Dans un cœur rempli d'objets frivoles & divers, ne s'en trouvera-t-il aucun qui ſoit l'écueil du courage? Sur les bords du Pô, du Rhin, du Danube; au milieu de ces deſtructions, de ces ravages qui ſuivent toujours ſes pas, un François couvert de pouſſière, épuiſé de forces, dénué de tout, ne tournera-t-il pas ſes triſtes regards vers les bords rians de la Loire ou de la Seine? Ne ſoupirera-t-il pas après ces fêtes ingénieuſes, ces douces liaiſons, ces ſociétés charmantes; après tant de voluptés qu'il y a laiſſées & qui l'y attendent? Imbu de l'abſurde & malheureux préjugé que la guerre, qui eſt un métier pour les autres nations, n'eſt qu'un état pour lui, ne quittera-t-il pas les camps auſſi-tôt qu'il croira le pouvoir, ſans expoſer trop ouvertement ſa réputation? Si l'exemple ou les circonſtances ne lui permettent pas de ſuivre ſon inclination, n'épuiſera-t-il pas en quelques mois le revenu de dix années pour métamorphoſer un fourrage en amuſement, ou pour étaler ſon luxe à la tête d'une tranchée? Le dégoût de ſes devoirs & ſon indifférence pour la choſe publique, ne le rendront-ils pas le jouet d'un ennemi qui aura des principes différens, & une autre conduite?

Ce n'eſt pas au Roi de Pruſſe, c'eſt à Louis XIV qu'il faut attribuer cette exceſſive multiplication de troupes qui nous offre le ſpectacle de la guerre juſque dans le ſein de la paix. En tenant toujours ſur pied des armées prodigieuſes, l'orgueilleux monarque réduiſit ſes voiſins ou ſes ennemis à des efforts à-peu-près ſemblables. La contagion gagna même les princes, trop foibles pour allumer des incendies, trop pauvres pour les entretenir. Ils vendirent le ſang de leurs légions aux grandes puiſſances; & le

nombre des soldats s'éleva peu-à-peu en Europe jusqu'à deux millions.

On parle avec horreur des siècles de barbarie; & cependant la guerre étoit alors un état violent, un tems d'orage : aujourd'hui, c'est presque un état naturel. La plupart des gouvernemens sont ou deviennent militaires. La perfection même de la discipline en est une preuve. La sûreté dans les campagnes, la tranquillité dans les villes, soit que les troupes y passent ou qu'elles y séjournent, la police qui règne autour des camps & dans les places de garnison, annoncent bien que les armes ont un frein, mais que tout est soumis au pouvoir des armes.

Heureusement les hostilités de nos jours ne ressemblent pas à celles des tems anciens. A ces époques éloignées, les provinces conquises étoient dévastées; les villes prises réduites en cendres; les citoyens vaincus, égorgés ou réduits en servitude. La guerre est aujourd'hui beaucoup moins cruelle. Après le combat, il n'y a plus d'atrocités. On respecte les prisonniers. Les cités ne sont plus détruites, ni les campagnes ravagées. Ce qu'on exige des peuples assujettis en contributions, équivaut à peine à ce qu'ils payoient d'impôts avant leur désastre. Rentrent-ils à la paix dans leurs premiers liens, leur état se trouve n'avoir pas changé. Des traités assurent - ils au vainqueur leur soumission, ils jouissent des mêmes avantages que tous ses sujets, quelquefois même de plusieurs prérogatives très - importantes. Aussi les nations, même les moins éclairées, s'occupent - elles peu de ces dissentions des princes. Aussi regardent-elles ces querelles comme des démêlés de gouvernement à gouvernement. Aussi verroient-elles ces événemens d'un œil tout-à-fait indifférent, sans l'obligation de soudoyer les mercénaires chargés d'appuyer l'ambition, l'inquiétude ou les caprices d'un maître tyrannique.

Ces mercénaires sont fort mal payés. Ils coûtent quatre ou cinq fois moins que le plus abject manœuvre. On ne leur donne que ce qui est précisément nécessaire pour les empecher de mourir de faim. Cependant on a multiplié à tel point les troupes,

les généraux, les places fortes, l'artillerie, tous les instrumens de guerre, que leur entretien a fait le désespoir des peuples. Pour subvenir à ces dépenses, il a fallu surcharger toutes les classes de la société qui, refoulant les unes sur les autres, écrasent la dernière, la plus nécessaire, celle des cultivateurs. L'accroissement des impôts, & la difficulté des recouvremens font mourir de faim & de misère ces mêmes familles qui sont les mères & les nourrices des armées.

Si une oppression universelle est le premier inconvénient de la multiplication de soldats, leur oisiveté en est le second. Qu'on les occupe sans excès mais sans relâche, aussi-tôt que le bruit des armes aura cessé de se faire entendre, & leurs mœurs seront moins dissolues, moins contagieuses; les forces pour supporter les fatigues de leur profession ne leur manqueront plus, & leur santé sera rarement altérée; on ne les verra plus consumés par la faim, par l'ennui & par le chagrin; la désertion & les querelles cesseront d'être communes parmi eux; après le tems de leur service, ils pourront être encore utiles à la société. Pour une modique augmentation de solde, ils feront gaiement les chemins par lesquels ils doivent marcher; ils applaniront les montagnes qu'ils doivent gravir; ils fortifieront les villes qu'ils doivent défendre; ils creuseront les canaux qui doivent porter leurs subsistances; ils perfectionneront les ports dans lesquels ils doivent s'embarquer, ils délivreront le peuple de la plus cruelle, de la plus ignominieuse des vexations, la corvée. Après avoir expié dans des travaux utiles le malheur d'être dévoués par état à désoler la terre, à en massacrer les habitans, peut-être cesseront-ils d'être détestés; peut-être parviendront-ils un jour à l'honneur d'être comptés parmi les citoyens.

Les Romains avoient saisi ces vérités, & en avoient fait la base de leur conduite. Comment est-il arrivé que nous autrefois les esclaves, & aujourd'hui les disciples de ces maîtres du monde, nous nous soyons si fort écartés sur ce point important de leurs principes? C'est que l'Europe a cru, c'est que l'Europe croit encore que des mains destinées à manier des armes, à cueillir des lau-

riers, feroient avilies par des inſtrumens uniquement maniés par les dernieres claſſes du peuple. Juſques à quand cet abſurde préjugé formé dans des tems barbares ſubſiſtera-t-il? Juſques à quand ferons-nous au douzième ſiecle ?

Troiſième inconvénient : augmentation de ſoldats, diminution de courage. Peu d'hommes naiſſent propres à la guerre. Si l'on en excepte Lacédémone & Rome, où des citoyens, des femmes libres enfantoient des ſoldats ; où les enfans s'endormoient & s'éveilloient au bruit des fanfares & des chanſons guerrières ; où l'éducation dénaturoit les hommes, faiſoit d'eux des êtres d'une nouvelle eſpèce : tous les peuples n'ont jamais eu qu'un petit nombre de braves. Auſſi, moins on en lève, plus ils valent. Autrefois chez nos pères, moins policés & plus forts que nous; les armées étoient beaucoup moins nombreuſes que les nôtres ; & les guerres plus déciſives. Il falloit être noble ou riche pour faire le ſervice militaire. C'étoit un droit, un honneur, que de prendre les armes. On ne voyoit ſous les drapeaux que des volontaires. Les engagemens finiſſoient avec la campagne. Un homme qui n'auroit pas aimé la guerre, pouvoit s'en retirer. D'ailleurs, il y avoit plus de cette chaleur de ſang & de cette fierté de ſentimens, qui fait le vrai courage. Aujourd'hui, quelle gloire de ſervir des deſpotes qui meſurent les hommes à la toiſe, les priſent par leur paie, les enrôlent par force ou par ſubtilité, les retiennent, les congédient comme ils les ont pris, ſans leur conſentement ! Quel honneur d'aſpirer au commandement des armées, ſous la maligne influence des cours, où l'on donne & l'on ôte tout pour rien ; où l'on élève & l'on dégrade par caprice des hommes ſans mérite & ſans crime ; où l'on confie le miniſtère de la guerre à un protégé, qui ne s'eſt diſtingué dans aucune occaſion, & à qui l'art n'eſt connu ni par la pratique ni par la méditation ; où une favorite trace, avec des mouches, ſur une carte étendue ſur ſa toilette, la marche que ſuivront les armées ; où pour livrer une bataille, il faut envoyer ſolliciter la permiſſion de la cour, délai funeſte pendant lequel l'ennemi a changé de poſition, & le mo-

ment de la victoire s'eſt perdu ; où, à l'inſu du prince, on a quelquefois ordonné à un général, ſous peine de diſgrace, de ſe laiſſer battre ; où la jalouſie, la haîne, mille autres motifs déteſtables font échouer les eſpérances d'une campagne heureuſe ; où, par négligence ou par foibleſſe, on laiſſe manquer les camps de vivres, de fourrages & de munitions ; où celui qui doit obéir, s'arrêter ou marcher, exécuter des mouvemens combinés, trahit ſon chef & brave la diſcipline, ſans compromettre ſa tête ? Auſſi, hormis les empires naiſſans & les momens de criſe, plus il y a de ſoldats dans un état, plus la nation s'affoiblit ; & plus un état s'affoiblit, plus on multiplie les ſoldats.

Quatrième inconvénient : la multiplication de la milice achemine au deſpotiſme. Les troupes nombreuſes, les places fortes, les magaſins & les arſenaux, peuvent empêcher les invaſions : mais en préſervant un peuple des irruptions d'un conquérant, ils ne le ſauvent pas des attentats d'un deſpote. Tant de ſoldats ne font que tenir à la chaîne des eſclaves tout faits. L'homme le plus foible eſt alors le plus fort. Comme il peut tout, il veut tout. Par les ſeules armes, il brave l'opinion & force les volontés. Avec des ſoldats, il lève des impôts ; avec des impôts, il lève des ſoldats. Il croit exercer & manifeſter ſa puiſſance, en détruiſant ce qu'il a créé ; mais il travaille dans le néant & pour le néant. Il refond perpétuellement ſa milice, ſans jamais retrouver une force nationale. C'eſt en vain qu'il arme des bras toujours levés ſur la tête du peuple. Si ſes ſujets tremblent devant ſes troupes, ſes troupes fuiront devant l'ennemi. Mais alors la perte d'une bataille eſt celle d'un royaume. Tous les cœurs aliénés volent d'eux-mêmes ſous un joug étranger, parce qu'avec un conquérant, il reſte de l'eſpérance, & qu'avec un deſpote, on ne ſent que la crainte. Quand les progrès du gouvernement militaire ont amené le deſpotiſme, alors il n'y a plus de nation. Les troupes ſont bientôt inſolentes & déteſtées ; les familles ſe deſſèchent & dépériſſent dans la ſtérilité de la miſère & du libertinage. L'eſprit de déſunion & de haîne gagne entre

tous les états, alternativement corrompus & flétris. Les corps se trahissent, se vendent, se dépouillent, & se livrent tour-à-tour les uns les autres aux verges du despote. Il les crible tous, ils les vanne, il les pressure dans sa main, les dévore & les anéantit. Telle est la fin de cet art de la guerre, qui mène au gouvernement militaire. Voyons quelle est l'influence de la marine.

V. Marine.

Les anciens nous ont transmis presque tous les arts, qui sont ressuscités avec les lettres : mais nous l'emportons sur eux dans la marine militaire. Tyr & Sydon, Carthage & Rome, n'ont presque vu que la Méditerranée ; & pour courir cette mer, il ne falloit que des radeaux, des galères & des rameurs. Les combats alors pouvoient être sanglans : mais l'art de la construction & de l'armement des flottes ne devoit pas être savant. Pour traverser de l'Europe en Afrique, il ne falloit, pour ainsi dire, que des bateaux plats, qui débarquoient des Carthaginois ou des Romains : car ce furent presque les seuls peuples qui rougirent la mer de leur sang. Les Athéniens & les républiques de l'Asie, firent heureusement plus de commerce que de carnage.

Après que ces nations fameuses eurent laissé la terre & la mer à des brigands & à des pirates, la marine resta durant douze siècles dans le néant où étoient tombés tous les autres arts. Ces essains de barbares, qui dévorèrent le cadavre & le squelette de Rome, vinrent de la mer Baltique, sur des radeaux ou des pirogues, ravager & piller nos côtes de l'océan : mais sans s'écarter du continent. Ce n'étoient point des voyages, mais des descentes qui se renouvelloient chaque jour. Les Danois & les Normands n'étoient point armés en course, & ne savoient guère se battre que sur terre.

Enfin, le hasard ou la Chine donna la boussole à l'Europe ; & la boussole lui donna l'Amérique. L'aiguille aimantée montrant aux navigateurs de combien ils s'approchoient ou s'éloignoient du Nord, les enhardit à tenter les plus longues courses, à perdre la terre de vue durant des mois entiers. La géométrie & l'astronomie apprirent à mesurer la marche des astres, à fixer par eux

les longitudes, & à estimer à-peu-près de combien on avançoit à l'est ou à l'ouest. Dès-lors on devoit savoir à quelle hauteur, à quelle distance on se trouvoit de toutes les côtes de la terre. Quoique la connoissance des longitudes soit beaucoup plus inexacte que celle des latitudes, l'une & l'autre eurent bientôt assez hâté les progrès de la navigation, pour faire éclorre l'art de la guerre navale. Cependant, elle débuta par des galères qui étoient en possession de la Méditerranée. La plus fameuse bataille de la marine moderne, fut celle de Lepante, qui fut livrée il y a deux cens ans, entre deux cens cinq galères des Chrétiens, & deux cens soixante des Turcs. L'Italie qui a tout trouvé & n'a rien gardé, l'Italie seule avoit construit ce prodigieux armement; mais alors elle avoit le double du commerce, des richesses, de la population qui lui restent aujourd'hui. D'ailleurs, ces galères n'étoient ni si longues, ni si larges que celles de nos jours, comme l'attestent encore d'anciennes carcasses qui se conservent dans l'arsenal de Venise. La chiourme consistoit en cent cinquante rameurs, & les troupes n'étoient que de quatre-vingts hommes par bâtiment. Aujourd'hui Venise a de plus belles galères, & moins de puissance sur cette mer qu'elle épouse, & que d'autres sillonnent & labourent.

Mais les galères étoient bonnes pour des forçats; il falloit de plus forts vaisseaux pour des soldats. L'art de la construction s'accrut avec celui de la navigation. Philippe II, roi de toutes les Espagnes & des deux Indes, employa tous les chantiers d'Espagne & de Portugal, de Naples & de Sicile, qu'il possédoit alors, à construire des navires d'une grandeur, d'une force extraordinaires; & sa flotte prit le nom de l'*invincible armada*. Elle étoit composée de cent trente vaisseaux, dont près de cent étoient les plus gros qu'on eût encore vus sur l'océan. Vingt caravelles, ou petits bâtimens, suivoient cette flotte, voguoient & combattoient sous ses ailes. L'enflure Espagnole du seizième siecle, s'est prodigieusement appésantie sur une description exagérée & pompeuse de cet armement si formidable. Mais ce qui répandit la terreur & l'admiration il y a deux siècles, serviroit de risée

aujourd'hui.

aujourd'hui. Les plus grands de ces vaiſſeaux ne ſeroient que du troiſième rang dans nos eſcadres. Ils étoient ſi peſamment armés & ſi mal gouvernés, qu'ils ne pouvoient preſque ſe remuer, ni prendre le vent, ni venir à l'abordage, ni obéir à la manœuvre dans des tems orageux. Les matelots étoient auſſi lourds que les vaiſſeaux étoient maſſifs, les pilotes preſqu'auſſi ignorans que les matelots.

Les Anglois, qui connoiſſoient déja toute la foibleſſe & le peu d'habileté de leurs ennemis ſur la mer, ſe repoſèrent du ſoin de leur défaite ſur leur inexpérience. Contens d'éviter l'abordage de ces peſantes machines, ils en brûlèrent une partie. Quelques-uns de ces énormes galions furent pris, d'autres déſemparés. Une tempête ſurvint. La plupart avoient perdu leurs ancres; ils furent abandonnés par l'équipage à la fureur des vagues, & jettés, les uns ſur les côtes occidentales de l'Ecoſſe, les autres ſur les côtes d'Irlande. A peine la moitié de cette invincible flotte put retourner en Eſpagne, où ſon délabrement, joint à l'effroi des matelots, répandit une conſternation dont la nation ne ſe releva plus: abattue à jamais par la perte d'un armement qui lui avoit coûté trois ans de préparatifs, où ſes forces & ſes revenus s'étoient comme épuiſés.

La chûte de la marine Eſpagnole fit paſſer le ſceptre de la mer aux mains des Hollandois. L'orgueuil de leurs anciens tyrans ne pouvoit être mieux puni, que par la proſpérité d'un peuple forcé, par l'oppreſſion, à briſer le joug des rois. Lorſque cette république levoit la tête hors de ſes marais, le reſte de l'Europe étoit plongé dans les guerres civiles par le fanatiſme. Dans tous les états, la perſécution lui préparoit des citoyens. L'inquiſition que la maiſon d'Autriche vouloit étendre dans les pays de ſa domination; les bûchers que Henri II allumoit en France; les émiſſaires de Rome que Marie appuyoit en Angleterre: tout concourut à donner à la Hollande un peuple immenſe de réfugiés. Elle n'avoit ni terres, ni moiſſons pour les nourrir. Il leur fallut chercher une ſubſiſtance par mer, dans le monde entier. Lisbonne, Cadix & Anvers, faiſoient preſque tout le commerce de l'Europe

ſous un même ſouverain, que ſa puiſſance & ſon ambition rendoient l'objet de la haîne & de l'envie. Les nouveaux républicains, échappés à ſa tyrannie, excités par le reſſentiment & le beſoin, ſe firent corſaires, & ſe formèrent une marine aux dépens des Eſpagnols & des Portugais, qu'ils déteſtoient. La France & l'Angleterre, qui ne voyoient que l'humiliation de la maiſon d'Autriche dans les progrès de la république naiſſante, l'aidèrent à garder des conquêtes & des dépouilles, dont elles ne connoiſſoient pas encore tout le prix. Ainſi les Hollandois s'aſſurèrent des établiſſemens par-tout où ils voulurent porter leurs armes, s'affermirent dans leurs acquiſitions, avant qu'on pût en être jaloux, & ſe rendirent inſenſiblement les maîtres de tout le commerce par leur induſtrie, & de toutes les mers, par la force de leurs eſcadres.

Les troubles domeſtiques de l'Angleterre favoriſèrent quelque tems cette proſpérité, ſourdement acquiſe dans des pays éloignés. Mais enfin Cromwel éveilla dans ſa patrie la jalouſie du commerce. Elle étoit naturelle à un peuple inſulaire. Partager avec lui l'empire de la mer, c'étoit le lui céder. Les Hollandois réſolurent de le garder. Au lieu de s'allier avec l'Angleterre, ils s'expoſèrent courageuſement à la guerre. Ils combattirent longtems avec des forces inégales; & cette opiniatreté contre les revers, leur conſerva, du-moins, une honorable rivalité. La ſupériorité dans la conſtruction, dans la forme des vaiſſeaux, donna ſouvent la victoire à leurs ennemis: mais les vaincus ne firent point de pertes déciſives.

Cependant, ces longs & terribles combats avoient épuiſé, du-moins rallenti, la vigueur des deux nations, lorſque Louis XIV, voulant profiter de leur affoibliſſement réciproque, aſpira à l'empire des mers. En prenant les rênes de ſon royaume, ce prince n'avoit trouvé dans ſes ports que huit ou neuf vaiſſeaux demi-pourris; encore n'étoient-ils ni du premier, ni du ſecond rang. Richelieu avoit ſu jetter une digue devant la Rochelle, mais non créer une marine, dont Henri IV & ſon ami Sully devoient pourtant avoir conçu le projet: mais tout ne pouvoit naître à la

fois que dans le beau siècle de la nation Françoise. Louis, qui saisissoit, du-moins, toutes les idées de grandeur qu'il n'enfantoit pas, fit passer dans l'ame de ses sujets la passion qui le dévoroit. Cinq ports furent ouverts à la marine militaire. On créa des chantiers & des arsenaux, également commodes & magnifiques. L'art des constructions, encore très-imparfait par-tout, reçut des règles moins incertaines. Un code fort superieur à celui des autres nations, & qui depuis leur servit de guide, obtint la sanction des loix. Des hommes de mer sortirent, pour ainsi dire, comme tout formés du sein de l'océan. En moins de vingt ans, les rades du royaume comptèrent cent vaisseaux de ligne.

Ces forces s'essayèrent d'abord contre les Barbaresques, qui furent châtiés. Ensuite elles firent baisser le pavillon à l'Espagne. De-là, se mesurant avec les flottes, tantôt séparées, tantôt combinées, de l'Angleterre & de la Hollande, presque toujours elles emportèrent l'honneur & l'avantage du combat. La première défaite mémorable qu'essuya la marine Françoise, fut en 1692, lorsque avec quarante vaisseaux, elle attaqua vis-à-vis de la Hogue quatre-vingt-dix vaisseaux Anglois & Hollandois, pour donner à l'Angleterre un roi qu'elle ne vouloit pas, & qui ne souhaitoit pas trop de l'être. Le parti le plus nombreux eut la victoire. Jacques II sentit un plaisir involontaire, en voyant triompher le peuple qui le repoussoit; comme si dans ce moment, l'amour aveugle de la patrie l'eût emporté contre lui dans son cœur, sur l'ambition du trône. Depuis cette journée, la France vit décliner ses forces navales, & il étoit impossible qu'il fût autrement.

Accoutumé à mettre plus de fierté que de méthode dans ses entreprises, plus jaloux de paroître puissant que de l'être en effet, Louis XIV avoit commencé par poser le faite de sa marine guerrière, avant d'en avoir assuré les fondemens. L'unique base solide qu'on eût pu lui donner, c'eût été une navigation marchande, vive, étendue; & il n'en existoit presque pas un commencement dans le royaume. Le commerce des Indes Orientales ne faisoit que de naître. Les Hollandois s'étoient approprié le peu de denrées que produisoient alors les isles de l'Amérique.

On n'avoit pas ſongé à donner aux grandes pêcheries l'extenſion dont elles étoient ſuſceptibles. Les rades du Nord ne recevoient pas un navire François, & celles du Sud n'en voyoient que rarement. L'état avoit abandonné juſqu'à ſon cabotage à des étrangers. N'étoit-ce donc pas une néceſſité qu'au premier échec remarquable que recevroit cet orgueilleux étalage de puiſſance, le coloſſe croulât, & que l'illuſion fût diſſipée ?

L'Angleterre prit dès-lors une ſupériorité, qui l'a portée au comble de la proſpérité. Une nation, qui ſe voit aujourd'hui la première ſur toutes les mers, s'imagine aiſément qu'elle y a eu toujours de l'empire. Tantôt elle fait remonter ſa puiſſance maritime juſqu'au tems de Céſar; tantôt elle veut avoir régné ſur l'océan, du-moins au neuvième ſiècle. Peut-être un jour, les Corſes, qui ne ſont rien, quand ils ſeront devenus un peuple maritime, écriront & liront dans leurs faſtes, qu'ils ont toujours dominé ſur la méditerranée. Telle eſt la vanité de l'homme; il a beſoin d'agrandir ſon néant dans le paſſé comme dans l'avenir. La vérité ſeule, qui ſubſiſte avant & après les nations, dit qu'il n'y a point eu de marine en Europe depuis l'ère chrétienne juſqu'au ſeizième ſiècle. Les Anglois eux-mêmes n'en avoient pas beſoin, tant qu'ils furent les maîtres de la Normandie & des côtes de la France.

Lorſque Henri VIII voulut équiper une flotte, il fut obligé de louer des vaiſſeaux de Hambourg, de Lubeck, de Dantzick: mais ſur-tout de Gênes & de Veniſe, qui ſavoient ſeules conſtruire & conduire une marine; qui fourniſſoient les navigateurs & les amiraux; qui donnoient à l'Europe un Colomb, un Améric, un Cabot, un Verezani, ces hommes divins, par qui le monde eſt devenu ſi grand. Elizabeth eut beſoin d'une force navale contre l'Eſpagne. Elle permit à des citoyens d'armer des vaiſſeaux, pour courir ſur les ennemis de l'état. Cette permiſſion forma des ſoldats matelots. La reine alla voir un vaiſſeau qui avoit fait le tour du monde; elle y embraſſa Drake, en le créant chevalier. Elle laiſſa quarante-deux vaiſſeaux de guerre à ſes ſucceſſeurs. Jacques I & Charles I ajoutèrent quelques navires aux forces

navales qu'ils avoient reçues avec le trône: mais les commandans de cette marine étoient pris dans la noblesse, qui, contente des honneurs, laissoit les travaux à des pilotes. L'art ne faisoit point de progrès.

Le parti qui détrôna les Stuarts, avoit peu de nobles. Les vaisseaux de ligne furent donnés à des capitaines d'une naissance commune, mais d'une habileté rare dans la navigation. Ils perfectionnèrent, ils illustrèrent la marine Angloise.

Charles II, en remontant sur le trône, la trouva forte de cinquante-six vaisseaux. Elle s'augmenta sous son règne, jusqu'au nombre de quatre-vingt-trois bâtimens, dont cinquante-huit étoient de ligne. Cependant elle déclina vers les derniers jours de ce prince. Mais Jacques II, son frère, la rétablit dans son premier éclat, l'éleva même à plus de splendeur. Grand amiral avant d'être roi, il avoit inventé l'art de commander la manœuvre sur les flottes, par les signaux des pavillons. Heureux, s'il avoit mieux entendu l'art de gouverner un peuple libre! Quand le prince d'Orange, son gendre, prit sa couronne, la marine Angloise étoit composée de cent soixante-trois vaisseaux de toute grandeur, armés de sept mille canons, & montés par quarante-deux mille hommes d'équipage. Cette force doubla pendant la guerre pour la succession d'Espagne. Elle a fait depuis des progrès tels, que l'Angleterre se croit en état de balancer seule par ses forces navales, toute la marine de l'Univers. Cette puissance est sur mer, ce qu'étoit Rome sur la terre, quand elle tomba de sa grandeur.

La nation Angloise regarde sa marine comme le rempart de sa sûreté, comme la source de ses richesses. C'est dans la paix, comme dans la guerre, le pivot de ses espérances. Aussi lève-t-elle, & plus volontiers, & plus promptement, une flotte qu'un bataillon. Elle n'épargne aucun moyen de dépense, aucune ressource de politique pour avoir des hommes de mer.

Les fondemens de cette puissance furent jettés au milieu du dernier siècle, par ce fameux acte de navigation, qui assuroit aux Anglois toutes les productions de leur vaste empire & qui

leur promettoit une grande partie de celles des autres régions. Par cette loi, on sembloit dire à chaque peuple de ne penser qu'à soi. Cependant cette leçon a été inutile jusqu'à nos jours; & aucun gouvernement ne l'a prise pour règle de sa conduite. Il est possible que les yeux s'ouvrent & qu'ils s'ouvrent bientôt: mais la Grande-Bretagne aura toujours joui pendant plus d'un siècle des fruits de sa prévoyance, & peut-être acquis, dans ce long intervalle, assez de force pour perpétuer ses avantages. On doit la croire disposée à employer tous les moyens possibles, pour arrêter l'explosion de cette mine que le tems creuse d'une main lente sous les fondemens de sa fortune, & à déclarer la guerre au premier qui tentera d'y mettre le feu. Ses flottes redoutables attendent avec impatience le signal des hostilités. Leur activité & leur vigilance ont redoublé, depuis qu'il a été décidé que les prises appartiendroient en totalité aux officiers & à l'équipage du vaisseau vainqueur; depuis que l'état a accordé une gratification de cent trente-deux livres dix sols à chacun des combattans qui s'élanceroit sur un navire ennemi, pris ou coulé à fond. Cet appât du gain sera, s'il le faut, augmenté par d'autres récompenses. Les nations, si habituellement divisées par leurs intérêts & leurs jalousies, se concerteront-elles pour réprimer tant d'audace; & si une seule l'entreprend séparément, sortira-t-elle avec succès de cette terrible lutte?

La marine est un nouveau genre de puissance qui a donné, en quelque sorte, l'univers à l'Europe. Cette partie si bornée du globe, a acquis, par ses escadres, un empire absolu sur les autres beaucoup plus étendues. Elle s'y est emparée des contrées qui étoient à sa bienséance, & a mis dans sa dépendance les habitans & les productions de toutes. Une supériorité si avantageuse durera toujours, à moins que quelque événement, qu'il est impossible de prévoir, ne dégoûtât nos descendans d'un élément fécond en naufrages. Tant qu'il leur restera des flottes, elles prépareront les révolutions, elles promeneront les destins des peuples, elles seront le levier du monde.

Mais ce n'est pas seulement aux extrémités de la terre ou dans

des régions barbares que les vaisseaux ont porté la terreur & dicté des loix. Leur action s'est fait vivement sentir, même au milieu de nous, & a dérangé les anciens systêmes. Il s'est formé un nouvel équilibre. Du continent, la balance du pouvoir a passé aux nations maritimes. Comme la nature de leurs forces les rapprochoit de tous les pays qui bordoient l'océan & ses différens golfes, il leur a été possible de faire du bien ou du mal à plus d'états : elles ont donc dû avoir plus d'alliés, plus de considération & plus d'influence. Ces avantages ont frappé les gouvernemens que leur situation mettoit à portée de les partager ; & il n'en est presque aucun qui n'ait fait plus ou moins d'efforts, des efforts plus ou moins heureux pour y réussir.

Puisque la nature a décidé que les hommes s'agiteroient éternellement sur notre planète, & qu'ils la fatigueroient sans cesse par leur inquiétude, c'est un bonheur pour les tems modernes que les forces de la mer fassent une diversion à celles de la terre. Une puissance qui a des côtes à garder ne peut aisément franchir les barrières de ses voisins. Il lui faut des préparatifs immenses ; des troupes innombrables ; des arsenaux de toute espèce ; une double provision de moyens & de ressources pour exécuter ses projets de conquête. Depuis que l'Europe navigue, elle jouit d'une plus grande sécurité. Ses guerres sont peut-être aussi fréquentes, aussi sanglantes : mais elle en est moins ravagée, moins affoiblie. Les opérations y sont conduites avec plus de concert, de combinaison, & moins de ces grands effets qui dérangent tous les systêmes. Il y a plus d'efforts & moins de secousses. Toutes les passions y sont entraînées vers un certain bien général, un grand but politique, un heureux emploi de toutes les facultés physiques & morales qui est le commerce.

L'importance où s'est élevée la marine conduira, avec le tems, tout ce qui y a un rapport plus ou moins prochain au degré de perfection dont il est susceptible. Jusqu'au milieu du dernier siècle, des routines vagues présidoient à la construction des vaisseaux. *On ne sait ce que la mer veut*, étoit encore un proverbe. A cette époque, la géométrie porta son attention sur cet art qui devenoit

tous les jours plus intéreſſant, & y appliqua quelques-uns de ſes principes. Depuis elle s'en eſt occupée plus ſérieuſement, & toujours avec ſuccès. Cependant on eſt bien éloigné des démonſtrations, puiſqu'il règne tant de variété dans les dimenſions que ſuivent les différens atteliers.

A meſure que la marine devenoit une ſcience, c'étoit une néceſſité qu'elle fût étudiée par ceux qui ſuivoient cette profeſſion. On parvint lentement, mais enfin on parvint à leur faire comprendre que les commandans qui auroient des idées générales fondées ſur des règles mathématiques, auroient une grande ſupériorité ſur des officiers qui, n'ayant que des habitudes, ne pourroient juger des choſes qu'ils auroient à faire que par leur analogie avec celles qu'ils auroient déja vues. Des écoles s'ouvrirent de tous les côtés, & de jeunes gens y furent inſtruits dans la tactique navale & dans d'autres connoiſſances auſſi importantes.

C'étoit quelque choſe, mais ce n'étoit pas tout. Dans un métier où la diſpoſition de la mer & des courans, le mouvement des vaiſſeaux, la force & la variété des vents, les fréquens accidens du feu, la rupture ordinaire des voiles & des cordages, cent autres circonſtances multiplient à l'infini les combinaiſons; où, ſous le tonnerre du canon & au milieu des plus grands dangers, il faut prendre ſur le champ un parti qui décide de la victoire & de la fuite; où les réſolutions doivent être ſi rapides qu'elles paroiſſent plutôt l'effet du ſentiment que le fruit de la réflexion: dans une telle profeſſion, la théorie la plus ſavante ne ſauroit ſuffire. Dénuée de ce coup-d'œil ſûr & rapide que la pratique ſeule & la pratique la plus ſuivie peut donner, elle perdroit en méditations le tems de l'action. Il faut donc que l'expérience achève l'homme de mer que l'étude des ſciences exactes aura commencé. Cette réunion doit ſe faire avec le tems partout où il y a des navigateurs, mais nulle part auſſi promptement que dans une iſle, parce que les arts ſe perfectionnent plutôt où ils ſont d'une néceſſité plus indiſpenſable.

Par la même raiſon, il y aura de meilleurs & plus de matelots, mais ſeront-ils traités avec la juſtice & l'humanité qui leur ſont dues?

dues? Un d'eux, qui a heureusement échappé aux feux dévorans de la ligne, à l'horreur des tempêtes, à l'intempérie des climats, revient d'un voyage de plusieurs années & des extrémités du globe. Son épouse l'attend avec impatience; ses enfans soupirent après la vue d'un pere dont on leur a cent fois répété le nom; lui-même il charme ses ennuis par le doux espoir de revoir bientôt ce qu'il a de plus cher au monde; il hâte par ses desirs le moment délicieux où il soulagera son cœur dans les tendres embrassemens de sa famille. Tout-à-coup, à l'approche du rivage, à la vue de sa patrie, on l'arrache avec violence du navire où, pour enrichir ses concitoyens, il vient de braver les flots, & il se voit précipité par d'infâmes satellites dans une flotte où trente, quarante mille de ses braves compagnons doivent partager son infortune jusqu'à la fin des hostilités. C'est vainement que leurs larmes couleront, c'est vainement qu'ils réclameront les loix; leur destinée est irrévocablement fixée. Voilà une foible image des atrocités de la presse Angloise.

Dans nos gouvernemens absolus, c'est une autre méthode plus cruelle peut-être en effet, quoique en apparence plus modérée. Le matelot y est enrôlé & enrôlé pour sa vie. On le met en mouvement, on le retient dans l'inaction, quand on veut & comme on veut. Un caprice décide de sa solde, un caprice règle l'époque où elle lui sera payée. Durant la paix, durant la guerre, il n'a jamais de volonté qui lui soit propre: sans cesse il est sous la verge d'un despote subalterne le plus souvent injuste, féroce & intéressé. La plus grande différence que j'observerois entre la presse & les classes, c'est que l'une est une servitude passagère, & que l'esclavage des autres n'a point de terme.

Cependant vous trouverez des apologistes, des admirateurs peut-être de ces usages inhumains. Il faut, vous dira-t-on, que dans l'état de société, les volontés particulières soient soumises à la volonté générale, & que les convenances des individus soient sacrifiées aux besoins publics. Telle a été la pratique de toutes les nations & de tous les âges. C'est sur cette base unique que les institutions, bien ou mal conçues, ont été fondées. Jamais

elles ne s'écarteront de ce point central sans précipiter l'époque inévitable de leur ruine.

Sans doute, la république doit être servie, & doit l'être par ses citoyens : mais n'est-il pas de la justice que chacun y contribue selon ses moyens ? Faut-il que pour conserver à un millionnaire, souvent injuste, la jouissance entière de sa fortune & de ses délices, on réduise l'infortuné matelot au sacrifice des deux tiers de son salaire, des besoins de sa famille, du plus précieux des biens, la liberté. La patrie ne seroit-elle pas servie avec plus de zèle, de vigueur & d'intelligence par des hommes qui lui voueroient volontairement les facultés physiques & morales qu'ils ont acquises ou exercées sur toutes les mers, que par des esclaves nécessairement & sans cesse occupés du soin de briser leurs chaines ? Mal-à-propos, les administrateurs des empires diroient-ils pour justifier leur conduite atroce que ces navigateurs refuseroient aux combats leurs bras & leur courage, si on ne les y traînoit contre leurs penchans. Tout assure qu'ils ne demanderoient pas mieux que d'exercer leur profession ; & il est démontré que quand ils y auroient quelque répugnance, des nécessités toujours renaissantes les y forceroient.

Le dirons-nous ? & pourquoi ne le dirions-nous pas ? les gouvernemens sont aussi convaincus que ceux qui les censurent du tort qu'ils font à leurs matelots : mais ils aiment mieux ériger la tyrannie en principe, que de convenir de l'impossibilité où ils sont d'être justes. Dans l'état actuel des choses, tous, quelques-uns principalement, ont élevé leurs forces navales plus haut que leur fortune ne le permettoit. Jusqu'ici leur orgueil n'a pu se résoudre à descendre de cette grandeur exagérée dont ils s'étoient enivré, dont ils avoient enivré leurs voisins. Le moment arrivera pourtant, & il ne doit pas être éloigné, où ce sera une nécessité de proportionner les armemens aux ressources d'un fisc obéré. Ce sera une époque heureuse pour l'Europe si elle suit un si bel exemple. Cette partie du monde, qui compte aujourd'hui trois cens quatre-vingt-douze vaisseaux de ligne, & quatre fois plus de bâtimens de guerre d'un ordre inférieur,

tirera de grands avantages de cette révolution. L'océan sera sillonné alors par moins de flottes, & sur-tout par des flottes moins nombreuses. La navigation marchande s'enrichira des débris de la marine militaire ; & le commerce recevra dans l'univers entier une extension nouvelle.

VI. Commerce.

Le commerce ne produit rien lui-même ; il n'est pas créateur. Ses fonctions se réduisent à des échanges. Par son ministère, une ville, une province, une nation, une partie du globe sont débarrassées de ce qui leur est inutile ; par son ministère, elles reçoivent ce qui leur manque. Les besoins respectifs de la société des hommes l'occupent sans cesse. Ses lumières, ses fonds, ses veilles : tout est consacré à cet office honorable & nécessaire. Son action n'existeroit pas sans les arts & la culture : mais sans son action la culture & les arts seroient peu de chose. En parcourant la terre, en franchissant les mers, en levant les obstacles qui s'opposoient à la communication des peuples, en étendant la sphère des besoins & le desir des jouissances, il multiplie les travaux ; il encourage l'industrie ; il devient en quelque sorte le moteur du monde.

Les Phéniciens furent les premiers négocians dont l'histoire ait conservé le souvenir. Situés sur les bords de la mer aux confins de l'Asie & de l'Afrique, pour recevoir & pour répandre toutes les richesses de ces vastes contrées, ils ne fondèrent des colonies, ne bâtirent des villes que pour le commerce. A Tyr, ils étoient les maîtres de la Méditerranée ; à Carthage, ils jettèrent les fondemens d'une république qui commença par l'océan sur les meilleures côtes de l'Europe.

Les Grecs succédèrent aux Phéniciens ; les Romains aux Carthaginois & aux Grecs. Ils furent les maîtres de la mer comme de la terre : mais ils ne firent d'autre commerce que celui d'apporter pour eux, en Italie, toutes les richesses de l'Afrique, de l'Asie & du monde conquis. Quand Rome eut tout envahi, tout perdu, le commerce retourna, pour ainsi dire, à sa source vers l'Orient. C'est-là qu'il se fixa, tandis que les Barbares inondoient l'Europe. L'empire fut divisé. Les armes & la guerre

restèrent dans l'Occident: mais l'Italie conserva du moins une communication avec le Levant, où couloient toujours les trésors de l'Inde.

Les croisades épuisèrent en Asie toutes les fureurs de zèle & d'ambition, de guerre & de fanatisme qui circuloient dans les veines des Européens: mais elles rapportèrent dans nos climats le goût du luxe Asiatique ; & elles rachetèrent par un genre de commerce & d'industrie, le sang & la population qu'elles avoient coûté. Trois siècles de guerre & de voyages en Orient donnèrent à l'inquiétude de l'Europe un aliment dont elle avoit besoin pour ne pas périr d'une sorte de consomption interne : ils préparèrent cette effervescence de génie & d'activité qui, depuis, s'exhala & se déploya dans la conquête des Indes Orientales & de l'Amérique.

Les Portugais tentèrent de doubler l'Afrique, mais avec lenteur & circonspection. Ce ne fut qu'après quatre-vingts ans de travaux & de combats; qu'après s'être rendus les maîtres de toute la côte Occidentale de cette vaste région, qu'ils se hasardèrent à doubler le cap de Bonne-Espérance. L'honneur de franchir cette barrière redoutable étoit réservé à Vasco de Gama, qui, en 1497, atteignit enfin le Malabar, où devoient se porter les riches productions des plus fertiles contrées de l'Asie. Tel fut le théâtre de la grandeur Portugaise.

Tandis que cette nation avoit les marchandises, l'Espagne s'emparoit de ce qui les achète, des mines d'or & d'argent. Ces métaux devinrent non-seulement un véhicule, mais encore une matière de commerce. Ils attirèrent d'abord tout le reste, & comme signe, & comme marchandise. Toutes les nations en avoient besoin pour faciliter l'échange de leurs denrées, pour s'approprier les jouissances qui leur manquoient. L'épanchement du luxe & de l'argent du midi de l'Europe, changea la face & la direction du commerce, en même tems qu'il en étendit les limites.

Cependant les nations conquérantes des deux Indes, négligèrent les arts & la culture. Pensant que l'or devoit tout leur donner, sans songer au travail qui seul attire l'or ; elles apprirent un peu

tard, mais à leurs dépens, que l'industrie qu'elles perdoient, valoit mieux que les richesses qu'elles acquéroient; & ce fut la Hollande qui leur fit cette dure leçon.

Les Espagnols & les Portugais devinrent ou restèrent pauvres avec tout l'or du monde; les Hollandois furent bientôt riches, sans terres & sans mines. Aussi-tôt que ces intrépides républicains se furent réfugiés au sein de l'océan avec leur divinité tutélaire, la liberté, ils s'apperçurent que leurs marais ne seroient jamais que le siège de leur domicile, & qu'il leur faudroit chercher ailleurs des ressources & des subsistances. Leur vue se promena sur la face du globe, & ils se dirent. " Notre domaine est ,, le monde entier : nous en jouirons par la navigation & par le ,, commerce. Les révolutions qui se passeront sur ce théâtre ,, immense & continuellement agité, ne nous seront jamais étran-,, gères. L'indolence & l'activité, l'esclavage & l'indépendance, ,, la barbarie & la civilisation, l'opulence & la pauvreté, la ,, culture & l'industrie, les achats & les ventes, les vices & les ,, vertus des hommes : tout tournera à notre avantage. Nous en-,, couragerons les travaux des nations où nous arrêterons leur ,, fortune; nous les pousserons à la guerre, ou nous travaille-,, rons à rétablir le calme entre elles, selon qu'il conviendra à ,, nos intérêts ,,.

Jusqu'à cette époque, la Flandre avoit été le lien de communication entre le nord & le midi de l'Europe. Les Provinces-Unies qui s'en étoient détachées pour n'appartenir qu'à elles-mêmes, prirent sa place, & devinrent à leur tour l'entrepôt de toutes les puissances qui avoient à faire plus ou moins d'échanges.

Ce premier succès ne borna pas l'ambition de la nouvelle république. Après avoir appellé dans ses ports les productions des autres contrées, ses navigateurs allèrent les chercher eux-mêmes. Bientôt la Hollande fut un magasin immense, où ce que fournissoient les divers climats se trouvoit réuni; & cette réunion de tant d'objets importans augmenta toujours, à mesure que les besoins des peuples se multiplioient, avec les moyens de les satisfaire. Une marchandise attiroit une marchandise. Les denrées

de l'ancien monde appelloient celles du nouveau. Un acheteur amenoit des acheteurs ; & les trésors acquis étoient une voie assurée pour en acquérir encore.

Tout favorisa la naissance & les progrès du commerce de la république : sa position sur les bords de la mer, à l'embouchure de plusieurs grandes rivières : sa proximité des terres les plus abondantes ou les mieux cultivées de l'Europe : ses liaisons naturelles avec l'Angleterre & l'Allemagne, qui la défendoient contre la France : le peu d'étendue & de fertilité de son terrein qui forçoit ses habitans à devenir pêcheurs, navigateurs, courtiers, banquiers, voituriers, commissionnaires ; à vivre, en un mot, d'industrie au défaut de domaine. Les causes morales se joignirent à celles du climat & du sol, pour établir & hâter sa prospérité. La liberté de son gouvernement, qui ouvrit un asyle à tous les étrangers mécontens du leur ; la liberté de sa religion, qui laissoit à toutes les autres un exercice public & tranquille, c'est-à-dire, l'accord du cri de la nature avec celui de la conscience, des intérêts avec les devoirs, en un mot la tolérance, cette religion universelle de toutes les ames justes & éclairées, amies du ciel & de la terre, de Dieu comme leur père, des hommes comme leurs frères. Enfin la république commerçante sut tourner à son profit tous les évènemens, & faire concourir à son bonheur les calamités & les vices des autres nations ; les guerres civiles que le fanatisme allumoit chez un peuple ardent, que le patriotisme excitoit chez un peuple libre ; l'ignorance & l'indolence que le bigotisme nourrissoit chez deux peuples soumis à l'empire de l'imagination.

L'industrie de la Hollande, où se mêla beaucoup de cette finesse politique qui sème la jalousie & les différends entre les nations, ouvrit enfin les yeux à d'autres puissances. L'Angleterre fut la première à s'appercevoir qu'on n'avoit pas besoin de l'entremise des Hollandois pour trafiquer. Cette nation chez qui les attentats du despotisme avoient enfanté la liberté, parce qu'ils précédèrent la corruption & la mollesse, voulut acheter les richesses par le travail qui en est le contrepoison. Ce fut elle qui

la première envisagea le commerce, comme la science & le soutien d'un peuple éclairé, puissant & même vertueux. Elle y vit moins une acquisition de jouissances, qu'une augmentation d'industrie ; plus d'encouragement & d'activité pour la population, que de luxe & de magnificence pour la représentation. Appellée à commercer par sa situation ; ce fut là l'esprit de son gouvernement & le levier de son ambition. Tous ses ressorts tendirent à ce grand objet. Mais dans les autres monarchies, c'est le peuple qui fait le commerce ; dans cette heureuse constitution, c'est l'état ou la nation entière : toujours sans doute avec le desir de dominer qui renferme celui d'asservir, mais du-moins avec des moyens qui font le bonheur du monde, avant de le soumettre. Par la guerre, le vainqueur n'est guère plus heureux que le vaincu, puisqu'il ne s'agit entre eux que de sang & de plaies : mais par le commerce, le peuple conquérant introduit nécessairement l'industrie dans un pays qu'il n'auroit pas conquis, si elle y avoit été, où qu'il ne garderoit pas, si elle n'y étoit point entrée avec lui. C'est sur ces principes que l'Angleterre a fondé son commerce & sa domination, & qu'elle a réciproquement & tour-à-tour étendu l'un par l'autre.

Les François situés sous un ciel & sur un sol également heureux, se sont long-tems flattés d'avoir beaucoup à donner aux autres nations, & presque rien à leur demander. Mais Colbert sentit que dans la fermentation où l'Europe se trouvoit de son tems, il y auroit un gain évident pour la culture & les productions d'un pays qui travailleroit sur celles du monde entier. Par ses soins s'élevèrent de tous côtés des manufactures. Les laines, les soieries, les teintures, les broderies, les étoffes d'or & d'argent; tout acquit dans les établissemens dont il dirigeoit les opérations, une perfection que les autres atteliers ne pouvoient atteindre. Pour augmenter l'utilité de ces arts, il en falloit posséder les matériaux. La culture en fut encouragée selon la diversité des climats & du territoire. On en demanda quelques-uns aux provinces même du royaume, & les autres aux colonies que le hasard lui avoit données dans le Nouveau-Monde, comme à

tous les navigateurs, qui depuis un ſiècle infeſtoient la mer de leurs brigandages. La nation dut faire alors un double profit, & ſur les matières premières, & ſur la main-d'œuvre. Elle pouſſa cette branche précaire & momentanée avec une vigueur, une émulation qui devoient laiſſer long-tems ſes rivaux en arrière; & la France jouit encore de ſa ſupériorité ſur les autres peuples dans tous les ouvrages de luxe & de décoration qui attirent les richeſſes à l'induſtrie.

La mobilité naturelle du caractère national, ſa frivolité même, a valu des tréſors à l'état, par l'heureuſe contagion de ſes modes. Semblable à ce ſexe délicat & léger*, qui nous montre & nous inſpire le goût de la parure; le François domine ſur toutes les cours, dans toutes les régions pour ce qui eſt d'agrément ou de magnificence; & ſon art de plaire eſt un des ſecrets de ſa fortune & de ſa puiſſance. D'autres peuples ont maîtriſé le monde par les mœurs ſimples & ruſtiques, qui font les vertus guerrières; lui ſeul y devoit régner par ſes vices. Son empire durera, juſqu'à ce qu'avili ſous les pieds de ſes maîtres, par des coups d'autorité ſans principes & ſans borne, il devienne mépriſable à ſes propres yeux. Alors, avec ſa confiance en lui-même, il perdra cette induſtrie, qui eſt une des reſſources de ſon opulence & des reſſorts de ſon activité.

L'Allemagne, qui n'a que peu & de mauvais ports, a été réduite à voir d'un œil indifférent ou jaloux ſes ambitieux voiſins s'enrichir des dépouilles de la mer & des deux Indes. Son action a été gênée même ſur ſes frontières, continuellement ravagées par des guerres deſtructives, & juſques dans l'intérieur de ſes provinces par la nature d'une conſtitution ſinguliérement compliquée. Il falloit beaucoup de tems, des lumières étendues & de grands efforts pour établir un commerce de quelque importance dans une région que tout ſembloit en repouſſer. Cette époque approche. Déja le lin & le chanvre ſont vivement cultivés, & reçoivent une forme agréable. On travaille la laine & le coton avec intelligence. D'autres fabriques commencent ou ſont perfectionnées. Si, comme le caractère laborieux & ſolide de

de ſes habitans permet de l'eſpérer, l'empire parvient jamais à payer avec ſes productions, avec ſes manufactures, les manufactures, les productions qu'il eſt réduit à tirer d'ailleurs, & à retenir dans ſon ſein l'argent qui ſort de ſes mines, il ne tardera pas à devenir une des plus opulentes contrées de l'Europe.

Il ſeroit abſurde d'annoncer aux nations du Nord une deſtinée auſſi brillante, quoique le commerce ait auſſi commencé d'améliorer leur ſort. Le fer de leur âpre climat, qui ne ſervoit autrefois qu'à leur deſtruction mutuelle, a été converti en des uſages utiles au genre-humain; & une partie de celui qu'ils livroient brut n'eſt vendu aujourd'hui qu'après avoir été travaillé. Leurs munitions navales ont trouvé un cours, un prix qu'elles n'avoient pas, avant que la navigation eût reçu cette prodigieuſe extenſion qui nous étonne. Si quelques-uns de ces peuples attendent négligemment les acheteurs dans leurs ports, d'autres les vont porter eux-mêmes dans des rades étrangères, & cette activité étend leurs idées, leurs opérations & leurs bénéfices.

Cette nouvelle ame du monde moral s'eſt inſinuée de proche en proche, juſqu'à devenir comme eſſentielle à l'organiſation ou à l'exiſtence des corps politiques. Le goût du luxe & des commodités a donné l'amour du travail, qui fait aujourd'hui la principale force des états. A la vérité, les occupations ſédentaires des arts méchaniques, rendent les hommes plus ſenſibles aux injures des ſaiſons, moins propres au grand air, qui eſt le premier aliment de la vie. Mais enfin, on eſt encore plus heureux d'énerver l'eſpèce humaine ſous les toits des atteliers, que de l'aguerrir ſous les tentes, puiſque la guerre détruit quand le commerce crée. Par cette utile révolution dans les mœurs, les maximes générales de la politique ont changé l'Europe. Ce n'eſt plus un peuple pauvre qui devient redoutable à une nation riche. La force eſt aujourd'hui du côté des richeſſes, parce qu'elles ne ſont plus le fruit de la conquête, mais l'ouvrage des travaux aſſidus & d'une vie entiérement occupée. L'or & l'argent ne corrompent que les ames oiſives qui jouiſſent des délices

du luxe, au séjour des intrigues & des bassesses, qu'on appelle grandeur. Mais ces métaux occupent les bras & les doigts du peuple; mais ils excitent dans les campagnes, à reproduire; dans les villes maritimes, à naviguer; dans le centre d'un état, à fabriquer des armes, des habits, des meubles, des édifices. L'homme est aux prises avec la nature: sans cesse il la modifie, & sans cesse il en est modifié. Les peuples sont taillés & façonnés par les arts qu'ils exercent. Si quelques métiers amollissent & dégradent l'espèce, elle s'endurcit & se répare dans d'autres. S'il est vrai que l'art la dénature, du-moins elle ne se repeuple pas pour se détruire, comme chez les nations barbares des tems héroïques. Sans doute, il est facile, il est beau de peindre les Romains avec le seul art de la guerre, subjuguant tous les autres arts, toutes les nations oisives ou commerçantes, policées ou féroces; brisant ou méprisant les vases de Corinthe, plus heureux sous des dieux d'argille qu'avec les statues d'or de leurs empereurs de boue. Mais il est encore plus doux & plus beau, peut-être, de voir toute l'Europe peuplée de nations laborieuses, qui roulent sans cesse autour du globe, pour le défricher & l'approprier à l'homme; agiter par le souffle vivifiant de l'industrie, tous les germes reproductifs de la nature; demander aux abymes de l'océan, aux entrailles des rochers, ou de nouveaux soutiens, ou de nouvelles jouissances; remuer & soulever la terre avec tous les leviers du génie; établir entre les deux hémisphères, par les progrès heureux de l'art de naviguer, comme des ponts volans de communication, qui rejoignent un continent à l'autre; suivre toutes les routes du soleil, franchir les barrières annuelles, & passer des tropiques aux pôles sous les aîles des vents; ouvrir, en un mot, toutes les sources de la population & de la volupté, pour les verser par mille canaux sur la face du monde. C'est alors, peut-être, que la divinité contemple avec plaisir son ouvrage, & ne se repent pas d'avoir fait l'homme.

Telle est l'image du commerce. Admirez ici le génie du négociant. Le même esprit qu'avoit Newton pour calculer la marche

des astres, il l'emploie à suivre la marche des peuples commerçans qui fécondent la terre. Ses problêmes sont d'autant plus difficiles à résoudre, que les conditions n'en sont pas simples, abstraites & déterminées comme en géométrie : mais dépendent des caprices des hommes & de l'instabilité de mille événemens compliqués. Cette justesse de combinaisons que devoient avoir Cromwel & Richelieu, l'un pour détruire, l'autre pour cimenter le despotisme des rois, il la possède, & va plus loin : car il embrasse les deux mondes dans son coup-d'œil, & dirige ses opérations sur une infinité de rapports, qu'il n'est donné que rarement à l'homme d'état, ou même au philosophe, de saisir & d'apprécier. Rien ne doit échapper à sa vue. Il doit prévoir l'influence des saisons, sur l'abondance, la disette, la qualité des denrées, sur le départ ou le retour des vaisseaux; l'influence des affaires politiques sur celles du commerce; les révolutions que la guerre ou la paix doivent opérer dans le prix & le cours des marchandises, dans la masse & le choix des approvisionnemens, dans la fortune des places & des ports du monde entier; les suites que peut avoir sous la Zone-Torride l'alliance de deux nations du Nord; les progrès, soit de grandeur ou de décadence, des différentes compagnies de commerce; le contre-coup que portera sur l'Afrique & sur l'Amérique la chûte d'une puissance d'Europe dans l'Inde; les stagnations que produira dans certains pays, l'engorgement de quelques canaux d'industrie; la dépendance réciproque entre la plupart des branches de commerce, & le secours qu'elles se prêtent par les torts passagers qu'elles semblent se faire; le moment de commercer, & celui de s'arrêter dans toutes les entreprises nouvelles : en un mot, l'art de rendre toutes les nations tributaires de la sienne, & de faire sa fortune avec celle de sa patrie, ou plutôt de s'enrichir, en étendant la prospérité générale des hommes. Tels sont les objets qu'embrasse la profession du négociant; & ce n'est pas toute son étendue.

Le commerce est une science, qui demande encore plus la connoissance des hommes que des choses. Sa difficulté vient moins de la multiplicité des affaires que de l'avidité de ceux qui les con-

duisent. Il faut donc traiter avec eux, en apparence, comme si l'on étoit assuré de leur bonne-foi, & prendre cependant des précautions comme s'ils étoient dénués de tous les principes.

Presque tous les hommes sont honnêtes hors de leur état: mais il n'y en a que peu qui, dans l'exercice de leur profession, se conforment aux règles d'une probité scrupuleuse. Ce vice qui règne, depuis la première jusqu'à la dernière des conditions, naît du grand nombre des malversations introduites par le tems, excusées par l'usage. L'intérêt personnel & l'habitude générale en dérobent le crime & la bassesse. *Je fais*, dit-on, *comme font les autres*; & l'on se plie à des actions contre lesquelles la conscience cesse bientôt de réclamer.

Ces espèces de tromperies n'ont aucun inconvénient aux yeux de ceux qui se les permettent. Communes à toutes les professions, ne s'expient-elles pas les unes par les autres? Je reprends dans la bourse de ceux qui traitent avec moi, ce que ceux avec lesquels j'ai traité ont pris de trop dans la mienne. Exigerez-vous qu'un marchand, un ouvrier, un particulier, quel qu'il soit, souffre la vexation sourde & secrète de tous ceux à qui ses besoins journaliers l'adressent, sans avoir jamais son recours sur aucun d'eux? Puisque tout se compense par une injustice générale, tout est aussi-bien que sous un état de justice rigoureuse.

Mais peut-il y avoir aucune sorte de compensation entre ces rapines de détail d'une classe de citoyens sur toutes les autres, & celles-ci sur la première? Toutes les professions ont-elles un besoin égal des autres? Plusieurs, exposées à des vexations qui se renouvellent sans cesse, ne manquent-elles pas la plupart d'occasions de vexer à leur tour? Les circonstances ne font-elles pas changer d'un jour à l'autre la proportion de ces vexations? Ces observations paroîtront peut-être minutieuses. Arrêtons-nous donc à une réflexion plus importante. Aucun homme sage pourra-t-il penser qu'il soit indifférent que l'iniquité s'exerce impunément & presque d'un consentement universel dans tous les états; que la masse d'une nation soit corrompue, & d'une corruption qui n'a ni frein, ni limite: & qu'il y ait bien loin d'un

larcin autorisé & journellement répété à quelque injustice que ce puisse être ?

Cependant, il faut bien qu'on croie le mal sans remède, au-moins pour les industries de détail, puisque toute la morale applicable à ceux qui les exercent, se réduit à ces maximes. « Tâchez de n'être point décrié dans votre profession. Si vous » vendez plus cher que les autres, ayez au-moins la répu-» tation de vendre de meilleures marchandises. Gagnez le plus » que vous pourrez. Sur-tout n'ayez pas deux prix. Faites » votre fortune, & faites-la le plus promptement. Si vous » n'êtes ni mal famé, ni déshonoré : tout est bien ». On pourroit substituer à ces principes, des principes plus honnêtes ; mais ce seroit inutilement. Les petits profits journaliers ; ces économies mesquines, qui sont la ressource essentielle de quelques professions, abaissent l'ame, l'avilissent, y éteignent tout sentiment de dignité ; & il n'y a rien de vraiment louable à recommander, ni à attendre d'une espèce d'hommes conduite à ce point de dégradation.

Il n'en est pas ainsi de ceux dont les spéculations embrassent toutes les contrées de la terre ; dont les opérations compliquées lient les nations les plus éloignées ; par qui l'univers entier devient une famille. Ces hommes peuvent avoir une idée noble de leur profession ; & il est presque inutile de dire à la plupart d'entre eux : ayez de la bonne-foi ; parce que la mauvaise-foi, en vous nuisant à vous-même, nuiroit aussi à vos concitoyens & calomnieroit votre nation.

N'abusez point de votre crédit ; c'est-à-dire qu'en cas de revers inattendus, vos propres fonds puissent remplacer les fonds que vous avez obtenus de la confiance qu'ont eue vos correspondans dans vos lumières, dans vos talens, dans votre probité. Qu'on vous voie, au milieu du renversement de votre fortune, comme ces grands arbres que la foudre a frappés & qui conservent cependant toute leur majesté.

Vous vous méfierez d'autant plus de vous-mêmes, que presque toujours, vous êtes les seuls juges de votre probité.

Je sais bien que si vous êtes opulens, vous serez toujours honorés aux yeux de la multitude : mais aux vôtres? Si votre propre estime vous touche peu, entassez des monceaux d'or sur des monceaux d'or ; & soyez heureux, si l'homme immoral peut l'être.

Il vous reste, & il doit vous rester des principes religieux. Songez donc qu'il viendra un moment où vous vous reprocherez des richesses mal acquises, qu'il faudra restituer ; à moins que vous ne braviez, en insensés, un juge prêt à vous en demander un compte sévère.

Servez toutes les nations : mais quelque avantage qu'une spéculation vous présente, renoncez-y, si vous nuisez à la vôtre.

Que votre parole soit sacrée. Ruinez-vous, s'il le faut, plutôt que d'y manquer; & montrez que l'honneur vous est plus précieux que l'or.

N'embrassez pas trop d'objets à la fois. Quelque forte que soit votre tête, quelque étendue de génie que vous ayez, songez que la journée commune de l'homme laborieux n'a guère plus de six heures, & que toutes les affaires qui l'exigeroient plus longue, seroient abandonnées nécessairement à vos coopérateurs subalternes. Bientôt il se formeroit autour de vous un cahos au débrouillement duquel vous pourriez vous trouver précipités du sommet de la prospérité où vous vous croyez, dans l'abyme sans fond de l'infortune.

Je ne cesserai de vous crier, de l'ordre, de l'ordre. Sans ordre, tout devient incertain. Rien ne se fait, ou tout se fait à la hâte & mal. La négligence & la précipitation rendent également les entreprises ruineuses.

Quoiqu'il n'y ait peut-être aucun gouvernement assez honnête, pour qu'un particulier doive le secourir de son crédit, je vous exhorte à en courir les hasards : mais que ce secours n'excède pas votre propre fortune. Ruinez-vous pour votre pays, mais ne ruinez que vous. L'amour de la patrie doit être subordonné aux loix de l'honneur & de la justice.

Ne vous mettez jamais dans le cas d'aller montrer vos larmes & votre désespoir à une cour qui vous paiera froidement du

motif de la néceſſité publique & de l'offre honteuſe d'un ſauf-conduit. Ce n'eſt pas dans le miniſtère d'une nation, c'eſt en vous que l'étranger & le citoyen ont eu confiance. C'eſt dans vos mains qu'ils ont dépoſé leurs fonds ; & rien ne peut vous ſauver de leurs reproches & de ceux de votre conſcience, ſi vous en avez une.

Vous ſerez bien ſages, ſi vous ne formez d'autres entrepriſes que celles qui peuvent échouer, ſans attriſter votre famille & ſans troubler votre repos.

Ne ſoyez ni puſillanimes, ni téméraires. La puſillanimité vous fixeroit dans la médiocrité ; la témérité vous raviroit en un jour le fruit du travail de pluſieurs années.

Il n'y a nulle comparaiſon entre la fortune & le crédit. La fortune, ſans crédit, eſt peu de choſe. Le crédit, ſans fortune, n'a point de limites. Tant que le crédit reſte, la ruine n'eſt pas conſommée. Le moindre ébranlement en crédit peut être ſuivi du dernier déſaſtre. J'ai vu qu'au bout de vingt années, on n'avoit pas encore oublié que la caiſſe d'une compagnie opulente avoit été fermée vingt-quatre heures.

Le crédit d'un commerçant renaît plus difficilement encore que l'honneur d'une femme. Il n'y a qu'une eſpèce de miracle qui puiſſe faire ceſſer une alarme qui ſe répand en un clin-d'œil d'un hémiſphère de la terre à l'autre.

Le commerçant ne doit pas être moins jaloux de ſon crédit, que le militaire de ſon honneur.

Si vous avez de l'élévation dans l'ame, vous aimerez mieux ſervir vos concitoyens avec moins d'avantage, que l'étranger avec moins de haſards, moins de peines & plus de profits.

Suivez une ſpéculation honnête, de préférence à une ſpéculation plus lucrative.

On a dit que le négociant, le banquier, le commiſſionnaire, coſmopolites par état, n'étoient citoyens d'aucun pays. Faites ceſſer ce propos injurieux.

Si, quand vous quitterez le commerce, vous ne jouiſſez parmi vos concitoyens que de la conſidération accordée à de grandes

richeſſes, vous n'aurez pas acquis tout ce que le commerce pouvoit vous rendre.

Le mépris de la richeſſe eſt peut-être incompatible avec l'eſprit du commerce : mais malheur à celui en qui cet eſprit feroit exclufif du ſentiment de l'honneur.

J'ai élevé dans mon cœur un autel à quatre claſſes de citoyens: au philoſophe qui cherche la vérité, qui éclaire les nations, & qui prêche d'exemple la vertu aux hommes: au magiſtrat qui ſait tenir égale la balance de la juſtice : au militaire qui défend ſa patrie ; & au commerçant honnête qui l'enrichit & qui l'honore. J'oubliois l'agriculteur qui la nourrit ; & je lui en demande pardon.

Si le négociant ne ſe voit pas lui-même dans ce rang diſtingué des citoyens, il ne s'eſtime pas aſſez. Il oublie que, dans ſa matinée, quelques traits de ſa plume mettent en mouvement les quatre coins du monde pour leur bonheur mutuel.

Loin de vous toute baſſe jalouſie de la proſpérité d'un autre. Si vous traverſez ſes opérations ſans motif, vous êtes un pervers. Si vous parvenez à découvrir ſes opérations & que vous vous les appropriez, vous l'aurez volé.

L'influence de l'or eſt auſſi funeſte aux particuliers, qu'aux nations. Si vous n'y prenez garde, vous en aurez l'ivreſſe. Aprés avoir entaſſé, vous voudrez entaſſer encore ; & vous deviendrez avares ou diſſipateurs. Avares, vous ſerez durs, & le ſentiment de la commiſération, de la bienfaiſance s'éteindra en vous. Diſſipateurs, après avoir conſumé vos belles années à acquérir la richeſſe, vous ſerez jettés dans l'indigence par des dépenſes extravagantes ; & ſi vous échappez à ce malheur, vous n'échapperez pas au mépris.

Ouvrez quelquefois votre bourſe à l'homme induſtrieux & malheureux.

Voulez-vous être honoré pendant votre vie & après votre mort, conſacrez une portion de votre fortune à quelques monumens d'une utilité publique. Malheur à vos héritiers, ſi cette dépenſe les afflige.

Songez

Songez que quand celui qui n'a que de la richeſſe vient à mourir, il n'y a rien de perdu.

Ces maximes, que nous nous ſommes permis de rappeller, ont toujours été, ſeront toujours vraies. S'il arrivoit qu'elles paruſſent problématiques à quelques-uns de ceux dont elles doivent diriger les actions, il faudroit s'en prendre à l'autorité publique. Par-tout le fiſc avide & rampant encourage à des injuſtices particulières, par les injuſtices générales qu'on lui voit commettre. Il opprime le commerce par les impôts ſans nombre dont il le ſurcharge. Il dégrade les negocians par les ſoupçons injurieux qu'il ne ceſſe de jetter ſur leur probité. Il rend, en quelque ſorte, la fraude néceſſaire, par la funeſte invention des monopoles.

Qu'eſt-ce donc que le monopole? C'eſt le privilège excluſif d'un citoyen ſur tout autre de vendre ou d'acheter. A cette définition, tout homme ſenſé s'arrête & dit: Entre des citoyens, tous égaux, tous ſervant la ſociété, tous contribuant à ſes charges à proportion de leurs moyens, comment un d'entre eux peut-il avoir un droit dont un autre ſoit légitimement privé? Quelle eſt donc cette choſe ſi ſacrée par ſa nature, qu'un homme, quel qu'il ſoit, ne puiſſe l'acquérir ſi elle lui manque, ou s'en défaire ſi elle lui appartient?

Si quelqu'un pouvoit prétendre à ce privilège, ce ſeroit ſans doute le ſouverain. Cependant il ne le peut pas: car il n'eſt que le premier des citoyens. Le corps de la nation peut l'en gratifier: mais alors c'eſt un acte de déférence, & non la conſéquence d'une prérogative qui ſeroit néceſſairement tyrannique. Que ſi le ſouverain ne peut ſe l'arroger à lui-même, bien moins encore le peut-il conférer à un autre. On ne donne point ce dont on n'a pas la propriété légitime.

Mais ſi contre la nature des choſes, il exiſte un peuple qui ait quelque prétention à la liberté, & où le chef ſe ſoit toutefois arrogé à lui-même ou ait conféré le monopole à un autre, quelle a été la ſuite de cette infraction au droit général? La révolte, ſans doute? Non; cela auroit dû être, mais n'a pas été.

Et pourquoi ? C'eſt qu'une ſociété eſt un aſſemblage d'hommes occupés de différentes fonctions, diviſés d'intérêt, jaloux, puſillanimes, préférant la jouiſſance paiſible de ce qu'on leur laiſſe à la défenſe armée de ce qu'on leur enlève, vivant à côté les uns des autres, ſe preſſant, ſans aucun concours de volontés ; c'eſt que ce concert, ſi raiſonnable, ſi utile, quand il ſubſiſteroit entre eux, ne leur donneroit, ni le courage, ni la force qui leur manque, ni par conſéquent ou l'eſpoir de vaincre, ou la réſolution de périr : c'eſt qu'ils verroient pour eux un danger éminent dans une tentative infructueuſe, & qu'ils ne verroient dans le ſuccès que l'avantage de leurs deſcendans, qu'ils aiment moins qu'eux..... Cependant il eſt arrivé quelquefois..... Oui, par l'enthouſiaſme du fanatiſme.....

Mais en quelque contrée que le monopole ait eu lieu, qu'y a-t-il produit ? Ce qu'il y a produit ? la dévaſtation. Les privilèges excluſifs ont ruiné l'ancien & le Nouveau-Monde. Aucune colonie naiſſante dans l'autre hémiſphère dont ils n'aient prolongé la foibleſſe ou qu'ils n'aient étouffée au berceau. Sous le nôtre, aucune contrée floriſſante dont ils n'aient détruit la ſplendeur ; aucune entrepriſe quelque brillante qu'elle fût, qu'ils n'aient détériorée ; aucune circonſtance plus ou moins flatteuſe, qu'ils n'aient tournée au détriment général.

Mais par quelle fatalité tout cela eſt-il arrivé ? Ce n'étoit point une fatalité, c'étoit une néceſſité. Cela s'eſt fait, parce qu'il falloit que cela ſe fît. Et pourquoi ? C'eſt qu'un poſſeſſeur privilégié, quelque puiſſant qu'il ſoit, ne peut jamais avoir, ni le crédit, ni les reſſources d'une nation entière. C'eſt que ſon monopole ne pouvant toujours durer, il en tire parti le plus rapidement qu'il peut ; il ne voit que le moment. Tout ce qui eſt au-delà du terme de ſon excluſif n'eſt rien à ſes yeux. Il aime mieux être moins riche ſans attendre, que plus riche en attendant. Par un inſtinct naturel à l'homme dont la jouiſſance eſt fondée ſur l'injuſtice, la tyrannie & les vexations, il craint ſans ceſſe la ſuppreſſion d'un droit fatal à tous. C'eſt que ſon intérêt eſt tout pour lui & que l'intérêt de la nation ne lui eſt rien. C'eſt

que pour un petit bien, pour un avantage momentané, mais sûr, il ne balance pas à faire un grand mal, un mal durable. C'est qu'en mettant le pied dans le lieu de son exercice, le privilège exclusif y introduit avec lui le cortège de toutes les sortes de persécutions. C'est que par la folie, le vague, l'étendue ou l'extension des conditions de son octroi, & par la puissance de celui qui l'a accordé ou qui le protège, maître de tout, il s'immisce de tout, il gêne tout, il détruit tout; il découragera, il anéantira un genre d'industrie qui sert à tous, pour y forcer un genre d'industrie qui nuit à tous, mais qui lui sert; il prétendra commander au sol, comme il a commandé aux bras; & il faudra qu'il cesse de produire ce qui lui est propre, pour ne produire que ce qui convient au monopole ou pour devenir stérile: car il préférera la stérilité à une fertilité qui le croise, la disette qu'il ne sentira pas à l'abondance qui diminueroit ses rentrées. C'est que selon la nature de la chose dont il a le commerce exclusif, si elle est de première nécessité, il affamera tout-à-coup une contrée ou la mettra toute nue; si elle n'est pas de première nécessité, il parviendra à la rendre telle par des contre-coups; & affamera, mettra encore toute nue la contrée à laquelle il saura bien ôter les moyens de se la procurer. C'est qu'il est presque toujours possible à celui qui est vendeur unique de se rendre par des opérations aussi subtiles, aussi profondes qu'atroces, le seul acheteur; & qu'alors il met à la chose qu'il vend un prix aussi exhorbitant, à celle qu'on est forcé de lui vendre un prix aussi bas qu'il lui plaît. C'est qu'alors, le vendeur se dégoûtant d'une industrie, d'une culture, d'un travail qui ne lui rend pas l'équivalent de ses dépenses, tout périt. La nation tombe dans la misère.

Le terme de l'exclusif expire, & son possesseur se retire opulent: mais que produit l'opulence d'un seul elevé sur la ruine de la multitude? Un grand mal. Si c'est un grand mal, pourquoi n'y a-t-on pas obvié? Pourquoi ne s'y oppose-t-on pas? Par le préjugé aussi *cruel* qu'*absurde*, qu'il est indifférent pour l'état, que la richesse soit dans la bourse de celui-ci ou de celui-là.

dans une ou plusieurs bourses. *Absurde*, parce que dans tous les cas, dans les grandes nécessités principalement, le souverain s'adresse à la nation, c'est-à-dire à un grand nombre d'hommes qui n'ont presque rien & qu'on achève d'écrâser par le peu qu'on en arrache, & à un très-petit nombre qui ont beaucoup, qui donnent peu, ou qui ne donnent jamais en proportion de ce qu'ils ont, & dont la contribution fût-elle au niveau de leur richesse, ne rendroit jamais la centième partie de ce qu'on auroit obtenu sans exaction, sans plainte d'un peuple nombreux & aisé. *Cruel*, parce qu'à égalité d'avantages, il y auroit de l'inhumanité à condamner la multitude, à manquer & à souffrir.

Mais le privilège exclusif se donne-t-il pour rien? Quelquefois. C'est alors une marque de reconnoissance ou pour de grands services, ou pour de longues bassesses, ou le résultat des intrigues d'une chaîne de subalternes, achetés, vendus, dont une des extrémités part des dernières conditions de la société, l'autre touche au trône; & c'est ce qu'on appelle la protection. Lorsqu'il se vend, est-il vendu son prix? Jamais. Non, jamais, & pour plusieurs raisons. Il est impossible que le prix qu'on en tire puisse compenser le ravage qu'il fait. Sa valeur n'en peut encore être connue, ni du chef de la nation qui ne s'entend à rien; ni de son représentant, souvent aussi peu instruit, & quelquefois traître à son maître & à la patrie; ni de l'acquéreur lui-même, qui calcule toujours son acquisition d'après son moindre produit. Enfin ces honteux marchés se faisant le plus souvent dans des tems de crise, l'administration accepte une somme peu proportionnée à la valeur réelle de la chose, mais avancée dans le moment d'un besoin, ou ce qui est plus ordinaire d'une fantaisie urgente.

Et quel est, en dernière analyse, le résultat de ces opérations réitérées, des désastres qui les suivent? La ruine de l'état, le mépris de la foi publique. Après ces infidélités, dont le nom même ne peut se prononcer sans rougir, la nation est plongée dans la désolation. Au milieu de plusieurs millions de malheu-

reux, s'élève la tête altière de quelques concussionnaires, gorgés de richesses & insultant à la misère de tous. L'empire énervé chancèle quelque tems au bord de l'abyme, dans lequel il tombe, aux éclats du mépris & de la risée de ses voisins; à moins que le ciel ne lui suscite un sauveur qu'il attend & qui ne vient pas toujours, ou que la persécution générale des scélérats qui le redoutent a bientôt dégoûté.

Les obstacles que les divers gouvernemens mettent au commerce que leurs sujets font ou devroient faire entre eux, sont bien plus multipliés encore dans celui d'un état avec les autres. On prendroit cette jalousie, presque moderne, des puissances, pour une conspiration secrète de se ruiner toutes, sans avantage pour aucune. Ceux qui conduisent les peuples mettent la même adresse à se défendre de l'industrie des nations, qu'à se garantir des souplesses des intrigans qui les entourent. Par-tout on repousse, par-tout on est repoussé. Quelques hommes ignorans, bas ou corrompus ont rempli l'Europe, le monde entier de mille contraintes insoutenables qui se sont de plus en plus étendues. La terre & l'eau ont été couvertes de guérites & de barrières. Le voyageur n'a point de repos, le marchand point de propriété; l'un & l'autre sont exposés à tous les pièges d'une législation artificieuse, qui sème les crimes avec les défenses, les peines avec les crimes. On se trouve coupable, sans le savoir ni le vouloir; & l'on est arrêté, taxé, dépouillé, sans avoir de reproche à se faire. Tel est le commerce en tems de paix. Que reste-t-il à dire des guerres de commerce?

Qu'un peuple confiné dans les glaces de l'ourse, arrache le fer aux entrailles de la terre, qui lui refuse la subsistance, & qu'il aille le glaive à la main couper les moissons d'un autre peuple; la faim, qui n'ayant point de loix n'en peut violer aucune, semble excuser ses hostilités. Il faut bien qu'il vive de carnage, lorsqu'il n'a point de grains. Mais quand une nation jouit d'un grand commerce, & peut faire subsister plusieurs états du superflu de ses richesses, quel intérêt l'excite à déclarer la guerre à d'autres nations industrieuses; à les empêcher de naviguer & de tra-

vailler ; en un mot, à leur défendre de vivre sous peine de mort ? Pourquoi s'arroge-t-elle une branche exclusive de commerce, un droit de pêche & de navigation à titre de propriété, comme si la mer devoit être divisée en arpens de même que la terre ? Sans doute on voit le motif de ces guerres ; on sait que la jalousie de commerce n'est qu'une jalousie de puissance. Mais une nation a-t-elle droit d'empêcher le travail qu'elle ne peut faire elle-même, & d'en condamner une autre à l'oisiveté, parce qu'elle s'y dévoue ?

Des guerres de commerce. Quel mot contre nature ! Le commerce alimente, & la guerre détruit. Le commerce peut bien enfanter & nourrir la guerre : mais la guerre coupe toutes les veines du commerce. Tout ce qu'une nation gagne sur une autre dans le commerce, est un germe de travail & d'émulation pour toutes les deux. Dans la guerre, c'est une perte pour l'une & pour l'autre : car le pillage, & le fer, & le feu, n'engraissent ni les terres, ni les hommes. Les guerres de commerce sont d'autant plus funestes, que par l'influence actuelle de la mer sur la terre, & de l'Europe sur les trois autres parties du monde, l'embrâsement devient général ; & que les dissentions de deux peuples maritimes répandent la discorde chez tous leurs alliés, & l'inertie dans le parti même de la neutralité.

Toutes les côtes & toutes les mers rougies de sang & couvertes de cadavres ; les foudres de la guerre tonnant d'un pole à l'autre, entre l'Afrique, l'Asie & l'Amérique, sur l'océan qui nous sépare du Nouveau-Monde, sur la vaste étendue de la mer Pacifique : voilà ce qu'on a vu dans les deux dernières guerres, où toutes les puissances de l'Europe ont tour-à-tour éprouvé des secousses & frappé de grands coups. Cependant la terre se dépeuploit de soldats, & le commerce ne la repeuploit pas ; les campagnes étoient desséchées par les impôts, & les canaux de la navigation n'arrosoient pas l'agriculture. Les emprunts de l'état ruinoient d'avance la fortune des citoyens par les bénéfices usuraires, pronostics des banqueroutes. Les nations même victorieuses, succomboient sous le faix des conquêtes ; &

s'emparant de plus de pays qu'elles n'en pouvoient garder ou cultiver, s'anéantiſſoient, pour ainſi dire, dans la ruine de leurs ennemis. Les nations neutres, qui vouloient s'enrichir en paix au milieu de cet incendie, recevoient & ſouffroient des inſultes plus flétriſſantes que les défaites d'une guerre ouverte.

L'eſprit de diſcorde avoit paſſé des ſouverains aux peuples. Les citoyens des divers états armoient pour ſe dépouiller réciproquement. On ne voyoit que vaiſſeaux marchands changés en vaiſſeaux corſaires. Ceux qui les montoient n'étoient pas pouſſés par leurs beſoins à ce vil métier. Quelques-uns avoient de la fortune, & des ſalaires avantageux s'offroient de toutes parts aux autres. Une paſſion effrénée pour le brigandage excitoit ſeule leur perverſité. La rencontre d'un navigateur paiſible les rempliſſoit d'une joie féroce qui ſe manifeſtoit par les plus vifs transports. Ils étoient cruels & homicides. Un ennemi plus heureux, plus fort ou plus hardi pouvoit ravir à ſon tour leur proie, leur liberté, leur vie : mais la vue d'un péril ſi ordinaire ne rallentiſſoit ni leur avarice, ni leur rage. Cette frénéſie n'étoit pas nouvelle. On l'avoit connue dans les ſiècles les plus reculés. Elle s'étoit perpétuée d'âge en âge. Toujours l'homme, même ſans être preſſé par l'aiguillon indomptable de la faim, cherche à dévorer l'homme. Cependant la calamité qu'on déplore ici n'étoit jamais montée au point où nous l'avons vue. L'activité de la piraterie a augmenté à meſure que les mers ont fourni plus d'alimens à ſon avidité, à ſon inquiétude.

Les nations ne ſe convaincront-elles donc jamais de la néceſſité de mettre fin à ces barbaries ? Un frein qui les arrêteroit ne feroit-il pas d'une utilité ſenſible ? Pourquoi faut-il que les denrées des deux mondes ſoient abymées dans les gouffres de l'océan avec les bâtimens qui les tranſportent, ou qu'elles ſervent d'aliment aux vices & aux débauches de quelques vagabonds ſans mœurs & ſans principes ? Cet aveuglement durera-t-il encore, ou les adminiſtrateurs des empires ouvriront-ils enfin les yeux à la lumière ? Si quelque jour on reuſſit à leur faire connoitre leurs vrais intérêts, les intérêts eſſentiels des

fociétés dont ils font les chefs, leur politique ne fe bornera pas à purger la mer de forbans, elle s'élevera jufqu'à laiffer un libre cours aux liaifons de leurs fujets refpectifs durant ces hoftilités meurtrières & deftructives qui fatiguent, qui ravagent fi fouvent le globe.

Ils font heureufement paffés ces tems déplorables où les nations fe battoient pour leur mutuel anéantiffement. Les troubles qui divifent aujourd'hui l'Europe n'ont pas un but fi funefte. Rarement fe propofa-t-on d'autre objet que la réparation de quelque injuftice, ou le maintien d'un certain équilibre entre les empires. Sans doute, les puiffances belligérantes chercheront à fe nuire, à s'affoiblir autant qu'il leur fera poffible : mais fi elles ne pouvoient faire que le mal qu'elles recevroient, ne feroit-il pas d'une utilité commune qu'on arrêtât ces calamités ? Or, c'eft ce qui arrive affez conftamment lorfque la guerre fufpend les opérations du commerce.

Alors un état repouffe les productions & l'induftrie de l'état ennemi, & voit repouffer fes productions & fon induftrie. C'eft des deux côtés une diminution de travail, de gain & de jouiffances. L'intervention des peuples neutres, dans ces circonftances, n'eft pas auffi favorable qu'on eft peut-être accoutumé à le penfer. Outre que leur miniftère eft néceffairement fort cher, ils cherchent encore à s'élever fur les ruines de ceux qu'ils femblent fervir. Ce que leur fol, ce que leurs atteliers peuvent fournir eft fubftitué, autant qu'il eft poffible, à ce qui fortoit du fol & des atteliers des puiffances armées, qui fouvent ne recouvrent pas à la paix ce que les hoftilités leur avoient fait perdre. Il fera donc toujours dans les intérêts bien combinés des nations qui fe combattront, de continuer, fans aucune entrave, les échanges qu'elles faifoient avant leurs querelles.

Toutes les vérités fe tiennent. Que celle dont on vient d'établir l'importance, dirige la conduite des gouvernemens, & bientôt tomberont ces innombrables barrières qui, dans le tems même de la plus profonde tranquillité, féparent les nations, quels que foient les rapports que la nature ou le hafard aient formé entre elles.

Les

Les démêlés les plus sanglans n'étoient autrefois qu'une explosion passagère après laquelle chaque peuple se reposoit sur ses armes brisées ou triomphantes. La paix étoit la paix. Elle n'est aujourd'hui qu'une guerre sourde. Tout état repousse les productions étrangères, ou par des prohibitions, ou par des gênes souvent équivalentes à des prohibitions ; tout état refuse les siennes aux conditions qui pourroient les faire rechercher, en étendre la consommation. L'ardeur de se nuire réciproquement s'étend d'un pole à l'autre. En vain la nature avoit réglé que, sous ses sages loix, chaque contrée seroit opulente, forte & heureuse de la richesse, de la puissance, du bonheur des autres. Elles ont, comme de concert, dérangé ce plan d'une bienveillance universelle, au détriment de toutes. Leur ambition les a portées à s'isoler ; & cette situation solitaire leur a fait desirer une prospérité exclusive. Alors le mal a été rendu pour le mal. On a opposé les artifices aux artifices, les proscriptions aux proscriptions, les fraudes aux fraudes. Les nations se sont énervées, en voulant énerver les nations rivales ; & il étoit impossible qu'il en fût autrement. Les rapports du commerce sont tous très-intimes. Une de ses branches ne peut éprouver quelque contrariété, sans que les autres n'en ressentent le contre-coup. Il entrelace les peuples, les fortunes, les échanges. C'est un tout dont les diverses parties s'attirent, se soutiennent & se balancent. Il ressemble au corps humain dont toutes les parties sont affectées lorsqu'une d'entre elles ne remplit pas les fonctions qui lui étoient destinées.

Voulez-vous terminer les maux que des systêmes mal combinés ont faits à la terre entière ? abbattez les funestes murs dont les nations se sont entourées. Rétablissez cette heureuse fraternité qui faisoit le charme des premiers âges. Que les peuples, dans quelque contrée où le sort les ait placés, à quelque gouvernement qu'ils soient soumis, quelque culte qu'ils professent, communiquent aussi librement entre eux que les habitans d'un hameau avec ceux d'un hameau voisin, avec ceux de la ville la plus prochaine, avec tous ceux du même empire ; c'est-à-dire sans droits, sans formalités, sans prédilection.

Alors, mais pas plutôt, le globe se remplira de productions; & de productions toutes d'une qualité exquise. La manie des impositions, des prohibitions, réduisoit chaque état à cultiver des denrées que son sol, que son climat repoussoient, & qui n'étoient jamais ni bonnes, ni abondantes. Il donnera une autre direction à ses travaux, lorsqu'il pourra satisfaire à ses besoins plus agéablement & à meilleur compte. Toute son activité se tournera vers les objets que la nature lui avoit destinés, & qui, étant ce qu'ils doivent être, trouveront un débouché avantageux dans les lieux où une économie éclairée aura déterminé à les négliger.

Alors, mais pas plutôt, toutes les nations arriveront au degré de prosperité où il leur est permis d'aspirer: elles jouiront de leurs propres richesses & des richesses des autres nations. Les peuples qui avoient eu quelque succès dans le commerce ont cru jusqu'à nos jours que leur voisin ne pourroit faire fleurir le sien qu'aux dépens du leur. Cette persuasion leur avoit fait jetter un œil inquiet & soupçonneux sur les efforts qu'il faisoit pour améliorer sa situation, les avoit poussés à interrompre par les manœuvres d'une cupidité active & injuste des travaux dont ils redoutoient les conséquences. Ils changeront de conduite lorsqu'ils auront compris que l'ordre physique & moral est interverti par l'état actuel des choses; que l'oisiveté d'une contrée nuit à toutes les autres, ou parce qu'elle les condamne à plus de labeurs, ou parce qu'elle les prive de quelques jouissances; que l'industrie étrangère, loin de retrécir la leur, l'élargira; que plus les biens se multiplieront autour d'eux, plus il leur sera facile d'étendre leurs commodités & leurs échanges; que leurs moissons & leurs atteliers tomberont nécessairement, si les débouchés & les retours doivent leur manquer; que les états comme les particuliers ont visiblement intérêt à vendre habituellement au plus haut prix possible, à acheter habituellement au meilleur prix possible, & que ce double avantage ne se peut trouver que dans la plus grande concurrence, dans la plus grande aisance des vendeurs & des acheteurs. C'est l'intérêt de chaque gouvernement; c'est donc l'intérêt de tous.

Et qu'on ne dise pas que dans le système d'une liberté générale & illimitée, quelques peuples prendroient un ascendant trop décidé sur les autres. Les nouvelles combinaisons n'ôteront à aucun état, ni son sol, ni son génie. Ce que chacun avoit d'avantages dans les tems de prohibition, il les conservera sous de meilleurs principes. Leur utilité augmentera même & augmentera beaucoup, parce que ses voisins, jouissant de plus de richesses, étendront de plus en plus leurs consommations.

S'il existoit un pays auquel il fût permis d'avoir quelque éloignement pour l'abolition du régime prohibitif, ce seroit celui-là sans doute qu'une nature avare a condamné à une éternelle pauvreté. Accoutumé à repousser par des loix somptuaires les délices des contrées plus fortunées, il pourroit craindre qu'une communication absolument libre avec elles ne dérangeât ses maximes, ne corrompît ses mœurs, ne préparât sa ruine. Ces alarmes seroient mal fondées. Hors quelques instans d'illusion peut-être tout peuple réglera ses besoins sur ses facultés.

Heureuse donc, & infiniment heureuse la puissance qui, la première se debarrassera des entraves, des taxes, des prohibitions qui arrêtent & oppriment par-tout le commerce. Attirés par la liberté, par la facilité, par la sûreté, par la multiplicité des échanges, les vaisseaux, les productions, les marchandises, les négocians de toutes les contrées de la terre rempliront ses ports. Les causes d'une prospérité si éclatante ne tarderont pas à être pénétrées ; & les nations, abdiquant leurs anciennes erreurs, leurs préjugés destructeurs, se hâteront d'adopter des principes si féconds en bons événemens. La révolution sera générale. Par-tout seront dissipés les nuages. Un jour serein luira sur le globe entier. La nature reprendra les rênes du monde. Alors, ou jamais, éclorra cette paix universelle qu'un roi guerrier mais humain ne croyoit pas chimérique. Si un bien si desiré & si peu attendu ne sort pas de ce nouvel ordre de choses, de ce grand développement de la raison, du moins la félicité générale des hommes portera-t-elle sur une base plus solide.

VII. Agriculture.

Le commerce qui ſort naturellement de l'agriculture, y revient par ſa pente & ſa circulation. Ainſi les fleuves retournent à la mer qui les a produits par l'exhalaiſon de ſes eaux en vapeurs, & par la chûte de ſes vapeurs en eaux. La pluie d'or qu'attirent le tranſport & la conſommation des fruits de la terre, retombe enfin ſur les campagnes, pour y reproduire tous les alimens de la vie & les matières du commerce. Sans la culture des terres, tout commerce eſt précaire, parce qu'il manque des premiers fonds, qui ſont les productions de la nature. Les nations qui ne ſont que maritimes ou commerçantes, ont bien les fruits du commerce : mais l'arbre en appartient aux peuples agricoles. L'agriculture eſt donc la première & la véritable richeſſe d'un état.

On ne jouiſſoit pas de ſes bienfaits dans l'enfance du monde. Les premiers habitans du globe n'attendoient une nourriture incertaine que du haſard & de leur adreſſe. Ils erroient de région en région. Sans ceſſe occupés de leurs beſoins ou de leurs craintes, ils ſe fuyoient, ils ſe détruiſoient réciproquement. La terre fut fouillée, & les miſères d'une vie vagabonde ſe trouvèrent adoucies. A meſure que l'agriculture s'étendit, les hommes ſe multiplièrent avec les ſubſiſtances. Il ſe forma des peuples & de grands peuples. Quelques-uns dédaignèrent les ſources de leur proſpérité, & ils furent punis de ce fol orgueil par l'invaſion. Sur le débris de vaſtes monarchies engourdies par l'abandon des travaux utiles s'élevèrent de nouveaux états qui ayant contracté à leur tour l'habitude de ſe repoſer ſur leurs eſclaves du ſoin de leur nourriture, ne purent réſiſter à des nations pouſſées par l'indigence & la barbarie.

Tel fut le ſort de Rome. Enorgueillie des dépouilles de l'univers, elle mépriſa les occupations champêtres de ſes fondateurs, de ſes plus illuſtres citoyens. Des retraites délicieuſes couvrirent ſes campagnes. On ne vécut plus que des contributions étrangères. Le peuple corrompu par des largeſſes continuelles, abandonna le labourage. Toutes les places utiles ou honorables furent achetées par d'abondantes diſtributions de bled.

La faim donna la loi dans les comices. Tous les ordres de la république ne furent plus gouvernés que par du pain & par des spectacles. Alors succomba l'empire, plutôt détruit par ces vices intérieurs que par les barbares qui le déchirèrent.

Le mépris que les Romains avoient eu pour l'agriculture dans l'ivresse de ces conquêtes qui leur avoient donné toute la terre sans la cultiver, ce mépris se perpetua. Il fut adopté par ces hordes de sauvages qui détruisant par le fer une puissance établie par le fer, laisserent à des serfs l'exploitation des champs, dont ils se réservoient les fruits & la propriété. On méconnut ce premier des arts, même dans le siecle qui suivit la découverte des deux Indes; soit qu'en Europe on fût trop occupé de guerres d'ambition ou de religion; soit qu'en effet les conquètes faites par le Portugal & par l'Espagne au-delà des mers, nous ayant rapporté des trésors sans travail, on se fût contenté d'en jouir par le luxe & les arts, avant de songer à perpétuer ces richesses.

Mais le tems vint, où le pillage cessa faute de pâture. Après qu'on se fut disputé & partagé les terres conquises dans le Nouveau-Monde, il fallut les défricher, & nourrir les colons de ces établissemens. Comme c'étoient des Européens, ils cultivoient pour l'Europe des productions qu'elle n'avoit pas, & lui demandoient en retour des alimens auxquels l'habitude les avoit naturalisés. A mesure que les colonies se peuplèrent, & que leurs productions multiplièrent les navigateurs & les manufacturiers, nos terres dûrent fournir un surcroit de subsistance pour un surplus de population; une augmentation de denrées indigènes, pour des objets étrangers d'échange & de consommation. Les travaux pénibles de la navigation, l'altération des alimens par le transport, occasionnant une plus grande déperdition de substances & de fruits, on fut obligé de solliciter, de remuer la terre, pour en tirer une surabondance de fécondité. La consommation des denrees de l'Amérique, loin de diminuer celle des productions d'Europe, ne fit que l'accroître & l'etendre sur toutes les mers, dans tous les ports, dans toutes les villes de com-

merce & d'induſtrie. Ainſi les nations les plus commerçantes, dûrent devenir en même tems les plus agricoles.

L'Angleterre eut les premières idées de ce nouveau ſyſtème. Elle l'etablit & le perfectionna par des honneurs & des prix propoſés aux cultivateurs. Une médaille fut frappée & adjugée au duc de Bedfort, avec cette inſcription : POUR AVOIR SEMÉ DU GLAND. Triptolème & Cérès ne furent adorés dans l'antiquité, qu'à des titres ſemblables ; & l'on érige encore des temples & des autels à des moines fainéans ! O Dieu de la nature, tu veux donc que les hommes périſſent ! Non : tu as gravé dans les ames généreuſes, dans tous les eſprits ſublimes, dans le cœur des peuples & des rois éclairés, que le travail eſt le premier devoir de l'homme, & que le premier travail eſt celui de la terre. L'éloge de l'agriculture eſt dans ſa récompenſe, dans la ſatisfaction de nos beſoins. *Si j'avois un homme qui me produiſît deux épis de bled au lieu d'un*, diſoit un monarque, *je le préférerois à tous les génies politiques.* Pourquoi faut-il que ce roi, que ce mot, ne ſoient qu'une fiction du philoſophe Swif ! Mais une nation qui produiſit de tels écrivains, devoit réaliſer cette belle ſentence. L'Angleterre doubla le produit de ſa culture. L'Europe eut ſous les yeux pendant plus d'un demi-ſiècle ce grand exemple, ſans en être aſſez vivement frappée pour le ſuivre. Les François qui, ſous le miniſtère de trois cardinaux, n'avoient guère pu s'occuper d'idées publiques, oſèrent enfin vers l'an 1750, écrire ſur des matières ſolides, & d'un intérêt ſenſible. L'entrepriſe d'un dictionnaire univerſel des ſciences & des arts, mit tous les grands objets ſous les yeux, tous les bons eſprits en action. L'eſprit des loix parut, & l'horizon du génie fut agrandi. L'hiſtoire naturelle d'un Pline François, qui ſurpaſſa la Grèce & Rome dans l'art de connoître & de peindre la phyſique ; cette hiſtoire hardie & grande comme ſon ſujet, échauffa l'imagination des lecteurs, & les attacha fortement à des contemplations dont un peuple ne ſauroit deſcendre ſans retomber dans la barbarie. Alors un aſſez grand nombre de citoyens furent éclairés ſur les vrais beſoins de leurs patrie. Le gouvernement lui-même parut entrevoir que toutes les richeſ-

ses sortoient de la terre. Il accorda quelques encouragemens à l'agriculture, mais sans avoir le courage de lever les obstacles qui s'opposoient à ses progrès.

Le laboureur François ne jouit pas encore du bonheur de n'être taxé qu'en proportion de ses facultés. Des impôts arbitraires continuent à l'inquiéter & à l'écraser. Des voisins jaloux ou avides peuvent toujours exercer contre lui leur cupidité ou leur vengeance. On ne cesse d'ajouter au poids de sa contribution des frais plus considérables que la contribution même pour hâter un paiement injuste & impossible. Un receveur cruel, un seigneur orgueilleux, un privilégié arrogant, un parvenu plus despote que tous les autres, peuvent l'humilier, le battre, le dépouiller, le priver en un mot de tous les droits de l'homme, de la propriété de la sûreté, de la liberté. Abruti par cette espèce d'abjection, son vêtement, ses manières, son langage, deviennent un objet de dérision pour tous les autres ordres, & l'autorité appuie souvent par sa conduite cet excès d'extravagance.

Je l'ai entendu cet administrateur stupide & féroce, & peu s'en faut que dans l'indignation dont je suis pénétré, je ne le nomme, & que je ne livre sa mémoire à l'exécration de tous les hommes honnêtes & sensés; je l'ai entendu. Il disoit que les travaux de la campagne étoient si pénibles, que si l'on permettoit au cultivateur d'acquérir de l'aisance, il abandonneroit sa charrue & laisseroit ses terres en friche. Son avis étoit donc de perpétuer la fatigue par la misère, & de condamner à l'indigence l'homme sans les sueurs duquel il seroit mort de faim. Il ordonnoit d'engraisser le bœuf, & il retranchoit la subsistance du laboureur. Il gouvernoit une province, & il ne concevoit pas que c'est l'impossibilité d'amasser un peu d'aisance, & non le péril de la fatigue qui dégoûtent le travailleur de son état. Il ignoroit que la condition dans laquelle on se presse d'entrer est celle dont on espère de sortir par la richesse, & que quelque dure que soit la journée de l'agriculteur, l'agriculture trouvera d'autant plus de bras que la récompense de ses peines sera plus sûre & plus abondante. Il n'avoit pas vu dans les villes une multitude de professions abréger

la vie des ouvriers ſans en être moins remplacés. Il ne ſavoit pas que dans de vaſtes contrées, des mineurs ſe réſignoient à périr dans les entrailles de la terre, & à y périr avant l'âge de trente ans, à la condition de recueillir de ce ſacrifice le vêtement & la nourriture de leurs femmes & de leurs enfans. Il ne lui étoit jamais venu dans l'eſprit que dans tous les métiers, l'aiſance qui permet d'appeller des auxiliaires, en adoucit la fatigue, & que d'exclure inhumainement le payſan de la claſſe des propriétaires, c'étoit arrêter les progrès du premier des arts, qui ne pouvoit devenir floriſſant, tant que celui qui bêchoit la terre ſeroit réduit à la bêcher pour autrui. Cet homme d'état n'avoit jamais comparé avec ſes immenſes côteaux, le petit quartier de vigne qui appartenoit à ſon vigneron, & connu la différence de la terre cultivée pour ſoi, & de la terre cultivée pour les autres.

Heureuſement pour la France, tous les agens du gouvernement n'ont pas eu des préjugés auſſi deſtructeurs, & plus heureuſement encore, on y a ſouvent ſurmonté les obſtacles qui s'oppoſoient à l'amélioration des terres & de la culture. L'Allemagne, & le Nord enſuite, ont été entraînés par le goût du ſiècle, que les bons eſprits avoient tourné vers ces grands objets. Ces vaſtes régions ont enfin compris que les contrées les plus étendues étoient ſans valeur, ſi des travaux opiniâtres ne les rendoient utiles; que défricher un ſol, c'étoit l'agrandir; & que les campagnes les moins favoriſées de la nature, pouvoient devenir fécondes par des avances faites avec intelligence. Des productions abondantes & variées ont été la récompenſe d'une conduite ſi judicieuſement ordonnée. Des peuples qui avoient manqué du néceſſaire, ſe ſont trouvés en état de fournir des alimens, même aux parties méridionales de l'Europe.

Mais comment des hommes placés ſur un terrein ſi riche ont-ils pu avoir beſoin de ſecours étrangers pour vivre? Peut-être par la raiſon même que le terrein étoit excellent. Dans les pays que le ſort n'a pas traités favorablement, il a fallu que le cultivateur eût des fonds conſidérables, ſe condamnât à des veilles aſſidues, pour arracher des entrailles d'un ſol ingrat ou rébelle,

des

des moiſſons un peu abondantes. Il n'a eu, pour ainſi dire, qu'à gratter la terre ſous un ciel plus fortuné, & cet avantage l'a plongé dans la miſère & dans l'indolence. Le climat a encore augmenté ces calamites, & les inſtitutions religieuſes y ont mis le comble.

Le ſabat, à ne l'enviſager même que ſous un point de vue politique, eſt une inſtitution admirable. Il convenoit de donner un jour périodique de repos aux hommes, pour qu'ils euſſent le tems de ſe redreſſer, de lever leurs yeux vers le ciel, de jouir avec réflexion de la vie, de méditer ſur les événemens paſſés, de raiſonner les opérations actuelles, de combiner un peu l'avenir. Mais en multipliant ces jours d'inaction, n'a-t-on pas fait pour les individus, pour les ſociétés, un fléau de ce qui avoit été établi pour leur avantage? Un ſol que des bras nerveux, que des animaux vigoureux remueroient trois cens jours chaque année, ne donneroit-il pas un double produit de celui qui ne les occuperoit que cent cinquante? Quel ſingulier aveuglement! mille fois on a fait couler des ruiſſeaux de ſang pour empêcher le démembrement d'un territoire, mille fois on en a fait couler pour donner plus d'etendue à ce territoire; & les puiſſances chargées du maintien, du bonheur des empires, ont patiemment ſouffert qu'un prêtre, & quelquefois un prêtre étranger, envahit ſucceſſivement le tiers de ce territoire: par la diminution équivalente du travail, qui pouvoit ſeul le fertiliſer. Ce déſordre inconcevable a ceſſé dans pluſieurs états: mais il continue au midi de l'Europe. C'eſt un des plus grands obſtacles à la multiplication de ſes ſubſiſtances, à l'accroiſſement de ſa population. On y commence cependant à ſentir l'importance du labourage. L'Eſpagne même s'eſt remuée; & faute d'habitans qui vouluſſent s'en occuper, elle a du-moins attiré des laboureurs étrangers dans ſes provinces en friche.

Malgre cette émulation preſque univerſelle, on doit convenir que l'agriculture n'a pas fait le même progrès que les autres arts. Depuis la renaiſſance des lettres, le génie de l'homme a meſuré la terre, calculé le mouvement des aſtres, peſé l'air. Il a percé

les ténèbres qui lui cachoient le ſyſtême phyſique & moral du monde. La nature interrogée lui a découvert une infinité de ſecrets dont toutes les ſciences ſe ſont enrichies. Son empire s'eſt étendu ſur mille objets néceſſaires au bonheur des peuples. Dans cette fermentation des eſprits, la phyſique expérimentale, qui n'avoit que très-imparfaitement éclairé l'ancienne philoſophie, a trop rarement tourné ſes obſervations vers la partie du règne végétal la plus importante. On ignore encore les différentes qualités des terres, dont le nombre eſt infiniment varié; quelles ſont les plus propres à chaque production; la quantité, la qualité des ſemences qu'il convient de leur confier; les tems propices pour les labourer, les enſemencer, les dépouiller; les eſpèces d'engrais qui doivent augmenter leur fertilité. On n'eſt pas mieux inſtruit ſur la manière la plus avantageuſe de multiplier les troupeaux, de les élever, de les nourrir, de rendre leur toiſon meilleure. On n'a pas porté un plus grand jour ſur ce qui peut concerner les arbres. Nous n'avons guère, ſur toutes ces matières de néceſſité première, que des notions imparfaites, telles qu'une routine tout-à-fait aveugle ou une pratique peu réfléchie ont dû nous les tranſmettre. L'Europe ſeroit encore plus reculée, ſans les méditations de quelques écrivains Anglois, qui ont réuſſi à déraciner un aſſez grand nombre de préjugés, à introduire pluſieurs méthodes excellentes. Ce zèle pour le premier des arts s'eſt communiqué aux laboureurs de leur nation. Fair Child, un d'entr'eux, a pouſſé l'enthouſiaſme juſqu'à ordonner que la dignité de ſa profeſſion ſeroit annuellement célébrée par un diſcours public. Sa volonté a été exécutée pour la première fois en 1760, dans l'égliſe de S. Léonard de Londres; & une cérémonie ſi utile n'a pas été interrompue depuis cette époque mémorable.

Il eſt ſingulier, & pourtant naturel, que les hommes ne ſoient revenus au premier des arts, qu'après avoir parcouru tous les autres. C'eſt la marche de l'eſprit humain de ne rentrer dans le bon chemin, que lorſqu'il s'eſt épuiſé dans les fauſſes routes. Il va toujours en avant; & comme il eſt parti de l'agriculture pour ſuivre la carrière du commerce & du luxe, il fait rapidement le

tour du cercle, & se retrouve enfin dans le berceau de tous les arts, où il s'attache par ce même esprit d'intérêt qui l'en avoit fait sortir. Tel l'homme avide & curieux, qui s'expatrie dans sa jeunesse, las de courir le monde, revient vivre & mourir sous le toît de sa naissance.

Tout, en effet, dépend & résulte de la culture des terres. Elle fait la force intérieure des états ; elle y attire les richesses du dehors. Toute puissance qui vient d'ailleurs que de la terre, est artificielle & précaire, soit dans le physique, soit dans le moral. L'industrie & le commerce qui ne s'exercent pas en premier lieu sur l'agriculture d'un pays, sont au pouvoir des nations étrangères, qui peuvent, ou les disputer par émulation, ou les ôter par envie ; soit en établissant la même industrie chez elles ; soit en supprimant l'exportation de leurs matières en nature, ou l'importation de ces matières en œuvre. Mais un état bien défriché, bien cultivé, produit les hommes par les fruits de la terre, & les richesses par les hommes. Ce ne sont pas les dents du dragon qu'il seme pour enfanter des soldats qui se détruisent ; c'est le lait de Junon qui peuple le ciel d'une multitude innombrable d'étoiles.

Le gouvernement doit donc sa protection aux campagnes plutôt qu'aux villes. Les unes sont des mères & des nourrices toujours fécondes ; les autres ne sont que des filles souvent ingrates & stériles. Les villes ne peuvent guère subsister que du superflu de la population & de la reproduction des campagnes. Les places même & les ports de commerce, qui, par leurs vaisseaux, semblent tenir au monde entier, qui répandent plus de richesses qu'ils n'en possèdent, n'attirent cependant tous les trésors qu'ils versent, qu'avec les productions des campagnes qui les environnent. C'est donc à la racine qu'il faut arroser l'arbre. Les villes ne seront florissantes, que par la fécondité des champs.

Mais cette fertilité dépend moins encore du sol, que de ses habitans. Quelques conttrées, quoique situées sous le climat le plus favorable à l'agriculture, produisent moins que d'autres en tout inférieures, parce que le gouvernement y etouffe la nature de mille manières. Par-tout où la nation est attachée à sa patrie

par la propriété, par la sûreté de ses fonds & de ses revenus, les terres fleurissent & prospèrent. Par-tout où les privilèges ne seront pas pour les villes, & les corvées pour les campagnes, on verra chaque propriétaire, amoureux de l'héritage de ses pères, l'accroître & l'embellir par une culture assidue, y multiplier ses enfans à proportion de ses biens, & ses biens à proportion de ses enfans.

L'intérêt du gouvernement est donc de favoriser les cultivateurs, avant toutes les classes oiseuses de la société. La noblesse n'est qu'une distinction odieuse, quand elle n'est pas fondée sur des services réels & vraiment utiles à l'état, comme celui de défendre la nation contre les invasions de la conquête, & contre les entreprises du despotisme. Elle n'est que d'un secours précaire & souvent ruineux, quand après avoir mené une vie molle & licentieuse dans les villes, elle va prêter une foible défense à la patrie sur les flottes & dans les armées, revient à la cour mendier, pour récompense de ses lâchetés, des places & des honneurs outrageans & onéreux pour les peuples. Le clergé n'est qu'une profession au-moins stérile pour la terre, lors même qu'il s'occupe à prier. Mais quand, avec des mœurs scandaleuses, il prêche une doctrine que son exemple & son ignorance rendent doublement incroyable, impraticable; quand, après avoir déshonoré, décrié, renversé la religion par un tissu d'abus, de sophismes, d'injustices & d'usurpations, il veut l'étayer par la persécution: alors ce corps privilégié, paresseux & turbulent, devient le plus cruel ennemi de l'état & de la nation. Il ne lui reste de sain & de respectable, que cette classe de pasteurs, la plus avilie & la plus surchargée, qui, placée parmi les peuples des campagnes, travaille, édifie, conseille, console & soulage une multitude de malheureux.

Les cultivateurs méritent la préférence du gouvernement, même sur les manufactures & les arts, soit mécaniques, soit libéraux. Honorer & protéger les arts de luxe, sans songer aux campagnes, source de l'industrie qui les a créés & les soutient, c'est oublier l'ordre des rapports de la nature & de la société.

Favoriser les arts & négliger l'agriculture, c'est ôter les pierres des fondemens d'une pyramide, pour en élever le sommet. Les arts mécaniques attirent assez de bras par les richesses qu'ils procurent aux entrepreneurs, par les commodités qu'ils donnent aux ouvriers, par l'aisance, les plaisirs & les commodités qui naissent dans les cités où sont les rendez-vous de l'industrie. C'est le séjour des campagnes qui a besoin d'encouragement pour les travaux les plus pénibles, de dédommagement pour les ennuis & les privations. Le cultivateur est éloigné de tout ce qui peut flatter l'ambition ou charmer la curiosité. Il vit séparé des honneurs & des agrémens de la société. Il ne peut, ni donner à ses enfans une éducation civile sans les perdre de vue, ni les mettre dans une route de fortune qui les distingue & les avance. Il ne jouit point des sacrifices qu'il fait pour eux, lorsqu'ils sont élevés loin de ses yeux. En un mot, il a toutes les peines de la nature : mais en a-t-il les plaisirs, s'il n'est pas soutenu par les soins paternels du gouvernement ? Tout est onéreux & humiliant pour lui, jusqu'aux impôts, dont le nom seul rend quelquefois sa condition méprisable à toutes les autres.

Les arts libéraux attachent par le talent même, qui en fait une sorte de passion ; par la considération qu'ils réfléchissent sur ceux qui s'y distinguent. On ne peut admirer les ouvrages qui demandent du génie, sans estimer & rechercher les hommes doués de ce don précieux de la nature. Mais l'homme champêtre, s'il ne jouit en paix de ce qu'il possède & qu'il recueille ; s'il ne peut cultiver les vertus de son état, parce qu'on lui en ôte les douceurs ; si les milices, les corvées & les impôts viennent lui arracher son fils, ses bœufs & ses grains, que lui restera-t-il, qu'à maudire le ciel & la terre qui l'affligent ? Il abandonnera son champ & sa patrie.

Un gouvernement sage ne sauroit donc, sans se couper les veines, refuser ses premières attentions à l'agriculture. Le moyen le plus prompt & le plus actif de la seconder, c'est de favoriser la multiplication de toutes les espèces de productions, par la circulation la plus libre & la plus illimitée,

Une liberté indéfinie dans le commerce des denrées, rend en même tems un peuple agricole & commerçant ; elle étend les vues du cultivateur ſur le commerce, les vues du négociant ſur la culture; elle lie l'un à l'autre par des rapports ſuivis & continus. Tous les hommes tiennent enſemble aux campagnes & aux villes. Les provinces ſe connoiſſent & ſe fréquentent. La circulation des denrées amène vraiment l'âge d'or, où les fleuves de lait & de miel coulent dans les campagnes. Toutes les terres ſont miſes en valeur. Les prés favoriſent le labourage, par les beſtiaux qu'ils engraiſſent; la culture des bleds encourage celle des vins, en fourniſſant une ſubſiſtance toujours aſſurée à celui qui ne ſème, ni ne moiſſonne ; mais plante, taille & cueille.

Prennez un ſyſtême oppoſé. Entreprenez de régler l'agriculture & la circulation de ſes produits par des loix particulières : que de calamités! L'autorité voudra non-ſeulement tout voir, tout ſavoir, mais tout faire, & rien ne ſe fera. Les hommes ſeront conduits comme leurs troupeaux & leurs grains ; ils ſeront ramaſſés en tas, & diſperſés au gré d'un deſpote, pour être égorgés dans les boucheries de la guerre, ou pour dépérir inutilement ſur les flottes & dans les colonies. La vie d'un état en deviendra la mort. Ni les terres, ni les hommes ne pourront proſpérer; & les états marcheront promptement à leur diſſolution, à ce demembrement, qui eſt toujours précédé du maſſacre des peuples & des tyrans. Que deviendront alors les manufactures ?

VIII.
Manufactures.

Les arts naiſſent de l'agriculture, lorſqu'elle eſt portée à ce degré d'abondance & de perfection, qui laiſſe aux hommes le loiſir d'imaginer & de ſe procurer des commodités ; lorſqu'elle produit une population aſſez nombreuſe pour être employée à d'autres travaux que ceux de la terre. Alors il faut néceſſairement qu'un peuple devienne ou ſoldat, ou navigateur, ou fabriquant. Dès que la guerre a émouſſé la rudeſſe & la férocité d'une nation robuſte; dès qu'elle a circonſcrit à-peu-près l'étendue d'un empire, les bras qu'elle exerçoit aux armes, doivent manier la rame, les cordages, le ciſeau, la navette, tous les outils, en un mot, du commerce & de l'induſtrie : car la terre

qui nourrissoit tant d'hommes sans leur secours, n'a pas besoin qu'ils reviennent à la charrue. Comme les arts ont toujours une contrée, un asyle, où ils s'exercent & fleurissent en paix, il est plus aisé d'aller les y chercher & de les attirer, que d'attendre chez soi leur naissance & leurs progrès de la lenteur des siecles & de la faveur du hasard, qui préside aux découvertes du génie. Aussi toutes les nations industrieuses de l'Europe ont-elles pris la plus riche partie de leurs arts en Asie. C'est-là que l'invention paroît être aussi ancienne que le genre-humain.

La beauté, la fécondité du climat y engendra de tout tems, avec l'abondance de tous les fruits, une population nombreuse. La stabilité des empires y fonda les loix & les arts, enfans du génie & de la paix. La richesse du sol y produisit le luxe, créateur des jouissances de l'industrie. L'Inde & la Chine, la Perse & l'Egypte, possédèrent avec tous les trésors de la nature, les plus brillantes inventions de l'art. La guerre y a souvent détruit les monumens du génie : mais ils y renaissent de leurs cendres, de même que les hommes. Semblables à ces essaims laborieux, que l'aquilon des hivers fait périr dans les ruches, & qu'on voit se reproduire au printems avec le même amour du travail & de l'ordre ; certains peuples de l'Asie, malgré les invasions & les conquêtes des Tartares, ont toujours conservé les arts du luxe avec ses matériaux.

Ce fut dans un pays successivement conquis par les Scythes, les Romains & les Sarrasins, que les nations de l'Europe, qui n'avoient pu être civilisées ni par le christianisme, ni par les siècles, retrouvèrent les sciences & les arts qu'ils ne cherchoient point. Les croisés épuisèrent leur fanatisme & perdirent leur barbarie à Constantinople. C'est en allant au tombeau de leur Dieu, né dans une crêche & mort sur une croix, qu'ils prirent le goût de la magnificence, du faste & des richesses. Ils rapportèrent la pompe Asiatique dans les cours de l'Europe. L'Italie, d'où la religion dominoit sur les autres contrées, adopta la première une industrie utile à ses temples, aux cérémonies de son culte, à ces spectacles qui nourrissent la dévotion par les

fens, quand elle s'eft une fois emparée de l'ame. Rome chrétienne, qui avoit emprunté fes rites de l'Orient, devoit en tirer ce qui les foutient, l'éclat des richeffes.

Venife, qui avoit des vaiffeaux fous l'étendard de la liberté, ne pouvoit manquer d'induftrie. Les Italiens élevèrent des manufactures, & furent long-tems en poffeffion de tous les arts, même quand la conquête des deux Indes eut fait déborder en Europe les tréfors du monde entier. La Flandre tira fes métiers de l'Italie, l'Angleterre eut les fiens de la Flandre, & la France emprunta fon induftrie de toutes les nations. Elle acheta des Anglois le métier à bas, qui travaille dix fois plus vîte que l'aiguille. Les doigts que ce métier faifoit repofer, fe confacrèrent à la dentelle, qu'on déroba aux Flamands. Paris furpaffa les tapis de Perfe & les tentures de Flandre, par fes deffins & fes teintures; les glaces de Venife, par la tranfparence & la grandeur. La France apprit à fe paffer de l'Italie, pour une partie de fes foies; & de l'Angleterre, pour les draps. L'Allemagne a gardé, avec les mines de fer & de cuivre, la fupériorité dans l'art de fondre, de tremper & de travailler ces métaux. Mais l'art de polir & de façonner toutes les matières qui peuvent entrer dans les décorations du luxe & dans les agrémens de la vie, femble appartenir aux François; foit qu'ils trouvent dans la vanité de plaire, les moyens d'y réuffir par tous les dehors brillans; foit qu'en effet la grace & l'aifance accompagnent partout un peuple vif & gai, qui poffède le goût par un inftinct naturel.

Toute nation agricole doit avoir des arts pour employer fes matières, & doit augmenter fes productions pour entretenir fes artifans. Si elle ne connoiffoit que les travaux de la terre, fon induftrie feroit bornée dans fes caufes, fes moyens & fes effets. Avec peu de defirs & de befoins, elle feroit peu d'efforts, elle emploieroit moins de bras, & travailleroit moins de tems. Elle ne fauroit accroître ni perfectionner la culture. Si cette nation avoit à proportion plus d'arts que de matières, elle tomberoit à la merci des étrangers, qui ruineroient fes manufactures, en faifant

faisant baisser le prix de son luxe, & monter le prix de sa subsistance. Mais quand un peuple agricole réunit l'industrie à la propriété, la culture des productions à l'art de les employer, il a dans lui-même toutes les facultés de son existence & de sa conservation, tous les germes de sa grandeur & de sa prospérité. C'est à ce peuple qu'il est donné de pouvoir tout ce qu'il veut, & de vouloir tout ce qu'il peut.

Rien n'est plus favorable à la liberté, que les arts. Elle est leur élément, & ils sont, par leur nature, cosmopolites. Un habile artiste peut travailler dans tous les pays du monde, parce qu'il travaille pour le monde entier. Les talens fuient par-tout l'esclavage, que des soldats trouvent par-tout. Les Protestans chassés de la France par l'intolérance ecclésiastique, s'ouvrirent un refuge dans tous les états civilisés de l'Europe; & des prêtres, bannis de leur patrie, n'ont eu d'asyle nulle part, pas même dans l'Italie, berceau du monachisme & de l'intolérance.

Les arts multiplient les moyens de fortune, & concourent, par une plus grande distribution de richesses, à une meilleure répartition de la propriété. Alors cesse cette inégalité excessive, fruit malheureux de l'oppression, de la tyrannie & de l'engourdissement de toute une nation.

Que d'objets d'instruction & d'admiration dans les manufactures & les atteliers pour l'homme le plus instruit! Il est beau sans doute d'étudier les productions de la nature: mais les différens moyens que les arts emploient, soit pour adoucir les maux, soit pour augmenter les agrémens de la vie, ne sont-ils pas encore plus intéressans à connoître? Si vous cherchez le génie, entrez dans les atteliers, & vous l'y trouverez sous mille formes diverses. Si un seul homme avoit été l'inventeur du métier à figurer les étoffes, il eût montré plus d'intelligence que Leibnitz ou Newton; & j'ose assurer que dans les principes mathématiques du dernier, il n'y a aucun problême plus difficile à résoudre que celui d'exécuter une maille à l'aide d'une machine. N'est-il pas honteux de voir les objets, dont on est environné, se répéter

dans une glace, & d'ignorer comment la glace se coule & se met au teint ; de se garantir des rigueurs du froid par le velours, & de ne pas savoir comment il se fabrique ? Hommes instruits, allez aider de vos lumières ce malheureux artisan condamné à suivre aveuglément sa routine, & soyez sûrs d'en être dédommagés par les secrets qu'il vous confiera.

Le flambeau de l'industrie éclaire à la fois un vaste horizon. Aucun art n'est isolé. La plupart ont des formes, des modes, des instrumens, des élémens qui leur sont communs. La méchanique seule a dû prodigieusement étendre l'étude des mathématiques. Toutes les branches de l'arbre généalogique des sciences se sont développées avec les progrès des arts & des métiers. Les mines, les moulins, les draperies, les teintures ont agrandi la sphère de la physique & de l'histoire naturelle. Le luxe a créé l'art de jouir, qui dépend tout entier des arts libéraux. Dès que l'architecture admet des ornemens au-dehors, elle attire la décoration au-dedans. La sculpture & la peinture travaillent aussi-tôt à l'embellissement, à l'agrément des édifices. L'art du dessin s'empare des habits & des meubles. Le crayon, fertile en nouveautés, varie à l'infini ses traits & ses nuances sur les étoffes & les porcelaines. Le génie de la pensée & de la parole médite à loisir les chefs-d'œuvre de la poésie & de l'éloquence, ou ces heureux systêmes de la politique & de la philosophie qui rendent aux peuples tous leurs droits, aux souverains toute leur gloire, celle de régner sur les esprits & sur les cœurs, sur l'opinion & sur la volonté, par la raison & l'équité.

C'est alors que les arts enfantent cet esprit de société qui fait le bonheur de la vie civile, qui délasse des travaux sérieux par des repas, des spectacles, des concerts, des entretiens, par toute sorte de divertissemens agréables. L'aisance donne à toutes les jouissances honnêtes un air de liberté qui lie & mêle les conditions. L'occupation ajoute du prix ou du charme aux plaisirs qui sont sa récompense. Chaque citoyen, assuré de sa subsistance par le produit de son industrie, vaque à toutes les occupations agréables ou pénibles de la vie, avec ce repos de l'ame qui mène

au doux ſommeil. Ce n'eſt pas que la cupidité ne faſſe beaucoup de victimes : mais encore moins que la guerre ou que la ſuperſtition, fléaux continuels des peuples oiſifs.

Après la culture des terres, c'eſt donc celle des arts qui convient le plus à l'homme. L'une & l'autre font aujourd'hui la force des états policés. Si les arts ont affoibli les hommes, ce ſont donc les peuples foibles qui ſubjuguent les forts : car la balance de l'Europe eſt dans les mains des nations artiſtes.

Depuis que l'Europe eſt couverte de manufactures, l'eſprit & le cœur humain ſemblent avoir changé de pente. Le deſir des richeſſes eſt né par-tout de l'amour du plaiſir. On ne voit plus de peuple qui conſente à être pauvre, parce que la pauvreté n'eſt plus le rempart de la liberté. Faut-il le dire ? les arts tiennent lieu de vertus ſur la terre. L'induſtrie peut enfanter des vices : mais, du moins, elle bannit ceux de l'oiſiveté, qui ſont mille fois plus dangereux. Les lumières étouffant par degrés toute eſpèce de fanatiſme, tandis qu'on travaille par beſoin de luxe, on ne s'égorge point par ſuperſtition. Le ſang humain, du-moins, n'eſt jamais verſé ſans une apparence d'intérêt ; & peut-être la guerre ne moiſſonne-t-elle que ces hommes violens & féroces qui, dans tous les états, naiſſent ennemis & perturbateurs de l'ordre, ſans autre talent, ſans autre inſtinct que celui de détruire. Les arts contiennent cet eſprit de diſſention, en aſſujettiſſant l'homme à des travaux aſſidus & réglés. Ils donnent à toutes les conditions des moyens & des eſpérances de jouir, même aux plus baſſes une ſorte de conſidération & d'importance, par l'utilité qu'elles rapportent. Tel ouvrier, à l'âge de quarante ans, a plus valu d'argent à l'état, qu'une famille entière de ſerfs cultivateurs n'en rendoit autrefois au gouvernement féodal. Une riche manufacture attire plus d'aiſance dans un village que vingt châtaux de vieux barons chaſſeurs ou guerriers n'en rendoient dans une province.

S'il eſt vrai que, dans l'état actuel du monde, les peuples les plus induſtrieux doivent être les plus heureux & les plus puiſſans ; ſoit que dans des guerres inévitables ils fourniſſent par

eux-mêmes, ou qu'ils achètent par leurs richesses plus de soldats, de munitions & de forces maritimes ou terrestres; soit qu'ayant un plus grand intérêt à la paix, ils évitent ou terminent les querelles par des négociations; soit que dans les défaites ils réparent plus promptement leurs pertes à force de travail; soit qu'ils jouissent d'un gouvernement plus doux, plus éclairé, malgré les instrumens de corruption & de servitude que la mollesse du luxe prête à la tyrannie: si les arts, en un mot, civilisent les nations, un état doit chercher tous les moyens de faire fleurir les manufactures.

Ces moyens dépendent du climat qui, dit Polybe, forme la figure, la couleur & les mœurs des nations. Le climat le plus tempéré doit être le plus favorable à l'industrie sédentaire. S'il est trop chaud, il s'oppose à l'établissement des manufactures qui demandent le concours de plusieurs hommes réunis au même ouvrage; il exclut tous les arts qui veulent des fourneaux ou beaucoup de lumière. S'il est trop froid, il ne peut admettre les arts qui cherchent le grand air. Trop loin ou trop près de l'équateur, l'homme est inhabile à différens travaux qui semblent propres à une température douce. Pierre-le-grand alla vainement chercher dans les états les mieux policés de l'Europe, tous les arts qui pouvoient humaniser sa nation: depuis cinquante ans, aucun de ces germes de vie n'a pu prendre racine au milieu des glaces de la Russie. Tous les artistes y sont étrangers, & meurent bientôt avec leur talent & leur travail s'ils veulent y séjourner. En vain les protestans que Louis XIV persécuta dans sa vieillesse, comme si cet âge étoit celui des proscriptions, apportèrent les arts & les métiers chez tous les peuples qui les accueilloient; ils ne purent y faire les mêmes ouvrages qu'en France. L'art dépérit ou déclina dans leurs mains également actives & laborieuses, parce qu'il n'étoit pas échauffé ou éclairé des mêmes rayons du soleil.

A la faveur du climat pour l'encouragement des manufactures, doit se réunir l'avantage de la situation politique d'un état. S'il est d'une étendue qui ne lui laisse rien à craindre ou à desirer

pour ſa ſtabilité : s'il eſt voiſin de la mer pour l'abord des matières & l'iſſue des ouvrages, entre des puiſſances à mines de fer pour exercer ſon induſtrie, & des états à mines d'or pour les payer; s'il a des nations à droite & à gauche, des ports & des chemins ouverts de toutes parts : cet état aura tous les dehors qui peuvent exciter un peuple à ouvrir des manufactures.

Mais un avantage plus eſſentiel encore, c'eſt la fertilité du ſol. Si la culture demande trop de bras, elle ne pourra fournir des ouvriers, ou les campagnes ſe trouveront dépeuplées par les atteliers; & dès-lors la cherté des denrées diminuera le nombre des métiers en hauſſant le prix des ouvrages.

Au défaut de la fécondité des terres, les manufactures veulent au moins la frugalité des hommes. Une nation qui conſommeroit beaucoup de ſubſiſtances, abſorberoit tout le gain de ſon induſtrie. Quand le luxe monte plus vîte & plus haut que le travail, il dépérit dans ſa ſource, il flétrit & deſſèche le tronc qui lui donne la ſève. Quand l'ouvrier veut ſe nourrir & ſe vêtir comme le fabriquant qui l'emploie, la fabrique eſt bientôt ruinée. La frugalité que les républicains obſervent par vertu, les manufacturiers doivent la garder par avarice. C'eſt pour cela peut-être que les arts, même de luxe, conviennent mieux aux républiques qu'aux monarchies : car la pauvreté du peuple dans un état monarchique, n'eſt pas toujours un vif aiguillon d'induſtrie. Le travail de la faim eſt toujours borné comme elle: mais le travail de l'ambition croît avec ce vice même.

Le caractère national influe beaucoup ſur le progrès des arts de luxe & d'ornement. Un certain peuple eſt propre à l'invention par la légéreté même qui le porte à la nouveauté. Ce même peuple eſt propre aux arts par ſa vanité, qui le porte à la parure. Une autre nation moins vive a moins de goût pour les choſes frivoles, & n'aime pas à changer de mode. Plus mélancolique, elle a plus de pente aux débauches de la table, à l'ivrognerie qui la délivre de ſes ennemis. L'une de ces nations doit mieux réuſſir que ſa rivale dans les arts de décoration : elle doit primer ſur elle chez tous les autres peuples qui recherchent les mêmes arts,

Après la nature, c'eſt le gouvernement qui fait proſpérer les fabriques. Si l'induſtrie favoriſe la liberté nationale, à ſon tour la liberté doit favoriſer l'induſtrie. Les privilèges excluſifs ſont les ennemis des arts & du commerce, que la concurrence ſeule peut encourager. C'eſt encore une eſpèce de monopole que le droit d'apprentiſſage & le prix des maîtriſes. Cette ſorte de privilège qui favoriſe les corps de métiers, c'eſt-à-dire, de petites communautés aux dépens de la grande, eſt nuiſible à l'état. En ôtant aux gens du peuple la liberté de choiſir la profeſſion qui leur convient, on remplit toutes les profeſſions de mauvais ouvriers. Celles qui demandent le plus de talent ſont exercées par les mains qui ont le plus d'argent; les plus viles & les moins chères tombent ſouvent à des gens nés pour exceller dans un art diſtingué. Les uns & les autres, dans un métier dont ils n'ont pas le goût, négligent l'ouvrage & perdent l'art: les premiers, parce qu'ils ſont au-deſſous: les ſeconds, parce qu'ils ſe ſentent au-deſſus. Mais l'exemption des maîtriſes produit la concurrence des ouvriers, & dès-lors l'abondance & la perfection des ouvrages.

On peut mettre en queſtion, s'il eſt utile de raſſembler les manufactures dans les grandes villes, ou de les diſperſer dans les campagnes? Le fait a décidé la queſtion. Les arts de première néceſſité ſont reſtés où ils ſont nés, dans les lieux qui leur ont fourni de la matière. Les forges ſont près des mines, & les toiles près des chanvres. Mais les arts compliqués d'induſtrie & de luxe, ne ſauroient habiter les campagnes. Diſperſez dans un vaſte territoire tous les arts qui concourent à la fabrication de l'horlogerie, & vous perdez Genève avec tous les métiers qui la font vivre. Diſperſez dans les différentes provinces de France les ſoixante mille ouvriers courbés ſur des métiers de la fabrique des étoffes de Lyon, & vous anéantirez le goût qui ne ſe ſoutient que par la concurrence d'un grand nombre de rivaux, ſans ceſſe occupés à ſe ſurpaſſer. La perfection des étoffes veut qu'elles ſe fabriquent dans une ville, où l'on peut réunir à la fois les bonnes teintures avec les beaux deſſins; l'art de filer les laines & les ſoies, à l'art de tirer l'or & l'argent. S'il faut dix-huit mains

pour former une épingle, par combien d'arts & de métiers a dû passer un habit galonné, une veste brodée? Comment trouver au fond d'une province intérieure & centrale, l'attirail immense des arts qui servent à l'ameublement d'un palais, aux fêtes d'une cour? Releguez donc, ou retenez dans les campagnes les arts innocens & simples qui vivent isolés. Fabriquez dans les provinces les draps communs qui habillent le peuple. Etablissez entre la capitale & les autres villes une dépendance réciproque de besoins ou de commodités, des matières & des ouvrages. Mais encore n'établissez rien, n'ordonnez rien; laissez agir les hommes qui travaillent. Liberté de commerce, liberté d'industrie: vous aurez des manufactures; vous aurez une grande population.

IX. Population.

Le monde a-t-il été plus peuplé dans un tems que dans un autre? C'est ce qu'on ne peut savoir par l'histoire; parce que la moitié du globe habité n'a point eu d'historiens, & que la moitié de l'histoire est pleine de mensonges. Qui jamais a fait ou pu faire le dénombrement des habitans de la terre? Elle étoit, dit-on, plus féconde dans sa jeunesse. Mais où est ce siècle d'or? Est-ce quand un sable aride sort du lit des mers, & vient s'épurer aux rayons du soleil? est-ce alors que le limon produit les végétaux, & l'animal & l'homme? Mais toute la terre doit avoir été successivement couverte par l'océan. Elle a donc toujours eu, comme l'individu de toutes les espèces, une enfance foible & stérile, avant de parvenir à l'âge de sa fécondité. Tous les pays ont été long-tems morts sous les eaux, incultes sous les sables & les marécages, déserts sous les ronces & les forêts, jusqu'à ce que le germe de l'espèce humaine ayant par hasard été jetté dans ces fondrières & ces solitudes sauvages, ait défriché, changé, peuplé la terre. Mais toutes les causes de la population étant subordonnées aux loix physiques qui gouvernent le monde, aux influences du sol & de l'atmosphère qui sont sujettes à mille fléaux; elle a dû varier avec les périodes de la nature, contraires ou favorables à la multiplication des hommes. Cependant, comme le sort de chaque espèce semble avoir été résigné, pour ainsi dire, à ses facultés; c'est dans l'histoire du développement de

l'induſtrie humaine, qu'il faut chercher en général l'hiſtoire des populations de la terre. D'après cette baſe de calcul, on doit au moins douter que le monde fût autrefois plus habité, plus peuplé qu'aujourd'hui.

Laiſſons l'Aſie ſous le voile de cette antiquité, qui nous la montre de tout tems couverte de nations innombrables, & d'eſſaims ſi prodigieux, que, malgré la fertilité d'un ſol qui n'a beſoin que d'un regard du ſoleil pour engendrer toutes ſortes de fruits, les hommes ne faiſoient qu'y paroître, & les générations s'y ſuccédoient par torrens, engloutis par la famine, par la peſte, ou par la guerre. Arrêtons-nous à l'Europe, qui ſemble avoir pris la place de l'Aſie, en donnant à l'art tout le pouvoir de la nature.

Pour décider ſi notre continent étoit anciennement plus habité que de nos jours, il faudroit ſavoir ſi la ſûreté publique y étoit mieux établie, ſi les arts y étoient plus floriſſans, ſi la terre y étoit mieux cultivée. C'eſt ce qu'il faut examiner.

D'abord, à ces époques reculées, la plupart des inſtitutions politiques étoient très-vicieuſes. Des factions continuelles agitoient ces gouvernemens mal ordonnés. Les guerres civiles qui naiſſoient de ces diviſions, étoient fréquentes & cruelles. Souvent la moitié du peuple étoit maſſacrée par l'autre. Ceux des citoyens qui avoient échappé au glaive du parti vainqueur ſe réfugioient ſur un territoire mal affectionné. De cet aſyle, ils cauſoient à un ennemi impitoyable tout le dommage qui étoit poſſible, juſqu'à ce qu'une nouvelle révolution les mît en état de tirer une vengeance éclatante & complette des maux qu'on leur avoit fait ſouffrir.

Les arts n'avoient pas plus de vigueur que les loix. Le commerce étoit ſi borné qu'il ſe réduiſoit à l'échange d'un petit nombre de productions particulières à quelques terroirs, à quelques climats. Les manufactures étoient ſi peu variées, que les deux ſexes s'habilloient également d'une étoffe de laine, qu'on ne faiſoit même teindre que fort rarement. Tous les genres d'induſtrie étoient ſi peu avancés, qu'il n'exiſtoit pas une ſeule

ville qui leur dût ſon accroiſſement ou ſa proſpérité. C'étoit l'effet, c'étoit la cauſe du mépris qu'on avoit généralement pour ces diverſes occupations.

Il étoit difficile que dans des régions où les arts languiſſoient, les denrées trouvâſſent un débouché ſûr & avantageux. Auſſi la culture ſe reſſentoit-elle de ce défaut de conſommation. La preuve que la plupart de ces belles contrées étoient en friche, c'eſt que le climat y étoit ſenſiblement plus rude qu'il ne l'a été depuis. Si d'immenſes forêts n'avoient privé les campagnes de l'action de l'aſtre bienfaiſant qui anime tout, nos ancêtres auroient-ils eu plus à ſouffrir de la rigueur des ſaiſons que nous ?

Ces faits, ſur leſquels il n'eſt pas poſſible d'élever un doute raiſonnable, ne démontrent-ils pas que le nombre des hommes étoit alors exceſſivement borné en Europe ; & qu'à l'exception d'une ou deux contrées qui peuvent avoir déchû de leur antique population, tout le reſte ne comptoit que peu d'habitans ?

Cette multitude de peuples, que Céſar comptoit dans la Gaule, qu'étoit-ce autre choſe que des eſpèces de nations ſauvages, plus redoutables par leurs noms que par leur nombre ? Tous ces Bretons, qui furent ſubjugués dans leur iſle par deux légions Romaines, étoient-ils beaucoup plus nombreux que ne le ſont les Corſes ? Le Nord ne devoit-il pas être moins peuplé encore ? Des régions où l'aſtre du jour paroit à peine au-deſſus de l'horizon ; où le cours des ondes eſt ſuſpendu huit mois de l'année ; où des neiges entaſſées ne couvrent pas moins de tems un ſol ſouvent ſtérile ; où le ſouffle des vents fait éclater le tronc des arbres ; où les graines, les plantes, les ſources, tout ce qui ſoutient la vie eſt mort ; où la douleur ſort de tous les corps ; où le repos, plus funeſte que les fatigues exceſſives, eſt ſuivi des pertes les plus cruelles ; où les bras que l'enfant tend à ſa mère ſe roidiſſent, & ſes larmes ſe vitrifient ſur ſes joues ; où la nature...... de telles régions ne dûrent être habitées que tard, & ne purent l'être que par des malheureux qui fuyoient l'eſclavage ou la tyrannie. Jamais ils ne ſe multiplièrent ſous ce ciel de fer. Sur le globe entier, les ſociétés nombreuſes ont laiſſé

des monumens durables ou des ruines : mais dans le Nord, il n'est rien resté, rien absolument qui portât l'empreinte de la force ou de l'industrie humaines.

La conquête de la plus belle partie de l'Europe, dans l'espace de trois ou quatre siècles, par les habitans des régions hyperborées, paroît déposer au premier coup-d'œil contre ce qui vient d'être dit. Mais observez que ce fut la population d'un terrein décuple, qui s'empara d'un pays rempli, de nos jours, par trois ou quatre nations ; que ce ne fut point par le nombre de ses vainqueurs, mais par la défection de ses sujets, que l'empire Romain fut détruit & subjugué. Dans cette étonnante révolution, croyez que les nations conquérantes ne firent jamais la vingtième partie des nations conquises ; parce que les unes attaquoient avec la moitié de leur population, & les autres ne se défendoient qu'avec le centième de leurs habitans. Mais un peuple qui combat tout entier pour lui-même, est plus fort que dix armées de princes ou de rois.

Au reste, ces guerres longues & cruelles, qui remplissent l'histoire ancienne, détruisent l'excessive population qu'elles semblent annoncer. Si, d'un côté, les Romains travailloient à réparer, au-dedans, les vuides que la victoire faisoit dans leurs armées, cet esprit de conquête, dont ils étoient dévorés, consumoit au moins les autres nations. A peine les avoient-ils soumises, qu'ils les incorporoient dans leurs armées, & les minoient doublement par les recrues & les tributs. On sait avec quelle rage les peuples anciens faisoient la guerre ; que souvent, dans le siège d'une ville, hommes, femmes, enfans, tout se jettoit dans les flammes, plutôt que de tomber au pouvoir du vainqueur ; que, dans les assauts, tous les habitans étoient passés au fil de l'épée ; que, dans les combats, on aimoit mieux périr les armes à la main, que d'être conduit en triomphe dans des fers éternels. Ces usages barbares de la guerre, ne s'opposoient-ils pas à la population ? Si l'esclavage des vaincus conservoit des victimes, comme on ne peut en disconvenir, il étoit, d'un autre côté, peu favorable à la multiplication des hommes, en

établissant, dans un état, cette extrême inégalité des conditions entre des êtres égaux par la nature. Si la division des sociétés, en petites peuplades ou républiques, étoit propre à multiplier les familles par la division des terres, elle brouilloit aussi plus souvent les nations entre elles ; & comme ces petits états se touchoient, pour ainsi dire, par une infinité de points, il falloit, pour les défendre, que tous les habitans prissent les armes. Les grands corps résistent au mouvement par leur masse ; les petits sont dans un choc perpétuel qui les brise.

Si la guerre détruisoit les populations anciennes, la paix ne les rétablissoit pas toujours. Autrefois, tout étoit sous le despotisme ou l'aristocratie ; & ces deux sortes de gouvernemens ne multiplient pas l'espèce humaine. Les villes libres de la Grèce avoient des loix si compliquées, qu'il en résultoit une dissention continuelle entre les citoyens. La populace même, qui n'avoit point droit de suffrage, ne laissoit pas de faire la loi dans les assemblées publiques, où l'homme de génie, avec la parole, pouvoit remuer tant de bras. Et puis, dans ces états, la population tendoit à se concentrer dans la ville, avec l'ambition, le pouvoir, les richesses, tous les fruits & les ressorts de la liberté. Ce n'est pas que les campagnes ne dussent être bien cultivées & bien peuplées, sous un gouvernement démocratique : mais il y avoit peu de démocraties ; & comme elles étoient toutes ambitieuses, sans autre moyen de s'agrandir que la guerre, si l'on en excepte Athènes, qui ne parvint encore au commerce que par les armes, la terre ne pouvoit long-tems fleurir & produire des hommes. Enfin, la Grèce & l'Italie furent, au plus, les seuls pays de l'Europe mieux peuplés qu'aujourd'hui.

Après la Grèce, qui repoussa, contint & subjugua l'Asie ; après Carthage, qui parut un moment sur les bords de l'Afrique, & retomba dans le néant ; après Rome, qui soumit & détruisit tous les peuples connus : où vit-on une population comparable à celle qu'un voyageur trouve aujourd'hui sur toutes les côtes de la mer, le long des grands fleuves, & sur la route des capitales ? Que de vastes forêts changées en guérets ? Que de

moiſſons flottantes à la place des joncs qui couvroient des marais ? Que de peuples policés, qui vivent de poiſſons ſéchés & de viandes boucanées ?

Cependant il s'eſt élevé depuis quelques années un cri preſque univerſel ſur la depopulation de tous les états. Quelle peut être la cauſe de ces étranges déclamations ? Nous croyons l'entrevoir. Les hommes, en ſe repouſſant, pour ainſi dire, les uns ſur les autres, ont laiſſé derrière eux des contrées moins habitées ; & l'on a pris pour une diminution de citoyens leur différente diſtribution.

Pendant une longue ſuite de ſiècles, les empires furent partagés en autant de ſouverainetés qu'il y avoit de ſeigneurs particuliers. Alors les ſujets, ou les eſclaves de ces petits deſpotes étoient fixés, & fixés pour toujours ſur le territoire qui les avoit vus naître. A la chûte du ſyſtême féodal, lorſqu'il n'y eut plus qu'un maître, un roi, une cour, on ſe porta avec affluence au lieu d'où découloient les graces, les richeſſes & les honneurs. Telle fut l'origine de ces orgueilleuſes capitales, où les peuples ſe ſont ſucceſſivement entaſſés, & qui ſont devenues peu-à-peu comme l'aſſemblée générale de chaque nation.

D'autres villes, moins monſtrueuſes, mais pourtant très-conſidérables, ſe ſont auſſi élevées dans chaque province, à meſure que l'autorité ſuprême s'affermiſſoit. Ce ſont les tribunaux, les affaires, les arts qui les ont formées, & le goût des commodités, des plaiſirs, de la ſociété qui les a toujours de plus en plus agrandies.

Ces nouveaux établiſſemens ne pouvoient ſe faire qu'aux dépens des campagnes. Auſſi n'y eſt-il guère reſté d'habitans que ce qu'il en falloit pour l'exploitation des terres & pour les métiers qui en ſont inſéparables. Les productions n'ont pas ſouffert de cette révolution. Elles ſont devenues même plus abondantes, plus variées & plus agréables ; parce qu'on en a demandé davantage & qu'on les a mieux payées ; parce que les méthodes & les inſtrumens ont acquis un degré de ſimplicité & de perfection qu'ils n'avoient pas ; parce que les cultivateurs,

encouragés de mille manières, ſont devenus plus actifs & plus intelligens.

On trouve dans la police, la morale & la politique modernes, des cauſes de propagation qui n'étoient pas chez les anciens : mais on y voit auſſi des obſtacles qui peuvent empêcher ou diminuer, parmi nous, cette ſorte de progrès, qui, dans notre eſpèce, doit être le comble de ſa perfectibilité. Car jamais les hommes ne ſeront plus nombreux, s'ils ne ſont plus heureux.

La population dépend beaucoup de la diſtribution des biens fonds. Les familles ſe multiplient comme les poſſeſſions ; & quand elles ſont trop vaſtes, leur étendue démeſurée arrête toujours la population. Un grand propriétaire, ne travaillant que pour lui ſeul, conſacre une moitié de ſes terres à ſes revenus, & l'autre à ſes plaiſirs. Tout ce qu'il donne à la chaſſe, eſt doublement perdu pour la culture ; parce qu'il nourrit des bêtes dans le terrein des hommes, au lieu de nourrir des hommes dans le terrein des bêtes. Il faut des bois dans un pays, pour la charpente & le chauffage : mais faut-il tant d'allées dans un parc ; & des parterres, des potagers ſi grands pour un château ? Ici, le luxe, qui, dans ſon étalage, alimente les arts, favoriſe-t-il autant la population des hommes, qu'il pourroit la ſeconder par un meilleur emploi des terres ? Trop de grandes terres, & trop peu de petites ; premier obſtacle à la population.

Second obſtacle, les domaines inaliénables du clergé. Lorſque tant de propriétés ſeront éternelles dans la même main, comment fleurira la population, qui ne peut naître que de l'amélioration des terres par la multiplication des propriétés ? Quel intérêt a le bénéficier de faire valoir un fonds qu'il ne doit tranſmettre à perſonne ; de ſemer ou de planter pour une poſtérité qui ne ſera pas la ſienne ? Loin de retrancher ſur ſes revenus pour augmenter ſa terre, ne riſquera-t-il pas de détériorer ſon bénéfice, pour augmenter des rentes qui ne ſont pour lui que viagères ?

Les ſubſtitutions des biens nobles, ne ſont pas moins nuiſibles à la propagation de l'eſpèce. Elles diminuent à la fois, & la nobleſſe & les autres conditions. De même que la primogéniture,

chez les nobles, sacrifie plusieurs cadets à l'aîné d'une maison ; les substitutions immolent plusieurs familles à une seule. Presque toutes les terres substituées tombent en friche, par la négligence d'un propriétaire, qui ne s'attache point à des biens dont il ne peut disposer, qu'on ne lui a cédés qu'à regret, & qu'on a donnés d'avance à ses successeurs, qui ne doivent pas être ses héritiers, puisqu'il ne les a pas nommés. Le droit de primogéniture & de substitution, est donc une loi qu'on diroit faite à dessein de diminuer la population de l'état.

De ces obstacles qu'un vice de législation apporte à la multiplication des hommes, en naît un autre, qui est la pauvreté du peuple. Par-tout où les paysans n'ont point de propriété foncière, leur vie est misérable & leur sort précaire. Mal assurés d'une subsistance qui dépend de leur santé, comptant peu sur des forces qu'ils sont obligés de vendre, maudissant le jour qui les a vus naître, ils craignent d'enfanter des malheureux. En vain croit-on qu'il naît beaucoup d'enfans à la campagne, quand il en meurt chaque année autant & plus qu'on n'en voit naître. Les travaux des pères & le lait des mères, sont perdus pour eux & pour leurs enfans. Ils ne parviendront pas à la fleur de leur âge, à la maturité, qui récompense, par des fruits, toutes les peines de la culture. Avec un peu de terre, la mère pourroit nourrir son enfant & cultiver son champ ; tandis que le père augmenteroit au-dehors, du prix de son travail, l'aisance de sa famille. Sans propriété, ces trois êtres languissent du peu que gagne un seul, ou l'enfant périt des travaux de sa mère.

Que de maux naissent d'une législation vicieuse ou défectueuse ! Les vices & les fléaux ont une filiation immense ; ils se reproduisent pour tout dévorer, & croissent les uns des autres jusqu'au néant. L'indigence des campagnes produit la multiplication des troupes ; fardeau ruineux par sa nature, destructeur des hommes durant la guerre, & des terres durant la paix. Oui, les soldats ruinent les champs qu'ils ne cultivent pas ; parce que chacun d'eux prive l'état d'un laboureur, & le surcharge d'un consommateur oisif ou stérile. Il n'est le défenseur de la patrie, en tems

de paix, que par un ſyſtême funeſte, qui, ſous prétexte de défenſe, rend tous les peuples aggreſſeurs. Si tous les états vouloient, & ils le pourroient, laiſſer à la culture les bras qu'ils lui dérobent par la milice; la population, en peu de tems, augmenteroit conſidérablement dans toute l'Europe, de laboureurs & d'artiſans. Toutes les forces de l'induſtrie humaine s'emploieroient à ſeconder les bienfaits de la nature, à vaincre ſes difficultés : tout concourroit à la création, & non à la deſtruction.

Les déſerts de la Ruſſie ſeroient défrichés, & les champs de la Pologne ne ſeroient point ravagés. La vaſte domination des Turcs ſeroit cultivée, & la bénédiction de leur prophète ſe répandroit ſur une immenſe population. L'Egypte, la Syrie & la Paleſtine, redeviendroient ce qu'elles furent du tems des Phéniciens, des rois paſteurs, des Juifs heureux & pacifiques ſous des juges. Les montagnes arides de la Sierra-Morena, ſeroient fécondées, les landes de l'Aquitaine ſe purgeroient d'inſectes & ſe couvriroient d'hommes.

Mais le bien général eſt un doux rêve des ames débonnaires. O tendre paſteur de Cambrai ! ô bon abbé de Saint-Pierre ! Vos ouvrages ſont faits pour peupler les déſerts, non pas de ſolitaires qui fuient les malheurs & les vices du monde : mais de familles heureuſes, qui chanteroient la magnificence de Dieu ſur la terre, comme les aſtres l'annoncent dans le firmament. C'eſt dans vos écrits vraiment inſpirés, puiſque l'humanité eſt un préſent du ciel, que ſe trouve la vie & l'humanité. Soyez aimés des rois, & les rois ſeront aimés des peuples.

Un des moyens de favoriſer la population, faut-il le dire, c'eſt de ſupprimer le célibat du clergé ſéculier & régulier. L'inſtitution monaſtique tient à deux époques remarquables dans l'hiſtoire du monde. Environ l'an ſept cens de Rome, une nouvelle religion naquit en Orient avec le Meſſie, & l'empire Romain déclina promptement avec le paganiſme. Deux ou trois cens ans après la mort du Meſſie, l'Egypte & la Paleſtine ſe remplirent de moines. Environ l'an ſept cens de l'ère chrétienne, une nouvelle religion parut en Orient, avec Mahomet, & le chriſ-

tianiſme refoula dans l'Europe, pour s'y concentrer. Trois ou quatre cens ans après, s'élevèrent une foule d'ordres religieux. Au tems de la naiſſance du Chriſt, les livres de David & ceux de la Sybille, annoncèrent la chûte du monde, un déluge, ou plutôt un incendie univerſel, un jugement de tous les hommes ; & tous les peuples, foulés par la domination des Romains, ſouhaitèrent & crurent la diſſolution de toutes choſes. Mille ans après l'ère chrétienne, les livres de David & ceux de la Sibille, annoncèrent encore le jugement dernier ; & des pénitens féroces & barbares, dans la piété comme dans le crime, vendirent leurs biens pour aller vaincre & mourir ſur le tombeau de leur rédempteur. Les nations foulées par la tyrannie du gouvernement féodal, deſirèrent & crurent encore la fin du monde.

Tandis qu'une partie des chrétiens frappés de terreur, alloit périr dans les croiſades, une autre partie s'enſeveliſſoit dans les cloîtres. Voilà l'origine de la vie monaſtique en Europe. L'opinion fit les moines; l'opinion les détruira. Leurs biens reſteront dans la ſociété, pour y engendrer des familles. Toutes les heures perdues à des prières ſans ferveur, ſeront conſacrées à leur deſtination primitive, qui eſt le travail. Le clergé ſe ſouviendra que dans ſes livres ſacrés, Dieu dit à l'homme innocent : *croiſſez & multipliez* ; que Dieu dit à l'homme pécheur : *laboure & travaille.* Si les fonctions du ſacerdoce ſemblent interdire au prêtre les ſoins d'une famille & d'une terre, les fonctions de la ſociété proſcrivent encore plus hautement le célibat. Si les moines défrichèrent autrefois les déſerts qu'ils habitoient, ils dépeuplent aujourd'hui les villes où ils fourmillent. Si le clergé a vécu des aumônes du peuple, il reduit à ſon tour les peuples à l'aumône. Parmi les claſſes oiſeuſes de la ſociété, la plus nuiſible eſt celle qui, par ſes principes, doit porter tous les hommes à l'oiſiveté; qui conſume à l'autel & l'ouvrage des abeilles, & le ſalaire des ouvriers; qui allume durant le jour, les lumières de la nuit, & fait perdre dans les temples le tems que l'homme doit aux ſoins de ſa maiſon; qui fait démander au ciel une ſubſiſtance que la terre ſeule donne ou vend au travail.

C'eſt

C'eſt encore une des cauſes de la dépopulation de certains états, que cette intolérance qui perſécute & proſcrit toute autre religion que celle du prince. C'eſt un genre d'oppreſſion & de tyrannie particulier à la politique moderne, que celui qui s'exerce ſur les penſées & les conſciences; que cette piété cruelle qui, pour des formes extérieures de culte, anéantit, en quelque ſorte, Dieu même, en detruiſant une multitude de ſes adorateurs; que cette impiété plus barbare encore, qui, pour des choſes auſſi indifférentes que doivent paroitre des cérémonies de religion, anéantit une choſe auſſi eſſentielle que doit l'être la vie des hommes & la population de états. Car on n'augmente point le nombre ni la fidélité des ſujets, en exigeant des ſermens contraires à la conſcience, en contraignant à des parjures ſecrets ceux qui s'engagent dans les liens du mariage, ou dans les diverſes profeſſions du citoyen. L'unité de religion n'eſt bonne que lorſqu'elle ſe trouve naturellement établie par la perſuaſion. Dès que la conviction ceſſe, un moyen de rendre aux eſprits la tranquillité, c'eſt de leur laiſſer la liberté. Lorſqu'elle eſt égale, pleine & entière pour tous les citoyens, elle ne peut jamais troubler la paix des familles.

Après le célibat eccléſiaſtique & le célibat militaire, l'un de profeſſion, l'autre d'uſage; il en eſt un troiſième de convenance, introduit par le luxe: c'eſt celui des rentiers viagers. Admirez ici la chaine des cauſes. En même-tems que le commerce favoriſe la population par l'induſtrie de mer & de terre, par tous les objets & les travaux de la navigation, par tous les arts de culture & de fabrique; il diminue cette même population par tous les vices qu'amène le luxe. Quand les richeſſes ont pris un aſcendant général ſur les ames, alors les opinions & les mœurs s'altèrent par le mêlange des conditions. Les arts & les talens agréables, en poliçant la ſociété, la corrompent. Les ſexes venant à ſe rapprocher, à ſe ſéduire mutuellement; le plus foible entraîne le plus fort dans ſes goûts frivoles de parure & d'amuſement. La femme devient enfant, & l'homme devient femme. On ne parle, on ne s'occupe que de jouir. Les exercices mâles

& robuſtes qui diſciplinoient la jeuneſſe & la préparoient aux profeſſions graves & périlleuſes, font place à l'amour des ſpectacles, où l'on prend toutes les paſſions qui peuvent efféminer un peuple, quand on n'y voit pas un certain eſprit de patriotiſme. L'oiſiveté gagne dans les conditions aiſées; le travail diminue dans les claſſes occupées. L'accroiſſement des arts multiplie les modes; les modes augmentent les dépenſes; le luxe devient un beſoin; le ſuperflu prend la place du néceſſaire; on s'habille mieux, on vit moins bien; l'habit ſe fait aux dépens du corps. L'homme du peuple connoît la débauche avant l'amour, & ſe mariant plus tard, a moins d'enfans, ou des enfans plus foibles: le bourgeois cherche une fortune avant une femme, & perd d'avance l'une & l'autre dans le libertinage. Les gens riches, mariés ou non, vont ſans ceſſe corrompant les femmes de tout état, ou débauchant les filles pauvres. La difficulté de ſoutenir les dépenſes du mariage, & la facilité d'en trouver les plaiſirs, ſans en avoir les peines, multiplient les célibataires dans toutes les claſſes. L'homme qui renonce à être père de famille, conſomme ſon patrimoine; & d'accord avec l'état, qui lui en double la rente par des emprunts ruineux, il fond pluſieurs générations dans une ſeule; il éteint ſa poſtérité, celle des femmes dont il eſt payé, & celle des filles qu'il paie. Tous les genres de proſtitution s'attirent à la fois. On trahit ſon honneur & ſon devoir dans toutes les conditions. La déroute des femmes ne fait que précéder celle des hommes.

Une nation galante, ou plutôt libertine, ne tarde pas à être défaite au-dehors, & ſubjuguée au-dedans. Plus de nobleſſe, plus de corps qui défende ſes droits, ni ceux du peuple; parce que tout ſe diviſe & qu'on ne ſonge qu'à ſoi. Nul homme ne veut périr ſeul. L'amour des richeſſes étant l'unique appât, l'homme honnête craint de perdre ſa fortune, & l'homme ſans honneur veut faire la ſienne. L'un ſe retire, l'autre ſe vend, & l'état eſt perdu. Tels ſont les progrès infaillibles du commerce dans une monarchie. On ſait, par l'hiſtoire ancienne, quels ſont ſes effets dans une république. Cependant il faut aujourd'hui porter les

hommes au commerce, parce que la ſituation actuelle de l'Europe eſt favorable au commerce, & que le commerce eſt lui-même favorable à la population.

Mais on demandera ſi la grande population eſt utile au bonheur du genre-humain ? Queſtion oiſeuſe. Il ne s'agit pas en effet de multiplier les hommes pour les rendre heureux : mais il ſuffit de les rendre heureux pour qu'ils ſe multiplient. Tous les moyens qui concourent à la proſpérité d'un état, aboutiſſent d'eux-mêmes à la propagation de ſes citoyens. Un légiſlateur qui ne voudroit peupler que pour avoir des ſoldats, avoir des ſujets que pour ſoumettre ſes voiſins, ſeroit un monſtre ennemi de la nature humaine, puiſqu'il ne créeroit que pour détruire. Mais celui qui, comme Solon, feroit éclorre une république, dont les eſſaims iroient peupler les côtes déſertes de la mer ; celui qui, comme Penn, ordonneroit la cultivation de ſa colonie, & lui défendroit la guerre, celui-là, ſans doute, ſeroit un dieu ſur la terre. Quand même il ne jouiroit pas de l'immortalité de ſon nom, il vivroit heureux & mourroit content ; ſur-tout s'il pouvoit ſe promettre de laiſſer des loix aſſez ſages pour garantir à jamais les peuples de la vexation des impôts.

X. Impôts.

Sur ce que nous connoiſſons de l'état des ſauvages, il eſt à préſumer que l'avantage de n'être point aſſujettis par les entraves de nos ridicules vêtemens, la clôture inſalubre de nos ſuperbes édifices, & la tyrannie compliquée de nos uſages, de nos loix & de nos mœurs, n'eſt point la compenſation d'une vie précaire & des meurtriſſures, des combats journaliers pour un coin de forêt, une caverne, un arc, une flèche, un fruit, un poiſſon, un oiſeau, un quadrupède, la peau d'une bête, ou la poſſeſſion d'une femme. Que la miſanthropie exagère, tant qu'il lui plaira, les vices de nos cités, elle ne réuſſira pas à nous dégoûter de ces conventions expreſſes ou tacites, & de ces vertus artificielles qui font la ſécurité & le charme de nos ſociétés.

Sans doute, il y a parmi nous des aſſaſſins ; il y a des violateurs d'aſyle ; il y a des monſtres que l'avidité, l'indigence & la pareſſe révoltent contre l'ordre ſocial. Il y a d'autres monſtres

plus déteſtables peut-être qui, poſſeſſeurs d'une abondance qui ſuffiroit à deux ou trois mille familles, ne ſont occupés que d'en accroître la miſère. Je n'en bénirai pas moins la force publique qui garantit le plus ordinairement ma perſonne & mes propriétés, au moyen des contributions qu'elle me fait payer.

L'impôt peut être défini le ſacrifice d'une partie de la propriété pour la défenſe & la conſervation de l'autre. Il ſuit de-là qu'il ne doit y avoir d'impôt ni chez les peuples eſclaves, ni chez les peuples ſauvages; parce que les uns n'ont plus de propriété, & que les autres n'en ont pas encore.

Mais lorſqu'une nation jouit d'une propriété qui mérite d'être gardée; que ſa fortune eſt aſſez fixe, aſſez conſidérable pour exiger des dépenſes de gouvernement; qu'elle a des poſſeſſions, un commerce, des richeſſes capables de tenter la cupidité de ſes voiſins, pauvres ou ambitieux : alors, pour garantir ſes frontières ou ſes provinces, pour protéger ſa navigation & maintenir ſa police, il lui faut des forces & un revenu. Il eſt juſte & indiſpenſable que les citoyens occupés de quelque manière que ce ſoit au bien public, ſoient entretenus par tous les ordres de la confédération.

Il y a eu des pays & des tems où l'on aſſignoit une portion du territoire pour les dépenſes communes du corps politique. Le gouvernement ne pouvant faire valoir lui-même des poſſeſſions ſi étendues, étoit obligé de confier ce ſoin à des adminiſtrateurs qui les négligeoient ou qui s'en approprioient le revenu. Cet uſage entraînoit de plus grands inconvéniens encore. Ou le domaine du roi étoit trop conſidérable pendant la paix, ou il étoit inſuffiſant pour les tems de guerre. Dans le premier cas, la liberté de la république étoit opprimée par le chef de l'état, & dans le ſecond par les étrangers. Il a donc fallu recourir aux contributions des citoyens.

Ces fonds furent peu conſidérables dans les premiers tems. La ſolde n'étoit alors qu'un ſimple dédommagement donné par l'état à ceux que ſon ſervice détournoit des travaux & des ſoins néceſſaires à leur ſubſiſtance. La récompenſe conſiſtoit dans cette

jouiſſance délicieuſe que nous éprouvons par le ſentiment intime de notre vertu, & à la vue des hommages qui lui ſont rendus par les autres hommes. Ces richeſſes morales étoient les plus grands tréſors des ſociétés naiſſantes ; c'étoit une ſorte de monnoie qu'il importoit dans l'ordre politique, autant que dans l'ordre moral, de ne pas altérer.

L'honneur ne tint guère moins lieu d'impôts dans les beaux jours des Grecs, que dans les ſociétés naiſſantes. Ceux qui ſervoient la patrie ne ſe croyoient pas en droit de la dévorer. L'impoſition miſe par Ariſtide ſur toute la Grèce, pour ſoutenir la guerre contre la Perſe, fut ſi modérée, que les contribuables la nommèrent eux-mêmes, *l'heureux ſort de la Grèce.* Quel tems & quel pays où les taxes faiſoient le bonheur des peuples !

Les Romains marchèrent à la domination, ſans preſqu'aucun ſecours de la part du fiſc. L'amour des richeſſes les eût détournés de la conquête du monde. Le ſervice public fut fait avec déſintéreſſement, après même que les mœurs ſe furent corrompues.

Sous le gouvernement féodal il n'y eut point d'impôts. Où les auroit-on pris ? L'homme & la terre étoient la propriété du maître. C'étoit une ſervitude réelle & une ſervitude perſonnelle.

Lorſque le jour commença à luire ſur l'Europe, les nations s'occupèrent de leur ſûreté. Elles fournirent volontairement des contributions pour réprimer les ennemis domeſtiques & étrangers : mais ces tributs furent modérés, parce que les princes n'étoient pas encore aſſez abſolus pour les détourner au gré de leurs caprices, ou au profit de leur ambition.

Le Nouveau-Monde fut découvert, & la paſſion des conquêtes s'empara de tous les peuples. Cet eſprit d'agrandiſſement ne pouvoit ſe concilier avec la lenteur des aſſemblées populaires ; & les ſouverains réuſſirent, ſans beaucoup d'efforts, à s'approprier plus de droits qu'ils n'en avoient eus. L'impoſition des taxes fut la plus importante de leurs uſurpations. C'eſt celle dont les ſuites ont été le plus funeſtes.

On n'a pas craint d'imprimer le ſceau de la ſervitude ſur le front des hommes, en taxant leur tête. Indépendamment de l'humiliation, eſt-il rien de plus arbitraire qu'un pareil impôt ?

L'aſſeoira-t-on ſur des déclarations ? Mais il faudroit entre le monarque & les ſujets, une conſcience morale qui les liât l'un à l'autre par un mutuel amour du bien général, ou du-moins une conſcience publique qui les raſſurât l'un envers l'autre par une communication ſincère & réciproque de leurs lumières & de leurs ſentimens. Or, comment établir cette conſcience publique, qui ſerviroit de flambeau, de guide & de frein dans la marche des gouvernemens ?

Percera-t-on dans le ſanctuaire des familles, dans le cabinet du citoyen, pour ſurprendre & mettre au jour ce qu'il ne veut pas révéler ; ce qu'il lui importe même ſouvent de ne pas révéler ? Quelle inquiſition ! quelle violence révoltante ! Quand même on parviendroit à connoître les reſſources de chaque particulier, ne varient-elles pas d'une année à l'autre, avec les produits incertains & précaires de l'induſtrie ? Ne diminuent-elles pas avec la multiplication des enfans, avec le dépériſſement des forces par les maladies, par l'âge & par le travail ? Les facultés de l'humanité, utiles & laborieuſes, ne changent-elles pas avec les viciſſitudes, que le tems apporte dans tout ce qui dépend de la nature & de la fortune ? La taxe perſonnelle eſt donc une vexation individuelle, ſans utilité commune. La capitation eſt un eſclavage affligeant pour l'homme, ſans profit pour l'état.

Après s'être permis l'impôt, qui eſt la preuve du deſpotiſme ; ou qui y conduit un peu plutôt, un peu plus tard, on s'eſt jetté ſur les conſommations. Les ſouverains ont affecté de regarder ce nouveau tribut comme volontaire, en quelque ſorte, puiſque ſa quantité dépend des dépenſes que tout citoyen eſt libre d'augmenter ou de diminuer, au gré de ſes facultés & de ſes goûts, la plupart factices.

Mais ſi la taxe porte ſur les denrées de premier beſoin, c'eſt le comble de la cruauté. Avant toutes les loix ſociales, l'homme avoit le droit de ſubſiſter. L'a-t-il perdu par l'établiſſement des

loix ? Survendre au peuple les fruits de la terre, c'eſt les lui ravir; c'eſt attaquer le principe de ſon exiſtence, que de le priver par un impôt, des moyens de la conſerver. En preſſurant la ſubſiſtance de l'indigent, l'etat lui ôte les forces avec les alimens. D'un homme pauvre, il fait un mendiant; d'un travailleur, un oiſif; d'un malheureux, un ſcélérat : c'eſt-à-dire, qu'il conduit un famélique à l'échafaud par la miſère.

Si la taxe porte ſur des denrées moins néceſſaires : que de bras perdus pour l'agriculture & pour les arts ſont employés, non pas à garder les boulevards de l'empire, mais à hériſſer un royaume d'une infinité de petites barrières; à embarraſſer les portes des villes; à infeſter les chemins & les paſſages du commerce; à fureter dans les caves, dans les greniers, dans les magaſins ! Quel état de guerre entre le prince & le peuple; entre le citoyen & le citoyen ! Que de priſons, de galères, de gibets, pour une foule de malheureux qui ont été pouſſés à la fraude, à la contrebande, à la révolte même par l'iniquité des loix fiſcales ?

L'avidité des ſouverains s'eſt étendue des conſommations aux marchandiſes, que les états ſe vendent les uns aux autres. Deſpotes inſatiables, ne comprendrez-vous jamais que ſi vous mettez des droits ſur ce que vous offrez à l'étranger, il achetera moins cher, il ne donnera que la valeur qui lui ſera donnée par les autres nations ? Vos ſujets fuſſent-ils ſeuls propriétaires de la production aſſujettie aux taxes, ils ne parviendroient pas encore à faire la loi, parce qu'alors on en demanderoit en moindre quantité, & que ſa ſurabondance les forceroit à en diminuer le prix, pour en trouver la conſommation.

L'impôt ſur les marchandiſes que votre empire reçoit de ſes voiſins, n'a pas une baſe plus raiſonnable. Leur prix étant réglé par la concurrence des autres peuples, ce ſeront vos ſujets qui paieront ſeuls les droits. Peut-être ce renchériſſement des productions étrangères en fera-t-il diminuer l'uſage ? Mais ſi l'on vous vend moins, on achetera moins de vous. Le commerce ne donne qu'en proportion de ce qu'il reçoit. Il n'eſt au fond qu'un échange de valeur pour valeur. Vous ne pouvez donc vous oppoſer aux

cours de ces échanges, sans faire tomber le prix de vos productions, en retrécissant leur débit.

Soit que vous mettiez des droits sur les marchandises étrangères ou sur les vôtres, l'industrie de vos sujets en souffrira nécessairement. Il y aura moins de moyens pour la payer, & moins de matières premières pour l'occuper. Plus la masse des reproductions annuelles diminuera, plus la somme des travaux diminuera aussi. Alors toutes les loix que vous pourrez établir contre la mendicité, seront impuissantes, parce qu'il faut bien que l'homme vive de ce qu'on lui donne, quand il ne peut pas vivre de ce qu'il gagne.

Mais quelle est donc la forme d'imposition la plus propre à concilier les intérêts publics avec les droits des citoyens ? C'est la taxe sur la terre. Un impôt est une dépense qui se renouvelle tous les ans pour celui qui en est chargé. Un impôt ne peut donc être assis que sur un revenu annuel : car il n'y a qu'un revenu annuel qui puisse acquitter une dépense annuelle. Or, on ne trouvera jamais de revenu annuel que celui des terres. Il n'y a qu'elles qui restituent chaque année les avances qui leur sont faites, & de plus un bénéfice dont il soit possible de disposer. On commence depuis long-tems à soupçonner cette importante vérité. De bons esprits la porteront un jour à la démonstration ; & le premier gouvernement qui en fera la base de son administration, s'élèvera nécessairement à un degré de prospérité inconnue à toutes les nations & à tous les siècles.

Peut-être n'y a-t-il en ce moment aucun peuple de l'Europe, à qui sa situation permette ce grand changement. Par-tout les impositions sont si fortes, les dépenses si multipliées, les besoins si pressans ; par-tout le fisc est si obéré, qu'une révolution subite dans la perception des revenus publics, altéreroit infailliblement la confiance & la félicité des citoyens. Mais une politique éclairée & prévoyante, tendra, à pas lents & mesurés, vers un but si salutaire. Elle écartera avec courage & avec prudence, tous les obstacles que les préjugés, l'ignorance, les intérêts privés pourroient opposer à un systême d'administration,

ministration, dont les avantages nous paroissent au-dessus de tous les calculs.

Pour que rien ne puisse diminuer les avantages de cette heureuse innovation, il faudra que toutes les terres, indistinctement, soient assujetties à l'impôt. Le bien public est un trésor commun, dans lequel chaque citoyen doit déposer ses tributs, ses services & ses talens. Jamais des noms & des titres ne changeront la nature des hommes & des possessions. Ce seroit le comble de la bassesse & de la folie, de faire valoir les distinctions qu'on a reçues de ses pères, pour se soustraire aux charges de la société. Toute prééminence qui ne tourneroit pas au profit général, seroit destructive; elle ne peut être juste, qu'autant qu'elle est un engagement formel de dévouer plus particuliérement sa fortune & sa vie au service de la patrie.

Si de nos jours, pour la première fois, les terres étoient imposées, ne jugeroit-on pas nécessairement que la contribution doit être proportionnée à l'étendue & à la fertilité des possessions? Quelqu'un oseroit-il alléguer ses places, ses services, ses dignités, pour se soustraire aux tributs qu'exige le service public? Qu'ont de commun les taxes avec les rangs, les titres & les conditions? Elles ne touchent qu'aux revenus; & ces revenus sont à l'état, dès qu'ils sont nécessaires à sa défense.

La manière, dont l'impôt devroit être assis sur les terres, est plus difficile à trouver. Quelques écrivains ont pensé que la dime ecclésiastique, malheureusement perçue dans la plus grande partie de l'Europe, seroit un modèle à suivre. Dans ce systéme, a-t-on dit, il n'y auroit ni infidélité, ni faveur, ni méprise. Selon que les circonstances exigeroient plus ou moins d'efforts de la part des peuples, le fisc prendroit la quatrième, la cinquième, la sixième partie des productions, au moment même de la récolte; & tout se trouveroit consommé sans contrainte, sans surprise, sans défiance & sans vexation.

Mais dans cette forme de perception, comment se feroient les recouvremens? Pour des objets si multipliés, si variables & si peu connus, une régie n'exigeroit-elle pas des frais énormes? La

ferme ne donneroit-elle pas occasion à des profits trop considérables ? Ainsi, quand cet ordre de choses paroîtroit le plus favorable au citoyen, ne seroit-il pas un des plus funestes au gouvernement ? Or qui peut douter que les intérêts de l'individu ne soient les mêmes que ceux de la société ? Quelqu'un ignoreroit-il encore le rapport intime qui est entre le souverain qui demande & les sujets qui donnent ?

D'ailleurs cette imposition, si égale en apparence, seroit, dans la réalité, la plus disproportionnée de toutes celles que l'ignorance ait jamais imaginées. Tandis qu'on n'exigeroit d'un contribuable que le quart de son revenu, on en prendroit la moitié, quelquefois davantage à d'autres qui, pour avoir la même quantité de productions, auroient été obligés par la nature d'un sol ingrat ou d'une exploitation difficile, à des dépenses infiniment plus considérables.

Ces inconvéniens ont fait rejetter une idée, proposée ou appuyée par des hommes peu versés dans l'économie politique, mais révoltés avec raison de la manière arbitraire dont ils voyoient taxer les terres. Vous prendrez pour règle l'étendue des domaines ? Mais ignoreriez-vous qu'il y en a qui peuvent payer beaucoup, qu'il y en a qui ne peuvent payer que peu, qu'il y en a même qui ne peuvent rien payer, parce que ce qui reste au-delà des frais est à peine suffisant pour déterminer l'homme le plus intelligent à les cultiver ? Vous ferez représenter les baux ? Mais les fermiers & les propriétaires n'agiront-ils pas de concert pour vous tromper ? & quels moyens aurez-vous pour découvrir une fraude artificieusement tramée ? Vous admettrez les déclarations ? Mais pour une sincère, n'y en aura-t-il pas cent de fausses ? & le citoyen d'une probité exacte ne sera-t-il pas la victime du citoyen dénué de principes ? Vous aurez recours à une estimation ? Mais le préposé du fisc ne se laissera-t-il pas suborner par des contribuables intéressés à le corrompre ? Vous laisserez aux habitans de chaque canton le soin des répartitions ? C'est, sans doute, la règle la plus équitable, la plus conforme aux droits de la nature & de la propriété ; cependant elle doit engendrer nécessai-

rement tant de cabales, tant d'altercations, tant d'animoſités, un choc ſi violent entre les paſſions qui ſe heurteront, qu'il n'en ſauroit réſulter cette juſtice, qui pourroit faire le bonheur public.

Un cadaſtre qui meſureroit avec ſoin les terres, qui apprécieroit avec équité leur valeur, ſeroit ſeul capable d'opérer cette heureuſe révolution. On n'a que rarement, qu'imparfaitement appliqué un principe ſi ſimple & ſi lumineux. Il faut eſpérer que cette belle inſtitution, quoique vivement repouſſée par le crédit & la corruption, ſera perfectionnée dans les états où elle a été adoptée, & qu'elle ſera introduite dans les empires où elle n'exiſte pas encore. Le monarque qui ſignalera ſon règne par ce grand bienfait, ſera béni pendant ſa vie; il laiſſera un nom cher à la poſtérité; & ſa félicité s'étendra au-delà des ſiècles, ſi, comme on n'en peut douter, il exiſte un Dieu rémunérateur.

Mais que le gouvernement, ſous quelque forme qu'il ait été établi ou qu'il ſubſiſte, n'outre jamais la meſure des impoſitions. Dans leur origine, elles ont rendu, dit-on, les hommes plus actifs, plus ſobres, plus intelligens, & ont ainſi contribué à la proſpérité des empires. Cette opinion n'eſt pas ſans vraiſemblance: mais il eſt plus certain encore que pouſſées au-delà des limites convenables, les taxes ont arrêté les travaux, étouffé l'induſtrie, produit le découragement.

Quoique l'homme ait été condamné par la nature à des veilles continuelles pour s'aſſurer une ſubſiſtance, ce ſoin preſſant n'a pas concentré toute ſon action. Ses deſirs ſe ſont étendus beaucoup au-delà; & plus il eſt entré d'objets dans le plan de ſon bonheur, plus il a multiplié ſes efforts pour les obtenir. A-t-il été réduit par la tyrannie à n'eſpérer d'un labeur opiniâtre que ce qui étoit de néceſſité première, ſon mouvement s'eſt rallenti. Il a retréci lui-même la ſphère de ſes beſoins. Troublé, aigri, deſſéché par l'eſprit oppreſſeur du fiſc, on l'a vu, ou languiſſant dans ſes déplorables foyers, ou s'expatriant pour chercher une deſtinée moins malheureuſe, ou errant & vagabond ſur des provinces déſolées. La plupart des ſociétés ont, à des époques différentes ſouffert ces calamités, préſenté ce hideux tableau.

Auſſi eſt-ce une erreur & une grande erreur de juger de la puiſſance des empires par le revenu du ſouverain. Cette baſe de calcul ſeroit la meilleure qu'on pût établir, ſi les tributs n'étoient que le thermomètre des facultés des citoyens : mais lorſque la république eſt opprimée par le poids ou la variété des impoſitions, loin que cette richeſſe ſoit un ſigne de proſpérité nationale, elle eſt un principe de dépériſſement. Réduits à l'impuiſſance de fournir des ſecours extraordinaires à la patrie menacée ou envahie, les peuples ſubiſſent un joug étranger, ou reçoivent des loix honteuſes & ruineuſes. La cataſtrophe eſt précipitée, lorſque le fiſc a recours aux fermes pour faire ſes recouvremens.

La contribution des citoyens au tréſor public eſt un tribut. Ils doivent le préſenter eux-mêmes au ſouverain, qui de ſon côté en doit diriger ſagement l'emploi. Tout agent intermédiaire détruit ces rapports qui ne ſauroient être aſſez rapprochés. Son influence devient une ſource inévitable de diviſion & de ravage. C'eſt ſous cet odieux aſpect qu'ont toujours été regardés les fermiers des taxes.

Le fermier imagine les impôts. Son talent eſt de les multiplier. Il les enveloppe de ténèbres pour leur donner l'extenſion qui lui conviendra. Des juges de ſon choix appuient ſes intérêts. Toutes les avenues du trône lui ſont vendues, & il fait, à ſon gré, vanter ſon zèle ou calomnier les peuples mécontens avec raiſon de ſes vexations. Par ces vils artifices, il précipite les provinces au dernier terme de dégradation, mais ſes coffres regorgent de richeſſes. Alors, on lui vend au plus vil prix les loix, les mœurs, l'honneur, le peu qui reſte de ſang à la nation. Ce traitant jouit ſans honte & ſans remords de ces infâmes & criminels avantages juſqu'à ce qu'il ait détruit l'état, le prince & lui-même.

Les peuples libres n'ont que rarement éprouvé ce ſort affreux. Des principes humains & réfléchis leur ont fait préférer une régie preſque toujours paternelle pour recevoir les contributions du citoyen. C'eſt dans les gouvernemens abſolus que l'uſage tyrannique des fermes s'eſt concentré. Quelquefois l'autorité a

été effrayée des ravages qu'elles faisoient: mais des administrateurs timides, ignorans ou paresseux ont craint, dans la confusion où étoient les affaires, un bouleversement entier au moindre changement qu'on se permettroit. Pourquoi donc le tems de la maladie ne seroit-il pas celui du remède? C'est alors que les esprits sont mieux disposés, que les contradictions sont moindres, que la révolution est plus aisée.

Cependant il ne suffit pas que l'impôt soit réparti avec justice, qu'il soit perçu avec modération, il faut encore qu'il soit proportionné aux besoins du gouvernement; & ces besoins ne sont pas toujours les mêmes. La guerre exigea par-tout, & dans tous les siècles, des dépenses plus considérables que la paix. Les peuples anciens y fournissoient par les économies qu'ils faisoient dans des tems de calme. Depuis que les avantages de la circulation & les principes de l'industrie ont été mieux développés, la méthode d'accumuler ainsi les métaux, a été proscrite. On a préféré, avec raison, la ressource des impositions extraordinaires. Tout état qui se les interdiroit, se verroit contraint, pour retarder sa chûte, de recourir aux voies pratiquées à Constantinople. Le sultan qui peut tout, excepté augmenter ses revenus, est réduit à livrer l'empire aux vexations de ses délégués, pour les dépouiller ensuite eux-mêmes de leurs brigandages.

Pour que les taxes ne soient jamais excessives, il faut qu'elles soient ordonnées, réglées & administrées par les représentans des nations. L'impôt a toujours dépendu de la propriété. N'est pas maître du champ, qui ne l'est pas du fruit. Aussi, chez tous les peuples, les tributs ne furent-ils établis dans leur origine sur les propriétaires, que par eux-mêmes; soit que les terres fussent réparties entre les conquérans; soit que le clergé les eût partagées avec la noblesse; soit qu'elles eussent passé par le commerce & l'industrie entre les mains de la plupart des citoyens. Par-tout, ceux qui les possédoient avoient conservé le droit naturel, inaliénable & sacré, de n'être point taxés sans leur consentement. Otez ce principe, il n'y a plus de monarchie, il n'y a plus de nation; il ne reste qu'un despote & un troupeau d'esclaves.

Peuples, chez qui les rois ordonnent aujourd'hui tout ce qu'ils veulent, relisez votre histoire; vous verrez que vos aïeux s'assembloient, qu'ils délibéroient toutes les fois qu'il s'agissoit d'un subside. Si l'usage en est passé, le droit n'en est pas perdu. Il est écrit dans le ciel, qui a donné la terre à tout le genre-humain, pour la posséder. Il est écrit sur ce champ que vous avez pris la peine d'enclorre, pour vous en assurer la jouissance. Il est écrit dans vos cœurs, où la divinité a imprimé l'amour de la liberté. Cette tête élevée vers les cieux, n'est pas faite à l'image du créateur, pour se courber devant un homme. Aucun n'est plus qu'un autre, que par le choix, que de l'aveu de tous. Gens de cour, votre grandeur est dans vos terres, & non pas aux pieds d'un maître. Soyez moins ambitieux, & vous serez plus riches. Allez rendre la justice à vos vassaux, & vous augmenterez votre fortune, en augmentant la masse du bonheur commun. Que gagnez-vous à élever l'édifice du despotisme sur les ruines de toute espèce de liberté, de vertu, de sentiment, de propriété? Songez qu'il vous écrâsera tous. Autour de ce colosse de terreur, vous n'êtes que des figures de bronze, qui représentent les nations enchaînées aux pieds d'une statue.

Si le prince a seul le droit des tributs; quoiqu'il n'ait pas intérêt à surcharger, à vexer les peuples, ils seront surchargés & vexés. Les fantaisies, les profusions, les entreprises du souverain, ne connoîtront plus de bornes dès qu'elles ne trouveront plus d'obstacles. Bientôt une politique fausse & cruelle, lui persuadera que des sujets riches deviennent toujours insolens; qu'il faut les ruiner pour les asservir, & que la pauvreté est le rempart le plus assuré du trône. Il ira jusqu'à croire que tout est à lui, rien à ses esclaves, & qu'il leur fait grace de tout ce qu'il leur laisse.

Le gouvernement s'emparera de toutes les avenues & les issues de l'industrie, pour la traire à l'entrée & à la sortie, pour l'épuiser dans sa route. Le commerce n'obtiendra de circulation que par l'entremise & au profit de l'administration fiscale. La culture sera négligée par des mercenaires, qui ne peuvent jamais espérer de

propriété. La nobleſſe ne ſervira & ne combattra que pour une ſolde. Le magiſtrat ne jugera que pour des épices & pour des gages. Les négocians mettront leur fortune à couvert, pour la tranſporter hors d'un pays où il n'y a plus de patrie ni de ſûreté. La nation n'étant plus rien, prendra de l'indifférence pour ſes rois; ne verra ſes ennemis que dans ſes maîtres; eſpérera quelquefois un adouciſſement de ſervitude dans un changement de joug; attendra ſa délivrance d'une révolution, & ſa tranquillité d'un bouleverſement.

« Ce tableau eſt effrayant, me diſoit un viſir, & il y a des „ viſirs par-tout. J'en gémis. Mais ſans contribution, comment „ puis-je maintenir cette force publique dont vous reconnoiſſez „ vous-même & la néceſſité & les avantages? Il faut qu'elle ſoit „ permanente & toujours égale, ſans quoi plus de ſécurité pour „ vos perſonnes, vos propriétés, votre induſtrie. Le bonheur „ ſans défenſe n'eſt qu'un fantôme. Mes dépenſes ſont indépen„ dantes de la variété des ſaiſons, de l'inclémence des élémens, „ de tous les accidens. Il faudra donc que vous y fourniſſiez, la „ peſte eût-elle détruit vos troupeaux, l'inſecte eût-il dévoré „ votre vigne, la grêle eût-elle moiſſonné vos champs. Vous „ paierez, ou je tournerai contre vous cette force publique qui „ a été créée pour votre ſûreté, & que vous devez alimenter ».

Ce ſyſtême oppreſſeur ne regardoit que les propriétaires des terres. Le viſir ne tarda pas à m'apprendre les moyens dont il ſe ſervoit pour aſſervir au fiſc les autres membres de la confédération.

« C'eſt principalement dans les villes que les arts méchaniques „ & libéraux, d'utilité & d'agrément, de néceſſité ou de fantaiſie, „ ont leur foyer, ou du moins leur activité, leur développe„ ment, leur perfection. C'eſt-là que le citoyen riche, & par „ conſéquent oiſif, attiré ou fixé par les douceurs de la ſociété, „ cherche à tromper ſon ennui par des beſoins factices; c'eſt-là „ que pour y ſatisfaire, il exerce le pauvre, ou, ce qui revient „ au même, l'induſtrieux. Celui-ci, à ſon tour, pour ſatisfaire „ aux beſoins de première néceſſité qui ne ſont pas long-tems

„ les ſeuls qui le tourmentent, cherche à multiplier les beſoins
„ factices de l'homme riche ; d'où naît entre l'un & l'autre une
„ dépendance mutuelle fondée ſur leurs intérêts reſpectifs ; l'in-
„ duſtrieux veut travailler, le riche veut jouir. Si donc je par-
„ viens à impoſer les beſoins de tous les habitans des villes, in-
„ duſtrieux ou oiſifs, c'eſt-à-dire à renchérir, au profit de l'état,
„ les denrées & les marchandiſes qui y ſont conſommées par les
„ beſoins des uns & des autres ; alors j'aurai ſoumis à l'impôt
„ toutes les eſpèces d'induſtrie, & je les aurai amenées à la
„ condition de l'induſtrie agricole. J'aurai fait mieux ; & que ce
„ point ſur-tout ne vous échappe pas. J'aurai fait payer le riche
„ pour le pauvre, parce que celui-ci ne manquera pas de ren-
„ chérir ſes productions à proportion du renchériſſement de ſes
„ beſoins ».

Ah ! viſir, je te conjure d'épargner au moins l'air, l'eau, le feu, & même le bled qui n'eſt pas moins que ces trois élémens la légitime ſacrée de tout homme ſans exception. Sans cette légitime, nul ne peut vivre & agir ; & ſans vie & ſans action point d'induſtrie.

« J'y penſerai. Mais ſuivez-moi dans les différentes combinai-
» ſons par leſquelles j'enlace dans mes filets tous les autres objets
» de beſoin, ſur-tout dans les villes. D'abord, maître des fron-
» tières de l'empire, je ne laiſſe rien venir de l'étranger ; je n'y
» laiſſe rien aller qu'en payant à raiſon du nombre, du poids &
» de la valeur. Par ce moyen celui qui a fabriqué, ou qui en-
» voie, me cede une partie de ſon bénéfice ; & celui qui reçoit,
» ou qui conſomme, me rend quelque choſe en ſus de ce qui
» revient au marchand ou fabriquant ».

Fort bien, viſir : mais en te gliſſant ainſi entre le vendeur & l'acheteur ; entre le fabriquant ou le marchand & le conſommateur, ſans avoir été appellé, ſans que ton entremiſe leur profite, puiſqu'au contraire tu l'entretiens à leur détriment ; n'arrive-t-il pas qu'ils cherchent de leur côté, en te trompant d'une ou d'autre manière, à diminuer ou même à te fruſtrer de ta part ?

» Sans

« Sans doute : mais à quoi me ſerviroit donc la force pu-
» blique, ſi je ne l'employois pas à démêler leur fraude, à
» m'en garantir & à la châtier ? Si l'on eſſaie à garder ou à di-
» minuer ma part, je prends tout, & même quelque choſe
» au-delà ».

J'entends, viſir. Et voilà donc encore la guerre & l'exaction établies ſur les frontières, aux limites des provinces ; & cela pour preſſurer cette heureuſe induſtrie, le lien des nations les plus éloignées & des peuples les plus ſeparés par les mœurs & les religions.

« J'en ſuis fâché. Mais il faut tout ſacrifier à la force publi-
» que, à ce rempart élevé contre la jalouſie & la rapacité des
» voiſins. D'ailleurs l'intérêt de tel ou tel individu ne s'ac-
» corde pas toujours avec l'intérêt du grand nombre. Un effet
» de la manœuvre dont vous vous plaignez, c'eſt de vous con-
» ſerver des denrées & des productions dont le calcul de la
» perſonnalité vous priveroit par l'exportation à l'étranger ; &
» je repouſſe des marchandiſes étrangères qui, par la ſurabon-
» dance qu'elles feroient avec les vôtres, rabaiſſeroient le prix
» de celles-ci ».

Je te remercie, viſir. Mais pourquoi faut-il que tu aies auſſi tes troupes ? Ces troupes-là ſont bien incommodes. Ne pourrois-tu pas me ſervir ſans me faire la guerre ?

« Si vous m'interrompez ſans ceſſe, vous perdrez le fil de
» mes ſubtiles & merveilleuſes opérations. Après avoir impoſé
» la marchandiſe à l'entrée & à la ſortie de l'empire, au paſ-
» ſage d'une province dans une autre, je ſuis à la piſte le con-
» ducteur, le voyageur qui parcourt ma contrée pour ſes affai-
» res, par curioſité ; le payſan qui porte à la ville le produit
» de ſon champ ou de ſa baſſe-cour ; & lorſque la ſoif le pouſſe
» dans une hôtellerie, au moyen d'une aſſociation avec le
» maître »......

Quoi, viſir, le cabaretier eſt ton aſſocié !

« Aſſurément. Eſt-ce qu'il y a quelque choſe de vil quand il
» s'agit du maintien de la force publique, & par conſéquent de

» la richesse du fisc ? Au moyen de cette association, je reçois » une partie du prix de la boisson consommée ».

Mais, visir, comment te trouves-tu l'associé d'un aubergiste, d'un tavernier dans le débit de ses boissons. Serois-tu son pourvoyeur ?

« Moi, son pourvoyeur ? je m'en suis bien gardé. Où seroit » le bénéfice de vendre le vin que le vigneron m'auroit donné » pour le tribut de son industrie ? J'entends un peu mieux mes » affaires. J'ai d'abord avec le vigneron ou propriétaire, avec » le brasseur, le distillateur de l'eau-de-vie une association par » laquelle j'obtiens une partie du prix qu'ils vendent à l'auber- » giste, au cabaretier; ensuite j'en ai avec celui-ci une seconde » par laquelle il me compte à son tour d'une portion du prix » qu'il reçoit du consommateur, sauf au vendeur à retrouver sur » le consommateur la quotité du prix qui me revient de la » consommation ».

Cela est très-beau, il faut en convenir. Mais, visir, comment assistes-tu à tous les marchés de boissons qui se font dans l'empire ? Comment n'es-tu pas pillé par ce cabaretier de mauvaise foi, dès le tems de Rome, quoique le questeur ne fût pas son collègue ? Après ce que tu m'as confié, je ne doute de rien; mais je suis curieux.

« C'est ici que je te paroîtrai impudent, mais profond. On » ne sauroit aspirer à toute sorte de mérite & de gloire. D'a- » bord, nul ne peut déplacer une pièce de vin, de cidre, de » bière, d'eau-de-vie; soit du lieu de la récolte ou de la fa- » brication; soit du cellier, soit de la cave, soit pour vendre, » soit pour envoyer, n'importe à quelle destination, sans ma » permission par écrit. Je sais par-là ce qu'elles deviennent. » Si l'on en rencontre quelqu'une sans ce passe-port, je m'en » empare; & le propriétaire me paie sur le champ, en sus, le » triple ou le quadruple de la valeur. Ensuite, les mêmes agens » qui circulent nuit & jour de toutes parts pour m'assurer de » la fidélité des propriétaires ou marchands en gros à tenir leur » pacte d'association, descendent tous les jours, plutôt deux » fois qu'une, chez chaque cabaretier ou aubergiste, sondent

» les tonneaux, comptent les bouteilles ; & pour peu qu'on
» soit soupçonné de quelque escamotage sur ma part, on est si
» sévérement puni qu'on n'en est pas tenté davantage ».

Mais, visir, pour te plaire, tes agens ne sont-ils pas autant de petits tyrans subalternes ?

« Je n'en doute pas ; & je les en récompense bien ».

A merveille. Mais, visir, j'ai un scrupule. Ces associations avec le propriétaire, le marchand en gros, le detailleur, ont un peu l'air de celles que le voleur de grand chemin contracteroit avec le passant qu'il détrousse.

« Vous n'y pensez pas. Les miennes sont autorisées par la
» loi & par l'institution sacrée de la force publique. Rien ne
» vous en impose-t-il donc ? Mais venez maintenant aux portes
» de la cité, où je ne suis pas moins admirable. Rien n'y entre,
» sans verser dans mes mains. Si ce sont des boissons, elles con-
» tribuent, non en raison du prix, comme dans mes autres
» arrangemens, mais en raison de la quantité, & soyez sûr que
» je ne suis pas dupe. L'aubergiste ou le citoyen n'a rien à dire,
» quoique j'aie d'ailleurs affaire à lui lors de l'achat & du dé-
» bit, puisque ce n'est pas de la même manière. Si ce sont des
» comestibles, j'ai mes agens, non-seulement aux portes, mais
» aux boucheries, mais dans les marchés au poisson ; & nul
» n'essaieroit à me voler sans risquer plus que son vol ne lui
» rendroit. Si c'est du bois, des fourrages, du papier, il y a
» moins de précautions à prendre. Ces marchandises ne se filou-
» tent pas comme un flacon de vin ; cependant j'ai mes surveil-
» lans sur les routes & les endroits détournés ; & malheur à
» celui qu'on surprendroit en devoir de m'échapper. Vous voyez
» donc que quiconque habite les villes ; qu'on y subsiste de
» son industrie ; qu'on y emploie son revenu ou une portion
» de son lucre à salarier un homme industrieux, personne ne
» peut consommer sans payer, & que tous paient plus sur les
» consommations usuelles & indispensables que sur les autres.
» J'ai mis à contribution toute sorte d'industrie sans qu'elle s'en
» apperçoive. Il en est cependant quelques-unes avec lesquelles

» j'ai essayé de traiter plus directement, parce qu'elles n'ont
» pas leur asyle ordinaire dans les villes, & que j'ai imaginé
» qu'elles me rendroient davantage par une contribution spéciale.
» Par exemple, j'ai des agens dans les forges & fourneaux où
» l'on fabrique & où l'on pèse le fer qui a tant d'usages diffé-
» rens; j'en ai dans les atteliers des tanneurs où sont manufac-
» turés les cuirs qui servent à tant de choses. J'en ai chez tous
» ceux qui travaillent l'or, l'argent, la vaisselle, les bijoux;
» & vous ne me reprocherez pas ici d'attaquer les objets de
» première nécessité. A mesure que les tentatives me réussissent,
» je les étends. Je me flatte bien d'établir un jour mes satellites
» à côté du métier à ourdir la toile; elle est d'une utilité si gé-
» nérale. Mais gardez-moi le secret. Mes spéculations ne s'éven-
» tent jamais qu'à mon détriment ».

Je suis vraiment frappé de ta sagacité, visir, ou de celle de tes sublimes précurseurs. Ils ont creusé des mines d'or par-tout. Ils ont fait de ton pays un Pérou, dont les habitans ont eu peut-être le sort de ceux de l'autre continent; mais que t'importe? Le sel & le tabac que tu débites au décuple de leur valeur intrinsèque, quoique après le pain & l'eau, le sel soit de première nécessité, tu ne m'en as rien dit. Que signifie cette réticence? Aurois-tu senti la contradiction entre cette vente & ton refus de percevoir les autres contributions en nature, sous prétexte de l'embarras de la revente?

« Point du tout. La différence est facile à saisir. Si je recevois
» du propriétaire ou du cultivateur sa portion de contribution
» en nature, pour la revendre ensuite, je me trouverois en
» concurrence avec lui dans les marchés. Mes prédécesseurs ont
» été sages en s'en réservant la distribution exclusive. Cela souf-
» froit des difficultés. Pour amener ces deux fleuves d'or dans
» le réservoir du fisc, il fallut défendre la culture & la fabri-
» cation nationales du tabac; ce qui ne me dispense pas de tenir sur
» la frontière & même au-dedans de l'empire une armée contre l'in-
» troduction & la concurrence de tout autre tabac avec le mien ».

Et cela, visir, t'a réussi?

« Pas aussi pleinement que j'aurois desiré, malgré la sévérité
» des loix pénales. Pour le sel, la difficulté fut encore plus
» grande ; il faut en convenir & s'en affliger. Mes prédécesseurs
» commirent une bévue irréparable. Sous prétexte d'une faveur
» utile, nécessaire à certaines provinces maritimes, ou peut-
» être à l'appât d'une somme forte, sans doute, mais momen-
» tanée, que d'autres provinces payèrent pour se pourvoir de
» sel comme elles aviseroient, ils se prêtèrent à des exceptions,
» en conséquence desquelles dans un tiers ou environ de l'é-
» tendue de l'empire, ce n'est pas moi qui le vends. J'espère bien
» revenir là contre : mais il faut attendre un moment de misère ».

Ainsi, indépendamment des armées que tu nourris sur la frontière contre le tabac & les marchandises de l'étranger, tu en as encore dans l'intérieur pour que la vente du sel des provinces libres ne concoure pas avec la vente du tien ?

» Il est vrai. Cependant il faut rendre justice à nos anciens
» visirs. Ils m'ont laissé une législation bien entendue. Par
» exemple, ceux du pays libre qui avoisinent les provinces
» où je vends, ne peuvent fabriquer de leur sel que le moins
» qu'il est possible, afin de n'en point avoir à vendre à mon
» préjudice ; & par une suite de la même sagesse, ceux qui
» doivent acheter de moi, & qui, voisins du pays libre, pour-
» roient être tentés de s'y approvisionner à meilleur marché,
» sont forcés d'en prendre plus qu'ils n'en peuvent consommer ».

Et cela est consacré par la loi ?

» Et maintenu par l'auguste force publique. Je suis autorisé au
» dénombrement des familles ; & si quelqu'une n'achète pas la
» quantité de sel que je présume nécessaire à sa consommation,
» elle le paie comme si elle s'en étoit pourvue ».

Et quiconque sale ses mêts avec d'autre sel que le tien s'en trouve mal ?

» Très-mal. Outre la saisie de ce sel d'iniquité, il lui en coûte
» plus qu'il ne dépenseroit à l'approvisionnement de sa maison
» pendant plusieurs années ».

Et le vendeur ?

« Le vendeur ? C'eſt comme de raiſon, un voleur, un bri-
» gand, un malfaiteur que je réduis à la beſace, s'il a quelque
» choſe, ou que j'envoie aux galères, s'il n'a rien ».

Mais, viſir, tu dois avoir des procès ſans fin ?

« J'en ai beaucoup : mais il y a une cour de magiſtrature expreſſe
» qui en a l'attribution excluſive ».

Et comment te tires-tu de-là ? par l'intervention de la force publique, ton grand cheval de bataille.

« Et avec de l'argent ».

Ah, viſir, quelle tête & quel courage ! Quelle tête pour ſuffire à tant d'objets ! Quel courage pour faire face à tant d'ennemis ! Tu as été figuré dans les livres ſaints par Iſmaël, dont les mains étoient contre tous & les mains de tous contre lui.

« Hélas, j'en conviens. Mais telle eſt l'importance de la force
» publique & l'étendue de ſes beſoins, qu'il a fallu recourir à
» d'autres reſſources. Outre ce que le propriétaire me doit annuel-
» lement pour les fruits de ſon fonds, s'il ſe réſout à le vendre,
» l'acquéreur me paiera une ſomme ſurajoutée au prix convenu
» avec ſon vendeur. J'ai tariffé tous les pactes humains ; & nul
» ne contracte ſans me fournir une contribution proportionnée,
» ſoit à l'objet, ſoit à la nature de la convention. Cet examen
» ſuppoſe des agens profonds. Auſſi en manqué-je ſouvent. Le
» plaideur ne peut faire un ſeul pas, ſoit en demandant, ſoit
» en défendant, ſans me trouver ſur ſon chemin ; & vous con-
» viendrez que ce tribut eſt bien innocent : car on n'eſt pas
» encore dégoûté des procès ».

Viſir, quand ton énumération ne ſeroit pas à ſa fin, laiſſe-moi reſpirer. Tu as laſſé mon admiration ; & je ne ſais plus quel doit être le plus grand objet de mon étonnement, ou d'une ſcience perfide, barbare, qui embraſſe tout, qui pèſe ſur tout ; ou de la patience avec laquelle on ſupporte les actes réitérés d'une ſubtile tyrannie qui n'épargne rien. L'eſclave reçoit ſa ſubſiſtance en échange de ſa liberté. Ton malheureux contribuable eſt privé de ſa liberté en te fourniſſant ſa ſubſiſtance.

Juſqu'à préſent, je me ſuis ſi fréquemment livré aux mou-

vemens de l'indignation que j'ai pensé que l'on me pardonneroit une fois d'avoir pris l'arme du ridicule & de l'ironie, qui a si souvent tranché les nœuds les plus importans. Je rentre dans le ton qui me convient; & je dis :

Il faut sans doute, dans tout gouvernement, une force publique qui agisse intérieurement & extérieurement. Extérieurement, pour defendre la nation en corps contre la jalousie, la cupidité, l'ambition, le mépris & la violence des autres nations; & cette protection ou la sécurité qui doit en être l'effet, exige des armées, des flottes, des forteresses, des arsenaux, des alliés foibles à stipendier, des alliés puissans à seconder. Intérieurement, pour garantir le citoyen, ami de l'ordre social, du trouble, des vexations, de l'injure du méchant qui se laisse égarer par ses passions, son intérêt personnel, ses vices, & qui n'est arrêté que par la menace de la justice & la vigilance de la police.

Nous dirons plus. Il est avantageux au plus grand nombre des citoyens que la force publique encourage l'industrie, aiguillonne le talent & secoure celui qui par un zèle inconsidéré, des malheurs imprévus, de fausses spéculations a perdu sa force individuelle; d'où naît la nécessité des écoles gratuites & des hôpitaux.

Je consens même que le dépositaire & le moteur de la force publique, qu'il est de son devoir de faire craindre, respecter & chérir, pour en accroître l'énergie, sur-tout dans les états monarchiques où elle semble distincte & séparée du reste de la nation, en impose par un appareil de dignité, attire par la douceur & exhorte par les bienfaits.

Tous ces moyens sont dispendieux. Les dépenses supposent un revenu; & le revenu des contributions. Il est juste que ceux qui participent aux avantages de la force publique, fournissent à son maintien. Il y a entre le souverain & ses sujets un pacte tacite, mais sacré, par lequel le premier s'engage de secourir d'autant de degrés de cette force qu'on en aura fourni de parts à la masse générale des contributions; & cette justice distri-

butive s'exécuteroit toute ſeule, par la nature même des choſes; ſi la corruption & le vice ne la troubloient ſans ceſſe.

Mais dans toute convention, il y a un rapport entre le prix & la valeur de la choſe acquiſe; & ce rapport eſt néceſſairement en *moins* du côté du prix, en *plus* du côté des avantages. Je veux bien acheter une épée pour me défendre contre le voleur: mais ſi pour acquérir cette épée, il faut que je vuide ma bourſe ou que je vende ma maiſon, j'aime mieux compoſer avec le voleur.

Or, où eſt ce rapport, cette proportion des avantages de la force publique, *pour moi propriétaire*, avec le prix dont je les paie; ſi chez la nation la plus policée de l'Europe, la moins expoſée aux incurſions & aux attaques étrangères, après avoir cédé une portion de ma poſſeſſion, je ſuis obligé, lorſque je vais habiter la ville, de ſuracheter, au profit d'une force publique, non-ſeulement les denrées des autres, mais les miennes, quand il me plaît de les conſommer?

Pour moi, cultivateur, ſi forcé d'un côté à conſommer en nature une portion de mon tems & des moyens de mon induſtrie pour la conſtruction & la réparation des routes, je ſuis encore obligé de rendre en argent une portion conſidérable des productions que ma ſueur & mes travaux ont tiré de la terre?

Pour moi, artiſan, qui ne puis travailler ſans être nourri, logé, vêtu, éclairé & chauffé; ni me pourvoir de nourriture, d'abri, de vêtement, de lumière & de feu, ſans contribuer, puiſque tous ces moyens de ſubſiſtance ſont impoſés; ſi je ſuis encore obligé de rendre une partie du prix de mon tems & de mon talent à l'impoſition qui frappe directement ſur les productions de mon induſtrie?

Pour moi, marchand, qui ai déja contribué de mille manières, & par mes conſommations perſonnelles, & par les conſommations de mes ſalariés, & par le ſurachat des matières premières; ſi je ſuis encore obligé de céder une portion du prix de la marchandiſe que j'envoie, & dont il ne me reviendra peut-être rien du tout, dans le cas de quelques-uns de ces accidens ſans nombre,

dont

dont la force publique ne s'engage, ni de me garantir, ni de me dédommager ?

Pour nous tous, si après avoir contribué par chacun de nos besoins, à chaque pas, à chaque mouvement de notre industrie, à la masse commune, d'un côté par une imposition annuelle & générale, la capitation qui n'a aucune base, aucun rapport avec la propriété ni avec l'industrie, nous contribuons encore d'un autre côté par le sel, denrée de première nécessité qu'on porte au décuple de sa valeur intrinsèque & naturelle ?

Pour nous tous encore une fois, si nous voyons toutes ces quotes parts exigées pour le maintien de la force publique, se fondre entre les mains des concussionnaires qui les perçoivent ; & le résidu qui, après des circulations toutes dispendieuses, se rend au trésor du souverain, y être pillé de cent manières diverses, ou dissipé en extravagances ?

Nous demanderons quel rapport il y a entre cette multitude bisarre & compliquée de contributions & les avantages que chacun de nous obtient de la force publique, s'il est vrai, comme certains calculateurs politiques le prétendent, que les sommes des contribuables sont égales à celles du revenu des propriétaires ?

Il ne faut chercher la réponse à cette question que dans le cœur du souverain. S'il est de bronze, le probléme ne se résoudra point, & le tems amenera, à la suite d'une longue oppression, la ruine de l'empire. S'il a quelque sensibilité, le problême se résoudra d'une manière utile aux sujets.

Cependant que le chef de la nation ne se flatte pas d'opérer de grands biens, des biens durables, sans un choix judicieux de l'homme chargé d'alimenter la force publique. C'est à ce grand instrument du gouvernement de distribuer & de rendre supportable à chacun le poids énorme des tributs par son équité & par son intelligence, à le répartir selon les degrés relatifs de force ou de foiblesse des contribuables. Sans ces deux qualités, les peuples accablés seront conduits à un désespoir plus ou moins éloigné, plus ou moins redoutable. Avec ces deux qualités sou-

tenues par l'attente d'un ſoulagement plus ou moins prochain, ils ſouffriront avec patience, & ſe traîneront ſous leur fardeau avec quelque courage.

Mais quel eſt le miniſtre qui remplira une tâche auſſi difficile ? Sera-ce celui qui, par une odieuſe cupidité, aura ambitionné le maniment des revenus publics, & qui parvenu à ce poſte important, à force d'intrigues & de baſſeſſes, aura abandonné le fiſc en proie à ſes paſſions, à ſes amis, à ſes flatteurs, à ſes protégés, au détriment de la force publique ? Périſſe la mémoire d'un tel miniſtre.

Sera-ce celui qui n'aura vu, dans le pouvoir remis en ſes mains que l'inſtrument de ſes inimitiés ou de ſes averſions perſonnelles, & le moyen de réaliſer les fantômes de ſon imagination féroce & déſordonnée ; qui traitera comme des abſurdités les opérations différentes de la ſienne ; qui s'irritera contre des erreurs vraies ou prétendues, comme ſi c'étoient autant de crimes ; qui mépriſera l'apologue des membres & de l'eſtomac ; qui énervera la partie du corps politique qui lui déplaira, par des faveurs excluſivement accordées à celle que ſon goût, ſa fantaiſie, ſon intérêt ou ſes préjugés auront préférée ; qui verra l'image du déſordre par-tout où les choſes ne ſeront pas analogues à ſes idées bizarres ; qui dénué de la ſageſſe néceſſaire pour corriger ce qui eſt défectueux, ſubſtituera des chimères à un ordre peut-être imparfait ; & qui pour corriger de prétendus abus, s'aveuglant ſur les ſuites d'une réforme mal entendue, briſera tout avec un ſouris dédaigneux : charlatan auſſi cruel qu'ignorant, qui, prenant les poiſons pour des remèdes, s'écriera *guériſon, guériſon*, lorſque des convulſions réitérées annonceront la mort prochaine du malade ? Périſſe la mémoire d'un tel miniſtre.

Souverains, qui n'êtes à l'abri, ni de l'erreur, ni du menſonge, ni de la ſéduction ; ſi vous avez été aſſez malheureux pour être aſſervis par de tels coopérateurs, ne les remplacez ni par l'homme foible & puſillanime qui, bien qu'inſtruit, doux, modeſte, & peut-être incapable d'une grande faute, tant qu'il agira par lui-même, ſe laiſſera égarer par les autres ; tombera dans les pièges

qui lui seront tendus, & manquera du nerf néceſſaire, ſoit pour arrêter ou prévenir le mal, ſoit pour vous réſiſter à vous-mêmes, lorſque ſa conſcience & l'intérêt général l'exigeront.

Ni par l'homme farouche ou dédaigneux; ni par l'homme trop auſtère; encore moins par l'homme impérieux & dur. L'impôt eſt un joug peſant. Comment le portera-t-on, s'il eſt aggravé par la manière de le préſenter? C'eſt une coupe amère que tous doivent boire. Si vous la portez bruſquement ou maladroitement à la bouche, quelqu'un la renverſera.

Ni par l'homme qui ignore la loi; ni par l'homme qui la mépriſe pour ne s'occuper que du fiſc. Il eſt de l'intérêt du ſouverain que la propriété & l'induſtrie ſoient protégées, contre ſa propre autorité, contre les entrepriſes du viſir ſouvent inconſidérées, quelquefois dangereuſes. Un miniſtre qui ſacrifiera tout au fiſc, remplira les coffres de ſon maître; il donnera à la nation & au trône l'éclat d'une puiſſance formidable: mais cet éclat paſſera comme l'éclair. Le déſeſpoir s'établira dans le cœur des ſujets. En mettant l'induſtrie aux abois, il aura tué la poule aux œufs d'or.

Ni par le légiſte hériſſé de formules & de ſubtilités juridiques; qui entretiendra une querelle continue entre le fiſc & la loi; rendra le fiſc trop odieux, & relâchera les liens d'une obéiſſance pénible, mais néceſſaire.

Ni par cet outré philantrope, qui ſe livrant à un patriotiſme mal entendu, oubliera le fiſc pour ſe livrer indiſcrètement à de ſéduiſantes impulſions de bienfaiſance & de popularité: impulſions toujours louables dans un philoſophe, mais auxquelles un miniſtre ne doit ſe prêter qu'avec circonſpection. Car enfin, il faut une force publique; il faut un fiſc qui l'alimente.

Ecartez ſur-tout le prodigue. Comment l'homme qui a mal géré ſes propres affaires, adminiſtrera-t-il celles d'un grand état? Quoi, il a diſſipé ſes fonds, & il ſera économe du revenu public? Il a de la probité, de la délicateſſe, des lumières même, le deſir ſincère de bien ſervir l'état: mais dans une circonſtance & ſur un objet de l'importance de celui dont il s'agit, ne vous en fiez qu'aux vertus de tempérament. Combien ſont entrés

vertueux dans le miniſtère, & qu'on ne reconnoiſſoit plus, qui ne ſe reconnoiſſoient plus eux-mêmes, en moins de ſix mois. Il y a peut-être moins de ſéductions au pied du trône que dans l'antichambre d'un miniſtre ; & moins encore au pied du trône & dans l'antichambre des autres miniſtres qu'à l'entrée du cabinet du miniſtre de la finance. Mais c'eſt trop s'arrêter ſur les impôts. Il faut parler de ce qu'on a imaginé pour y ſuppléer, le crédit public.

XI. Crédit public.

En général, ce qu'on nomme crédit n'eſt qu'un délai donné pour payer. L'uſage en fut inconnu dans les premiers âges. Chaque famille ſe contentoit de ce qu'une nature brute, de ce que des travaux groſſiers lui fourniſſoient. Bientôt commencèrent quelques échanges, mais ſeulement entre parens, entre voiſins. Ces liaiſons s'étendirent par-tout où les progrès de la ſociété multiplioient les beſoins ou les délices. Avec le tems, il ne fut plus poſſible d'avoir des denrées avec des denrées. Les métaux les remplacèrent & devinrent inſenſiblement la meſure commune de toutes choſes. Il arriva que les agens d'un commerce qui devenoit tous les jours plus conſidérable, manquèrent de l'argent néceſſaire pour leurs ſpéculations. Alors les marchandiſes leur furent livrées pour être payées à des époques plus ou moins prochaines ; & cette heureuſe pratique dure encore & durera toujours.

Le crédit ſuppoſe une double confiance ; confiance dans la perſonne qui en a beſoin, & confiance dans ſes facultés. La première eſt la plus néceſſaire. Il eſt trop ordinaire qu'un débiteur de mauvaiſe foi trahiſſe ſes engagemens quoiqu'il ait aſſez de fortune pour les remplir, ou qu'il diſſipe cette fortune par une conduite imprudente ou peu modérée. Mais l'homme intelligent & juſte peut, par des opérations bien combinées, acquérir ou remplacer les moyens qui lui auroient manqué.

Les convenances réciproques de ceux qui vouloient vendre, de ceux qui vouloient acheter, ont donné naiſſance au crédit qui exiſte entre les membres d'une ſociété, ou même de pluſieurs ſociétés. Il diffère du crédit public, en ce que ce dernier

eſt le crédit d'une nation conſidérée comme ne formant qu'un ſeul corps.

Entre le crédit particulier & le crédit public, il y a cette différence que l'un a le gain pour but, & l'autre la dépenſe. Il ſuit de-là que le crédit eſt richeſſe pour les négocians, puiſqu'il devient pour eux un moyen de s'enrichir, & qu'il eſt pour les gouvernemens une cauſe d'appauvriſſement, puiſqu'il ne leur procure que la faculté de ſe ruiner. Un état qui emprunte, aliene une portion de ſon revenu pour un capital qu'il dépenſe. Il eſt donc plus pauvre après ces emprunts qu'il ne l'étoit avant cette opération funeſte.

Malgré la rareté de l'or & de l'argent, les gouvernemens anciens ne connurent pas l'uſage du crédit public, même à l'époque des plus funeſtes criſes. On formoit durant la paix un tréſor qui s'ouvroit dans des tems de troubles. Alors les métaux rentrés dans la circulation excitoient l'induſtrie, & rendoient, en quelque manière, légères les calamités inévitables de la guerre. Depuis que la découverte du Nouveau-Monde a rendu les métaux plus communs, les adminiſtrateurs des empires ſe ſont généralement livrés à des entrepriſes ſupérieures aux facultés des nations qu'ils gouvernoient, & ils n'ont pas craint de charger les générations futures des dettes qu'ils s'étoient permis de contracter. Cette chaîne d'oppreſſion s'eſt prolongée; elle doit lier nos derniers neveux, & s'appeſantir ſur tous les peuples & ſur tous les ſiècles.

Ce ſont l'Angleterre, la Hollande & la France, c'eſt-à-dire les plus opulentes nations de l'Europe, qui ont donné un ſi mauvais exemple. Ces puiſſances ont trouvé du crédit par la même raiſon que vous ne prêtez pas à l'homme qui vous demande l'aumône, mais à celui dont le brillant équipage vous éblouit. La confiance eſt la mère du prêt, & la confiance naît d'elle-même à l'aſpect d'un pays où la richeſſe du ſol ſe multiplie par l'activité d'un peuple induſtrieux, à la vue de ces ports renommés où ſe réuniſſent toutes les productions de l'univers.

Le ſite de ces trois états a auſſi encouragé le prêteur. Son

gage, ce ne sont pas seulement les revenus publics, mais encore les revenus particuliers dans lesquels le fisc trouve au besoin, son aliment & ses ressources. Dans les contrées qui, comme l'Allemagne, sont ouvertes de tous côtés, & n'ont ni barrières, ni défenses naturelles, si l'ennemi qui peut y entrer librement vient à s'y établir ou seulement à y séjourner, aussitôt il lève, à son profit les revenus publics & s'applique même, par des contributions, une partie des revenus particuliers. Qu'arrive-t-il alors aux créanciers du gouvernement ? Ce qui est arrivé à ceux qui ont des rentes dans les Pays-Bas Autrichiens & auxquels il est dû plus de trente années d'arrérage. Avec l'Angleterre, avec la France, avec la Hollande, toutes trois un peu plus ou un peu moins à l'abri de l'invasion, il n'y a à redouter que les causes d'épuisement, dont l'effet est plus lent & par conséquent plus éloigné.

Mais ne seroit-ce pas à l'indigent d'emprunter & au riche de prêter ? Pourquoi donc les états qui ont le plus de ressources sont-ils les plus endettés ? C'est que la folie des nations est la même que celle des particuliers : c'est que plus ambitieuses, elles se forment plus de besoins : c'est que la confiance qu'elles ont dans leurs facultés, les aveugle sur les dépenses qu'elles peuvent faire : c'est qu'il n'y a point d'action contre elles, & qu'elles se sont liquidées, lorsqu'elles ont le front de dire, je ne dois plus rien : c'est que les sujets ne peuvent pas traduire en justice leur souverain : c'est qu'on n'a point vu & qu'on ne verra peut-être jamais une puissance prendre les armes en faveur de ses concitoyens volés, spoliés par une puissance étrangère : c'est qu'un état s'assujettit pour ainsi dire ses voisins par des emprunts : c'est que la Hollande craint, à chaque instant, que le premier coup de canon qui crévera le flanc d'un de ses vaisseaux, n'acquitte l'Angleterre avec elle : c'est qu'un édit daté de Versailles peut du soir au matin acquitter sans conséquence la France avec Genève : c'est que ces motifs qu'il seroit honteux de s'avouer, agissent sourdement dans l'ame & les conseils des rois puissans.

L'usage du crédit public, quoique ruineux pour tous les états, ne l'est pas pour tous au même point. Une nation qui a beaucoup

de riches productions, dont le revenu entier eſt libre ; qui a toujours reſpecté ſes engagemens ; qui n'a pas l'ambition des conquêtes ; qui ſe gouverne elle-même : une telle nation trouvera de l'argent à meilleur marché, qu'un empire dont le ſol n'eſt pas abondant ; qui eſt ſurchargé de dettes ; qui entreprend au-delà de ſes forces ; qui a trompé ſes créanciers ; qui gémit ſous un gouvernement arbitraire. Le prêteur qui dictera néceſſairement la loi, en proportionnera toujours la rigueur aux riſques qu'il lui faudra courir. Ainſi, un peuple dont les finances ſont en déſordre, tombera rapidement dans les derniers malheurs, par le crédit public : mais le gouvernement le mieux ordonné, y trouvera auſſi le terme de ſa proſpérité.

Mais, diſent quelques arithméticiens politiques, n'eſt-il pas utile aux états d'appeller dans leur ſein l'argent des autres nations, & les emprunts publics ne produiſent-ils pas cet effet important ? Oui, ſans doute, on attire les métaux des étrangers par cette voie, comme on l'attireroit en leur vendant une ou pluſieurs provinces de l'empire. Peut-être même ſeroit-il moins déraiſonnable de leur livrer le ſol, que de cultiver uniquement pour eux.

Mais ſi l'état n'empruntoit que de ſes ſujets, on ne livreroit pas le revenu national à des étrangers ? Non ; mais la république énerveroit pluſieurs de ſes membres pour en engraiſſer un ſeul. Ne faut-il pas augmenter les impoſitions, en raiſon des intérêts qu'il faut payer, des capitaux qu'il faut rembourſer ? Les propriétaires des terres, les cultivateurs, tous les citoyens ne ſe trouveront-ils pas plus chargés, que ſi on leur eût demandé directement & tout d'un coup, les ſommes empruntées par le gouvernement ? Leur poſition eſt la même que s'ils euſſent emprunté eux-mêmes, au lieu de faire des économies ſur leurs dépenſes ordinaires, pour ſubvenir à une dépenſe accidentelle.

Mais les papiers publics qui réſultent des emprunts faits par le gouvernement, augmentent la maſſe des richeſſes circulantes, donnent une grande extenſion aux affaires, facilitent toutes les opérations. Hommes aveugles ! voulez-vous voir tout le vice de votre politique ? Pouſſez-la auſſi loin qu'elle peut aller ; faites

emprunter par l'état tout ce qu'il peut emprunter ; accablez-le d'intérêts à payer ; mettez-le ainsi dans la nécessité de forcer tous les impôts : vous verrez qu'avec vos richesses circulantes, bientôt vous n'aurez plus de richesses renaissantes pour vos consommations & pour le commerce. L'argent & les papiers qui le représentent, ne circulent pas d'eux-mêmes, & sans les mobiles qui les mettent en mouvement. Tous ces différens signes ne figurent qu'à raison des ventes & des achats qui se font. Couvrez d'or, si vous voulez, l'Europe entière. Si elle n'a point de marchandises dans le commerce, cet or sera sans activité. Multipliez seulement les effets commerçables, & ne vous embarrassez pas des signes ; la confiance & la nécessité les sauront bien établir sans vous. Gardez-vous, sur-tout, de vouloir les multiplier par des moyens qui diminueroient nécessairement la masse de vos productions renaissantes.

Mais l'usage du crédit public met une puissance en état de faire la loi aux autres puissances. Ne verra-t-on jamais que cette ressource est commune à toutes les nations ? Si c'est une espèce de grand chemin dont vous puissiez vous servir pour aller à votre ennemi, ne pourra-t-il pas s'en servir pour venir à vous ? Le crédit des deux peuples ne sera-t-il pas proportionné à leurs richesses respectives ? & ne se trouveront-ils pas ruinés, sans avoir eu l'un sur l'autre d'autres avantages que ceux dont ils jouissoient indépendamment de tout emprunt ? Quand je vois des monarques & des empires se battre & s'acharner les uns sur les autres, au milieu de leurs dettes, de leurs fonds publics, & de leurs revenus engagés ; il me semble voir, dit un écrivain philosophe, des gens qui s'escriment avec des bâtons dans la boutique d'un fayancier au milieu des porcelaines.

Il y auroit peut-être de la témérité à assurer que, dans aucune circonstance, le service public ne pourra exiger l'aliénation d'une portion des revenus publics. Les scènes qui agitent la terre sont si variées ; les empires sont exposés à de si étranges révolutions ; le champ des événemens est si étendu ; la politique frappe des coups si surprenans, qu'il n'est pas donné à la sagesse humaine de

de tout prévoir, de tout calculer. Mais ici, c'eſt la conduite pratique des gouvernemens qui nous occupe, & non une ſituation bizarre, qui vraiſemblablement ne ſe préſentera jamais.

Tout état qui ne ſera pas détourné de la voie ruineuſe des emprunts par les conſidérations que nous venons de peſer, creuſera lui-même ſa tombe. La facilité d'avoir beaucoup d'argent à la fois, jettera un gouvernement dans toutes ſortes d'entrepriſes injuſtes, téméraires, diſpendieuſes; lui fera hypothéquer l'avenir pour le préſent, & jouer le préſent pour l'avenir. Un emprunt en attirera un autre; & pour accélérer le dernier, on groſſira de plus en plus l'intérêt.

Ce déſordre fera paſſer le fruit du travail dans quelques mains oiſives. La facilité de jouir ſans rien faire, attirera tous les gens riches, tous les hommes vicieux, tous les intriguans dans une capitale, avec un cortège de valets dérobés à la charrue; des filles ravies à l'innocence & au mariage; des ſujets de tout ſexe voués au luxe; inſtrumens, victimes, objets ou jouets de la molleſſe & des voluptés.

La ſéduction des dettes publiques ſe communiquera de plus en plus. Dès qu'on peut moiſſonner ſans labourer, tout le monde ſe jette dans cette eſpèce de négoce, qui eſt, tout-à-la-fois, lucratif & facile. Les propriétaires & les négocians veulent devenir rentiers. On change ſon argent en papier d'état, parce que c'eſt le ſigne le plus portatif, le moins ſujet à l'altération du tems, à l'injure des ſaiſons, à l'avidité des traitans. L'agriculture, le commerce & l'induſtrie, ſouffrent de la préférence qu'on donne aux ſignes ſur les choſes. Comme l'état dépenſe toujours mal ce qu'il a mal acquis, à meſure que ſes dettes s'accumulent, il augmente les impôts pour payer les intérêts. Ainſi toutes les claſſes actives & fécondes de la ſociété ſont dépouillées, épuiſées par la claſſe pareſſeuſe & ſtérile des rentiers. L'augmentation des impôts fait hauſſer le prix des denrées, & par-là celui de l'induſtrie. Dès-lors la conſommation diminue, parce que l'exportation ceſſe auſſitôt que la marchandiſe eſt trop chère pour ſoutenir la concurrence. Les terres & les manufactures languiſſent également.

L'impuiſſance où ſe trouve l'empire de faire face à ſes engagemens, le réduit à s'en libérer par la voie la plus deſtructive de la liberté des citoyens & de la puiſſance du ſouverain, par la banqueroute. Alors les édits d'emprunts ſont payés en édits de réduction. Alors ſont trahis les ſermens du monarque & les droits des peuples. Alors eſt perdue ſans retour la baſe de tous les gouvernemens, la confiance publique. Alors eſt renverſée la fortune de l'homme riche, eſt arraché au pauvre le fruit de ſes longues veilles, qu'il avoit confié au fiſc pour avoir une ſubſiſtance dans ſa vieilleſſe. Alors ſont ſuſpendus les travaux, les ſalaires, & tombent dans une eſpèce de paralyſie une multitude de bras laborieux, auxquels il ne reſte des mains que pour mendier. Alors les atteliers ſe vuident, les hôpitaux ſe rempliſſent comme dans une épidémie. Alors les cœurs ſont remplis de rage contre le prince, & tout retentit d'imprécations contre ſes agens. Alors eſt condamné aux larmes le foible qui peut ſe réſoudre à une vie miſérable; eſt armé d'un poignard, qu'il tourne contre lui-même ou contre ſon concitoyen, celui à qui la nature a donné une ame impatiente & forte. Alors ſont anéantis l'eſprit, les mœurs, la ſanté d'une nation; l'eſprit, par l'abattement & la douleur; les mœurs, par la néceſſité des reſſources urgentes, toujours criminelles ou malhonnêtes; la ſanté, par les mêmes ſuites qui naîtroient d'une diſette générale & ſubite. Miniſtres ſouverains, comment l'image d'une pareille calamité pourroit-elle vous laiſſer tranquilles & ſans remords? S'il eſt un grand juge qui vous attende, comment oſerez-vous paroître devant lui? Quelle ſentence en pourrez-vous eſpérer? N'en doutez pas, ce ſera celle que les malheureux que vous avez faits, & dont il étoit l'unique vengeur, auront invoquée ſur vous. Maudits dans ce monde, vous le ſerez encore dans l'autre. Telle eſt la fin des emprunts; jugez par-là de leur principe.

XII. Beaux arts & belles-lettres.

Après avoir examiné les pivots & les colonnes de toute ſociété policée, jettons un coup-d'œil ſur les ornemens & ſur la décoration de l'édifice. Ce ſont les beaux-arts & les belles-lettres.

La nature eſt le modèle des uns & des autres. La voir & la bien

voir ; la choiſir ; la rendre ſcrupuleuſement ; en corriger les défauts ; l'embellir ou en rapprocher les beautés éparſes pour en former un tout merveilleux : ce ſont autant de talens infiniment rares. Quelques-uns peuvent naître avec l'homme de génie ; d'autres ſont le produit de l'étude & des travaux de pluſieurs grands hommes. On eſt ſublime ; mais on manque de goût. On a de l'imagination, de l'invention ; mais on eſt fougueux, incorrect. Il ſe paſſe des ſiècles avant l'apparition d'un orateur, d'un poëte, d'un peintre, d'un ſtatuaire en qui le jugement qui compte ſes pas tempère la chaleur qui veut courir.

C'eſt principalement l'utilité qui a donné naiſſance aux lettres, & l'agrément aux beaux-arts.

Dans la Grèce, ils furent enfans du ſol même. Le Grec favoriſé du plus heureux climat, avoit ſans ceſſe ſous les yeux le ſpectacle d'une nature merveilleuſe, ſoit par ſes charmes, ſoit par ſon horreur ; des fleuves rapides ; des montagnes eſcarpées ; d'antiques forêts ; des plaines fertiles ; de riantes valées ; des côteaux délicieux ; la mer tantôt calme, tantôt agitée : tout ce qui échauffe l'ame, tout ce qui émeut & agrandit l'imagination. Imitateur ſcrupuleux, il la rendit d'abord telle qu'il la voyoit. Bientôt il mit du diſcernement entre les modèles. Les principales fonctions des membres lui en indiquèrent les vices les plus groſſiers qu'il corrigea. Il en ſentit enſuite les moindres imperfections, qu'il corrigea encore ; & ce fut ainſi qu'il s'eleva peu-à-peu au beau idéal, c'eſt-à-dire, au concept d'un être qui eſt poſſible peut-être, mais qui n'exiſte pas : car la nature ne fait rien de parfait. Rien n'y eſt régulier, & rien n'y eſt déplacé. Trop de cauſes conſpirent en même tems au développement, je ne dis pas d'un animal entier, mais des moindres parties ſemblables d'un animal, pour qu'on y retrouve de la ſymmétrie. Le beau de la nature conſiſte dans un enchaînement rigoureux d'imperfections. On peut accuſer le tout, mais dans ce tout, chaque partie eſt parfaitement ce qu'elle doit être. L'étude d'une fleur, de la branche d'un arbre, d'une feuille, ſuffit pour s'en aſſurer.

Ce fut par cette voie lente & pénible que la peinture & la

fculpture arrivèrent à ce degré qui nous étonne dans le Gladiateur, dans l'Antinoüs, dans la Vénus de Médicis. Ajoutez à ces caufes heureufes une langue harmonieufe dès fon origine; avant la naiffance des arts, un poëte fublime, un poëte rempli d'images riantes & terribles; l'efprit de la liberté; l'exercice des beaux-arts interdit à l'efclave; le commerce des artiftes avec les philofophes; leur émulation foutenue par des travaux, des récompenfes & des éloges; la vue continuelle du corps humain dans les bains & dans les gymnafes, leçon affidue pour l'artifte, & principe d'un goût délicat dans la nation; les vêtemens larges & fluents qui ne déformoient aucune partie du corps, en la ferrant, en la gênant; des temples fans nombre à décorer des ftatues, des dieux & des déeffes, & en conféquence un prix ineftimable attaché à la beauté qui devoit fervir de modèle; l'ufage de confacrer par des monumens les actions mémorables & les grands hommes.

Homère avoit donné le ton à la poéfie épique. Les jeux olympiques hâtèrent les progrès de la poéfie lyrique, de la mufique & de la tragédie. L'enchaînement des arts les uns avec les autres, influa fur l'architecture. L'éloquence prit de la grandeur & du nerf au milieu des intérêts publics.

Le Romain, imitateur des Grecs en tout genre, refta au-deffous de fes modèles: il n'en eut ni la grace, ni l'originalité. A côté de fes beautés réelles, on remarqua fouvent l'effort d'un copifte habile, & c'étoit prefque une néceffité. Si les chefs-d'œuvre qu'il avoit fous les yeux euffent été anéantis, fon génie abandonné à fon propre élan & à fon énergie naturelle, auroit, après quelques effais, après quelques écarts, pouffé très-loin fa carrière; & fes ouvrages auroient eu un caractère de vérité qu'ils ne pouvoient avoir, exécutés moitié d'après nature, moitié d'après les productions d'une école dont l'efprit lui étoit inconnu. Il étoit devant ces originaux comme devant l'œuvre du créateur. On ignore comment il s'eft fait.

Cependant un goût févère préfidoit à toutes les compofitions de Rome. Il guidoit également les artiftes & les écrivains. Leurs ouvrages étoient l'image ou la copie de la vérité. Le génie de l'invention, le génie de l'exécution ne franchiffoient jamais les bornes

convenables. Au milieu de l'abondance & des richeſſes, les graces étoient diſpenſées avec ſageſſe. Tout ce qui étoit au-delà du beau étoit habilement retranché.

C'eſt une expérience de toutes les nations & de tous les âges, que ce qui eſt arrivé à ſa perfection ne tarde pas à dégénérer. La révolution eſt plus ou moins rapide, mais toujours infaillible. Chez les Romains, elle fut l'ouvrage de quelques écrivains ambitieux qui ne voyant point de jour à ſurpaſſer ou même à égaler leurs prédéceſſeurs, imaginèrent de s'ouvrir une nouvelle carrière. A des plans fortement conçus, à des idées lumineuſes & profondes, à des images pleines de nobleſſe, à des tours d'une grande énergie, à des expreſſions aſſorties à tous les ſujets, on ſubſtitua l'eſprit de ſaillie, des rapports plus ſinguliers que vrais, un contraſte continuel de mots ou de penſées, un ſtyle rompu, découſu, plus piquant que naturel; les défauts que produit le deſir habituel de briller & de plaire. Les arts furent entraînés dans le même tourbillon; ils furent outrés, maniérés, affectés comme l'éloquence & la poéſie. Toutes les productions du génie portèrent le même caractère de dégradation.

Elles en ſortirent, mais pour tomber dans une plus fâcheuſe encore. Les premiers hommes auxquels il fut donné de cultiver les arts, ſe propoſoient de faire des impreſſions vives & durables. Pour atteindre plus ſûrement leur but, ils crurent devoir agrandir tous les objets. Cette erreur, qui étoit une ſuite preſque néceſſaire de leur inexpérience, les pouſſa à l'exagération. Ce qu'on avoit fait d'abord par ignorance, fut renouvellé depuis par flatterie. Les empereurs qui avoient élevé une puiſſance illimitée ſur les ruines de la liberté romaine, ne voulurent plus être de ſimples mortels. Pour ſatisfaire cet extravagant orgueil, il fallut leur donner les attributs de la divinité. Leurs images, leurs ſtatues, leurs palais, tout s'éloigna des vraies proportions, tout devint coloſſal. Les nations ſe proſternèrent devant ces idoles, & l'encens brûla ſur leurs autels. Les peuples & les artiſtes entraînèrent les poëtes, les orateurs & les hiſtoriens, dont la perſonne eût été expoſée, dont les écrits auroient paru des

ſatyres, s'ils ſe fuſſent renfermés dans les bornes du vrai, du goût & de la décence.

Tel étoit au midi de l'Europe, le déplorable état des arts & des lettres, lorſque des hordes barbares ſorties des régions du Nord, anéantirent ce qui n'étoit que corrompu. Ces peuples, après avoir couvert les campagnes d'oſſemens, après avoir jonché les provinces de cadavres, ſe jettèrent avec la fureur qui leur étoit naturelle ſur les villes. Ils renverſèrent de fond en comble pluſieurs de ces ſuperbes cités où étoit réuni ce que l'induſtrie, ce que le génie de l'homme avoit enfanté de plus parfait, les livres, les tableaux, les ſtatues. Ceux de ces précieux monumens qu'on n'avoit pas détruits ou incendiés, étoient mutilés ou conſacrés aux plus vils uſages. Des ruines ou des cendres couvroient obſcurément le peu qui avoit échappé à la dévaſtation. Rome même, pluſieurs fois ſaccagée par des brigands féroces, étoit à la fin devenue leur repaire. Cette maîtreſſe des nations, ſi long-tems la terreur & l'admiration de l'univers, n'étoit plus qu'un objet de mépris ou de pitié. Au milieu des décombres de l'empire, quelques malheureux échappés au glaive ou à la famine, languiſſoient honteuſement, eſclaves de ces ſauvages, dont ils avoient ignoré juſqu'au nom, ou qu'ils avoient enchaînés & foulés aux pieds.

L'hiſtoire a conſervé le ſouvenir de pluſieurs peuples belliqueux, qui ayant ſubjugué des nations éclairées, en avoient adopté les mœurs, les loix & les connoiſſances. A la trop funeſte époque qui nous occupe, ce furent les vaincus qui s'aſſimilèrent baſſement à leurs barbares vainqueurs. C'eſt que les lâches qui ſubiſſoient un joug étranger avoient beaucoup perdu des lumières & du goût de leurs aïeux : c'eſt que le peu qui leur en reſtoit, n'étoit pas ſuffiſant pour éclairer un conquérant, plongé dans l'ignorance la plus groſſière, & que des ſuccès faciles avoient accoutumé à regarder les arts comme une occupation frivole, comme un inſtrument de ſervitude.

Avant ce ſiècle de ténèbres, le chriſtianiſme avoit détruit en Europe les idoles de l'antiquité païenne, & n'avoit conſervé

quelques arts que pour servir de soutien à l'empire de la persuasion, & pour seconder la prédication de l'évangile. A la place d'une religion embellie, égayée par les divinités riantes de la Grèce & de Rome, il avoit substitué des images de terreur & de tristesse, conformes aux tragiques événemens qui avoient signalé sa naissance & ses progrès. Les siècles gothiques nous ont laissé des monumens, où la hardiesse & la majesté respirent à travers les ruines du goût & de l'élégance. Tous ces temples furent bâtis en croix, couverts de croix, remplis de croix, decorés de scènes horribles & funèbres, d'échafauds, de supplices, de martyrs, de bourreaux.

Que devinrent les arts, condamnés à effaroucher continuellement l'imagination par des spectacles de sang, de mort & d'enfer? Hideux comme leurs modèles; féroces comme les princes & les pontifes qui les employoient; bas & rampans comme les adorateurs de leurs ouvrages, ils épouvantèrent les enfans dès le berceau; ils aggravèrent les horreurs du tombeau par une perspective éternelle d'ombres effrayantes; ils attristèrent la face de la terre.

Enfin le tems vint de diminuer ces échafaudages de la religion, de la police sociale; & c'est la Grèce qui nous l'apprit.

Cette contrée est aujourd'hui barbare & très-barbare. Elle gémit dans les fers & dans l'ignorance. Son climat & des ruines sont ce qui lui reste. Nul vestige d'urbanité, d'émulation, d'industrie. Plus d'entreprises pour le bien public, plus d'activité pour les productions du génie, plus de ferveur pour la restauration des arts, plus de zèle pour le recouvrement de la liberté. On ne songe ni à la gloire de Thémistocle & d'Alcibiade, ni aux talens de Sophocle & de Démosthene, ni aux lumières de Licurgue & de Platon, ni à la politique de Pisistrate & de Periclès, ni aux travaux de Phidias & d'Apelle. Tout a subi le joug du despotisme, tout a péri; & une nuit profonde couvre cette région, autrefois si féconde en merveilles.

Les esclaves qui marchent sur les débris des statues, des colonnes, des palais, des temples, des amphithéâtres, & qui fou-

lent aveuglément tant de richeſſes, ont perdu juſqu'au ſouvenir des grandes choſes dont leur patrie fut le théâtre. Ils ont dénaturé juſqu'aux noms des villes & des provinces. On les voit ſurpris que le deſir d'acquérir des connoiſſances ramène dans leurs foyers des ſavans ou des artiſtes. Devenus inſenſibles aux reſtes inappréciables de leur ſplendeur anéantie, ils deſireroient au monde entier la même indifférence. Pour viſiter ces lieux intéreſſans, il faut en acheter chérement la permiſſion, courir de grands riſques, & s'appuyer encore de l'autorité.

Ces peuples, quoiqu'en proie durant dix ou douze ſiècles, dans l'intérieur de leur empire, à des guerres civiles, à des guerres religieuſes, à des guerres ſcholaſtiques, & au-dehors expoſés à des combats ſanglans, à des invaſions deſtructives, à des pertes continuelles, conſervoient encore quelque goût & quelques lumières; lorſque les diſciples de Mahomet, qui armés du glaive & de l'alcoran avoient rapidement ſubjugué toutes les parties d'une ſi grande domination, s'emparèrent de la capitale même.

A cette époque, les beaux-arts tournèrent avec les lettres de la Grèce en Italie, par la Méditerranée, qui faiſoit commercer l'Aſie avec l'Europe. Les Huns, ſous le nom de Goths, les avoient chaſſés de Rome à Conſtantinople; ces mêmes Huns, ſous le nom de Turcs, les repouſſèrent de Conſtantinople à Rome. Cette ville, dont le deſtin étoit de dominer par la force ou par la ruſe, accueillit & reſſuſcita les arts enſevelis ſous des tombeaux antiques.

Des murailles, des colonnes, des ſtatues, des vaſes, ſortirent de la pouſſière des ſiècles & des ruines de l'Italie, pour ſervir de modèle à la régénération des beaux-arts. Le génie, qui préſide au deſſin, éleva trois arts à la fois; je veux dire l'architecture, où la commodité même ordonna les proportions de la ſymmétrie, qui contribue au plaiſir des yeux; la ſculpture, qui flatte les rois & récompenſe les grands hommes; la peinture, qui perpétue le ſouvenir des belles actions & les ſoupirs des ames tendres. L'Italie ſeule eut plus de villes ſuperbes, plus de

magnifiques

magnifiques édifices, que tout le reſte de l'Europe enſemble. Rome, Florence & Veniſe enfantèrent trois écoles de peintres originaux. Tant le génie appartient à l'imagination, & l'imagination au climat. Si l'Italie eût poſſédé les tréſors du Mexique & les productions de l'Aſie, combien les arts ſe feroient encore plus enrichis de la découverte des deux Indes!

Cette région, autrefois féconde en héros, & depuis en artiſtes, vit refleurir les lettres, compagnes inſéparables des arts. Elles étoient étouffées par le barbariſme continuel d'une latinité corrompue & défigurée par la religion. Un mêlange de théologie Egyptienne, de philoſophie Grecque, de poéſie Hébraïque: telle étoit la langue latine dans la bouche des moines qui chantoient la nuit, enſeignoient le jour des choſes & des paroles qu'ils n'entendoient pas.

La mythologie des Romains fit renaître dans la littérature les graces de l'antiquité. L'eſprit d'imitation les emprunta d'abord ſans choix. L'uſage amena le goût, dans l'emploi de ces richeſſes. Le génie Italien, trop fécond pour ne pas créer, mêla ſes hardieſſes, ſes caprices même aux règles & aux exemples de ſes anciens maîtres; les fictions de la féerie à celles de la fable. Les mœurs du ſiècle & le caractère national imprimèrent leur teinte aux ouvrages de l'imagination. Pétrarque avoit peint cette beauté virginale & céleſte qui ſervoit de modèle aux héroïnes de la chevalerie. Armide fut l'emblême de la coquetterie qui régnoit alors en Italie. L'Arioſte confondit tous les genres dans un ouvrage qu'on peut appeller un labyrinthe de poéſie, plutôt qu'un poëme. Cet auteur fera dans l'hiſtoire de la littérature, iſolé, comme les palais enchantés qu'il a bâtis dans les déſerts.

Les lettres & les arts, après avoir traverſé les mers, franchirent les Alpes. De même que les croiſades avoient apporté les romans Orientaux en Italie, les guerres de Charles VIII & de Louis XII tranſportèrent en France quelques germes de bonne littérature. François I, s'il ne fût pas allé diſputer le Milanez à Charles-Quint, n'auroit peut-être jamais recherché le nom de

pere des lettres : mais ces germes de culture & de lumière, furent noyés dans des guerres de religion. On les recueillit, pour ainsi dire, dans le sang & le carnage; & le tems vint où ils devoient éclorre & fructifier. Le seizième siècle avoit été celui de l'Italie; le suivant fut celui de la France, qui, par les victoires de Louis XIV, ou plutôt par le génie des grands hommes qui se rencontrèrent en foule sous son règne, mérita de faire une époque dans l'histoire des beaux-arts.

Ainsi qu'en Italie, on vit en France le génie s'emparer à la fois de toutes les facultés de l'homme. Il respira dans le marbre & sur la toile; dans les édifices & les jardins publics, comme dans l'éloquence & la poésie. Tout lui fut soumis, & les arts ingénieux qui dépendent de la main, & ceux qui sont uniquement du domaine de la pensée. Tout sentit son empreinte. Les couleurs visibles de la nature, vinrent animer les ouvrages de l'imagination, & les passions humaines vivifièrent les dessins du crayon. L'homme donna de l'esprit à la matière, & du corps à l'esprit. Mais, qu'on l'observe bien, ce fut dans un moment où l'amour de la gloire échauffoit une nation grande & puissante par la situation & l'étendue de son empire. L'honneur qui l'élevoit à ses propres yeux, qui la caractérisoit alors aux yeux de toute l'Europe, l'honneur étoit son ame, son instinct, & lui tenoit lieu de cette liberté qui avoit créé tous les arts du génie dans les républiques d'Athènes & de Rome; qui les avoit fait revivre dans celle de Florence; qui les forçoit de germer sur les bords nébuleux & froids de la Tamise.

Que n'eût pas fait le génie en France sous la seule influence des loix, s'il osa de si grandes choses sous l'empire du plus absolu des rois? En voyant ce que le patriotisme a donné d'énergie aux Anglois, malgré l'inactivité du climat; jugez de ce qu'il auroit produit chez les François, où le ciel le plus doux invite un peuple vif & sensible, à créer, à jouir? Un pays où l'on trouve, comme autrefois en Grèce, des esprits ardens & propres à l'invention sous un ciel qui les échauffe de ses plus beaux rayons: des bras nerveux, sous un climat où le froid même

excite au travail : des provinces tempérées, entre le nord & le midi : des ports de mer secondés par des fleuves navigables : de vastes plaines abondantes en grains : des côteaux chargés de pampres & de fruits de toutes les espèces : des salines qu'on peut multiplier à son gré : des prairies couvertes de chevaux : des montagnes où croissent les plus beaux bois : par-tout une terre peuplée d'hommes laborieux, les premières ressources pour la subsistance, les matières communes des arts, & les superfluités du luxe : en un mot, le commerce d'Athènes, l'industrie de Corinthe, les soldats de Sparte, & les troupeaux d'Arcadie ? Avec tous ces avantages de la Grèce, la France auroit porté les beaux-arts aussi loin que cette mère du génie, si elle avoit eu les mêmes loix, le même exercice de la raison & de la liberté, créatrices des grands hommes, souveraines des grands peuples.

Après la supériorité de la législation, il n'a manqué peut-être aux nations modernes, pour égaler les anciennes dans les travaux de l'esprit humain, que des langues plus heureuses. Les Romains qui, comme les Grecs, connoissoient l'influence du dialecte sur les mœurs, avoient recherché à étendre le leur avec leurs armes ; & ils étoient parvenus à le faire adopter par-tout où ils avoient établi leur domination. A l'exception de quelques hommes obscurs qui s'étoient réfugiés dans des montagnes inaccessibles, l'Europe presque entière parloit latin. Mais l'invasion des Barbares ne tarda pas à le dénaturer. Aux sons tendres & harmonieux d'un idiome poli par le génie & par des organes délicats, ces peuples guerriers & chasseurs mêlèrent les accens rudes, les expressions grossières qu'ils apportoient de leurs sombres forêts, de leur âpre climat. Bientôt il y eut autant de jargons divers qu'il y avoit de gouvernemens. A la renaissance des lettres, ces jargons devoient prendre naturellement un ton plus élevé, une prononciation plus agréable. Cette amélioration ne se fit que très-lentement, parce que tous ceux qui se sentoient quelque talent pour écrire, dédaignant un langage sans grace, sans force, sans aménité, employèrent bien ou mal dans leurs productions le langage des anciens Romains.

Ce furent les Italiens qui secouèrent les premiers ce joug humiliant. Leur langue, avec du son, de l'accent & du nombre, a pris tous les caractères de la poésie & tous les charmes de la musique. Ces deux arts l'ont consacrée aux délices de l'harmonie comme son plus doux organe.

La langue Françoise règne dans la prose. Si ce n'est pas le langage des dieux, c'est celui de la raison & de la vérité. La prose parle sur-tout à l'esprit dans la philosophie, l'étude constante de ces ames privilégiées de la nature, qui semblent placées entre les rois & les peuples pour instruire & diriger les hommes. Dans un tems où la liberté n'a plus de tribunes ni d'amphithéâtres pour agiter de vastes assemblées, une langue qui se multiplie dans les livres, qui se fait lire chez toutes les nations, qui sert d'interprète commun à toutes les autres langues, & d'instrumens à toutes sortes d'idées : une langue anoblie, épurée, adoucie, & sur - tout fixée par le génie des écrivains & la politesse des courtisans, devient enfin universelle & dominante.

La langue Angloise a produit aussi ses poëtes & ses prosateurs qui lui ont donné un caractère d'énergie & d'audace propre à l'immortaliser. Qu'on l'apprenne chez tous les peuples qui aspirent à n'être pas esclaves. Ils oseront penser, agir, & se gouverner eux-mêmes. Elle n'est pas la langue des mots, mais celle des idées; & les Anglois n'en ont eu que de fortes. Ce sont eux qui ont dit les premiers, *la majesté du peuple ;* & ce seul mot consacre une langue.

L'Espagnol n'a proprement eu jusqu'à présent ni poésie, ni prose, avec une langue organisée pour exceller dans l'une & dans l'autre. Eclatante comme l'or pur, & sonore comme l'argent, sa marche est grave & mesurée comme la danse de sa nation; elle est noble & décente comme les mœurs de l'antique chevalerie. Cette langue pourra soutenir un rang, acquérir même de la supériorité lorsqu'elle aura beaucoup d'écrivains, tels que Cervantez & Mariana. Quand son académie aura fait taire l'inquisition avec ses universités, cette langue s'élévera d'elle-même

aux grandes idées, aux ſublimes vérités où l'appelle la fierté naturelle du peuple qui la parle.

Avant toutes les autres langues vivantes, eſt l'Allemand, cette langue mère, originelle eſt indigène de l'Europe. C'eſt elle qui a formé l'Anglois & même le François par ſon mélange avec la langue latine. Mais peu faite, ce ſemble, pour les yeux & pour des organes polis, elle eſt reſtée dans la bouche du peuple ſans oſer entrer que bien tard dans les livres. Sa diſette d'écrivains annonçoit un pays où les beaux-arts, la poeſie & l'éloquence ne devoient pas fleurir. Mais tout-à-coup le génie y a pris ſon eſſor; & des poëtes originaux en plus d'un genre y ſont éclos en aſſez grand nombre, pour entrer en rivalité avec les autres nations.

Les langues ne pouvoient ſe cultiver & ſe polir juſqu'à un certain degré, ſans que les arts de toute eſpèce ne ſuiviſſent ce degré de perfection. Auſſi leurs monumens ſont-ils tellement multipliés en Europe, que la barbarie des ſiècles & des peuples à venir aura de la peine à les détruire entiérement.

Cependant comme l'eſpèce humaine n'eſt qu'une matière de fermentations & de révolutions, il ne faut qu'un génie ardent, un enthouſiaſte, pour mettre de nouveau la terre en combuſtion. Les peuples de l'Orient ou du Nord, ſoumis au deſpotiſme, ſont encore tout prêts à répandre leurs ténèbres & leurs chaînes dans toute l'Europe. Ne ſuffiroit-il pas d'une irruption des Turcs ou des Africains en Italie, pour y renverſer les temples & les palais, pour y confondre dans une ruine générale les idoles de la religion avec les chefs-d'œuvre des arts? Et nous aurions d'autant moins de courage pour défendre ces ouvrages de notre luxe, que nous y ſommes plus attachés. Une ville qui a coûté deux ſiècles à décorer, eſt brûlée & ſaccagée en un jour. Un Tartare briſera peut-être, d'un ſeul coup de hache, cette ſtatue de Voltaire que Pigalle n'aura pas achevée en dix ans: & nous travaillons encore pour l'immortalité, vains atômes pouſſés les uns par les autres dans la nuit d'où nous venons! Peuples, artiſtes ou ſoldats, qu'êtes-vous entre les mains de la nature, que le

jouet de ſes loix, deſtinés tour-à-tour à mettre de la pouſſière en œuvre, & cette œuvre en pouſſière ?

Mais c'eſt par les arts que l'homme jouit de ſon exiſtence, & qu'il ſe ſurvit à lui-même. Les ſiècles d'ignorance ne ſortent jamais du néant. Il n'en reſte pas plus de trace après qu'avant leur époque. On ne peut dire le lieu & le tems où ils s'écoulèrent, ni graver ſur la terre d'un peuple barbare : C'EST ICI QU'IL FUT ; puiſqu'il ne laiſſe pas même des ruines pour annales. L'invention ſeule donne à l'homme de la puiſſance ſur la matière & ſur le tems. Le génie d'Homère a rendu les caractères de la langue Grecque ineffaçables. L'harmonie & la raiſon ont mis l'éloquence de Cicéron au-deſſus de tous les orateurs ſacrés. Les pontifes eux-mêmes, amollis, éclairés par la lumière & le charme des arts, en les admirant & les protégeant, ont aidé l'eſprit humain à briſer les chaînes de la ſuperſtition. Le commerce a hâté les progrès de l'art par le luxe des richeſſes. Tous les efforts de l'eſprit & de la main ſe ſont réunis pour embellir & perfectionner la condition de l'eſpèce humaine. L'induſtrie & l'invention, avec les jouiſſances du Nouveau-Monde, ont pénétré juſqu'au cercle polaire, & les beaux-arts tâchent de forcer la nature à Pétersbourg.

Les orateurs, les poëtes, les hiſtoriens, les peintres, les ſtatuaires ſont faits pour être les amis des grands hommes. Hérauts de leur renommée pendant qu'ils vivent, ils en ſont les conſervateurs éternels quand ils ne ſont plus. En les portant à l'immortalité, ils y vont eux-mêmes. C'eſt par les uns & par les autres que les nations ſe diſtinguent entre les nations contemporaines. Après les avoir illuſtrées, les arts les enrichiſſent encore quand elles ſont devenues indigentes. C'eſt Rome l'ancienne qui nourrit aujourd'hui la moderne Rome. Peuples qu'ils honorent dans le préſent & dans l'avenir, honorez-les ſi vous n'êtes pas des ingrats. Vous paſſerez, mais leurs productions ne paſſeront pas. Le flambeau qui vous éclaire, le génie s'éteindra parmi vous ſi vous le négligez ; & après avoir marché pendant quelques ſiècles dans les ténèbres, vous tomberez dans l'abyme de l'oubli qui a englouti tant de nations qui vous ont précédés,

non parce qu'elles ont manqué de vertus, mais d'une voix ſacrée qui les célébrât.

Gardez-vous ſur-tout d'ajouter la perſécution à l'indifférence. C'eſt bien aſſez qu'un écrivain brave le reſſentiment du magiſtrat intolérant, du prêtre fanatique, du grand ſeigneur ombrageux, de toutes les conditions entêtées de leurs prérogatives, ſans être encore expoſé aux ſévérités du gouvernement. Infliger au philoſophe une peine infamante & capitale, c'eſt le condamner à la puſillanimité ou au ſilence ; c'eſt étouffer le génie ou le bannir ; c'eſt arrêter l'inſtruction nationale & le progrès des lumières.

Ces réflexions ſont, dira-t-on, d'un homme qui a bien réſolu de parler ſans ménagement des perſonnes & des choſes ; des perſonnes, à qui l'on n'oſe guère s'adreſſer avec franchiſe ; des choſes, ſur leſquelles un écrivain, doué d'un peu de ſens, ne penſe ni ne s'exprime comme le vulgaire, & qui ne ſeroit pas fâché d'échapper à la proſcription. Cela ſe peut ; & quel mal y auroit-il à cela ? Cependant, quoi qu'il en puiſſe arriver, jamais je ne trahirai l'honorable cauſe de la liberté. Si je n'en recueillois que des malheurs, ce que je ne crois, ni ne redoute, tant pis pour l'auteur de mon infortune. Pour un inſtant de ma durée dont il auroit diſpoſé avec injuſtice & avec violence, il reſteroit déteſté pendant ſa vie. Son nom paſſeroit aux ſiècles à venir couvert d'ignominie ; & cette ſentence cruelle ſeroit indépendante du peu de valeur, du peu de mérite de mes productions.

XIII.
Philoſophie.

Au char des lettres & des arts, eſt attachée la philoſophie qui devroit, ce ſemble, en tenir le timon : mais qui, n'arrivant qu'après eux, ne doit marcher qu'à leur ſuite. Les arts naiſſent des beſoins même de la ſociété, dans l'enfance de l'eſprit humain. Les lettres ſont les fleurs de ſa jeuneſſe. Filles de l'imagination qui aime la parure, elles ornent tout ce qu'elles touchent ; & ce goût d'embelliſſement crée ce qu'on appelle proprement les beaux-arts ou les arts de luxe & de décoration qui poliſſent les premiers arts, enfans du beſoin. C'eſt alors qu'on voit les génies ailés de la ſculpture voler ſur les [illegible]ues de l'architecture ; les génies

de la peinture entrer dans les palais, y deffiner l'Olympe fur un plafond, y retracer fur la laine & fur la foie toutes les fcènes animées de la campagne, y reproduire fur la toile les utiles vérités de l'hiftoire, & les agréables chimères de la fable.

Quand l'efprit s'eft exercé fur les plaifirs de l'imagination & des fens, la raifon vient avec la maturité des empires donner aux nations une certaine gravité : c'eft l'âge de la philofophie. Elle marche à pas lents & fans bruit, annonçant la vieilleffe des empires qu'elle s'efforce en vain de foutenir. C'eft elle qui forma le dernier fiècle des belles républiques de la Grèce & de Rome. Athènes n'eut des philofophes qu'à la veille de fa ruine qu'ils semblèrent prédire. Cicéron & Lucrèce n'écrivirent fur la nature des dieux & du monde, qu'au bruit des guerres civiles qui creufèrent le tombeau de la liberté.

Cependant Thalès, Anaximandre, Anaximène, Anaxagore avoient jetté les germes de la phyfique dans leur théorie fur les élémens de la matière : mais la manie des fyftêmes les détruifit les uns par les autres. Socrate vint, qui ramena la philofophie à la vraie fageffe, à la vertu : il n'aima, ne pratiqua, n'enfeigna qu'elle ; perfuadé que l'homme n'a pas befoin de la fcience, mais des mœurs pour être heureux. Platon, fon difciple, quoique phyficien, quoique inftruit des myftères de la nature par fes voyages en Egypte, donna tout à l'ame & prefque rien à la nature : noya la philofophie dans la théologie, & la connoiffance de l'univers dans les idées de la divinité. Ariftote, difciple de Platon, parla moins de Dieu que de l'homme & des animaux. Son hiftoire naturelle eft venue à la poftérité : mais elle fut médiocrement eftimée de fes contemporains. Epicure, qui vivoit à-peu-près dans le même tems, reffufcita les atômes de Démocrite, qui, fans doute, balancèrent les quatre élémens d'Ariftote ; & dans cet équilibre de fyftêmes, la phyfique ne put avancer d'un pas. Les moraliftes entraînèrent le peuple qui les entend mieux qu'il ne comprend les phyficiens. Ils formèrent des écoles : car auffi-tôt que des opinions font du bruit, elles font des partis.

Dans ces circonftances, la Grèce agitée au-dedans d'elle-même, après

après s'être déchirée par une guerre inteſtine, fut ſubjuguée par la Macédoine, & diſſoute par les Romains. Alors, les calamités publiques tournèrent les eſprits & les cœurs vers la morale. Zenon & Démocrite, qui n'avoient été que des philoſophes naturaliſtes, devinrent long-tems après leur mort, les chefs de deux ſectes de moraliſtes, plus théologiens que phyſiciens, plus caſuiſtes que philoſophes; ou plutôt la philoſophie fut livrée & reſtreinte aux ſophiſtes. Les Romains qui avoient tout pris aux Grecs, ne découvrirent rien dans le véritable champ de la philoſophie. Chez les anciens, elle fit peu de progrès; parce qu'elle fut preſque entièrement bornée à la morale. Chez les modernes, ſes premiers pas ont été plus heureux, parce qu'ils ont été guidés par le flambeau de la phyſique.

Il ne faut pas compter un intervalle de près de mille ans, où la philoſophie, les ſciences, les lettres & les arts ont dormi dans le tombeau de l'empire Romain, parmi les cendres de l'antique Italie & la pouſſière des cloîtres. L'Aſie en conſervoit les monumens ſans en jouir; & l'Europe, quelques débris ſans les connoître. Le monde étoit chrétien ou mahométan, enſéveli partout dans le ſang des nations. L'ignorance ſeule triomphoit ſous l'étendard de la croix ou du croiſſant. Devant ces ſignes redoutés, tout genou fléchiſſoit, & tout eſprit trembloit. La philoſophie balbutioit dans une enfance continuelle les noms de Dieu & de l'ame. Elle s'occupoit des ſeules choſes qu'elle devoit toujours ignorer. Elle perdoit le tems, la raiſon & tous ſes travaux dans des queſtions du-moins oiſeuſes, la plupart vuides de ſens, indéfiniſſables, interminables par la nature de leur objet, ſource éternelle de diſputes, de ſciſſions, de ſectes, de haines, de perſécutions, de guerres nationales ou religieuſes.

Cependant, les Arabes conquérans menoient, comme en triomphe, les dépouilles du génie & de la philoſophie. Ariſtote s'étoit entre leurs mains, ſauvé des ruines de l'ancienne Grèce. Ces deſtructeurs des empires avoient quelques ſciences, dont ils étoient les créateurs. Le calcul étoit de leur invention. L'aſtronomie & la géométrie alloient avec eux ſur les côtes de l'Afrique,

qu'ils dévaſtoient & repeuploient. La médecine les ſuivit par-tout. Cette ſcience, qui n'a rien de meilleur peut-être que ſon affinité avec la chymie & la phyſique, les rendit auſſi fameux que l'aſtrologie, autre appui de la charlatanerie. Avicenne & Averroès, médecins, mathématiciens & philoſophes, conſervèrent la tradition des véritables ſciences, par des traductions & des commentaires. Mais imaginez ce qu'Ariſtote, traduit du Grec en Arabe, & depuis eux, d'Arabe en Latin, dut devenir entre les mains des moines qui voulurent concilier la philoſophie du paganiſme avec les codes Hébraïques de Moïſe & de Jeſus ? Cette confuſion des ſyſtêmes, des idées & des langues, arrêta longtems l'édifice des ſciences. Le théologien renverſoit les matériaux qu'apportoit le philoſophe. Celui-ci ſappoit par les fondemens l'édifice de ſon rival. Cependant, avec quelques pierres de l'un, beaucoup de ſable de l'autre, de méchans architectes bâtirent un monument gothique & bizarre : c'eſt la philoſophie de l'école. Toujours refaite, étayée & recrépie de ſiècle en ſiècle, par des métaphyſiciens Irlandois ou Eſpagnols, elle ſe ſoutint à-peu-près juſqu'à la découverte du Nouveau-Monde, qui devoit changer la face de l'ancien.

La lumière naquit au ſein des ténèbres. Un moine Anglois cultiva la chymie ; & préparant l'invention de la poudre, qui devoit ſoumettre l'Amérique à l'Europe, il ouvrit la porte aux vraies ſciences par la phyſique expérimentale. Ainſi la philoſophie ſortit du cloître, & l'ignorance y reſta. Quand Bocace eut mis au jour les débauches du clergé ſéculier & régulier, Galilée oſa deviner la figure de la terre. La ſuperſtition en fut effrayée ; elle jetta ſes cris ; elle lança ſes foudres : mais la philoſophie arracha le maſque du monſtre, & le voile dont étoit couverte la vérité. On ſentoit bien la foibleſſe & le menſonge des opinions populaires, ſur quoi portoit la baſe de l'édifice ſocial : mais pour détrôner l'erreur, il falloit connoître les loix de la nature, & la cauſe de ſes phénomènes. C'eſt ce que chercha la philoſophie.

Dès que Copernic fut mort, après avoir conjecturé, par la raiſon, que le ſoleil étoit au centre du monde, Galilée naquit

& confirma, par l'invention du télescope, le vrai système d'astronomie, ignoré ou mis en oubli, depuis Pythagore qui l'avoit imaginé. Tandis que Gassendi remuoit les élémens de la philosophie ancienne ou les atomes d'Epicure, Descartes agitoit & combinoit les élémens d'une nouvelle philosophie, ou ses tourbillons ingénieux & subtils. Presque en même tems, Toricelli inventoit, à Florence, le thermomètre pour peser l'air; Pascal mesuroit la hauteur de l'atmosphère sur les montagnes d'Auvergne, & Bayle, en Angleterre, vérifioit & constatoit les expériences de l'un & de l'autre.

Descartes avoit appris à douter, pour détromper avant d'instruire. Son doute méthodique fut le plus grand instrument de la science, & le service le plus signalé qu'on pût rendre à l'esprit humain, dans les ténèbres & les chaines dont il étoit enveloppé. Bayle, en appliquant cette méthode aux opinions les plus consacrées par l'autorité de la force & du tems, a fait sentir depuis l'importance du doute.

Le chancelier Bacon, philosophe & malheureux à la cour, comme le moine Bacon l'avoit été dans le cloître; comme lui précurseur plutôt que législateur de la nouvelle philosophie, avoit protesté contre les préjugés des sens, des écoles; contre ces phantômes qu'il appelloit les idoles de l'entendement. Il avoit prédit les vérités qu'il ne pouvoit révéler. D'après ses oracles, tandis que la philosophie expérimentale découvroit des faits, la philosophie rationelle cherchoit les causes.

L'une & l'autre conduisoient à l'étude des mathématiques, qui devoient diriger les efforts de l'esprit, & assurer ses succès. Ce fut, en effet, la science de l'algèbre appliquée à la géométrie, & l'application de la géométrie à la physique, qui fit soupçonner à Newton le vrai systême du monde. En levant les yeux au ciel, il vit dans la chûte des corps sur la terre, il vit entre les mouvemens des astres, des rapports, qui supposoient un principe universel différent de l'impulsion, seule cause visible de tous les mouvemens. En étudiant l'optique après l'astronomie, il conjectura l'origine de la lumière; & les expériences où l'entraina cette conjecture, la changèrent en systême.

Rrrr 2

Quand Descartes mourut, Newton & Leibnitz étoient à peine nés, pour achever, corriger & perfectionner son ouvrage, c'est-à-dire, l'établissement de la bonne philosophie. Ces deux hommes seuls en hâtèrent prodigieusement les progrès. L'un poussa la science de Dieu & de l'ame aussi loin que la raison peut la conduire ; & l'inutilité de ses efforts désabusa pour jamais l'esprit humain de cette fausse métaphysique. L'autre étendit les principes de la physique & des mathématiques beaucoup plus avant que le génie de plusieurs siècles n'avoit pu les amener, & montra le chemin de la vérité. En même tems, Locke, précédé d'un homme à qui la nature avoit accordé une force de tête peu commune & qui étoit resté dans l'obscurité par la hardiesse même de ses principes qui auroit dû l'en tirer, je veux parler de Hobbes, Locke poursuivoit les préjugés scientifiques dans tous les retranchemens de l'école ; il faisoit évanouir tous les spectres de l'imagination, que Mallebranche laissoit renaître en les abaissant, parce qu'il n'alloit pas à la racine du mal.

Ne croyez pas que les philosophes seuls aient tout découvert & tout imaginé. C'est le cours des événemens qui a donné une certaine pente aux actions & aux pensées de l'homme. Une complication de causes physiques ou morales, un enchaînement des progrès de la politique avec les progrès des études & des sciences, un mêlange de circonstances impossibles à hâter comme à prévoir, a dû concourir à la révolution qui s'est faite dans les esprits. Chez les nations comme dans l'individu, le corps & l'ame agissent & réagissent tour-à-tour l'un sur l'autre. Le peuple entraîne les philosophes, & les philosophes mènent le peuple. Galilée avoit dit que la terre tournant autour du soleil, il devoit y avoir des antipodes ; & Drake l'avoit prouvé par un voyage autour du monde. L'église se disoit universelle ; le pape se disoit le maître de la terre ; & plus des deux tiers de ses habitans ignoroient qu'il y eût une religion catholique, & sur-tout qu'il y eût un pape. Des Européens qui voyageoient par-tout & commerçoient par-tout, apprirent à l'Europe qu'une partie de la terre vivoit dans les visions de Mahomet, & une plus grande

partie encore dans les ténèbres de l'idolâtrie, ou dans *l'inſcience & l'incurioſité* de l'athéiſme. Ainſi la philoſophie étendoit l'empire des connoiſſances humaines, par la decouverte des erreurs de la ſuperſtition & des vérités de la nature.

L'Italie, dont le génie impatient s'élançoit à travers les obſtacles qui l'environnoient, fonda la première une académie de phyſique. La France & l'Angleterre, qui devoient s'agrandir par leur rivalité même, élevèrent à la fois deux monumens éternels à l'accroiſſement de la philoſophie ; deux académies où tous les ſavans de l'Europe vont puiſer & verſer leurs lumières. C'eſt de-là que ſont émanés dans le monde une foule de myſtères de la nature, d'expériences & de phénomènes, de découvertes dans les arts & dans les ſciences ; les ſecrets de l'électricité, les cauſes de l'aurore boréale. C'eſt de-là que ſont ſortis les inſtrumens & les moyens pour purifier l'air dans les vaiſſeaux ; pour rendre potable l'eau de la mer ; pour déterminer la figure de la terre & fixer les longitudes ; pour perfectionner l'agriculture, & donner plus de grain avec moins de ſemence & de peine.

Ariſtote avoit régné dix ſiècles dans toutes les écoles de l'Europe ; & les chretiens, après avoir perdu les traces de la raiſon, n'avoient pu la trouver que ſur ſes pas. Long-tems même ils s'étoient égarés à la ſuite de ce philoſophe, parce qu'ils y marchoient à tâtons, dans les ténèbres de la théologie. Mais enfin Deſcartes avoit donné le fil, & Newton des ailes, pour ſortir de ce labyrinthe. Le doute avoit diſſipé les préjugés, & l'analyſe avoit trouvé la vérité. Après les deux Bacons, Galilée, Deſcartes, Hobbes, Locke, Bayle, Leibnitz & Newton ; après les mémoires des académies de Florence & de Léipſick, de Paris & de Londres, il reſtoit un grand ouvrage à faire, pour la perpétuité des ſciences & de la philoſophie. Il a paru.

Ce livre, qui contient toutes les erreurs & les vérités qui ſont ſorties de l'eſprit humain depuis la théologie juſqu'à l'inſectologie ; tous les ouvrages de la main de l'homme, depuis le vaiſſeau juſqu'à l'épingle : ce dépôt des lumières des nations, qui auroit été moins imparfait s'il n'eût été exécuté au milieu de toutes les ſortes

de perſécutions & d'obſtacles ; ce dépôt caractériſera, dans les ſiècles à venir, le ſiècle de la philoſophie.

Après tant de bienfaits, elle devroit tenir lieu de la divinité ſur la terre. C'eſt elle qui lie, éclaire, aide & ſoulage les humains. Elle leur donne tout, ſans en exiger aucun culte. Elle leur demande, non pas le ſacrifice de leurs paſſions, mais un emploi juſte, utile & modéré de toutes leurs facultés. Fille de la nature, diſpenſatrice de ſes dons, interprête de ſes droits, elle conſacre ſes lumières & ſes travaux à l'uſage de l'homme. Elle le rend meilleur, pour qu'il ſoit plus heureux. Elle ne hait que la tyrannie & l'impoſture, parce qu'elles foulent le monde. Elle ne veut point régner, mais elle exige que ceux qui règnent n'aiment à jouir que de la félicité publique. Elle fuit le bruit & le nom des ſectes, mais elle les tolère toutes. Les aveugles & les méchans la calomnient; les uns ont peur de voir, les autres d'être vus : ingrats, qui ſe ſoulèvent contre une mère tendre, quand elle veut les guérir des erreurs & des vices qui font les calamités du genre-humain.

Cependant, la lumière gagne inſenſiblement un plus vaſte horiſon. Une eſpèce d'empire s'eſt formé, celui de la littérature, qui commence & prépare la république Européenne. Si jamais, en effet, la philoſophie peut s'inſinuer dans l'ame des ſouverains ou de leurs miniſtres, les ſyſtêmes de politique s'agrandiront, & ſeront ſimplifiés. On aura plus d'égard à l'humanité dans tous les projets; le bien public entrera dans les négociations, non comme un mot, mais comme une choſe utile, même aux rois.

Déjà l'imprimerie a fait des progrès qu'on ne ſauroit arrêter dans un état, ſans reculer la nation pour vouloir avancer l'autorité du gouvernement. Les livres éclairent la multitude, humaniſent les hommes puiſſans, charment le loiſir des riches, inſtruiſent toutes les claſſes de la ſociété. Les ſciences perfectionnent les différentes branches de l'économie politique. Les erreurs même des eſprits ſyſtématiques ſe diſſipent au grand jour de l'impreſſion, parce que le raiſonnement & la diſcuſſion les mettent au creuſet de la vérité.

Le commerce des lumières eſt devenu néceſſaire à l'induſtrie, & la littérature ſeule entretient cette communication. La lecture d'un voyage autour du monde, a occaſionné, peut-être, les autres tentatives de ce genre : car l'intérêt ſeul ne fait pas trouver les moyens d'entreprendre. Aujourd'hui, rien ne ſe peut cultiver ſans quelque étude, ou ſans des connoiſſances tranſmiſes & repandues par la lecture. Les princes eux-mêmes n'ont recouvré leurs droits ſur les uſurpations du clergé, qu'à la faveur des lumières qui ont détrompé le peuple des abus de toute puiſſance ſpirituelle.

Mais la plus grande folie de l'eſprit humain, ſeroit d'avoir employé toutes ſes forces à augmenter le pouvoir des monarques & à rompre pluſieurs chaines, pour forger de leurs débris celle du deſpotiſme. Le même courage que la religion inſpire pour ſouſtraire la conſcience à la tyrannie exercée ſur les opinions, l'homme de bien, le citoyen, l'ami du peuple, doit l'avoir, pour garantir les nations de la tyrannie des puiſſances conjurées contre la liberté du genre-humain. Malheur à l'état où il ne ſe trouveroit pas un ſeul défenſeur du droit public ! Bientôt ce royaume ſe précipiteroit, avec ſa fortune, ſon commerce, ſes princes & ſes citoyens, dans une anarchie inévitable. Les loix, les loix pour ſauver une nation de ſa perte, & la liberté des écrits pour ſauver les loix ! Mais quel eſt le fondement & le rempart des loix ! Les mœurs.

XIV. Morale.

Depuis trop long-tems on cherche à dégrader l'homme. Ses détracteurs en ont fait un monſtre. Dans leur humeur, ils l'ont accablé d'outrages. La coupable ſatisfaction de le rabaiſſer a ſeule conduit leurs noirs crayons. Qui es-tu donc, toi, qui oſes inſulter ainſi ton ſemblable ? Quel ſein te donna le jour ? Eſt-ce au fond de ton cœur que tu puiſas tant de blaſphêmes ? Si ton orgueil eût été moins aveugle ou ton caractère moins féroce, barbare ! tu n'aurois vu qu'un être toujours foible, ſouvent ſéduit par l'erreur, quelquefois égaré par l'imagination, mais ſorti des mains de la nature avec des penchans honnêtes.

L'homme naît avec un germe de vertu, quoiqu'il ne naiſſe pas

vertueux. Il ne parvient à cet état ſublime qu'après s'être étudié lui-même, qu'après avoir connu ſes devoirs, qu'après avoir contracté l'habitude de les remplir. La ſcience qui conduit à ce haut degré de perfection s'appelle morale. C'eſt la règle des actions, & ſi l'on peut s'exprimer ainſi, l'art de la vertu. On doit des encouragemens, on doit des éloges à tous les travaux entrepris pour écarter les maux qui nous aſſiègent, pour augmenter la maſſe de nos jouiſſances, pour embellir le ſonge de notre vie, pour élever, pour perfectionner, pour illuſtrer notre eſpèce. Bénis, & bénis ſoient à jamais ceux dont les veilles ou le génie ont procuré au genre-humain quelqu'un de ces avantages. Mais la première couronne ſera pour le ſage dont les écrits touchans & lumineux auront eu un but plus noble, celui de nous rendre meilleurs.

L'eſpoir d'une ſi grande gloire a enfanté des productions ſans nombre. Que de livres inutiles! Que de livres même pernicieux! Ils ſont la plupart l'ouvrage des prêtres & de leurs diſciples, qui, ne voulant pas voir que la religion ne devoit conſidérer les hommes que dans leurs rapports avec la divinité, il falloit chercher une autre baſe aux rapports que les hommes avoient entre eux. S'il y a une morale univerſelle, elle ne peut être l'effet d'une cauſe particulière. Elle a été la même dans les tems paſſés, elle ſera la même dans les ſiècles à venir; elle ne peut avoir donc pour baſe les opinions religieuſes, qui, depuis l'origine du monde & d'un pole à l'autre, ont toujours varié. Les Grecs ont eu des dieux méchans; les Romains ont eu des dieux méchans; l'adorateur ſtupide du fétiche adore plutôt un diable qu'un dieu. Chaque peuple ſe fit des dieux, & les fit comme il lui plut; les uns bons, & les autres cruels; les uns débauchés, & les autres de mœurs auſtères. On diroit que chaque peuple a voulu déifier ſes paſſions & ſes opinions. Malgré cettte diverſité de ſyſtêmes religieux & de cultes, toutes les nations ont ſenti qu'il falloit être juſte. Toutes les nations ont honoré comme des vertus, la bonté, la commiſération, l'amitié, la fidélité, la ſincérité, la reconnoiſ-

ſance,

ſance, l'amour de la patrie, la tendreſſe paternelle, le reſpect filial, tous les ſentimens, enfin, qu'on peut regarder comme autant de liens propres à unir plus étroitement les hommes. L'origine de cette unanimité de jugement ſi conſtante & ſi générale, ne devoit donc pas être cherchée au milieu d'opinions contradictoires & paſſagères. Si les miniſtres de la religion ont paru penſer autrement, c'eſt que par leur ſyſtême, ils devenoient les maîtres de régler toutes les actions des hommes; ils diſpoſoient de toutes les fortunes, de toutes les volontés; ils s'aſſuroient au nom du ciel, le gouvernement arbitraire de la terre. Leur empire étoit ſi abſolu, qu'ils étoient parvenus à établir une morale barbare, qui mettoit les ſeuls plaiſirs qui faſſent ſupporter la vie au rang des plus grands forfaits; une morale abjecte qui impoſoit l'obligation de ſe plaire dans l'humiliation & dans l'opprobre; une morale extravagante qui menaçoit des mêmes ſupplices, & les foibleſſes de l'amour & les actions les plus atroces; une morale ſuperſtitieuſe qui enjoignoit d'égorger ſans pitié tout ce qui s'écartoit des opinions dominantes; une morale puérile qui fondoit les devoirs les plus eſſentiels ſur des contes également dégoutans & ridicules; une morale intéreſſée qui n'admettoit de vertus que celles qui étoient utiles au ſacerdoce, ni de crimes, que ce qui leur étoit contraire. Si les prêtres euſſent ſeulement encouragé les hommes à l'obſervation de la morale naturelle par l'eſpérance ou par la crainte des récompenſes & des peines futures, ils auroient bien mérité des ſociétés: mais, en voulant ſoutenir par la violence des dogmes utiles qui ne s'étoient introduits que par la voie douce de la perſuaſion, ils ont dérangé le bandeau qui voiloit les profondeurs de leur ambition. Le maſque eſt tombé.

Il y a plus de deux mille ans que Socrate, étendant un voile au-deſſus de nos têtes, avoit prononcé que rien de ce qui ſe paſſoit au-delà du voile ne nous importoit, & que les actions des hommes n'étoient pas bonnes, parce qu'elles plaiſoient aux dieux, mais qu'elles plaiſoient aux dieux, parce qu'elles étoient bonnes: principe qui iſoloit la morale de la religion.

En effet, au tribunal de la philoſophie & de la raiſon, la morale eſt une ſcience, dont l'objet eſt la conſervation & le bonheur commun de l'eſpèce humaine. C'eſt à ce double but que ſes règles doivent ſe rapporter. Leur principe phyſique, conſtant & éternel, eſt dans l'homme même, dans la ſimilitude d'organiſation d'un homme à un autre : ſimilitude d'organiſation qui entraîne celle des mêmes beſoins, des mêmes plaiſirs, des mêmes peines, de la même force, de la même foibleſſe ; ſource de la néceſſité de la ſociété, ou d'une lutte commune contre les dangers communs & naiſſans du ſein de la nature même, qui menace l'homme de cent côtés différens. Voilà l'origine des liens particuliers & des vertus domeſtiques ; voilà l'origine des liens généraux & des vertus publiques ; voilà la ſource de la notion d'une utilité perſonnelle & générale ; voilà la ſource de tous les pactes individuels & de toutes les loix.

Il n'y a proprement qu'une vertu, c'eſt la juſtice ; & qu'un devoir, c'eſt de ſe rendre heureux. L'homme vertueux eſt celui qui a les notions les plus exactes de la juſtice & du bonheur, & qui y conforme le plus rigoureuſement ſa conduite. Il y a deux tribunaux, celui de la nature & celui des loix. L'un connoît des délits de l'homme contre ſes ſemblables ; l'autre des délits de l'homme contre lui-même. La loi châtie les crimes ; la nature châtie les vices. La loi montre le gibet à l'aſſaſſin ; la nature montre, ou l'hydropiſie ou la phthiſie à l'intempérant.

Beaucoup d'écrivains ont cherché les premiers principes de la morale dans les ſentimens d'amitié, de tendreſſe, de compaſſion, d'honneur, de bienfaiſance, parce qu'ils les trouvoient gravés dans le cœur humain. Mais n'y trouvoient-ils pas auſſi la haîne, la jalouſie, la vengeance, l'orgueil, l'amour de la domination ? Pourquoi donc ont-ils plutôt fondé la morale ſur les premiers ſentimens que ſur les derniers ? C'eſt qu'ils ont compris que les uns tournoient au profit commun de la ſociété, & que les autres lui ſeroient funeſtes. Ces philoſophes ont ſenti la néceſſité de la morale, ils ont entrevu ce qu'elle devoit être : mais ils n'en ont pas ſaiſi le premier principe, le principe fon-

damental. En effet, les mêmes ſentimens qu'ils adoptent pour fondement de la morale, parce qu'ils leur paroiſſent utiles au bien général, abandonnés à eux-mêmes, pourroient être très-nuiſibles. Comment ſe déterminer à punir le coupable, ſi l'on n'écoutoit que la compaſſion ? Comment ſe défendre des partialités, ſi l'on ne prenoit conſeil que de l'amitié ? Comment ne pas favoriſer la pareſſe, ſi l'on ne conſultoit que la bienfaiſance ? Toutes ces vertus ont un terme, au-delà duquel elles dégénèrent en vices ; & ce terme eſt marqué par les règles invariables de la juſtice par eſſence, ou, ce qui revient au même, par l'intérêt commun des hommes réunis en ſociété, & par l'objet conſtant de cette réunion.

Eſt-ce pour lui-même qu'on érige en vertu le courage? Non: c'eſt à cauſe de l'utilité dont il eſt pour la ſociété. La preuve en eſt qu'on le punit comme vice dans l'homme qui s'en ſert pour troubler l'ordre public. Pourquoi la crapule eſt-elle un vice ? parce que chaque citoyen eſt tenu de concourir à l'utilité commune, & qu'il a beſoin, pour remplir cette obligation du libre exercice de ſes facultés. Pourquoi certaines actions ſont-elles plus blâmables dans un magiſtrat ou un général que dans un particulier ? c'eſt qu'il en réſulte de plus grands inconvéniens pour la ſociété.

Les obligations de l'homme iſolé me ſont inconnues. Je n'en vois ni l'origine ni le terme. Puiſqu'il vit ſeul, il a droit de ne vivre que pour lui ſeul. Nul être n'eſt en droit d'exiger de lui des ſecours qu'il n'implore pas. C'eſt tout le contraire pour celui qui vit dans l'état ſocial. Il n'eſt rien par lui-même. C'eſt ce qui l'entoure qui le ſoutient. Ses poſſeſſions, ſes jouiſſances, ſes forces, & juſqu'à ſon exiſtence, il doit tout au corps politique auquel il appartient.

Les maux de la ſociété deviennent les maux du citoyen. Il court riſque d'être écraſé, quelque partie de l'édifice qui s'écroule. L'injuſtice qu'il commet, le menace d'une injuſtice ſemblable. S'il ſe livre au crime, d'autres pourront devenir criminels à ſon préjudice. Il doit donc tendre conſtamment au

bien général, puisque c'est de cette prospérité que dépend la sienne.

Qu'un seul s'occupe de ses intérêts, sans s'embarrasser de l'intérêt public; qu'il s'exempte du devoir commun sous prétexte que les actions d'un particulier ne peuvent pas avoir une influence marquée sur l'ordre général, d'autres auront des volontés aussi personnelles. Alors tous les membres de la république seront à leur tour bourreaux & victimes. Chacun nuira & recevra des dommages; chacun dépouillera & sera dépouillé; chacun frappera & sera frappé. Ce sera un état de guerre de tous contre tous. L'état sera perdu, & les citoyens seront perdus avec l'état.

Les premiers hommes qui se réunirent ne saisirent pas d'abord sans doute l'ensemble de ces vérités. Pénétrés du sentiment de leur force, c'est d'elle vraisemblablement qu'ils voulurent tout obtenir. Des calamités répétées les avertirent avec le tems de la nécessité des conventions. Les obligations réciproques s'accrurent à mesure que le besoin s'en fit sentir. Ainsi ce fut avec la société que commença le devoir.

Le devoir peut donc être défini, l'obligation rigoureuse de faire ce qui convient à la société. Il renferme la pratique de toutes les vertus, puisqu'il n'en est aucune qui ne soit utile au corps politique; il exclut tous les vices, puisqu'il n'en est aucun qui ne lui soit nuisible.

Ce seroit raisonner pitoyablement que de se croire en droit de mépriser avec quelques cœurs pervers, toutes les vertus, sous prétexte qu'elles ne sont que des institutions de convenance. Malheureux, tu vivrois dans cette société qui ne peut subsister sans elles; tu jouirois des avantages qui en sont le fruit, & tu te croirois dispensé de les pratiquer, même de les estimer. Eh! quel pourroit être leur objet, si elles étoient sans relation avec les hommes? Eût-on accordé ce beau nom à des actes purement stériles? C'est leur nécessité qui en fait l'essence & le mérite.

Le maintien de l'ordre, encore une fois, constitue donc toute la morale. Ses principes sont constans & uniformes: mais leur

application varie quelquefois à raiſon du climat & de la ſituation locale ou politique des peuples. En général la polygamie eſt plus naturelle aux pays chauds qu'aux pays froids. Cependant les circonſtances du tems dérogeant à la loi du climat, peuvent ordonner la monogamie dans une iſle d'Afrique, & permettre la polygamie au Kamtſchatka, ſi l'une eſt un moyen d'arrêter l'excès de la population à Madagaſcar, & l'autre d'en hâter les progrès ſur les côtes de la mer glaciale. Mais rien ne peut autoriſer l'adultère & la fornication dans ces deux zones, quand les conventions ont établi les loix du mariage, ou de la propriété dans l'uſage des femmes.

Il en eſt de même pour les terres & pour les biens. Ce qui eſt larcin dans un état où la propriété ſe trouve juſtemenr répartie, devient uſufruit dans un état où les biens ſont en commun. Ainſi le vol & l'adultère n'étoient pas permis à Sparte; mais le droit public y permettoit ce qu'on regarde ailleurs comme vol & comme adultère. Ce n'étoit pas la femme & le bien d'autrui qu'on prenoit alors: mais la femme & le bien de tous, quand les loix accordoient pour récompenſe à l'adreſſe ce qu'elle pouvoit ſe procurer.

Par-tout on connoît le juſte & l'injuſte: mais on n'a pas attaché univerſellement ces idées aux mêmes actions. Dans les pays chauds où le climat ne demande point de vêtemens, les nudités n'offenſent point la pudeur: mais l'abus, quel qu'il ſoit, du commerce des ſexes, les attentats précoces ſur la virginité ſont des crimes qui doivent révolter. Dans l'Inde où tout fait une vertu de l'acte même de la génération, c'eſt une cruauté d'égorger la vache qui nourrit l'homme de ſon lait, de détruire les animaux dont la vie n'eſt point nuiſible ni la mort utile à l'eſpèce humaine. L'Iroquois ou le Huron qui tuent leur père d'un coup de maſſue, plutôt que de l'expoſer à mourir de faim, ou ſur le bûcher de l'ennemi, croient faire un acte de pitié filiale, en obéiſſant aux dernières volontés de ce père qui leur demande la mort comme une grace. Les moyens les plus oppoſés en apparence tendent tous également au même but, au maintien, à la proſpérité du corps politique.

Voilà cette morale univerfelle qui tenant à la nature de l'homme, tient à la nature des fociétés: cette morale qui peut bien varier dans fes applications, mais jamais dans fon effence: cette morale enfin à laquelle toutes les loix doivent fe rapporter, fe fubordonner. D'après cette règle commune de toutes nos actions publiques & privées, voyons s'il y a jamais eu, s'il peut y avoir de bonnes mœurs en Europe.

Nous vivons fous trois codes, le code naturel, le code civil, le code religieux. Il eft évident que tant que ces trois fortes de légiflations feront contradictoires entre elles, il eft impoffible qu'on foit vertueux. Il faudra tantôt fouler aux pieds la nature, pour obéir aux inftitutions fociales, & les inftitutions fociales, pour fe conformer aux préceptes de la religion. Qu'en arrivera-t-il? C'eft qu'alternativement infracteurs de ces différentes autorités, nous n'en refpecterons aucune; & que nous ne ferons ni hommes, ni citoyens, ni pieux.

Les bonnes mœurs exigeroient donc une réforme préliminaire qui réduisît les codes à l'identité. La religion ne devroit nous défendre ou nous prefcrire que ce qui nous feroit prefcrit ou défendu par la loi civile, & les loix civiles & religieufes fe modeler fur la loi naturelle qui a été, qui eft, & qui fera toujours la plus forte. D'où l'on voit que le vrai légiflateur eft encore à naître; que ce ne fut ni Moïfe, ni Solon, ni Numa, ni Mahomet, ni même Confucius; que ce n'eft pas feulement dans Athènes, mais par toute la terre qu'on a prefcrit aux hommes, non la meilleure légiflation qu'on pouvoit leur donner, mais la meilleure qu'ils pouvoient recevoir; & qu'à ne confidérer que la morale, ils feroient peut-être moins éloignés du bien, s'ils étoient reftés fous l'état fimple & innocent de certains fauvages: car rien n'eft fi difficile que de déraciner des préjugés invétérés & fanctifiés. Pour celui qui projette un grand édifice, il vaut mieux une aire unie, qu'une aire couverte de mauvais matériaux entaffés fans méthode & fans plan, & malheureufement liés par les cimens les plus durables, ceux du tems, de l'ufage & de l'autorité fouveraine & des prêtres. Alors le fage ne travaille

qu'avec timidité, court plus de riſque, & perd plus de tems à démolir qu'à conſtruire.

Depuis l'invaſion des barbares dans cette partie du monde, preſque tous les gouvernemens n'ont eu pour baſe que l'intérêt d'un ſeul homme ou d'un ſeul corps, au préjudice de la ſociété générale. Fondés ſur la conquête, ouvrage de la force, ils n'ont varié que dans la manière d'aſſervir les peuples. D'abord la guerre en fit des victimes, vouées au glaive de leurs ennemis ou de leurs maîtres. Que de ſiècles s'écoulèrent dans le ſang & le carnage des nations, c'eſt-à-dire dans la diſtribution des empires, avant que les conditions de la paix euſſent diviniſé cet état de guerre inteſtine, qu'on appella ſociété ou gouvernement!

Quand le gouvernement féodal eut à jamais exclu ceux qui labouroient la terre du droit de la poſſéder; quand, par une colluſion ſacrilège entre l'autel & le trône, on eut aſſocié Dieu à l'épée, que faiſoit la morale de l'évangile, qu'enhardir la tyrannie par l'obéiſſance paſſive; que cimenter l'eſclavage par le mépris des ſciences; qu'ajouter enfin à la crainte des grands, la crainte des démons? Et qu'étoient les mœurs avec de telles loix? Ce qu'elles ſont de nos jours en Pologne, où le peuple, ſans terres & ſans armes, ſe laiſſe hacher par les Ruſſes, enrôler par les Pruſſiens; & n'ayant ni vigueur, ni ſentiment, croit qu'il ſuffit d'être Chrétien, & reſte neutre entre ſes voiſins & ſes Palatins.

A un ſemblable état d'anarchie, où les mœurs ne prirent ni caractère ni ſtabilité, ſuccéda l'épidémie des guerres ſaintes où les nations ſe pervertirent & ſe dégradèrent, en ſe communiquant la contagion des vices avec celle du fanatiſme. On changea de mœurs, pour avoir changé de climat. Toutes les paſſions s'allumèrent & s'exaltèrent entre les tombeaux de Jeſus & de Mahomet. On rapporta de la Paleſtine un germe de luxe & de faſte, un goût ardent pour les épiceries de l'Orient, un eſprit romaneſque qui poliça la nobleſſe, ſans rendre le peuple plus heureux, ni dès-lors plus vertueux: car s'il n'y a point de bon-

heur sans vertu, jamais aussi la vertu ne se soutiendra sans un fonds de bonheur.

Environ deux siècles après la dépopulation de l'Europe en Asie, arriva sa transmigration en Amérique. Cette révolution substitua le cahos au néant, & mêla parmi nous les vices & les productions de tous les climats. La morale ne se perfectionna pas davantage, parce qu'on égorgea par avarice, au lieu de massacrer par religion. Les nations qui avoient le plus acquis dans le Nouveau-Monde, semblèrent recueillir en même tems toute la stupidité, la férocité, l'ignorance de l'ancien. Elles devinrent l'égout des vices & des maladies, pauvres & sales dans l'or, débauchées avec des temples & des prêtres, fainéantes & superstitieuses avec toutes les sources du commerce & les facilités de s'éclairer. Mais aussi l'amour des richesses corrompit toutes les autres nations.

Que ce soient la guerre ou le commerce qui introduisent de grandes richesses dans un état, elles sont l'objet de l'ambition publique. Ce sont d'abord les hommes les plus puissans qui s'en emparent. Alors, comme les richesses se trouvent dans les mains qui tiennent le timon des affaires, elles se confondent dans l'esprit du peuple avec les honneurs; & le citoyen vertueux qui n'aspiroit aux emplois que pour l'amour de la gloire, aspire, sans le savoir, à l'honneur pour le lucre. On ne conquiert pas, on n'acquiert pas des terres & des trésors, sans vouloir en jouir; & l'on ne jouit des richesses que par la volupté ou l'ostentation du luxe. Par ce double usage, elles corrompent & le citoyen qui les possède, & le peuple qu'elles fascinent. Dès qu'on ne travaille que par l'attrait du gain, & non par l'amour du devoir, on préfère les conditions les plus lucratives aux plus honorables. C'est alors qu'on voit l'honneur de profession se détourner, s'obscurcir & se perdre dans les routes de l'opulence.

A l'avantage de la fausse considération où parviennent les richesses, se joignent les commodités naturelles de l'opulence, nouvelle source de corruption. L'homme en place veut attirer chez lui. Ce n'est pas assez des honneurs qu'il reçoit en public;

il

il lui faut des admirateurs, ou de son esprit, ou de son luxe, ou de sa table. Si les richesses corrompent en conduisant aux honneurs, combien plus encore en répandant le goût des plaisirs ? La misère vend la chasteté ; la paresse vend la liberté ; le prince vend la magistrature, & les magistrats vendent la justice ; la cour vend les places, & les hommes en place vendent le peuple au prince, qui le revend à ses voisins par des traités de guerre ou de subside, de paix ou d'échange. Mais dans ce trafic sordide qu'introduit l'amour des richesses, l'altération la plus sensible est celle qui se fait dans les mœurs des femmes.

Il n'y a point de vice qui naisse d'autant de vices & qui en produise un plus grand nombre que l'incontinence d'un sexe dont la pudeur & la modestie sont le véritable apanage & la plus belle parure. Je n'entends point par incontinence la promiscuité des femmes ; le sage Caton la conseille dans sa république : ni leur pluralité ; le présent des contrées ardentes & voluptueuses de l'Orient : ni la liberté, soit indéfinie, soit limitée, que l'usage lui accorde en certains pays de se prêter au desir de plusieurs hommes. C'est chez quelques peuples un des devoirs de l'hospitalité ; chez d'autres un moyen de perfectionner l'espèce humaine ; ailleurs une offrande faite aux dieux, un acte de piété consacrée par la religion. J'appelle incontinence tout commerce entre les deux sexes interdit par les loix de l'état.

Pourquoi ce délit, si pardonnable en lui-même ; cette action si indifférente par sa nature, si peu libre par son attrait, a-t-elle une influence si pernicieuse sur la moralité des femmes ? C'est, je crois, la suite de l'importance que nous y avons attachée. Quel sera le frein d'une femme déshonorée à ses yeux & aux yeux de ses concitoyens ? Quel appui les autres vertus trouveront-elles au fond de son ame, lorsque rien ne peut plus aggraver sa honte ? Le mépris de l'opinion publique, un des plus grands efforts de la sagesse, se sépare rarement dans un être foible & timide du mépris de soi-même. On n'a point cet héroïsme avec

la confcience du vice. Celle qui ne fe refpecte plus ceffe bientôt d'être fenfible au blâme & à la louange ; & fans l'effroi de ces deux refpectables fantômes, j'ignore quelle fera la règle de fa conduite. Il n'y a plus que la fureur du plaifir qui puiffe la dédommager du facrifice qu'elle a fait. Elle le fent ; elle fe le dit ; & affranchie de la contrainte de la confidération publique, elle s'y livre fans réferve.

La femme fe détermine beaucoup plus difficilement que l'homme : mais lorfqu'elle a pris fon parti, elle eft bien plus déterminée. Elle ne rougit plus, lorfqu'une fois elle a ceffé de rougir. Que ne foulera-t-elle pas aux pieds, lorfqu'elle aura triomphé de fa vertu ? Que penfera-t-elle de cette dignité, de cette décence, de cette délicateffe de fentimens, qui, dans fes jours de candeur, dictoit fes propos, compofoit fon maintien, ordonnoit de fa parure ? Ce ne feront plus que de l'enfantillage, de la pufillanimité, le petit manège d'une fauffe innocente, qui a des parens à contenter & un époux à féduire : mais d'autres tems, d'autres mœurs.

Quelle que foit fa perverfité, ce n'eft point aux grands attentats qu'elle fe portera. Sa foibleffe ne lui laiffe pas le courage de l'atrocité : mais l'habituelle hypocrifie de fon rôle, fi elle n'a pas tout-à-fait levé le mafque, jettera une teinte de fauffeté fur fon caractère. Ce que l'homme ofe par la force, elle le tentera & l'obtiendra par la rufe. La femme corrompue propage la corruption. Elle la propage par le mauvais exemple ; par des confeils infidieux ; quelquefois par le ridicule. Elle a débuté par la coquetterie qui s'adreffoit à tous les hommes ; elle a continué par la galanterie fi volage dans fes goûts, qu'il eft plus facile de trouver une femme qui n'ait point eu de paffions, que d'en trouver une qui n'ait été paffionnée qu'une fois ; & elle finit par compter autant d'amans que de connoiffances, qu'elle rappelle, qu'elle éloigne, qu'elle rappelle encore, felon le befoin qu'elle en a, & la nature des intrigues de toute efpèce dans lefquelles elle fe précipite. C'eft-là ce qu'elle entend par avoir fu jouir de fes belles années & profiter de fes charmes. C'eft

une d'entre elles, qui s'étoit rendue profonde dans cet art, qui difoit en mourant, qu'elle ne regrettoit que les peines qu'elle s'étoit données pour tromper les hommes, & que les plus honnêtes étoient les meilleures dupes.

Sous l'empire de ces mœurs, l'amour conjugal eſt dédaigné ; & ce dédain affoiblit le ſentiment de la tendreſſe maternelle, s'il ne l'éteint pas. Les devoirs les plus ſacrés & les plus doux deviennent importuns ; & lorſqu'on les a négligés ou rompus, la nature ne les renoue plus. La femme, qui ſe laiſſe approcher d'un autre que de ſon mari, n'aime plus ſa famille, & n'en eſt plus reſpectée. Les nœuds du ſang ſe relâchent. Les naiſſances ſont incertaines ; & le fils ne reconnoît plus ſon père, ni le père ſon fils.

Oui, je le ſoutiens, les liaiſons de la galanterie conſomment la dépravation des mœurs & la caractériſent plus fortement que la proſtitution publique. La religion eſt perdue, lorſque le prêtre mène une vie ſcandaleuſe ; pareillement la vertu n'a plus d'aſyle, lorſque le ſanctuaire du mariage eſt profané. La pudeur eſt ſous la ſauve-garde du ſexe timide. Qui eſt-ce qui rougira, où la femme ne rougit plus ? Ce n'eſt pas la proſtitution qui multiplie les adultères ; c'eſt la galanterie qui étend la proſtitution. Les moraliſtes anciens, qui plaignoient les malheureuſes victimes du libertinage, prononçoient ſans ménagement contre les épouſes infidelles ; & ce n'étoit pas ſans raiſon. Si l'on parvient à rejetter toute la honte du vice ſur la claſſe des femmes communes, les autres ne tarderont pas à s'honorer d'un commerce reſtreint, bien qu'il ſoit d'autant plus criminel qu'il eſt plus volontaire & plus illicite. On ne diſtinguera plus la femme honnête & vertueuſe de la femme tendre ; l'on établira une diſtinction frivole entre la femme galante & la courtiſanne ; entre le vice gratuit, & le vice réduit par la miſère à exiger un ſalaire ; & ces ſubtilités décéleront une dépravation ſyſtématique. O tems heureux & groſſiers de nos pères, où il n'y avoit que des femmes honnêtes ou malhonnêtes ; où toutes celles qui n'étoient pas honnêtes étoient malhonnêtes, & où le vice conſtant ne s'excuſoit pas par ſa durée!

Mais enfin quelle eſt la ſource de ces paſſions délicates, formées par l'eſprit, le ſentiment, la ſympathie des caractères ? La manière dont elles ſe terminent toujours, marque bien que ces belles expreſſions ne ſont employées que pour abréger le combat & juſtifier la défaite. Egalement à l'uſage des femmes réſervées & des femmes diſſolues, elles ſont devenues preſque ridicules.

Quel eſt le réſultat de cette galanterie nationale ? Un libertinage précoce, qui ruine la ſanté des jeunes gens avant la maturité de l'âge, & fane la beauté des femmes à la fleur de leurs années ; une race d'hommes ſans inſtruction, ſans force & ſans courage, incapables de ſervir la patrie ; des magiſtrats, ſans dignité & ſans principes ; la préférence de l'eſprit au bon ſens, de l'agrément au devoir, de la politeſſe au ſentiment de l'humanité, de l'art de plaire aux talens, à la vertu ; des hommes perſonnels, ſubſtitués à des hommes officieux ; des offres ſans réalité ; des connoiſſances ſans nombre & point d'amis ; des maîtreſſes & point d'épouſes ; des amans & plus d'époux ; des ſéparations ; des divorces ; des enfans ſans éducation ; des fortunes dérangées ; des mères jalouſes & des femmes vaporeuſes ; les maladies des nerfs ; des vieilleſſes chagrines & des morts prématurées.

Les femmes galantes échappent difficilement au péril du tems critique. Le dépit d'un abandon qui les menace achève de vicier le ſang & les humeurs, dans un moment où le calme qui naît de la conſcience d'une vie honnête ſeroit ſalutaire. Il eſt affreux de chercher inutilement en ſoi les conſolations de la vertu, lorſque les maux de la nature viennent nous aſſaillir.

Ne parlez donc plus de morale chez les nations modernes ; & ſi vous voulez trouver la cauſe de cette dégradation, cherchez-la dans ſon vrai principe.

L'or ne devient point l'idole d'un peuple, & la vertu ne tombe point dans l'aviliſſement, ſi la mauvaiſe conſtitution du gouvernement ne provoque cette corruption. Malheureuſement, il la provoquera toujours, s'il eſt organiſé de manière que l'intérêt momentané d'un ſeul ou d'un petit nombre, puiſſe impu-

nément prévaloir ſur l'intérêt commun & invariable de tous; il la provoquera toujours, ſi les dépoſitaires de l'autorité peuvent en faire un uſage arbitraire, ſe placer au-deſſus de toutes les règles de la juſtice, faire ſervir leur puiſſance à la ſpoliation, & la ſpoliation à prolonger les abus de leur puiſſance. Les bonnes loix ſe maintiennent par les bonnes mœurs: mais les bonnes mœurs s'établiſſent par les bonnes loix. Les hommes ſont ce que le gouvernement les fait. Pour les modifier, il eſt toujours armé d'une force irréſiſtible, celle de l'opinion publique; & le gouvernement deviendra toujours corrupteur, quand, par ſa nature, il ſera corrompu. Voilà le mot. Les nations de l'Europe auront de bonnes mœurs, lorſqu'elles auront de bons gouvernemens. Finiſſons. Mais auparavant jettons un coup-d'œil rapide ſur le bien & ſur le mal qu'a produit la découverte des deux Indes.

XV. Réflexions ſur le bien & le mal que la découverte du Nouveau-Monde a fait à l'Europe.

Ce grand événement a perfectionné la conſtruction des vaiſſeaux, la navigation, la géographie, l'aſtronomie, la médecine, l'hiſtoire naturelle, quelques autres connoiſſances; & ces avantages n'ont été accompagnés d'aucun inconvénient connu.

Il a procuré à quelques empires de vaſtes domaines, qui ont donné aux états fondateurs, de l'éclat, de la puiſſance & des richeſſes. Mais que n'en a-t-il pas coûté pour mettre en valeur, pour gouverner ou pour défendre ces poſſeſſions lointaines? Lorſque ces colonies ſeront arrivées au degré de culture, de lumière & de population qui leur convient, ne ſe détacheront-elles pas d'une patrie qui avoit fondé ſa ſplendeur ſur leur proſpérité? Quelle ſera l'époque de cette révolution? On l'ignore: mais il faut qu'elle ſe faſſe.

L'Europe doit au Nouveau-Monde quelques commodités, quelques voluptés. Mais avant d'avoir obtenu ces jouiſſances, étions-nous moins ſains, moins robuſtes, moins intelligens, moins heureux? Ces frivoles avantages, ſi cruellement obtenus, ſi inégalement partagés, ſi opiniâtrément diſputés, valent-ils une goutte du ſang qu'on a verſé & qu'on verſera? Sont-ils à comparer à la vie d'un ſeul homme? Combien n'en a-t-on pas fa-

crifié, n'en facrifie-t-on pas, n'en facrifiera-t-on pas dans la fuite, pour fournir à des befoins chimériques, dont ni l'autorité, ni la raifon, ne nous délivreront jamais ?

Les voyages fur toutes les mers ont affoibli la morgue nationale ; infpiré la tolérance civile & religieufe ; ramené le lien de la confraternité originelle ; infpiré les vrais principes d'une morale univerfelle fondée fur l'identité des befoins, des peines, des plaifirs, de tous les rapports communs aux hommes fous toutes les latitudes ; amené la pratique de la bienfaifance avec tout individu qui la réclame, quelles que foient fes mœurs, fa contrée, fes loix & fa religion. Mais en même-tems les efprits ont été tournés vers les fpéculations lucratives. Le fentiment de la gloire s'eft affoibli. On a préféré la richeffe à la célébrité; & tout ce qui tendoit à l'élévation a penché vifiblement vers fa décadence.

Le Nouveau-Monde a multiplié parmi nous les métaux. Un defir vif de les obtenir a occafionné un grand mouvement fur le globe : mais le mouvement n'eft pas le bonheur. De qui l'or & l'argent ont-ils amélioré le fort ? Les nations qui les arrachent des entrailles de la terre, ne croupiffent-elles pas dans l'ignorance, la fuperftition, la pareffe, l'orgueil : ces vices les plus difficiles à déraciner, lorfqu'ils ont jetté de profondes racines ? N'ont-elles pas perdu leur agriculture & leurs atteliers ? Leur exiftence n'eft-elle pas précaire ? Si le peuple induftrieux & propriétaire d'un fol fertile, s'avifoit un jour de dire à l'autre peuple : Il y a trop long-tems que je fais un mauvais trafic avec vous, & je ne veux plus donner la chofe pour le figne : cette loi fomptuaire ne feroit-elle pas une fentence de mort contre la région qui n'a que des richeffes de convention ; à moins que, dans fon défefpoir, celle-ci ne fermât fes mines pour ouvrir des fillons ?

Les autres puiffances de l'Europe pourroient bien n'avoir pas retiré plus d'avantage des tréfors de l'Amérique. Si la répartition en a été égale ou proportionnée entre elles, aucune n'a diminué d'aifance, aucune n'a augmenté de force. Les rapports

qui exiſtoient dans les tems anciens, exiſtent encore. Suppoſons que quelque nation ſoit parvenue à acquérir une plus grande quantité de ces métaux que les nations rivales : ou elle les enfouira, ou elle les jettera dans la circulation. Dans le premier cas, ce n'eſt que la propriété ſtérile d'une maſſe d'or ſuperflue. Le ſecond ne lui donnera qu'une ſupériorité momentanée, parce qu'avec le tems, & bientôt, toutes les choſes vénales auront un prix proportionné à l'abondance des ſignes qui les repréſentent.

Voilà donc les maux attachés même aux avantages que nous devons à la découverte des deux Indes. Mais de combien de calamités qui ſont ſans compenſation, la conquête de ces régions n'a-t-elle pas été ſuivie ?

En les dépeuplant pour une longue ſuite de ſiècles, les dévaſtateurs n'ont-ils rien perdu eux-mêmes ? Si tout le ſang qui a coulé dans ces contrées ſe fût rendu dans un réſervoir commun, ſi les cadavres euſſent été entaſſés dans la même plaine; le ſang, les cadavres des Européens n'y auroient-ils pas occupé un grand eſpace ? Le vuide que ces émigrans avoient laiſſé a-t-il pu être promptement rempli ſur leur terre natale, infectée d'un poiſon honteux & cruel du Nouveau-Monde, qui attaque juſqu'aux germes de la reproduction ?

Depuis les audacieuſes tentatives de Colomb & de Gama, il s'eſt établi dans nos contrées un fanatiſme juſqu'alors inconnu : c'eſt celui des découvertes. On a parcouru & l'on continue à parcourir tous les climats vers l'un & vers l'autre pole, pour y trouver quelques continens à envahir, quelques iſles à ravager, quelques peuples à dépouiller, à ſubjuguer, à maſſacrer. Celui qui éteindroit cette fureur ne mériteroit-il pas d'être compté parmi les bienfaiteurs du genre-humain ?

La vie ſédentaire eſt la ſeule favorable à la population ; celui qui voyage ne laiſſe point de poſtérité. La milice de terre avoit créé une multitude de célibataires. La milice de mer l'a preſque doublée : avec cette différence que les derniers ſont exterminés par les maladies des vaiſſeaux, par les naufrages, par la fatigue, par

les mauvaises nourritures, & par les changemens de climat. Un soldat peut rentrer dans quelques-unes des professions utiles à la société. Un matelot est matelot pour toujours. Hors de service, il n'en revient à son pays que le besoin d'un hôpital de plus.

Les expéditions de long cours ont enfanté une nouvelle espèce de sauvages nomades. Je veux parler de ces hommes qui parcourent tant de contrées qu'ils finissent par n'appartenir à aucune; qui prennent des femmes où ils en trouvent, & ne les prennent que pour un besoin animal : de ces amphibies qui vivent à la surface des eaux; qui ne descendent à terre que pour un moment; pour qui toute plage habitable est égale; qui n'ont vraiment ni pères, ni mères, ni enfans, ni frères, ni parens, ni amis, ni concitoyens; en qui les liens les plus doux & les plus sacrés sont éteints; qui quittent leur pays sans regret; qui n'y rentrent qu'avec l'impatience d'en sortir; & à qui l'habitude d'un élément terrible donne un caractère féroce. Leur probité n'est pas à l'épreuve du passage de la ligne; & ils acquièrent des richesses en échange de leur vertu & de leur santé.

Cette soif insatiable de l'or a donné naissance au plus infâme, au plus atroce de tous les commerces, celui des esclaves. On parle des crimes contre nature, & l'on ne cite pas celui-là comme le plus exécrable. La plupart des nations de l'Europe s'en sont souillées; & un vil intérêt a étouffé dans leur cœur tous les sentimens qu'on doit à son semblable. Mais, sans ces bras, des contrées dont l'acquisition a coûté si cher, resteroient incultes. Eh! laissez-les en friche, s'il faut que, pour les mettre en valeur, l'homme soit réduit à la condition de la brute, & dans celui qui achète, & dans celui qui vend, & dans celui qui est vendu.

Comptera-t-on pour rien la complication que les établissemens dans les deux Indes ont mis dans la machine du gouvernement? Avant cette époque, les mains propres à tenir les rênes des empires étoient infiniment rares. Une administration plus embarrassée a exigé un génie plus vaste & des connoissances plus profondes. Les soins de souveraineté partagés entre les citoyens

toyens placés au pied du trône & les ſujets fixés ſous l'équateur ou près du pole, ont été inſuffiſans pour les uns & pour les autres. Tout eſt tombé dans la confuſion. Les divers états ont langui ſous le joug de l'oppreſſion ; & des guerres interminables ou ſans ceſſe renouvellées ont fatigué & enſanglanté le globe.

Arrêtons-nous ici, & plaçons-nous au tems où l'Amérique & l'Inde étoient inconnues. Je m'adreſſe au plus cruel des Européens, & je lui dis. Il exiſte des régions qui te fourniront de riches métaux, des vêtemens agréables, des mets délicieux. Mais lis cette hiſtoire, & vois à quel prix la découverte t'en eſt promiſe. Veux-tu, ne veux-tu pas qu'elle ſe faſſe ? Croit-on qu'il y eût un être aſſez infernal pour répondre : JE LE VEUX. Eh bien ! il n'y aura pas dans l'avenir un ſeul inſtant où ma queſtion n'ait la même force.

Peuples, je vous ai entretenus de vos plus grands intérêts. J'ai mis ſous vos yeux les bienfaits de la nature & les fruits de l'induſtrie. Trop ſouvent malheureux les uns par les autres, vous avez dû ſentir que l'avarice jalouſe & l'ambitieux orgueil repouſſent loin de votre commune patrie le bonheur qui ſe préſente à vous entre la paix & le commerce. Je l'ai appellé ce bonheur que l'on éloigne. La voix de mon cœur s'eſt élevée en faveur de tous les hommes, ſans diſtinction de ſecte ni de contrée. Ils ont été tous égaux à mes yeux, par le rapport des mêmes beſoins & des mêmes miſères, comme ils le ſont aux yeux de l'Être ſuprême par le rapport de leur foibleſſe à ſa puiſſance.

Je n'ai pas ignoré qu'aſſujettis à des maîtres, votre ſort doit être ſur-tout leur ouvrage, & qu'en vous parlant de vos maux, c'étoit leur reprocher leurs erreurs ou leurs crimes. Cette réflexion n'a pas abattu mon courage. Je n'ai pas cru que le ſaint reſpect que l'on doit à l'humanité pût jamais ne pas s'accorder avec le reſpect dû à ſes protecteurs naturels. Je me ſuis tranſporté en idée dans le conſeil des puiſſances. J'ai parlé ſans déguiſement & ſans crainte, & je n'ai pas à me reprocher d'avoir trahi la

grande cause que j'osois plaider. J'ai dit aux souverains quels étoient leurs devoirs & vos droits. Je leur ai retracé les funestes effets du pouvoir inhumain qui opprime, ou du pouvoir indolent & foible qui laisse opprimer. Je les ai environnés des tableaux de vos malheurs, & leur cœur a dû tressaillir. Je les ai avertis que s'ils en détournoient les yeux, ces fidelles & effrayantes peintures seroient gravées sur le marbre de leur tombe, & accuseroient leur cendre que la postérité fouleroit aux pieds.

Mais le talent n'est pas toujours égal au zèle. Il m'eût fallu sans doute beaucoup plus de cette pénétration qui apperçoit les moyens, & de cette éloquence qui persuade les vérités. Quelquefois, peut-être, mon ame a élevé mon génie. Mais je me suis senti le plus souvent accablé de mon sujet & de ma foiblesse.

Puissent des écrivains plus favorisés de la nature achever par leurs chefs-d'œuvre ce que mes essais ont commencé! Puisse, sous les auspices de la philosophie, s'étendre un jour d'un bout du monde à l'autre cette chaîne d'union & de bienfaisance qui doit rapprocher toutes les nations policées! Puissent-elles ne plus porter aux nations sauvages l'exemple des vices & de l'oppression! Je ne me flatte pas qu'à l'époque de cette heureuse révolution mon nom vive encore. Ce foible ouvrage qui n'aura que le mérite d'en avoir produit de meilleurs, sera sans doute oublié. Mais au-moins je pourrai me dire que j'ai contribué, autant qu'il a été en moi, au bonheur de mes semblables, & préparé peut-être de loin l'amélioration de leur sort. Cette douce pensée me tiendra lieu de gloire. Elle sera le charme de ma vieillesse, & la consolation de mes derniers instans.

Fin du dix-neuvième & dernier Livre.

TABLE ALPHABÉTIQUE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE QUATRIÈME VOLUME.

A

composoient

C

D

E

G

On

H

I

Rien

M

N

O

P

République,

S

T

W

Fin de la Table des matières du quatrième Volume.

ERRATA

DU TOME QUATRIÈME.

Page 1, ligne 3, ce ne ſera plus que de l'or, *liſez*, ce ne ſera plus de l'or.

Page 7, ligne 1, n'eut par d'autres, *liſez*, n'eut pas d'autres.

Page 28, ligne 12, que nous croyons, *liſez*, que nous croyions.

Page 46, ligne 13, cependant ébranlées, *liſez*, cependant ébranlés.

Page 247, ligne 17, une population de quatre-vingt un mille ſix cent ſoixante dix-huit ames, *liſez*, une population de huit cent un mille ſix cent ſoixante dix-huit ames.

Page 408, ligne 1, comme les armes, *liſez*, comme les ames.

Page 437, ligne 6, de l'amiral How, *liſez*, de l'amiral Howe.

Page 489, ligne 32, de lui donner, *liſez*, de leur donner.

Page 492, ligne 20, les chaînes de la patrie, *liſez*, les chaînes de la partie.

Page 498, ligne 1, avec tant d'atrocités, *liſez*, avec tant d'atrocité.

Page 499, ligne 22, & la jouiſſance, *liſez*, & oté la jouiſſance.

Page 683, ligne 8, & Bayle en Angleterre, *liſez*, & Boyle en Angleterre.